25 PUBLICATIONS DU CENTRE FRANCO-ONTARIEN DE FOLKLORE • DIRECTION: GERMAIN LEMIEUX

LES VIEUX M'ONT CONTÉ

BELLARMIN

7011
24 50

LES VIEUX M'ONT CONTÉ

LES VIEUX M'ONT CONTÉ

Autres ouvrages de Germain Lemieux

— *Chanteurs franco-ontariens et leurs chansons.* Collection « Documents historiques », 45 et 46, Société historique du Nouvel-Ontario, Sudbury, 1968.

— *De Sumer au Canada français sur les ailes de la tradition.* Collection « Documents historiques », 51 et 52, Société historique du Nouvel-Ontario, Sudbury, 1968.

— *Placide-Eustache. Sources et parallèles du conte-type 938.* Collection « Archives de Folklore », n° 10. Presses de l'Université Laval, Québec, 1970.

— *Les jongleurs du billochet.* Conteurs et contes franco-ontariens, Bellarmin, Montréal ; Maisonneuve et Larose, Paris, 1973.

— *Les vieux m'ont conté.* Volume 1 à 24 1973–1986 Bellarmin, Montréal ; Maisonneuve et Larose, Paris. Quinze de ces volumes présentent des contes et des récits franco-ontariens. Le volume 6 présente des contes et des légendes de l'Ontario et du Manitoba.

— *Chansonnier franco-ontarien 1* (1974) et *2* (1975). Centre franco-ontarien de folklore, Sudbury.

— *Le four de glaise.* Les Éditions Prise de Parole, Sudbury, 1982.

— *La vie paysanne 1860–1900.* Les Éditions Prise de Parole, Sudbury, 1982.

Publications du CENTRE FRANCO-ONTARIEN DE FOLKLORE
Maison d'Youville

LES VIEUX M'ONT CONTÉ

Tome 25

récits traditionnels

(Répertoire de Gérard Landry, suite)

recueillis et annotés

par

GERMAIN LEMIEUX, PH.D.

directeur du Centre

Les Éditions Bellarmin
8100, boulevard Saint-Laurent
MONTRÉAL

1987

Maisonneuve et Larose
11, rue Victor-Cousin
PARIS

Tous les textes du présent ouvrage sont conservés dans les archives sonores du CENTRE FRANCO-ONTARIEN DE FOLKLORE, Maison d'Youville

Données de catalogage avant publication (Canada)

Vedette principale au titre

Les Vieux m'ont conté

(Publications du Centre franco-ontarien de folklore)
Sommaire partiel : t. 25. Répertoire de Gérard Landry, suite.
Comprend des références bibliographiques et des index.

2-89007-631-8 (v. 25)

1. Littérature populaire canadienne-française — Ontario. 2. Littérature populaire canadienne-française — Québec (Province). 3. Canadiens français — Ontario — Folklore. 4. Canadiens français — Québec (Province) — Folklore I. Lemieux, Germain, 1914– . II. Université de Sudbury. Centre franco-ontarien de folklore. III. Collection.

GR113.V54 1973 398.2'09713 C74-382100-4rev

GR
113.5
05V53
t. 25

Couverture : Pierre Peyskens

Dépôt légal : 2e trimestre 1987
Bibliothèque nationale du Québec
Bibliothèque nationale du Canada
Copyright © Centre franco-ontarien de folklore, 1986
ISBN 2-89007-631-8

D8702286

REMERCIEMENTS

— au Conseil des Arts du Canada qui, en 1965, 1966, 1967, 1969 et de 1972 à aujourd'hui, a financé, en grande partie, la transcription et le remaniement littéraire de plusieurs contes de ce volume ;

— à tous nos conteurs qui ont si charitablement reçu l'enquêteur lors de l'enregistrement des textes sur bande sonore ;

— à Monsieur Luc Lacourcière, fondateur des Archives de folklore de l'Université Laval, qui a bien voulu analyser nos contes d'après la classification Aarne-Thompson.

PRÉSENTATION

Nous avons fait la connaissance du conteur Gérard Landry vers la fin du 24e tome. Dans le présent volume, il nous donne une deuxième partie de son répertoire ; cette autre tranche de littérature orale pourrait donner lieu à plusieurs considérations.

D'abord, la mémoire ! Comment peut-on — on devrait plutôt dire, comment pouvait-on — retenir tant de récits où de si nombreux personnages évoluent, chacun avec son nom et souvent sous deux noms différents ? Comment pouvait-on passer à travers tant d'épisodes sans hésiter à nommer les personnages ni distraire l'auditoire par des erreurs importantes ? Ne l'oublions pas, si le conteur n'est pas à l'aise en débitant son conte, l'auditeur ne peut jouir de ce récit, il ne peut se laisser entraîner en dehors du temps et de l'espace. Pour nous, la mémoire est un élément primordial du talent de notre conteur traditionnel.

Même si l'on met de côté les nombreux noms et les nombreux épisodes d'un conte, reste à considérer le nombre de contes de longueur imposante que le conteur classe dans sa mémoire.

Autre considération : l'introduction dans la littérature orale de plusieurs récits littéraires de la fin du XIXe siècle, feuilletons de journaux et revues, romans de colportage basés sur certains récits historiques ou imaginaires relatifs aux guerres d'autrefois. Ces récits, ce n'est pas le conteur Landry qui les a lus ; il les a appris d'un autre conteur qui les a lus ou entendu lire.

Monsieur Landry a appris ses contes dans les chantiers ou dans sa famille, à même le répertoire maternel. Il nous donne la preuve qu'il affectionnait les longs récits ; dans le présent volume, chacun de ses contes remplit plus de trente (30) pages. C'est la valeur d'un chapitre de roman. Pour tenir attentif un auditoire de jeunes avec de si longs récits, le conteur ne doit pas chercher ses mots ni se gratter la tête deux fois pour enchaîner les différents thèmes de son récit. Non ; chez Landry, le jet est constant, le débit rapide, les gestes sobres mais expressifs. L'auditeur n'a d'autre réaction que se laisser entraîner dans ce tourbillon d'aventures parfois comiques, parfois émouvantes, qui le transportent dans un autre monde.

Nous reviendrons, un peu plus tard, au présent volume, quand nous publierons le répertoire d'autres conteurs dont plusieurs récits reviendront aux mêmes personnages ou à des aventures apparentées à celles du présent répertoire. C'est ainsi que les

conteurs Saint-Louis, Thibault, Tremblay et Dumont nous arriveront, dans un avenir prochain, avec des récits dont les titres et le contenu frôleront de près les contes de Landry. Ils nous donneront la preuve d'une tradition locale commune, mais assimilée par chaque conteur et retransmise sous une forme adaptée à certains auditoires particuliers. Ils nous enseigneront, eux aussi, à leur façon, la vraie notion de la tradition orale.

G. LEMIEUX, *dir.*

1 — TI-JEAN-LE-PARESSEUX

Encore ici, il s'agit d'un vieux et d'une vieille qui demeuraient dans une paroisse agricole. Le mari était passablement âgé, ruiné par le travail et, pour ainsi dire, incapable de mener une besogne.

Ce couple avait un garçon d'un certain âge, mais qui n'avait jamais travaillé. Il passait son temps à tapager, à faire l'insolent et à se rendre insupportable dans la maison. La vieille paysanne grondait abondamment, le mari manifestait son impatience, lui aussi. De temps en temps, le vieux fermier proposait à son fils Ti-Jean — c'était son nom — de l'accompagner au champ et d'y travailler un peu. Ti-Jean refusait infailliblement. Parfois, il répondait à son père : « Si jamais je suis obligé de travailler un jour, je ne ferai pas comme vous. Je ne me ruinerai pas à la besogne comme vous le faites. J'aurai le talent de vivre sans travailler. »

Une bonne journée, le papa dit à Ti-Jean : « Il va falloir que tu montres tes talents ! J'ai hâte de constater quels sont ces talents. Je n'ai pas encore connu, moi, de gens qui vivent à rien faire !

— Moi, réplique Ti-Jean, je suis capable de vivre à rien faire !

— Eh bien ! si tu es capable d'accomplir ce tour de force, c'est le temps que tu commences ! Quant à moi, je ne puis plus te garder ici !

— C'est très bien ! » dit Ti-Jean.

Mais le jeune homme se sent un peu blessé. Il ajoute à l'adresse de son père : « Je ne tarderai pas à me tirer d'affaire, vous verrez ! »

En fait, Ti-Jean n'avait jamais travaillé, il ne connaissait aucun métier, il ne connaissait absolument rien à une besogne quelconque.

Le père dit à son fils : « Comment vas-tu faire pour gagner ta vie ? Tu ne sais rien, tu n'as aucun métier, aucune instruction, tu ne sais rien, tu as toujours été trop paresseux pour apprendre quelque chose !

— Laissez-moi faire, mon père ! Je suis capable, dit Ti-Jean, de me débrouiller. Ne vous faites aucun souci à mon propos ! »

Les choses se passent comme elles se passaient à cette époque. Le voyageur, à la veille de son départ, se préparait un sac de galettes et prenait la route, à pied, vu

l'absence de trains ou de chevaux. Ti-Jean prend la route, un sac de galettes sous le bras, et quitte le foyer paternel.

Le jeune voyageur commence à réfléchir à son sort. « Que vais-je faire pour gagner ma vie ? » Il n'a aucun métier, il ne connaît ni rien ni personne. Il n'a jamais quitté la maison. « Ah ! autrefois, se dit Ti-Jean, mon père était forgeron. Si je devenais forgeron, moi aussi ! J'ai déjà vu comment mon père faisait rougir son fer. Je connais au moins ce point-là. Je n'ai jamais travaillé le fer moi-même, mais j'en ai vu un autre le travailler. C'était facile à faire, ce que mon père faisait ! »

Ti-Jean parvient à une grande ville, couche chez un particulier, et d'un bout de carton ou de papier il se fabrique l'écriteau suivant : « Forgeron capable d'accomplir la tâche de douze forgerons ordinaires ! » Il suspend cet écriteau dans son dos, au moyen d'épingles et de ficelles, et reprend sa route, à pied, le lendemain matin.

Il approche bientôt d'un gros atelier de forge. Le propriétaire de l'entreprise se tient près de la porte de l'atelier et regarde passer les gens, tout en surveillant sept ou huit forgerons qui travaillent à l'intérieur. C'était une forge d'assez grande importance.

Ti-Jean vient à passer en face de l'atelier. Le propriétaire de la forge le regarde passer, s'aperçoit que c'est un étranger. Il le laisse passer ; mais tout à coup, il aperçoit l'écriteau dans le dos du voyageur : « Forgeron capable d'accomplir la tâche de douze forgerons ordinaires ! » Soudain, le propriétaire de l'atelier se fait cette réflexion : « Ce n'est pas un artisan ordinaire, ce passant ! Il doit être un forgeron expert. Moi qui n'ai aucun bon forgeron dans mon atelier, moi qui n'ai que des apprentis ! Hé, l'ami ! crie-t-il à Ti-Jean, viens donc ici ! »

Ti-Jean revient sur ses pas pour entendre la demande du propriétaire de la forge : « Est-ce bien vrai ce qu'annonce ton écriteau ? Tu peux faire la tâche de douze forgerons ordinaires ?

— Certainement, monsieur ! de répondre Ti-Jean. Si ce n'était pas vrai, je ne ferais pas cette réclame !

— Tu es donc un bon forgeron ?

— Ah ! répond Ti-Jean, c'est mon métier. Mon père était forgeron, mon grand-père était forgeron. Je fais partie d'une lignée qui s'est transmis la technique de génération en génération. Le travail du fer, nous en portons les secrets dans notre sang, comme d'autres familles peuvent détenir des secrets de technique venant des générations précédentes.

— Eh bien ! enchaîne le propriétaire d'atelier, je serais prêt, moi, à louer tes services !

— Je pourrais travailler pour vous aussi bien que pour un autre, mais, moi, j'exige un contrat de six mois. Si vous me congédiez avant la date indiquée par le contrat, par suite de mésentente ou de désaccord, vous me payez mes six mois de salaire et je vous quitte. Après la période de six mois, si je suis satisfait de mon

emploi, et si vous êtes satisfait de mes services, je signerai un autre contrat de six mois, et cette collaboration pourra durer des années !

— Oui ; ces arrangements sont raisonnables. Combien exiges-tu par mois de travail ?

— Le salaire d'un mois ? Vous savez qu'un spécialiste comme moi ne travaille pas gratuitement !

— C'est évident, un homme de ton calibre ne travaille pas pour rien ! Tu vois ma boutique, continue le propriétaire de l'atelier en lui indiquant d'un geste sept ou huit ouvriers à l'ouvrage, tu vois ce grand local, c'est ici que tu vas travailler !

— Très bien ! Mais moi, reprend Ti-Jean, je n'ai pas besoin de ces gens-là à mes côtés. Je tiens à travailler seul. Le peu de besogne que vous faites ici me tiendra occupé à peine une petite journée.

— Oui, mais c'est surprenant ; la besogne est encore assez abondante. Nous desservons une grande ville, et l'on nous apporte bien de la machinerie à réparer.

— Je comprends, continue Ti-Jean, mais la besogne ne me fait pas peur. Je suis habitué à travailler ! Si j'ai acquis une grande expérience dans le travail du fer, c'est que je ne me suis pas croisé les bras !

— Je te crois, je te crois ! Et quel salaire demandes-tu par mois ?

— Cent cinquante dollars par mois ! Est-ce trop ?

— Eh bien ! c'est un gros salaire pour le travail d'un homme ! C'est une grosse somme !

— Oui ; mais faites le compte. Vous avez huit employés ici ; vous les payez, supposons, cinquante dollars par mois. Quelle somme représente le salaire de tous ces employés ? Tandis que moi, tout seul, je fais tout leur travail pour cent cinquante dollars par mois !

— Ah ! dit le propriétaire de la boutique, ton argumentation est pleine de sens ! C'est très bien, je t'engage ! »

Ils rédigent et signent un contrat. Ti-Jean est donc maître-forgeron dans la boutique de forge. Le propriétaire de l'atelier congédie tous ses autres employés. Ces derniers sont furieux et commencent à réagir bruyamment : « Il a engagé un étranger. Il est fou de penser que cet individu va pouvoir, tout seul, faire tout l'ouvrage de l'atelier ! Le patron perd la tête. Et puis, ce nouveau forgeron va-t-il nous faire croire qu'il est capable de faire toute la besogne, seul ? C'est un déséquilibré, lui aussi ! »

Les huit employés quittent l'atelier, en fureur. Ti-Jean passe le reste de la journée à l'atelier. Le lendemain matin, c'est le temps de se mettre au travail. Il n'avait jamais vu de près un soufflet manuel. À cette époque, on se servait surtout du soufflet à

brimbale, comme on l'appelait. Le soufflet de l'atelier de Ti-Jean ne ressemblait pas à nos soufflets modernes, mais on pouvait l'actionner au moyen d'un long bras.

Le lendemain matin, Ti-Jean se rend à l'atelier, en ouvre la porte, il se trouve devant un tas de ferrailles étonnant, un bon nombre de voitures à réparer. Dans un autre coin, il découvre telle sorte de machine à remettre en bon état. La région desservie par cet atelier était assez vaste et comprenait un grand nombre de cultivateurs.

Ti-Jean ouvre de grands yeux devant tous ces instruments. Il prend son avant-midi à faire le tour de cette mécanique qu'il essaie de tasser et de classifier. Le midi, le patron vient rendre visite à Ti-Jean à l'atelier. D'après le contrat, en plus de son salaire, Ti-Jean avait droit au logement et à la nourriture.

Le patron s'adresse au nouveau forgeron : « Ti-Jean, as-tu commencé à travailler ?

— Non, répond Ti-Jean, je n'ai pas encore commencé. J'ai l'intention de m'y mettre cet après-midi. Je suis en train de me familiariser avec la boutique. Je suis tout à fait perdu, ici. Je vais m'orienter de façon à savoir où sont les outils ; quand j'aurai besoin de quelque chose, je ne veux pas me perdre dans l'atelier. Vous savez que votre bâtisse est immense ; il faut que je me reconnaisse là-dedans. Quand j'aurai besoin d'un outil, je ne veux pas le chercher pendant une heure. Moi, quand j'entreprends une besogne, je travaille, mais si je passe mon temps à chercher, la besogne ne progresse pas !

— Tu as raison, dit le patron, tu as raison ! Prends le temps de te reconnaître dans l'atelier ! »

Ti-Jean passe la journée à marcher dans la boutique, à regarder les machines. Il n'a jamais vu ni entendu parler des trois quarts de cet outillage. Il ne sait même pas à quoi servent ces machines. Quoi qu'il en soit, Ti-Jean passe la journée à se promener à travers la boutique ; le soir arrivé, il ferme la boutique et se rend chez le patron.

Là, on lui donne à souper, on lui assigne une bonne chambre. Puis, à cette époque, les lits étaient assez peu confortables ; on dormait sur une paillasse. C'était l'ancien temps... c'était différent de notre époque moderne !

Ti-Jean se couche assez tôt, vers neuf heures dans la soirée, fatigué qu'il était d'avoir marché toute la journée.

Le lendemain matin, Ti-Jean se lève de bonne heure, fait sa toilette, déjeune, et prend le chemin de la boutique de forge sans dire un mot. Il jette un coup d'œil dans la boutique, il voit un foyer de forgeron, le charbon pour le chauffer ; son attention en est un peu attirée, puisqu'il se rappelle en avoir vu un dans son enfance. Il allume le feu et commence à activer le foyer au moyen du soufflet. Il manie le manchon du soufflet toute la matinée. Il trouve ce geste fatigant pour le bras.

Vers midi, le patron lui rend visite à l'atelier et lui demande : « Comment va le travail, aujourd'hui ?

— Ça va bien ! J'ai allumé le feu, j'ai essayé le soufflet ; je voulais voir s'il fonctionnait à mon goût. S'il ne fonctionne pas correctement, je vais l'ajuster !

— C'est bien ! dit le patron. Prépare ton outillage de façon à aller bientôt de l'avant !

— Ah ! oui, oui, reprend Ti-Jean, je vais m'habituer à ce nouveau milieu, je vais apprendre à m'orienter dans la boutique et je vais me préparer à ma tâche ! »

Le midi venu, Ti-Jean va dîner avec le patron. Tout va bien. Ils jasent de l'entreprise, puis de sujets divers. Après le dîner, Ti-Jean ne s'arrête pas pour fumer ; il était trop pauvre pour fumer. Il n'en avait jamais pris l'habitude. D'ailleurs, son père n'aurait pas acheté de tabac à ce paresseux qui ne travaillait pas.

Ti-Jean retourne à la boutique au début de l'après-midi, il rallume le foyer, actionne le soufflet de forge une partie de l'après-midi, tout en jetant les yeux autour de lui. Tout à coup, il arrête le mouvement du soufflet, tire une bûche vers lui et s'assoit. « Je ne vais pas pomper ce soufflet toute la journée et toute la nuit ! se dit-il. Il faut que je me repose de temps en temps ! »

Vers quatre heures, le patron fait son apparition dans la boutique : « Comment ça va, Ti-Jean ?

— Pas mal, pas mal ! répond le jeune forgeron. J'ai arrêté d'actionner le soufflet pour laisser éteindre le feu. J'étais fatigué de manier le soufflet.

— Oui, dit le patron, mais il ne faut pas t'occuper uniquement du soufflet ! Il va falloir que tu viennes à faire autre chose ! Beaucoup de machines exigent d'être réparées bientôt. Les gens nous les ont apportées pour qu'elles soient réparées tout de suite. Ce sont des cultivateurs, et ils ont besoin de ces machines pour leur travail !

— Oui, oui, je le sais ! rétorque Ti-Jean, mais je ne puis réparer toutes ces machines en une journée. Je ne me suis pas engagé chez vous pour faire toutes ces réparations le même jour ! Les fermiers qui vous ont apporté leurs machines attendront qu'elles soient réparées ! Moi, je ne puis tout faire aujourd'hui !

— Je sais bien, reprend le patron, que tu ne peux tout réparer aujourd'hui, mais tu pourrais en réparer un peu au moins ! Tu n'as rien fait depuis deux jours. Tu aurais pu toutefois te mettre à la besogne, la deuxième journée !

— Ah ! oui, oui, j'aurais pu me mettre à la besogne, mais il faut que je prenne le temps de souffler !

— C'est bien ! continue le patron. Prends le temps de souffler, mais il va falloir que tu commences à travailler sans tarder ! »

Le propriétaire de la boutique ne monte pas le ton davantage. Il regarde les machines entassées, et quitte l'atelier par une autre porte. Le soir venu, Ti-Jean se rend souper. Il remarque que le patron est passablement impatient. Voilà deux jours

que Ti-Jean a signé son contrat, mais il n'a pas fait autre chose que manier le levier du soufflet.

Ti-Jean soupe et monte à sa chambre ; il se couche tôt et jongle des plans... Il pense aux chevaux que l'on va amener à la forge pour faire renouveler leurs fers.

Le lendemain matin, Ti-Jean retourne à l'atelier de forge, en ouvre les portes et allume le feu du foyer. Sur l'entrefaite, un cultivateur s'amène pour faire ferrer son cheval. « Bonjour, monsieur ! dit-il au nouveau forgeron.

— Bonjour ! monsieur ! » répond Ti-Jean.

L'arrivée du nouvel employé, à l'atelier de forge, avait éveillé la curiosité des gens. La renommée de Ti-Jean s'était rapidement répandue dans le milieu. On parlait de ce fameux forgeron qui avait permis au patron de l'entreprise de congédier tous ses autres ouvriers. Lui, ce nouvel employé, il travaille seul et fait toute la besogne lui-même... on en débite long à son crédit.

— « Pouvez-vous ferrer mon cheval ? demande le cultivateur.

— Oui ! Je pense bien. Entrez-le dans la boutique ; je vais essayer de le ferrer ! » répond Ti-Jean.

Le cultivateur dételle la bête, l'introduit dans la boutique de forge et l'attache. Ti-Jean s'avance le long du cheval, le regarde et veut poser sa main sur une patte de l'animal. Le cheval se tasse un peu, naturellement. Ti-Jean commence à avoir peur. « Il ne donne pas sa patte, ce cheval-là ? demande-t-il au cultivateur.

— Ah ! il ne donne pas sa patte... Faut la lui prendre et la lever !

— Ah ! non, non, s'écrie Ti-Jean. Quand un cheval ne donne pas sa patte de lui-même, moi, je ne le ferre pas ! Je n'ai pas l'intention de m'éreinter à lever la patte des chevaux. Je ne me suis pas engagé ici pour cette besogne ! Va faire ferrer ton cheval ailleurs ! Moi, je ne puis le ferrer ! »

Le cultivateur commence à plaider sa cause un peu rudement. C'est à cette boutique qu'il a l'habitude de faire ferrer son cheval ; il est un vieux client de cette boutique, il est toujours venu à cet endroit ! « Et tu ne ferres pas mon cheval ? demande-t-il de nouveau au forgeron.

— Non, non ! Quand un cheval me donne sa patte, je le ferre, c'est évident ! Mais celui-ci, je ne le ferre pas. Il ne veut pas ! Tu le vois, je veux lui prendre la patte... Il me fuit ! Ah ! Je ne m'éreinterai pas ici à ferrer des chevaux ! Il faut que l'animal me donne sa patte, c'est tout ! »

Le cultivateur conduit son cheval hors de la boutique, l'attelle de nouveau à la voiture... et repart.

Le patron de l'atelier surveillait de loin les activités de la clientèle. Il voit sortir le cultivateur, il le voit atteler son cheval à peine vingt minutes après son arrivée. « C'est

impossible ! se dit le patron ; il ne peut ferrer un cheval en si peu de temps ! » Sans plus tarder, il gagne l'atelier. « Comment vont les affaires ? demande-t-il à Ti-Jean.

— Assez bien ! J'ai ferré un cheval ; il est reparti.

— Tu as ferré un cheval ? insiste le patron. Je l'ai vu arriver, et il a déjà quitté la boutique !

— En effet ; je l'ai ferré, et il est reparti !

— Oui ! Tu n'as pas perdu de temps !

— Ah ! reprend Ti-Jean, ferrer un cheval, c'est l'affaire de quelques minutes ! »

Mais le patron ne savait pas ce qui s'était passé entre Ti-Jean et le cultivateur. Il ne souligne pas la rapidité de son employé. Il jette un coup d'œil dans l'atelier. Ti-Jean actionne le soufflet de la forge, active un foyer sur lequel aucune ferraille ne rougit. L'avant-midi se passe. Tout ce qu'il a fait... il dit avoir ferré un cheval ! Ti-Jean rompt tout à coup le silence. « Savez-vous, dit-il au patron, que c'est fatigant de toujours manœuvrer le levier de ce soufflet !

— Oui ; tu n'as qu'à arrêter de souffler le foyer. Mets du fer dans le feu, fais-le rougir et bats-le ! Fais autre chose que chauffer le foyer ! Il n'y a pas que la fatigue à déplorer ; il y a aussi le coût du charbon ! Le sac de charbon que tu brûles, en une journée, il coûte cher ! C'est moi qui le paie, et toi, tu le brûles inutilement !

— Très bien ! Je m'en vais... je vais changer de technique, cet après-midi. Il faut que je change l'organisation de mon travail !

— Oui, reprend le patron, tu devrais changer un peu le rythme de ta besogne ! C'est une amélioration que j'apprécierais beaucoup !

— Oui, patron, tout va changer, cet après-midi ! »

Ti-Jean va dîner en compagnie du patron. On cause en mangeant. Le temps passe agréablement. Après le dîner, Ti-Jean monte à sa chambre, roule soigneusement sa paillasse, la place sur son épaule et file à la boutique, ce fardeau sur l'épaule. Le patron n'a pas connaissance de ce déménagement. Il a vu Ti-Jean aller à sa chambre, mais il ignore que son employé a transporté sa paillasse dans la boutique.

Ti-Jean installe sa paillasse sur un établi après en avoir enlevé les pièces de fer qui le recouvraient. Il s'étend, face au plafond, sur la paillasse et actionne d'une seule main le bras du soufflet. Le patron arrive dans la boutique au milieu de l'après-midi. Il voit Ti-Jean couché sur la paillasse, manœuvrant d'une main le bras du soufflet. Ti-Jean chantonne de temps en temps ; les instants s'écoulent en douceur. « Que fais-tu là, Ti-Jean ? lui crie le patron.

— Ah ! répond le jeune employé, j'active le feu au moyen du soufflet. Vous savez, quand le feu s'éteint, le froid prend le dessus dans l'atelier. Moi, je n'ai pas chaud !

— Mais, tu n'as qu'à travailler ! Travaille, et tu vas te réchauffer !

— Ah ! non, non, proteste Ti-Jean. Il faut que je me repose un peu, moi ! Je n'ai pas accepté de travailler ici en vue de me faire mourir !

— Expliquons-nous, Ti-Jean ! Tu es ici depuis quatre jours ; tu dis et répètes que tu ne te feras pas mourir ! Je n'ai aucune difficulté à te croire ! Tu vas t'en aller !

— Ah ! patron, je suis prêt à vous quitter, mais il vous faudra d'abord me payer ! Versez-moi mon salaire et je filerai !

— Oui, le salaire, le salaire ! Eh bien ! je vais te payer tes quatre jours de séjour ici et c'est tout ! annonce le patron.

— Non, non, non ! clame Ti-Jean. Vous allez me payer six mois de salaire ! Nous avons signé, tous les deux, un contrat de six mois. Si je ne donne pas satisfaction, vous me congédiez, mais après m'avoir versé mon salaire. C'est tout ! »

Le patron réfléchit à cette situation. « Si je garde cet employé qui ne fait rien, se dit-il, mon déficit va être plus grand que la valeur d'un salaire de six mois. Je serai quand même obligé de le payer, et il n'aura rien produit ! » On échange des propos bruyants, on ne peut s'entendre. Le patron congédie Ti-Jean, mais il faut qu'il lui paie son salaire. Il y est engagé par contrat bel et bien signé. Il n'y a pas à rechigner !

Le propriétaire de la boutique paie Ti-Jean. Ce dernier reçoit une belle poignée d'argent. Neuf cents dollars pour six mois ! Ti-Jean glisse dans sa poche cette somme reçue, argent comptant !

Ti-Jean prend la rue et décide de quitter la ville. Il est heureux ; il a de l'argent à pleine poche. Il marche. Il n'a plus dans le dos son écriteau annonçant le métier de forgeron. Il s'est débarrassé de cette pancarte. « Il va falloir, se dit Ti-Jean, que je change de métier, parce que ce métier-là ne me portera pas toujours chance ! »

Il marche toute la journée. Le soir, il s'en va loger à l'hôtel. Il a de l'argent pour payer ; il couche à l'hôtel. Pendant la nuit, il pense à son affaire : « Que vais-je faire ? Neuf cents dollars, ce n'est pas une fortune éternelle ! Ah ! je vais me faire tailleur. C'est un bon métier. On y travaille sans misère ; on ne taille pas les habits dans une boutique de forge ! Et puis, on n'est pas toujours malpropre. C'est entendu, je prends le métier de tailleur ! »

Le lendemain matin, il s'arrête dans un endroit et se fait écrire, en lettres élégantes, une pancarte annonçant : « Tailleur capable d'égaler le rendement de douze tailleurs ordinaires ! » Ah ! tailleur, ce n'est pas un petit métier ! Le tailleur exerce un beau métier ! Ti-Jean n'avait jamais vu d'autre tailleur que sa mère qui parfois réparait des habits, à l'aiguille. « Ah ! c'est facile à faire, s'écriait Ti-Jean, des pantalons et des vestons ! Ma mère en faisait. Ah ! je vais m'improviser tailleur. C'est à peu près la seule chose que je sais faire ; j'ai vu ma mère raccommoder des habits. C'est ça, le métier de tailleur ! »

Ti-Jean nage dans l'optimisme...

À cette époque, un paletot de drap s'appelait un loup. Quand un client commandait un paletot chez le tailleur, il parlait d'un loup. Le tailleur prenait ses mesures et lui confectionnait un loup.

Ti-Jean suspend donc dans son dos un écriteau portant l'annonce : « Tailleur capable d'égaler le rendement de douze tailleurs ordinaires ! » Le voilà sur la route ! Il parvient à une grosse ville, assez éloignée ; il aperçoit un gros atelier ou plutôt une manufacture où l'on coupait les tissus avant de fabriquer les habits. Beaucoup de tailleurs y travaillaient. Ti-Jean passe près de la devanture de la manufacture. Le patron de cette industrie voit passer un étranger, une pancarte dans le dos, élégamment disposée — Ti-Jean avait de l'argent pour se faire faire une belle pancarte — bien rédigée : « Tailleur capable d'égaler le rendement de douze tailleurs ordinaires ! » À la vue de cette réclame, le patron de la manufacture lance un cri à Ti-Jean : « Hé ! l'ami, viens ici un instant ! »

Ti-Jean revient sur ses pas, pendant que le patron lui demande : « Est-ce qu'il dit la vérité, cet écriteau suspendu dans ton dos, annonçant que tu travailles comme douze tailleurs ordinaires ?

— Évidemment, c'est la vérité ! répond Ti-Jean. Si ce n'était pas vrai, je ne le dirais pas si ostensiblement. Je l'annonce de cette façon, parce que c'est vrai !

— Eh bien ! c'est une heureuse coïncidence ! Je cherche justement un bon tailleur. Ah ! j'en ai plusieurs ici. C'est un métier qui n'exige pas beaucoup de force physique, mais c'est un métier qui exige de la délicatesse ! Vous savez, nous confectionnons des vêtements de haut prix. Si un client assez cossu vient commander un loup, un bel habit ou tout autre vêtement, il faut que ces pièces soient fabriquées avec le plus grand soin. Ils y mettent le prix ! Ces clients riches, il ne faut pas les perdre. Voilà la raison qui me pousse à engager un bon tailleur !

— Ah ! répond Ti-Jean, je suis exactement l'homme que vous cherchez ! Vous pouvez me faire confiance ! Je connais mon métier !

— Eh bien ! Quel salaire exiges-tu ? demande le patron.

— Je ne travaille pas à moins de cent cinquante dollars par mois. Je ne signe pas de contrat à moins d'une garantie d'emploi de six mois ou même douze mois, si le patron accepte.

— Ah ! douze mois ? Je préférerais, dit le patron, un contrat de douze mois ! Ce serait préférable que tu travailles ici un an et même deux ans. Un tailleur de ta valeur, on y gagne à le garder le plus longtemps possible. Je vais te tracer un programme pour te protéger contre l'ennui et t'inciter à demeurer ici le plus longtemps possible. Dans ce cas-ci, je ne congédierai pas d'employés parce que les commandes sont très abondantes. Nous sommes noyés par la besogne ! Grâce à un employé supplémentaire, nous allons souffler plus à l'aise et soulager les autres tailleurs. Toi-même, tu ne seras pas écrasé par le travail. Tu te sentiras assez à l'aise avec nous. Nous allons mettre à ta disposition un atelier privé dans lequel tu seras seul à œuvrer.

— Très bien, très bien ! de repartir Ti-Jean. Je ne puis demander mieux ! Vous le savez, certains ouvrages délicats exigent de la tranquillité, de la concentration ; un atelier privé force le tailleur à s'appliquer davantage à son travail ! »

Le patron de la manufacture engage Ti-Jean, signe immédiatement un contrat de douze mois à cent cinquante dollars par mois. Le patron ne se contente pas d'un contrat de six mois, il opte pour le contrat de douze mois ! « N'aie aucune crainte, Ti-Jean, tu vas travailler ici très longtemps, parce que tu vas être bien traité. Nous allons voir à ce que tu ne t'ennuies pas ! »

Le patron et Ti-Jean signent leur contrat ; on va conduire le nouveau tailleur dans son atelier. Il est logé dans une immense bâtisse de brique, une construction de grand style. Là, on lui aménage des quartiers, on met une machine à coudre à sa disposition, on lui donne la permission de se servir de tous les tissus qu'il désirera, il a accès à toutes les sortes de drap imaginables, les plus précieux du monde, à tous les riches tissus que possède la manufacture. « Maintenant, dit le patron à Ti-Jean, ce sont tes quartiers, c'est ton atelier, et tu travailles seul. Tous les autres employés sont soumis à tes ordres ; ils sont obligés de t'obéir ! Tu es le chef des employés de la manufacture ! »

Ti-Jean se dit intérieurement : « Je suis chanceux ! Un contrat de douze mois ! Les affaires sont excellentes ! »

Le patron complète ses instructions à l'adresse du nouveau tailleur. « Tu as fait un long voyage, tu as longuement marché, tu es fatigué, tu peux prendre une journée, deux jours de repos ; prends le temps de te reposer et ensuite tu te mettras au travail ! »

Ti-Jean se félicite des bonnes dispositions de son nouveau patron. « Je vais être bien traité ici ! se dit Ti-Jean ; ce patron m'a l'air d'un gentilhomme. Quelle différence avec l'autre, là-bas, qui voulait me manger parce que j'avais passé quatre jours sans travailler ! Celui-ci me dit : "Prends ton temps !" Je vais être bien traité par ce patron indulgent ! »

Ti-Jean se promène à droite et à gauche. Il est nourri aux dépens du patron. Il se rend chez ce dernier, y dîne, y soupe, y dort. On lui a donné un bon lit, une belle chambre. Ah ! Ti-Jean n'a jamais mené de vie si confortable !

Le temps passe... deux, trois, quatre jours s'écoulent. Ti-Jean ne fait absolument rien. Il se berce, il ne peut lire les journaux — il ne sait ni lire ni écrire — mais il regarde les photos ou les caricatures des revues et journaux.

Une bonne journée, le patron fonce dans l'atelier du nouveau tailleur. « Bonjour, Ti-Jean !

— Bonjour, monsieur !

— Comment va la besogne ? demande le patron.

— Tout va bien, tout va bien ! répond Ti-Jean.

— Tu n'as pas trop de misère ?

— Non, patron ; pas trop de misère ! Depuis cinq ou six jours que je suis ici, je n'ai rien fait. Comme vous le voyez, je n'ai pas de misère !

— Eh bien ! Tu as un bel atelier, il va falloir te mettre à l'ouvrage ! suggère le patron.

— Oui, oui, approuve Ti-Jean, je suis bien prêt à commencer !

— Aujourd'hui, annonce le patron, je pars en voyage avec ma femme. À notre retour, il se donnera une grande réception, dans la ville. Comme tu le sais, ce sera le printemps, prélude de la belle saison, je voudrais me faire confectionner un beau loup. Ne lésine pas sur le prix ! Prends le tissu le plus riche que nous avons en stock et n'épargne rien ; c'est pour moi, ce loup-là ! Je pourrai me vanter de posséder le premier loup qui va sortir de cet atelier, le premier des chefs-d'œuvre que tu fabriqueras ! Je serais fier de ce privilège ! Tu vas me faire un beau loup. Emploie le plus beau drap, prends mes mesures et confectionne-moi ce loup du mieux que tu peux ! Prends le temps qu'il faudra, un mois, si nécessaire ; c'est tout ce que tu auras à faire pendant mon absence !

— Très bien, très bien ! Je vais m'occuper de votre commande, patron ! »

Ti-Jean tire son galon à mesurer et prend les différentes mesures du patron, puis attrape un bout de papier et fait mine d'y écrire, mais il ne sait faire ni lettre ni chiffre. Les mesures prises, Ti-Jean dépose son papier sur une tablette et dit au patron : « Quand vous reviendrez de votre promenade, votre loup sera prêt ! »

Le patron est heureux et dit bonjour à Ti-Jean. En retour, ce dernier lui souhaite une belle promenade, et le visiteur quitte l'atelier.

Ti-Jean s'installe encore dans sa berceuse et commence à se balancer. Le patron est absent pour un mois ! Ti-Jean a un loup à confectionner ! Le faux tailleur pense à ce loup-là. Il n'a jamais vu de loup. Il ne sait pas davantage ce qu'est un paletot ! Il n'avait jamais porté d'autre habit qu'une blouse d'ouvrier, pauvre comme il avait toujours été. Il se disait, à part lui : « Il faut que je m'informe pour savoir ce qu'est un loup ! Quelqu'un, dans ce milieu, doit savoir ce qu'est un loup. Comme je n'ai jamais vu un loup, je vais m'informer pour savoir ce qu'est cet animal ! »

Un bon jour, Ti-Jean met la main sur un journal qui affiche l'image d'un loup. D'après ce que lui ont dit son père et sa mère, Ti-Jean conclut que l'animal dont on parle dans le journal est bel et bien un loup. « Eh bien ! se dit-il à lui-même, j'ai enfin trouvé ce que je cherchais ! Je n'aurai plus besoin d'aller demander aux autres employés qu'est-ce qu'un loup. Les tailleurs de la manufacture riraient de moi si j'allais les questionner à propos du loup ! » Il trouve donc l'image d'un loup sur un bout de papier tiré d'un journal. « Bon ! se dit Ti-Jean, voilà qui va m'aider ! Je sais

maintenant ce qu'est un loup ! Le patron veut avoir un loup... Je suppose qu'il veut se servir de ce loup comme d'un ornement sur une table ! »

Quelques jours plus tard, il sort une pièce d'étoffe d'une tablette, une pièce de beau tissu qu'il place sur un comptoir, à côté du portrait du loup dont il est question dans le journal. Il saisit une paire de ciseaux et découpe le tissu d'après les proportions d'un loup. « Maintenant, se dit Ti-Jean, je vais coudre ces pièces d'étoffe et je vais les rembourrer avec du linge et des retailles de tissus ! » Tout son plan s'élabore dans sa tête.

Ti-Jean coud les pièces d'étoffe taillées pour prendre la forme d'un loup : des pattes, des oreilles, des yeux et une queue. Il rembourre cette sorte de sac et le place sur le comptoir. Il a confectionné un beau loup, selon son propre jugement. « Le patron, se dit Ti-Jean, va être content à la vue de ce loup. J'ai bien réussi, même si c'est mon premier ! Je savais que je pouvais très bien m'en tirer ! Il n'y a rien de difficile dans le métier de tailleur. Je me demande si c'est un vrai métier ! Faire un loup ? Affaire de rien ! »

Son loup est confectionné, et Ti-Jean en est satisfait. Il place l'animal dans un compartiment du comptoir et reprend sa place sur la chaise berçante. « Maintenant, soupire-t-il, j'ai hâte que le patron revienne ! »

Le temps passe. Ti-Jean se berce encore pendant une bonne semaine avant le retour du patron. Mais le patron, lui aussi, avait hâte de revenir, pour porter son loup, pour revoir son tailleur et savoir comment il s'était acquitté de sa besogne.

Enfin, le patron revient de voyage... Sans perdre de temps, il se dirige vers sa manufacture. Ti-Jean l'aperçoit : « Bonjour, patron !

— Bonjour ! Comment va la besogne ?

— Très bien, très bien ! répond Ti-Jean.

— Et puis, as-tu confectionné mon loup ?

— Ah, certainement ! Je l'ai terminé, il y a longtemps. J'y ai consacré assez peu de temps, une petite journée, je crois !

— Oui ? Tu as pris si peu de temps ? Tu devais en être mort de fatigue !

— Non, reprend Ti-Jean, j'ai confectionné votre loup bien lentement, en me désennuyant. Je m'ennuie ; je manque de besogne. Vous savez, tout un mois pour confectionner un seul loup, on a de quoi s'ennuyer !

— Ah ! je comprends, enchaîne le patron, que tu avais très peu de besogne pour un mois, mais je ne voulais pas te malmener, non plus. Nous allons nous entendre pour te faire travailler d'une façon normale, comme auparavant !

— Oui ! semble approuver Ti-Jean. J'ai hâte... votre loup est prêt ; je l'ai déposé en lieu sûr, et j'ai hâte que vous veniez le voir !

— Ah ! intervient le patron, je reviendrai cet après-midi ! Maintenant, c'est le temps du dîner et je vais manger en même temps que toi ! Allons-y ensemble ! »

Le patron avait hâte de voir son loup et d'en faire l'essai. Après le dîner, on cause un peu, on s'accorde un peu de détente, puis le patron et l'employé regagnent la manufacture. On passe à l'atelier ; Ti-Jean saute derrière le comptoir et en retire le loup. Il est un peu poussiéreux ; il enlève la poussière avec le plat de sa main. « Regardez ! dit-il fièrement au patron, je l'ai fait, votre loup ! Bien réussi, n'est-ce pas ? C'est la première fois que je réussis un loup de cette façon !

— Mais... mais ce n'est pas, de dire le patron déçu, ce n'est pas ce que j'ai commandé ! Pas du tout ! Ce n'est pas une bête que j'ai commandée ! Ce n'est pas un animal des bois, c'est un loup pour m'habiller, c'est un manteau ! Tu as pris mes mesures, tu devais...

— Oui, oui, j'ai pris vos mesures et je les ai utilisées ; j'ai fait le corps du loup à peu près de votre grosseur, de même, pour la longueur... j'ai fait un loup dont les mensurations approchent les vôtres. Et ainsi, j'ai fait un loup... c'est un loup !

— Mais, s'écrie le patron, un tailleur comme toi devrait savoir ce qu'est un loup !

— Oui, je suis de votre avis, approuve Ti-Jean ; un loup, un loup, mais ce n'est pas ce que j'ai fait, un loup ? Un loup, c'est une bête sauvage !

— Non ; non ; ce n'est pas ce que j'ai voulu dire ! Dans ma pensée, c'était un manteau pour me vêtir ! C'est un manteau que je t'ai commandé ! insiste le patron.

— Ah ! c'est malheureux, je me suis trompé ; j'ai compris autre chose ! J'ai compris qu'il s'agissait d'une sorte de maquette de bête sauvage ! »

Le patron commence à sortir de ses gonds. « Je ne puis accepter cette échappatoire ! gronde-t-il.

— Mais comment confectionnez-vous, demande Ti-Jean, comment confectionnez-vous un loup qui devient une pièce d'habillement ? Un loup ne peut jamais habiller quelqu'un !

— Un loup, c'est un manteau, et c'est un manteau que je t'avais commandé !

— Ah ! des manteaux, des manteaux... je ne sais trop comment procéder pour en confectionner ! Ce n'est pas dans le champ de mes connaissances ?

— Mais comment ? hurle le patron. Tu t'engages comme tailleur, et tu ne sais rien faire ?

— Ah ! ah ! ah ! Je vais rapidement régler ce problème, propose Ti-Jean. Payez-moi et je vais déguerpir ! Moi, voyez-vous, je ne me laisse pas embarrasser par une affaire de ce calibre. Quand un patron ne peut me prendre comme je suis, il n'a qu'à me payer mon salaire, et je disparais ! »

Le ton de la discussion monte rapidement. Le patron perd patience et congédie Ti-Jean. « Très bien ! riposte Ti-Jean ; tu me congédies, eh bien ! donne-moi mon salaire ! Douze mois à cent cinquante dollars par mois ! Tu n'as qu'à me payer, et la discussion se termine là ! »

Le patron réfléchit. Il est lié par un contrat ; il lui faut sortir son argent ! Dix-huit cents dollars ! Le patron se dit à lui-même : « J'y gagne à le congédier et à lui payer son salaire plutôt que de le garder à rien faire tout en le payant ! » Le patron donne dix-huit cents dollars à Ti-Jean, et ce dernier reprend la route en pensant à son père. « Papa, je savais qu'il n'avait pas grand talent ! Moi, j'ai demeuré dans une manufacture pendant un mois, et j'ai reçu dix-huit cents dollars ; neuf cents dollars, là-bas, à la forge ! Je n'ai pas peur de la vie ; je puis très bien me tirer d'affaire ! J'ai plus d'argent dans ma poche que mon père en a gagné pendant toute sa vie, malgré les nombreux travaux qu'il a faits ! Il approche la vieillesse, il a travaillé comme un esclave toute sa vie... Moi, je ne ferai pas cette folie, non, non ! »

Ti-Jean a de l'argent en poche ; il marche courageusement. Il va de restaurant en restaurant, il mange, couche dans les hôtels. Il a de l'argent pour payer. Tout va bien ! Mais il songe toutefois à l'avenir. « Il va falloir que je prenne un autre métier bientôt ! Il faudrait que je retourne à la maison. Il y a presque un an que je voyage — peu habitué à s'éloigner il commençait à ressentir l'ennui — il est temps que j'aille voir ce que mon père fait ! Je voudrais lui montrer comment on gagne facilement de l'argent ! »

Ti-Jean songe à son avenir. Il se demande ce qu'il fait, quelle sorte de métier il pourrait exercer. Naturellement, il n'a aucun métier, il ne sait rien... « Si je parvenais, pense-t-il à part lui, si je parvenais à fabriquer des habits invisibles, ce serait une invention rare ! On n'entend pas souvent parler d'habits invisibles ! Oui, fabriquer des habits invisibles, les vendre un gros prix ! Ma décision est prise ! »

Ti-Jean se fait rédiger un écriteau, se le suspend dans le dos, et prend la route. On y lit : « Tailleur spécialisé dans le commerce des habits invisibles ! » Ti-Jean s'en va à pied sur la route, son écriteau dans le dos. Il arrive dans une grosse ville où demeure un roi. Il se rend au château royal et demande aux sentinelles s'il peut rentrer pour manger. Il avait faim, après avoir marché toute la journée ; il voulait manger et peut-être se reposer. Il offre de payer le repas et le couvert. « Ah ! répond la sentinelle, c'est un château, ici ; ce n'est pas un hôtel ! Je ne crois pas qu'on puisse vous loger. Si le roi accepte, soit ! S'il veut vous loger gratuitement, il ne réclamera pas de paiement. S'il refuse de vous recevoir ici, il vous faudra aller ailleurs !

— Très bien ! Quoi qu'il en soit, transmettez-lui ma demande ; s'il ne veut pas me recevoir, j'irai ailleurs. Mais j'aimerais beaucoup passer la nuit au château ! »

Tout en causant avec Ti-Jean, la sentinelle jette un œil sur l'écriteau que le voyageur porte dans son dos. Il découvre que Ti-Jean fabrique des habits invisibles. Ce valet se promet d'en avertir le roi. Il dit à Ti-Jean : « Attendez-moi ; je vais aller voir le roi pour lui transmettre votre demande, et je reviendrai vous donner sa réponse ! »

La sentinelle fait demi-tour et disparaît. Le serviteur aborde le roi et lui dit : « Un homme vient d'arriver à la porte du château. Il demande à manger et à loger ici jusqu'à demain, et il offre de payer le vivre et le couvert. C'est un voyageur qui semble posséder de l'argent, du moins je croirais facilement qu'il a de l'argent à pleines poches. Cet étranger devrait être énormément riche.

— Quelle sorte d'homme est-ce ? demande le roi.

— Je ne le connais pas ; je ne lui ai pas demandé son nom. Mais il porte un écriteau annonçant qu'il fabrique des habits invisibles. Je ne sais pas au juste ce qu'il entend par habits invisibles ! Je ne sais si ce sont des habits d'hommes, de femmes ou d'enfants ; je n'en sais rien, puisque je ne lui ai demandé aucune information. Cependant, son écriteau annonce des habits invisibles.

— Des habits invisibles ? questionne le roi. Mais qu'est-ce que c'est, un habit invisible ?

— Je ne le sais pas plus que vous, Majesté ! Je ne le lui ai pas demandé ; je n'en sais rien du tout ! Mais, en causant avec lui, vous pourriez apprendre ce qu'il entend par habits invisibles !

— Va chercher ce voyageur ! commande le roi.

— Je vous l'amène dans une minute, Majesté ! »

Le domestique va rejoindre Ti-Jean et lui dit : « Le roi vous fait dire que vous pouvez manger et loger ici. Il vous fait dire aussi qu'il veut causer avec vous ! »

Ti-Jean entre au château et file immédiatement vers les appartements du roi. Le monarque est assis devant son bureau. « Bonjour, monsieur !

— Bonjour, Sire le roi ! répond Ti-Jean.

— C'est vous qui avez demandé à manger et à coucher ici en payant ?

— Oui, c'est moi ; et j'ai de l'argent pour payer toutes mes dépenses !

— Ah ! c'est vous qui annoncez, au moyen d'une pancarte, que vous confectionnez des habits invisibles ?

— Oui, répond Ti-Jean en se tournant le dos au roi. Vous pouvez lire mon écriteau !

— Peux-tu me dire qu'est-ce que c'est, un habit invisible ?

— Ah ! des habits invisibles, ce sont des vêtements pour habiller les hommes, les femmes ou les enfants, mais ils sont invisibles. On ne les voit pas !

— Comment ? questionne encore le roi, que veux-tu dire par "on ne les voit pas" ?

— Eh bien ! une chose que l'on ne voit pas... c'est facile à comprendre ! Une chose que l'on ne voit pas, on ne la voit pas ! Mais un habit que l'on ne voit pas, je

puis vous en confectionner un, par exemple ! Vous allez le revêtir, mais personne ne va le voir ; il est invisible !

— Tu veux me rouler à ton aise, là ! Des habits invisibles, je n'en ai jamais fait fabriquer ! Et puis, ces habits que l'on met et que personne ne voit, quel rôle peuvent-ils jouer ?

— Ah ! on l'ajuste comme un autre habit ; il joue le même rôle qu'un habit ordinaire, affirme Ti-Jean. Mais on ne le voit pas !

— Et combien coûte la confection d'un tel habit ? demande le roi.

— Mille dollars ! répond Ti-Jean.

— Combien prenez-vous de temps pour faire cette sorte d'habit ?

— Je le fais en dix mois ! d'affirmer Ti-Jean.

— Oh ! c'est un travail de longue durée !

— Sire mon roi, les coutures de cet habit, vous pouvez le comprendre, ne sont pas les mêmes que celles d'un habit ordinaire ! On ne les fait pas avec du fil et une aiguille à cause de la faible épaisseur du tissu.

— Oui ! Comment procèdes-tu pour coudre ce tissu ?

— Ah ! comment je procède ? répète Ti-Jean, même si je vous l'expliquais, vous n'y comprendriez rien, parce que vous n'êtes pas tailleur. Vous êtes un roi qui n'a jamais pratiqué le métier de tailleur. Moi, j'ai appris ce métier, et je sais comment procéder. Je renonce à vous donner les explications, parce que ce serait trop long. Si vous voulez faire confectionner un habit invisible, je suis disposé à remplir votre commande, mais j'y mettrai des conditions.

— Quelles sont ces conditions ? demande le roi.

— Il faut vous dire d'abord que la confection d'un habit invisible exige un travail très délicat. Il faut y travailler en pleine solitude, n'être dérangé par personne, refuser tout visiteur, même vous, Majesté, et les gens du château pendant la période de travail. Il faut que je sois seul, dans un appartement à part, muni de tous les outils nécessaires. Je vous dirai d'avance ce dont j'ai besoin, et si vous jugez à propos de me visiter, il faudra le faire, une fois ma journée faite, le soir, par exemple, ou tôt le matin. Toute visite aux heures de la journée peut me faire gâcher totalement le travail accompli et m'obliger à tout recommencer ! Dans ce dernier cas, j'exige cinq cents dollars de plus, parce que je suis obligé de tout reprendre et c'est vous qui payez la note !

— Très bien ! Je te commande donc un habit invisible !

— Aussi bien vous en confectionner un à vous qu'à un autre ! ajoute Ti-Jean. Je satisfais aux demandes de ceux qui en désirent.

— Moi, je veux que tu me fasses un habit de ce genre ! Ce serait une nouveauté, sais-tu, un roi vêtu d'un habit invisible !

— Évidemment, ce serait rare ! De plus, je vais réserver ce privilège seulement aux rois ! Personne, sauf les rois, n'est assez riche pour se procurer un habit d'un tel prix !

— Eh bien ! insiste le roi, tu me confectionnes un habit invisible ! Quand es-tu prêt à commencer ?

— Ah ! je serais prêt... quand... étant donné certaines conditions. Faites-moi construire une petite bâtisse à une faible distance du château et j'y résiderai. Je ne demeurerai pas au château. Il ne faut pas que je sois dérangé. Le matin, vous enverrez quelqu'un me porter mon déjeuner ; vous ferez de même à l'heure du dîner et à l'heure du souper. Je ne quitterai guère ma demeure. Quant aux machines, ne vous en occupez pas. J'y verrai moi-même !

— Quelle sorte de tissu vais-je te fournir pour confectionner mon habit ?

— Ah ! mettez d'abord ma bâtisse en chantier. Pendant ce temps, je demeurerai chez vous, sans payer pension cependant. Vous me fournissez une chambre, la nourriture, et quand ma maison sera habitable, j'y déménagerai ! Je réclame cinq cents dollars pour l'habit. Cette somme ne comprend pas le prix de la pension ou tout autre dépense. De plus, si l'on vient me déranger dans mon travail au point de me faire faire des erreurs qui m'obligent à recommencer votre habit, j'exigerai cinq cents dollars supplémentaires.

— C'est entendu ! dit le roi.

— Et nous allons rédiger notre entente dans des documents en bonne et due forme !

— Accepté ! enchaîne le roi. Il n'y a rien là d'anormal ! »

Tout de suite, le roi ordonne que l'on entreprenne les travaux de construction de la bâtisse de Ti-Jean, une maison de petites dimensions, mais très jolie et parfaite dans tous ses détails. On met un certain temps à bâtir cette maison, environ un mois. Tout est beau, tout est confortable ; on transporte dans la nouvelle maison un petit ménage, un lit, des chaises, un petit poêle pour garantir Ti-Jean contre le froid, on dispose tout avec grand soin. On ne peut demander mieux comme demeure ! La maisonnette a l'allure d'un vrai petit château !

Un bon matin, le roi envoie un message à Ti-Jean : « Ta maisonnette est prête à t'abriter. Quand tu seras disposé à entreprendre la confection de mon habit, je serai prêt à t'y seconder.

— Très bien ! répond Ti-Jean ; je suis prêt à entreprendre la besogne ! »

Ti-Jean recommande au roi de lui fournir une sorte de drap et lui dit : « Apportez-moi cette étoffe, et je vais me mettre à la confection de votre habit ! Des machines à coudre, je n'en ai pas besoin ! J'ai tout ce qu'il me faut ! »

Le roi se procure le tissu et le fait transporter à la résidence de Ti-Jean. Une fois dans sa maisonnette, le soi-disant tailleur constate que son plan a bien fonctionné. Mais il se pose des questions : « Des habits invisibles, je ne sais guère comment les confectionner, moi ! Quoi qu'il en soit, je vais essayer de lui inventer quelque chose ! »

Le temps passe. Ti-Jean s'en tire bien. Au bout d'un mois ou d'un mois et demi, le roi envoie son domestique s'informer de temps en temps auprès du tailleur pour savoir si la confection de son habit progresse. Mais il n'envoie le messager que le soir, après la journée faite pour respecter les conditions du tailleur.

Le domestique se présente chez Ti-Jean : « Le roi demande si vous avez commencé la confection de son habit ?

— Ah ! oui, j'ai commencé. Tiens, regarde ce mur ! J'y ai suspendu des morceaux ! »

Le domestique jette un œil sur le mur, mais n'y voit absolument rien. « Mais, sur quelle partie du mur sont-ils suspendus ces morceaux d'habit ? demande le messager.

— Ah ! oui, c'est un habit invisible. Tu ne peux pas le voir ! Évidemment, c'est invisible ! Même si je t'indiquais l'endroit sur le mur, tu ne verrais rien ; c'est invisible !

— Ah ! excusez-moi ! Je n'y pensais pas ! »

Le domestique se contente de cette affirmation et retourne chez le roi. « Le tailleur a voulu me faire voir des morceaux de votre habit suspendus au mur, mais je n'ai rien vu. Même en portant une grande attention, je n'ai pu voir quoi que ce soit. Il m'a expliqué que c'était un habit invisible.

— Non ; ne cherche pas à découvrir quelque chose, c'est un habit invisible. Il ne se voit pas ! Voilà pourquoi tu n'as rien vu !

— Il m'a dit, continue le domestique, qu'il avait commencé à fabriquer votre habit ; il en a taillé des pièces et les a assemblées. Il en a suspendu au mur. »

Un jour, Ti-Jean dit au domestique venu s'informer de l'habit du roi : « Demain soir, ne viens pas avant neuf heures. C'est que demain, je dois faire un supplément de travail pour satisfaire un autre roi qui désire un habit invisible. Son message signale que c'est urgent. Il doit marier sa fille, et il a besoin de son habit pour la cérémonie. Il faut que je me dépêche, et c'est pourquoi je dois travailler le soir. Ne viens donc pas, demain soir, avant neuf heures, si tu veux me rendre visite ! »

Le lendemain, on vient, sur le coup de midi, porter à Ti-Jean son dîner ; on le traite comme le jeune tailleur l'a spécifié. Il avait fixé ses heures pour le déjeuner, le dîner et le souper. On en tient compte.

Vers sept heures, le soir, on frappe à la porte. Ti-Jean va ouvrir la porte. Il est face à face avec le domestique du roi. « Te rends-tu compte de ce que tu viens de

faire? gronde Ti-Jean. Tu m'as gâché tout mon travail! Regarde! tout vient de s'effondrer. Tu m'obliges à tout recommencer!

— Comment, recommencer? interroge le domestique.

— Eh, oui! Je t'avais averti de ne pas venir ici, ce soir, avant neuf heures! Quand je fixe une heure, j'y tiens! Et toi, tu arrives à sept heures, et, à cause de toi, j'ai tout gâché mon travail; je suis obligé de tout reprendre à partir du début. J'avais pourtant averti le roi de ne pas me déranger pendant mes heures de travail! De plus, hier soir, je t'avertis, à ton tour, de ne pas revenir ce soir avant neuf heures. Et tu m'arrives à sept heures!

— Eh bien! dit le domestique, je n'ai pas pensé du tout à votre avertissement. J'ai coutume de vous rendre visite à sept heures, le soir, après le souper; et ce soir, j'ai fait comme d'habitude, sans penser à votre défense d'hier soir!

— Oui, tu as oublié, mais c'est un oubli qui me force de demander cinq cents dollars pour recommencer mon travail!»

Le domestique réfléchit un instant, puis s'écrie: «Cinq cents dollars! Mais perds-tu la tête?

— Tu diras au roi, à ton retour, que mon travail est tout à recommencer! Tu as gaspillé mon ouvrage, et j'exigerai du roi cinq cents dollars de plus!

— Je le lui dirai!» répond le domestique.

Le domestique tourne les talons et s'en va chez le roi. «Et puis, le tailleur est-il bien avancé dans son travail?

— Ah! il n'a pas avancé du tout; il est obligé de tout recommencer.

— Comment? Obligé de tout recommencer? demande le roi.

— Oui! Il m'avait averti, hier soir, de ne pas aller le déranger avant neuf heures, ce soir. Il devait, disait-il, faire des heures supplémentaires pour satisfaire un autre roi qui, par message, lui a commandé un habit invisible. Il m'avait dit qu'il travaillerait jusqu'à neuf heures et de ne pas le déranger avant neuf heures. Et moi, j'y suis allé à sept heures! D'après lui, j'ai tout gâché son travail. Il doit le refaire à partir du début, et il va nous réclamer cinq cents dollars de plus!

— En voilà, une belle affaire! s'écrie le roi. Il a gâché tout son travail, il est obligé de tout recommencer, et il réclame cinq cents dollars! Je vais aller lui parler!»

Le roi passe son manteau et se rend chez Ti-Jean. Ti-Jean lui présente un siège, mais se montre bourru, pousse rudement les chaises. Il se montre indisposé. «Qu'as-tu à être de si mauvaise humeur? lui demande le roi.

— Oui, je suis de mauvaise humeur! Mais ne trouvez-vous pas que j'ai raison de perdre patience? Je vous avertis, hier soir, de ne pas venir, ce soir, avant neuf heures,

parce que je confectionne l'habit invisible. À sept heures, ce soir, votre domestique m'arrive ! À cette étape de mon travail, je travaille aux pièces les plus difficiles. Le domestique arrive et il ruine tout le travail accompli. Je suis obligé de tout recommencer. Le prix de l'habit va monter de cinq cents dollars. Mais cette somme n'est pas le point le plus grave. Ce qui me dérange, c'est que je serai en retard, à cause de ce surplus de travail, pour aller rejoindre l'autre roi qui m'attend ! Je lui avais promis de me rendre chez lui pour lui confectionner un habit. Maintenant, tous mes plans sont dérangés.

— Écoute donc, dit le roi ; recommence ton travail ici, et laisse l'autre roi s'arranger seul ! On lui enverra un message lui demandant de patienter un peu.

— Il n'est pas question de patienter ! rugit Ti-Jean. La cérémonie est organisée : il marie sa fille, et il veut avoir son habit pour les noces.

— Écoute-moi, Ti-Jean, reprend le roi ; que veux-tu que nous fassions ? Moi, je n'étais pas au courant de ton avertissement, et le domestique n'y a pas pensé. Que faut-il faire ? Tu n'as pas besoin de te mettre en colère à cause de cette erreur !

— Non, rétorque Ti-Jean, mais si cet accident se produit de nouveau, je devrai prendre les grands moyens ! Demain matin, je vais reprendre mon travail. Quand j'annoncerai que je travaille à telle heure, il ne faudra pas venir me déranger à cette heure-là !

— Ah ! répond le roi, cette fois-ci, nous allons tâcher de nous souvenir de tes avertissements ! Tu t'en rendras compte toi-même ! »

Le roi retourne au château. Le lendemain, Ti-Jean continue à se bercer. « L'habit invisible... Laisse-moi rire ! se dit le soi-disant tailleur. Que devrais-je faire pour confectionner un habit invisible ? »

Le temps passe sans trop d'incidents. Plusieurs jours... une quinzaine de jours s'écoulent. Un soir, le domestique se présente chez Ti-Jean et lui demande si l'habit invisible progresse. « Oui ! répond Ti-Jean ; le travail avance bien. Je me dépêche. Le soir, quand les visiteurs m'ont quitté, quand je suis tranquille et que rien ne me dérange, je me remets à l'ouvrage et je travaille jusqu'à minuit ou une heure du matin. Parfois, je suis rompu de fatigue, je pense en mourir. Les gens ordinaires n'en savent rien, mais c'est une tâche très difficile. Il ne faut pas détourner les yeux de ce travail. Il faut jouir d'une vue parfaite pour assembler un tel habit !

— Eh bien ! le roi va être content ! de dire le domestique. Croyez-vous terminer son habit bientôt ?

— Ah ! je n'en sais rien ! Je désirerais le terminer le plus tôt possible. Si le roi était plus complaisant, il me récompenserait un peu plus !

— Quoi qu'il en soit, je vais parler au roi. Je vais lui en causer le plus tôt possible. Il a tellement hâte de porter son habit qu'il en fait une maladie. Si vous pouvez le lui livrer bientôt, je dirai un mot en votre faveur ! Si vous travaillez fort

pour lui comme vous le dites, je suis certain qu'il va vous récompenser ! Je ne manquerai pas de vous donner des nouvelles, demain !

— Et demain, précise Ti-Jean, viens à l'heure du souper, mais pas à un autre moment !

— Oui, très bien ! »

Le domestique revient chez le roi et lui rend compte de sa mission. « Le tailleur est passablement avancé dans sa besogne, mais il travaille, il travaille jusqu'à minuit, parfois jusqu'à une heure. Quand les visiteurs l'ont quitté, le soir, il se remet à sa besogne, dans la tranquillité ; personne ne le dérange, et il travaille. Vous savez que le travail de nuit ruine la santé d'une personne. Et il faut surveiller ces draps précieux et ces outils de grand prix.

— Oui, je le sais, dit le roi.

— Si vous vouliez le récompenser un peu, continue le domestique, il tenterait l'impossible pour terminer votre habit au plus tôt.

— Tu lui diras, demain matin, poursuit le roi, que s'il veut terminer mon habit au plus tôt, je lui verserai cinq cents dollars de plus. J'ai tellement hâte de porter cet habit, pour constater comment il me va. Tu sais, un habit invisible, c'est rare, et les gens vont trouver que c'est élégant !

— Très bien ! Je lui transmettrai demain votre proposition ! »

Le lendemain, le domestique se retrouve chez Ti-Jean, à l'heure du souper, comme le lui a commandé le jeune tailleur. « Comment vont les affaires ; Ti-Jean ? demande le domestique royal.

— Très bien, mais je suis mort de fatigue ! Je me demande si je pourrai terminer l'habit du roi ! Je me sens les yeux arrachés de leurs orbites. Il faut toujours que les yeux surveillent tout. J'ai les yeux tellement fatigués que je devrai peut-être abandonner la confection de l'habit du roi !

— Le roi vous fait dire qu'il vous versera cinq cents dollars de récompense, si vous terminez son habit au plus tôt, si vous donnez un dernier coup de volonté.

— Oui, reprend Ti-Jean, c'est bien beau recevoir un cadeau de cinq cents dollars, mais ce cadeau ne peut ressusciter un homme ! Si j'y laisse ma vie, le cadeau, même de cinq cents dollars, me servira assez peu après ma mort.

— Oui, poursuit le domestique, vous n'y gagnerez rien à compromettre votre vie, mais il y aurait peut-être moyen de terminer cet habit sans tarder !

— Oui, certes ! Eh bien ! tu diras au roi que, dans deux semaines, son habit sera prêt. Je crois pouvoir faire le reste du travail en deux semaines ! Et dès maintenant, j'aurais besoin de supports d'habits pour y déposer les pièces que je fabrique. Je voudrais que ces morceaux prennent leur véritable forme, une fois sur les supports.

— Eh bien ! je vais en parler au roi. Des supports, c'est facile à trouver ; nous en avons en quantité au château !

— Tu peux m'apporter des supports de n'importe quelle sorte : qu'ils soient de broche ou de bois, ils feront l'affaire ! Apporte-m'en pour que j'y dispose mes pièces d'habit. Il faut soigneusement laver chaque pièce et la faire sécher lentement pour qu'elle prenne la forme désirée. Tu sais à quel point l'habit du roi est précieux ! »

Le domestique retourne chez le roi, aussi heureux que le roi en apprenant que l'habit sera prêt dans deux semaines. « Ah ! si le jeune tailleur me livre mon habit dans deux semaines, j'augmenterai encore sa récompense ! promet le roi. J'ai tellement hâte de porter cet habit ! »

Une autre journée se passe. Le soir, comme il le fait chaque soir, le domestique du roi retourne visiter Ti-Jean. « Bonjour ! Comment vont les travaux ? demande le domestique.

— Bien, bien ! Regarde, j'ai terminé le veston et je l'ai disposé sur un support après l'avoir lavé. Je l'ai terminé il y a à peine dix minutes. Je me suis hâté de le terminer avant ton arrivée. Les deux supports que tu vois au-dessus du poêle portent des pièces d'habit qui doivent sécher. Elles ne seront pas entièrement sèches avant demain soir ! »

Le domestique jette un coup d'œil vers le poêle ; il n'y voit que des supports. « Mais je ne vois rien ! se plaint le domestique.

— Ah, non, non, non ! Tu ne vois rien parce que c'est un habit invisible ! réaffirme Ti-Jean. Vois-tu, on n'y pense jamais ! Quand on n'est pas habitué à regarder des habits de cette sorte, on croit toujours qu'il s'agit d'un habit ordinaire ! »

Naturellement, le domestique hésite un peu, puis tourne le dos et regagne le château. Il dit au roi : « Le tailleur avance : le veston est confectionné et Ti-Jean l'a suspendu au-dessus du poêle pour le faire sécher. Il l'a lavé, puis préparé et maintenant il attend qu'il sèche. Le séchage est lent et Ti-Jean surveille constamment les pièces déjà confectionnées pour s'assurer qu'elles ont une forme parfaite.

— Est-il beau, cet habit ? demande le roi.

— Beau, beau... Je ne l'ai pas vu ; c'est un habit invisible !

— Ah ! oui, repart le roi ; c'est amusant ! Eh bien ! oui, c'est un habit invisible !

— Ah ! bon ! c'est invisible ! »

Le lendemain, Ti-Jean fait comme d'habitude, il s'assoit et se berce. Le matin on lui apporte son déjeuner, le midi, son dîner, et le soir, son souper. Le soir, comme à l'accoutumée, le domestique arrive et s'informe de l'état de l'habit. « Là, répond Ti-Jean, j'ai attaqué une autre partie, et tout va bien. Ce soir, je vais travailler jusqu'à minuit, peut-être à une heure ! Je vais livrer son habit le plus rapidement possible au roi. Les derniers jours, si je me sens le moindrement en retard, je travaillerai jour et

nuit, pour lui livrer son habit le plus tôt, et moi aussi je veux m'en aller le plus tôt possible ! »

Le domestique cause quelques instants avec Ti-Jean, fait un bout de veillée et revient au château. Plusieurs jours plus tard, le roi dit à son domestique : « Il faut que j'aille visiter mon tailleur, moi aussi ! » Il se fait accompagner de son domestique et se rend chez Ti-Jean, à une courte distance du château. En apercevant le roi, Ti-Jean se lève, présente un fauteuil au roi, un autre au domestique, et la conversation s'engage. « Comment va le travail ? questionne le roi.

— J'avance, j'avance. Actuellement, j'achève de confectionner les pantalons, le veston est sur le support. Je l'ai pressé de nouveau aujourd'hui. Le reste de l'habit est fait : le veston est en train de sécher. Ce ne sera pas long à sécher, ce n'est pas une pièce importante. En ce moment, je travaille à la confection des pantalons. C'est la partie la plus facile à fabriquer et qui prend le moins de temps. C'est le paletot qui demande le plus d'attention. C'est là la plus grande difficulté. Il reste toutefois que le veston aussi prend du temps et de l'attention.

— J'ai hâte d'avoir mon habit, j'ai hâte de voir quelle impression fait cet habit. As-tu pris tes mesures avec précision ? insiste le roi.

— Ah ! oui ; j'ai pris les mesures exactement. Je vous assure qu'il va vous aller comme s'il avait été fondu et moulé sur votre corps.

— Bon ! Ah ! j'ai hâte, dit le roi, j'ai hâte de revêtir cet habit !

— D'après mon expérience, affirme Ti-Jean, dans trois ou quatre jours, vos pantalons seront terminés. Actuellement, ils sont taillés et faufilés ; il me reste à les coudre soigneusement puis à leur faire des rebords. Et ce sera tout ! »

Malgré sa hâte, le roi attend trois ou quatre jours. Il n'en dort pas, tellement il a hâte que le temps passe. Il a l'impression que ces quelques jours ont duré six mois.

Enfin, le domestique se rend chez Ti-Jean et ce dernier lui confie ce message : « Tu diras au roi de venir, demain, essayer son habit ! Il est prêt à porter ! »

Ah ! le domestique est tellement heureux qu'il en saute de joie. Il court au château et crie au roi : « Votre habit est prêt ! Il ne reste qu'un peu de pressage, un tout petit peu d'ajustage ; le tailleur va travailler cette nuit, et demain, l'habit sera terminé. Il vous fait dire d'aller l'essayer, demain ! »

Le roi est tellement satisfait de cette nouvelle qu'il n'en dort pas, cette nuit-là. Il se promène dans le château et ne parle que de son habit invisible. Le lendemain matin, le coup de sept heures à peine sonné, le roi se précipite vers la maison de Ti-Jean, pour voir le tailleur et voir l'habit...

Ti-Jean vient de se lever. Il prend son déjeuner tout en causant avec le roi. « Rien ne nous presse ; vous pouvez prendre toute la journée pour essayer votre habit. Moi,

aujourd'hui, je prépare mon bagage et je quitte le pays. Je vais vous ajuster votre habit, dans le courant de l'avant-midi, et, à midi, je reprends la route !

— Très bien ! Tu peux partir, c'est entendu ! » concède le roi.

Trois supports sont suspendus autour du petit poêle. « Toutes les pièces de votre habit, Sire le roi, sont exposées, là, près du poêle ! L'habit est terminé ! » Ti-Jean se lève, tâte le soi-disant tissu et prononce son jugement : « Ah ! oui, tout est bien sec ! »

Il libère le support et le présente au roi. « Tâtez cet habit, constatez la qualité du tissu ! Tâtez-le ! »

Le roi essaie de tâter, mais il ne sent rien sous ses doigts. « Eh bien ! Sire mon roi, s'empresse d'affirmer Ti-Jean, vous ne sentez aucun tissu sous vos doigts... c'est un habit invisible ! On n'y pense pas ! On s'imagine toujours qu'il s'agit d'un habit ordinaire ! On n'en confectionne pas souvent de ces habits-là, vous savez ! Il y a seulement les rois qui peuvent se procurer des habits invisibles ! Quant à moi, c'est seulement le deuxième que je confectionne. C'est un privilège qui n'échoit pas au premier venu !

— Oui, oui, dit le roi. J'ai donc hâte de porter cet habit ! Hâte-toi de terminer ton déjeuner, Ti-Jean ; je veux essayer mon habit ! »

Ti-Jean prend une dernière bouchée, va s'asseoir, se berce quelques minutes. Vers neuf heures ou neuf heures et demie, Ti-Jean se décide : « Maintenant, Sire mon roi, vous allez enlever les habits que vous portez à l'exception de vos souliers. Ne gardez que vos chaussures, enlevez les vêtements que vous portez présentement, et nous allons procéder à l'essai de votre habit ! »

Le roi enlève ses pantalons et sa chemise, mais conserve ses sous-vêtements. « Ah ! non, intervient Ti-Jean, enlevez aussi vos sous-vêtements !

— Comment ? questionne nerveusement le roi, enlever même les sous-vêtements ?

— Oui, oui ! répète Ti-Jean, il faut enlever tous vos vêtements ! C'est un habit invisible ! Si les gens ne voient pas l'habit, ils vont voir la camisole... Il faut tout enlever et ne revêtir que l'habit invisible !

— Écoute, proteste le roi ; c'est une mesure inacceptable !

— Comment, inacceptable ? persiste Ti-Jean à argumenter. Si vous gardez votre camisole, les passants vont la voir. Votre camisole n'est pas invisible, elle ! Ils ne verront pas l'habit... ils vont voir la camisole ! Il faut que vous portiez l'habit seulement !

— Oui ! Et je ne puis mettre ma chemise non plus ?

— Non, non ; pas de chemise ! Cependant, vous pouvez porter une cravate, si vous le désirez ! Votre collet a la même pointure que le mien... Quand vous aurez noué votre cravate, vous revêtirez votre habit ! »

Le roi se résoud à enlever sa camisole... il se sent un peu mal à l'aise. Il garde ses souliers, noue sa cravate autour de son cou. Ti-Jean exige que son royal client se tienne debout. « Maintenant, dit Ti-Jean, vous allez passer vos pantalons ! »

Ti-Jean fait semblant de passer les jambières des pantalons dans les jambes du roi, il les remonte, les ajuste ! « Ah ! s'écrie-t-il avec satisfaction ; ils vous vont à la perfection ! Pas une seule ligne de trop ! Pas une seule ligne de moins ! On ne peut mesurer plus juste ! Oh ! que le tissu paraît bien ! »

Le roi se regarde ; il se voit entièrement nu. Ti-Jean va vers le poêle chercher la veste qu'il simule de passer dans les bras du roi... puis il boutonne — du moins il en fait le geste — cette autre pièce d'habit. « Vous savez que la veste aussi vous va bien. On ne peut demander mieux ! On ne peut demander mieux ! J'ai tellement bien réussi mes mesures ! C'est la première fois que j'ai un tel succès ! »

Le roi est heureux, tout en ne l'étant pas. Il est content de pouvoir enfin porter son habit, mais il est malheureux de se sentir tout nu. « À qui vais-je ressembler quand je sortirai sur la rue ? demande-t-il à Ti-Jean.

— À qui ressembler... Ce sera le roi qui marche sur le trottoir ; c'est tout ! Un roi qui passe dans la rue... Les gens vont voir que vous avez un habit neuf. Toutefois, ils ne verront pas votre habit, mais ils vont constater que vous portez un habit invisible !

— Oui ! »

Ti-Jean attrape le dernier support, y prend le veston et fait semblant d'en revêtir la taille du roi. Il semble l'ajuster... « Ah ! Sire mon roi ; si vous pouviez jeter un coup d'œil sur votre habit, vous en seriez émerveillé ! Il vous va à la perfection ! Il vous va... on ne peut demander mieux ! »

Le roi cherche à voir l'habit, mais tout ce qu'il aperçoit, c'est son corps dénudé ! « À présent, suggère Ti-Jean, vous allez mettre votre chapeau, prendre votre canne et allez faire le tour du château. Et, un conseil ! Ne marchez pas incliné vers l'avant ! Redressez-vous un peu ! Tenez-vous bien droit, en marchant sur la rue !

Il faut aussi que vous me payiez mon travail. Il faut que je m'en aille d'ici une heure ! Il faut que j'aille rencontrer l'autre roi qui m'a donné rendez-vous ! Je suis déjà un peu en retard. Il faut que je vous quitte ! Maintenant, Sire mon roi, rendez-vous lentement au château en faisant un léger détour par la rue. Allez faire une petite promenade ! »

Le roi prend sa canne, met son chapeau, un beau chapeau naturellement de la même qualité que la canne... Ti-Jean met une dernière touche à la mise du roi. Le jeune tailleur reçoit quinze cents dollars des mains du roi... et décampe à toute vitesse, à pied, sur la route.

Le roi file dans la direction du château, nu comme un ver, à l'exception du chapeau, de la cravate et des souliers.

Les gens voient passer le roi. C'est bien le roi ! Ils le reconnaissent à son visage. « Comment se fait-il, de se demander les passants, que le roi se promène tout nu, ce matin, sur la rue ? » Le roi avait formellement défendu à son domestique et aux employés du château de répandre la nouvelle que leur maître se faisait confectionner un habit invisible. Le but du souverain était de provoquer la surprise dans le public à la vue de cette nouveauté de l'habit invisible.

Personne donc n'avait prévenu les gens de la ville de l'habit invisible du roi. À la vue du roi se promenant entièrement nu sur la rue, les gens se disent : « Le roi est devenu fou ! Il se promène tout nu sur la rue ! » Quelqu'un sort de sa maison et crie au roi : « Hé ! Allez vous habiller ! Vous êtes tout nu ! » Bientôt un autre citoyen lui crie la même remarque : « Hé ! là, le roi ! Comment se fait-il que vous vous promeniez sur la rue, tout nu, sans autre habit que le chapeau et les souliers ? »

Soudain, le roi se rend compte qu'il est véritablement nu. Il prend conscience du tour qu'il s'est fait jouer ! Il prend ses jambes à son cou et file au château, au paroxysme de la colère. Il donne les ordres de rechercher Ti-Jean. « Où est-il passé ? » se demande-t-on. Mais Ti-Jean a disparu après avoir réclamé son argent. Il est parti...

On cherche vainement le soi-disant tailleur. Pendant ce temps, Ti-Jean se hâte de regagner la maison paternelle. Après quelques jours de marche, le paresseux de Ti-Jean arrive chez ses parents, proprement et élégamment habillé. Il ne s'était pas contenté d'un habit invisible ! Il était vêtu d'un bel habit ! Ce n'est pas un quêteux qui frappe à la porte.

La vieille maman vient lui ouvrir... et reconnaît Ti-Jean, malgré son absence d'un an et même de plus d'un an ! « C'est enfin toi, Ti-Jean, s'écrie la maman. Nous t'attendions depuis longtemps. On se demandait si tu resterais dans les environs.

— J'ai un peu voyagé, mais je serai longtemps sans bouger ! Je vous ai dit, maman, lors de mon départ, que mon père n'avait pas de talent, incapable qu'il avait été de vivre sans travailler. Eh bien ! moi, j'ai vécu à rien faire et j'ai même vécu grassement ! »

Ti-Jean commence à sortir l'argent de ses poches et le met sur la table... Trois mille dollars ! « Regarde, maman, comment on fait pour amasser de l'argent ! Papa a travaillé toute sa vie, mais moi, je ne marcherai pas sur ses traces ! »

Ti-Jean s'est installé de nouveau chez ses parents, après avoir fait des cadeaux à son père. Il n'a jamais essayé, par la suite, de confectionner des habits invisibles... Non, il n'est jamais retourné en voyage !

TI-JEAN-LE-PARESSEUX

Récit folklorique raconté à Cap-Chat, comté de Matane (Gaspésie), le 27 août 1959, par Gérard Landry (47 ans) qui l'a appris vers 1938 d'un vieux conteur, dans un chantier gaspésien, à Mont-Louis.

Enregistrement nº 1276. Contes-types 1000 (forgeron, tailleur) 1406 et 1620 (habit invisible).

C'éta' in vieux p'i' un' vieille, çâ encôre, qui éta'ent dan enn' paroèsse, qui éta'ent cultivateurs, p'is l' vieux 'ta't pâs mal [1] vieu' itou [2], pâs mal(e) ruiné, pâs mal âgé, p'us capab' travailler, à b'en dire.

I' ava' in garçon qu' éta' assé' âgé lui 'tou. I' ava't jama's travaillé. Son temps c'éta't... ceux du train [3], t' sé's, puis, comme on dit dés fois, êt' malcommode, p'i' i' éta't pâ' endurab' dan 'a maison. P'is la vieill' bougonna't beaucoup, p'is l' bonhomme aussi. D' temps en temps, b'en, i' gu'i parla't d'aller travaillé' avec lui, d' l'emm'né' au champ, avec lui, travailler. Ti-Jean, pâ'-en-tout' ! I' s'app'la't Ti-Jean, lui, i' voula't pâs pâ'-en-tout' travailler. I' disé't te'jour' à son pére : « Moé, si j' viens qu'à travailler, j' f'rai pâs comm' vous ! J' me ruin'rai pâ' à travailler, p'is comm' vous fait's lâ. J'a'rai assez d' talent pour viv'e à r'guien fére ! »

Fa't qu' enn' bonn' journée, l' vieux dit, i' dit : « On vâ voèr à çâ si t' âs tant d' talent qu' çâ, vâ folloèr qu' tu gu'i penses, qu' tu sort's tés talents. On vâ 'oèr à çâ, si t' âs b'en du talent, toé ! J'en n'ai pâs connu, moé, d' mond' qui vive' à r'guien fére !

— Ti-Jean dit, moé, j' capab' de fér' çâ !

— B'en, l' bonhomm' dit, i' a dit, d' minm' si t' és capab' d' fér' çâ, c'ést l' temps qu' tu y voeilles, parç' que moé, lâ, j' te gard' p'us !

— C'ést correck ! »

P'is, ça insult' Ti-Jean in peu, p'is Ti-Jean dit, i' a dit : « Vous allé' 'oèr, ça s'râ pâs long ! » Fa't que... i' ava't jama's travaillé, i' ava' auquin métier, i' ava'

---

1. *Mal* (pas) : Passablement assez.
2. *Itou* : Aussi, pareillement.
3. *Train* : Tapage, vacarme, bruit.

absôlument r'guien, i' connaissa' absôlument r'guien dans l'ouvrage. C' fa't que... l' pèr' dit : « Comment c' que tu vâs fér' pour viv'e ? Tu conna's pâs pâ'-en-tout', tu conna's r'guien, t' â' aucun métier, t' és pâ' instruit, tu sé's r'guien, t' âs te'jour' été trop paresseux pour apprend' que'qu' chose !

— Laissez-moé fére, i' a dit, j' capab' de m' débrouiller ! Accupez-vous pâs d' moé ! »

Fa't que... ça fa't comm' d'habitude. Dans c' temps-lâ, b'en, c'ést çâ qu'i's f'sa'ent : i's greilla' [greyer] in sac de galettes, p'i' i's prena't l' chemin à pied. I' y ava't pâs d' chars [4] dans c' temps-lâ, ni d' chevaux, ni r'guien. C' fa't qu'i' prend l' chemin à pied, p'i' avec in sac de galettes sour le brâs, p'i' i' pârt.

Lâ, i' pense à son affére : « Quoi c' qu'i' vâ fér' pour viv'e ? » I' â aucun corps de métier, i' conna't r'guien, i' conna't pâs d' monde, i' conna' absôlument r'guien. I' a pâs sorti d' che' z-eux ! I' a dit : « Mon pére, lâ, ancienn'ment, i' éta't forgeron. Si j' me mettra's forgeron, moé 'tou ? Je l'ai vu fér' comment c' qu'i' f'sa't çâ, lâ, avec du fer, p'i' i' dit, fér' rougir çâ. P'i' i' dit, j' conna's çâ ! J'ai jama's fa't çâ, mé', j'ai vu fére ; c'ést pâs mal'isé à fére, çâ, quo' c' que l' pér' f'sé't lâ ! »

I' arriv' dan enn' gross' ville, p'i' i' rent' su' un... enn' plass' [place] pour coucher, lâ, p'i' i' s' fa' in écriteau su' un morceau d' cartron [carton], in morceau d' papier, in écriteau : « Forgeron comm' douz' forgeron ordinaires », p'i' i' s'accroch' çâ dans l' dô' [dos] avec dés épingu's p'is dés cordes, p'is prend l' chemin, l' lend'mon matin.

I' s' ma' [met] à marcher. I' arriv' devan enn' gross' boutique. Le patron de c'tta boutiqu'-lâ, l' propriétair' de çâ, ést dan 'a porte, p'i' i' r'garde, comm' de raison, p'i' i' â dés empleyés, comm' de raison : enn' gross' boutique. Ah ! i' â sept huit z-homm's là-d'dans, sept huit forgerons là-d'dans. C'ta' enn' gross' boutiqu' terrib'e.

P'is lui, s'en vient, p'is pâsse en avant d' çâ, c' boutiqu'-lâ. Mé', quand i' pâsse, le propriétair' d' la boutique r'garde, comm' de raison ; c'st in nomme étranger. Il le r'garde in peu, pâsser. I' voét l'écriteau qu'i' â dans l' dos : « Forgeron comm' douz' forgeron ordinaires ». L' propriétair' d' la boutiqu' dit : « C'ést pâ' in homme ordinaire, çâ ! Ça doé' êt' un bon forgeron ! Moé, je 'n n'ai pâs d' bon forgeron écitte ; c'st à b'en dir' tout's dés apprentis. "Heille, i' a dit, tchommé [chummy] [5], vien écitte in peu !" »

Fa't qu' mon Ti-Jean (e)r'vir' de bord, p'i' i' a dit : « C'ést-tu vra' [vrai] l'écriteau qu' t' âs dans l' dos, lâ ? T' és forgeron comm' douz' forgerons ordinaires ?

— I' a di' oui, c'ést vra' ! Si c'ta't pâs vra' je l' l'a'ra's pâs mis lâ !

— Oué ! Tu doé' êt' bon forgeron, d' minme ?

---

4. *Char* : Voiture de chemin de fer. Parfois, voiture automobile.
5. *Chummy* (angl.) : Ami, associé.

— Ah ! C'ést mon métier, mon métier ! Mon pére éta't forgeron, mon ancien grand-pére éta't forgeron... a dit, c'ést toute enn' ligne, v' savez ! Ça vâ d' générâtion en générâtion ! P'i' on a çâ dans l' sang, êt' forgeron. I' y â dés famill's de minme.

— Oué ! J' t'engag'ra's moé, j' t'engag'ra's, moé !

— Ah ! i' a dit, j' peux b'en m'engagé' aussi b'en comme in aut'e. Çâ, i' dit... Seul'ment, moé, mon engag'ment, i' dit, mecieu, i' a dit, c'ést in contrât, six moâs. Si vous m'envoyez, i' a dit, avant six moâs, par 'zemp', si on â dés mô' [mots] ensemb'e, comme on dit, dés gribouille' [6] ensemb'e, i' a dit, vous m' payez més six moâs, p'is j' m'en vâs ! Pui' au bout'... si j' fa's més six moâs, p'i' au bout d' six moâs, b'en, si j' su's satisfa's d' vous, p'is si vous êt's satisfa't d' moé, d' mon ouvrag' que j' fa's, b'en, i' a dit, j' continue : j' signe encore in contrât d' six moâs, p'is ça peut durer d' minme, i' a dit, dés années.

— Oué ! Ça a du bon sens ! Comment [combien] c' tu d'mand's par moâs ?

— B'en, i' dit, comment j' demand' par moâs ! In homm' comm' moé, ça travaill' pâs pour(e) r'guien !

— Non ! Lâ, l' gârs dit, j' comprends çâ, in homm' comm' toé travaill' pâs pour(e) r'guien. Tu voés ma boutique écitte... i' gu'i mont' [montre] tout çâ, lâ, tu voés çâ — i' y ava't sept huit z-homm's qui travailla't, sept huit forgerons qui travailla'ent lâ — b'en tu voés çâ, écitte, lâ, b'en, moé, tu vâs travaillé' écitte.

— Oué ; mé, i' dit, moé, i' dit, j' pâs besoin d' çâ, cés gârs-lâ. Moé, j' ress' t'ut seul. T' sé's, l'ouvrag' que vous avé' écitte, lâ, moé, c'é' 'ien qu' enn' p'tit' journée pour moé.

— Oué ? I' y â pâs mal de quoi à fére écitte ! C'st enn' gross' ville écitte, p'is gu'i y â b'en, b'en, b'en d' quoi à travailler, b'en dés machine' à travailler !

— I' a di' oui ! Mé', c' fa't r'guien ; j' t-accoutumé à çâ. Vous savez, i' dit, pour êt' forgeron comm' j' su's lâ, c'ést parç' que j' 'n ai déjâ fait' !

— Ah ! c'st enne affére attendue [entendue] ! Comment c' tu d'mand'ra's par moâs ?

— Ah ! j' vous d'mand'ra's cent cinquant' piass's par moâs ! C' tu trop ?

— B'en, i' dit, c'ést cher pour in homme ! C'ést cher pâs mal !

— Oui ! Mé' comptez çâ, lâ. I' a dit, mettons, i' 'n n-â huit vous payez, lâ, in cinquant' piass's par moâs, par 'hemp'e. Comment ça s' fa't, çâ ? Moé, vous m' payez t'ut seul cent cinquant' piass's par moâs pour fair' tout' vot'e ouvrage !

— Ah ! l' propriétair' d' la boutiqu' di' oui ! Ça a du bon sens. C' correck, j' marche ! »

---

6. *Gribouille* : Mésintelligence, désaccord.

I' fon in contrâ' ent' leu' deux, mecieu ! Sign'nt çâ tou' 'és deux, p'i' i' engag' mon Ti-Jean, forgeron. P'is lâ, i' clair [clear][7] tout' lés aut's. Lés aut's sont tout' insultés noèrs. Rentré' in homme ! I' ont dit : « I' ést fou ! I' pens'-t-i' qu'i' vâ fér' çâ tout c't ouvrag'-lâ, tout seul, lui ? Not' patron ést fou, p'is l' cell'-lâ qui vient forgé' écitte, lâ, i' nous f'râ pâ' accrère [croire], lui, qu'i' ést capab' d' fér' çâ tout seul. C'st in fou, çâ, aussi ! »

Non ! Lés aut's part'nt tout' insultés noèrs. P'is, mon p'tit Jean, b'en, rajev' [achève] la journée, lâ, lui. L' lend'mon matin, b'en, c'ést l' temps d' commencer... commencer l'ouvrage.

I' ava't jama's vu quoi c' c'ést qu' c'éta't qu'in soufflè' [soufflet] à main. Dans c' temps-lâ, b'en... ça marché' [marchait] in peu, m' âs dir' comme on dit dés fois, à 'a brimbale. Lâ, c'ta' in souffla't, b'en, pâs comm' ceux-lâ d'asteur, mé', avec in brâs, p'is ça souffla' à brâs... in forgeron.

Oué ! L' lend'mon matin, Ti-Jean arrive dan 'a boutique, mecieu ! rouv' çâ, p'i' i' t'â in tâs d' ferrâille épouvantab'e, in tâs d' voéture' à arranger terrib'e. In aut'e... dan in aut' coin c'st in aut' sort' de machin' qu'i' y â à arranger, lâ. C'ést enn' partie... tout's dés cultivateurs qu'i y avé't lâ. C'tte plaç'-lâ, c'st enn' gross' place.

Fa't que... Ti-Jean r'gârd' tout çâ, fa't l' tour de d' çâ. Ça gu'i prend tout' l'avant-médi à vider çâ. (E)l' médi, l' patron arrive, mecieu ! i' vient voèr Ti-Jean in peu, in peu avant dîner... Çâ, c'éta't clair [clear][8] c'ta't cent cinquant' piass's clair, nourri, tout', nourriture, coucher, tout'. I' a dit : « Ti-Jean, t' âs pâs commencé ?

— I' dit, non, non, i' dit, j'ai pâs commencé encore. I' dit, j' m' âs commencer çâ te' b'en apros-médi. I' dit, j' t-apras m' démêler là-d'dans. V's savez, i' dit, j' su's pâ' au courant dés... dés afféres, écitte, lâ. M' âs m' démêler pour savoèr tout' où c' que... quand j'a'rai besoin d' que'qu' chose, p' pâs m'écarter là-d'dans. C'ést grand, p'i' i' dit, faut que j' me démêl' là-d'dans ! Quand j'a'rai besoin d' que'qu' chose, pâs charché' in heure. Moé, quand j' travaille, j' travaille, p'is quante j' charche, b'en, i' dit, j' travaill' pâs !

— Ah ! l' patron dit, t' âs raison ! T' âs raison ! Prends l' temps de t' débrouiller, p'i' i' dit, oué ! »

Ti-Jean, mecieu' ! pâss' la journée là-d'dans, à 'oéyager là-d'dans, p'i' i' r'gârd' tout çâ, cés machin's-lâ. I' In n-â pluss' que lés t'oâs quarts qu'i' â jama's vues ni connues, p'i' i' sé't pâs pou' quoi fér' seul'ment. Mé', en tou' 'és câs ! Ti-Jean pâss' la journée là-d'dans, à voyager là-d'dans, p'is l' soèr, b'en, i' farm' la boutiqu' p'i' i' s'en vâ.

---

7. *Clear* [to] (angl.) : Congédier, mettre à pied.
8. *Clear* (angl.) : Exempt de toute redevance, net, tout frais exclu.

I' arrive... i' resta't lâ à 'a maison d' son boss [9], lâ, d' son patron. I's gu'i denne' à souper, p'i' i's gu'i denne' enn' bell' chamb'e. P'is, dans c' temps-lâ, b'en, c'éta't dés lits b'en communs, p'is c'ta't dés pâillass's de pâille, p'is dans c' temps-lâ, c'ta' ancien, hein ! C' pâs comme asteur... Fa't qu'on denne enn' chamb'e à Ti-Jean, p'is Ti-Jean s' couch' pâs trop târd, l' soèr, vers neuf heures. I' éta't fatiquié d' sa ronn' [run] [10] : i' ava't marché pâs mal.

Ti-Jean s' couch' vers neuf heures, p'is l' lend'mon matin, assez d' bonne heure, vers sept heures, mon Ti-Jean s' leve, fa' sa toélette, déjenne, p'is, sans dire in mot, pren [prend] [11] 'a boutique, p'is s'en vâ, rouv' la boutique, lui, lâ, p'i' en r'gârd' çâ. I' voét que l' feu à charbon, comm' de raison, i' connaissa't çâ in peu, i' ava't vu fér' çâ in peu. Mat l' feu là-d'ssus, ramâss' çâ, p'i' i' s' ma' à souffler, pomper çâ pour souffler çâ c'te feu-lâ. Pomp' tout' l'avant-médi. I' trouv' çâ fétiquiant [fatigant] pâs mal. Pomper çâ, c'ést fétiquiant pour(e) l' brâs, çâ ! I' fa't çâ tout' l'avant-médi !

P'is l' médi, l' patron arrive encôre : « P'i' i' a dit, comment ça vâ ?

— Ah ! ça vâ b'en ! J'ai allumé l' feu, i' dit, avant-médi ! J'ai commencé çâ, lâ ; j'ai commencé à allumer l' feu. Je l' l'ai essayé in peu, voèr si ça marche... ça marche à mon goût. P'is, si ça march' pâ' à mon goût, b'en, m'â' amancher çâ à mon goût, moé !

— Ah ! l' patron di' oui ! Amanch' çâ à ton goût, p'i' i' dit, amanch' çâ pour qu' ça gu'y a'll' d'avant !

— I' di' oui ; ah ! oui, m'en vâs m'accoutumer, m'en vâs prend' lés airs [12] de çâ, m' âs prend' le tour de çâ...

— L' patron di' oui ! »

Fa't que... l' médi, i' vâ dîné' avec le patron. Ça vâ b'en. On parl' de çâ ; ça vâ b'en. I's vienn'nt qu'i's parl'nt de tout's sort's de choses, comm' de raison, p'is... Fa't qu' apras l' dîner, b'en, mon Ti-Jean, i' fuma't pâs dans c' temps-lâ ; i' connaissa't pâs çâ. P'i' i' éta't trop pauv' pour fumer. Comm' de raison, l' pèr' gu'i ach'ta't pâs d' tabac, hein ! I' travailla't pâs pâ'-en-tout'.

Fa't que... s'en r'tourne à 'a boutique apras l' dîner ; p'is lâ, arrive à 'a boutique, débârr' çâ encore, p'is prend l' feu encore, allum' çâ, p'i' i' s' ma' [met] à pomper çâ encôre enn' partie d' l'apros-médi. P'i' i' r'gârd' çâ d' temps en temps. Quand qu'i' voét çâ, i' s' hale enn' bûch' de boâs, i' s'assit là-d'ssus. I' dit : « J' su's pâs pour souffler d' minme, moé, tout' la nuit' p'is tout' la journée. Faut j' me r'pôs' temps en temps ! »

---

9. *Boss* (angl.) : Contremaître, patron.
10. *Run* (angl.) : Course. Travail qui exige de nombreuses courses.
11. *Prendre* : Se rendre, rejoindre.
12. *Airs* (les) : Disposition des lieux.

I' s'assit là-d'ssus, p'is lâ, c'ést... Ah ! l' patron arriv' vers quatre heur's d' l'apros-médi. « P'is, comment ça vâ ?

— Ça vâ pâs mal. J'ai arrêté l' feu. J' 'ta's fatiquié d' pomper çâ pour souffler çâ !

— Oui, mé', i' dit, fa's pâ' 'ien qu' çâ, souffler. Vâ fo'èr qu' tu vienne' à fér' d'aut' chose ! I' y â dés machine' écitte, ça presse : sont v'nu' écitt' p'i' i' on emporté çâ pou' qu' ça seill' [soit] arrangé t'ut suite, p'i' i' dit, i' attende' apras çâ ! C'ést dés cultivateurs, p'i' i' attende' apras çâ pou' fér' leu's ouvrages !

— Oui, oui, oui, j' sé's b'en ; mé', j' f'rai pâs tout' dan enn' journée, non plus ! J' vous ai pâs dit... j' me su's pâ' engagé écitt' pour fér' tout çâ dan enn' journée. Lés cultivateurs qui on emm'né 'és machine' écitte, i' attendront qu'i's seille' arrangées. Moé, j' peux pâs tout fér' çâ dan enn' journée, non plus !

— L' patron di' oui ! J' sé's b'en que tu peux pâs fér' tout', mé', tu peu' en fére in peu. Tu 'n n'a pâ' encôr' fait' depu's deux jours ! Tu peu' en fére in peu. Deuxièm' journée, tu pourra's... t' a'ra's pu commencé' in peu, te'jours !

— Ah ! oui, oui, j'a'ra's pu commencé' in peu, mé' faut... faut j' me repo... je prenn' le temps d' souffler !

— L' patron di' oui ; prend l' temps d' souffler, mé' vâ fo'èr qu' tu commence' b'en vite ! »

Fa't que... l' patron dit pâs trop trop grand-chose. I' r'gârd', p'is pâss' par l'aut' porte. Mon Ti-Jean vâ souper l' soèr, puis l' patron commence à avoèr lés areille' à pic[13] pâs mal. V'lâ deux jours qu'i' ést lâ, p'i' i' â r'guien fait encôre à pârt que souffler, fér' souffler l' feu, p'is souffler çâ.

To'hours que mon Ti-Jean soup' p'is monte en haut, s' couche assez d' bonne heure. Lâ, Ti-Jean pense à son affére. Fa't que... i' ferra' 'és ch'faux, tout çâ... L' lend'mon matin, s'en vâ, rouv' la boutique encore, p'i' i' allum' le feu, p'is tout d'in coup, quiens ! v'lâ in cultivateur qui arrive avec in jual. « Bonjour, mecieu !

— Bonjour, mecieu ! »

P'usieurs, la curguiosité d' 'oèr le forgeron — ça s' parla't, çâ — forgeron nouveau. I' para't qu' c'ést in terribeul d'homme, p'i' in terribeul forgeron. P'is l' boss a tout clairé çâ, cés forgerons qu'i' y ava't lâ. Lui, i' ést pris tout seul, p'i' i' fa't tout l'ouvrag' tout seul, p'is tout l' monde ava't çâ encôre... c'ta' in histoèr' qui fénissa't p'us !

In homme arrive avec son cheval. « Bonjour, mecieu !

— Bonjour, mecieu ! I' a dit, êt's-vous bon pour ferrer mon jual ?

— Oui ! J' pens' b'en. Mats... rent'e-lé, mats-lé lâ, lâ. M'â' asseyé' à l' ferrer ! »

13. *Pic* (à) : Hérissé. Avoir les oreilles à pic : Être en colère, être irrité, impatienté.

Fa't que... le gârs dételle l' cheval, p'i' il l' rente, p'i' il l'attache, p'is bon... Ti-Jean s'en vâ l' long du jual, enr'gârd' çâ. I' veut pâssé' 'a main su' 'a patt' du ch'fal ; l' cheval se tâsse in peu, comm' de raison. La peûr(e) l' prend. « Mé', i' a dit, i' denn' pâs sa patt' c' cheval-lâ ?

— Ah ! b'en, l' gârs dit, i' deunn' pâs sa patte ! Faut prend' la patt' p'is la l'ver.

— Ah ! non, non, i' dit, moé... quand i' deunn' pâs leu' patt' de minme, j' lés ferr' pâs. j' su's pâs pour m'éreinté' apras çâ, non plus ! J' pâ' engagé écitt' pour çâ, moé ! Vâ fér' ferrer ton jual alguieurs [ailleurs], j'en ferr' pâs ! »

L' gâ' [gars] ést pâs trop trop content. P'i' i' a coutum' qu'i' l' fa't ferrer lâ, son ch'fal ! P'is c'st in vieux... c'st in cultivateur p'i' i' v'na't te'jours lâ. Pense en lui-minme... « P'is tu ferr's pâs mon jual ?

— Ah ! i' dit, non, non. Moé, in jual qui deunn' sa patte, ô ké [14], je l' ferre ; mé', pâs... pâs lui ! I' veut pâs. Tu voés, i' dit, j' veux gu'i prend' la patte, p'i' i' s' tâsse. Ah ! j' m'éreint'rai pâ' à ferré' 'és jouau' écitte ! P'is, moé, j' viens pâ' écitt' p' porté' 'és jouaux, non plus. Faut qu'un joual deunn' sa patte... qu'i' m' la deunne... »

L' cultivateur prend l' cheval p'is rattach' çâ à sa voéture, p'is... Mé', l' propriétair' d' la boutique ouatcha't [to watch] [15] in peu, lâ, lui. I' commença' à r'gardé' in peu. I' voét l' gârs sortir a'ecque l' cheval, p'i' i' rattelle, p'is ça f'sa' à p' pras vingt menut's qu'i' ava't rentré dan 'a boutique. « C'st impossib'e. I' peut pâ' a'oèr ferré le ch'fal là-d'ssus d' minme ! »

Vit'men i' s'en vien à 'a boutique ; mon Ti-Jean éta' apras l' soufflet, p'i' i' souff'e, souff' çâ ! « P'is, comment ça vâ ?

— Ça vâ pâs mal ! J'ai ferré in jual ; i' ést parti, lâ !

— T' âs ferré in jual ? Pâs... J'ai vu çâ, i' dit, i' vient d'arriver p'i' i' r'pârt déjâ ?

— Ah ! oui, je l'ai ferré, p'i' i' ést parti !

— Oué ! Ça a pâs pris d' temps.

— Ah ! non, ferré' in jual de minme, c'st in affér' de r'guien. Affér' de r'guien, çâ, ferré' in jual ! »

Mé', l' patron sava't pâs çâ, c'tte histoèr'-lâ, quoi c' qu'i' ava't fait avec. L' patron dit pâ' in mot. I' r'gârd' Ti-Jean in peu. Mé', Ti-Jean fa't souffler l' feu, p'is c'ést tout c' qu'i' fa't. I' a pâs d' fer dans l' feu, ni r'guien en tout' à rougir. L'avant-médi s' pâsse : c'ést tout... c'ést tout' c' qu'i' a fait', ferré' un jual... i' dit qu'i' a ferré in jual !

Ti-Jean di' au patron, i' dit : « Savez-vous qu' c'ést fétiquiant, çâ, souffler çâ, c'tte affér'-lâ.

---

14. *O.K.* [ô ké] (angl.) : Façon populaire de dire : Très bien ! Entendu.
15. *Watch* [to] (angl.) : Surveiller, guetter.

— Oué ! Mé' t'â' 'ien qu'à arrêter d' souffler. Mats du fer dedans, p'is fa's-lé rougir, p'is travaille, p'i' i' dit, fa's d'aut' chose. C' pâ' 'ien qu' fétiquiant, ça dépense aussi. L' charbon qu' j'ajèt' [achète] pour mett' là-d'dans, b'en, ça coût' cher, çâ ! P'is t' en brûl's 'te b'en enn' poch' par jour, comm' c'ést lâ ; p'is tu fa's r'guien !

— Ah ! oui, Ti-Jean dit, m'en vâs... m'en vâs changer çâ, lâ ! Apros-médi, j' chang' çâ !

— Oui ! L' patron di' oui ! Tu devra's changer çâ in peu, parç' qu'i' dit, moé, lâ, j'eum'ra's çâ qu' tu chang'ra' in peu !

— Oui, oui, m'âs changer çâ, apros-médi ! »

Fa't que... i' s'en vâ dîné' avec le patron, p'is lâ, i' dîne. I' parle, ça jâse, quiens b'en ! Mont' dans sa chamb'e, p'i' i' roul' sa pâillass' comm' faut, s' mat çâ su' in épaule, p'is pârt pour la boutique avec çâ. L' patron a pâs trop connaissanç' de çâ, mé' i' a eu connaissanç' que Ti-Jean a monté à sa chamb'e. « Mé', i' â affére à sa chamb'e, j' s'ppose ! » I' 'a pâ' eu connaissanç' qu'i' eill' parti avec la pâillass' su' l' dos.

Mon Ti-Jean arrive avec la pâillasse, p'is lâ, i' y ava' in établi. Ôt' tout çâ, l' ferrâill' qu'i' y â là-d'ssus, p'i' i' éten [étend] 'a pâillass' là-d'ssus, p'i' i' s' couch' là-d'ssus, p'i' i' a l' brâs d' la souffleus' pour(e) l' feu, p'i' i' souff' çâ. I' ést couché su' l' dos, p'i' i' â enn' main là-d'ssus, p'i' i' souff'e. L' patron ar'ssoud dan apros-médi, mecieu ! Ti-Jean ést couché su' 'a pâillass' p'i' i' pomp' çâ d'enn' main. Ça marche ! Mon Ti-Jean chantâille in peu, p'is l' temps s' pâss' b'en.

L' patron dit : « Comment, i' dit, quoi c' c'ést qu' tu fa's lâ ?

— Ah ! j' t-apras pomper, j' t-apras fér' souffler l' feu, parç' qu'i' dit, quand on fa't pâs chauffer l' feu, i' dit, l' frett' [froid] vient qu'i' pren écitte. I' dit, moé, j'ai pâs chaud !

— Mé', t'â' 'ien qu'à travailler. Travaill' p'is tu vâs t' réchauffer !

— Ah ! non, non, i' dit, arrette in peu, lâ. Faut j' me r'pose in peu, moé 'tou. J' pâs v'nu écitt' pour me fér' mourir !

— Ah ! l' patron dit, arrette in peu, lâ ! Fa't quat' jours qu' t' és t-écitte, p'is tu dis tout l' temps qu' tu t' f'râs pâs mourir, j'ai pâs d' misére à t' crère ! I' dit, tu vâs t'en aller !

— Ah ! J' su's b'en pra' [prêt] à m'en aller : t' â' 'ien qu'à m' payer ! Peill'-moé [paie-moi], p'i' i' dit, j' vâs m'en aller !

— L' patron di' oui, peill'-moé ! B'en, m' âs t' payé' 'és quat' jours que t' âs fait', p'i' i' dit, c'ést tout' !

— Non, non, non ! Tu vâs m' payer six moâs ! C'st in contrât d' six moâs qu'ô' â tou' 'és deux. Si j' fa's pâs ton affére, tu m'envoeilles, tu m' peilles. C'ést tout' ! »

Fa't que l' patron pense à çâ en lui-mine, lâ, lui 'tou. L' garder p'is qu'i' gu'i en fa't pâs pluss' que çâ. I' vâ êt' en-d'ssous [16] b'en pluss' que çâ au bout d' six moâs. I' vâ êt' ôbligé d' payer pareil, p'i' i' a'râ r'guien fait'. Lâ, la gribouill' pren in peu, p'is ça s' gueulasse [17] in peu, p'i' i' claire [clear] l' forgeron, mé', faut qu'i' peill' [paie]. Faut qu'i' peille, i' â in papier d' fait'. Ça fénit lâ !

L' forgeron... l' propriétair' d' la boutiqu' peill' mon Ti-Jean, p'is mat çâ dans sa poche. Ça gu'i fa' enn' bell' po'gnée d'argent, mecieu ! cent cinquant' piasses... ça gu'i fa't sept cent cinquant' [neuf cents] piass's dans sés poches. Ti-Jean mat çâ dans sa poche en... I' dit : « L' pér' chez nous, i' dit, i' ava't pâs d' talent, i' sava't pâs fér' d' l'argent ! R'gâr', moé, quat' jours : sept cent cinquant' piass's dans més poches, cach' [cash] [18] ! »

Lâ, i' â d' l'argent dans sés poches ; ça marche ! Bon ! mon Ti-Jean pren 'a rue, p'is v'lâ çâ parti encôre ! Lâ, i' a p'us d'écriteau d' forgeron dans l' dos ; i' â ôté çâ c'tte affér'-lâ. I' a dit : « Vâ fo'èr que j' chang' de métier, parç' que c' métier-lâ, ça march'râ pâs tout l' temps ! » March' tout' la journée. L' soèr, b'en, s'en vâ... l' soèr, s'en vâ à l'hôtel : i' â d' l'argent pou' payer. I' s'en vâ à l'hôtel, p'i' i' couche à l'hôtel, peill' [paie].

Dan 'a nuit', pense à son affére : Quoi c' qu'i' vâ faire ? Sept cent cinquant' piasses, ça s' dépense, çâ ! I' dit : « M' âs m'engager tâilleur ! Tâilleur, çâ c'st in bon métier ! On a pâs d' misére ; c'ést pâ' enn' boutique. On s' salit pâs tout', p'is... tâilleur ! Çâ, i' dit, c'ést correck ! Ça vâ fére ! » L' lend'mon matin, s'en vâ, mecieu ! dan enn' place, lâ, p'i' i' s' fa' enn' carte, b'en écrit : « Tâilleur comm' douz' tâilleur' ordinaires ! » In tâilleur ! C'ést pâs qu'enn' p'tite affére, in tâilleur ! C'st in beau métier, çâ, tâilleur ! I' ava't jama's vu d'aut' chos' que coud' [coudre] à l'aiguille, par sa mére, arranger du linge, dés fois. « P'is c'ést pâs malisé à fére, çâ, dés culottes, p'is dés côt's [coats] [19], c' pâs malisé à fére ! Ma mér' f'sa't çâ... Ah ! m' âs fér' çâ ! C'st à pe' pras la seul' chos' que j' sé's fére, j' gu'i ai vu fére, d'abord ; arranger du linge... L' tâilleur c'ést çâ ! » Bon, ça marche !

Dans c' temps-lâ, lés manteau' en drâp, i' app'la't çâ dés loups ; i' app'la't çâ in loup. Quand i' voula't s' fér' fére in manteau par in tâilleur, i' app'la't çâ in loup. I' alla't su' in tâilleur p'i' i's d'manda' in loup. Fa't que l' tâilleur prena't sés mesures, pui' i' gu'i f'sa' in loup.

Bon ! I' pren in écriteau p'i' i' s' mat çâ dans l' dos : « Tâilleur comm' douz' tâilleur' ordinaires », p'is prend l' chemin, p'is v'lâ çâ parti ! I' arrive à enn' gross' vill' pâs mal éloègnée de d' lâ, enn' gross' chopp' [shop] [20], lâ, qui coupa't du linge, qui

16. *Dessous* (être en) : Faire un déficit.
17. *Gueulasser* (se) : Échanger des propos grossiers, des invectives.
18. *Cash* (angl.) : Argent comptant.
19. *Coat* (angl.) : Veston, pardessus.
20. *Shop* (angl.) : Atelier, boutique, manufacture.

coud'nt du linge, enn' manufacture, tâilleurs... pâsse en avant d' çâ. L' patron d' la shop voét pâsser çâ encôr' c' gârs-lâ, p'i' i' lit çâ l'écriteau... enn' belle écriteau, par 'hemp'e. I' ava't d' l'argent pour la fér' fére, p'i' i' a fa't fér' çâ comme i' faut, p'is b'en amanché : « Tâilleur comm' douz' tâilleur' ordinaires. » L' patron d' la manufacture éta't lâ, i' voét çâ, mecieu ! « Heille, chommé [chummy], viens 'citt' in peu ! » I' r'vir' de bord. I' a dit : « C'ést-tu vra' l'écriteau qu' t' âs dans l' dos, lâ, qu' t' és t-in tâilleur comm' douz' tâilleur' ordinaires ?

— B'en sûr, c'ést vra' ! Si c'éta't pâs vra', j' l'a'ra's pâs mis lâ. C'ést parç' que c'ést vra' !

— Oué ! moé, i' dit, ça adeunn' [adonner][21] b'en, i' dit, j' m'en charche in, in tâilleur, in bon tâilleur ! Parç' qu'i' dit, j'en ai dés tâilleur' écitte. P'i' i' dit, vous savez, c'ést pâs dur. J'ai b'en d' l'ouvrage à fére, vous êt's p'usieurs. Mé', i' dit, c'ést pâs dur ; travailler l' linge, c'ést pâs dur ! Seul'ment, c'ést in métier qu' ést b'en délicât, p'i' i' dit, v's savez, on â b'en du linge, dés fois, du ling' de prix. P'i' enn' parsonn' qui ést riche, qui veut s' fér' fére in beau lou' ou enn' belle habi' ou n'importe quoi, faut que c' seill' b'en fait', b'en amanché ; i's peill'nt [paient] pour ! Si c'st in homm' qui ést rich' p'is qui a b'en d' l'argent... fa't qu' cés clients-lâ, i' faut fére attention pour pâs pard' çâ ! P'is, ça m' pren in bon tâilleur !

— Ah ! vous avez l'homme, en moé, vous avez l'homm' qui vous faut ! Vous pouvez vous fié' [fier] à moé, parç' qu'i' dit, moé, c'ést mon métier !

— Oué ! Comment [combien] c' tu d'mand'ra's ?

— J' demand' cent cinquant' piass's par moâs, mecieu ! Cent cinquant' piass's par moâs. Seul'ment, j' fa' in contrât pour six moâ' ou douz' moâs, comm' vous voudrez...

— Ah ! l' tâilleur dit, i' dit, douz' moâs ? On vâ dir' douz' moâs. C'ést mieux, douz' moâs ! J'eum'ra's mieux t'avoèr in an p'is deux ans... In tâilleur comm' toé ! I' dit, tu sé's, l' plus longtemps qu'on peut l' garder, mieux c'ést ! P'i' i' dit, on vâ tout' t'amancher pour pâs qu' tu t'ennuill's [t'ennuies] p'is t' gardé' aussi longtemps qu' possib'e. Lâ, i' dit, j' clair'rai pâs més hommes, parç' qu'on â d' l'ouvrage en masse, en masse, on â d' l'ouvrag' to'hours pour êt'e enterré. C' fa't qu' avec in aut'e autour, on vâ s' déterrer, p'is ça vâ fair' du bien, ça vâ ménagé' 'és aut's. Toé, t' a'râs pâs trop trop d'ouvrage, toé non plus. Tu vâ' êt' b'en. On vâ t' denné' in appartement esprès pour toé, p'is, çâ, tu vâs travailler t'ut seul là-d'dans !

— Ah ! i' a di' oui ! C'ést çâ que j' demande, moé. Parç' que, vous savez, çâ, c'ést d' l'ouvrag' délicate, p'i' i' dit, fau' êt' t'ut seul, p'i' i' dit, êt' tranquille, pâ' a'oèr lés idée' ailleurs, p'i' i' dit, faut qu'in gârs s' applique à son ouvrage.

— L' tâilleur di' oui ! C' correck ! Ça marche ! »

---

21. *Adonner* : Coïncider, arriver par hasard.

Engag' mon Ti-Jean, mecieu' ! Cent cinquant' piass's par moâs, in contrât d' douz' moâs, t'ut suite ! C'ést douz' moâs. C'ést pâs six moâs, p'is c'ést pâs t'oâs moâs, c'ést douz' moâs ! « P'is tu vâs voèr, i' dit, tu vâs resté' écitte, i' dit, b'en longtemps, parç' qu'i' dit, tu vâ' êt' b'en : on vâ amancher not' affér' pour pâs qu' tu t'ennuilles, p'is...

— Oué ! Ti-Jean di' oui ! »

Fa't qu'on sign' le contrât tou' 'és deux, mecieu ! avecque l' tâilleur, p'is lâ, on vien à l'emm'ner lâ. C'st enn' gross' bâtiss' de brique, p'i' ah ! 'n terribeul bâtisse. P'is lâ, on gu'i fa' in appartement pour lui, p'i' on gu'i deunn' dés moulin à coud'e, p'i' on gu'i deunne... i' â tout l' drâp voulu, i' â tout's lés sort's de drâp imaginab's, lés plus rich's du mond' qu'i' peu' avoèr là-d'dans. P'is bon... I' a dit : « À c'tte heur', c'ést ta place, çâ, ton appartement, tu travaill's t'ut seul. Tout's lés aut'e' empleyés sont sour tés ord'es. T'a' 'ien qu'à denner dés ord'es, p'i' i's vont t'écouter. C'ést toé qu' és l' promier !

— Ti-Jean dit, j'ai b'en frappé ! En lui-minme, j'ai b'en frappé ! Douz' moâs... Ça vâ fére !

— C' fa't que l' tâilleur dit, pour asteur, lâ, vous avez voyagé pâs mal, vous avez marché, v's êt' fétiquié, prené' enn' journée, deux jours, vous r'poser. Çâ, ça fa't r'guien ! Prenez l' temps d' vous r'poser, p'i' apras çâ, quant' vous s'rez pra' à travailler, vous s'rez b'en r'posé, vous travaill'rez !

— Ti-Jean dit, m'â' êt' b'en, écitte. Ça a d' l'air d'in bon guiâb'e, çâ ! C'ést pâs comme 'és aut's, là-bâs, qui voulé' m' manger parç' que j'ava's 'té quat' jours sans travailler. I' m'a dit : « Prends l' temps qu' ça foudrâ ! » I' dit, j' vâ' êt' b'en ! C'ést in bon guiâb'e, çâ ! »

Mon Ti-Jean, mecieu ! s' promène... partout, d'in bor' [bord] à l'aut'e. I' ést nourri' encôr' pareil, p'i' i' s'en vâ à 'a maison du patron, du boss' qu'i' y â lâ, lâ ; p'i' i' mange, p'i' i' dîne, p'i' i' soupe, p'i' i' couche. I' ést b'en couché : i' â enn' bell' chamb'e, p'i' ah ! Ti-Jean â jama' été si b'en d' sa vie.

Fa't que, ça fil' de minm' deux t'oâs jours, t'oâs quat' jours. Te'jours, Ti-Jean fa' absolument r'guien, absôlument r'guien. I' s' barce, p'is... Ah ! lir' la gâzette, i' 'a lisa't pâs, i' sava't pâs lire ! Fa't que... i' r'gârd' lés bonhomm's su' 'és papiers, quiens b'en !

Enn' bonn' journée, l' patron arrive, l' tâilleur arrive. « Bon ! Bonjour, mecieu !

— Bonjour, mecieu ! Bonjour, mecieu !

— P'is, comment ça vâ ?

— Ça vâ b'en ; ça vâ b'en !

— I' dit, pâs trop d' misère ?

— Non ! Ti-Jean dit, pâs trop d' misère ; i' dit, ça fa't cinq six jours que j' su's t-écitte, p'is j'ai r'guien fait'. J'ai pâs d' misère, çartain !

— Oué ! Lâ, i' a dit, vous avé' enn' salle, vâ fo'èr commencer.

— Ti-Jean di' oui ; j' su's b'en pra' à commencer !

— Lâ, i' dit, j' pâr' en prom'nade a'ec ma femme. P'is, i' dit, mecqu'on arrive, lâ, on â enn' gross' réception, écitte, lâ, dans not' ville, écitte, lâ. P'is, b'en, vous savez, c'ést l' printemps, c'ést dans l' temps dés... dés... C'ést la bell' saison qui s'en vient, lâ, p'is j' voudra's m' fér' fére in beau loup. Ar'gârdez pâs, prenez l' drâp l' plus rich' qu'i' y a'râ écitte, p'is çâ, c'ést pour moé, c' loup-lâ ! C'ést à moé qu' vous allez fér' l' promier loup, l' promier manteau, i' â dit, qui vâ sortir d' la chamb'e écitte, par in homm' comm' vous. J'aim'ra's çâ. Vous allez m' fére in beau loup. Prenez l' p'us beau drâp, fait's-lé prenez lés mesures, p'is fait's-lé, i' dit, du mieux qu' vous pouvez. Prenez l' temps qu' ça voudrâ ! Ça prendrâ in moâs si il faut ! Prenez l' temps de l' fére, p'i' i' dit, c'ést tout'. C'ést tout c' que vous avé' à fére, tout l' temps qu' m'â' êt' parti !

— Bon ! Ti-Jean dit, c' correck, c' correck ! I' a dit, m'en vâs vous l' fére ! »

C' fa't que... Ti-Jean pren in galon [22], p'i' i' pren à mesurer, prend lés mesur's du patron, p'is partout, p'is bon... I' prend son papier, i' pren in papier p'is fa't semblant d'écrir' là-d'ssu' in peu, mé', i' sava' aucun chiff'e, aucun... r'guien, p'i' i' fa't çâ. « C' correck ! » Serr' çâ su' enn' p'tit' tablett' qu'i' y ava't lâ, p'i' i' a dit : « Mecqu' vous r'venez d' vot' prom'nade, vot' loup s'râ prat !

— Bon ! Bon ! L' patron ést content, p'is bonjour à Ti-Jean.

— P'i' i' gu'i souhait' bon voyage, p'is bell' prom'nade, p'is bon... »

Pren [prend] 'a port' p'is s'en vâ. Ti-Jean s'assit su' enn' chais' barçeuse, p'is s' barce, ç'a bon ! L' patron ést parti pour in moâs. I' â in lou' à fére ! Mé', Ti-Jean... Ti-Jean, i' pensé' à c' loup-lâ ! I' ava't jama's vu çâ in loup, lui, p'i' in manteau, i' connaissa't pâs çâ : i' ava't te'jour' été habillé en froc [23] ; c'ta't b'en pauvrement. I' connaissa't pâs çâ en tout' !

In bon jour, i' frappe in morceau d' gâzett' p'i' i' s' mat... i' pense en lui-minme : « Faut que m'inform' quoi c' c'ést qu' c'ést qu'in loup, çâ ! en lui-minme. I' y â' que'qu'in qui doét connaît' çâ, écitte ? M' âs m'informer quoi c' que c'ést qu'in loup, çâ ? J'ai pâs vu çâ in loup ! »

C' fa't que... enn' bonn' journée, i' trouve in papier. I' y â in animal là-d'ssus, c' papier-lâ ; c'ta' in loup qu'i' y ava't là-d'ssus ! P'i' i' ava't déjâ vu çâ ; son pér' gu'i ava't déjâ dit çâ, p'is sa mére, qu' çâ c'éta't dés loups, c't animal-lâ, qu'i' y ava't su'

22. *Galon* : Mesure de longueur constituée d'un ruban de tissu ou de métal.
23. *Froc* : Espèce de blouse ample, que portent les paysans, les ouvriers.

c' papier-lâ. « Quiens ! pense en lui-minme, v'lâ quoi c' que j' charcha's. J' gu'irai pâs d'mander çâ à parsonne : i's riront pâs d' moé, avec çâ. Pense en lui-minme, lés aut's tâilleurs riront pâs d' moé mecque j'a'll' leu' d'mander quoi c' c'ést qu' c'ést qu'in loup. In tâilleur qui vâ d'mandé' in loup, quoi c' c'ést qu' c'ést qu'in loup. I's vont rir' de moé ! » I' trouv' çâ su' 'a gâzette, morceau d' gâzette, morceau d' papier qu'i' y â lâ. « Bon ! Ça vâ fére ! M'en vâs voèr quoi c'ést qu'in loup. I' veu' avoèr in loup ! J' suppose, i' dit, qu' c'ést pour mett' çâ su' enn' tab'e, j' suppose, c' loup-lâ, lui ? »

Correck ! Prend, enn' bonn' journée, i' prend in morceau d'étoff' su' enn' tablette, in beau morceau d'étoffe, mecieu ! i' étend' çâ su' in comptoèr qu'i' y â lâ, enn' tab' qu'i' y â lâ, p'is l' morceau d' gâzette à côté d' lui, p'is lâ, i' eur'gârd' çâ, p'i' i' tâille... pren enn' pér' [paire] de ciseaux, p'is tâille à pe' pras comment qu' c'ést fait'. Bon ! I' a dit : « Apras çâ, m' âs l' bourrer, m' âs coud' çâ ensemb'e, m'âs l' bourrer ! » I' â son idée faite. Coud' çâ ensemb'e, lés deux morceaux, p'i' i' entâill' son lou' à pe' pras comm' de raison, p'is quant' c'ést b'en cousu, çâ, bourr' çâ avec dés r'tâill's qu'i' avé't, bourr' çâ b'en dur, p'is du linge, p'i' envoeill' çâ dans l' loup, sés quat' patt's là-d'dans, p'is... i' a fait' dés areilles, p'is dés yeux, p'i' enn' queue, p'is quiens b'en ! Lâ, quand qu' c'ést fait' p'is c'ést cousu, i' mat çâ su' l' comptoèr, c'ta' in « beau loup », çâ, en lui-minme. « L' patron vâ êt' content mecqu'i' voeille [voie] in loup d' minme. J'ai b'en r'ussi pour(e) l' promier, pareil ! J' sava's, i' dit, qu' j'éta's capab' fér' çâ, moé ! Quoi ? C'ést r'guien d' difficil' là-d'dans, tâiller ! Tâilleur, c' pâ' in métier, çâ ! C'st in affér' de r'guien à fére ! In loup ! » Son lou' ést fait' ; i' ést content. Po'gn' çâ, fourr' çâ dans l' comptoèr, p'i' i' s'assit su' 'a chais' barceuse. « Asteur, i' dit, j'espèr' que l' patron vienne à arriver, p'is... Bon ! »

Ça march' de minme. P'is mon Ti-Jean s' barce encôr' pour enn' gross' semaine avant que l' patron arrive. Mé', l' patron ava' hât' de s'en v'nir, lui 'tou. I' pensa' à son loup, p'i' i' pensa' à son tâilleur, p'i' i' pensa' à tout çâ, comment ça a marché c'tte affér'-lâ ?

Fa't que... enn' bonn' journée, l' patron arrive. R'guien d' p'us pressé, i' s'en vâ chez eux ; p'is mon Ti-Jean l' voét v'nir, p'is bon ! « Bonjour, bonjour !

— P'is, comment ça vâ ?

— Ça vâ b'en ! Ah ! ça vâ b'en !

— P'is, i' dit, as-tu fait' mon loup ?

— Ah ! i' di' oui ! I' ést fait', ça fa't longtemps, vot' loup ! Ça m'a pâs pris d' temps fér' çâ. I' dit, j' cré's ça m'a pri' enn' p'tit' journée fér' çâ.

— Oué ? Pâs pluss' que çâ ? Tu d'va' êt' fétiquié !

— Non ! j'ai fait' çâ b'en tranquill'ment, en m' désennuyant. J' m'ennuie : j' pâ' assez d'ouvrage. Vous savez, r'guien qu'in lou' à fér' de minme, i' dit, dan in moâs ! C' pâs long, çâ !

— Ah ! l' patron dit, j' sé's b'en qu' c'ést pâs long ! Dan in moâs, c'ést pâs b'en b'en d' l'ouvrage ; mé', j' voula's pâs vous maganer [24], non plus ! Lâ, b'en, i' dit, l' patron dit, on vâ... on vâ organiser çâ pour t' fér' tâilleur, lâ, pour marcher çâ comm' d'habitude, comm' ça marcha' avant.

— Oué ! Ti-Jean di' oui, j'ai hâte ! Vot' lou' ést prat, i' ést serré, p'i' i' dit, j'ai hât' qu' vous v'nez pour voèr çâ !

— Fa't que l' patron dit, j' gu'y vâ' apros-médi. On vâ dîner, lâ, p'is j' m'en vâ' aller quante toé. J' m'en vâ' a'ec toé ! »

L' patron ava' hât' de voèr(e) l' loup pour l'asseyer, son loup. Fa't qu' apras l' dîner, bon... on jâse in peu, p'i' on s'amuse in p'tit peu, apras. In moment deunné, b'en, on s'en vâ. On arrive à 'a chopp' [shop], mecieu ! p'is bon... Mon p'tit Jean saute en arguiér' du comptoèr p'i' i' hal' le loup de d'ssour. I' ést poussiéreu' in peu ; pâss' sa main là-d'ssus, p'is prend çâ. « R'gârdez, i' dit, j' l'ai fait' mon loup, hé ! B'en r'ussi ! C'é' 'a promiér' fois, i' dit, que j' reussi' in loup d' minme !

— L' patron, mé' çâ... mé' c'ést pâs çâ pâ'-en-tout' que j' t'ai d'mandé ! C' pâ' in loup d' minme ! C'ést pâ' enn' bêt' de boâs que j' t'ai d'mandée, c'st in loup pour me mett' su' l' dos ! C'st in manteau ! T' âs pris més mesures, tout çâ !

— Oui, oui, oui. Mé', j'ai pris vos mesures, p'is j' lés ai. I' dit, j'ai fait(e) l' cor' [corps] à pe' pras comm' vous, à p' pras d' vot' grosseur, la longueur c'st à p' pras pareil, p'i' i' dit, j'ai fait' çâ à pe' pras comm' vous. C' fa't qu' j'ai fait(e) l' loup. C'st in loup !

— L' patron dit, c'ést pâs çâ pâ'-en-tout' ! Mé', i' dit, tâilleur, tu d'vra's savoèr quoi c'ést qu' c'ést qu'in loup ?

— I' a di' oui ! B'en, i' dit, in loup, in loup, çâ, ça 'n n-ést in, çâ, in loup ? C'ést in loup. In loup, c'ést enn' bêt' de boâs.

— Non, non ; i' dit, c'ést pâs çâ qu' j'ai voulu dire ; j'ava's voulu dire in manteau pour m' mett' su' l' dos. I' dit, pour moé, c'ést çâ que j' t'ai dit d' fére, in manteau !

— Oué ! B'en, i' a dit, voyez-vous, j' me su's trompé : j'ai compris d'aut' chose. I' a dit, j'ai compris, i' a dit, qu' c'éta' in loup d' boâs, enn' bêt' de boâs ! »

Non, non ! Lâ, l' patron ést pâs conten à plein. L' patron dit : « Ça f'râ pâs, çâ !

— Ti-Jean dit, comment c' que vous fait's çâ, in loup pour mett' su' l' dos. Mé', in loup, ça s' mat pâs su' l' dos d'in homme, çâ !

— In loup, i' dit, c'st in manteau, p'i' i' dit, c'ést çâ que j' voula's t' fér' fére. P'i' i' dit, lâ...

— Ah ! çâ, i' dit, j' su's pâ' accoutumé d' fér' çâ, dés manteaux, trop trop, cés affér's-lâ ! C'ést pâs... c' pâs... c'ést pâs ma magniér' de travailler.

24. *Maganer* : Malmener, maltraiter.

— Comment ? Mé', l' patron dit, tu t'engag's tâilleur, p'is t' és pâs capab' de r'guien fére ?

— Ah ! Ti-Jean dit, la question vâ êt' vit' settlée [to settle][25], i' dit, t' â' 'ien qu'à m' payer, p'is j' vâs m'en aller ! Moé, i' dit, tu sé's, j' pâs... j' pâs bâdré [to bother][26] avec çâ, moé, c'tte affér'-lâ ! Quand in patron fa't pâs l'affére avec moé, i' m' peill' [paie] p'is j' m'en vâs ! »

P'is lâ, mecieu ! ça commence à parler for' [fort] in peu. L' patron s' choque, mecieu ! p'is clair [clear] mon Ti-Jean. « Bon ! b'en, i' a dit, tu m' claires, peill'-moé ! C'ést douz' moâ' à cent cinquant' piasses. T' â' 'ien qu'à m' payer, c'ést tout' ! »

Oué ! L' patron pense à çâ, lui ; c'st in contrât, p'is faut qu'i' peille [paie]. Ça fa't seize cents [dix-huit cents] piasses. Oué ! L' patron dit : « J' t-encor' mieux de l' clairer commm' de l' gardé' à r'guien fére, p'is l' payer pareil ! » C' fa't d' minme, peill' mon Ti-Jean encôr' seiz' cents piasses, p'is lâ, mon Ti-Jean pren encôre l' chemin. I' a dit : « L' pére... j' sava's que l' pére ava't pâs d' talent. Moé, ça fa' 'ien qu' in moâs que j' su's t-écitte, seize cents piasses, p'is là-bâs, sept cent cinquant' piasses ! Pâs pêur, j' m'arrang'rai b'en, i' a dit ! J'ai p'us d'argent dans més poch's que mon pér' dans tout' sa vie, dans tout c' qu'i' a fait', lui ! I' ést rendu à bout d'âg' p'i' i' â travaillé, lui, comme in marcenaire, tout' sa vie ! Moé, j' travaill'rai pâs d' minme. Non, non ! »

Prend l' chemin, p'is vâ ! Mon Ti-Jean â d' l'argent dans sés poches. Prend l' chemin, p'is ça marche, mecieu ! Mon Ti-Jean rent' dan 'és restaurants, mange, couche à l'hôtel... i' â d' l'argent pour payer. Ça vâ b'en !

Bon ! I' a dit... Lâ, mon Ti-Jean pense en lui-minme, i' a dit : « Vâ folloèr que j' sorte in aut' métier, p'is b'e'tôt, je r'vir' de bord. Vâ folloèr que j' me sorte in aut' métier, p'is b'e'tôt, faut que j' vir' de bord. M'â' allé' 'oèr che' nous. C' fa't quésimen in an que j' su's parti — i' commença' à s'ennuyer, pâ' accoutumé d' sortir — i' a dit, m'â' allé' 'oèr que c' que l' pér' fa't. P'is m'âs gu'i montrer comment c' qu'on fa't çâ, d' l'argent ! »

C' fa't qu'i' pense à son affére : quoi c' c'ést qu'i' fa't, quell' sort' de métier ? Comm' de raison, aucun métier, p'i' i' connaissa't r'guien ! I' dit : « Si j' me metta's — en lui-minme — à fér' dés habi' invésib's [invisibles] ! Dés habi' invésib's, çâ, c'ést râre, par 'hemp' ! Çâ, ça s' fa't pâs souvent, dés habi' invésib's ! Çâ, par 'hemp', c'ést râre ! Fér' dés habi' invésib's, vend' dés habi' invésib's... Ouè ! j' pourra's vend' çâ à bon prix ! Ouè... » C' fa't que... s' fa't fére encôre in écriteau, s' croch' çâ dans l' dos : « Tâilleur pour fér' dés habi' invésibles ! »

Fa't qu' mon Ti-Jean prend l' chemin a'ec çâ, a'ec l'écriteau dans l' dos, p'is ça marche. I' s'en vâ dan enn' gross' ville où c' qu'i' y ava' in roè. Pâsse au râs l' château, rent'e au château, i' d'mande aux sentinell's qu'i' y â à 'a porte, 'oèr si i' pourra't

25. *Settle* [to] (angl.) : Arranger, régler, ajuster.
26. *Bother* [to] (angl.) : Embarrasser, tracasser, déranger.

rentrer pour dîner. I' ava't faim, p'i' i' ava't marché tou' 'a journée, p'is lâ, i' voula't dîner, p't-êt' pâssé' apros-médi, qu'i' paiera't pour. Ah ! l' sentinell' dit : « Arrette in peu, lâ ! C'st in château écitte, c'ést pâ' in hôtel ! J' pens' pâs qu'on accept' de vous logé' écitte. Si le roè l' veut, ça vâ. Si i' l' veut, i' vous f'râ pâs payer, p'is si i' veut pâs, b'en, i' y a'râ ni paiement ni r'guien : vous s'ré' ôbligé d'allé' ailleurs.

— Oué ! Ah ! Ti-Jean dit, en tou' 'és câs, d'mandez-y, p'is si i' veut pâs, j' gu'irai aguieurs [ailleurs] ! Mé', j'eum'ra's çâ, i' a dit, couché' écitte. Oué ! »

Mé' tout c' temps-lâ qu'i' parla' a'ecque l' sentinell' qu'i' y ava' à 'a porte, i' porta' in œil à l'écriteau qu'i' ava't dans l' dos, comm' de raison, p'i' i' lit çâ, c'tte affér'-lâ. C'st in gârs qui fa't dés habi' invésib'es. C' fa't qu'i' dit : « M' âs dir' çâ au roè en minm' temps ! La sentinell' di' à Ti-Jean, i' dit, attends-moé. M'â' allé' 'oèr le roè, p'i' i' a dit, m'en vâs gu'i parler d' çâ, p'is m' âs r'venir vous deunné' 'a réponse ! »

L' sentinelle r'vir' de bord, p'is s'en vâ. Quant' i' voét le roè, i' a di' au roè, i' a dit : « I' y â in homm' d'arrivé écitte, p'i' i' d'mande à dîner, pâssé' apros-médi, soupé' écitte, couché' écitte, déjenné' écitte, i' paiera't pour. C'st in gârs qui doé' a'oèr d' l'argent, p'is j'ai pâs d' misére à l' croèr' qu'i' eill' d' l'argent dans sés poches. C' gârs-lâ devra' êt' rich' sans bon sens [27].

— Le gârs [le roi] dit, quell' sort' de gârs qu' c'ést çâ ?

— Je l' conna's pâs, j' gu'i ai pâs d'mandé son nom ni r'guien. Mé', seul'ment, i' porte in écriteau, qu'i' fa't dés habi' invésib'es. Par 'zemp', lâ, lés habi' invésib'es, j' sé's pâs quell' sort' d'habits qu'i' veut dir' lâ. J' sé's pâs si c'ést dés habits d'hommes, dés habits d' femmes, dés habits d'enfants, je l' sé's pâs pâ'-en-tout' ! J' me su's pâ' informé. Mé', son écriteau, c'ést dés habi' invésib'es.

— Dés habi' invésib'es ? Le roè dit, quoi c' que c'ést, çâ, dés habi' invésib'es ?

— Je l' sé's pâs pluss' que vous, j' me su's pâ' informé ! J' le sé's pâs pâ'-en-tout' ! Mé', c'ést en gu'i parlant qu'on vâ l' sa'oèr, quell' sort' d'habits qu' c'ést çâ, dés habi' invésib'es ?

— Le roè dit, vâ l' charcher !

— Dan 'a menute ! »

Mon gârs pârt... mon domestiqu' pârt p'i' i' vâ charcher Ti-Jean, p'i' i' dit : « Le roè vous fa't d'mander de... I' dit, c'ést correck ! Vous pouvez dîner, p'i' i' dit, en minm' temps, i' â affére à vous !

— Oué ! »

27. *Sens* (sans bon) : À l'excès, abondamment.

Ti-Jean rent'e ; i' fil' t'ut suite au... à l'affiç' [office] [28] du roè. Le roè été't lâ à son bureau, lâ, son pepit' [pupitre], p'is : « Bonjour, mecieu' !

— Bonjour, Sir' le roè !

— P'is bon... i' a dit, c'ést vous, i' a dit, qui d'mande à dîné' écitte, p'is pâssé' apros-médi, couché' écitte, soupé' écitte, couché' écitte, déjenné' écitte ? Vous paierez pour !

— Ti-Jean di' oui ; j'ai d' l'argent pour payer, à pârt de d' çâ.

— Oué ! I' dit, c'ést vous, i' a dit, qui â in écriteau dans l' dos, qui fa't dés habi' invésib'es ?

— Ah ! Ti-Jean di' oui, p'i' i' s' vire l' dos, i' dit, r'gardez ! L'écriteau ést lâ.

— Quoi c'ést qu' c'ést, çâ, le roè dit, dés habi' invésib'es ?

— Dés habi' invésib'es ? Ah ! dés habi' invésib'es, c'ést dés habits pour mett' su' l' dos dés hommes, mett' su' l' dos dés femmes, mett' su' l' dos dés enfants ; seul'ment [29] qu'i's sont invésib'es. O' 'és voét pâs !

— Comment ? I' dit, o' 'és voét pâs ? Comment ? Que c' c'ést qu' vous voulez m' dir' par lâ, qu'o' voét pâs ?

— On voét pâs... b'en, i' dit, enn' chos' qu'on voét pâs, c'ést b'en facile, i' dit, à comprend'e ! Enn' chos' qu'on voét pâ' ô' 'a voét pâs ! C'ést in habit que j' peux vous fére, par 'hemp' [par exemple]. Vous allez vou' 'a mett' su' l' dos, p'is parsonn' vâ' 'a voèr : 'a ést invésib'e !

— Le roè dit, tu m'amanch's [30] pâs mal ! J'ai jama's fait' fér' çâ, moé, dés habi' invésib'es, p'is dés habits qu'on peut mett' de minm' p'is qu' parsonn' voeill'nt [voient], p'i' i' dit, comment ça fa't, çâ, c'tte affér'-lâ ?

— Ça fa't, ça fa't comme in habit ; ça fa't pareil comme in habit, comme in aut' habit, seul'ment qu'o' 'a voét pâs.

— Le roè dit, comment ça coût' p' fér' çâ ?

— Ça coût' mill' piasses !

— Comment ça prend d' temps p' fér' çâ ?

— Ça prend dix moâs !

— Ça prend du tem [temps] à fér' çâ, in habi' invésib'e !

---

28. *Office* : Bureau, cabinet de travail.
29. *Seulement que* : Mais, cependant.
30. *Amancher* (quelqu'un) : Mystifier, rouler, embrouiller.

— Ah ! oui. Arrêté' in peu, i' dit, Sir' mon roè ! Lés coutures, c'ést pâs comm' dés couture' ordinaires, çâ. Tu fa's pâs çâ avec du fil p'i' in aiguille, p'i' i' dit... C'ést pâ' épa' [épais], çâ !

— Oué ! Le roè dit, comment c' tu fa's çâ ?

— B'en, comment que j' fa's çâ ? Co' minm' que j' commenç'ra' à vous expliquer que f'ra's çâ, vous comprenez r'guien là-d'dans, p'i' i' dit, vous êt's pâ' in tâilleur... Vous ête' in roè ! Vous avez pâ' appris l' métier d' tâilleur. Moé, j' l'ai appris, moé, j' sé's çâ ! P'is co' minm' que j' commenç'ra' à vous expliquer çâ, vous comprendrez r'guien 'à-d'dans, p'is ça vâ vous prend'e in affére... in tem [temps] à p'us fénir, i' dit, commencé' à vous expliquer çâ. Si vous voulez vous en fér' fére une, j' su's pra' à vous en fére une, à condition... m' âs vous fér' dés conditions...

— Quoi c' c'ést ? Quell' sort' de conditions ?

— Vous allez... Moé, pour fér' dés habi' invésib'es, vous savez, c'ést in ouvrag' délicat' terriblement. Fau' êt' t'ut seul, fau' êt' absôlument seul, pâ' êt' bâdré [bother] par parsonne, faut pâ' avoèr dés visit' [visiteurs] pâ'-en-tout' dans l' temps d' not' ouvrage, ni vous, ni in aut'e, ni parsonn' du château. Faut que j' seill' [sois] dan in appartement seul, enn' p'tit' maison seul' avec tout's més machines. M'âs vous dir' quoi ça m' prend, p'i' i' dit, apras çâ, i' dit, vous viendrez m' voèr si vous voulez m' voèr, apras ma journée... 'ien qu' apras ma journée, le soèr, par 'hemp', ou l' matin b'en d' bonne heure, que'qu' chos' de minme. À pârt de çâ, j' peux pâs... quand j' fa's çâ, faut pâs que j' seill' [sois] dérangé par parsonne, parç' que vous m' fait's gâter mon ouvrag' complèt'ment. Faut le r'commencer. P'is vous m' fait's gâter mon ouvrage, b'en, ça s'râ cinq cents piass's de pluss'. J' s'rai ôbligé d' me r'prend'e, p'is vous paierez pour. Lâ, mon habit s'râ gâté : j' s'rai ôbligé d' la r'prend' de nouveau, p'i' i' dit, vous paierez pour.

— Oué ! Le roè dit, veux-tu m'en fére une ?

— Ah ! pâs pluss' à... j' pense, aussi b'en à vous comme à in aut'e. J'en fa' à tout l' monde, à n'importe qui qui veut s'en fér' fér' j'en fa's.

— Oué ! Le roè dit, tu vâs m'en fére un' de minme. Ça s'ré't, sé's-tu qu' ça s'ré't, i' dit, qu' ça s'ra't râre, çâ, in roè' avec in habi' invésib' su' l' dos ?

— Ça s'ra't râr' çartain, p'is j' vâ' en fére 'ien qu'aux roè à pârt de d' çâ. À pârt çâ, parsonne a l' moyen d' s'ach'ter dés habits d' minme. C'é' 'ien qu' lés roès qui fa't çâ !

— Tu vâs m'en fére une ? I' dit, quand est-c' que tu vâ' êt' pra' à fér' çâ ?

— B'en, i' dit, m'â' êt' prat, comme j' vous ai dit. Fait's-moé bâtir enn' bell' p'tit' bâtisse, pâs trop trop loin du château, par 'hemp', p'i' i' dit, l' matin, b'en... j' vâs coucher lâ. J' viens pâs couché' écitte au château pâ'-en-tout'. Faut pâs que j' seill' [sois] dérangé. L' matin, vous m'envoèrez porter mon déjeuner, porter mon dîner,

porter mon souper, p'is j' couch' lâ, p'is lés machines, accupez-vous en pâs. C'ést moé... c'ést moé qui f'râ çâ.

— Oué ! Quell' sort' de ling' ça t' prend pour çâ ?

— Ah ! b'en, i' dit, commencé' [commencez] à fér' çâ, lâ ; c' fa't qu' pendant c' temps-lâ, m' âs resté' écitte, p'is j' peill' pâs pension. Vous allez m' gardé' écitte, vous allez m' nourrir, p'is j' vâs couché écitte, p'is quant' la maison s'râ prat [prête], j' m'en irai ! Çâ, c'ést cinq cents piass's pour l'habit, p'i' i' a dit, c'ést clair de pension, clair de tout', çâ, c'ést juss' pour l'habit. P'is si vous v'nez m' déranger mon ouvrag' pour m' fér' pard' mon ouvrage, m' déranger pour m' fér' fér' dés erreurs, pour être ôbligé d' m'arprend'e, ça s'râ cinq cents piass's de pluss'. À chaqu' fois qu' vous m' f'rez tromper, ça s'râ cinq cents piass's de pluss' !

— Oué !

— I' dit, çâ, on vâ fér' çâ par papier, à pârt de d' çâ.

— Le roè dit, c' correck, c' correck, ça marche ! »

Fa't que... le roè dit : « On vâ mett' t'ut suit' dés ouvriers, mecieu ! pour gu'i fére enn' bell' p'tit' maison, enn' bell' p'tit' bâtisse ! » On parl' pâs d' çâ, c'ést beau ! B'en féni, p'is b'en amanché, p'is ça pren encôre in peu d' temps fér' çâ ; ça prend p't-êt' b'en in moâs pour bâtir c'tte maison-lâ. P'i' on gu'i amanch' çâ comm' faut dans tout's lés beautés, p'is dans tout's... lés bien-aises, p'i' on gu'i mouve [to move][31] in p'tit ménag' là-d'dans, in lit', dés chaises, tout çâ, in p'tit poêl' p'is tout çâ pour pâs qu'i' eill' frett', p'i' on l'amanch' comme i' faut. Ah ! i' peut pâ' êt' mieux, jama's ! Bon ! C'st in vré' [vrai] p'tit château, c'tte p'tit' maison-lâ !

In bon matin, b'en, le roè dit : « À c'tte heur', ta p'tit' maison ést prat [prête], p'is, quand tu s'râs pra' à commencer l'habit, moé, j' su's prat !

— C' correck ! J' su's prat, moé 'tou ! »

À c'tte heur', b'en, lâ, Ti-Jean gu'i deunne in espèç' de drâ' [drap] à avoèr, p'i' i' dit : « Emm'nez-moé çâ, p'i' i' dit, m' âs vous fér' çâ ! Dés machine' à coud'e, j' n'ai pâs besoin, p'is j'ai tout çâ, p'is j'ai pâs besoin d' machine à coud' pour çâ ! »

Le roè gu'i fa' ach'ter çâ, p'i' i' fa't tout' mouver çâ à 'a maison, p'i' i' amanch' tout çâ, mecieu' ! p'is bon... Mon Ti-Jean s'en vâ lâ. Ça fénit, ça a marché ! Ti-Jean pense en lui-minme : « Dés habi' invésib's, j' sé's b'en pâs comment c' que j' vâs gu'i amancher çâ ? En tou' 'és câs, m'â' asseyé à gu'i amancher ! » Fa't qu' ça fil' de minme ! Ça marche !

Ça march' b'en in moâ' in moâ' et d'mi. D' temps en temps, le roè s'informe, 'oèr si son homme, son tâilleur ést b'en avancé dans son habit. Le roè envoeill' son

31. *Move* [to] (angl.) : Transporter.

domestique 'oèr si l' tâilleur ést b'en avancé, mé' i' envoeill' çâ 'ien que l' soèr apra' 'a journée... b'en avarti de pâs l' déranger dans son ouvrage.

Fa't que... ah ! l' domestiqu' vient p'i' i' dit çâ à Ti-Jean, i' a dit : « Le roè d'mand' voèr si vous avez commencé son habit ?

— Ah ! oui, j'ai commencé... j'ai commencé. I' dit, 'gâr' [regarde], i' dit, i' 'n n-â dés morceaux d' croch'tés, lâ, apras l' mur, lâ ! »

L' domestiqu' commence à r'gârder ; i' voé' absôlument r'guien. « Mé', i' dit, comment ? É gu'y où apras l' mur ?

— B'en, ah ! oui, i' dit, c'ést invésib'e : tu peux pâ' 'oèr çâ. Comm' de raison, c'ést invésib'e. Co' minm' que j' te monteurra's [montrerais] çâ, tu peux pâs voèr çâ, c'st invésib'e !

— Ah ! j' gu'i pensa's pâs... »

Fa't que l' domestique s' contente a'ec çâ, p'i' i' r'vir' de bord, p'i' i' dit çâ au roè. I' dit : « I' â voulu m'en montrer dés morceau' apras l' mur, mé', j'ai r'guien vu ! J'ai charché à voèr, mé', j'ai r'guien vu ! P'is lâ, i' me l'â dit, c'ést in habi' invésib'e !

— B'en, le roè di' oui ; charch' pâ' à voèr, i' dit, c'st in habi' invésib'e : o' 'a voét pâs ! Tu peux pâs voèr, j' cré's b'en !

— I' m'â dit : qu'i' 'n n-ava't dés morceaux d' croché' apras l' mur, par 'hemp'. I' ava't commencé à tâiller çâ p'is rassembler çâ p'is rassembler çâ in peu, p'is bon... »

I' [Ti-Jean] a di' au domestique, i' dit, avant d' partir, i' a dit : « Lâ, tu viendrâs pâs, d'main soèr, viens pâ' avant neuf heures, parç' que d'main soèr, j' fa's d' l'extré [extra] [32] : j' su's pressé in peu, p'is j'ai t-in aut' messag' d'en dihors, in aut'e roè qui veut s' fair' faire in habit, p'is ça presse. C'ést pour enn' cérémonie d' marguiage, lâ, p'i' i' dit, sa fill' doét s' marguier. P'is lâ, i' m'â envoyé in messag' pour aller gu'i fére in habi' invésib'e. Faut que j' me dépêche, faut j' travaill' par lés soèrs. Viens pâs d'main soèr avant neuf heures, si tu viens. Parsonne avant neuf heures !

— Oué ! »

Fa't qu' mon Ti-Jean, b'en, l' lend'main, i's vienn'nt gu'i porté' à dîner su' l' coup du médi, p'i' ils l' trait'nt comm' Ti-Jean gu'i ava't dit, p'is l' matin, à enn' telle heure... I' ava't fixé sés heur's pour(e) l' dîner, p'is l' déjeuner p'is l' souper, p'is tout çâ. P'is, ah !

Fa't que, l' lend'main soèr, vers sept heures, d' temps en temps, ça frappe à 'a porte. Fa't qu' Ti-Jean ouv' la porte, c'ést l' domestique. « B'en, quoi c' c'ést qu' t'â' été fér' lâ ? Tu m' fa's tout gâter mon ouvrage. R'gârd', c'ést tout brisé, tout'... Tu m'âs fait' fér' dés afféres, lâ, i' dit, j' t-ôbligé de r'commencer.

— Comment ? I' dit, r'commencer ?

32. *Extra* (angl.) : Supplément de travaux que l'on fait en sus du contrat.

— B'en, oui ! J' vous l' l'ava's dit d' pâs v'nir écitte avant neuf heure' à soèr ! Quante j' vous di' in heure, c'st in heure. Lâ, tu vien écitte à sept heures, p'is lâ, j'ai tout' gâté çâ, j'su's t-ôbligé d' me r'prend'e. Le roè éta' avarti, pourtant, d' çâ, pâs v'nir me déranger quand j' travaille. P'i' higuier [hier] à soèr, j' t'ai avarti, toé 'tou. P'i' à soèr, t' arrive' à sept heures !

— Ah ! b'en, i' a dit, j' gu'i ai pâs pensé pâ'-en-tout', pâ'-en-tout' ! J'ai coutum' de v'nir à c'tte heur'-lâ, l' soèr, apras souper ! P'i' i' dit, à soèr, j'ai pâs pensé.

— Oui ! Tu gu'y a pâs pensé, mé', c'ést cinq cents piass's pour me r'prend'e ! »

L' domestiqu' pense à çâ. « Cinq cents piasses ! i' dit, és-tu fou ?

— Tu dirâ' au roè, lâ, qu' mon ouvrage ést tout à r'commencer ! T' âs gaspillé mon ouvrage, lâ, p'is c'ést cinq cents piass's de pluss' !

— Oué ? »

L' domestique r'vir' de bord, p'i' i' vâ trouver le roè. Le roè dit : « Puis, i' ést-tu b'en avancé ?

— I' ést p'u' avancé pâ'-en-tout', i' ést ôbligé d' se r'prend' ?

— Comment ? Êt' obligé d' se r'prend'e ?

— I' di' oué ; i' ava't dit, higuièr [hier] à soèr, de pâ' aller l' dérangé' avant neuf heure' à soèr. P'i' i' dit, i' f'sa't d' l'extrâ à soèr : i' ava' in messag' d'in aut'e roè qui voula' a'oèr in habi' invésib'e. P'i' i' â dit, lâ, i' a dit... I' m'ava't dit qu'i' travailla't jusqu'à neuf heures, p'is pâ' aller l' dérangé' avant neuf heures, p'is j' gu'y vâ' à sept heures. P'i' i' dit, lâ, i' a tout' gâté son ouvrage, p'i' i' dit, i' ést ôbligé d' se r'prend'e. P'is lâ, i' vous charg' [to charge] [33] cinq cents piass's de pluss' !

— Bon ! Le roè dit, lâ, v'lâ enn' belle affére ! I' a tout' gâté son ouvrage, i' vâ êt' ôbligé d' se reprend'e, p'i' i' a dit, ça coût' cinq cents piasses ! Le roè dit, m'â' aller l' voèr ! »

Le roè s' greill' [greyer] p'is vâ voèr Ti-Jean. Ti-Jean gu'i denne enn' chaise ; Ti-Jean ést bourru, mecieu ! bourass' [34] lés chaises. Ça march' mal. Le roè dit : « Que c' c'ést qu' t' â' à êt' bourru ?

— Si j'ai bourru... vous pensez qu' c'ést pâ' insultant, çâ ? J' vous dis, higuièr à soèr, de pâs v'nir écitte avant neuf heures : j' t-apras fér' l'habi' invésib'e ! P'i' i' dit, à sept heures, vot' domestique arrive. J' su's dan 'és affér's lés plus... lés plus diff'cile' à fére, p'i' i' dit, lâ, i' arrive, lui, p'i' i' m' fa't tout' démancher çâ, m' fa't tout briser çâ ; j' t-ôbligé d' me r'prend'e ! P'is lâ, j' t-ôbligé d' toute r'prend' çâ. C'ést cinq cents piass's de pluss', çâ. C'ést pâs pou' l' cinq cents piass's... je l' voudra's pâs l' cinq cents

33. *Charge* [to] (angl.) : Exiger, demander en paiement.
34. *Bourrasser* : Brusquer, rudoyer, bousculer.

piass's. Mé', c'ést d' voèr que ça me r'tard' pour aller là-bâs, lâ ! Tout's cés histoèr's-lâ, faut lés r'prend'e. P'is l'aut'e roè, lui, qui atten apras moé... que j' gu'i ava's promis que j' gu'ira's gu'i en fére une. P'i' i' dit, ça m' dérange, i' dit, terriblement.

— Ah ! b'en, le roè dit, 'cou' don, (e)r'prends-toé, p'is l'aut'e roè, laiss'-lé fére, ou on vâ gu'i envoyé' in message, p'i' i' dit, i' a'râ 'ien qu'à attend' in peu.

— I' y â pâs d'attendage ! C'st enn' cérémonie : i' marie sa fille, i' a dit, p'i' i' veu' avoèr çâ pou' lés noces !

— Ah ! le roè dit, 'cou' don, quoi c' c'ést qu' tu veux qu'on fais' [fasse] ? Moé, j' 'ta's pâ' au courant d' çâ, p'is l' domestiqu' gu'y a pâs pensé, p'is lâ, quoi c' c'ést qu' tu veux fére ? T' âs pâs besoin de t' choquer pour çâ, p'is...

— Non ! Mé', i' dit, si ça arrive encôre, par 'hemp', b'en, lâ, ça vâ aller mal. J' vâs me r'prend'e. D'mon matin, m'âs r'commencer çâ, lâ ; p'is mecque j' dise enn' telle heure : "Vous viendré' 'ien qu'à enn' telle heure !" vous viendré' 'ien qu'à c'tte heur'-lâ.

— Le roè di' oui ! Ah ! tu vâ' 'oèr, i' dit, c'tte foi' écitte, on vâ asseyer d' gu'i penser ! »

Fa't que... le roè se r'tourn' [s'en retourne], p'is l' lend'mon matin, mon Ti-Jean se barce encôre. L'habi' invésib'e... « Ppffe ! Quoi c' c'ést qu' tu veux que j' gu'i faise a'ec çâ ? L'habi' invésib'e ! » C' fa't qu' Ti-Jean vâ b'en, ça file encôr' p'usieurs jours... p'usieurs... enn' quinzain' de jours ! À in moment deunné, l' domestiqu' vient, l' soèr, encôre, p'i' i' d'mande à Ti-Jean comment c' qu'i' ést avancé... son habi' invésib'e. I' dit : « J' pâs mal avancé, ça vâ b'en ! J' me dépêche, i' dit, j' me dépêche ! Apras qu' vous êt's tout' partis, l' soèr, lâ, p'is j' su's çartain d'êt' tranquille, lâ, p'i' ar'guien, parsonn' me dérange, i' dit, lâ, j' me mats, lâ, p'is j' travaill' jusqu'à mainnuit... à minui' in heure. I' y â dés fois, i' dit, tu sé's, j' su's manqué [35], j' su's féni ! I' dit, tu sé's, on parl' pâs d' çâ ; c'ést difficile à fére, çâ. Fau' avoèr tout l' temps lés yeux lâ, p'is ça pren enn' parsonn' qu' â bonn' vue. Arrette in peu, i' dit... !

— C' fa't que... le domestiqu' dit, oué ! le roè vâ êt' content. Pensez-vous fénir çâ b'en vite ?

— B'en, i' a dit, je l' sé's pâs. Mé', j' voudra's fénir çâ au plus vite, t' sé's, l' plus vit' possib'e. Si le roè 'ta't smatt [smart] [36], i' m' récompens'ra' in peu !

— En tou' 'és câs, i' dit, m'âs gu'i parler. Asseyez d' gu'i fér' çâ au plus vite, parç' qu'i' dit, i' â assé' hât' de voèr son habit qu'i' en fa' enn' maladie ! P'i' i' dit, si vous pouvez gu'i fér' çâ au plus vite, j' vous denn'rai enn' chance. M' âs gu'i en parlé' 'oèr si... Si vous travaillez fort de minme, pour moé [37], i' vâ vous récompenser ! En tou' 'és câs, i' dit, j' vous en dirai d's nouvell's demain !

35. *Manqué* : Rendu à bout, épuisé.
36. *Smart* (angl.) : Gentil, complaisant.
37. *Moi* (pour) : Quant à moi, j'en suis persuadé.

— Oui ! P'i' i' dit, d'main, lâ, viens su' l'heur' du souper, c' correck ! Mé', à pârt de d' çâ, pâ'-en-tout' !

— Le domestiqu' di' oué ; c' correck ! »

I' s'en vâ, p'i' i' vâ trouver le roè, p'i' i' dit : « Lâ, i' ést pâs mal avancé, i' ést pâs mal avancé, i' a dit... Pâs mal avancé ! P'is, i' a dit, seul'ment, i' travaille, i' travaille, i' dit, i' travaill' jusqu'à mainnui' in heure. Apras qu' tout ést parti, qu'i' ést çartain d' pâ' êt' dérangé, lâ, par parsonne, i' s' mat lâ, p'i' i' travaille. P'is vous savez, travaillé' 'a nuit', de minme, dan in affér' semblab'e, i' dit, vous savez, ça magan' la vie d'enn' parsonne, çâ, écitte. C'ést précieux, çâ, cés chos's-lâ... cés drâps-lâ, p'is c's affér's-lâ.

— Le roi di' oué. Correck !

— I' dit, si vous vouliez l' récompensé' in peu, i' dit, qu'i' en f'ra' encôr' davantag' pour vous fénir çâ au plus vite.

— Le roè dit, tu gu'i dirâs d'main, qu' si i' veut, lâ, fénir mon habi' au plus vite, lâ... cinq cents piass's de pluss' ! J'ai t-assé' hât' de l'avoèr, i' a dit, t' sé's, pou' 'oèr comment ça fa' in habi' invésib'e, p'i' i' dit, tu sé's, ça vâ êt' râr' p'is l' mond' vont trouver qu' c'st enn' belle habit !

— Oué ! I' dit, m' âs gu'i dir' demain ! »

Fa't que, l' lend'main, l' domestiqu' vâ chez... l'heur' du souper, 'oèr Ti-Jean, comm' Ti-Jean gu'i ava't dit, p'i' i' dit : « Comment ça vâ, Ti-Jean ?

— Ti-Jean dit, ça vâ b'en ! Mé', j' su's fétiquié ! J' su' assez fétiquié, j' su's mort ! J' cré's pâs que j' pourrai 'a fénir minme. T' sé's, j'ai 'és yeu' arrachés d'dan 'a tête ; i' dit, t' sé's, a'oèr tout l' temps lés yeux lâ, p'is... i' dit, b'en. J'ai 'és yeux magané' assez que j' pourrai pâ' 'a fénir !

— Le roè vous fa't d'mander qu'i' vous denn'râ cinq cents piass's de pluss', si vou' 'a fénissez, lâ, au p'us vit' possib'e... fér' tout c' que vous pourrez fére !

— Ti-Jean di' oui ; cinq cents piasses ! C'ést b'en beau cinq cents piasses, mé' ça denn' pâ' 'a vie d'in homme. Si j' me fa's mourir ! Cinq cents piasse' apras qu'on ést mort, ça denn' pâs grand-chose !

— L' domestiqu' di' oui, mé', c'ést pâ' util' d' vou' ôté' 'a vie, mé' seul'ment, fér' çâ au plus' vit' possib'e...

— Ti-Jean dit, en tou' 'és câs, tu gu'i dirâs dans deux s'maines, ça vâ êt' prat. j' su's bon p' fér' çâ dans deux s'maines ! P'is lâ, ça m' prendra' dés supports ; ça m' prend dés supports d'habits pour mett' chaqu' morceau d' ling' que j' fa's, lâ, que j' mett' çâ su' 'és supports, p'i' i' dit, qu' ça prenn' la form' comm' i' faut.

— Oué ! L' domestique... m'âs gu'i dire. Ah ! çâ, dés supports, c'ést pâs râre, çâ. I' y en â en masse au château.

— Ah ! Ti-Jean di' oui ! N'import' quell' sort' de supports, câd' [cadre] de broche, câd' de boâs, n'import' quell' sorte. Emm'nez-moé-en, pour mett' lés morceaux là-d'ssus. Puis, faut qu' ça soeill' b'en lavé, d'abord, p'is mett' çâ à chesser [sécher] qu' ça chess' b'en lent'ment, p'is travailler çâ comm' faut ; c'ést précieux, çâ, t' sé's !

— I' di' oué ! »

Fa't que... l' domestique ar'vir' de bord, p'i' i' dit çâ au roè, p'i' i' ést content l' domestique autant comm' le roè, comm' de raison, 'oèr qu'i' vâ a'oèr l'habit dans deux s'maines. Ça vâ b'en ! Le roè dit : « Si i' m' fa't çâ dans deux s'maines, je l' récompense encôr' de pluss' ! J'ai t-assé' hât' de l'a'oèr, p'is... »

Fa't que... la journée s' pâsse encôre. L' lend'main soèr — l' domestique à tou' 'és oèrs, i' gu'y allé't, comm' de raison — l' domestiqu' gu'y vâ l' lend'main soèr, p'is : « Bonjour !

— Bonjour !

— P'is, comment qu' ça vâ ?

— Ça vâ b'en ! Ça vâ b'en, b'en ! R'gârd', i' dit, r'gârd' don, j'ai féni l' capôt, lâ ; l' capot d'habi' ést croch'té lâ. Je l'ai lavé, quiens ! Ça fa' à p' pras dix menut's j'ai féni. J' me su's dépêché à fénir çâ avant qu' t' arrives. Lés deux crocha' [crochets] au-d'ssus du poêl' sont apras chesser. Ah ! ça vâ allé' à d'main soèr avant qu' ça seill' sèche, par 'hemp' ! »

L' domestique r'garde in peu, mé', i' voé' 'ien que l' support... tout que c' qu'i' voét ! I' dit : « J' voés r'guien !

— Ah ! non, non, non, non... tu voés r'guien : c'st in habi' invésib'e ! Voés-tu, on gu'y pens' pâ' hein ! Quand on n'ést pâs hein ! Quand on n'ést pâ' accoutumé à 'oèr dés habits d' minme, on pens' pâ' à çâ ! On pens' c'ést in habi' ordinaire ! »

Bon ! L' domestique a... hes'té [hésité] comm' de raison, p'i' i' r'vir' de bord, p'i' i' s'en vâ. P'is lâ, i' dit çâ au roè. I' dit : « I' ést pâs mal avancé : l' capô' ést fait' p'i' i' ést croch'té au-d'ssus du poêle, p'i' i' ést apras chesser. Il l'â lavé, tout', prat, p'i' i' ést apras chesser. Lâ, i' dit, ça vâ allé' à d'main soèr avant qu' ça chesse. Faut qu' ça chess' lent'ment, p'i' i' dit, lâ, i' ést tout l' tem [temps] apras çâ, v's savez, p'i' i' dit, pour fér' prend' la forme à çâ.

— Le roè dit, 'a ést-tu belle, te'jours ?

— Ah ! b'en, 'a ést-tu belle ? Je l'ai pâs vu : c'st in habi' invésib'e !

— Ah ! le roè di' oui ; c'ést b'en l' fonn [fun][38]. B'en, oui, c'st in habi' invésib'e.

— Ah, bon ! C'ést çâ ! »

38. *Fun* (angl.) : Plaisir, joie.

C' fa't que... bon ! lâ, mon Ti-Jean, b'en, l' lend'main, i' fa't comm' d'habitude : i' s'assit p'i' i' s' barce, p'i' (e) l' médi [le matin], b'en, on vient gu'i porté' à déjeuner, p'is l' médi, on vient gu'i porté' à dîner, p'is l' soèr, on vient gu'i porté' à souper. L' soèr, comm' d'habitud' l' domestique arrive, p'is : « Comment ça vâ ?

— Ah ! ça vâ b'en ; ça vâ b'en ! Ah ! i' dit, lâ, lâ, j' su's r'pris su' in aut' morceau, p'i' i' dit, ça vâ b'en. À soèr, m' âs travailler jusqu'à mainnui' in heure. M' âs gu'i fér' çâ au p'us vit' possib'e, t' sé's ! Su' 'és dargniér's journées, si j' voés, lâ, que j' su's pris serré in peu, ça vâ fénir plus târd, i' a dit, que j' pensa's ; m' âs travailler jour et nuit', ah ! pour gu'i denner çâ au plus vit' possib'e, p'i' i' dit, moé, m'en aller, moé 'tou ! »

Fa't que... bon ! L' domestiqu' veille in p'tit peu avec, jâse in peu avec, p'is s'en vâ. P'is ça file encôr' p'usieurs jours. Fa't qu'enn' bonn' journée, l' domestique arrive avec le roè. « Ah ! le roè dit, faut que j' gu'y a'll' [aille], moé 'tou, faut que j' gu'y a'll' voèr ! » Pâr' avec le domestique, mecieu ! p'i' i's s'en vienn'nt su' Ti-Jean — p'is c'ta't tout proche — bon ! le roè arrive. Ah ! Ti-Jean s' leve, mecieu ! p'i' i' deunne in fauteuil au roè, p'i' in au domestique, p'is lâ, ça jâse, ça parle, p'is le roè dit : « P'is, comment ça vâ ?

— Ça vâ b'en, b'en ! B'en, j'ajev' vos pantalons, l' capô ést croch'té [accroché] lâ ; i' dit, lâ, aujo'rd'hui, j' l'ai r'pressé in peu, p'i' i' dit, le ress' d' l'habi' ést fait' p'is vot' capô' ést fait', la veste, i' dit, 'a ést apras chesser, lâ. Ça s'râs pâs b'en long. Çâ, c'ést pâ' in gros morceau ; ça prend pâs b'en du tem [temps] à chesser. Lâ, j' t-apra' 'és pantalons ; ça s'râ pâs b'en long. Lés pantalons, c'ést çâ qu' ést l' moins pire à fére. L' capô' ést pir' que çâ. C'ést dur pâs mal à fére, çâ. P'i' i' dit, 'a veste, tout çâ, i' dit, c'ést dur !

— Le roè dit, j'ai hât' de l'a'oèr, i' dit, j'ai hât' de l'a'oèr épouvantablement, pour voèr comment ça fa't. T' âs pris tés bonn's mesures ?

— Ah ! oui, j'ai pris més mesur's juss'e. J' vous réponds qu' 'a vâ vous fére, i' dit, comm' si' c'éta't fait', i' dit, vous savez, i' dit, qu' c'éta't fondu, p'i' i' dit, ça s'râ' fait' su' vot' corps, moulé'.

— Bon ! Ah !... le roè dit, j'ai hâte... j'ai hât' d' 'és a'oèr !

— Fa't que, i' a dit, pour moé, dans t'oâs quat' jours, à c'tte heur', j' su's bon pour fér' vos pantalons. Çâ, m'âs tout ajuster çâ, vos pantalons sont tout's faufilés, i' dit, i' m' reste à 'és coud'e, lâ, comm' faut, p'is fér' lés bâs [rebords], p'i' i' dit, clâ ! i' ést fini ! »

Fa't qu' le roè, b'en, a hâte... attend t'oâs quat' jours, p'is lâ, cés t'oâs quat' jours-lâ, i' dort pâs ni jour ni nuit'. I' â assé' hât' qu' cés t'oâs quat' jours-lâ ça s' pâsse. Ça prend... pour lui, ça prend six moâs ! Le roè â assé' hât' d'a'oèr l'habit...

Enn' bonn' journée, l' domestiqu' vient, p'is lâ, Ti-Jean dit : « Quiens ! lâ, tu dirâ' au roè, lâ, que demain i' viendrâ asseyer son habit. 'A ést pra' [prêt] ! » Ah, b'en ! l' domestique ést assez content qu'i' saut' drett' en l'air, mecieu' ! I' pâr' à 'a cours'

p'is ça file au château. I' a di' au roè, i' dit : « Vot' habi' ést prat ; lâ, i' dit, i' gu'i manque in p'tit peu d' pressage, p'i' i' dit, vous savez, in p'tit peu d'ajustage, lâ, p'i' i' dit, i' vâ fénir çâ c'tte nuit. P'i' i' dit, demain, 'a ést prat. I' vous fa't d'mander d'aller l'essayer, d'main ; lâ, 'a ést prat ! »

Ah ! le roè ést assez content, i' dort pâs d' la nuit', parle 'ien qu' d' l'habi' invésib'e, p'i' i' s' promène, p'is l' lend'mon matin, mecieu ! quant' sept heure' ést arrivé, schiou ! ça prend l' bord d' la maison, pour voèr Ti-Jean, mecieu ! l' tâilleur, p'is... vâ voèr l'habit.

Ah ! Ti-Jean ést l'vé, p'is Ti-Jean déjeune. I' di' au roè, i' dit : « Ça press' te'jours pâs b'en b'en. On â tout' la journée à vous asseyer çâ, p'is, lâ... Moé, i' dit, aujo'rd'hui, lâ, j' greill' mon bagage, lâ, p'i' i' dit, j' m'en vâs, moé 'tou ! Mecque... b'e'tôt, m'âs vous ajuster vot' habit, avant-médi, lâ, p'is, à médi, j' m'en vâs.

— Oué ! Le roè dit, c' correck ! »

Fa't que, i' y â t'oâs supports d'accroch'té' autour du poêle, p'tit poêl' qu'i' y â lâ, lâ. P'i' i' dit : « 'A ést tout' croch'té [accroché] lâ, lâ, p'i' i' dit, 'a ést prat ! » Ti-Jean s'en vient, p'i' i' tât' çâ, i' dit : « Ah ! oui, 'a ést b'en sec, lâ, p'is... » Décroch' le support, emmèn' çâ au roè, i' dit : « Tâtez, comm' c'ést du beau linge ! Tâtez ! » Le roè charche à tâter, mé' i' y a r'guien. Ah ! b'en, Sir' mon roè, i' dit, ah ! b'en, i' di' au roè, v's savez, c'ést correck, vous voyez r'guien, p'is... Ah ! oui, c'st in habi' invésib'e. On gu'i pens' pâs, v's savez, i' dit, on carcul' tout l' temps qu' c'ést in habi' ordinaire, hein ! P'is, ça s' fa't pâs souvent, çâ, cés habits-lâ, v's savez ! I' y â 'ien qu' dés roès qui ont çâ, dés habi' invésib'es. C'é' 'a deuxièm' que j' fa's. C'é' 'ien qu' la deuxièm' que j' fa's. C'ést pâs tout chacun qui 'n n-â !

— Le roè di' oui ! J'ai hât' de l' 'oèr ! »

Fa't que... lâ, le roè â hât' que Ti-Jean eill' [ait] féni de déjeuner, p'i' asseyer l'habit. Ti-Jean déjeune, s'assit, s' barce in peu. Bon ! Quant' ça vient vers neuf heures, neuf heure' et d'mie, Ti-Jean dit : « À c'tte heur', vous allé' ôter vot' ling' qu' vous avez lâ, lâ ; vous allez gardé' 'ien qu' vos suguiers [souliers]. Gardé' 'ien qu' vos suguiers, p'i' i' dit, ôtez vot' ling' vous avez lâ, vous allé' asseyer vot' habit ! »

Ah ! le roè ôt' sés culottes, sés pantalons comm' de raison, p'is sa ch'mise, gard' son ling' de d'ssour, sa camisole... « Non, non, ôtez çâ, i' dit, faut qu' vou' ôtez çâ !

— Comment ? Ôter çâ !

— Oué, oué ! Fau' ôter çâ. L'habi' ést invésib'e, mé' si l'habi' ést invésib'e, i's vont voèr vot' camisole ! Faut qu' vou' ôtez vot' camisole absôlument, mett' 'ien qu' l'habit !

— Le roè dit, ça fa't pâs, çâ !

— Comment, ça fa't pâs ? Si vous gardez vot' camisole, i's vont voèr la camisole. C'ést pâ' invésib'e, vot' camisole. I's vont voèr vot' camisole ; i's voèront pâs l'habit, mé', i's vont voèr la camisole ! P'is gardé' [gardez] 'ien qu' l'habit !

— Oué ! I' dit, j' peux pâs mett' de ch'mise ?

— Non, non ! Mettez pâs d' chemise ! Vou' allez vous mett' enn' cravate, par 'hemp', vous pouvez mett' enn' cravate, si vous voulez. Vous portez la minm' grandeur que moé ; p'is vous allez mett' vot' habit... p'is...

— Oué ! »

Le roè commence à ôter sa camisole, mé' ça l' gêne in peu. I' fénit qu'i' gard' sés suguiers, p'i' amanch' sa cravat' dans l' cou, p'is lâ, fa't l'ver le roè d'bout', p'is : « À c'tte heur', vous allez mett' vos pantalons ! » Fa't semblant d' gu'i envoyer dés pantalons dan 'és jambes, p'i' i' amanch' çâ, i' ajuss' [ajuste] çâ, i' dit : « Ça fa't, i' dit, vous savez, i' dit, ça fa't... I' y a pâ' enn' ligne, pâ' enn' ligne, ni trop grand ni trop p'tit : ça fa't juss'e. On peut pâ' a'oèr p'us juss' que çâ. P'i' i' dit, ça para't b'en ! »

Mé' le roè se r'garde ; i' ést flambant nu, p'i' i' se r'garde, p'is... bon ! I' vâ charché' 'a vess' [veste], p'is fa't semblant d' gu'i pâsser çâ dan 'és brâs, p'i' i' fa't semblant d' gu'i boutonner çâ, p'is... bon ! I' a dit : « Vous savez, i' dit, ça vous fa't, i' dit, on peut pâs d'mander mieux... on peut pâs d'mander mieux ! J'ai t-assez b'en r'ussi [réussi] dans més mesur's que j' n'ai pâs pris... c'é' 'a promiér' fois que j' prends dés mesur's de minme ! »

Le roè ést content p'i' i' ést pâs content ! I' ést content d'a'oèr son habit, mé', i' ést pâs content de s' voèr de minm' non plus ! I' dit : « Quoi ç' ça vâ fére, çâ, mecque j' soeill' [sois] déhors ?

— Comment, ça vâ fére ! Ça vâ fére, ça vâ êt'e in roè qui pâss' su' l' trottoèr, c'ést tout'... qui pâss' dan 'a rue, qui pâss' dans l' chemin. C'ést tout', çâ ! C'ést le roè qui pâsse, c' pâs d'aut' chose ! C'ést çâ qu' ça vâ fére. I's vont voèr qu' vous ête' habillé en neu' [neuf], in habit, c'ést tout'. I's voèront pâs votre habit, par 'hemp' ! Mé', i's vont b'en voèr qu' vous avé' in habi' invésib'e ; c'ést tout c' qu'i's vont voèr.

— Oué ! »

Prend l' capot, l' décroch' p'is fa't semblant d' gu'i mett' çâ encôr' su' l' dos, p'i' i' gu'i ajuste çâ... I' dit : « J' vous dis, Sir' mon roè, si vous étiez capab' de voèr' vot' habit, vous en s'r'ez [seriez] content. I' dit, 'a vous fa' assez b'en, i' a dit, 'a vous fa' assez b'en, vous savez, on peut pâs d'mander mieux ! »

Le roè charche à voèr, mé' tout c' qu'i' voét, c'ést lui-minme, c'ést son corps ni plus ni moins. I' dit : « À c'tte heur', vous allez mett' vot' chapeau, prend' vot' canne, p'i' aller fére in tour dans l' château. P'is lui, i' dit, vous savez, i' dit, marchez pâs plié en deux, lâ ! Raplombez-vou' in peu ; i' dit, marchez droètt' dans l' chemin. I' dit, d'abord, vous allez m' payer, moé ; j' m'en vâs, lâ. Faut j' m'en a'll' [aille], j' peux pâs resté' écitt' pluss' qu'in heure, i' dit, faut j' m'en a'lle : l'aut' m'attend. J' t-en r'târd déjâ ! Faut j' m'en a'lle ! Moé 'tou, j' m'en vâs. P'i' allez-vous-en che' vous tranquill'ment, prené' enn' marche [promenade] su' 'a rue, p'i' i' dit, faite' in tour ! »

Le roè prend sa cann' p'is mat son chapeau, comm' de raison, in beau chapeau, hein ! p'is sa canne. P'is mon Ti-Jean gu'i ajuss' çâ comm' faut. Le roè l'â payé, quinz' cents piasses, p'is mon Ti-Jean... mon Ti-Jean prend l' chemin lui 'tou, p'i' i' s'en vâ, p'i' i' s' pousse [39] au plus vite. P'is le roè prend l' chemin lui 'tou, pour s'en allé' au château. Mé', i' ést flambant nu comme in ver : i' â 'ien qu' sés suguiers [souliers] dan 'és pieds p'i' enn' cravat' dans l' cou.

Le mond' voeill'nt [voient] pâsser le roè ; i's voeill'nt b'en qu' c'ést le roè, ils le r'connaissent. Comm' de raison, par son visage, i's le r'connaissent. I' ont dit : « Comment ça s' fa't que le roè s' promèn' flambant nu dans l' chemin aujo'rd'hui ? » I' ava't b'en défendu à son domestiqu' p'i' à tout son mond' du château, de parler d' çâ, qu'i' s' faisa't fére in habi' invésib'e. « Ça vâ 'és surprend'e, i' dit, mecqu'i's m' voeill'nt sortir a'ec in habi' invésib'e. L' mond' vont... Tu vâs voèr, ça vâ surprend'e l' monde ! »

Fa't que parsonn' n'ava't parlé, parsonn' sava't çâ ; mé', lâ, ils l' voeill'nt prom'ner, dans l' chemin, flambant nu. I' ont dit : « Comment ça s' fa't, le roè ést-i' apras v'nir fou ? I' ést v'nu fou, çartain ! I' s' promèn' flambant nu dans l' chemin ! » Un sort déhors : « Heille ! Allez vous habiller, vous êt's flambant nu ! » 'Cou' don, i' commence à... P'i' in aut' qui sort, p'i' au roè : « Heille ! lâ, le roè, lâ, vous... comment ça s' fa't qu' vous êt's flambant nu, en suguiers dan 'a rue... »

Allons ! P'is, lâ, b'e'tôt, lâ, i' voét b'en qu' c'ést vré' [vrai], p'is c'st in tour qui gu'i â 'té joué. Lâ, i' prend l' chemin à 'a course' p'i' i' s'en vâ che' z-eux. I' éta' insulté en pied noèr, lâ. Le roè 'ta' insulté, p'is lâ, lés ord's de charcher Ti-Jean. « Où c' qu'i' ést allé ? » Mé', Ti-Jean, i' ést disparu. I' ést payé, p'i' i' ést parti, p'is...

Fa't que... i' ont charché Ti-Jean. Impossib'e ! Mé', lâ, Ti-Jean, lui, i' s'ést en-allé che' z-eux. Fa't qu' ah ! Quand i' â arrivé che' z-eux, ça a pri' in peu d' temps, comm' de raison, à s'en aller che' z-eux. B'en, Ti-Jean 'ta't b'en habillé, b'en soell [swell] [40]. C'ést pâs dés habi' invésib's qu'i' ava't lâ, lui ; c'st enn' belle habit, b'en habillé, mecieu ! C'ést pâ' in homm' de r'guien qui arriv' che' z-eux.

Frappe à 'a porte, p'is la vieill' vient gu'i rouvrir la porte : 'a r'conna't Ti-Jean. C' fa't b'en in an au-d'ssus qu'i' ést parti. 'A r'conna't Ti-Jean. « Mé', comment ça s' fa't, 'a dit, c'ést toé ! N'us aut's qui t'attenda'ent ; c' fa't longtemps qu'on t'attenda't. On s'attenda't minm' que tu grouill'ré's pâs !

— Oué, oué, i' dit, j' grouill'rai pâs, oué ! I' a dit, j' vous ai dit, ma mére, quant' j'ai parti d'citte, que mon pére, lui, ava't pâs d' talent, i' a dit, i' éta't pâs capab' de viv'e à r'guien fére ! Moé, j'ai vécu à r'guien fére, p'is j' viva' à pârt d' çâ ! »

39. *Pousser* (se) : S'en aller, s'éloigner à toute allure.
40. *Swell* (angl.) : Bien mis, en tenue élégante, chic.

Ramâss' son argent, mecieu ! i' ava' in affér' de t'oâs mill' piass's dans sés poches. Mat çâ su' 'a tab'e, i' dit : « Gârd' [regarde], la mére, i' dit, comment c' qu'on fa't çâ d' l'argent ! L' pére, i' â travaillé tout' sa vie. Moé, j' travaill'rai pâs d' minme ! »

Fa't qu' mon Ti-Jean, i' â resté che' z-eux, p'i' i' a fait' dés cadeau' à son pére. Mé', i' a pâs r'fait' d'habi' invésib'es. Non, i' a pâs r'tourné !

2 — L'ENFANT MAUDIT

Autrefois, dans un petit village de France, vivaient deux cultivateurs dont l'un s'appelait Monsieur Madelon, et l'autre, Monsieur Langlois. Le premier était veuf et père d'une fille de vingt ans, nommée Rose, qui venait de terminer ses études. C'est elle qui veillait à l'entretien de la maison.

Ces deux fermiers, deux voisins, cultivaient une saine émulation : chacun visait à obtenir de plus grosses récoltes et de meilleurs produits que son émule. D'une année à l'autre leur ambition de dépasser le succès du voisin était toujours constante. Mais ces deux fermiers s'entendaient à merveille, s'estimaient et se visitaient mutuellement. On pouvait difficilement trouver une meilleure entente entre deux voisins, entre deux familles !

Monsieur Langlois vivait avec sa femme et sa fille Simone. Rose, la fille de Monsieur Madelon, avait, comme je l'ai signalé plus haut, terminé ses études et se chargeait des soins du ménage. Le père de Rose désirait ardemment que cette dernière se trouve un mari. Mais Rose ne se pressait pas de fonder un foyer. D'ailleurs son tempérament ne la portait pas à agir avec précipitation. Souventes fois, Monsieur Madelon disait à sa fille : « Il faudrait, Rose, que tu penses au mariage ! Je commence à vieillir ; il conviendrait que tu te choisisses un compagnon capable de continuer la culture de ma ferme ! »

Rose s'intéressait à un jeune homme, un menuisier qui s'occupait de construction dans la région. Il répondait au nom d'Alfred Herbier. C'était un pauvre diable, passablement timide. Il rencontrait Rose assez souvent, dans les réunions familiales ; il l'accompagnait même dans les veillées et lui parlait souvent, mais ses conversations avec la jeune fille lui étaient une sorte de supplice. Il s'imaginait qu'il ne pouvait lui parler parce que les Madelon étaient à l'aise, qu'elle était héritière des biens paternels, donc assez fortunée, et surtout parce qu'elle appartenait à une classe sociale assez élevée. Il était toujours très mal à l'aise quand il causait avec Rose. Celle-ci lui parlait souvent, mais, lui, il tendait plutôt à s'en éloigner. Il aimait beaucoup cette jeune fille, mais il était loin de penser que Rose Madelon avait le même sentiment à son égard.

Un soir, Rose prend l'initiative d'organiser une veillée, chez des amis. Le principal invité n'est autre qu'Alfred Herbier, et le but que visait la jeune fille était de pouvoir rencontrer le jeune Herbier, un homme d'une beauté et d'une honnêteté remarquables.

On se rend à cette veillée organisée en l'honneur d'Alfred Herbier. Il était le héros de la fête. Quand vient le moment d'ouvrir la danse, Rose Madelon se lève et va demander Alfred pour partenaire. Au cours de la danse, la jeune fille parle d'abord de sujets généraux, puis bientôt elle demande à Herbier s'il pense à devenir fermier et si jamais il a songé à cultiver une propriété de l'importance de la ferme Madelon? « Ah ! répond le jeune homme, c'est le grand rêve de ma vie de devenir fermier ! Mais je suis certain de ne jamais pouvoir m'élever à ce rang-là. Je suis trop pauvre ! Pour posséder une ferme et la cultiver, il faut de grands capitaux; je ne pourrai jamais acheter de propriété, ni l'exploiter, faute d'argent ! »

Rose Madelon afficha un large sourire et dit au jeune homme : « Alfred, si tu m'aimais autant que je t'aime moi-même, tu aurais facilement accès à la propriété de tes rêves?

— Mais pourquoi? Comment pourrais-je...

— Eh bien ! si tu m'aimais, continue Rose, nous deviendrions époux et femme ! Tu es le seul homme que je désirerais pour mari. De plus, mon père veut que je me marie. Mais je n'aime aucun homme, sauf toi !

— Mademoiselle Madelon, reprend Alfred Herbier, si vous m'avez invité pour rire de moi, ce n'est pas juste ! Moi, je ne ris de personne, il me semble, et j'ai répondu à votre invitation, croyant que c'était pour moi un devoir de politesse. Je ne veux donc pas être la risée des gens, et servir de bouffon à qui que ce soit ! »

Rose se confond alors en excuses et revient à sa déclaration antérieure. « Il n'est nullement question de risée, crois-moi ! Mes sentiments sont véritables et sincères. Mes paroles, tu dois les prendre dans leur vrai sens ! Je t'ai bel et bien dit la vérité ! »

Là, Alfred Herbier se met à réfléchir un peu. « Si vous m'avez parlé franchement, je me propose d'aller vous visiter chez votre père et de discuter sérieusement ce projet. Moi aussi, il y a longtemps que je pense à vous, mais vous connaissez ma timidité. D'ailleurs, je n'aurais jamais cru que vous m'aimiez à ce point !

— Eh ! oui, Alfred, je t'aime beaucoup ! »

Les deux amants se donnent rendez-vous chez Monsieur Madelon; Alfred promet d'aller y rencontrer Rose, une fois par semaine. Il s'acquitte de sa promesse, mais la timidité l'empêche de faire les premières démarches auprès du fermier Madelon. Rose prend les devants et essaie de lui faciliter la conversation. Monsieur Madelon n'était pas un homme timide et il met tout en œuvre pour mettre le jeune Herbier à l'aise.

Alfred courtise Rose pendant une couple de mois, puis les deux amoureux décident de se marier. Mademoiselle Rose Madelon devient, par le fait même, madame Alfred Herbier.

Monsieur Madelon n'a pas vécu longtemps après le mariage de sa fille. Le fermier décédé, Alfred et sa femme sont restés les seuls héritiers de toutes les

propriétés et des économies de Monsieur Madelon. Ils ont continué comme auparavant à exploiter la ferme du défunt propriétaire.

Alfred Herbier ressemblait un peu à Monsieur Madelon ; il était ambitieux et tentait sans cesse de faire mieux que son voisin Langlois. Chaque année, on assistait à la même compétition amicale. Madame Herbier exprima, un jour, à son mari, son admiration pour le nouveau cultivateur qu'il était. « Je ne pensais pas que tu possédais tant de talent pour la culture de la terre ! Je te savais bon menuisier, mais tu es aussi un bon fermier !

— Ah ! je fais mon possible, répond Alfred en riant ; j'ai au moins l'ambition de conserver l'héritage que nous a légué ton père. J'essaierai toujours de le conserver ! »

Alfred Herbier était ardent au travail, homme prévoyant et homme d'idéal !

Un jour, le couple Herbier imita les autres couples en donnant naissance à un enfant que l'on baptisa du nom d'Albert, Albert Herbier. Fils unique, Albert fut éduqué par ses parents jusqu'à l'âge de cinq ou six ans ; ensuite, on le plaça dans une institution pour y faire des études. Plus tard, Albert poursuivit sa formation à l'extérieur.

Au moment où Albert atteignit dix-sept ou dix-huit ans, le père le retira temporairement des études psour le ramener à la maison : Madame Herbier était sérieusement atteinte de maladie ! « Ta mère est gravement malade, dit le père à son fils ; je ne sais pas ce qui peut lui arriver ! »

Un bon matin, madame Alfred Herbier fait demander son fils Albert à son chevet et lui dit : « Albert, je vais mourir ! Ma part d'héritage, je te la donne ! Ton père aussi a partagé l'héritage de mon père. Il a hérité de l'argent, mais toutes les propriétés que tu vois ici étaient miennes. Je te les donne. Pour moi, la vie s'achève ; je n'ai pas pour longtemps à vivre, maintenant ! Mon fils, tu vas me faire une promesse. Ton père avance en âge ; il faut que tu le gardes avec toi et que tu lui procures le plus de bonheur possible ! »

Albert fond alors en pleurs. « Mon fils, tu vas me faire cette promesse ! Ton père a été tellement bon pour nous deux, il ne faut pas que tu lui causes de soucis après mon départ !

— Maman, repart Albert, papa restera avec moi aussi longtemps qu'il le souhaitera. Jamais je ne me marierai ; je ne suivrai pas là-dessus l'exemple de mon père ! »

Madame Herbier fait alors venir son mari près d'elle. « J'ai une chose à te demander, à toi aussi, lui dit-elle, une seule chose, avant de quitter la vie. Je te demande de ne jamais te remarier pour empêcher notre fils de souffrir à cause d'un second mariage. Tu sais qu'une belle-mère ne s'accorde pas toujours avec les enfants d'un premier mariage. Nous n'avons que cet enfant-là ; je ne voudrais pas que notre fils connaisse la misère. Il me semble que vous pouvez payer le salaire d'une servante

ou de toute autre personne pour prendre soin du ménage, et que vous pouvez vivre tous les deux, dans votre maison, et être heureux même après ma disparition ! »

Cette conversation porta un dur coup au papa et à son fils. Peu après, on jugea à propos de faire venir le prêtre pour administrer à madame Herbier les derniers sacrements. Puis, la femme mourut. On procéda à ses funérailles avec tout le déploiement et les plus grandes cérémonies possibles. Monsieur Herbier et son fils continuèrent à vivre normalement. On réclama les services d'une servante pour avoir soin du ménage, et le jeune homme continua ses études jusqu'à l'âge de vingt et un ans.

Ses études terminées, Albert retourne chez son père qui vivait seul. Alfred Herbier avait beaucoup changé. Il s'ennuyait, il ne fréquentait plus ses amis, il mangeait peu par manque d'appétit, et ne s'intéressait plus au travail, il était totalement désœuvré. La ferme produisait grâce au travail d'ouvriers engagés, mais Alfred Herbier ne dirigeait presque rien.

À son retour des études, Albert Herbier, le fils d'Alfred, prit la place de son père à la direction de la ferme et continua l'exploitation agricole tout en redonnant, autant que possible, le courage à son père.

Dans le voisinage de la ferme Herbier, vivait une célibataire assez âgée que l'on appelait Lazarine. C'était la plus belle femme du milieu, mais sa valeur était plutôt médiocre. C'était une femme volage qui n'avait pas très bonne réputation. Alfred Herbier en était amoureux, mais il n'osait déclarer ses intentions ; il savait que son fils n'approuverait pas ses relations avec Lazarine et la réputation de cette dernière faisait hésiter le veuf à l'épouser. Il pensait et repensait à sa situation ; il se souvenait de la promesse faite à sa défunte femme de ne jamais se remarier. Mais par ailleurs, il se disait : « Je ne puis tout de même pas terminer ma vie seul ! Ce serait beaucoup trop long ! »

L'après-midi d'une belle journée, Alfred Herbier se berçait sur sa galerie pendant qu'Albert accompagnait ses employés au travail. Alfred voit passer Lazarine sur la route et lui crie : « Viens ici, un moment ! J'ai à te parler ! »

La fille s'approche du veuf Herbier et, sur son invitation, va s'asseoir près de lui. « Lazarine, lui dit Herbier, depuis un certain temps, il m'est passé bien des idées par la tête à ton sujet, mais je n'ai jamais pu me décider à t'en parler. Aujourd'hui, cependant, je veux te faire part de mes plans.

— De quoi s'agit-il donc ? demande Lazarine.

— Si tu n'étais pas une femme ruinée de réputation, je t'épouserais. Je t'aimerais assez pour t'épouser ! En ma compagnie, tu serais à ton aise : nous avons de l'argent, des biens, de quoi faire la plus belle vie du monde ! Même malgré ta piteuse réputation, je t'épouserais, mais il te faudrait me faire la promesse de revenir à une vie de femme honnête. Il te faudrait changer de vie !

— Avec un homme comme vous, reprend Lazarine en riant, je changerais certainement de vie ! Une femme ne peut demander mieux que demeurer ici ! Vous avez de l'argent, vous êtes heureux, vous vivez dans un paradis ! Par contre, moi, je suis une pauvre fille, j'ai fait tout ce que j'ai pu pour gagner ma vie. Tout ce que j'ai fait, c'était dans le but de gagner ma vie !

— Si tu promets, reprend Alfred Herbier, de changer de vie et de vivre en femme honnête, je vais t'épouser ! »

Alfred et Lazarine font des ententes, décident de s'unir par le mariage sans en parler à Albert. Un bon matin, Alfred épouse Lazarine. Son fils Albert en ressent un gros chagrin, mais il se garde bien d'adresser un seul reproche à son père.

Après le mariage, Lazarine commence à récriminer contre la maison, alléguant qu'elle était ancienne. En fait, la demeure était jolie, mais elle affichait un ancien style. Lazarine dit à son nouveau mari : « Moi, je ne reste pas dans cette demeure qui est trop ancienne ! Nous sommes assez à l'aise pour nous faire construire une habitation plus moderne que celle-ci !

— Je te comprends, réplique Alfred Herbier, mais je ne suis pas seul ici ; mon garçon vit avec moi ! Moi, j'ai passé ma vie ici en compagnie de ma première épouse, c'est ici que j'ai élevé mon enfant, et nous n'avons jamais manqué de confort dans cette habitation. Pourquoi ne pas continuer à y vivre ensemble ?

— Non ! rétorque Lazarine ; moi, je ne suis pas de cet avis ! Notre rang social nous interdit de demeurer dans cette ancienne maison qui n'est tout de même qu'une cabane où il n'est pas agréable de rester ! »

Chaque jour, Lazarine revenait à la charge auprès d'Alfred et lui répétait ses propos aigres contre leur demeure. Là, Alfred Herbier se rendit compte qu'il avait fait un faux pas capable de lui enlever tout bonheur à brève échéance.

Un bon matin, Albert, le fils d'Alfred Herbier, se retire dans un petit parc où l'on a installé des bancs ; il se tient à l'écart pour se reposer et rebrasser plusieurs préoccupations qui le hantent. D'ailleurs, il vivait le moins possible à la maison. Il s'arrangeait pour déjeuner après son père et Lazarine ; le midi, il s'ingéniait à dîner après eux, et faisait de même pour le souper.

Alfred Herbier s'apercevait que son fils avait changé d'attitude, et qu'il les fuyait de plus en plus, lui et sa femme. En voyant son fils dans le petit parc, Alfred va le rejoindre ; il le trouve assis sur un banc, le visage entre les mains, perdu dans des pensées sérieuses. « Qu'as-tu, Albert ? lui demande le père. Je vois que tu as de la peine !

— Non, répond le fils, je n'ai pas de peine !

— Tu as sûrement de la peine ! D'ailleurs, je sais ce qui te préoccupe. Tu n'as pas pu accepter mon second mariage !

— Ah ! votre mariage ne me regarde pas du tout ! Vous saviez quel était votre devoir, vous étiez assez vieux pour prendre vous-même une décision. Je n'avais aucun conseil à vous donner, aucune volonté à vous dicter en ce domaine ! Vous avez agi selon vos goûts. Si vous êtes heureux, tant mieux ! Si vous êtes malheureux, tant pis, mais ce n'est pas moi qui l'ai voulu ! Vous êtes le seul responsable de votre situation !

— Mon fils, répond Alfred, je dois t'avouer que mon plus beau temps est terminé ! J'entrevois un avenir assez sombre ! »

Ces derniers mots déclenchèrent des sanglots chez le père. « Je regrette beaucoup, finit-il par continuer, je regrette beaucoup d'avoir manqué à la promesse que j'avais faite à ta mère, je regrette beaucoup de m'être remarié !

— Il est trop tard pour revenir là-dessus ; il nous reste à travailler et à nous comporter de façon à être le plus heureux possible !

— Très bien ! Mais tu sais que ta belle-mère, ma deuxième femme, ne veut plus rester dans notre maison actuelle ! Elle voudrait demeurer dans une autre maison moderne, élégante, une sorte de petit château ! Je comprends que ce serait agréable pour elle, mais moi, j'ai vécu ici avec ta mère, c'est dans cette maison-ci que je t'ai élevé et il me semble que nous y étions heureux ! Il me semble qu'avec un peu de bonne volonté, nous pourrions continuer d'y être heureux. Mais ta belle-mère ne veut rien entendre. Je ne sais plus que faire !

— Si vous voulez mon opinion, reprend Albert, prenez tout, dépensez tout, mangez les biens et les économies, je n'y mettrai aucun obstacle ! Je suis bien instruit, je suis capable de gagner ma vie par moi-même ! Quand la vie me sera intenable ici, je m'en irai ailleurs et j'y gagnerai ma vie. Moi je suis jeune, mais vous, vous avancez en âge. Dépensez l'argent, liquidez tous nos biens, je ne demande qu'une chose, votre bonheur ! Donnez à votre nouvelle épouse ce qu'elle désire pourvu que vous ayez la paix et le bonheur ! »

Alfred Herbier prit donc la décision de bâtir une nouvelle demeure. Bientôt on vit s'élever une belle petite maison, ou plutôt un château, presque un palais. La construction terminée, Alfred Herbier alla conduire Lazarine dans sa nouvelle demeure, puis il annonça à Albert : « Quant à toi, nous t'avons réservé la plus belle chambre de la nouvelle maison. Tu n'as qu'à venir l'habiter !

— Non, père, ne me réservez pas de chambre, chez vous. Moi, je reste ici. C'est ici, mon chez moi ! Ma mère y a habité, mes grands-parents et mes ancêtres ont tous vu le jour ici, et moi, je veux continuer à demeurer ici comme autrefois ! Vous deux, installez-vous dans votre nouvelle maison ; vous y serez heureux. Moi, je vais continuer à vivre ici ! »

Quand le père se rendit compte que son fils s'entêtait à ne pas le suivre dans sa nouvelle demeure, il s'en attrista. Mais il s'aperçut que toute contrainte de l'amener vivre avec eux était inutile et impossible. Le fils ne voulait d'aucune façon quitter la maison paternelle !

Albert continue à vivre seul dans l'ancienne maison des aïeux pendant que Alfred et Lazarine vivent dans la nouvelle demeure. Quelque temps plus tard, Alfred devint père d'un second fils que l'on nomma Gilbert. La naissance de cet enfant incita Albert à aller visiter son frère et à fréquenter la maison plus souvent. Il se rendait fréquemment voir le bébé ; c'était un grand désennui pour lui.

Albert se sentait attiré vers Simone Langlois, la fille du voisin Langlois. Elle était un peu plus âgée que lui, mais on les voyait souvent ensemble, soit en promenade, soit dans les veillées. Mais jamais il ne lui avait fait la moindre déclaration d'amour, jamais il ne lui avait parlé de mariage. De son côté, Simone Langlois avait été, sur ce point, aussi discrète qu'Albert Herbier.

Chaque matin, Albert allait faire sa prière dans une petite chapelle à peu de distance de chez lui. Albert se levait assez tôt, le matin, et ensuite, allait faire sa prière à la petite chapelle. Sur son parcours, il devait traverser un bras de rivière au moyen d'un pont. Un bon matin, du haut du pont, il aperçoit Simone Langlois au bord de la rivière, une canne à pêche en mains ; elle était en train de pêcher.

Pendant que, immobilisé, Albert observe la jeune fille qui pêche, un éboulis se produit et projette Simone dans le courant de la rivière. L'eau était profonde et la jeune fille ne savait pas nager. Albert plonge immédiatement dans la rivière et va repêcher Mademoiselle Langlois à la veille de s'évanouir.

Albert prend aussitôt la jeune fille dans ses bras et la transporte chez lui, dans la vieille maison, où il choisit des habits conservés en souvenir de sa mère et les donne à Simone en lui disant : « Changez vos vêtements mouillés, sans tarder ! Si vous retournez chez vous dans l'état où vous êtes, votre mère, déjà malade, peut en ressentir un choc qui compromettrait peut-être sa vie. Ma mère avait à peu près la même taille que vous ; revêtez ses habits pendant que vous ferez sécher les vôtres. Quand vos vêtements seront secs, vous les reprendrez, et vous pourrez retourner chez vous. Votre accident passera inaperçu, et il n'y aura aucun danger d'indisposer votre maman ! »

La jeune fille suit le conseil d'Albert ; elle échange ses habits mouillés contre ceux que le jeune homme lui présente, fait sécher ses propres vêtements et retourne chez elle en compagnie d'Albert. Les Langlois avaient trouvé que l'absence de Simone s'était un peu prolongée. Mais Albert et sa protégée leur racontent l'accident sans le dramatiser, après quoi le jeune homme retourne à ses occupations.

Le petit Gilbert Herbier vieillissait comme tous les autres, lui aussi. Quand il eut atteint l'âge de cinq ou six ans, Albert passait une partie de ses loisirs dans le parterre en compagnie de son petit frère Gilbert. Il consacrait souvent son temps, parfois une journée entière, dans le bocage, à jouer avec l'enfant. Quand il n'accompagnait pas les employés de la ferme, Albert passait de grandes journées à se désennuyer avec Gilbert.

Dans la région, on aperçut des loups qui rôdaient, et les fermiers commencèrent à exercer une surveillance assez attentive, à cause du danger que couraient les

troupeaux et même les enfants. Un avant-midi, Albert était encore à jouer avec son petit frère quand trois ou quatre fermiers des alentours rejoignent le jeune homme et lui disent : « Albert, tu possèdes un fusil, d'ailleurs tu es le seul à te servir d'une arme à feu. Ce matin, nous avons vu un loup. Si tu le voulais, nous lui donnerions la chasse et nous tenterions de le détruire. Tu sais que les loups sont dangereux pour les animaux et même pour les enfants. C'est dangereux, un loup ! Si tu le voulais, nous tenterions de tuer celui-ci !

— Certainement ! répond Albert, je suis prêt à vous accompagner. Cet après-midi, si vous le voulez bien, nous irons traquer le loup ! Réunissez un groupe de cinq ou six volontaires, et nous irons chasser le loup ensemble ! »

En entendant parler de l'excursion de chasse au loup organisée pour l'après-midi, le petit Gilbert dit à son grand frère : « Moi aussi, je veux aller à la chasse au loup ! » Le petit Gilbert, âgé de six ans, se fiait sur l'habitude d'Albert de le traîner partout. Mais, cette fois, le grand frère répond : « Non, Gilbert, tu ne viendras pas avec nous ! C'est trop dangereux pour toi ! Parfois, une maladresse, une malchance... tu sais qu'une arme à feu c'est très dangereux ! Non, je ne t'amène pas, à cause du danger dont tu pourrais souffrir ! »

Le petit Gilbert se met à pleurer et saute au cou d'Albert pour l'attendrir. « C'est inutile, de dire Albert, tes manifestations n'avanceront à rien, tu ne viendras pas ! Souvent, je t'amène avec moi en excursion, mais cette fois-ci, je ne peux pas t'amener, c'est trop dangereux ! »

Le petit Gilbert part en pleurant vers la demeure de ses parents, en vue d'aller cacher son chagrin dans sa chambre. Pendant qu'il s'éloigne, Albert lui répète les raisons de son refus : « Même si tu pleures, il m'est impossible de t'amener à la chasse. Comprends que, s'il t'arrivait un accident, ta mère m'en rendrait responsable. Je ne puis vraiment pas céder à ta demande, Gilbert ! »

Peu après le dîner, les volontaires organisent leur départ pour la chasse au loup. Albert se dirige vers sa chambre pour y prendre son arme à feu. Il avait l'habitude de toujours laisser son fusil et ses munitions dans sa chambre fermée à clé. Pendant qu'il monte au second étage pour aller chercher son arme, il entend une détonation venant de sa chambre. Il se précipite vers le bruit ; il trouve sa porte ouverte et aperçoit le petit Gilbert étendu par terre, les mains sur le fusil, baignant dans son sang, apparemment sans vie.

Albert se jette sur son jeune frère en pleurant et en demandant comment expliquer que cet enfant soit en possession de cette arme à feu, alors que sa porte de chambre était sous clé. Mystère !

Bientôt, Lazarine vient se jeter sur son enfant en pleurant et criant sous le nez d'Albert : « C'est toi qui es l'assassin de mon fils ! C'est toi qui as tué ton frère !

— Non, ce n'est pas moi ! riposte Albert. Non, je n'ai eu connaissance de rien ! Quand je suis arrivé, Gilbert était étendu sur le parquet comme actuellement, et il tenait le fusil entre ses mains !

— Ce n'est pas vrai, hurla Lazarine. Tu n'es qu'un menteur ! »

Entre-temps, Alfred Herbier arrive sur les lieux. Lazarine saute au cou de son mari et lui dit : « Regarde ton Albert ! Rends-toi compte de ce qu'il est ! Un assassin ! Il a tué son petit frère par jalousie. Il constatait que c'était son frère qui allait recevoir tes héritages. Il l'a tué pour s'en débarrasser ! »

Albert continua de nier et répéter ses protestations : « Non, ce n'est pas moi qui l'ai tué. Je n'aurais jamais pu faire de telles choses ! » Mais la fumée s'échappait encore du canon de l'arme, et l'arme, c'était Albert qui la tenait dans ses mains après l'avoir enlevée des mains de Gilbert ! « C'est bien toi qui l'as tué ! criait le père. Tu as encore l'arme en mains. Tu ne mérites pas de rester ici, dans la maison paternelle ! Je te maudis ! Je ne te reconnais plus pour mon fils. Quitte la maison au plus tôt ! Un garçon qui, comme toi, tue son frère, ne mérite pas de demeurer à la maison paternelle ni d'être reconnu par son père ! Je te maudis ! »

À ces paroles, Albert franchit la porte de la maison. En descendant l'escalier de la galerie, il croise la demoiselle Langlois. Celle-ci essaie de l'arrêter, mais impossible ! Il passe à côté d'elle sans y prêter la moindre attention. Elle a beau lui parler, Albert n'entend rien. Il s'élance ensuite sur la route, en pleurant, le visage recouvert de ses deux mains. Il s'avance au pas de course sur la route sans savoir où il va ! Il se répète intérieurement : « Mon père m'a maudit ! Mon père m'a chassé ! » Il marche ainsi tout l'après-midi.

Le soir, vers six heures, je suppose, il était rendu dans une région nouvellement ouverte à la colonisation, comme nous dirions. Il passe près d'un champ qu'un cultivateur est en train d'ensemencer. C'était le temps des semences. Le paysan semait du grain. Il voit ce voyageur passer en pleurant. Il s'avance vers la route et demande à l'homme affligé la cause de sa douleur, ce qui lui cause ce chagrin. Albert lui répond : « J'ai été maudit par mon père ; on m'a chassé de la maison paternelle pour avoir tué mon frère ! Je m'enfuis, je ne sais où je vais. J'ai l'intention de marcher jusqu'à ma mort pour m'éloigner le plus possible, pour ne jamais revoir mon père, ne jamais reparaître dans ma famille ! »

Albert continue à marcher ; il marche toute la nuit presque sans s'arrêter. Il fait un seul petit arrêt pour prendre un bref repos, et, le lendemain, il continue sa route. Arrivé dans un petit village bien isolé, il entre dans une maison et demande à manger. Comme il n'a pas un sou dans sa poche, il demande au nom de la charité. On lui sert un repas. Albert remercie ses bienfaiteurs et continue sa route comme à l'accoutumée. Il marche encore longtemps, plusieurs jours, mangeant où il peut, dormant parfois dehors, parfois dans une famille.

Un soir, il s'arrête au pied d'une côte très raide. Il était fatigué, il s'était blessé les pieds dans ses chaussures à cause du manque d'entraînement à la marche. Il pouvait à

peine avancer. Il s'assoit au pied d'un arbre et pleure en pensant à tous ses malheurs et aux événements effrayants des derniers temps. La nuit était noire à cause de la pluie. Il était assis au pied de l'arbre, sous l'orage, le ventre creux et incapable de faire taire la faim.

Tout à coup, Albert entend le bruit d'une voiture dévalant la côte, des cris de gens effrayés et le galop de chevaux hors de contrôle. Il s'avance au milieu de la route pour mieux identifier ce vacarme qui s'approche de lui. Soudain, il aperçoit, à quelques pas, une voiture, deux chevaux filant à toute allure, hors de contrôle par la peur, et, dans la voiture, deux hommes effrayés qui ne peuvent plus contrôler la vitesse de leur attelage.

Albert s'élance vers les chevaux, réussit à les saisir tous les deux par la bride, se suspend à leur tête et finit par les arrêter après s'être laissé traîner sur une bonne distance.

Un homme saute de la voiture, un homme relativement jeune ; il s'approche des chevaux pour tenter de les pacifier. Il trouve Albert agrippé à la bride de chaque bête et encore capable de tenir les chevaux en respect. Le cocher s'aperçoit qu'Albert a eu les jambes massacrées par les sabots des chevaux et les pieds meurtris sous les pieds des bêtes.

Soudain, Albert lâche les brides et tombe évanoui sous les chevaux. Le cocher tire le jeune homme de sa fâcheuse position, l'installe à côté de la route et crie à son compagnon resté dans la voiture : « Mon maître, venez voir ce que je viens de constater. Une chose presque incroyable ! Un seul homme a arrêté les chevaux lancés à toute allure ; c'est incroyable ! Nos chevaux ont été maîtrisés par ce seul homme ! »

Le passager descend lui aussi de voiture et vient se rendre compte du fait que lui a signalé le cocher. Albert gisait à côté de la route et commençait à reprendre ses esprits ; le cocher s'était affairé à le ranimer. Albert reprenait connaissance. Le passager n'était autre qu'un millionnaire en voyage. Il dit à son cocher, en tirant un pistolet de sa poche : « Conduis ces deux chevaux dans le sous-bois et tue-les tous les deux ! Demain, nous irons à la ville la plus rapprochée, et nous en ramènerons deux autres bêtes ! Tu vas retirer les tentes de toile de la voiture et tu vas les installer ici pour la nuit. Nous allons héberger cet homme-là — en montrant Albert — et demain matin, nous continuerons tous les deux notre route ! »

Le cocher prend les chevaux par la bride, se retire à l'écart, et les abat tous les deux. Il installe les tentes, prépare la cuisine à même les provisions transportées dans la voiture. Albert mange avec le riche voyageur et son cocher ; mais Albert ne cesse de pleurer.

Le millionnaire dit au jeune homme : « Comment se fait-il que tu pleures sans arrêt ? Et où vas-tu par une semblable tempête et en pleine nuit ? De plus, tu m'as l'air de n'être pas chaudement vêtu ; tu n'as pas un sou noir en poche ! »

Albert lui raconte la cause de son aventure, mais sans dévoiler son nom à son riche interlocuteur. « Quel est ton nom ? lui demande ce dernier.

— Appelez-moi comme bon vous semble, mais moi, je ne puis révéler mon nom à qui que ce soit !

— Et pourquoi ? questionne encore le riche voyageur.

— Parce que, d'une heure à l'autre, il est possible que la Justice tente de m'arrêter. On m'accuse d'avoir tué mon frère. Je suis innocent, mais personne ne peut m'aider à prouver mon innocence !

— S'il en est ainsi, reprend le millionnaire, tu vas faire route avec moi ! Tu as fait beaucoup pour nous, cette nuit ! Si tu n'avais pas maîtrisé nos chevaux, nous serions probablement morts, nous deux, en ce moment ! Quoi qu'il en soit, tu nous a rendu un grand service. Si tu le veux, je vais te donner un nouveau nom ; de toute façon tu ne peux pas gagner ta vie sans nom ! Je vais te prendre pour secrétaire. D'après ce que je puis constater, tu es bien instruit. Tu vas travailler pour moi à titre de secrétaire. Je m'en vais en Angleterre, et tu vas m'y accompagner. Tu vas m'aider à surveiller les gros commerces que je dirige. Tu seras mon bras droit. Je vais te payer un bon salaire, tu pourras ainsi gagner ta vie !

— Donnez-moi le nom que vous voudrez, insiste Albert. J'accepterai de prendre n'importe quel nom !

— Eh bien ! je vais te donner un nom... un nom anglais. Je vais t'appeler David Mackenzie. Désormais, ce sera ton nom ! »

Albert, devenu David Mackenzie, décide de suivre le riche voyageur. Le lendemain matin, on attelle deux nouveaux chevaux, on monte en voiture, et les voyageurs reprennent la route. Après avoir roulé pendant plusieurs jours, ils entreprirent de traverser en Angleterre. Une fois en Angleterre, le millionnaire se réinstalla chez lui et reprit ses occupations habituelles, la gérance de ses commerces. David Mackenzie était le secrétaire du riche Anglais qui commerçait je ne sais trop dans quelle spécialité.

Le millionnaire s'est vite attaché à David Mackenzie, un homme d'une très grande valeur. Il était honnête, actif, un homme en qui on peut mettre toute sa confiance à propos de n'importe quel problème. Le millionnaire appréciait beaucoup les grandes qualités de son secrétaire. À tous les ans, même à chaque mois, le riche commerçant lui donnait facilement de beaux cadeaux en argent, et c'était la bonne entente entre le patron et l'employé. Mais David n'était pas réellement heureux. Il ne pouvait oublier les circonstances de son départ de la maison paternelle. Son bonheur en était constamment perturbé.

David était tranquille, mais constamment pensif. Souvent, le millionnaire le surprenait à pleurer, dans différents endroits, même à son bureau. Le patron tâchait, de toutes sortes de façons, de le consoler, de l'encourager. Plusieurs fois, David avait déclaré à son patron qu'il préférait la mort à la vie !

Tout en prenant les intérêts de son patron, David économisait de bonnes sommes d'argent. Il tirait parti, en plus de son salaire, de certaines branches de commerce que le patron lui laissait organiser à son profit. Grâce aux conseils du millionnaire, il faisait des bénéfices considérables.

Après une période de travail de quelques années au service du millionnaire, David se prépare à reprendre la route pour accompagner son patron au cours d'un voyage. « David, lui dit le millionnaire, je commence à vieillir ; j'ai l'impression que ce sera mon dernier voyage. Je dois t'annoncer que, à ma mort, tu deviendras propriétaire de tout ce que je possède. Moi, vois-tu, je suis seul, je n'ai aucun parent, ni frère, ni sœur, donc aucun héritier. C'est toi qui hériteras de mes biens si tu travailles avec moi jusqu'à ma mort ! »

David avait donc intérêt à ne pas quitter son patron. Un jour, le millionnaire se décide de partir en voyage, visiter ses nombreuses connaissances et même les postes d'une sorte de compagnie. Au cours du voyage, le riche commerçant meurt d'une crise cardiaque ou d'une autre maladie rapide. Aussitôt, David s'occupe de ramener le corps du défunt dans son pays natal et le fait inhumer selon les rites et coutumes de ce milieu.

À l'ouverture du testament du défunt millionnaire, tous les employés de sa compagnie découvrent que le seul héritier de cette grande fortune est David Mackenzie. Ce dernier est le propriétaire de tous les biens du défunt ! Quelques jours plus tard, David réunit tous les employés et associés de la compagnie, et leur présente un document en leur disant : « Voici le testament du millionnaire qui me rend héritier de ses biens. D'après ce document, ce qui lui appartenait, m'appartient maintenant ! Je vous remets ce testament pour qu'aucun doute de malhonnêteté ou de tricherie ne se tourne contre moi. Je vous remets donc le testament. Faites ce que vous voudrez de cette fortune. Quant à moi, je repars dans mon pays !

— Ah ! non, non, répliquent les gens réunis. S'il t'a donné ses biens, c'est que tu le méritais ! Garde tout, ramasse tous les biens du patron, ils sont à toi ! Si tu quittes le pays, dispose de ces biens comme tu l'entendras. Ce n'est pas à nous de te fixer une ligne de conduite. Quant à ton honnêteté, personne ne l'attaquera ! »

Séance tenante, David décide de garder les sommes consignées dans les banques, mais de laisser les biens aux associés et employés. L'affaire réglée, David Mackenzie reprend les voyages. Il va d'une ville à l'autre, d'un milieu à l'autre, sans but précis, sauf visiter et rencontrer des gens. Il ne lui vient pas à l'idée de se marier ou d'exploiter un commerce quelconque. Sa vie étant assurée par ses réserves d'argent, David voyage pour passer son temps.

Un bon jour, il pense à retourner au pays natal. Il avait vieilli, plusieurs années s'étaient écoulées depuis son départ de la maison paternelle. « J'ai changé d'apparence, se dit-il, personne ne me reconnaîtra. Je pourrais m'installer dans un endroit peu éloigné de mon ancien village, sans y être reconnu, et bien placé pour observer ce qui

se passe dans le milieu de mon enfance ! » Le sort de son père lui tenait aussi à cœur ; il savait que le vieux fermier n'était pas heureux.

Après le départ d'Albert, son père Alfred devint encore plus malheureux qu'auparavant. Quand Albert était sur la ferme, l'époux de Lazarine pouvait aller chercher une certaine consolation auprès de son fils. Mais, Albert parti, la vie du vieil Alfred était devenue affreuse. Lazarine entretenait une vie d'enfer dans son château. Elle dépensait tout, elle se chicanait fréquemment avec Alfred. Ils formaient un très mauvais ménage. Lazarine et son mari ne voulaient même plus se rencontrer.

Albert ne savait rien de ces malheurs. Il se demandait souvent si le petit Gilbert était mort. Il croyait possible la mort de son jeune frère, mais il n'en était pas certain. Lors de son départ, il n'était pas mort, mais il était gravement blessé... Toutes ces incertitudes inquiétaient Albert, ou plutôt David Mackenzie.

Un bon jour, David, au cours d'un voyage à cheval, débouche au sommet d'une haute montagne. Il était tôt le matin. Du haut de cette montagne il aperçoit un mont élevé qui reluit au soleil levant. Il commence à admirer la beauté de cette montagne étincelante. De plus, il aperçoit, dans ce paysage une bâtisse de dimensions peu ordinaires. Il se demande comment expliquer la présence d'une si grande et si coûteuse construction en pleine forêt. Qui avait bien pu avoir l'idée d'élever une telle bâtisse à cet endroit ? Il se posait ces questions à part lui. Monté sur son cheval, David continue sa route.

Après une marche de quelques heures, le voyageur entre dans une sorte de ville. Il va demander un logis à l'hôtel pour la nuit. L'après-midi tirait à sa fin. À l'hôtel, pendant le souper, David s'informe du château bâti en pleine montagne. « C'est un château, lui dit-on, ou une sorte de château, une bâtisse très étendue... élevée sur cette hauteur appelée Montagne des diamants.

— La Montagne des diamants ! reprend David en ricanant ; ce doit être toute une richesse si cette montagne est formée de diamants ! Ce doit être également une montagne de diamants ! »

Des clients de l'hôtel se chargent de donner à David les explications qui s'imposent. C'est une montagne très haute dont les arbres se couvrent de frimas, le matin. Quand le soleil donne dans les branches de ces arbres, les cristaux de frimas brillent comme des diamants. Et voilà expliqué l'éclat de cette montagne au lever du soleil ! Quant au château, on l'appelle le Château-Tempête en raison du plus grand nombre de jours de mauvais temps que de beau temps. Et souvent, surtout l'hiver, on assiste à des tempêtes telles que personne ne peut sortir pendant huit jours. Personne ne bouge pendant ces tourmentes. « Si je comprends bien, réplique David, ces conditions doivent rendre le château inhabitable ! Est-ce que cette bâtisse est habitée ?

— Personne n'y demeure, sauf un gardien. Ce château a été bâti par un millionnaire, il y a longtemps. Il y est revenu faire un bref stage chaque été, mais il retournait chez lui au début de l'automne. Il est revenu à ce château une fois chaque

année pendant dix ans ; mais voilà dix ans qu'il est mort, et le château est inhabité depuis ce temps. Il appartient encore au millionnaire, mais son propriétaire est disparu. Actuellement, un notaire de la ville est habilité à vendre le Château-Tempête. Il l'offre pour un bas prix... pour la moitié de sa valeur ! »

David écoute ces renseignements et une idée lui germe dans la tête. Il couche à l'hôtel ; le lendemain matin, après le déjeuner, David remonte à cheval avec l'histoire du château en tête. Il ne cesse de porter la vue sur ce château fixé au sommet de la montagne. Une assez grande distance le séparait de ce monument, mais il le voyait assez bien.

Soudain, il passe devant une enseigne de notaire. « Ah ! se dit-il, voici le notaire dont il a été question ! Je vais entrer et demander des renseignements, juste pour satisfaire ma curiosité ! »

David attache son cheval, et frappe à la porte du notaire. Une servante vient ouvrir et va demander au notaire une entrevue, au nom du visiteur. David Mackenzie entre dans le bureau du notaire et se présente. Le notaire lui demande d'où il vient. « Ah ! répond David, moi, je viens de partout ! Actuellement, je viens de nulle part et je viens de partout ! Je suis un voyageur qui ne sait trop où il va.

— Et que puis-je faire pour vous ? demande le notaire.

— Je suis venu vous demander des renseignements sur le Château-Tempête, comme on l'appelle... le château bâti sur la montagne. On m'a dit qu'il était à vendre !

— Oui, à vendre, répète le notaire, en riant, mais pas à donner ! Oui, on veut le vendre !

— Ah ! proteste David Mackenzie, je ne veux pas que vous me le donniez ! Si j'ai décidé de l'acheter, c'est parce que je suis capable de le payer ! »

Le notaire avait tenté de blaguer un peu, parce que David était un voyageur et comme tout voyageur, il ne devait pas porter sur lui des sommes considérables. David Mackenzie avait déclaré qu'il n'avait pas de pied-à-terre, et qu'il était toujours sur la route. « Oui, répète le notaire, le château est à vendre ! » Il lui faut un prix assez élevé ; ce n'est pas du tout un don ! « Et cette somme, précise le vendeur, doit être payée argent comptant !

— Ah ! de reprendre David, c'est très bien ! À ces conditions, j'achète le château ! »

David Mackenzie tire de sa poche un carnet de chèques et rédige un chèque couvrant la moitié du prix convenu. « Maintenant, dit David, préparez les documents officiels de la transaction, après quoi, je signerai un autre chèque de la valeur du solde de compte ! »

Le notaire fait un pas en arrière et tourne les yeux vers l'acheteur. « Vous me dites que vous êtes un voyageur, que vous venez de partout... que vous ne savez trop

où vous allez... Un voyageur ordinaire ne porte pas d'argent comme vous le faites ! Un homme qui possède de l'argent est censé s'arrêter de temps en temps.

— Moi, reprend David, je ne m'arrête pas. Du moins, jusqu'à présent, je ne me suis pas arrêté, mais si j'achète le Château-Tempête, je vais probablement cesser de voyager !

— Très bien ! intervient le notaire, prenons le temps de préparer les documents de vente ! »

Le notaire se met à rédiger l'acte de vente. Ces documents rédigés en bonne et due forme, David Mackenzie signe un second chèque pour payer la deuxième moitié du prix de la bâtisse. Et voilà David propriétaire du Château-Tempête !

Le notaire remet les titres de propriété de la bâtisse à David Mackenzie puis ajoute : « Maintenant, voici les clés de votre château. Un gardien a été engagé, à l'année longue, pour surveiller cette propriété. Si vous désirez embaucher le même gardien, libre à vous ! Si vous ne voulez plus de ses services, vous êtes libre de le congédier ! Le gardien qui surveille le château a été engagé jusqu'à la date de sa vente. C'est au nouveau propriétaire que revient la charge de se trouver un autre gardien, s'il le juge à propos !

— Très bien ! répond David Mackenzie, je verrai à régler ce point ! »

Le nouveau propriétaire monte à cheval, souhaite le bonjour au notaire, salue sa servante et la jeune fille qui aide l'homme de loi. David la trouvait jolie et il se sentait déjà un faible pour elle. Mais il ne lui dit pas un seul mot. Les salutations échangées, David se dirige vers la Montagne des diamants où l'attend le Château-Tempête.

Le jeune propriétaire atteint le sommet de la montagne avant la fin du même jour. Il descend au Château-Tempête, le soir, à la brune. Le gardien vient à sa rencontre. David s'identifie et montre les documents concernant l'achat du château. « C'est moi qui suis maintenant le propriétaire du Château-Tempête !

— Je suis heureux de l'apprendre, dit le gardien. Demain matin, si vous me donnez mon congé, je préparerai mes bagages en vue de quitter la place !

— Pas si vite, l'ami ! reprend David en riant. Moi aussi, j'aurai à choisir un gardien qui continue à prendre soin de ce château. Pourquoi un autre plutôt que vous ? La maison et la besogne vous sont familières. Il reste que si vous tenez absolument à abandonner...

— Ah ! pas du tout, interrompt le gardien ; je ne tiens pas à vous quitter. J'ai une famille, et je dois travailler pour vivre ! Si vous voulez me garder, je préfère continuer à travailler ici ! Mais soyez bien à l'aise ; si vous voulez me congédier, je vais m'en aller !

— Commençons par passer la nuit ensemble ; demain, nous discuterons ce point ! »

La nuit s'est passée ; le lendemain, le gardien a été confirmé dans ses fonctions.

David Mackenzie transforma le Château-Tempête en une sorte d'hôtellerie. Il accrocha des affiches partout, annonçant l'ouverture d'un hôtel pour voyageurs. Toute personne qui y demanderait logis serait hébergée gratuitement : elle recevrait la nourriture et le logis sans rien débourser. C'était sa façon à lui, David Mackenzie, de venir en aide à la population, aux voyageurs dont il avait été, et principalement aux pauvres.

Au château, il ajouta une chapelle et une école pour y prodiguer l'instruction aux enfants déshérités. Sa seule ambition était de dépenser son argent au bénéfice des pauvres. Il voulait, autant que possible, faire la charité aux pauvres. Aider les autres ! Il se sentait bien malheureux, et c'est pourquoi il ressentait en lui-même un besoin d'aider ceux qui manquait de bonheur.

David Mackenzie tint à ce qu'un prêtre réside à la chapelle du château et serve d'instituteur aux enfants pauvres. Ce prêtre servait d'aumônier au personnel du château, et disait la messe à tous ceux qui logeaient à l'hôtellerie.

Un jour, un homme à cheval se présente au Château-Tempête et s'adresse au gardien. C'était un nommé Jean Troupier. Il se présente comme mendiant et employé. Le bras droit de David Mackenzie lui dit, en riant : « Ce n'est pas à moi de prendre une décision sur votre cas. On loge les gens une nuit ou deux, on leur donne la nourriture pendant deux ou trois jours, mais on ne peut pas garder tous les passants indéfiniment. Quand on a rendu service à un, on aime bien rendre service à un autre aussi, s'il est dans le besoin. Si l'on héberge tous les passants à cœur d'année, la place va venir à manquer. Nous ne pourrons plus aider les voyageurs qui ont besoin de nous. Quand un passant se présente, nous l'accueillons, nous le nourrissons et le logeons, une journée, deux jours, mais pas beaucoup plus ! Quoi qu'il en soit, je vais exposer votre cas à mon patron, et il faudra vous en tenir à sa décision ! »

Le gardien transmet à David Mackenzie la demande du visiteur d'un nouveau genre. « Amène-le-moi, dit David ; il faut savoir à quelle sorte d'homme nous avons affaire ! » Le gardien du château va chercher le visiteur et l'amène au propriétaire. Au cours d'une brève série de questions, le nouveau venu reprend ses explications : « Je me présente comme demi-mendiant et demi-employé.

— Que veux-tu signifier par ces expressions ? demande David en riant. Je voudrais bien savoir ce que tu entends par demi-mendiant et demi-employé !

— Eh bien, voici ! Je suis un malade. Quand je travaille, vous me payez un salaire ; quand je serai malade, donc incapable de travailler, vous continuerez à m'héberger sans me verser de salaire !

— Ah ! en d'autres mots, réplique David, tu voudrais que je te garde gratuitement quand tu es malade et que je te paie un salaire, quand tu pourras travailler ! Quoi qu'il en soit, c'est très bien ! Nous allons essayer ce système pendant un certain temps ! »

Dès qu'on voulut préparer une chambre pour ce nouveau venu, ce dernier protesta : « Je ne veux pas du tout résider au château !

— Mais pourquoi, lui demande-t-on, ne pas demeurer dans le château ?

— Parce que moi, je n'ai jamais... je ne puis rester dans un château !

— Mais où vas-tu demeurer, demande David, si tu ne veux pas résider au château ? Dans ces conditions, il sera difficile de te garder ici !

— Je voudrais, reprend le visiteur, que l'on me prépare un coin dans l'écurie de façon que je sois seul. Quand je suis malade, il faut que je sois tranquille, que je n'entende pas de bruit, que je sois seul !

— Je veux bien faire la charité aux passants, proteste David, mais je ne veux pas les héberger dans l'écurie ! Je réserve l'écurie pour les animaux ; les hommes, je les garde ici, au château !

— Très bien ! Si vous ne voulez pas que je demeure dans l'étable, de reprendre le visiteur, je vais continuer ma route. Je ne puis rester ici ! »

David Mackenzie regarde son gardien : « Eh bien ! qu'en penses-tu, toi ?

— Ce que j'en pense, ce que j'en pense... Ce n'est pas nous qui le chassons, c'est lui qui ne veut pas demeurer ici ! Puisqu'il tient tant à s'isoler, nous pourrions peut-être lui trouver un coin dans un hangar ou ailleurs, un local organisé proprement. Il serait alors tout seul ! »

En effet, on résolut bientôt le problème en préparant à l'écart un appartement propre où l'on portait à manger à ce demi-employé. Certains jours, il était malade ; d'autres jours, il travaillait un peu. Ce régime dura quelques mois...

David Mackenzie hébergeait aussi une veuve, mère d'un jeune enfant, à peu près de l'âge de Gilbert, lors de son accident. La veuve s'était présentée au château en compagnie de son enfant, et avait sollicité un emploi de servante, et le logis pour elle et son fils. Elle s'offrait à travailler pour gagner sa vie et celle de son enfant. David avait besoin de servante et avait accepté de donner un emploi à la veuve et un foyer à l'enfant. David Mackenzie passait tous ses loisirs à s'amuser avec l'enfant.

Rappelons ici que la tragédie de la ferme Herbier s'était produite le treize août ; c'est bien à cette date qu'avait eu lieu l'accident de Gilbert et que David, alors Albert, avait été maudit et chassé de la maison par son père. Chaque année, le treize août, David Mackenzie était toujours victime d'une malchance comme pour lui rappeler le mauvais souvenir de son départ de la maison paternelle. Aussi, la journée du treize août, David se cachait, et personne ne pouvait le rencontrer. Il se retirait seul toute la journée pour cacher ses pleurs, et, le lendemain, il reparaissait avec une mine toute défaite.

David Mackenzie ne pouvait dominer cette tristesse qui l'assaillait jour après jour. Pourtant, c'était un homme qui avait de l'éloquence et de l'entregent. Ces

qualités ne pouvaient lui enlever l'empreinte de douleur et de sérieux qu'il portait sans cesse.

Chaque nuit, David revêtait des habits de promenade, et s'en allait sur la route pour se rendre compte si un voyageur n'était pas en péril. Au cours de tempêtes de pluie ou de tonnerre, l'été, pendant les tempêtes de neige, l'hiver, David faisait sa ronde sur la route au cas où un voyageur serait en péril.

Pendant ce temps, il se passait des événements tristes à la ferme Herbier. Lazarine et Alfred Herbier ne pouvaient plus vivre d'accord. Chacun vivait dans son coin de maison, presque sans se voir. C'était un couple désuni ! Alfred se sentait abattu, lui aussi, par le chagrin. Il pensait à son fils Albert qu'il avait chassé...

Le jour du départ d'Albert, on avait transporté Gilbert à l'hôpital et on lui avait sauvé la vie. Le petit Gilbert avait vieilli ; il avait maintenant dix-huit ou dix-neuf ans. Après sa maladie, Gilbert avait appris de son père ce qui s'était passé lors de l'accident. De plus, Gilbert avait raconté à son père ce qu'il se rappelait de son aventure. Il avait assuré à son père qu'Albert ne lui avait fait aucun mal. L'accident avait été provoqué par sa propre imprudence. Il tenait à participer à la poursuite du loup avec son frère, et il s'était lui-même déchargé le fusil en pleine poitrine, par accident.

En apprenant le départ d'Albert, Gilbert s'était juré de retrouver son frère. De son côté, le père Alfred Herbier était inconsolable d'avoir, avec tant de précipitation, maudit et chassé son fils, pour un crime dont il était innocent. Il en éprouvait un profond chagrin et sa haine pour Lazarine, sa seconde femme, s'en était accrue.

Lazarine, un jour, va chez un notaire et fait étudier les documents qu'il tenait en sûreté. Elle voulait savoir qui était héritier de la demeure qu'elle habitait, à cette époque. Le notaire l'éclaira là-dessus : « Albert est héritier de la propriété. Quant à l'argent, c'est Alfred qui en a hérité. Sa première femme lui a laissé l'argent tout en laissant la propriété à Albert.

— Ainsi, intervient Lazarine, si Albert mourait, l'héritage pourrait revenir à mon fils ?

— Oui ! Mais pas avant la mort d'Albert, pas avant la mort de votre mari. Avant la disparition de ces deux personnes, vous n'avez rien à attendre de l'héritage, ni vous, ni votre fils !

— Mais, reprend Lazarine, ce jour arrivera où mon fils sera l'héritier du magot et des propriétés !

— Vous pouvez attendre encore longtemps, de répliquer le notaire parce qu'Albert est encore un jeune homme, et si le père meurt, c'est Albert qui est son héritier. À ce moment, c'est Albert et non Gilbert qui entrera en possession de tout.

— Albert mourra lui aussi ! » lance Lazarine.

Lazarine quitta assez rapidement le notaire, mais ce dernier, qui la connaissait bien, eut le temps de lui dire : « Faites attention à vos paroles, madame ! Vous pourriez les regretter ! Si Albert disparaissait au cours d'une aventure douteuse, la Justice pourrait vous demander des comptes ! » Lazarine éclata de rire et regagna sa demeure.

Elle ne s'était vantée de rien, mais c'est elle qui avait chargé le fusil, non pas pour faire tuer son fils, mais pour faire tuer Albert. Le hasard avait voulu que son plan soit déjoué. Mais personne n'était au courant de cette tentative de faire disparaître Albert.

Dès qu'Alfred fut mis au courant des détails de l'accident de Gilbert, il commença à battre Lazarine. Il la battait chaque jour. C'était une série de rencontres sanglantes et de multiples désordres.

Un bon jour, Gilbert prend une décision. Il dit à son père : « Moi, je pars à la recherche d'Albert, mon frère, je finirai par le trouver ! S'il est encore vivant, je le trouverai ! » Jamais on n'avait entendu parler de lui depuis son départ.

Gilbert part donc en voyage, à titre de journaliste, et va d'une région à l'autre, toujours en vue de retrouver son frère.

Un soir, au Château-Tempête, arrive, en plein orage, un voyageur en charrette tirée par un cheval. C'était le douze août. Il demande à loger : « Oui, lui répond David, vous pouvez loger ici pour ce soir. Mais remarquez qu'au Château-Tempête on n'accepte aucune rémunération. Tout voyageur qui vient manger ou loger ici est servi gratuitement. C'est une façon de venir en aide aux bonnes gens, surtout aux voyageurs. »

Le voyageur qui demandait l'hospitalité avait un certain âge et riposta immédiatement : « Je ne viens pas vous demander la charité ! J'ai de l'argent pour payer mes dépenses et j'entends bien payer les services que je vous demande ! »

À ces mots, le voyageur tire de sa poche une bourse remplie d'argent qu'il vide sur la table. « Regardez, dit-il, j'ai de l'argent pour vous payer et je suis capable de payer !

— Dans ce cas, reprend David, s'il n'était pas si tard, je vous conseillerais d'aller loger ailleurs ! Mais comme il fait déjà nuit, vous pouvez rester ici, mais ne parlons plus de paiement ! On n'accepte l'argent de personne ! Demain matin, vous n'aurez qu'à reprendre vos effets et à quitter le château sans donner un sou.

— Demain matin, dit le vieux voyageur, je veux partir de très bonne heure. J'ai une longue étape à parcourir, demain !

— On verra à vous réveiller à l'heure que vous voudrez ! » assure David.

Le lendemain matin, on réveille le vieux voyageur, de très bonne heure ; les servantes lui servent à déjeuner. Le vieux prépare sa charrette et reprend la route. Après son départ, personne ne se préoccupe du bonhomme.

Vers dix heures de l'avant-midi, un homme ramène la charrette du vieux voyageur en tenant le cheval par la bride. Cet homme s'arrête au Château-Tempête : « On a croisé cette charrette, dit-il, sur la route ; le cheval mangeait à côté du chemin, et un vieillard gisait sans vie, dans la charrette. Il a été poignardé ! »

David Mackenzie s'empresse de jeter un coup d'œil sur le cadavre du vieux voyageur. « C'est bel et bien, s'écrie-t-il, le vieillard qui a couché ici, hier soir ! Il a quitté le château tôt ce matin, en pleine forme. C'est incroyable de constater qu'il ait été poignardé de cette façon ! Il a certainement été assassiné sur la route. L'avez-vous trouvé à une grande distance d'ici ?

— Non ; la voiture était ici près de la route, dans la montagne, à une courte distance du château. »

L'assassinat de ce vieux voyageur était un mystère pour tous les témoins de cette scène. Bon ! La nouvelle est lancée, les gendarmes accourent et font enquête ; ils s'installent naturellement au Château-Tempête, puisque le vieillard y a passé la dernière nuit de sa vie.

Parmi les membres du personnel se trouvait un homme, d'un âge assez avancé, qui détestait David Mackenzie. Ce dernier l'avait admis au Château-Tempête plusieurs mois plus tôt, presque par charité : il était vieux et pouvait difficilement gagner sa vie. Le vieil employé radotait un peu, mais il s'était rendu compte — et il en avait entendu parler dans le château — que, à la date du treize août, chaque année, David Mackenzie se trouvait aux prises avec un fait qui lui causait du chagrin. De plus, le bruit courait parmi les employés que Mackenzie ne pouvait administrer ce château et les œuvres entreprises, sans s'exposer à manquer d'argent. On soupçonnait David de tremper dans certaines organisations louches pour financer l'entretien des écoles, d'un orphelinat, et d'autres institutions semblables. On se demandait d'où il tirait ses revenus, on se disait : « C'est impossible qu'il soit assez riche pour entretenir un tel train de vie au château ! » On laissait entendre que David n'était pas honnête ; plusieurs avaient des doutes sur son comportement. Il planait une sorte de mystère autour de ce David Mackenzie. Ce dernier savait qu'on le dénigrait, mais il ne s'occupait pas de ces menées jalouses. Il laissait son personnel échanger ses potins ou ses soupçons plus ou moins fondés.

Le soir du douze août, date où le vieillard en charrette s'était arrêté au château, le radoteur, dont nous parlions plus haut, se tenait près du poêle pour profiter de sa chaleur. La tempête commençait à gronder au dehors. Le vieux radoteur, vers minuit, voit David revêtir ses habits de promenade comme d'habitude et sortir du château pour y faire sa ronde, selon sa coutume, au cas où quelqu'un serait en péril.

Une heure plus tard, David, après sa tournée, revient au château. Il pleuvait à plein ciel, il tonnait, et les éclairs zigzagaient souvent cette sombre nuit. Une fois à l'intérieur du château, David enlève ses habits de voyage, les met à sécher près du poêle de la cuisine. Puis, le maître du château s'assoit, prend son visage entre ses deux

mains et fond en sanglots. C'était le treize du mois d'août, anniversaire de l'accident de son frère, anniversaire de son départ de la maison paternelle.

Le vieux radoteur voit tous les faits et gestes de David. Il se rappelle que c'est le treize août, date où, selon les ouï-dire, Mackenzie se sentait inondé de chagrin. Le vieux témoin de cette scène nocturne commence à courir d'une chambre à l'autre et à y semer ses soupçons : « David Mackenzie, disait-il, affronte un gros problème ; il a recommencé à pleurer, c'est un homme qui regrette de mauvais coups ! Voilà la cause de son chagrin, de son attitude renfrognée et pleine de préoccupations ! »

Les employés laissent parler le vieux radoteur sans faire de commentaires. Ils se disent entre eux : « David, un malfaiteur ? C'est impossible ! Il est trop bon garçon, trop pieux pour être un assassin ou un voleur ! » Personne n'alimente les papotages du vieux pensionnaire. On le laisse parler seul...

Mais quand le vieillard revient sans vie, dans sa charrette, le vieux radoteur recommence à faire part de ses réflexions malveillantes : « Voyez ! Le vieillard a fait voir son argent, hier soir, à David Mackenzie ! Vous êtes près du coupable ! »

On commence les vérifications. La bourse que le vieillard portait, la veille au soir, est disparue. Le vieux radoteur déclare ouvertement : « C'est David Mackenzie qui a tué le vieillard pour s'emparer de son argent ! C'est sa façon de financer son œuvre ! »

Les gendarmes arrivent sur les lieux et ouvrent une enquête à propos de ce meurtre. On interroge tous les résidants du Château-Tempête. Vient le tour du vieux radoteur. « À chaque nuit, déclare-t-il, David Mackenzie se lève et va faire sa ronde sur la route. Ce semble une habitude. Comment se fait-il que la nuit où le vieux voyageur a été assassiné, David Mackenzie soit sorti du château et y soit revenu une heure plus tard ? Depuis que j'habite au château, et plusieurs autres peuvent le dire, à chaque treize du mois d'août, David Mackenzie connaît toujours de pénibles aventures ! »

Quelques jours avant l'assassinat du vieillard en charrette, un jeune homme s'était présenté au Château-Tempête et avait demandé à y loger moyennant rétribution monétaire. David Mackenzie l'avait reçu comme les autres voyageurs, mais il lui avait adressé sa remarque coutumière : « Ici, on loge les voyageurs, les passants, mais on n'accepte aucune rétribution. On les reçoit gratuitement.

— Mais moi, de protester le nouveau venu, je ne suis pas un voyageur ordinaire ; je suis journaliste, et je viens photographier la montagne, le château, par délassement, par passe-temps. Je prends des vacances !

— Entendu ! répond David ; tu as beau rester ici aussi longtemps que tu le jugeras à propos ! Prends tout le temps qu'il te faudra. Pour payer ton loyer tu me donneras, en souvenir, des photos de paysages ou de points d'attraction que tu prendras dans les montagnes environnantes ! »

Le journaliste s'était donc installé au Château-Tempête. Chaque jour, il partait en excursion et prenait des promenades en forêt et dans la plaine. Pendant l'enquête policière, le jeune journaliste ne s'éloigne pas du château. Il préfère rester dans le voisinage des policiers pour observer le déroulement de l'enquête.

À mesure que les gens du château donnaient leur témoignage, les preuves se tournaient contre David Mackenzie. Les policiers servirent un avertissement à ce dernier : « Si tu ne peux nous prouver ton innocence, nous serons forcés de te livrer aux autorités ! » Mais David ne pouvait pas facilement se disculper.

Le jeune journaliste va trouver David, à sa chambre, pour lui faire des suggestions. « David, je sais que ce n'est pas toi, le meurtrier ! Il est impossible qu'un homme charitable comme toi soit un assassin ! Si tu le veux, nous allons tenter ensemble des démarches pour prouver ton innocence ! Il faut entreprendre notre propre enquête !

— Que vas-tu prouver ? demande David. Tous les résidants du château témoignent contre moi. Ils savent que je me suis absenté de la maison, la nuit qui a précédé le meurtre. Ils savent que le vieillard à la charrette a couché ici. Le matin, il est parti bien vivant ; on l'a ramené mort quelques heures plus tard. Qui a bien pu le tuer ? Je n'en sais rien ! Mais toutes les preuves me désignent comme le coupable. L'accusation actuelle est aussi pénible à accepter que celle de l'assassinat de mon frère. Pour moi, ce sont deux cas assez semblables ! »

Ces dernières paroles frappèrent l'attention du journaliste. Celui-ci n'était autre que Gilbert Herbier ; il était censé avoir été assassiné par son frère Albert. Mais David ne connaissait pas le nom du journaliste, et, d'autre part, le journaliste ne reconnaissait pas David Mackenzie ! En entendant David parler d'un autre assassinat, le journaliste est secoué par un souvenir d'enfance. « Vous avez fait allusion à l'assassinat de votre frère ? demande le jeune journaliste. Un de vos frères a été assassiné ?

— Oui ; il a été assassiné et c'est moi qui l'ai tué, ou du moins, c'est moi qui passe pour l'avoir assassiné ! C'est à peu près le même mystère qui entoure l'assassinat du vieillard au Château-Tempête.

— Moi, reprend le journaliste, une autre idée me trotte dans la tête... Votre demi-mendiant et demi-employé, Jean Troupier, que fait-il au juste ? Où se tient-il ?

— Ah ! il demeure dans l'écurie, répond David ; il a demandé de rester là, malgré qu'on ait insisté pour le garder au château. Il n'a jamais consenti à habiter avec les autres employés. Pour lui faire plaisir et en même temps lui faire la charité, on lui a préparé un petit appartement dans l'écurie. Cependant, il est logé proprement, et on va lui porter ses repas à son appartement. Quand il est malade, il reste renfermé, et quand sa santé va mieux, il travaille un peu, il se promène ; c'est tout ce qu'on peut en tirer !

— Mais, vous, David Mackenzie, vous n'avez aucun soupçon contre cet homme ? Moi, je ne puis me faire à ses manières ; il n'a pas un comportement qui attire la sympathie !

— Quant à moi, enchaîne David, je ne puis apporter aucune charge contre lui. Je l'ai vu agir depuis un certain temps, et jamais il n'a fait quoi que ce soit de répréhensible ! Pour moi, on ne peut rien reprocher à cet homme-là !

— Ah ! Pourtant, continue le journaliste, il faut trouver un plan pour découvrir le coupable !

— Quel plan peux-tu inventer ? demande David.

— Premièrement, si vous voulez me suivre, allons questionner ce demi-mendiant ! Rendons-nous immédiatement à l'écurie !

— Ah ! Très bien ! Allons-y, mais je n'espère pas retirer de grands résultats de cette démarche ! Dans l'état où je suis actuellement, tu sais, j'aime autant suivre les gendarmes et me livrer à la Justice. J'y trouverais peut-être la paix, je serais libéré de multiples casse-têtes. On va m'emprisonner, j'en suis sûr, mais actuellement, je suis plus misérable qu'en prison ! J'ai beau essayer de me distraire, essayer de prendre plaisir de quelque façon à la vie, mais tout est inutile ! J'aimerais autant être arrêté par la Justice, être emprisonné pour la vie ! L'existence ne serait pas plus dure pour moi, et les gens cesseraient de me mépriser !

— Voyons, David ! Il ne faut pas vous laisser aller au découragement de cette façon ! supplie le journaliste. Il faut vous débattre un peu ! Préparez-vous et suivez-moi ! »

David se décide d'accompagner le journaliste. Ils arrivent tous les deux à l'écurie et trouvent Troupier étendu sur son lit, en train de se lamenter. À en juger par ses gémissements, il souffre énormément. Les deux enquêteurs s'approchent du lit et commencent à traiter de différents sujets et demandent au mendiant s'il avait eu connaissance du vieillard au cheval blanc, du vieux voyageur qui avait été assassiné, la nuit... Mais toute tentative est inutile. Ils ne peuvent tirer aucune réponse de Troupier qui ne cesse de se lamenter. « Pour l'amour de Dieu, s'écrie le mendiant, laissez-moi tranquille ! Je suis trop souffrant aujourd'hui pour accepter d'être questionné. De plus, je ne puis répondre à vos questions inutiles !

— Ce ne sont pas des questions inutiles, rétorque le journaliste. C'est la vie d'un homme qui est en jeu ! Même la vie de deux hommes ! Actuellement, David Mackenzie est accusé, mais il est innocent. Nous tentons de retrouver le coupable. Si tu voulais venir en aide à David Mackenzie, lui rendre le bien qu'il t'a fait, tu nous répondrais franchement !

— Ah ! il m'est impossible de répondre, répète le mendiant, je ne sais rien, absolument rien ! »

Les deux enquêteurs retournent au Château-Tempête sans avoir découvert quoi que ce soit. Leur tentative auprès du mendiant a été absolument infructueuse. Le jeune journaliste ne cesse de cultiver ses soupçons. « Pourtant, dit-il à David, c'est ce mendiant qui est coupable ! Moi, j'ai de la difficulté à admettre qu'un homme soit atteint d'une maladie si grave que le mendiant le laisse entendre ! Je ne puis croire qu'un homme soit malade une journée par semaine et qu'il se porte bien le reste du temps ! Et pour moi, le plus bizarre de l'affaire, c'est qu'au moment où l'on en a réellement besoin, il est malade presqu'à l'agonie ! S'il voulait prendre sur lui un peu, il s'efforcerait de te rendre un petit service pour te payer de celui que tu lui as rendu ; il essaierait de parler ! Ah ! pour moi, il cache quelque chose ! Il sait certainement quelques détails de ce drame ! Le contraire serait très étonnant !

— Que veux-tu que nous fassions ? intervient David. Ce mendiant ne veut rien avouer. Inutile de recommencer notre interrogatoire ! Laissons-le tranquille ! Attendons d'autres développements ! Moi, j'aime autant abandonner toute recherche !

— Ah ! tu te décourages trop rapidement ! » réplique le journaliste.

Ce dernier sort de la chambre de David et regagne sa propre chambre, pour continuer à se concentrer et trouver un plan efficace. Pendant ce temps, David Mackenzie, seul à sa chambre voit arriver chez lui le garçonnet de la veuve qui travaille comme servante ; c'était avec ce petit garçon qu'il passait une partie de ses loisirs. Le petit garçon entre dans la chambre de David, lui grimpe sur les épaules, le prend par le cou. David sanglotait. « Qu'as-tu à pleurer ? demande l'enfant à son ami David.

— Ah ! répond le patron du château, je pleure, et il y a longtemps que je pleure, mon petit homme ! Je regrette beaucoup de te quitter ! Bientôt, je serai condamné par la Justice ; je vais m'en aller et nous ne nous reverrons plus. C'est toi qu'il me fait plus de peine de quitter, tu sais ! Je prévois que je vais m'ennuyer beaucoup de toi. Dans la nuit du meurtre, tu n'as pas eu connaissance qu'un homme soit entré ici, au château ? Tu n'as vu personne entrer ou sortir ?

— Oui, répond l'enfant, j'ai vu sortir quelqu'un ! Ce soir-là, à la veille d'aller au lit, je suis venu vous trouver dans cette chambre.

— Oui, je me le rappelle, en effet, souligne David. J'ai causé avec toi, et ensuite je t'ai envoyé te coucher.

— Aussitôt après, continue l'enfant, je vous ai vu... je vous ai vu sortir ; vous étiez enveloppé d'un gros manteau et la tête couverte d'une grosse coiffure. Il y avait une grosse tempête à l'extérieur. Je vous ai suivi de l'œil à travers ma fenêtre, et je vous ai vu filer vers l'écurie. À votre retour de l'écurie, je vous ai vu rentrer au château. Vous aviez votre même manteau et votre même coiffure. Ensuite, quelqu'un a pénétré dans la chambre du vieillard qui a été tué. C'est vous que j'ai vu entrer dans sa chambre. J'ai vu le même homme sortir de chez le vieillard, portant un gros fardeau, quelque chose dans ses bras. J'ai bel et bien vu que c'était vous, David, qui

étiez l'assassin. Jusqu'à présent, je n'ai rien révélé aux gendarmes, parce que je ne voulais pas vous attrister. Mais, j'ai bien cru que c'était vous qui aviez transporté le vieillard ! »

David Mackenzie repousse brusquement l'enfant en le bousculant nerveusement, et l'enfant sort de la chambre, tout en larmes. Le petit garçon se précipite dans sa chambre et se met à pleurer bruyamment.

Le journaliste a connaissance de l'échange de propos entre David et le fils de la veuve. David est étendu à plat ventre sur son lit, et pleure au point d'en faire des soubresauts sur le lit. Le journaliste rebrousse chemin et va rejoindre l'enfant. Ce dernier pleure, lui aussi. Le journaliste lui parle, mais n'en obtient pas autre chose que l'histoire racontée peu auparavant à David. Le journaliste quitte la chambre du petit garçon, en se disant : « C'est impossible ! Ce n'est qu'un enfant ! Pourtant, il a raconté ce qu'il a vu, c'est certain, mais je ne puis croire et je ne croirai jamais que David Mackenzie ait commis un tel crime ! Jamais je ne le croirai ! »

Une fois sorti de la chambre du bambin, le journaliste renouvelle sa décision de ne pas lâcher prise. « Pourtant, je finirai par découvrir l'assassin ! Ce n'est pas David ! Même si c'est lui, je pourrai au moins avoir des preuves qu'il est coupable ! »

Le journaliste passe le reste de la nuit à aller ici et là et à rouler des tas de plans dans sa tête. Assez tôt le lendemain matin, après le déjeuner, le journaliste s'adresse au fils de la veuve : « Ce matin, petit, tu n'iras pas à l'école ! J'aurais besoin de toi, aujourd'hui ! Je vais aller voir ta mère, je vais lui parler de mon plan et je vais tâcher d'obtenir qu'elle te donne congé pour aujourd'hui. J'aurais besoin de tes services !

— Monsieur David Mackenzie ne permettra pas que je perde une journée de classe ! Il est très sévère sur ce point, mais moi, j'obéis aux exigences de Monsieur Mackenzie !

— Quoi qu'il en soit, je vais essayer de te faire exempter de la classe pour aujourd'hui ! » de repartir le journaliste.

Ce dernier rejoint la mère de l'enfant et lui demande congé de classe pour son fils. Il lui explique le plan adopté et les raisons qui motivent ces démarches. La mère consent à exempter son fils de la classe, seulement pour l'avant-midi, si c'est possible.

Le journaliste vient retrouver l'enfant et lui fait part de la permission obtenue : « J'ai fini par obtenir pour aujourd'hui, mon petit homme, la permission de te garder au château toute la journée et même tout le temps que j'aurai besoin de tes services. De plus, je vais te payer grassement ! » Il tire une pièce de monnaie de sa poche et la glisse dans la main de l'enfant, en lui disant : « Tu vas me venir en aide ! Je ne crois pas que David Mackenzie soit l'assassin du vieillard. Ce n'est pas lui qui est le coupable. Mais ce criminel, tu vas m'aider à le découvrir !

— Mais, demande l'enfant, que vais-je faire ?

— Viens avec moi, petit ! »

Le journaliste prend l'enfant par la main. « Je t'ai donné des sous et je t'en donnerai encore d'autres, si tu fais bien le travail que je vais te confier ! » Le journaliste file à l'écurie en compagnie de l'enfant et lui donne des recommandations : « Moi, je vais me cacher dans ce coin de l'écurie ; toi, tu vas entrer et tu vas trouver une crèche remplie de paille et de vieux foin. Jean Troupier est couché sur son lit. Va lui parler, et quand tu sortiras de son appartement, tu prendras une des allumettes que je te donne présentement et tu mettras le feu à la paille. Ensuite, tu t'empresseras de sortir de l'écurie. Nous allons voir si réellement ce mendiant est malade ! »

L'enfant fonce dans l'écurie pendant que le journaliste se tient caché dans son coin. L'enfant trouve le mendiant assis sur son lit et apparemment plein de santé. Il semble complètement remis de sa crise. « Comment te portes-tu, ce matin ? lui demande le gamin.

— Ah ! ce matin, je vais très bien. D'ailleurs, je n'étais pas malade du tout, hier, non plus. Ils sont venus m'importuner, David Mackenzie et un autre, avec des questions relatives au meurtre du bonhomme. Comme je ne voulais pas avoir affaire à eux, je me suis dit malade pour ne pas répondre à ces questions inutiles.

— Ah ! dis donc, questionne l'enfant, tu ne sais pas, toi, qui a tué le bonhomme au cheval blanc, je veux dire le vieillard qui a couché ici, au château ?

— Non, je ne le sais pas, mais pour moi, c'est David Mackenzie ! Ah ! je ne l'ai pas vu, cependant ! Je ne puis affirmer que c'est David Mackenzie, mais je suis persuadé que c'est lui. Tu sais, David Mackenzie n'est pas capable, sans travailler, sans recevoir de revenu, d'entretenir toujours un château de cette importance et garder gratuitement tant de monde ! C'est impossible ! Personne n'est assez riche pour supporter ces dépenses ! »

Le garçonnet commence à vouloir se promener un peu dans l'écurie, autour du mendiant. Une fenêtre de la pièce était ouverte en vue de la ventilation. L'écurie était bâtie sur le bord d'une rivière et la fenêtre donnait sur la rivière. « Viens ici, gamin, commande le mendiant. Viens voir comme l'eau est belle ! » L'enfant s'avance le plus loin possible dans la fenêtre ouverte pour regarder le phénomène annoncé par le mendiant. Dès que le jeune garçon s'immobilise, Jean Troupier le saisit et le lance, de la fenêtre, dans la rivière. Mais comme le journaliste suit de près ces agissements, il se jette à l'eau et va repêcher l'enfant qui se serait noyé, sans l'aide d'un sauveteur.

Le journaliste ramène l'enfant à la rive et le conduit au château, pour le faire changer d'habits, et lui trace une autre mission : « Maintenant, reviens avec moi à l'écurie ! » Le petit garçon proteste et s'objecte à ce plan, à cause de l'immense crainte qu'il a de Jean Troupier. Le journaliste le rassure : « Cette fois-ci, mon petit homme, tu ne lui parleras pas ! Je vais te dire quoi faire, mais tu ne lui parleras pas ! Je vais te dire quoi faire, mais tu ne lui parleras pas ! Tu vas prendre encore des allumettes, tu mettras le feu à la paille, et sors de l'écurie en toute vitesse. Même si le mendiant veut te parler, ne l'approche pas du tout. Laisse-le faire ! Je vais le surveiller, moi. S'il veut te faire du mal, je serai près de toi pour te protéger ! »

Le garçonnet revêt des habits secs, prend les allumettes que lui donne le journaliste, et retourne à l'écurie. « Tiens ! s'écrie Jean Troupier en le voyant ; je me demande par quelle malchance tu as pu tomber à la rivière !

— Je ne veux plus te parler du tout ! reprend le gamin. Je ne te parle plus. Je m'en vais ! »

En terminant cet avertissement, l'enfant frotte une alumette sur le mur et met le feu à la paille. La paille était là depuis longtemps et avait eu l'occasion de sécher. Le feu se propage en un clin d'œil. Jean Troupier crie à l'orphelin : « Arrête un peu mon petit vaurien ! » Il avait probablement l'intention de l'attraper et de lui donner une volée de coups. Mais l'enfant avait pris ses jambes à son cou et filait déjà rapidement en direction du château.

Là, Jean Troupier ne savait trop comment procéder. Il commence à ouvrir la porte de l'écurie et jette les yeux tout autour pour se rendre compte si quelqu'un le voit. Mais l'enfant ne s'arrête pas un seul instant en passant devant le journaliste dissimulé près de l'écurie. Après s'être assuré que personne ne l'observe, le mendiant s'élance à la course pour aller se cacher ailleurs. Mais le journaliste commence à le poursuivre. Jean Troupier se demande alors s'il n'est pas tombé dans un piège qu'on lui a tendu pour découvrir des preuves. Les policiers étaient à la recherche de la bourse que le vieillard portait sur lui au moment de l'assassinat. Personne n'avait retrouvé cet argent. Le journaliste, lui, était certain que le mendiant était en possession de la bourse et que c'était l'assassin du vieillard. C'est pourquoi il avait échafaudé ce plan.

Le journaliste poursuit donc le mendiant ; il se rend compte que ce Jean Troupier est rapide. Ce dernier ne pensait plus à sa maladie et il ne songeait qu'à s'échapper en vitesse. Le journaliste s'approchait de plus en plus du fuyard. Quand Troupier se sentit traqué de trop près, il se jette à l'eau et entreprend de gagner l'autre rive à la nage. Le journaliste le suit et l'attrape sur l'autre rive. Il l'empoigne solidement et demande de l'aide à grands cris. Deux hommes le rejoignent et l'aident à immobiliser le mendiant. On apporte une corde et on entreprend de ligoter le déserteur. « C'est moi qui vais le garotter ! Je ne veux pas qu'on le libère facilement. De plus, nous le transporterons au château pour le faire interroger par les gendarmes. Ce mendiant, d'après moi, a eu connaissance du crime ! »

Le journaliste commence à ligoter le mendiant en commençant par les pieds et les jambes. « Je m'en vais l'attacher, dit le journaliste en blaguant, pour l'empêcher, cette fois-ci, de s'enfuir ! » Quand le journaliste est rendu à ligoter la poitrine du mendiant, il repère une bosse sous ses habits. « Allons ! s'écrie le journaliste ; il est infirme ! Voilà la cause de sa maladie ! »

Le journaliste ouvre la chemise de Jean Troupier, et en retire la bourse d'argent que le vieillard portait sur lui, la nuit de l'assassinat. « Où as-tu pris cette bourse ? demande le journaliste à Jean Troupier.

— C'est à moi ! répond-il.

— Eh bien ! nous vérifierons tes propos bientôt ! »

Une fois que Troupier est ligoté, deux hommes le transportent au château. Le journaliste va rapporter aux gendarmes ses récentes activités. « Nous venons d'arrêter ce mendiant que vous n'avez pas interrogé. Je l'ai poursuivi, en une espèce de course à l'homme, je l'ai rattrapé et je vous l'amène pour qu'il soit questionné ! »

Les policiers interrogent Troupier, mais ce dernier affirme qu'il n'a absolument rien vu. Le journaliste présente alors la bourse aux enquêteurs. « Cette bourse, messieurs les gendarmes, était la propriété du vieillard qui a logé au Château-Tempête. Il a vidé cette bourse sur la table de la cuisine pour montrer à David Mackenzie qu'il pouvait payer sa pension. Tout le personnel a eu connaissance de ce geste, tous se sont rendu compte que ce vieillard possédait cette bourse. Où Jean Troupier a-t-il pris cette bourse ? »

Cette pièce donne tout de suite un point de départ à une enquête sérieuse. On en arrive à la conclusion que Troupier est l'assassin du vieillard à la charrette. Il était bel et bien coupable de ce crime. En fouillant dans les dossiers, les gendarmes découvrirent qu'il était depuis longtemps recherché par les policiers et qu'il se cachait derrière un faux nom. On s'empare donc de Jean Troupier et on le livre à la Justice.

Une fois le vieux Jean Troupier hors du château, David Mackenzie se sentait libre de toute accusation et se sentait heureux d'en avoir fini avec cette affaire de meurtre. Mais on lui apporte bientôt un message qui lui apprend une bien triste nouvelle : son argent placé dans une banque a été volé au cours d'un vol à main armée organisé par un financier malhonnête. « Me voilà encore dans la malchance ! s'écrie David. Mon argent m'a été enlevé ! Je suis acculé à la banqueroute ! Je vais aller chercher des explications, mais à mon retour, je serai forcé de vendre mon château après en avoir chassé tous ses occupants actuels. Moi-même, je tomberai au rang des pauvres, je suis ruiné ! »

Étaient présents à cette scène le notaire qui avait vendu le château et la nièce du notaire. Ils étaient venus rendre visite à David, le notaire étant un grand ami de ce dernier. « Ne te crée pas de soucis ! dit le notaire. Moi, je possède un peu d'argent, je suis capable de t'aider. D'ailleurs, ton argent n'est pas perdu à jamais ! On va le retrouver et tu pourras continuer de secourir les pauvres. Notre milieu ne peut pas se priver d'un homme de ta valeur ; tu es trop utile, trop généreux pour que notre population te laisse partir !

— Non, réplique David Mackenzie, je n'accepte pas d'argent ! Plutôt que d'accepter de l'argent, je vendrai tout ! Quand je me serai débarrassé de tous mes biens, il me restera assez d'argent pour mes besoins. Il me semble que j'ai fait ma part pour venir en aide aux pauvres ! Si le bon Dieu m'arrête de faire l'aumône, c'est un signe que j'en ai assez fait pour venir en aide aux miséreux. Quand j'aurai récupéré le peu d'argent qui me reviendra de mes propriétés, je quitterai la région. J'aurai assez d'argent pour vivre ! »

Le petit journaliste était assis avec les autres visiteurs. « Tu t'appelles David Mackenzie ? demande-t-il.

— Oui, je suis David Mackenzie !

— Moi, on m'appelle le journaliste, mais je m'appelle, de mon vrai nom, Gilbert Herbier !

— Toi, tu t'appelles Gilbert Herbier ! s'exclame David en se levant.

— Oui, Gilbert Herbier !

— D'où viens-tu ? » demande David.

Gilbert lui nomme l'endroit de son coin natal. « Mais, s'empresse de continuer David, j'avais un frère, moi, qui s'appelait Gilbert Herbier ! Malheureusement, il est mort d'un accident d'arme à feu. C'est moi qui ai été accusé d'avoir provoqué la mort de mon frère. Mon père m'a maudit ; il m'a chassé de la maison paternelle. J'ai été recueilli par un millionnaire qui a fait de moi son secrétaire pendant plusieurs années. À la mort de ce millionnaire, j'ai hérité de son argent et de tous ses biens. C'est grâce à cet argent que j'ai pu acheter le Château-Tempête et organiser l'œuvre de bienfaisance dont on vient de parler. Moi, je ne m'appelle pas David Mackenzie, mais Albert Herbier ! »

En entendant ce nom, Gilbert saute au cou d'Albert. « Je suis heureux de t'apprendre que tu vois ton frère ! Gilbert Herbier n'est pas mort. Je ne sais pas comment les choses se sont arrangées, je ne sais pas s'il s'agit d'un miracle, je ne sais ce qui s'est passé, mais je suis revenu à la santé. J'ai été assez longtemps entre la vie et la mort ; on pensait que j'allais mourir. Mais j'ai survécu à ma blessure. Après ma guérison, j'ai appris par mon père ce qui s'est passé lors de mon accident. Il avait alors juré de te retrouver. Je lui ai promis de le faire moi-même, et j'aurais marché toute ma vie pour te ramener, s'il l'avait fallu. Aujourd'hui, je te découvre.

— Oui, tu me trouves, reprend Albert, mais je suis dans une bien mauvaise position. Tu m'as sauvé des mains de la Justice. C'est grâce à toi, si j'ai pu prouver mon innocence, mais tu me vois pauvre comme du sel ! Il me faut abandonner les œuvres charitables que je dirigeais. »

Quelques jours s'écoulent. Un bon jour, un messager vient annoncer à David Mackenzie que l'on a retrouvé le voleur de la banque et que son argent a été récupéré.

La nièce du notaire avait passablement d'argent ; elle avait reçu un gros héritage de ses parents maintenant décédés. « Puisque tu as recouvré ta richesse, dit-elle à David Mackenzie, je vais te faire un aveu. Je ne suis pas aussi riche que toi, mais j'ai un peu d'argent. J'avais juré de ne pas épouser un homme riche. Je m'étais promis d'épouser un pauvre homme. Ma mère était riche, elle était millionnaire comme toi, et elle a épousé un pauvre homme. Mon père était d'humble origine. Après son mariage, ma mère l'a bafoué parce qu'elle se croyait d'une plus haute classe sociale. Elle l'a humilié et malmené au point que mon père en est mort. Au moment de

mourir, il m'a fait jurer de ne jamais épouser un richard pour éviter que le même malheur ne m'arrive. Quand tu es devenu pauvre, j'avais décidé de t'offrir ma main. Mais aujourd'hui, comme tu es redevenu riche, je renonce à t'avoir pour époux.

— Moi aussi, continue David, je t'aime assez pour t'épouser, mais actuellement, je n'ai pas le temps de parler mariage. Il faut que j'aille revoir mon père. Puisque deux frères se sont reconnus, il faut aller en avertir le père ! Mon père est malheureux comme je l'ai été depuis longtemps ; il est temps que nous fassions revenir le bonheur parmi nous. Es-tu prêt, dit-il à Gilbert, à m'accompagner à la maison paternelle ? Allons rendre visite à notre père et ensuite tu reviendras ici avec moi, si c'est ton bon plaisir ! »

David Mackenzie donne ses instructions à son homme de confiance et file vers le pays natal. À cette époque, on ne voyageait pas en automobile ni en train ; les deux voyageurs se choisissent chacun un cheval et prennent la route. Ils voyagent plusieurs jours avant d'arriver chez eux, à la maison paternelle.

Ils parviennent à la résidence d'Alfred Herbier, très tard, un soir, après la veillée. Ils entendent du bruit, des cris venant de l'intérieur de la maison, des cris appelant au secours. « Dépêchons-nous, suggère Gilbert, hâtons-nous d'entrer ! Ce doit être mon père qui fait encore une crise de folie. Il bat cruellement ma mère depuis ton départ, surtout depuis qu'il a déclaré que ma mère avait tout organisé non pour me tuer, mais pour se débarrasser de toi. Elle avait préparé ta mort pour que l'héritage me revienne, à moi ! Mais moi, je n'en veux pas, de cet héritage ! C'est la raison qui m'a fait quitter la maison pour te retracer. Vite, vite, hâtons-nous d'entrer ! Il peut se passer des événements graves ! »

Ils foncent dans la maison. En effet, Alfred Herbier était encore en train de battre Lazarine. Monsieur Herbier était assez âgé et il avait l'esprit un peu dérangé. Ce soir-là, il délirait.

Les deux frères parviennent à calmer le père. Lazarine était passablement pantelante. Ils la couchent sur un lit. Albert dit à Gilbert : « Va au plus vite chercher le curé et le médecin ! » Le prêtre ne tarde pas à arriver. Mais Lazarine refuse toute confession, refuse les derniers sacrements. Le médecin arrive à son tour et constate que la malade est en danger de mort. On veut expliquer à la mourante son état réel, on l'engage à se réconcilier avec Dieu. Impossible !

Le prêtre se prépare à retourner chez lui et dit aux deux frères : « Je garde une religieuse, chez moi, au presbytère. Je vais vous envoyer cette religieuse ; je pense qu'elle pourra disposer la malade à de meilleurs sentiments, et je reviendrai plus tard ! »

Le curé retourne au presbytère et renvoie la religieuse chez Alfred Herbier. Albert reconnaît, à sa grande surprise, Simone Langlois, la voisine qu'il avait bien connue autrefois. Après le départ d'Albert, la demoiselle Langlois avait fait vœu que, si Gilbert reprenait assez de force pour prouver l'innocence du fils maudit, elle se

ferait religieuse. Une fois Gilbert guéri, Simone Langlois avait embrassé la vie religieuse. Et voilà que l'ancienne Simone Langlois maintenant religieuse, se présente à la ferme Herbier pour préparer Lazarine à la mort !

En entrant, elle reconnaît Albert, mais n'en laisse rien paraître. Albert aussi la reconnaît, mais déjà la religieuse est entrée dans la chambre de la malade pour l'exhorter à de meilleurs sentiments. Quelques minutes plus tard, Lazarine était décidée de se préparer à mourir chrétiennement. La religieuse sort de la chambre de la malade et dit à Albert : « Vous pouvez maintenant aller chercher le prêtre. Votre mère est disposée à recevoir les derniers sacrements ! »

Albert tend la main à la religieuse. « Encore une fois, lui dit-il, j'ai tout perdu ! Je revenais chez moi avec l'intention de t'épouser. Mais je me rends compte que tu en as épousé un autre, ou plutôt c'est Dieu qui t'a obtenue ! Tant mieux ! »

L'ancienne Simone Langlois raconte à Albert les raisons qui l'ont amenée à cette décision. « Tu as très bien fait, lui dit Albert ; je passais alors pour un assassin, tu ne pouvais donc plus compter sur moi ! Tu as choisi une belle vocation. Tu as agi sagement ! Quant à moi, dès que ma belle-mère sera en terre, je retournerai, en compagnie de mon père, dans le pays d'où je suis venu, et j'essaierai d'y vivre heureux encore longtemps ! »

Lazarine est morte aussitôt après s'être réconciliée avec son Dieu. Après les funérailles, Albert a vendu le peu de biens qui lui restaient à la suite des folles dépenses de sa belle-mère. Puis, il est retourné, en compagnie de son père, au Château-Tempête. Une fois là, il épousa la nièce du notaire et élut domicile dans ce château. Je ne saurais dire s'il y demeure encore...

L'ENFANT MAUDIT

Récit folklorique raconté le 3 juin 1965, à Cap-Chat, comté de Matane (autrefois comté de Gaspé), P.Q., par Gérard Landry (53 ans) qui l'avait appris de Jos Michaud, vers 1930. Le conteur nous dit que le conteur Michaud était alors dans la soixantaine.

Enregistrement nº 1750. Récit tiré probablement d'un roman de colportage de la fin du siècle dernier.

I' y ava' en France un p'tit village. I' y ava't deux cultivateurs ; i' y en a in qui s'app'la't mecieu' Madelon p'i' in aut', mecieu' Langlois.

Mecieu' Madelon éta't veuf ; i' ava' enn' fill' de vingt ans, seul'ment que i' ava't... 'a v'na't d' fénir sés études. C'ést ell' qui enteurtena't la maison.

C'éta't deux cultivateurs, deux voésins qu' éta' à l'orgueil un l'aut'e : qui c' que c'ést qui récolt'ra't l' pluss', ce'ui-lâ qui cultiv'ra't l' pluss', ce'ui-lâ qui ava't lés plus beaux produits. Puis, de in année à l'aut'e, de minme, i' ava't te'jour' ambition de... te'jour' un su' l'aut'e. Mé', seul'ment c'éta't deux parsonn's qui s'adonna'ent par 'xemp'e [exemple] terriblement b'en, qu'i's s'euma'ent p'is qu'i's s' voésina'ent, p'is qu'i's... on pouva't pâs d'mander mieux dan 'és deux, dan 'és deux familles.

Mecieu' Langlois, lui, i' éta't... i' éta' avec sa femme ; i' avè' enn' fille, lui 'tou [1], qui s'app'la't Simone. Mecieu' Madelon ava't sa fille, lui 'tou. 'A s'app'la't Rose. La fill' de mecieu' Madelon ava't féni sés études, pui' 'a s'accupa't du ménag' comm' j' disa's tantôt, l'entretien d' la maison... Mé', Mecieu' Madelon a'ra' eumé qu' sa fill' se s'ra't mariée. P'is b'en... 'a éta't pâs pressée. C'éta't pâ' enn' fill' qu' éta't pressée. Mecieu' Madelon, b'en, i' gu'i disa't souvent's fois : « Faudra't qu' tu t' mariera's ; moé j' commence à êt'e âgé, faudra't... ça t' prendra't que'qu'un pour prend' la bus'ness [business] [2], continué' à cultiver ! »

Mad'moésell' Madelon ava't l'idée su' in jeune homme, in menuisier qui travailla't dan 'a plaç' qu'i' y ava't lâ ; in homm' qui construisa't dés bâtisses, puis... seul'ment, c'éta' in pauvre yiâb' [diable] que... I' éta't gêné ; lui, i' s'app'la' Alfred

---

1. *Itou* : Aussi, pareillement. Vx fr. : itel.
2. *Business* (angl.) : Occupation, commerce, métier, fonction.

Herbier, lui. I' éta't gêné. I' voya't mad'moisell' Madelon souvent's fois dan 'é veillées, i' alla'ent veillé' ensemb'e, dans... dan 'és réunions, p'i' i' 'a voya't souvent, i' gu'i parla't souvent ; mé' ça l' gêna' assez d' gu'i parler... I' s' fégura't qu'i' éta't pâs capab' d' gu'i parler, parç' qu' 'a ava't... c'st enn' p'tit' fill' qui ava't l' moyen, p'i' i' sava't qu' 'a été' héritiér' de chez eux, qu' 'a ava't beaucoup d'argent, p'is c'étè' enn' parsonn' de haut' clâsse. Fa't qu' ça l' gêna't terriblement. Souvent's fois, 'a gu'i parla't, mé' i' charcha' à s'éloégner plutôt. Il l'euma't, il l'ara' aimée terriblement, mé' i' pensa't jama's qu' mad'moisell' Madelon l'euma' à c' point-lâ !

Fa't qu'un bon soèr mad'moisell' Madelon, 'a a fait' préparé' enn' veillée, d'ell'-minme, dan enne... in aut' place... du mond' qu' 'a connaissa't, pour... p'is le principal invité c'était Alfred Herbier, c'étè' en frais... en frais de rencontrer le... c' jeun' garçon-lâ. C'éta' in bel homme, lui 'tou, p'i' un honnêt' gârs, un honnêtre [honnête] homme.

C' fa't que, i' ont fait' la veillée, p'i' Alfred Herbier â 'té invité ; c'éta't l' principal invité d' la veillée. Fa't qu' quand c'ést v'nu l' temps d' danser, mad'moisell' Madelon s'ést l'vée, p'i' alle a été charcher Alfred Herbier p'ur dansé' avec. Tout en dansant, 'a s'ést mi' à gu'i parler d' tout's sort's de choses. 'A gu'i â d'mandé quoi c' qu'i' pensa't de cultiver, cultivé' enn' terr' comm' leu' leur, ceu'-lâ qu' 'a ava't cheu' z-eux. « Ah ! i' a dit, j'eum'ra's çâ terriblement, mé' moé, jama's, i' a dit, que j' viendrai à c' point-lâ, parç' que j' su's trop pauv'e, i' a dit, pour avoèr dés... cés chos's-lâ. J' pourrai jama' ach'ter çâ, j' pourrai jama's... m' greiller [gréyer][3] de... propriété semblab'e, parç' qu'i' dit, ça prend d' l'argent pour fér' çâ ! »

Mad'moisell' Madelon s'ést mi' à rire. 'A dit : « Alfred, 'a dit, si tu m'aima's, 'a dit, comm' moé-minme, 'a dit, tu 'n n-aura' une, un' propriété d' minme !

— Mé' i' dit, comment ? Pourquoi ?

— B'en, i' a dit, si tu m'aima's, 'a dit, franch'ment, 'a dit, on s' mari'ra't tou' 'és deux. Parç' qu' 'a dit, moé t' és l' seul homm' que j' peu' aimer, 'a dit, poure [pour] m' marier, p'i' 'a dit, mon pér' veut que j' me marisse, p'i' 'a dit, t' és l' seul homme, qu' 'a dit, j' trouvèra's pour m' marier. À pârt de d' çâ, 'a dit, auque' [aucun] homme, 'a dit, ça... ça... m' dit r'guien, à pârt de toé !

— I' a di' à mad'moisell' Madelon, si vous êt's... vous m'avé' invité icitt' pour rir' de moé, i' dit, me semb' que j' ris pâs d' parsonne ! Me semb'e, i' a dit, que j' vien icitt' poliment. P'i' i' dit, j' voudra's pâs, i' dit, fér' rir' de moé, p'i' i' dit, pâsser pour l' bouffon d' que'qu'un ! »

Lâ, mad'moisell' Madelon s'ést excusée, p'i' 'a dit : « C'ést pâs çâ, pâ'-en-tout'. 'A dit, quoi c'ést qu' j' te dis lâ, c'ést... c'ést vra', 'a dit, c'ést... c'ést sincère, 'a dit, j' su's sincère avec çâ ; 'a dit, més paroles, 'a dit, quo' c'ést j' te dis lâ, c'ést vra' ! »

3. *Greyer* (se) : Se procurer, devenir propriétaire.

Lâ, un' fois qu' c'ést... Alfred Herbier s'ést mi' à réfléchir in peu. I' a dit : « Si c'ést vra', i' a dit, dans c' câs-lâ, i' a dit, j' gu'irai che' vous, p'i' i' a dit, on en discut'râ, on en parl'râ. I' dit, moé 'tou, j' pense... ça fa't longtemps, i' a dit, que j' pense à vous, mé' i' a dit, to'jours la gêne, p'is j'ai jama's pensé, i' a dit, qu' vous m'aimiez, i' dit, à c' point lâ.

— 'A dit, oui, Alfred, 'a dit, j' t'aime à c' point lâ ! »

Fait qu'i's sont donné' in rendez-vous pour la s'maine. In soèr, dan 'a s'maine, Alfred Herbier a 'té veiller chez mecieu' Madelon. Mé', gêné encôr' terriblement ; c'ést mad'moisell' Madelon qui... qu'i' ést en avant d' tout' p'is qui... pour asseyé' à l' fér' parler. C'ést ell' qui... Mé' mecieu' Madelon c'éta't pâ' un homm' gênant lui non plus, i' ont fait' tout' leu' possib' pour l' dégêner, p'is...

Fait que... ça a fait' de minm' pendan enn' coupeul [couple] de moâs, p'i' au bout d'enn' coupeul de moâs, i's sont décidés de s' marier. C'ést... Alfred Herbier s'ést marié avec mad'moisell' Madelon. Fait que, mad'moisell' Madelon, i' en éta't p'us question, c'éta't madame Herbier.

Fait que mecieu' Madelon, lui, i' a pâs fait' b'en b'en longtem [longtemps] apras çâ, lui 'tou, i' ést mort. I' ont resté seuls. C'ést... i' a resté héritier, lui p'is sa femme, de tout's lés propriétés qu'i' y ava't lâ p'is l'argent, tout c' que mecieu' Madelon ava't. I' ont continué la... la culture, i' ont continué à cultiver comm' d'habitude. Alfred Herbier éta' in homme à p' pras comm' mecieu' Madelon, orgueilleux, p'i' i' asseya't te'jour' à fair' mieux qu' son voésin, mecieu' Langlois qui resta't pras d' lui. P'is ça marcha't d' minme, tout l' temps, à tout's lés ans, p'is... Fa't que, mad'moisell' Madelon 'a a di' à son mari, enn' bonn' journée, 'a dit : « J' pensa's pâs, 'a dit, qu' t'éta's cultivateur de minme, vu qu' t'éta's menuisier, 'a dit, j' pensa's pâs qu' t' éta's cultivateur de minme ! »

I' s'ést mi' à rire. I' dit : « J' fa's mon possib'e, i' a dit, j' voudra's te'jours, au moins conserver, i' a dit, quoi c'ést qu' ton pér' nous â denné. I' a dit, j' pourra's te'jours, asseyé' à l' conserver ! » C'éta' in homm' vaillant[4], c'étè' in homm' de tête, p'i' ambitieux !

Fait que... enn' bonne année, i' a fait' comm' lés aut's, i' on eu un enfant. Fait qu' quand l'enfan ést v'nu au monde, i' gu'i ont denné l' nom d'Albert, Albert Herbier. Fait qu'ils l'ont pris, ils l'on él'vé jusqu'à l'âg' de cinq six ans, c'était l' seul enfant qu'i' ont 'l'vé. Rendu à l'âg' de cinq six ans, ils l'on en-'oueillé' aux études, lui 'tou, p'i' ils l'ont fait instruire. Fait que Albert éta't rendu à dix-sept dix-huit ans. Fa't qu'à un moment donné, la maladie a pris sa mére. I' éta't dan 'és études, i' ont fait v'nir l'enfant p'i' i' gu'i ont dit çâ. I' ont dit : « Ta mére ést grav'ment malade, son pér' gu'i â dit çâ, ta mére ést grav'ment malade, i' a dit, j' sé's pâs d' quoi c'ést qui... quoi c' qui peu' arriver ! »

4. *Vaillant* : Actif, ardent au travail.

Fa't que, in bon matin, la femm' d'Alfred Herbier, la femme a fait d'mander son garçon à son lit. P'i' 'a dit : « Albert, 'a dit, à c'tte heure, 'a dit, m'en vâs mourir ! 'A dit, ma pârt, moé, més héritage' à moé, 'a dit, t'appartienn'nt. Ton pére â dés héritages, 'a dit, mé' moé 'tou, 'a dit, ah !... P'i' 'a dit, lâ, 'a dit, ça t'appartient, tout c' qu'i' a écitte, tout's lés propriétés qu'i' y a écitt' t'appartient, l'argen appartien à ton pére. 'A dit, par 'zemp'e, 'a dit, i' y â enn' promess' que faut qu' tu faize', 'a dit, parç' qu' 'a dit, moé, 'a dit, j' su's fénie, 'a dit, j' guirai pâs loin, à c'tte heure ! 'a dit, faut qu' tu m' faize' enn' promesse, 'a dit, ton pér' commence à vieillir. 'A dit, faut qu' tu conserv's ton pére, 'a dit, dans tout l' bonheur possib'e, de l' conservé' avec toé dans tout l' bonheur possib'e ! »

Lâ, le garçon s'ést mi' à pleurer pui' 'a dit : « Faut qu' tu m' promess's... tu m' faiz's c'tte promess'-lâ. Ton pére a 'té assez bon, 'a dit, pour n'us aut's, 'a dit, faut pâs qu' tu gu'i deunn's de misère apras que j' s'rai partie ! »

Albert... Albert Herbier a dit, i' a di' à sa mére, i' a dit : « Non ! I' a dit, mon pér' rest'râ avec moé p'is tant qu'i' voudrâ rester. P'is jama's que j' me marierai, i' a dit, au contrair' de mon pére. » Fait qu'alle a fa't v'nir son mari. 'A di' à son mari, 'a dit : « J' te d'mande enn' chose avant d' mourir, 'a dit, toé 'tou ; jama's te r'marier, i' a dit, pour pâs, 'a dit, denner d' misére, 'a dit, à not' garçon. Parç' qu' 'a dit, çâ, enn' bell'-mér', dés fois, 'a dit, ça vâ pâs te'jour' avec lés enfants. Fa't qu' 'a dit, on a juss' c' garçon-lâ, p'i' 'a dit, j' voudra's pâs qu'i' a'ra't d' la misèr' lui non plus. 'A dit, me semb'e, 'a dit, qu' écitte, 'a dit, vous pouvez vous engagé' un' sarvante, n'importe quoi, p'i' 'a dit, pour avoèr soin d' la maison, mé' 'a dit, vous continué' à viv' tou' 'és deux, p'i' 'a dit, êt'e heureux tou' 'és deux sans moé ! »

Fa't qu' ça été d' la pein' pour lés deux, le garçon p'is l' pére, mé' ça pâ' été absolument b'en long qu'on a fait v'nir in prêt' p'i' on gu'i â fait' denner lés dargniers [derniers] sacrements, p'is la femme ést morte. On l'a pris... enterrée dans tout's lés goûts, p'is dans... l' mieux qu'i' ont pu, puis, i' ont resté tou' 'és deux. I's s' sont engagé enn' sarvant' pour maint'nir la maison, p'is le jeune homme a continué sés étud's jusqu'à l'âg' de vingt et un ans.

À vingt et un ans, i' a sorti d' sés études, i' s'st en v'nu trouver son pére. Son pére éta't seul. Mé', Alfred Herbié' éta't pâ' un homm' comm' d'habitude, c'étè' in homme... i' s'ennuya't, i' sorta't p'us, p'us d'appétit, i' mangea't p'us, i' ava't p'us l' courag' de travailler, i' ava't p'us r'guien. I' ava't du monde à gag' su' sa propriété pour continuer lés travaux, mé' i' s'accupa't p'us presque p'us de r'guien. Fait qu' quand Albert Herbier, le garçon, â arrivé dés études, lui, i' a pri' 'a plaç' d' son pér' p'i' i' a continué à cultiver p'i' à encourager son pér' 'tant qu' possib'e, p'is...

I' y ava' enn' fille, enn' fille assé' âgée, enn' vieill' fille, comme on dira't par 'zemp'e, p'i' i's l'app'la'ent Lazarine. C'éta' à pe' près la plus bell' femm' qui pouva' exister dans c'tte paroèss'-lâ. Mé' c'éta' enne affair' de r'guien, par 'hemp'e [exemple], enn' traîneus'[5] qu' ava't mauvais nom, qu' ava't pardu son nom

5. *Traîneuse* : Femme ou fille de mœurs douteuses.

complèt'ment. Alfred Herbier l'a'ra' eumée terriblement, p'is ça gu'i coûta't parç' qu'i' sava't qu' son garçon aim'ra't pâs çâ, p'i' en minm' temps, b'en, l' nom qu' 'a avé't, ça gu'i coûta't d'en fér' sa femme. Fa't qu'i' pensa't... f'sa't longtemps qu'i' pensa' à çâ. I' pensa' à 'a promesse aussi qu'i' ava't faite à sa femme : jama's se r'marier. Mé', i' s'ést mis... i' s' disa' en lui-minme : « J' te'jours pâs pour pâsser ma vie seul non plus. La vie ést trop longue ! »

Fait que, enn' bonne après-midi qui f'sa't b'en beau, qu' Alfred Herbier éta't su' sa gal'rie, qu'i' éta' apras s' bercer — Albert éta't parti aux cham [champs] avec lés homm's pour travailler — i' voé't pâsser Lazarin' dans... dans l' chemin. I' di' à Lazarine, i' dit : « Viens 'citte in peu. J'ai affére à toi ! » Fa't que, la fill' s'approche à lui, il l'a fa' assir [asseoir] à côté d' lui. I' a dit : « Lazarine, ça fa't plusieurs fois que j' pense à b'en dés choses, p'i' i' a dit, ça m' coût' de t'en parler. I' a dit, aujourd'hui j' su's décidé d' t'en parler.

— 'A dit, quoi c' c'ést ?

— I' gu'i a dit, si t' éta's pâ' enn' femme, i' a dit, qui a'ra's pardu son nom d' minme, i' a dit, j' te mariera's ! J' t'eum'ra's pour t' marier. I' dit, avec moé, tu s'ra's b'en, écitte. On â d' l'argent, on ést en... on ést en moyen, p'i' i' dit, on fait la plus bell' vie du monde. I' a dit, si t' éta's pâ' enn' femme, i' a dit, comm' t' és lâ, qui a pardu son nom, i' a dit, j' te mariera's ! Minme, i' a dit, si tu me f'sè' enn' promess' de r'venir, i' a dit, fér' comm' du monde, comme... fér' comme enn' femm' doit fére, i' a dit, j' te mari'ra's tout d' minme. Mé' faudra't, i' a dit, qu' tu chang'ra's d' vie. »

Lazarin' s'ést mi' à rire. 'A dit : « Avec in homm' comm' vous, 'a dit, j' chang'ra's d' vie çartain'ment ! 'a dit, enn' femm' peut pâs d'mander mieux qu' écitte. 'A dit, vous avez d' l'argent, 'a dit, vous êt' heureux, 'a dit, vous êt' dan in paradis. 'A dit, moé... tandiss' que moé, 'a dit, j' su's t-enn' pauvre fille, 'a dit, j'ai fait tout c' que j'ai pu fére, 'a dit, pour gâgner ma vie. Quoi c' c'ést j'ai fait', 'a dit, j' l'ai fait' pour gâgner ma vie.

— I' a dit, si tu m' promets, i' a dit, d' changer, p'i' i' dit, fére enn' bonn' femme, i' a dit, changer d' vie, i' a dit, m'en vâs t' marier ! »

Fait qu' lés arrang'ments s' sont fait's, p'i' i's s' sont mariés, san en parlé' à son garçon ni r'guien en tout'. In bon matin, i' éta't décidé de s' marier, in bon matin, i' s'ést marié. Ça a fait d' la peine au garçon terriblement, le garçon a pleuré terriblement. Mé', pâ' in mô' à son pér' non plus, sans gu'i fér' de r'proches, r'guien. Pâ' un mot !

Mé' lâ, apras que l' b'homme Alfred Herbier a été marié, Lazarine, elle, c'étè' enne ancienn' maison ; c'étè' enn' bell' maison, c'étè' ancien par 'hemp'e, 'a s'ést mi' à dire à son mari, 'a dit : « Moé, 'a dit, j' ress' [reste] pâ' écitte ! 'A dit, c'ést trô' ancien. 'A dit, on a l' moyen de s' fér' bâtir in aut' bâtiss' que çâ.

— I' a dit, oui, mé', i' a dit, j' su's pâs seul, moé, écitte : j'ai mon garçon qu' ést avec moé. Mé', me semb'e, i' a dit, moé, j'ai fait' ma vie icitte avec ma femme, ma

promiér' femme, j'ai él'vé mon enfan icitte, p'i' i' dit, ô' a te'jour' été très bien. I' dit, pourquoi c' qu'on continu'ra't pâs ?

— 'A dit, non, 'a dit, moé, 'a dit, pâs d' minme, 'a dit, on ést trop dan 'a haut' clâsse, 'a dit, pour rester dan enn' vieill' caban' de minme, 'a dit, c'ést ancien, c'ést enne... c'ést enn' cabane, 'a dit, qu' c'ést pâs restab'e [6] ! »

Fa't qu' à tout's lés jour' 'a gu'i répéta't çâ p'i' 'a gu'i r'nota't çâ. Lâ, Alfred Herbier s'ést vu... i' a vu qu'i' éta' amanché d'enn' magniér' qu'i' s'ra't pâ' h'ureux longtemps. Fa't que, un bon matin Albert Herbier a été... l' garçon i' a été dans l' parc, un p'tit parc qu'i' y ava't lâ, dés bancs qu'i' y ava't lâ, i' éta't 'pras se r'poser p'is pensé' à tout's sort's de choses, i' se qu'nait presque pâs jama' à maison. I' amancha't te'jours son affér' pour déjeuné' apras son pér' p'is sa mére ; quand c'éta't l' médi i' amancha't son affér' pour dîné' apra' eux aut's, dîner seul ; l' souper c'éta' 'a minm' chose.

Alfred Herbier s'aparceva't que son garçon éta't pâs comm' d'habitud' non plus. I' s'éloègna't plutôt d'eux aut's que... comm' de... i' faisa't pâs comm' d'habitude. Fa't que... c' matin-lâ l' pér' s'en vâ trouver son garçon dans l' p'tit bocag' qu'i' y a lâ ; p'i' i' éta' assis su' in banc. I' a lés mains... i' a l' visag' ent' lés deux mains, p'is qu'i' jongle [7] à son affére. L' pére Alfred a r'ssou' à son garçon : « Albert, i' a dit, Albert, quoi c' c'ést qu' t'âs ? T' âs d' la peine !

— Albert dit, non, j'ai pâs d' peine.

— I' a dit, t' âs d' la pein' çortain ! I' a dit, j' sé's quoi c' c'ést qui t' fa't d' la peine. I' dit, t' âs d' la pein' parç' que j' me suis r'marié.

— Fa't que Alber' a dit, c'ést pâs... c'éta't pâs d' mon affér' du tout. I' a dit, vous saviez, i' a dit, quoi c' c'ést qu' vous avié' à fére, vous étié' assez vieux pour vous conduire ; j'ava's pâs d' conseil à vous donner, j'ava's pâs... j'ava's r'guien à vous dir' là-d'ssus. Vous avez fait' à vot' goût, si vous êt's heureux tant mieux, b'en, p'is si vous êt's malheureux, b'en, tant pire, c'ést pâs moé qui l'â' voulu ! Ça s'ra' vous !

— Fa't que, Alfred di' oui. Franch'ment, i' a dit, mon plus beau tem [temps] ést pâssé. I' a di' à son garçon, i' a dit, mon plus beau tem ést pâssé, i' a dit, ça s'ra pâs si beau, à l'av'nir ! »

Lâ, l' pér' s'ést mi' à pleurer. I' a dit : « Je r'grett' beaucoup, je r'grett' beaucoup més promess's que j'ai fait's, p'is je r'grett' beaucoup de m'êt' marié !

— Fa't que... Albert a dit, c'ést p'us l' temps de r'gretter, c'ést l' temps d' continué' à travailler, p'i' i' dit, amanché not'e affér' pour avoèr du bonheur tant qu' possib'e.

---

6. *Restable* : Digne d'être habité ; dans lequel on peut rester.
7. *Jongler* : Penser sérieusement, réfléchir.

— I' â di' oui. Lâ, i' a dit, aujo'rd'hui, i' a dit, t' sé's, i' a dit, lâ, ta bell'-mére, ta deuxièm' mér' d'abord, lâ, 'a veut p'us rester, i' dit, dan 'a maison qu'on a lâ. 'A voudra' avoèr in aut' maison qu' çâ, enn' bell' maison moderne, b'en bâtie, enne espèç' de p'tit château. I' a dit, j' comprends qu' ça s'ra't très beau, mé' i' a dit, moé, i' a dit, j'ai vécu avec ta mére, i' dit, écitte, j' t'ai él'vé écitt' dans c' maison-lâ, me semb' qu'ô' éta' heureux. Me semb' qu' si on voudra't, qu'on pourra't continué' à êt' heureux. Mé', elle, veut pâs. Fa't qu'i' dit, quo' c' c'ést qu' tu veux...

— Ah ! Albert dit, i' dit, moé, tant qu'... pour moé, i' a dit, prenez tout', dépensez tout', mangez lés biens, mangez l'argent, i' a dit, moé, ça f'râ aucun' diffarence. J' su's très bien instruit, j' su's capa' [capable] d' gâgner ma vie. Quand ça s'râ p'us vivab'e icitte, i' a dit, j' m'en irai ailleurs, j' gâgn'rai ma vie, j' su's jeune. Vous, vous êt's vieux. Dépensez l'argent, dépensez tout', i' a dit, rendu qu' vous s'ré' heureux c'ést tout c' que j' demande. Donnez-lui, i' a dit, quo' c' qu' 'a veu' avoèr, rendu qu' vous a'ré' 'a pa'x, qu' vous seré' heureux. »

Fa't que... ça s'ést décidé. À in moment donné, i' ont bâti un beau p'tit château, enn' bell' p'tit' maison, c'ta't qués'men in pala's. P'is lâ, i' ont pris Lazarine, sa bell'-mére, du garçon p'i' ils l'ont emm'née là-d'dans. P'is quand c'éta't l' temps d' mouver [to move][8] lui, son pére â 'té l' trouver, i' a dit : « Toé, i' a dit, on t'a résarvé' enn' chamb'e ; la plus bell' chamb' d' la maison, i' a dit, on te l' l'a gardée !

— Ah ! i' a di' à son pére, gardez-moé pâs d' chamb'e, moé, i' a dit, j' ress'e écitte. C'ést ma place. Si ma mére a 'té él'vée écitte, més an... més arrièr'-parents, i' a dit, més arriér'-grands-péres, i' a dit, i' ont tout' 'té él'vé' écitte, p'is ma mére a été él'vée écitte, moé 'tou, i' dit, j' su's capab' d' continué' écitt' comm' d'habitude. Vous aut's, allez-vous-en tou' 'és deux, i' a dit, dans vot' maison, tou' 'és deux, vous êt's plus heureux, p'is moé, i' dit, j' m'âs continué' à viv'e écitte ! »

Fa't que, quand que l' pére a vu que l' garçon voula't pâs pâ'-en-tout' mouvé' avec eux aut's, ça gu'i a fait' d' la peine ; mé', 'cou' don [écoute donc], i' y ava't pâs d'aut' moyen... i' ava't pâs d'aut' moyen pour l'emm'ner lâ, i' ava' absolument... i' voula't pâs consentir pâ'-en-tout' à aller... aller lâ.

Fait qu' Albert, i' a continué' à viv' t'ut seul dans sa maison, dan 'a vieill' maison. P'is lés deux aut's, le pér' p'is la femme ont continué' à viv' dan 'a maison neuve. Fa't qu' au bout d'in bout d' temps, i' a v'nu in autre enfan au mond' qu'i' ont app'lé Gilbert ; ce'ui-lâ c'éta't Gilbert. I' éta't beaucoup plus jeun' que l'aut'e. Lâ, ça attiré' Albert, par 'hemp'e, Alber' alla't plus souvent voèr son pére. I' alla't voèr l' bebé ; c'éta't son p'tit frér' de pére, p'is lâ, i' alla't voèr l' bebé. P'is c'éta' in désennui pour lui.

C' fa't que, Albert ava't l'idée su' 'a fille à mecieu' Langlois, qu' éta' in p'tit peu plus vieill' que lui, mé' i' éta'ent souven ensemb'e, i's voèyagea' ensemb'e, i's veilla'

8. *Move* [to] (angl.) : Déménager.

ensemb'e. Fa't que... jama's qu'i's s'éta'ent parlé d'amour, jama's qu'i's s'éta'ent parlé d' mariage absolument, jama's, jama's, ni Albert ni elle.

Fa't qu'un bon jour, Albert, lui, alla't toujours fér' sa priguiér' [prière] dan enn' p'tit' chapelle, qui éta't pâs loin, à tou' 'és matins. Albert se l'va' assez d' bonne heur' p'i' i' ava' enn' p'tit' chapell', lâ. Fait que, lâ, Alber' alla't fér' sa priére à 'a p'tit' chapelle. In bon matin, en s'en allant, i' ava' in pon [pont] à travarser. Quand i' a vu mad'moésell' Langlois qu'éta't su' l' bord d' la riviére, qui éta' apras pêcher, avec enn' perch' dan 'és mains, p'i' éta' apras pêcher...

Fa't qu' tout en... il l'a r'garda't... il la r'gardait pêcher ; i' s'ést arrêté pour la r'garder pêcher. In moment donné, in déboulis [éboulis] s'ést fait', p'is mad'moésell' Langloi' a tombé à 'a rivière, à l'eau. P'is l'eau... la riviére éta't profonde, i' ava't épa's d'eau, 'a sava't pâs nager ni r'guien. Fa't qu' Albert s'ést j'té à l'eau vit'men à nag' p'i' i' a été ramâsser mad'moésell' Langlois presque sans connaissance. 'A 'va't qués'ment pardu connaissance.

Fa't qu'il l'a ramâssée dans sés brâs, p'i' il l'â emm'née chez eux, à sa vieill' maison où c' qu'i' éta't lâ, p'i' il a pris du ling' de sa mére à lui, qu'i' ava't consarvé en souv'nir. P'i' i' a été porter çâ à mad'moésell' Langlois. I' a dit de : « Changez-vous, changez-vous d' vêt'ments, parç' qu'i' dit, aller che' vous comm' vous êt's lâ, tout mouillée comm' vous êt's lâ, i' a dit, vot' mére ést malade, i' a dit, 'a peut fére enn' cris' qu'uqu' chose, p'i' i' dit, ça peu' êt' grav' pour vot' mére. I' a dit, m'âs vous donner du ling' de ma mér' qu'i' ést à pe' pras d' la minme... d' la minm' tâill' de vous, p'i' i' a dit, changez-vous, fait' chesser [sécher] vot' linge. Quand vot' ling' s'râ sèche [sec], vous vous rhabill'rez, p'is vous pourrez vous en r'tourner che' vous. P'is lâ, b'en, ça paraîtra pâs, i' aurâ pâs d' danger, i' a dit, pour causé' aucun' déception à vot' mére ! »

Fa't qu' mad'moésell' Langlois, 'a s'ést déshabillée, 'a s'ést rhabillée avec du ling' que Albert gu'i ava't denné, p'i' 'a fait' chesser tout' son linge. Apras que le linge a été chesse [sec], b'en, 'a s'ést rhabillée avec son linge à elle, p'i' alle a été che' z-eux. P'i' Albert éta' avec elle. Lâ, b'en, lés parents d' la fille ont trouvé' qu'alle ava't r'tardé. P'is lâ, b'en, i' ont conté l'histoèr' quoi c' c'ést qui éta' arrivé, mé' sans mett' lés affér's trop trop graves. Fa't que, lâ, Albert s'ést en r'tourné che' z-eux.

Le p'tit... p'tit Gilbert Herbier, lui, i' a vieilli comm' lés aut's, comm' de raison. I' a v'nu qu'i' ava't quat' cinq ans, cinq six ans. P'is lâ, Albert pâssa't son temps dans l' parterre, dans l' bocag' qu'i' y ava't lâ, avecque l' p'tit Gilbert. Fait que, i' pâssa't son tem [temps] à joué' a'ec son p'tit frér' là-d'dans. I' pâssa't sés grands journées lâ. Quand i' allé't pâs su' lés propriété' avec lés hommes, b'en i' pâssé't sés grands journée' à s' désennuyé' avec lui.

C' fa't qu'in bon matin, i' y ava't dés loups dans c'tte plaç'-lâ. P'is lés habitan i's guetta' in loup. C'était dangereux pour lés animaux p'is c'était dangereux pour lés enfants minme. Fa't que, un bon... enn' bonne avant-midi, Albert éta' avec son p'tit frére, i' éta' apras joué' encôre, t'oâs quat' cultivateurs dés alentours, sont v'nus

trouvé' Albert. I' ont dit : « Albert, t' â' un fusil, i' ont dit, toé. I' a 'ien qu' toé qu' â' in arme à feu.

— I' a dit, oui.

— I' a dit, on a vu in lou' [loup] à matin. Si tu voula's, on gu'i f'ra' 'a chasse, p'i' on assèra't de l' détruire, on assèra't de l' tuer. Parç' c'ést dangereux pour lés animaux, minm' pour lés enfants c'ést dangereux, in loup ! Fa't que, si tu voula's, i' a dit, on essaiera't d' gu'i fér' la chasse, à l' détruire.

— Fa't que... Alber' a dit, oui ; i' a dit, moé j' su's b'en prat [prêt] ; i' a dit, apros-médi, on pourra' aller. I' dit, on s' ramâss'râ cinq six ensemb'e, p'i' i' dit, on gu'irâ ! »

Fa't que, c'éta' amanché [9]... c'éta' amanché pour allé' à 'a chasse aux loups dans l'apros-médi. C' fa't que l' p'tit Gilbert a di' à son frére, Albert, i' a dit : « Moé 'tou j' gu'y vâs ! » I' ava' à pe' pras six ans, l' p'tit gârs. Albert l' traîna't partout. I' a dit : « Non ! Albert dit, non, i' a dit, tu viendrâs pâs, parç' qu'i' dit, c'ést trop dangereux. C'ést trop dangereux pour toé, i' a dit, tu viendrâs pâs. Dés fois, enn' bad lock [bad luck] [10], i' dit, in arme à feu d' minm' c'ést dangereux pour... p'i' in enfant, i' a dit, c'ést dangereux. Minme, on vâ aller loin, p'i' i' a dit, c'ést trop dangereux pour toé, j' t'emmèn' pâs ! »

Lâ, l' p'tit Gilbert s'ést mi' à pleurer, i' a sauté au cou à Albert. I' a dit : « J' te dis qu' tu viendrâs pâs, i' a dit, ça ser' à r'guien, impossib'e ! C'tte foi' écitte, i' dit, c'st impossib'e ! J' t'emmèn' partout, mé' c'tte foi' écitt' c'st impossib'e ! J' peux pâs, c'st trop dangereux pour toé ! »

Fa't qu' lâ l' p'tit Gilber' â parti en pleurant, en gâgnant che' z-eux pour s'en allé' à sa chamb' pour... Fa't que... en pleurant. Fait qu' Albert dit, i' dit : « C'st impossib'e, i' a dit, quand minm' qu' tu pleur'rais, moé, i' dit, c'st impossib'e. Tout d'in coup, enn' bad luck, i' dit, j' s'ra's trop blâmé par ma bell'-mére, i' a dit, c'st impossib' pour moé ! »

Fa't qu' dan apros-médi, i's s' sont greillés [greyés] [11] pour allé' à 'a chasse au loup. Quand l' jeune Albert a parti pour monté' à sa chamb' pour prend' l'arme à feu, son fusil qu'i' ava't lâ p'is la monition [munition], quand i' a rentré dan 'a porte, i' â attendu [entendu] un coup d' feu, dans sa chamb'e, en haut. Fa't que, Alber' â parti à 'a course, i' a monté à sa chamb'e. Sa port' de chamb'e éta't bârrée [12], i' qu'na't te'jours sa port' de chamb' bârrée. I' a ouvert sa port' de chamb'e, la port' de chamb'e éta't débarrée p'is l' p'tit Gilber' éta' étendu à terre avecque l' fusil dans 'és mains p'is l' sang coula't... comm' mort !

---

9. *Amancher* : Prévoir, décider.
10. *Bad luck* (angl.) : Malchance.
11. *Greyer* (se) : Se préparer, s'organiser.
12. *Barré* : Fermé à clef.

Lâ, Albert s'ést j'té d'ssus, en pleurant lui 'tou, p'i' i' a d'mandé comment ça s' fesa't que c't enfant-lâ ava't c'tte arm'-lâ dan 'és mains, p'is sa porte éta't bârrée. Impossib'e !

Lâ, Lazarine â arrivé p'i' 'a s'ést j'tée su' son p'tit gârs, elle itou, p'i' 'a s'ést mi' à pleurer, p'i' 'a a dit... 'a â r'gardé Albert, 'a dit : « C'ést toé, 'a dit, qu' és l'assassin d' mon fils ! 'A dit, c'ést toi qu' as tué ton frére ! »

Ça fa't que... Albert a dit : « Non, i' a dit, j'ai pâ' eu connaissance de d' çâ pâ'-en-tout'. I' dit, j'ai arrivé écitte, i' a dit, Gilbert ava't l'arm' dans 'és mains, p'i' i' dit, i' éta' étendu comm' qu'i' ést lâ !

— 'A dit, c'ést pâs vra'... t' és t-un menteur ! »

C' fa't qu' tandiss' c' temps lâ, Alfred Herbié' â arrivé, son pére. Lâ, Lazarin' gu'i â sauté au cou, à son mari, p'i' 'a dit : « 'Garde [regarde], 'a dit, ton Alfred... ton Albert, 'a dit, quoi c' qu'il ést ; 'a dit, c'ést in assassin, i' a tué son frér' par jalous'rie, 'a dit, parç' qu' 'a dit, i' s'attenda't, 'a dit, qu'i' s'attenda't, 'a dit, qu' c'éta't son frér' qui alla' avoèr, 'a dit, lés héritages ! P'is, 'a dit, c'ést lui qui l'â tué pour s'en débarrasser ! »

Lâ, Albert s'ést mi' à s' défendre, i' a dit : « Non, c'ést pâs moé... pâ'-en-tout'... i' a dit, c'ést pâs moé, i' a dit, qui a fait' cés chos's-lâ ! »

Lâ... mé' Alber' ava't l' fusil dan 'és mains, p'is la boucane[13] sorta' encore au bout du canon. I' ava't ramâssé l' fusil, Albert, lui, à terre. Fa't que, Alfred a dit : « Oui, c'ést toé ! T' â' encôre l' fusil dan 'és mains ! Il a dit, tu mérit's pâs d' resté' écitte ; tu mérit's pâs d' rester, i' dit, à la maison paternelle ! I' dit, j' te maudis, i' a dit, j' te r'conna's p'us pour mon enfant, seul'ment ! I' dit, chass' [quitte] la maison au plus vite ! I' dit, in garçon comm' toé, i' a dit, qui tue son frére, i' a dit, mérit' pâs d' rester, i' a dit, à 'a maison paternelle, mérit' pâs d' resté a'ec son pére, i' mérit' pâs d'êt'e r'connu, i' dit, par son pére. I' dit, j' te maudis ! »

C' fa't qu' Albert, en attendant [entendant] cés parol's-lâ, lui, i' a pris l' chemin, découragé, tout en pleurant... i' a pris l' chemin, comme en désespoèr, sans savoèr trô' où c' qu'i' alla't. P'i' i' s'ést mi' à s' répété' en lui-minm' que son pér' l'ava't maudit, l'ava't chassé.

Quant' i' a descendu de la... gal'rie, i' a rencontré ma'moésell' Langlois qui s'en v'na't justement, Lâ, ma'moésell' Langloi' â asseyé de l'arrêter, mé' impossib'e ! I' a pâssé à côté d'ell' comm' si il l'ava't pâs vue. 'A gu'i a parlé, tout çâ, mé' Alber' â r'guien compris. I' a pris l' chemin en pleurant, p'is l' visage ent' lés deux mains, p'is qués'men à courir dans l' chemin, sans trop savoèr où c' qu'i' alla't. P'i' i' s'ést mi' à marcher. I' a marché tout' l'apros-médi.

13. *Boucane* : Fumée.

Quand c'ést v'nu au soèr, vers six heur's du soèr, j' suppose, i' éta't dan 'és rangs[14], comme on dira't, n'us aut's ; i' a rencontré in cultivateur... qu' éta' apras [après] cultiver. C'éta't dans l' temps dés semences. I' éta' apras semer du grain.

Lâ, l' cultivateur a vu c' gârs-lâ qui pâssa't p'is qui pleurait. L' cultivateur â 'té au d'vant d' lui, i' gu'i a d'mandé quoi c' qu'i' ava't, quoi c' qui alla't pâs. Au cultivateur, il a dit : « J'ai été maudit par mon pére, i' a dit, j'ai été chassé d' la maison, chez nous, pour avoèr tué mon frére. I' a dit, lâ, j' m'en vâs, p'is j' sé's pâ' où c' que j' vâs. I' a dit, j' vâs marcher, i' a dit, jusqu'à 'a mort, pour m'éloègner 'tant qu' possib', i' a dit, jama's pour (e)r'voèr mon pére, jama's r'voèr ma famille ! »

C' fa't qu' Albert s'ést mi' à marcher... continué, i' a marché tout' la nuit', à b'en dire, sans s'arrêter. I' s'ést arrêté in peu pour se r'poser, p'is c'ést tout', p'is l' lend'mon matin, il a continué sa route. I' a marché jusque dan in village, in p'tit villag' b'en éloègné de d' lâ. P'is lâ, i' â rentré dan enn' maison ; i' â d'mandé à manger. I' ava't pâ' in sou su' lui. I' â d'mandé à manger comme... par charité. C' fa't qu'i's gu'i ont donné à manger. Alber' â mangé. Quand i' a eu mangé, i' â r'marcié l' mond' qu'i' y ava't lâ, p'i' i' a r'pris l' chemin, i' a continué, comm' d'habitude.

C' fa't que... i' â marché pâs mal, encôr' p'usieurs jours... de minme, qu'i' mangea' où c' qu'i' pouva't, p'is qu'i' coucha' où c' qu'i' pouva't... coucha't déhors, p'is coucha' où c' qu'i' pouva't.

In soèr, i' éta' au pied d'enn' grand côte, i' éta't fétiqué. I' ava' 'és pieds... quésiment p'us capab' marcher... lés pieds blessés, dans sés chaussures. Pâ' habitué à çâ... I' éta' assi' au pied d'in arb'e, p'is qu'i' pleura't p'is qu'i' pensa' à tout's sortes, p'is qu'i' pensa' à tout's cés chos's-lâ... dés affér's terrib's qui gu'i éta'ent pâssé lâ. Puis, i' mouilla't, l' tem [temps][15] éta't noèr terriblement, p'i' i' mouilla't. C' fa't que, 'ta' assi' au pied de c't arb'-lâ ; i' ava't r'guien à manger non plus. La faim intéressa' à pârt de çâ... C' fa't que... i' â attendu [entendu] du bruit, enn' voétur' qui descenda't dan 'a côte. Dés cri' à bord d' la voétur' comm' du mond' qui a'ra' [aurait] eu pêur. P'i' i' â attendu [entendu] dés ch'faux galoper comm' lés ch'fau' a'ra'ent 'té parti' en pêur[16]. C' fa't que... i' s'ést avancé dans l' milguieu [milieu] du ch'min pour attend' [entendre]. Le bruit s'en v'na't te'jours su' lui. Quant' la voéture a arrivé à lui, c'éta't deux jouaux, deux jouaux parti' en pêur, deux homm's là-d'dans. I' ava'ent pardu complèt'ment l' contrôl' dés jouaux, p'is lés jouaux fila' à toute allure.

Lâ, Albert s'ést j'té en avant dés jouaux, lés a pris tou' 'és deux par la bride, p'is lâ, i' s'ést pendu à 'és aut's... aux deux jouaux, p'i' i' a v'nu à bout d' lés arrêté' au bout d'in bout d' chemin qu'i' ont fait', i' ést v'nu à bout d'arrêté' 'és deux ch'faux.

---

14. *Rang* : Suite de fermes s'échelonnant sur une partie de territoire desservies par une seule route.
15. *Temps* : Ciel, atmosphère.
16. *Peur (partir en)* : Prendre le mors aux dents, en parlant d'un cheval.

C' fait que... deux homme' ont débarqué de d' lâ. Un... l' promié' â débarqué, in jeune homme assez ; i' ést v'nu aux ch'faux pour lés tranquilliser lui 'tou, il a vu Albert qu' éta't pendu à 'a brid' dés deux jouaux, qui qu'na' [tenait] 'és deux jouaux. Mé' i' ava't lés jamb's massacrées par lés sabots dés jouaux. Lés jouaux gu'i ava' embarqué su' 'és pieds, p'is frappé apra' 'és jambes. Lâ, Albert s'ést... a lâché 'a brid' p'i' a tombé comm' sans connaissance, en avant dés jouaux, tou' 'és deux. C' fa't qu' l'homm' l'â halé [17] de d' lâ, lâ, à côté du ch'min, p'i' i' a di' à l'homm' qu' éta' encor' dan 'a voéture, i' a dit : « Mon maître, i' a dit, v'nez voèr quoi c' qu'i' y â écitte ! C'ést pâs créyab'e, i' dit, in homme arrêter deux jouaux d' minme, parti' en pêur de minme, de l'allur' qu'i' alla'ent lâ, i' a dit, c'ést pâs créyab'e ! C'ést in homm' qui 'és â arrêtés ! »

L'homm' qu'i' y ava' à bord d' la voéture a débarqué, p'i' i' ést v'nu voèr. Alber' éta' halé à côté du ch'min ; i' commença' à r'venir in peu... l'homm' l'ava't ranimé in peu. Albert r'prena't sa connaissance. Lâ, le... le gârs, le deuxième... lâ, a di' à son homme, lâ... c'ta' in homme à gage, c'éta' in milguionnaire, çâ, qui voyagea't... i' a di' à son homme à gage, i' a dit : « Prends lés deux jouaux, en halan in revolver [18] de sa poche, i' vâ dans l' bord du boâs, i' a dit, tue-les tou' 'és deux ! I' dit, on n'a pâs besoin d' cés ch'faux-lâ ! Tue-les tou' 'és deux ! Demain, i' a dit, i' f'râ clair, on gu'irâ à 'a vill' la plus proch' s'en charcher deux aut's. P'i' i' a dit, — i' ava't dés tente' à bord de çâ, dés tent's de touell' [toile] — i' a di' à son homme, on vâ s' tenter, on vâ passé' 'a nui' écitte, on vâ garder c't homm'-lâ avè' n'us aut's, en parlant d'Albert Herbier, p'i' i' a dit, d'mô' 'atin [demain matin], i' dit, on pârt tou' 'és deu' ensemb'e. »

C' fait que... i' a pris lés deux jouaux, i' 'és â tués tou' 'és deux, puis lâ, i' ont tenté pour pâssé' 'a nuit'. Alber' éta' avec 'és aut's. Lâ, i' ont donné' à mangé' à Albert — i' ava' enn' p'tit' cuisin' là-d'dans pour s' fére à manger, p'is dés provisions... i's sont fait à manger — Alber' â mangé avec 'és aut's, p'is lâ, Albert pleura't tout l' temps.

Le milguionnaire a di' à Albert, i' a dit : « Comment ça s' fa't qu' tu pleur's de minme, p'is, i' a dit, où c' que tu vâs dan enn' pareil... en plein' nuit ? P'i' i' a dit, t' és presque pâ' habillé : tu m'âs d' l'air que t' âs pâ' in sou noèr seul'ment... »

C' fa't qu' Albert gu'i a conté l'aventure. Mé' i' s'ést pâs nommé... i' s'ést pâs nommé au milguionnaire. I' a dit : « Quel nom qu'on t' donne ?

— I' a dit, donnez-moé l' nom qu' vous voudrez, i' a dit, moé, mon nom, je l' donn' pâ' à parsonne !

— I' a dit, pourquoi ?

— Parç' qu'i' a dit, à tout bout d' champ, j' peu' êt' arrêté par la Justice ! J' peu' êt' pris, i' a dit, p'i' êt'e arrêté par la Justice. D'abord, i' dit, j'ai tué mon frére...

17. *Haler* : Tirer.
18. *Revolver* (angl.) : Pistolet.

j' pâss' pour avoèr tué mon frére. J' su's t-innocent, mé' i' dit, parsonn' peut l' prouver ! J' su's t-innocent. Parsonn' peut prouver mon innocence.

— C' fa't que l' milguionnair' dit, d' minme, i' a dit, tu vâs t'en v'nir avec moé ! Quoi c' que t' âs fait' pour nous aut' à soèr, i' a dit, si c'éta't pâs d' toé, i' a dit, peut-êt' nous aut'e' étou on s'ra't mort. Parç' qu'i' dit, lâ, on sava't pas trop quoi c' qui alla't nous arriver ! En tou' 'és câs, i' a dit, tu nous âs rendu in grand sarvice. I' a dit, si tu veux, i' a dit, on vâ... tu vâs t' donné' in nom ! T' és pâs capab' d' rester pâs d' nom ! M'en vâs t' prend'e à gag' pour moé. Tu vâ' êt' mon segrétaire [secrétaire]. T' és t-instruit ? I' a dit, d'après c' que j' peux voèr, t' és b'en instruit. Tu vâ' êt' pareil comm' mon segrétaire. Moé, i' a dit, j' m'en vâ' en Angleterre, p'i' i' a dit, tu vâs t'en v'nir avec moé — c'ést in homm' qu'ava't dés gros commarces — i' dit, tu vâ' êt' mon brâs droette. M'âs t' payé' in gros salaire, p'i' i' dit, tu vâs gagner ta vie, te'jours !

— I' a di' au milguionnaire, i' a dit, donnez-moé l' nom qu' vous voudrez, i' a dit, moé, n'importe quel nom f'râ.

— B'en, i' a dit, d' minme on vâ t' donner l' nom... in nom angla's. I' dit, on vâ t'app'ler Dâvid Mackenzy [19]. Ça s'râ ton nom, çâ !

— Ça fa't qu' Albert dit, moé, n'importe quel nom, pour moé, c'ést bon ! »

C' fait qu'i' a continué sous l' nom d' Dâvid Mackenzy. L' v'lâ parti avec l' milguionnaire. L' lend'mo' 'atin [lendemain matin] on s'ést préparé 'a voéture avec deux jouaux neufs, p'i' on s'â ratt'lés su' 'a voéture, p'i' on a continué 'a route... on â continué l' chemin. I' ont voyagé p'usieurs jours. I' â travarsé en Angleterre.

Enn' fois rendu en Angleterre, b'en, le milguionnaire éta't rendu che' z-eux. I' â r'pris sés accupâtions d'habitude, sés commarç's d'habitude, p'is c'éta't Dâvid Mackenzy, c'éta' Albert qu' éta't ségrétaire... pour le milguionnaire dans tout' le commerç' qu'i' y ava't lâ... enn' sort' de commerç' que j' peux pâs trop vous dire.

Fa't que l' milguionnaire, i' s'ést attaché à Dâvid Mackenzy ; c'éta' in homme accompli. C'éta' in homme honnête, c'éta' in homm' vaillant, c'éta' in homm' qu'i' pouva't s' fié' à lui dans tout's sort's de rapports. Le milguionnair' l'euma't terriblement. À tout's lés ans, à tout's lés moâs, i' ava't dés cadeaux, dés... en argent, du milguionnaire, p'is ça alla't comm' su' 'és roulettes. Mé' Dâvid Mackenzy éta't pâ' h'ureux pareil... c'éta't pâ' in homme h'ureux : i' pensa't te'jour' à l'affér' qui gu'i ava' arrivé, p'i' i' pouva't pâ' êt' h'ureux.

C'éta' in homm' tranquille, in homm' pensif, p'is souvent's fois que l' milguionnaire l' trouva't dans différent's endroits... dans son bureau, par 'zemp', que Dâvid Mackenzy pleura't. Pensa't tout's sort's de choses... le milguionnair' faisa't tout c' qu'i' pouva't pour le r'consoler p'is l'encourager, p'is... Dâvid Mackenzy 'ma't [aimait] mieux mourir que vivre ! P'i' il l'â déclaré pâ' 'ien qu' enn' foi' à son patron.

19. *Mackenzie.*

Tout en étant pour le milguionnaire, b'en, i' s'ést serré [20] d' l'argent... i' s'ést serré pâs mal d'argent. Minme, i' a eu b'en dés avantag's du milguionnair' dans çartains p'tits commerç's qu'i' f'sa't lui-minme, pour lui-minme, aussi que... lés conseils que l' milguionnair' gu'i ava't denné pour gréyer dés p'tits commerce' au travers de çâ... Dâvid Mackenzy f'sa't d' l'argent qués'ment comm' de l'eau, comme on dit dés fois.

C' fa't qu' quand i' â eu fait' que'que' années pour le... le milguionnaire, in bon jour, le milguionnaire â dit, i' a di' à Dâvid, i' a dit : « On vâ r'partir en voéyage. Ça vâ être à pe' pras mon dargnier voéyage. J' commence à vieillir ! Et, si parfois, in jour, i' a dit, que j' meure, tu deviendrâs l' propriétair' de c' que j'ai, moé ! Parç' qu'i' dit, moé, i' a dit, j' su's seul, j'ai aucun parent, més parents sont morts, dés fréres, dés sœurs j'en n'ai pâs ! J'ai aucun héritier. C' fa't qu' mon héritier, ça s'râ toé, si tu m' rajev' [rachever] jusqu'à 'a mort... si tu continue' à viv'e avec moé jusqu'à 'a mort. Apras ma mort, ça s'râ toé qui s'râs l'héritier ! »

C' fa't qu' Dâvid Mackenzy â resté avecque l' milguionnaire. In bon jour, i's s' sont greyé' en voéyage encôre, pour partir de minme. C' fa't que l' milguionnaire éta't b'en connu, p'is c'éta'... i' éta't quésiment comme enn' compagnie, comme on dit, dés fois... C' fait qu'i' ont parti en voéyage.

Dans l' voéyag' qu'i' ont fait', le milguionnaire ést mort... d'enn' cris' cardiaque, d'enn' maladie qui gu'i a pris, p'is le milguionnaire ést mort. C' fa't que l' testament qu'i' y ava't d' fait' éta't fait au nom d' Dâvid Mackenzy. C'ést Dâvid Mackenzy qu'ést resté propriétaire.

Apras que l' milguionnaire â été mort, Dâvid Mackenzy â pris le milguionnaire, l'â remm'né che' z-eux — i' ést mor' en voéyage, d'abord — il l'â remm'né che' z-eux, il l'â fait enterrer comme... à leu' mode à eux aut's, puis, apras qu' ça été fait', le... lés boss' [boss] [21] de c'tta compagnie-lâ, du milguionnair' qu'éta' associé' avec lui, b'en, in bon jour, Dâvid Mackenzy â 'té 'és trouver, p'i' i' a pris son testament, leu's â deunné. I' â dit : « Quiens, v'lâ l' testament du milguionnaire, i' a dit, qui m'ava't... son testament éta't fait à mon nom : tout c' qui gu'i appartient m'appartient ! Apras sa mort, m'appartient ! Fa't qu'i' a dit, moé, j' vous le r'ma' [remet] ent' lés mains, parç' que j' veux pâs, i' a dit, qu' vous ayé' [ayez] aucun dout' contre moé, qu' j'ai fa't que'qu' chos' de malhonnêt' pour asseyer d' tricher... pour appartenir aux biens du milguionnaire. C' fa't que j' vous deunn' le testament, p'i' i' a dit, fait's-en quoi c' c'ést qu' vous voudrez, moé, i' a dit, j' me r'tourne... j' m'en vâs !

— Fa't qu' lés aut'e' ont dit, non. Ah ! non ; i' ont dit, si... pluss' qu'i' [puisque] te l' l'â deunné, c'ést parç' que tu l' l'âs mérité. Gard' tout', p'is ramâss's tout's lés biens du milguionnaire ; c'ést à toé ! Prends-lés p'i' emport'-lés, fa's-en quoi c' c'ést qu' tu voudrâs ! Si tu t'en vâs, arrang' çâ comm' tu voudrâs, i' a dit, nous aut' on touch' pâ' à çâ. C'ést à toé ! Pluss' qu'il te l' l'â deunné — on t' connaît d'abord — p'i' on sé't qu' t' és t-honnêt' p'is qu' tu trich's pâs parsonne ! »

20. *Serrer* : Économiser, mettre en réserve.
21. *Boss* (angl.) : Contremaître, chef d'entreprise.

C' fa't qu' Dâvid Mackenzy â gardé l'argent ; tant qu' pour lés biens, b'en, i' 'és â laissés. C' fait qu' apras qu' tout â... qu' l'affére â 'té réglée, Dâvid Mackenzy â r'pris l' chemin, p'is... p'i' i' s'ést mi' à voéyager d'in bor' à l'aut', sans savoèr trô' [trop] où c' qu'i' alla't... voèr du pays, voèr du monde. I' ava't pâ' eu aucune idée de s' marguier, aucune idée de... de prendre in commerce, ni r'guien : i' ava' assez d'argent pour viv', p'i' i' voéyageai' pour pâsser l' temps.

In bon jour, i' a pensé d' s'en r'tourner par che' z-eux. Il éta't vieilli, lés années s'éta'ent pâssées, p'usieurs années d' pâssées ; i' éta't vieilli... pensa't d' pâ' êt'e r'connu, ou s'installer dans queu'qu' plaç' pâs trop loin d' son pays, de sa place, de son p'tit village, sans s' fér' connaît'e, pour voèr quoi c' qui s' pâssa't. I' éta' accupé d' son pére étou, in peu. P'i' i' sava't qu' son pére éta't pâ' h'ureux.

Apras qu'i' â été parti, lui, son pére â été pâs mal plus mal... plus malh'ureux qu'i' éta't quand Alber' éta' avec lui. Quand Albert 'ta' avec lui, i' se r'consola' avec son garçon. Mé' apras que Alber' â 'té parti, ça été in affér' terrib'e ; ça été in enfer, resté' a'ec la femm' qu'i' ava't lâ. 'A dépensa't tout', p'i' i's s' chicana' à toute heure et moment, p'is c'éta't rendu qu' c'éta' in mauva's ménag' terriblement : ça alla't terriblement mal dans son ménage. I's voula'ent p'us s' voèr, ni in ni l'aut'e !

C' fa't qu' Albert sava't pâs çâ... absolument r'guien, pui' i' éta' inquièt' in peu d' savoèr itou voèr si l' p'tit Gilber' éta't mort, réell'ment si i' éta't mort. I' pensa't qu'i' éta't mort, mé', i' sava't pâs trop. Quand i' ést parti, i' éta't pâs mort... i' éta't blessé mortell'ment, mé' i' éta't pâs mort.

Tout çâ, ça l'inquiéta't, lui, çâ, Gilbert [Albert]. Mé', i' marcha't te'jours su' l' nom d' Dâvid Mackenzy.

Fa't qu' enn' bonn' journée qu'i' marcha't d' minme, i' â arrivé su' enn' côte, enn' montagne, su' l' chemin. Su' c'tte montagn'-lâ, c'éta't d' bonne heure, le matin. I' a vu enn' montagn' qui r'luisa' au saleil — le saleil se l'va't — i' a vu enn' montagn' qui r'luisa't terriblement. C'éta't beau. Il a vu enn' bâtisse, lâ, enn' terribeul bâtiss' là-d'ssus. I' s'ést mi' à se d'mander comment ça s' fa't — enn' bâtisse en plein boâs —comment ça s' fa't qu'i' y ava' enn' bâtiss' de minme, p'is si gross' que çâ, p'is ça ava't l'air êt' enn' bâtiss' de valeur. I' s'ést mi' à se d'mandé' en lui-minm' quoi c' c'ést qu' ça veut dire, çâ, qu'enn' pareill' bâtisse, su' un' pareill' montagne en plein boâs... qui c' que c'ést qui pouva' avoèr eu l'idée d' bâtir in pareil... enn' pareill' bâtiss' lâ ?

C' fa't qu'i' éta't seul, p'i' i' s' disa't çâ en lui-minme, mé' i' continua't. I' éta' à ch'fal ; continue sa route.

Quand i' a eu fait in çartain bout', i' a frappé [22] encôre enn espèç' de ville. Lâ, i' a été à in hôtel pour coucher, c'éta't... l'apros-médi éta't pâssé. C' fa't qu'à l'hôtel, i' s'ést loué enn' chamb' pour coucher, p'is lâ, tout en soupant, l' soèr, i' s'ést mi' à

22. *Frapper* : Rencontrer, se rendre à, arriver à.

s'informer quoi c' qu'i' voya't su' c' montagn'-lâ. I' ont dit : « Çâ, i' ont dit, c'ést in château, enne espèç' de château, enn' terribeul bâtisse. Çâ, i' ont dit, on appell' çâ la Montagn' des diamants. » Dâvid Mackenzy s'ést mi' à rire. I' a dit : « La Montagn' dés diamants ? Ça doé' êt' beau, c'tte montagn'-lâ, si c'ést tout's dés diamants ? Ça doé' êt' beau ! » Fa't qu'i's gu'i on expliqué l'affére.

C'éta't... su' la montagn'... la montagne éta't très haute, p'is que la montagne, à tou' 'és matins, c'éta' in frimâs qu'i' y ava't dan 'és arb's. P'is quante l' saleil paraissa't là-d'ssus, ça f'sa't comm' dés diamants dan 'és branches. P'is c'ést pour çâ qu'i' voya't le luisant qui s' faisa't su' c' montagn'-lâ, p'is c'ést pour çâ qu'i' app'la'ent çâ la Montagn' dés diamants, p'is que l' château qu'i' y ava't lâ, qu'ils l'app'la'ent l' Château-Tempête, parç' que su' la montagne, i' y ava't te'jours plus d' mauvais temps que d' beau temps. P'i' il' app'la'ent çâ l' Château-Tempête. Parç' que, souvent's fois, surtout dans lés saisons d' hiver qu'i' y ava't dés tempêt's lâ qu'i' éta'ent dés huit jours sans... sans sortir. I' y ava't pâ' in âm' pour sortir de d' lâ.

C' fa't qu' Dâvid Mackenzy i' a dit : « De minme, i' a dit, c'ést pâs beaucoup restab' lâ. Qui c' que c'ést qui rest' là-bas ?

— I' ont dit, parsonn' ress' lâ. I' y a juss' in homm' qui ress' lâ : un gardien. Ça fa't longtemps qu' ça a pâ' été habité, v'lâ enn' dizain' d'années qu' ça a pâ' été habité. C'ést in milguionnair' qui ést v'nu p'is qu' a bâti c' château-lâ, p'is qui â resté lâ que'que' années. À tou' 'és ans, i' v'na't fére in tour, l'été, v'na't fére in tour à c' château-lâ, p'is l'automne, i' s'en r'tourna't passer l'hiver par che' z-eux. P'i' i' a fait' çâ enn' dizain' d'années, p'i' aujo'rd'hui i' ést mort. Lâ, l' château, i' appartient p'u' à parsonne. I' appartien encôre au milguionnaire, mé' l' milguionnair' gu'y ést p'us. Lâ, i' ont dit, c'ést in notair' qu'i' y â écitte, en ville, qui a l'ord' de vend' le Château-Tempête, mé', i' ont dit, i' vend çâ qués'ment in prix... in b'en bâs prix. I' vend pâs çâ à mo'tié d' la valeur ! »

Mé', tout çâ, i' attenda't [entendait] parler d' çâ, p'is ça gu'i pâssa't dan 'a têt' c'tte idée-lâ.

C' fa't qu'i' â couché à l'hôtel. L' lend'mô' 'atin [lendemain matin] i' a déjeuné p'i' i' a pris l' chemin. P'is, l'histoèr' du Château-Tempête, i' ava't te'jours çâ dan 'a tête encôre. I' pensa' à tout çâ, c'tte affér'-lâ ; p'is minme i' r'garda't çâ, i' voya't c' château-lâ, su' c'tte montagn'-lâ. C'éta't pâs mal loin ; i' voya't çâ.

À in moment denné, i' a pâssé d'vant la port' du notaire. C'éta' écri' à 'a port' que c'éta't l' notaire. Lâ, i' a di' en lui-minme : « C'ést écitt' qu' ést l' notaire ! I' a dit, m'en vâs rentrer. M'âs m'en informer, voèr ! Enn' curguieusité ! » Attach' son ch'fal, p'i' i' rent' au... i' rent' su' l' notaire. I' frappe à 'a porte. C'ést enn' sarvant' qui s'en vient gu'i ouvrir la porte. I' d'mand' pour voèr le notaire. C' fa't qu' la sarvant' pârt, p'i' 'a vâ trouver l' notaire à son bureau p'i' 'a gu'i dit çâ, qu'in homme s' présent' pour le voèr.

C' fa't que l' notair' le fait rentrer, p'is Dâvid Mackenzy s' présente... i' s' nomme, i' s' présente... L' notair' gu'i d'mand' d'où c' qu'i' d'vient. « Ah ! i' a dit,

moé, i' a dit, j' viens d' partout. Comm' j' su's lâ, i' a dit, je d'viens pâs d' null' pârt, i' a dit, j' viens d' partout. J' su's t-in voéyageur. J' voéyage, p'is j' sé's pâ' où c' que j' vâs trop non plus !

— C' fa't que l' notair' dit, i' dit, quoi c' que j' peux fair' pour vous ?

— B'en, i' a dit, j' su's v'nu écitt' justement pour l' Château-Tempêt' qu'on appelle... sû' 'a montagne, lâ. I's m'ont dit qu' c'éta' à vend'e.

— L' notair' s'ést mi' à rire, p'i' i' a dit, oui, c'ést à vend', mé' c'ést pâ' à donner. On l' vend.

— Ah ! Dâvid Mackenzy dit, j' veux pâs l'avoèr pour eur'guien non plus. Si j' veux l'avoèr, i' dit, c'ést parç' que j' su's capab' de l' payer ! »

Le notair' parla' in peu d' minm' parç' qu'i' [David] éta't voéyageur : i' éta't pâs suppôsé d'avoèr b'en b'en d' l'argent. C'éta' in gârs qui ava't pâs d' che' z-eux, qui voéyagea't tout l' temps. C' fa't qu'i' a dit : « Oui, i' a dit, on l' vend ! » C' fa't qu'i' gu'i â fait in prix. C'éta't... c'éta' assez él'vé itou, c'éta't pâs pour eur'guien. P'i' i' gu'i â dit : « Çâ, i' gu'i a dit, mecieu', c'ést payé cach' [cash][23].

— Ah ! Dâvid dit, i' dit, oué ! C' correck ! I' a dit, aux conditions qu' vous m' fait's lâ, m'en vâs l' payer ! »

C' fa't qu' Dâvid Mackenzy hale in livre de tchèqu's [chèques] de sa poche, p'i' i' gu'i fa' in tchèqu' pour la mo'tié du montant, p'i' i' gu'i d'mand' pour l' Château-Tempête, p'i' i' a dit : « À c'tte heure, i' a dit, on â seul'ment qu'à fér' lés papiers, p'is j' f'rai in aut'e tchèqu' pour la balance[24] ; quant' lés act's s'ront fait's, j' f'rai in aut'e tchèqu' pour la balance ! »

Lâ, l' notair' s'ést raculé p'i' il l'â r'gardé. I' a dit : « Vous m' dit's qu' vous ête' in voéyageur, p'is vous v'nez d' partout. Vous savez pâs trop d'où c' que vous d'venez, p'is vous savez pâs trô' où c' que vous allez. I' a dit, in voéyageur ést pâs supposé d'avoèr d' l'argent comm' vous. In homm' qui â d' l'argent comm' vous, i' ést supposé, i' a dit, s'arrêter d' temps en temps.

— I' a dit, moé, j' m'arrêt' pâs. I' dit, lâ, comme j' su's lâ, i' dit, j' me su's pâ' arrêté. Mé', si j'ajète [achète] l' Château-Tempête, tout probab' que j' m'arrêt'rai !

— C' fa't que l' notair' dit : c' correck ! I' a dit, on vâ fair' lés actes ! »

C' fa't que l' notair' s'ést mi' à fér' lés act's du château, p'is, apras qu' lés acte' ont 'té faites, lâ, Dâvid Mackenzy a fait un aut' tchèqu' pour payer la balanç' du château, p'i' i' ést dev'nu l' propriétair' du château.

C' fa't que... apras qu'i' â été l' propriétair' du château, l' notaire a dit : « À c'tte heure, i' a dit, on vous donn' lés clés, p'i' i' â in gardien, lâ, l' gardien ést engagé à

23. *Cash* (angl.) : Argent comptant.
24. *Balance* (angl.) : Solde de compte.

l'année. Vous, si vous voulez l' garder, c'ést votre affaire, p'is si vous voulez pâs l' garder, b'en, i' dit, vous avez seul'ment qu'à l'envoyer ! Çâ, c'ést pâs n'us aut's qui arrang'nt çâ. Le gardien qu'i' y a lâ, i' ést engagé jusqu'au temps qu'on vend' le château. Mé', quante l' château s'ra vendu, b'en, l' propriétair' qui l' prendrâ f'râ quoi c' qu'i' voudrâ !

— Dâvid Mackenzy dit, en tou' 'és câs ! I' dit, c'ést moé qu'arrang'râ' çâ ! »

Lâ, i' â rembarqué su' son joual, en souhaitant l' bonjour au notaire, pui' i' â r'marqué la servant' qu'i' y ava't lâ... la fill' qu'i' y ava't lâ. 'A éta't bell' fille, puis Dâvid Mackenzy l'a'ra't pâ' haïe. Mé'... sans parlé' in mot. Pâ' in mot d' son corps ! I' a rembarqué su' son joual, p'is l' notair' gu'i â souhaité bonn' chance, p'i' i' â parti pour la Montagn' dés diamants, l' Château-Tempête.

I' a monté là-d'ssus dan 'a minm' journée. I' a arrivé lâ, l' soèr, à 'a breunante, au Château-Tempête. C'éta't l' gardien qui ést v'nu le r'cevoèr, puis, lâ, Dâvid Mackenzy s'ést nommé encore, p'i' i' gu'i â montré sés papiers ; i' a dit : « Lâ, c'ést moé qu'ést l' propriétair' du Château-Tempête !

— Ah ! b'en, l' gardien a dit, c'ést correck ! I' dit, j' su's b'en content d' savoèr çâ. I' a dit, d' minme, i' dit, d'mon matin, si vous m'en donné' 'a parmission, i' m' rest'râ à fér' mon bagage, p'i' i' dit, m'en aller, moé, pou' vous denné' 'a place !

— Ah ! Dâvid Mackenzy dit : pâs si vit' que çâ ! Dâvid Mackenzy s'ést mi' à rire, i' a dit, pâs si vit' que çâ ! I' a dit, moé 'tou, i' a dit, ça vâ m' prend'e in gardien ! Ça vâ m' prend'e in homme écitte, pour avoèr soin d' çâ ! C' fa't qu'i' a dit, pourquoi pâs vous pluss' qu'in aut'e ? À c'tte heur' que vous êt'e habitué icitte ! Hôrmis, i' a dit, qu' vous voulez vous en allé' absolument.

— Ah ! le gardien dit, non ! J' veux pâs m'en aller ! Moé, i' dit, j'ai t-enn' famille, p'is j'ai besoin d' gâgner ma vie. P'i' i' a dit, moé, travaillé' icitte, j'aime autant continué' à travaillé' écitte, à c'tte heur', si vous voulez m' garder. Mé', i' a dit, si vous voulez m'envoyer, moé, faudrâ b'en que j' m'en a'lle !

— Ah ! Dâvid dit, en tou' 'és câs, i' a dit, on vâ commencer par pâssé' 'a nuit', p'is demain, i' a dit, on en discut'râ ! »

C' fa't qu'i' â pâssé 'a nuit' lâ, p'is l' lend'main, b'en, l' gardien â resté lâ. Mé', lâ, Dâvid Mackenzy, lui, a fait' comme enn' espèç' d'hôtel. I' a mis dés affich's partout : c'éta' in hôtel pour lés voéyageurs. Tout' parsonn' qui rentra't lâ paya't pâs : nourri, couché, mé' sans payer. C'éta't... Lui, c'éta't pour... in idée d'aidé' aux pauv's, d'aidé' au monde, lés voéyageurs comm' lui, comme i' éta't, p'is leu's aidé' aux pauv's principal'ment.

P'is lâ, b'en, i' a fa't bâtir enne espèç' de chapelle. Lâ aussi, i' a fa't bâtir in école, pour instruir' lés enfants pauv's. Lui, tout' son argent qu'i' ava't, c'éta't pour dépenser d' minm' pour lés pauv's. C'ést tout'... seule ambition qu'i' ava't, Dâvid Mackenzy. C'té't pour aidé' aux pauv's, fér' la charité aux pauv's, tant qu' possib'e.

Aider ! I' s' carcula' assez malheureux qu'en lui-minm' qu'i' voula' aidé' à celui qui ava't d' la misére aussi.

C' fait que... Dâvid Mackenzy ava' in prêtre, lâ, résidant lâ, avec enn' p'tit' chapelle, p'i' i' f'sa't la clâsse aux enfants pauv's, puis, en minm' temps, b'en, i' y ava't dés messes, i' déssarva' 'és mess's pour le parsonnel du château qu'i' y ava't lâ, p'is tout's ceux-lâ qu'i' y ava't lâ.

C' fa't qu'enn' bonn' journée, Dâvid Mackenzy, in bon matin, i' y â in homme à ch'fal qui s'ést présenté. I' s'app'la't Jean Troupier. I' s'ést présenté comme à mo'quié mendiant, p'i' à mo'quié travailleur. C' fait qu'i' s'ést présenté au gardien qu'i' y ava't lâ, c'ta't l' brâs droett' [droit] à Dâvid Mackenzy. L' gardien s'ést mi' à rire. I' a dit : « Moé... c'ést pâs moé qui arrang' çâ, écitte. Garder du monde écitte, on n'en gard' pâs... On gard' te'jours du monde... enn' nui' ou deux, on lés nourrit deux t'oâs jours, mé' on peut pâs tout's lés garder... pâs tout l' temps lés garder, parç' que, quand on â rendu sarvice à un, on aim' b'en à rend' sarvice à in aut'e, étou, si i' en â besoin. Si on lés gard' tout's, b'en, on vâ v'nir qu'on n'a'râ p'us d' place, on pourrâ p'us. C' fa't qu'i' a dit, un pâssant, i' a dit, on l' couche, on l' nourrit, enn' journée, deux jours, mé' pâs pluss' ! I' dit, en tou' 'és câs, i' dit, j' m'en vâ' en parler, i' a dit, à mon patron, p'i' i' a dit, quoi c'ést que l' patron dira, i' a dit, ça pâss'râ lâ ! »

C' fa't que l' gardien ést allé conter çâ à Dâvid Mackenzy. Dâvid Mackenzy â dit : Fa's-lé v'nir. On vâ voèr quell' sort' d'homm' que c'ést ! » Ça fa't que l' surintendant du château â 'té charcher, lâ, l' mendiant, p'i' il l'â emm'né à Dâvid Mackenzy. C' fa't qu' Dâvid Mackenzy s'ést mi' à l' quessionner. L' gârs gu'i â dit çâ : « I' dit, j' me présente, i' dit, à mo'tié d' mendiant, p'i' i' a dit, à mo'tié d' travailleur ! » Dâvid Mackenzy s'ést mi' à rire ; i' a dit : « Quoi c' c'ést qu' tu veux m' dir' par lâ ? À mo'tié d' mendiant, p'i' à mo'tié d' travailleur ! Quoi c' c'ést qu' tu veux dir' lâ ? I' a dit, j' voudra's savoèr !

— B'en, i' a dit, ça veut dire, i' a dit, moé, j' su's t-in homm' malade. Quante j' travaille, i' a dit, vous m' paierez salaire, p'is quante j' travaill'rai pâs, que j' s'rai malade, b'en, vous m' gard'rez pareil. Mé', vous m' paierez pâs d' salaire !

— Ah ! Dâvid dit, tu voudrais que j' te f'ra's la charité quant' t' és malade, p'is quant' tu travailles, b'en que j' te peill' [paie] ! Ah ! i' a dit, tout's lés câs, c' correck ! I' dit, on vâ t' gardé' enn' secousse [25]. »

C' fa't qu' lâ, i's s' sont mi' à gu'i préparé' enn' chamb' pour le loger. I' a dit : « Par 'zempe, i' a dit, j' ress' pâs, i' a dit, dans l' château.

— I' dit, comment, tu ress' pâs dans l' château ? Pourquoi ?

— Parç' qu'i' a dit, moé, i' a dit, j'ai jama's... j' ress' pâs dan in château, ici !

— I' a dit, où c' que tu veux rester ? Si tu veux pâs resté' écitte, i' dit, croés-tu qu' m'en vâs t' garder ?

25. *Secousse* : Laps de temps.

— I' dit, j' voudra's... — i' y ava' in écurie : i' ava't dés alimaux — i' a dit, j' voudra's qu'on m' f'ra' in coin, lâ, dans l'écurie, que j' rest'ra's lâ t'ut seul. Moé, j' su's t-in gârs, i' a dit, quante j' su's malade, faut qu' j'eill' [j'aie] la tranquillité, i' a dit, qu' j'attend' [je n'entende] pâs d' train [26] p'is que j' seill' seul.

— Dâvid Mackenzy dit, j' fa' 'a charité, mé' j' lés gard' pâs dan écurie. Lés alimaux, j' lés gard' dans l'écurie, mé' pâs l' monde ! J' lés garde écitte !

— I' a dit, si vous voulez pâs m' garder d' minme, i' a dit, j' m'en vâs. Pâs capab' resté' écitte ! »

Dâvid Mackenzy s'ést mi' à r'garder son homm' de confiance, p'i' i' gu'i dit : « Quoi c' c'ést qu' t'en penses ?

— Quoi c' c'ést qu' j'en pense ! C'ést pâs n'us aut's qui l'envoeill'nt, lâ, c'ést lui ! I' dit, on pourra't... si i' veut çâ absolument, on peut p't-êt' b'en asseyer, i' a dit, dan in hangâr, en que'qu' pârt, gu'i fér' gréyé' in coin lâ, prop'men assez, p'i' i' a dit, qu'i' seill' [soit] t'ut seul ! »

Comm' de fait'. Ça s'ést amanché [27], p'i' ils l'ont... i's gu'i ont fait un appartement... assez prop', par 'zemp', p'i' i's gu'i porta' à manger lâ ; dés journées, i' éta't malade, p'is d'aut's journées, b'en, i' travailla' in p'tit peu, puis... Ça a marché d' minme. Ça a marché d' minm' pendant que'qu's moâs.

Lâ, Dâvid Mackenzy ava't ramâssé enn' veuve aussi, avec in p'tit enfant... in p'tit enfant qu' éta' à pe' pras d' l'âg' de son p'tit frér' quante... à l'accident qui gu'i éta' arrivé... à pe' pras six ans. C' fa't qu' la veuv' s'éta't présentée à Dâvid Mackenzy elle étou, p'i' 'a gu'i ava't d'mandé pour garder son garçon, son p'tit enfant, te'jour' au moins, p'i' ell' travaill'ré't comm' sarvant' pour gâgner sa vie, comme à son p'tit garçon p'i' à elle. Ça fa't qu' Dâvid Mackenzy ava't besoin d' sarvant' p'i' i' ava' engagé 'a veuv' p'is l' p'tit garçon, t' sé's.

L' p'tit garçon, Dâvid Mackenzy pâssa't son tem [temps] avec, jour et nuit. Mé' çâ... c'tte affér'-lâ, ça gu'i ava' arrivé l' tréz' [treize] d'a-oût [août], lui, Dâvid Mackenzy... l'acciden avec son p'tit frére... l' tréz' d'a-oût. P'i' i' ava't parti d' che' z-eux, i' ava't été chassé d' che' z-eux, p'is maudit par son pére. Tou' 'és tréz' d'a-oût, Dâvid Mackenzy ava't te'jours qu'uqu' chose, te'jour' enn' bad' loc [bad luck] de que'qu' chos' qui gu'i arriva't, pour in souv'nir que c'éta't... À tou' 'és tréz' d'a-oût, Dâvid Mackenzy s' cacha't seul, p'is lâ, i' pleura't tout' la journée, p'is c'éta' in homm' qu' éta't déconteurfait' complèt'ment quante c'tte journée-lâ éta't pâssée.

Dâvid Mackenzy ava't d' la pein' terriblement. Tout l' temps tout l' temps, tout l' temps ! P'is c'éta' in homm' qui parla't bien terrib', p'is qui... in homm' qu' éta' av'nant pour tout l' monde, mé' te'jour' in homm' dan 'a peine... te'jour' in homm' sérieux, te'jours... Dâvid Mackenzy, à tou' 'és nuit's, i' s' greya't, p'i' i' alla't fére in tour, voèr si i' y ava't pâs que'qu'un dans l' chemin, dés fois, quand i' faisa't tempêt'

26. *Train* : Bruit.
27. *Amancher* (s') : S'arranger.

surtout... l'été, l' tonnerre, la pluie, n'importe quoi, ou l'hiver dan 'és tempêt's d'hiver, Dâvid Mackenzy s' grèya't p'i' i' alla't fére in tour dans l' chemin pour voèr si i' y ava't pâs parsonne en péril.

Mé', tout c' temps-lâ, b'en, i' s' pâssa't d'aut's chose' aussi : i' y ava't Lazarin' p'i' Alfred Herbier, son pér' qu'éta' à l'aut' bout', là-bâs, lâ. 'És aut's, lâ, Lazarine, lâ, s'accorda't p'u' a'ec son mari pâ'-en-tout'. C'éta't in ménag' qui marcha't p'us. Ça marcha't p'us pâ'-en-tout' : i's s' voya'ent p'us, à b'en dire ! I's resta'ent chacun dans leu' coin d' la bâtisse, p'is...

Alfred Herbié' éta't déconteurfait', lui itou, par la peine ; p'i' i' pensa' à son garçon qu'i' ava't chassé...

Lâ, l' p'tit Julien [Gilbert], lui, ava't... i's l'ava'ent transporté à l'hôpital, p'is l' p'tit Julien [Gilbert] éta't r'venu. L' p'tit Julien ava't vieilli, lui 'tou. L' p'tit Julien éta't rendu à dix-huit, dix-neuf ans. lâ, son pér' gu'i ava't conté l'histoère, quoi c' c'ést qui éta' arrivé. P'is l' p'tit Julien [Gilbert], lui 'tou, ava't conté à son pére : i' s' rapp'la't quoi c' c'ést qui éta' arrivé. I' ava't conté çâ à son pér' qu' c'éta't pâ' Albert qu' éta't... qu' éta't l'assassin, qu'ava't tiré su' lui... qu' c'éta't lui-minm' qui s'éta't fait' çâ par accident, parç' qu'i' éta't jeun' p'is qu'i' ava't voulu allé' avec son pére [frère] à 'a chasse, à 'a chasse au loup, puis que la bad luck a arrivé... b'en... que l' coup d' feu ava't parti. L' fusi' éta't chargé, p'is l' coup d' feu éta't parti, p'i' i' gu'i ava't travarsé en plein' poitrine.

Lâ, p'tit Julien [Gilbert] ava't juré d' trouver son frère, lui. P'is l' pére Alfred Herbier, lui, ava't d' la pein' depu's c' temps-lâ, lui 'tou, terriblement, d'avoèr été si vit' p'i' avoèr maudit son garçon d' minm' p'is l'avoèr chassé. C' fa't que... ça gu'i f'sa't d' la pein' terriblement. P'is lâ, i' haïssa't Lazarine épouvantablement... qu' éta't sa deuxièm' femme.

C' fa't qu' Lazarine, lâ, alle a 'té ché' in notair' p'i' alle a faite l'vé' 'és papiers qu'i' y ava't lâ : qui c' que c'ést qu' éta't héritier de d' çâ, é ioù c' qu' 'a éta't lâ, elle. Ça fa't que l' notair' gu'i ava't dit, i' a dit : « C'ést... c'ést Albert qu' ést héritier p'is qu' ést héritier d' la propriété ! » L'argent, par 'zemp', c'éta't le pér' qu' éta' héritier d' l'argent. Sa femm' gu'i â laissé l'argent, p'is lés propriétés c'éta' à Albert. Ça fa't qu' lâ, 'a dit : « D' minme, 'a dit... 'a ava't di' au notaire, 'a dit, pluss' qu' 'a dit, si, 'a dit, Albert moura't tout d'in coup, 'a dit, l'héritier, ça s'ra't mon garçon !

— I' a dit, oui ! En autant qu' Albert s'ra't mort, p'is l' pér' s'ra't mor' itou, c'ést vot' garçon qui d'viendra' héritier, p'is vous. Mé', tant qu' Albert s'ra pâs mort p'is l' pér' s'ra pâs mort, vous êt's pâ' héritiers ni un ni l'aut', vous aut's !

— C' fa't qu' 'a dit, ça arriv'ra. 'A dit, un jour, 'a dit, mon garçon d'viendra l'héritier d' tout çâ, lui !

— C' fait que... le notaire ava't dit, i' dit, vous avez b'en d' quoi à fér' d'écitte à c' temps-lâ, parç' qu' Alber' ést encore in jeune homm' p'is le pèr' peut mourir, mé' le pére, en mourant, c'ést Albert qui prend l'héritag' de son pére ; c' fa't qu' tout

appartiendra à Albert, dans c' temps-lâ, si l' pér' vient qu' à mourir. Ça s'ra pâs Gilbert !

— 'A dit, Albert mourrâ, lui-minme ! »

C' fa't qu' ça ava't resté d' minme. Lâ, l' notair' gu'i ava't dit çâ, i' a dit : « Faite' attention à vos paroles... quoi c' vous allez dir' lâ ! » I' 'a connaissa't, lui, l' notaire. « Faite' attention, i' dit, à vos paroles ! Si parfois, i' dit, i' gu'i arriv'ra' enn' bad' luck de minme, i' a dit, vous pourrié' être poursuie [poursuivie] par la Justice ! » 'A s'ést éclatée d' rire, p'i' 'a s'ést en r'tournée che' z-eux.

'A 'n n'ava't pâs parlé. Mé' c'éta' ell' qui ava't greillé [greyé] l' coup, par 'hempe, l' coup d' fusil. Mé' c'éta't pâs pour fér' tuer son garçon ; c'éta't pour fér' tué' Albert. Mé', 'a s'éta't trompée. Mé', parsonn' le sava't, pour que...

Mé', lâ, apras qu' Albert... apras qu' Alfred â tout su çâ, lui, par Julien [Gilbert], l'accident qui éta' arrivé, lâ, Alfred, lui, i' batta't Lazarine à tou' 'és jours. I' 'a batta' à tou' 'és jours. C'éta' enn' guerr' sanglant' dan 'a maison, p'is c'éta' in désord' terrib'e.

C' fa't qu'in bon jour, Julien [Gilbert] s'ést décidé. I' a di' à son pére, i' a dit : « Moé, i' a dit, j' vâ' à 'a r'cherch' d' Albert. Mon frére, i' a dit, je l' trouvèrai ! Si i' ést encôr' vivant, je l' trouvèrai ! » I's n'ava'ent jama' attendu [entendu] parler depuis qu'i' éta't parti. « Si i' ést encôr' vivant, je l' trouvèrai ! »

C' fa't qu' Julien [Gilbert] ést parti en voéyag' lui itou, pour charcher son frére. Lui, i' éta't journaliste, Gilbert. I' éta't journaliste. P'is, lâ, i' voéyagea't d'in bor' à l'aut'e, p'is te'jours dans l'intention d' trouver son frére.

In bon soèr, au Château-Tempête, comm' d'habitude, i' arrive in voéyageur dan enn' tempêt' noère. I' arrive in voéyageur : c'ést in homme en châreette, a'ec in jual att'lé su' enn' châreette. C' fa't que... il â d'mandé pour logé' au Château-Tempête. C' fa't que... c'éta't le douz' d'a-oût ; l' lend'main, c'éta't l' tréze. C' fa't qu' Dâvid Mackenzy a dit : « Oui ! I' a dit, vous pouvez logé' écitte, i' a dit, pour à soèr ; p'i' i' a dit, écitte, on peill' [paie] pâs ! Tout' parsonn' qui vient mangé' écitte... vous pouvez soupé' écitte, déjeuné' icitte, couché' icitte... ça coût' pâ' enn' cenne ; c'ést pour lés voéyageurs, c'ést pour édé' [aider] au monde. Si vous avez besoin, b'en, i' a dit... »

C' fait que le gâ' a dit — c'éta' in vieu' assez — i' a dit... i' a dit : « J' d'mand' pâ' écitt' par charité ; i' a dit, j'ai d' l'argent pour payer ! » En disant çâ, i' â halé enn' bours' de d'dans sés poches, p'i' 'a éta't remplie d'argent. I' a vidé çâ su' 'a tab', p'i' i' a dit : « R'gârdez ! J'ai d' l'argent pour payer ! J' su's capa' [capable] d' payer !

— B'en, Dâvid Mackenzy a dit, si vous avez d' l'argent d' minm', dans c' câs-lâ, i' a dit, si i' éta't pâs si târd, vous en r'tourn'ra't. »

Mé' i' commença' à êt' tard, le soèr... commença't... i' f'sa't noèr, p'i' i' commença' à êt' tard. I' a dit : « En tou' 'és câs, restez tout d' minme, p'i' i' dit, i' y a

pâs d' paiement, i' dit, à avoèr. I' dit, on fa't pâs payer parsonne ! Demon [demain] matin, vous a'ré' 'ien qu'à vous gréyer p'is vous en aller !

— Le vieu' a dit, d'mon matin, i' a dit, j' pârs b'en d' bonne heure. I' a dit, j' pourra's t-u, êt' réveillé assez d' bonne heure, d'mon matin, i' dit, parç' que j' pârs b'en d' bonne heure. J'ai du ch'min à fér' pâs mal.

— Dâvid Mackenzy dit, en tou' 'és câs, i' dit, on arrang'ra çâ pour vous réveillé' en temps ! »

C' fait que... l' lend'mon matin, le vieux... ô' â raveillé l' vieux pour partir pour s'en aller. Le vieu' a parti pour s'en aller, mé' tôt, b'en d' bonne heur' le matin. C' fa't qu'i' s' sont pâ' accupés du bonhomm' comm' de raison. I' a déjeuné... p'i' i's gu'i ont denné à déjeuner, les sarvant's qu'i' y ava't lâ, p'i' i' â gréyé 'a châreette a'ec la voétur' p'i' i' ést parti, pour s'en aller. I' a pris l' chemin pour s'en aller.

Vers dix heur's d' l'avant-médi, c'é' 'a châreett' qui r'vient... a'ec in ch'fal, in homm' quient çâ par la bride... p'is c'é' 'a châreett' qui r'vient. C' fa't qu' l'homme s' présente au Château-Tempête, p'i' i' a dit : « On â rencontré c'tte châreett'-lâ, i' dit, avec c'tte cheval-lâ... i' dit, dan 'a route... i' a dit, l' cheval éta' apras mangé' à côté du ch'min, p'is l'homme, à bord ést mort. P'is, i' dit, i' â été po'gnardé ! »

C' fait qu' lâ, vit'ment, Dâvid Mackenzy â 'té voèr le vieux ; i' a dit : « C'ést just'ment l' vieux qui a couché écitte, hier à soèr ! I' dit, à matin, i' a parti... i' éta't pâs mort ! Comment ça s' fa't, i' a dit, qu'i' â 'té po'gnardé... qu'i' â été po'gnardé d' minme ? I' a dit, i' a eu çâ en cours de route. I' a dit, l'avez-vous rencontré b'en loin ?

— I' a dit, non ; i' a dit, on l'â rencontré écitt' dans la montagne, lâ, p'i' i' a pâ' absôlument b'en loin d'écitte ! »

Ça été in mystèr' pour 'és aut's. Bon ! La nouvell' s'ést dennée ; la Police [policiers] ést v'nue, p'is lés enquêt's s' sont fait's, comm' de raison, puisque le vieu' a couché lâ, au Château-Tempête.

Lâ, i' y avè' in vieillârd, lâ, qu'éta't pâs mal âgé. I' haïssa't Dâvid Mackenzy. Dâvid Mackenzy l' garda't lâ, lui 'tou, qués'ment par charité, parç' qu'i' éta't vieux, 'ta't p'us capa' [capable] d' gâgner sa vie, p'is Dâvid Mackenzy, ça f'sa' assez longtemps, p'usieurs moâs, que Dâvid Mackenzy l' garda't lâ. Mé', le vieux, i' radota' in peu, p'i' i' s'ést aparçu que, à tou' 'és tréz' d'a-oût — i' ava' attendu parler d' l'histoère, d'abord ; ça s' parla't dans l' château — qu'à tou' 'és tréz' d'a-oût, que Dâvid Mackenzy ava't te'jours qu'uqu' chose... ava't te'jour' un... qu'uqu' chos' qui gu'i f'sa't d' la peine. Plusieurs disa' aussi qu' Dâvid Mackenzy pouva't pâs qu'nir dés bâtiss's semblab's, p'is d' mainqu'nir dés chos's semblab's, qu'i' ava't pâ' assez d'argent pour çâ. P'is qu' Dâvid Mackenzy ava't dés détours de qu'uqu' chose, p'is qu' Dâvid Mackenzy pouva't pâ' êt' in gâ' assez rich' pour garder cés chos's-lâ : dés écoles, p'is dés enfan orphelins, p'is du mond' de minme, p'is tout's lés nourrir san avoèr aucun r'venu. I' disa'ent : « Çâ, c'ést impossib'e ! » Que Dâvid Mackenzy éta't

pâ' in homme honnête, p'i' in homme... P'usieur' ava'ent dés dout's là-d'ssus. I's sava'ent pâs quell' sort' de mystèr' qu'i' pouva' y avoèr dans c't homm'-lâ.

C' fa't que... mé' tout' çâ, cés chos's-lâ, b'en, lui, Dâvid Mackenzy i' se 'n n'accupa't pâs. I' laissa't placoter[28], p'is... C' fa't qu' justement c' soèr-lâ, le vieux, que j' parla's tantôt, éta't l' long du poêle, 'ta' apras s' chauffer, i' a vu gréyer Dâvid Mackenzy — i' f'sa't pâs beau déhors — à pe' pras vers onze heures, main-nuit [minuit], qui s'ést gréyé comm' d'habitud' p'i' i' a pris l' déhors, pour aller fére in tour encôr' comm' d'habitude ; quand i' f'sa't dés tempêtes, i' alla't fére in tour dans l' chemin voèr si quelqu'un éta't pâ' en danger d' péril.

Dâvid Mackenzy â parti p'i' i' a été fére in tour de minme, mé' i' ést r'venu, dan 'a nuit' in peu, ver' [vers] une heure apras main-nuit : i' mouilla' à boèr' debout', i' tonna't, i' éclaira't, i' f'sa' enn' tempête épouvantab'e. C' fa't qu' Dâvid Mackenzy ést r'venu, s'ést dégréyé, a mis son linge à chesser pras d'un poêl' dan 'a cuisin' qu'i' y ava't lâ, pui' i' s'ést assis, p'is lâ, Dâvid Mackenzy ava't l' visage ent' lés deux mains, p'is Dâvid Mackenzy s'ést mi' à pleurer. C'éta't l' tréz' d'a-oût, la journée qui gu'i f'sa't rapp'ler son acciden avec son frér' quand i' a 'té chassé d' che' z-eux.

Le vieu' éta't lâ, p'i' i' r'garda't Dâvid Mackenzy pleurer d' minme. Lâ, le vieu' â pensé qu' c'éta't treiz' d'a-oût, p'is c'ést c' qui arriva' à Dâvid Mackenzy quoi c' qu'i' ava' attendu parlé' avant.

C' fait que l' vieux s'ést mi' à dire au monde, courir lés chamb's p'is lés... i' a dit : « Dâvid Mackenzy, i' a dit, a qu'uqu' chose. I' a dit, i' pleure encore, i' a dit, Dâvid Mackenzy c'ést in homm' qui a fa't dés mauvais coups. I' a qu'uqu' chose, p'i' i' a dit, c'ést pour çâ, i' a dit, qu'i' a tant d' peine, p'is c'ést in homm' qui ést si sérguieux [sérieux], qui a tant d'accupâtions. »

C' fa't qu'i's laissa'ent parler l' vieux, p'is pâ' in mot, pâ' in mot, parsonn' d' 'és aut's ! P'is le mond' se disa't : « C'ést impossib'e ! Dâvid Mackenzy éta't trop bon garçon, trô' in homm' pieux pour que ça seille in assassin ou in voleur d'aucun' chose. » C' fa't qu' parsonn' parla' a'ec lui. I's laissa'ent parler l' vieux, p'is...

Mé', quant' le bonhomm' d' la châtrette â arrivé — i' ést mor' à bord d' sa châtrette — lâ, l' bonhomm' s'ést mi' à dire, i' dit : « Quiens ! C'ést in homm' qui ava't d' l'argent hier à soèr, p'i' i' a dit, lâ, c'ést Dâvid Mackenzy ! » P'is lâ, lés enquêt's s' sont fait's : la bours' qu'il ava't su' lui éta't disparue itou. Lâ, l' bonhomm' s'ést mi' à dire : « C'ést Dâvid Mackenzy qui a tué c' bonhomm'-lâ pour l'argent ! C'ést d' minm' qu'i' s' tient ! »

Alors, on a fait v'nir la Police [policiers] pour faire enquêt' là-d'ssus. P'is lâ, on a fa't parler tout's lés gens's d' l'hôtel... du Château-Tempête. Quant' c'ést v'nu au vieu' encore, l' vieu' a di' à 'a police, i' a dit : « Comment ça s' fait qu' Dâvid

28. *Placotter* : Parler à tort et à travers, répandre de fausses nouvelles, tenir des propos malicieux.

Mackenzy, à tout's lés nuit's, i' a dit, c'ést lui qui s' leve, p'i' i' a dit, qui vâ fér' dés tours dans l' chemin, p'i' i' dit, i' r'vient, i' a dit, comm' d'habitude, p'is... la minm' nuit' que le vieux, i' dit, ést mort, Dâvid Mackenzy a fait' la minm' chose. I' dit, à tou' 'és tréz' d'a-oût, depu's que j' su's t-écitt', i' dit, je r'marqu' qu' à tou' 'és trèz' d'a-oût, p'is j'attends parler par lés gens du château, que Dâvid Mackenzy â te'jours qu'uqu' chos' de minme, i' dit, qui vâ pâs ! »

C' fa't que... depu's que... que'qu's jours, aussi i' y ava' in jeune homm' qu'éta' arrivé lâ, à l'hôtel, p'i' i' ava't d'mandé à loger lâ, en payant. Dâvid Mackenzy l'ava't r'çu comme in aut', p'i' i' gu'i ava't dit... Dâvid Mackenzy gu'i ava't dit, i' a dit : « Icitte, i' dit, on log' le monde, lés pâssants, mé', i' a dit, on lés fa't pâs payer ! On lés garde, p'i' i' dit...

— Mé', i' a dit, moé, j' su's pâ' in voéyageur comme in aut'e, i' a dit, j' su's t-in journaliste, p'i' i' dit, j' viens prend' dés photos, p'i' i' dit, la montagne, icitte, p'i' i' dit, l' Château-Tempête, p'i' i' dit, écitte, pour m'amuser, pâsser mon temps. I' dit, j' su's t-en vacance, p'is...

— C' fa't qu' Dâvid Mackenzy dit, c' correck ! I' a dit, t' âs beau à rester tant qu' tu voudrâs, tant qu' t' a'râs... tout l' temps qu'i' t' faudrâ, p'i' a dit, quoi c' c'ést que j' demand' de toé ? Dés souv'nirs, dés photos qu' tu prendrâs, lui, en paiement, tu m' donn'râs dés souv'nirs, dés photos, de quoi c' c'ést qu' tu... tu photographierâ' écitt' dans 'és montagnes. »

C' fa't que l' journaliss' resta't lâ ; p'i' à tou' 'és jours, l' journaliss' parta't d' minm' p'i' i' visita't dan 'és forats [forêts], partout. C' fa't que l' temps d' l'enquête, b'en, l' p'tit journaliss' ava't pâs sorti. I' suiva't c'tte enquête'-lâ avec lés polices.

C' fa't qu'in bon jour, Dâvid Mackenzy, tout's lés preuve' éta'ent conteur [contre] lui. On a pris Dâvid Mackenzy p'i' i' ont di' à Dâvid Mackenzy, i' ont dit : « Si t' âs pâs lés preuve' à nous denner d' ton innocence, on ést ôbligé d' t'emm'ner ! » C' fa't qu' Dâvid 'n n'ava't pâs d' preuve à donner pour prouver son innocence.

C' fa't que... l' p'tit journaliss' â été l' trouvé' à sa chamb'e, i' a dit : « Dâvid, i' a dit, j' sé's, moé, qu' c'ést pâs toé. I' dit, c'ést impossib'e, i' dit, in homm' qui fa't dés act's comm' toé, i' a dit, c'ést impossib' qu' ça peu' êt' toé ! I' a dit, si tu voudra's, i' a dit, ô' assèra't [essaierait] d' trouver qu'uqu' chose, i' a dit, pour prouver ton innocence... ô' assèra't fér' qu'uqu' chose !

— Dâvid Mackenzy a dit, i' dit, quoi c' c'ést qu' tu veux prouver ? I' a dit, tout'... tout l' monde écitt' sont conteur moé, à b'en dire, p'i' i's sav'nt que j'ai sorti c'tte nuit'-lâ, i's sav'nt que le vieu' a couché écitte. Le matin, i' a parti comm' d'habitude, mé'... i' a dit, i' a r'venu écitt' mort. Qui c' que c'ést qui l' l'â tué ? Moé-minme, je l' sé's pâs. Mé', tout's lés preuv's deunn'nt conteur moé. I' a dit, c'ést pire, i' a dit, pour celui-lâ, qu' c'éta't, i' dit, quant' mon frére, i' dit, â 'té assassiné ! I' a dit, c'é' 'a minm' chose ! »

Quand i' a dit cés parol's-lâ, ça a fait' pensé' in p'tit peu au journaliss'e. L' journalisse éta't justement Julien [Gilbert] Herbier qu' éta't son frère, qu' éta't supposé êt'e assassiné. Mé' Dâvid Mackenzy l' connaissa't pâs. P'is lui, i' connaissa't pâs Dâvid Mackenzy non plus ; i's s'éta'ent pâs r'connus ni l'un ni l'aut'e.

C' fait que... mé' ça a fa't pensé' in p'tit peu l' journalisse. I' a di' à Dâvid Mackenzy, i' dit : « Vous avé' eu in frér' qu' â été assassiné ?

— I' a dit, oui ! I' a été assassiné, i' dit, c'ést moé qui l' l'ai assassiné ! C'ést moé, i' a dit, qui pâss' pour l'avoèr assassiné... d'abord, comme, i' a dit, c'ést à pe' pra' in histoèr' comm' le vieux, i' dit, qui â été assassiné, i' a dit, en plein' nuit' écitte au Château-Tempête !

— C' fa't que l' p'tit journaliss' dit, i' dit, moé, j' pense à d'aut' chose. I' a dit, vot'... i' a dit, l' mendiant, i' a dit, celui qui ést engagé écitte, à mo'tié mendiant, p'i' i' dit, à mo'tié travailleur : Jean Troupier, lâ, i' a dit, quoi c' qu'i' fa't, lui ? Où c' qu'il ést, d'abord ?

— I' a dit, b'en... Dâvid Mackenzy â dit, i' a dit, i' ress', i' dit, dans l'écurie. I' â d'mandé à rester lâ ; i' a dit, on â voulu l' gardé' écitt' au château, i' â jama's voulu. I' â jama's voulu consentir à cés chos's-lâ. C' fa't qu'i' dit, pour gu'i fér' plaisir, p'is minm' gu'i fér' la charité parç' que c'ést in homm' malade, b'en, on gu'i a fait in p'tit appartement dans l'écurie, lâ, puis... C'ést b'en prop', par 'zemp', mé' i' a dit, on l'â logé lâ. P'i' on gu'i donne à manger, p'is quand i' ést malade, b'en i' rest' lâ, p'is quand i' ést b'en, b'en, i' travaille in p'tit peu, p'i' i' s' promène, p'is c'ést tout c' qu'on peut fére avec.

— I' a dit, vous... Dâvid Mackenzy, vous a'riez pâs dés dout's su' c't homm'-lâ. I' dit, me semb' que c't homm'-lâ, moé, i' a dit, nous porte r'guien d' bon ! I' dit, me semb' que sa magniér' m'adeunn' pâs, p'i' i' a dit, i' a pâ' 'a magniér' d'in homme, i' a dit, qui m'adonne, pâ'-en-tout' !

— C' fait qu' Dâvid Mackenzy dit, moé, i' dit, j' peux pâs r'guien 'n en dire. Parç' que tout c' que j' gu'i ai vu faire écitte, i' a dit, i' a r'guien fait' de mal, p'i' i' a dit, pour moé, j' peux r'guien dir' conteur c't homm'-lâ.

— C' fa't que l' p'tit journalisse a dit, i' a dit, moé, i' a dit, me semb' que, i' a dit, si on f'sa't qu'uqu' chose, i' a dit, on pourra't trouver l' coupab' de çâ !

— Dâvid Mackenzy dit : quoi c'ést qu' tu voudra's fére ?

— I' a dit, promiér'ment, i' a dit, si tu veux v'nir a'ec moé, i' dit, on vâ aller quessionner, i' a dit, c' gârs-lâ... c'te mendiant-lâ. On vâ allé' à l'écurie, p'i' i' a dit, on vâ l' quessionner !

— C' fait que Dâvid Mackenzy dit, on peut bien gu'y aller, mé', i' a dit, j' t'assure, ça nous donn'ra pâs grand-chose. I' a dit, comme j' su's lâ aujo'rd'hui, i' a dit, t' sé's, i' a dit, j'eume autant, i' dit, m'en allé' a'ec la Police, i' a dit, p'is... m'â êt' tranquille,

j'a'rai p'us d' câss'-tête, j'a'rai p'us r'guien ! I' a dit, m'â êt' emprisonné, c' correck, mé', i' dit, comme j' su's lâ, j' su's pir' qu'en prison itou ! I' dit, j'ai beau à tout fére, i' a dit, pour asseyé' à m' désennuyer, i' dit, asseyé' à avoèr du plaisir d' vie in peu, mé', i' a dit, j'en n'ai pâs. C' fait qu'i' a dit, j'eum'ra' autan êt' pris par la Justic' p'i' êt' emprisonné à vie. Ça s'ra't pâs plus dur pour moé, p'i' i' a dit, j'arrett'ra's d'êt' méprisé par tout l' monde...

— C' fa't que... l' p'tit journaliss' dit, i' a dit, Dâvid, faut pâs, i' dit, s' décourager d' minme ! Faut, i' dit, fér' qu'uqu' chose ! Vien avec moé... greill'-toé p'i' i' dit, vien avec moé ! »

C' fa't qu' Dâvid Mackenzy s' décide à partir avec lui. I's s' sont en allé' à l'écurie tou' 'és deux. C' fait qu'en arrivant lâ, i' on arrivé à l'écurie, lâ, l' mendiant 'ta't couché su' son lit' p'i' i' s' lamenta't, i' s' plaigna't, p'i' ah ! i' s' lamenta't, p'i' i' ava't du mal terriblement. C' fa't qu' Dâvid Mackenzy p'is l' p'tit journalisse on approché le lit, p'i' i' ont commencé à vouloèr gu'i parler de tout's sort's de choses, voèr si i' ava' eu connaissance de l'homme au joual blanc, p'is du vieux qu'ava't 'té tué dan 'a nuit', p'is tout çâ, mé', impossib'e ! Impossib' de r'guien savoèr, i' s' lamenta't, p'i' i' a dit : « Pour l'amour du bon Dieu, laissez-moé tranquille, i' a dit, j' su's t-assez souffran aujo'rd'hui que j'ai pâs l'idée, i' a dit, d'êt' quessionné, p'i' i' dit, j'ai pâs l'idée d' répond'e à tout's vos questions, i' a dit, inutiles !

— Fa't que l' p'tit journalisse a dit : c'ést pâs dés quession inutiles, c'ést la vie d'in homme, i' a dit, qui parl' lâ. Minm' la vie d' deux hommes ! Parç' qu'i' dit, Dâvid Mackenzy ést accusé, dans l' moment, p'i' i' a dit, c'ést pâs lui ! On veu' asseyé' à trouver l' coupab'e, p'is si tu voula's, i' a dit, rend' sarvice à Dâvid Mackenzy, gu'i rend' quoi c'ést qu'i' fa't pour toé, i' dit, t'assèra' à nous éder [aider].

— I' a dit, c'ést impossib' pour moé, p'is j' sé's r'guien ! Absolument r'guien ! »

C' fa't qu'i' ont r'tourné au Château-Tempête, p'is lâ, i' ont r'guien su. I' éta'ent pâs p'u' [plus] avancés que quand i' ont parti du Château-Tempêt' pour aller voèr le mendiant. Lâ, le p'tit journalisse â pensé à tout's sort's de choses, lui 'tou ; i' a di' à Dâvid Mackenzy : « Pourtant, i' a dit, c'ést lui ! J' cré's pâs çâ, i' a dit, moé, qu'in homme ést malad' tant qu' çâ, p'i' i' dit, j' cré's pâs çâ qu'in homme ést malade enn' journée, deux jours par semaine, p'i' ensuite i' ést très bien ! P'is quoi c'ést que j' trouve in peu curguieux [curieux][29], i' a dit, qu'au moment qu'on 'n n-â besoin en lui-minme, c'ést lâ qui d'vient l' plus malade. P'is, surtout, i' dit, de c' tem [temps] écitte ! C'ést lâ qu'i' ést l' plus malade. Moé, i' a dit, me semb'e, i' a dit, qu' si i' voula't s' réforcé' in peu, i' a dit, pour t' rend'e in peu sarviç' pour quoi c'ést qu' t' âs fait' pour lui, i' assèra't d' parler. C'ést sign' qu'i' a qu'uqu' chose. D'abord, i' a dit, i' sé't qu'uqu' chos' çartain, i' peut pâs fére autrement !

29. *Curieux* : Bizarre.

— Dâvid Mackenzy dit, quoi c' c'ést qu' tu veux ! I' veut pâs parler, p'i' inutil' d'asseyer ! Laissons fér' çâ lâ, p'i' i' a dit, ça vâ... filer çâ par le bout'. I' a dit, moé, j'eume autant, i' a dit, fénir çâ d' minme !

— Ah ! l' journaliss' dit, tu t' décourag's trop vite ! »

C' fait qu' le journalisse a sorti d' la chamb' de Dâvid Mackenzy, p'i' i' a r'tourné à sa chamb'e, p'i' i' â... s'ést mi' à pensé' à tout's sort's de choses. Su' l' moment... Dâvid Mackenzy 'ta' à sa chamb'e, lui 'tou, puis l' p'tit gâ' a arrivé, l' p'tit garçon d' la veuv' qui garda't, lâ, p'i' i' s' désennuya' avec. P'is lâ, l' p'tit gâ' â arrivé à 'a chamb' de Dâvid Mackenzy, i' gu'i â embarqué su' 'és épaules, i' a po'gné Dâvid par le cou ; Dâvid pleura't. Dâvid Mackenzy pleura't. I' a di' à Dâvid Mackenzy, i' dit : « Quoi c' c'ést qu' t' â' à pleurer ?

— I' a dit, ah ! i' a dit, j' pleure, i' a dit, p'is fa't longtemps que j' pleure, i' a dit, mon p'tit homme. I' a dit, c'ést d' valeur [30], i' a dit, m'en vâs t' laisser p'is m'en vâs m'en aller, m'â' êt' condamné par la Justice... i' a dit, on s' voirâ p'us. C'ést toé, i' a dit, qui m' fa's l' plus d' peine. Me semb' que j' vâs m'ennuyer d' toé ! » Dâvid Mackenzy dit : « T' âs pâ' eu connaissance, i' a dit, dan 'a nuit' du meurtre, i' a dit, quelqu'un qui â rentré écitte au château ? T'âs pâs vu rentrer quelqu'un ni sortir quelqu'un ?

— I' a dit, oui ! I' a dit, Dâvid, j'ai vu sortir que'qu'un. I' a dit, c' soèr-lâ, j' su's v'nu vous trouver ; p'i' i' a dit, quant' j' su's v'nu pour m' coucher, i' a dit, j' su's v'nu vous trouvé' à vot' chamb'e, p'i' i' a dit, j' su's v'nu vous parler.

— Dâvid Mackenzy dit, oui, i' dit, j' me rappelle. I' dit, j'ai parlé, p'i' apras çâ, j' t'ai r'tourné t' coucher...

— I' a dit, oui ! Apras çâ, i' a dit, j' vous ai vu... j' vous ai vu sortir, i' dit, emmaillotté, avec in gros manteau su' l' dos, p'i' i' dit, enn' gross' coèffur' su' 'a tête... i' dit, i' y â enn' tempêt' déhors, d'abord, p'i' i' dit, ensuite, i' a dit, j' vous ai sui' [suivi] par ma f'nêt'e, p'i' i' dit, j' vous ai vu aller vers l'écurie. I' dit, vous êt's venu de d' lâ, p'i' i' dit, apras çâ, j' vous ai vu rentré' avec vot' minm' manteau p'is vot' coèffure encôr' la minm' chose. I' a dit, j'ai vu que'qu'un, i' a dit, qui a rentré dan 'a chamb' du vieux, lâ, i' a dit, qu' â rentré écitte, qu'â 'té tué, p'i' i' a dit, c'ést vous qu' j'ai vu rentrer lâ. Je l'ai vu r'sortir a'ec un fardeau, i' dit, qu'uqu' chos' dan 'és brâs, i' a dit... sortir. P'is j'ai b'en vu qu' c'éta't vous, Dâvid, qu'ava't tué, p'i' i' a dit, à v'nir jusqu'à c'tte heur', j'ai jama's voulu parlé' à 'a police, parç' qu'i' dit, j' voula's pâs vous fér' de peine. Mé', i' dit, j'ai b'en cru qu' c'éta't vous, i' a dit, qui ava't sorti le vieux. »

C' fa't qu' Dâvid Mackenzy l' l'â r'poussé, p'is... il l'â r'poussé, p'is l' p'tit gâ' â parti. Il l'â poussé pâs mal rude, pâs mal rud'ment, en l' bourrassan [31] in p'tit peu, p'is

30. *Valeur* (de) : Malheureux, regrettable, attristant.
31. *Bourrasser* : Rudoyer.

l' p'tit gâ' â parti en pleurant p'i' i' s'ést en allé à sa chamb'e, p'is lâ, l' p'tit gârs s'ést mi' à pleurer terriblement.

C' fa't que l' p'tit journalisse a eu connaissanç' de çâ... C' fa't qu'i' ést v'nu trouver Dâvid, p'i' i' a vu qu' Dâvid pleura't terriblement. Dâvid s'éta't j'té, lui 'tou, la face en bâs su' son lit', p'is lâ i' pleura't que l' corps gu'i en sauta't su' l' lit'. L' p'tit journalisse â r'viré d' bord. I' â été trouver l' p'tit gârs. L' p'tit gârs pleura't, lui 'tou. C' fa't qu'i' â parlé au p'tit gârs... l' journaliss' â parlé au p'tit gârs. L' p'tit gâ' â raconté la minme histoère au journaliss', au p'tit journalisse.

Lâ, l' p'tit journalisse â sorti d' sa chamb' p'i' i' a pensé à çâ. I' a dit : « C'ést impossib' — en lui-minme — on sé't qu' c'ést in enfant. I' a dit, l'enfan i' dit quoi c' qu'i' a vu, c'ést çartain, mé' j' peux pâs crèr' jama's jama's, i' a dit, qu' c'ést Dâvid Mackenzy qui a fait' cés chos's-lâ. Jama's que j' croèrai à çâ ! »

C' fa't que... i' a sorti d' sa chamb'e, p'i' i' â pensé à que'qu' chose, i' a dit, en lui-minme, l' p'tit journalisse â di' en lui-minme : « Pourtant, i' a dit, j' trouvèrai l'assassin ! C'ést pâs Dâvid ! En tou' 'és câs, i' dit, si c'ést lui je l' trouvèrai pareil ! J' pourrai prouver çartain qu' c'ést lui ! »

C' fa't qu'i' â rajué [achevé] d' pâssé' 'a nuit' à s' prom'ner d'in bor' [bord] et l'aut' p'i' à pensé' à tout's sort's de choses. L' lend'mô' 'atin assez d' bonne heure, quand qu'i' a eu déjeuné — l' p'tit gâ' éta't l'vé — l' p'tit gârs s' prépara't pour allé' à clâsse. C' fa't que... l' journalisse a di' au p'tit gârs, i' a dit : « À matin, tu g'irâs pâ' à école. M'â' allé' 'oèr ta mére, p'i' i' dit, j'a'ra's besoin d' toé, aujo'rd'hui. I' dit, m'â' allé' 'oèr ta mére, m'âs parler d' çâ à ta mére, p'i' i' dit, on vâ asseyé' à t'avoèr in congé, parç' que j'ai besoin d' toé.

— C' fa't que l' p'tit gâ' a dit, i' dit, mecieu' Dâvid Mackenzy, i' dit, i' voudra pâs que j' parde enn' journée d'école, parç' qu'i' a dit, mecieu' Dâvid veut pâs qu'on parde enn' journée d'école ; p'i' i' dit, j'écoute, i' dit, j'ôbéis, i' dit, à mecieu' Dâvid Mackenzy.

— I' a dit, pour aujo'rd'hui, en tou' 'és câs, i' a dit, m'â' asseyé' à avoèr ton congé ! »

C' fa't que l' journalisse â parti, p'i' i' â 'té 'oèr la mèr' d' la p'tit' fille... la mér' du p'tit gârs, p'i' i' gu'i â parlé d' çâ. C' fait que... p'i' i' gu'i a conté pourquoi... quoi c' c'ést qu'i' voula't fére. C' fa't qu' la mére a consenti que l' p'tit gârs gu'y a'll' [aille] pâ' à l'écol' c'tte journée-lâ, te'jours, dans l'avant-médi, si c'éta't possib'e.

C' fa't que... quant' le... le... i' ést r'venu t-au p'tit gârs, i' a dit : « À c'tte heure, i' a dit, mon p'tit homme, i' a dit, j'ai eu in congé pour toé, aujo'rd'hui, pour tout' la journée... tout l' temps qu' j'a'rai besoin d' toé. Si j'ai besoin d' toé, m'âs t' payer comme i' faut ! » I' a mis la main dans sa poche, i' a halé d' la monnaie p'i' i' a mis çâ dan 'a main du p'tit gârs, p'i' i' a dit : « A' c'tte heure, i' a dit, tu vâs fére enn' commission pour moé. I' a dit, tu vâs m'éder [aider] ; i' dit, j' croés pâs qu' Dâvid

Mackenzy ést assassin, moé, p'i' i' a dit, c'ést pâs lui qui ést l' coupab'e ! P'i' i' a dit, tu vâs m'éder. Si tu veux, tu vâs m'éder à trouver le coupab'e.

— Ça fa't que l' p'tit gârs dit : quoi c' c'ést qu' m'âs fére ?

— I' dit, tu vâs v'nir avec moé ! »

C' fa't qu'i' â parti a'ec le p'tit gârs par la main p'i' i' dit : « J' t'ai deunné dés cennes, p'is si tu fais çâ comme i' faut, j' t'en denn'rai d'aut's ! » Fait que... i' a parti avecque l' p'tit gârs par la main p'i' i' s'st en allé à l'écurie. P'is lâ, le journaliss' s'ést caché au coin d' l'écurie. I' a dit : « À c'tte heur', tu vâs rentrer dans l'écurie, p'is tu vâs r'garder dan enn' crèche, lâ, i' dit. C'ést rempli d' pâill' p'is d' vieux foin. I' dit, le... le Jean Trôpier [Troupier], lâ, i' dit, l' mendiant ést couché lâ, lui, su' son lit. I' a dit, vâ gu'i parler. P'i' i' a dit, mecqu' tu sort's de d' lâ, lâ, m'âs t' denner dés allumett's, tu mettrâs l' feu dan 'a pâille ; p'i' i' a dit, tu t'en viendrâs, tu sortirâs. Tu sortirâs de d' lâ t'ut suite. I' dit, on vâ voèr si i' ést b'en malade ! »

C' fa't que... l' p'tit gâ' â rentré à écurie. P'is lâ, l' p'tit journaliss' s'ést caché pour pâs que l' mendiant l' voeille, p'is lâ l' p'tit â rentré, p'is Jean Troupier 'ta' assis su' son lit', p'is ça alla't b'en. I' senta't p'us d' mal pâ'-en-tout'. C' fa't que l' p'tit gâ' a dit : « Comment c' que t' é' [tu es] à matin ?

— Ah ! i' dit, à matin, j' su's très bien. Ah ! hier, i' dit, j' 'ta's pâs malad' non plus. Mé', i' dit, i's sont v'nus, i' dit, m' bâdré [32] avec leu's quessions d' Dâvid Mackenzy, lâ, p'i' i' dit, l' meurt' [meurtre] du bonhomme, lâ, p'i' i' a dit, j' voula's pâ' 'és voèr, p'i' i' a dit... Fa't que j' me su's dit malade, plus malad' que j'éta's, parç' qu'i' dit, j' voula's pâs répond'e à cés quessions-lâ, i' dit, dés quession inutiles.

— C' fait qu'i' gu'i a dit, d' minme, i' a dit, tu sé's pâs qui c' que c'ést, i' a dit, qui a tué l'homme au jual [cheval] blanc ? I' a dit, l' vieux qui a couché écitte au château ?

— Ah ! le... le mendiant dit, je l' sé's pâs, non ; mé', j'ai b'en cru, i' dit... pour moé, c'ést Dâvid Mackenzy. I' a dit, j' sé's pâs qui c' que c'ést, par 'hemp' [exemple]. Je l' l'ai pâs vu, i' dit, dir' que j' su's capab' de dir' qu' c'ést Dâvid Mackenzy, i' dit, je l' sé's pâs ! J' l'ai pâs vu. Mé', i' dit, pour moé, c'ést lui, parç' qu'i' a dit, Dâvid Mackenzy, tu sé's, i' pâs capab' de qu'nir [tenir] in château d' minme, lui, tout l' temps, p'is sans travailler p'is san avoèr aucun r'venu... garder tout l' mond' pour (e)r'guien. C'ést impossib'e ! I' y a pâs d' monde, i' dit, assez rich' pour çâ ! »

C' fa't que l' p'tit gârs s'ést mi' à vouloèr s' prom'né' in p'tit peu dans l'écurie autour de... du mendiant... C' fa't qu'i' y ava' in châssis [33] d'ouvert. L'écurie éta't bâtie su' l' bord d'un' rivière. I' y ava' in châssis d'ouvert, lâ, pour fér' de l'air in peu. Fa't qu'i' a dit : « Viens voèr, i' dit, écitte, comm' la riviére ést belle ! » C' fa't que l' p'tit gârs s'ést avancé au châssis qu' éta' ouvert, p'is... pour r'gardé' où c' que Jean Troupier gu'i ava't dit. Quand i' ést v'nu à r'garder, Jean Troupier l'a pris p'is l'a

32. *Bâdrer* [to bother] (angl.) : Importuner, fatiguer.
33. *Châssis* : Fenêtre.

dompé [to dump][34] par le châssis, p'i' il l'a dompé à 'a riviére. Mé', le journalisse éta't proche, l' journaliss' s'ést ch'té [jeté] à l'eau, à 'a riviére, p'i' i' â été charcher l' p'tit gârs qu' éta't pris pour s' neyer [noyer] çartain'ment, si i' y ava't pâ' eu du secours, lâ.

C' fait qu'i' â remm'né l' p'tit gârs, p'i' il â été au château, il l'a fait' déchanger[35], i' a dit : « Tu vâs r'venir avec moé ! I' dit, on vâ allé' à l'écurie ! » Lâ, l' p'tit gârs voula't p'u' [plus] aller. I' ava't pêur de Jean Troupier terrib'e. I' â dit : « Lâ, tu gu'i parl'râs p'us. Parl's-y p'us pâ'-en-tout'. I' dit, tu vâs prend' dés allumettes, mats [mets] l' feu dan 'a pâille, lâ, p'is sors t'ut suite. Co' minm'[36] qu'i' voudra't t' parler, approch'-lé pâs, p'is pâ'-en-tout', p'is laiss'-lé fére. M' âs l' guetter, moé ! Si i' veut t' fér' du mal, j' s'rai près d' toé ! »

C' fa't que l' p'tit gârs s'ést rhabillé d' nouveau a'ec du ling' chèch' [sec], p'is dés allumett's que l' p'tit journaliss' gu'i â deunnées, p'i' il a r'tourné à l'écurie. Lâ, Jean Troupié' â dit : « Quiens, i' a dit, d'mand'-moé don quell' sort' de bad luck que t' â' eue, i' a dit, à tomber dan 'a rivière ?

— L' p'tit gâ' a dit, j' veux p'us t' parler pâ'-en-tout' ! J' te parl' p'us pâ'-en-tout', p'i' i' dit, j' m'en vâs ! »

En disant çâ, i' â fa't partir in allumette apras l' mur, p'i' i' a mis l' feu dan 'a pâille. Ah ! b'en, lâ, le feu a pris t'ut suit' dan 'a pâille. C'éta't d' la pâill' secqu' [sèche] qu' éta't... qu' ça f'sa't longtemps qu' éta't lâ. Ensuite, le feu s'ést propagé, ça a pâ' été long. C' fa't que... lâ, Jean Troupié' i' a dit : « B'en, i' a dit, arrette in peu, mon... » en voulant l' po'gner pour l' batt'e, qu'uqu' chose ; mé' l' p'tit gâ' â pris sés jambes, p'is go[37] ! I' â pris l' déhors.

Lâ, Jean Troupier, lâ, lui, i' sava't pâs trop. I' a commencé à ouvrir la port' d' l'écurie, in peu, pour r'gardé' autour de lui pour voèr si quelqu'un l' voéya't [voyait]. Mé', l' p'tit gârs, lui, i' a pâ' arrêté au p'tit journaliss' ; i' s'ést sauvé vit'men au château.

C' fait que... lâ, i' a commencé à r'garder si quelqu'un l' voéya't, p'i' à in moment donné, quand i' a vu qu' parsonne l' voéya't, i' a pri' 'a cours' pour s' sauver. L' journalisse â parti en arguiére [arrière]. Lâ, Jean Troupier a pensé à que'qu' chose. Il a pensé qu' c'ést in tour qui gu'i ava't 'té joué... pour prouver que'qu' chose. Lâ, i's charcha'ent... voés-tu, la poliç' charcha't la bours' que le vieu' ava't su' lui... la bours' d'argent que le vieu' ava't su' lui. P'i' ils l'ava'ent pâs trouvée.

C' fa't que l' p'tit journaliss' pensa't, lui, te'jours, qu' c'éta't Jean Trôpier qui ava' 'a bourse, qu' c'éta't lui qui ava' assassiné l' bonhomme. C'ést pourquoi i' gu'i ava't fait çâ, cés chos's-lâ.

---

34. *Dump* [to] (angl.) : Basculer, verser, décharger en basculant.
35. *Déchanger* : Changer d'habits.
36. *Co' minme* : Quand bien même.
37. *Go* (angl.) : Cri qui donne le signal d'un départ rapide.

C' fa't qu'i' s'ést mi' à courir en arguiér' du mendiant, mé' l' mendiant coura't fort. I' éta't p'us malade, lui, i' s' dépêcha't. Mé', à forç' de courir apras, le... quant' Jean Troupier s'ést senti trop chauffé, i' s'ést ch'té [jeté] à l'eau, à 'a nag' pour travarsé' 'a riviére ; mé', l' journaliss' s'ést ch'té en arguiér' p'i' il l'a po'gné... l'aut' bord d' la riviére, il l'a po'gné. Lâ, il l'â saisi, p'i' il l'â t'nu comm' faut, p'is lâ, i' s'ést mi' à criguié' [crier] au secours, avoèr de l'éde [aide]. Deux homme' on arrivé à lui, avec... C' fa't qu' lâ, i' ont tenu Jean Troupier ; un a parti p'i' i' â 'té charché' enn' cord' p'i' ils l'ont ligoté comm' faut. P'is lâ, l' p'tit journaliss' dit : « C'ést moé qui l' l'attache, j' veux pâs qu'i' seill' [soit] détaché, p'is j' veux, i' dit, qu'on l'emmène au château, i' a dit, pour qu'i' seill' quessionné, lui 'tou, interrogé par la Police. I' a dit, lui, i' a dit, pour moé, i' a eu connaissanç' de qu'uqu' chose ! »

C' fa't qu'i' a pris la cord' p'i' i' a commencé à l'enrouler par lés pié' [pieds] en montant, tout l' tour. I' a dit : « M'âs l'attacher p' pâs qu'i' s' détache. C'tte foi' écitte, i' s' sauv'râ p'us ! » en faisant dés folie [38] avec lés aut's. C' fa't que... quante i' ést v'nu à gu'i pâsser su' l'estomac [39], écitte, i' a trouvé qu'i' ava' enn' boss' su' l'estomac. L' p'tit journaliss' dit : « Allons ! i' dit, i' ést-i' infirme, i' dit, lui ? Ça d'va' êt' pour çâ qu'i' ést malade ! »

I' a ouvert sa ch'mise... C'éta't la bourse du vieux, qu'i' ava't lâ... du vieux qu'i' ava' été tué dan 'a nuit'. C'éta't justement c'tte bours' d'argent-lâ. I' a di' à Jean Troupier : « Où c' que t' âs pris çâ c'tta bours'-lâ ?

— Jean Troupier dit, c'st à moé !

— B'en, i' dit, on voèrâ à çâ, tantôt ! »

Mé', lâ, apras qu'i' â 'té b'en attaché, ils l'ont pris, deux hommes, p'i' ils l'on emm'né au château, p'is lâ, l' p'tit journalisse â été trouvé' 'a Poliç' p'i' i' gu'i â dit çâ. I' a dit : « On a pris c' gârs-lâ, i' a dit, qu' vous avez pâ' interrogé encore. I' a dit, je l' l'ai pri' in peu, i' a dit, presque, i' a dit, enn' chasse à l'homm' que j'ai faite, mé', i' a dit, lâ, j' vous l'emmèn' pour qu'i' soeill' [soit] interrogé ! »

C' fa't qu' la Police â interrogé Jean Troupier, mé' Jean Troupié' ava' absolument r'guien vu. C' fait qu' lâ, l' p'tit journalisse a pris la bourse, lui, p'i' i' a deunné çâ à 'a Police. P'i' i' dit : « C'tta bours'-lâ, c'éta't la bours' d'argent que le vieu' ava't quant' i' ést v'nu couché' écitte au Château-Tempête. P'i' il l'a vidée su' 'a tab'e, voulant payer Dâvid Mackenzy. On 'n n-â eu connaissance, tout' la gang' [gang] [40] 'n n-â eu connaissance, écitte, puisqu'i' éta't dan 'a cuisine. I' a dit, on a eu connaissanç' que c' vieux-lâ ava't c'tta bours'-lâ. Où c' que Jean Troupié' â pris c'tta bours'-lâ ? »

C' fait qu' lâ, ça a deunné in exhibit t'ut suit' pour partir l'enquêt' su' l' bon pied. C' fa't qu'i' ont déclâré qu' c'éta't... qu' c'éta't l'assassin du vieux. C'éta't lui ; p'is

38. *Folie* : Blague, farce, mots plaisants.
39. *Estomac* : Poitrine, thorax.
40. *Gang* (angl.) : Groupe, foule.

minme, en l'vant lés dôssiers, i' ont déclaré vit' que Jean Troupié' éta't r'charché par la Police depu's b'en longtemps p'is qu'i' s' cacha't d' minme, p'is c'éta' in faux nom qu'i' s' deunna't.

C' fa't qu'on a pris Jean Troupier, p'i' on l' l'â emm'né.

Quand on a emm'né le vieux, à in moment donné, i' arrive in message, in messager qui arrive à Dâvid Mackenzy; lâ, i' éta't lib'e. Jean Trôpier... Dâvid Mackenzy éta't content d'êt' lib', malgré tout', parç' qu'i' ava't pâs voulu êt' pris dan enn' chos' semblab'e... on gu'i â emporté in messag' que son argent qu'i' ava't dan 'és banques, i' y ava' eu in hold up[41] de fait' dan enn' banque, p'is son argen éta't disparu... par un financier qui l'ava't roulé. Jean Troupier [David Mackenzy] dit : « Encôre un' fois, i' dit, j' su's t-encôre... encôr' chanceux. I' dit, mon argen ést encor' parti. I' dit, lâ, i' dit, ni plus ni moins qu' j' su's t-en banqu'route. À mon tour, i' a dit, m'â' êt' ôbligé d' vend' le château, p'is lâ, i' a dit, m'â' êt' ôbligé d'envoyer tout l' mond' qui vi' écitte ; moé-minme, lâ, j' su's tombé, ruiné, raid' pauv'e ! »

I' y ava't justement le notair' de qui c' qu'i' ava' ach'té l' château, p'is la fill' du notaire, qui éta'ent lâ, 'és aut' aussi. I' éta'ent v'nus fére in tour, lâ. Le notaire éta't b'en grand ami, in ami intim' de Dâvid Mackenzy. C' fait que... l' notaire a dit, i' di' à Dâvid Mackenzy, i' a dit : « Fa's-toé z-en pâs ! I' a dit, moé, j'ai in peu d'argent ; j' peux t'éder, p'i' i' a dit, en attendant qu'on r'trouv' ton argent — c't argent-lâ ést pâs pardu pour te'jours ! Tu vâs le r'trouver, p'is tu pourrâs continuer... comm' tu... comm' tu fa's lâ, continué' à édé' au monde, aux pauv's. I' a dit, faudra't pâs pard'e in homm' comm' toé, jama's, i' a dit, parç' que t' âs trop, i' a dit, t' és trô' utile, trop généreux pour te pard'e écitte, à c'tte heure !

— C' fait que... Dâvid Mackenzy a dit, non ! I' dit, j' prends pâs d'argent, i' a dit, j' vendrai tout' plutôt, p'i' i' a dit, quant' j'a'rai tout vendu, i' m' rest'râ encôre assez d'argent pour moé-minme. Me semb'e, i' dit, j'en ai assez fait' depui' in escousse, i' a dit, pour lés pauv's. Puisque l' bon Dieu veut p'us qu' j'en faiz' plus longtemps, i' a dit, c'ést parç' que j'en ai assez fait'. I' dit, avecque l' 'tit peu d'argent qui me r'viendra su' més propriétés qu' j'ai lâ, je 'n n-a'rai assez pour moé ! I' a dit, j' m'en irai, p'i' i' a dit... »

C' fait que le p'tit journalisse éta' assi' avec 'és aut's, i' a dit : « Tu t'appell's Dâvid Mackenzy ?

— I' a dit, oui ! J' m'appell' Dâvid Mackenzy !

— Moé, i' dit, on m'appell' le journaliste. Mé', mon nom, i' a dit, j' su's pâs l' journalisse. Mon vrai nom, i' a dit, moé, c'ést Gilbert, i' a dit, Herbier ! »

Dâvid Mackenzy s'ést l'vé, i' a dit : « Toé, tu t'appell's Gilbert Herbier ?

— I' a dit, oui, j' m'appell' Gilbert Herbier !

— I' a dit, d'où c' que tu d'viens ? »

41. *Hold up* (angl.) : Vol à main armée.

C' fa't qu'i' gu'i â dit la plaç' qu'i' d'vena't. « Mé', i' dit, moé, j'ava' in frèr' qui s'app'la't Gilbert Herbier, moé 'tou ! P'i' i' a dit, seul'ment, i' ést mort, i' ést mort d'in accident, i' a dit, d'arme à feu ; c'ést moé qui a pâssé, i' a dit, pour l'avoèr tué. Mon pér' m'a maudit, mon pèr' m'â chassé d' chez nous. I' a dit, j'ai 'té ramâssé par in milguionnaire, j'ai été segrétaire assez longtemps pour lui, p'usieurs années, p'i' i' dit, ensuit' le milguionnaire ést mort, p'is j'ai tombé héritier d' son argent p'is d' tout' sés biens. I' a dit, c'ést avecque c't argent-lâ que j'ai t-ach'té l' Château-Tempête, p'i' i' a dit, que j' fa's quoi c'ést que j' f'sa's 'citte. Moé, i' a dit, mon nom, i' a dit, c'ést pâs Dâvid Mackenzy, moé, c'ést Albert Herbier que j' m'appelle ! »

Lâ, Julien [Gilbert] gu'i â sauté au cou, i' a dit : « T' apprendras qu' tu voés ton frére ! I' a dit, Gilbert Herbier, i' ést pâs mort. I' a dit, je l' sé's pâs de quell' magnièr' [manière] qu' ça s'ést fait', j' sé's pâs si c'ést in mirâk' [miracle], je l' sé's pâs de quoi c'ést qu'i' y â été, mé', i' dit, j' su's r'venu. J'ai été b'en longtemps, i' a dit, qu'on pensa't qu' j'éta's féni... j'alla's mourir. Mé', i' a dit, j' su's r'venu. P'i' apras qu' j'ai été r'venu, i' a dit, j'ai tout su' quoi c' c'ést qui s'éta't pâssé, par mon pére. I' ava't juré de te r'trouver. J'a'ra's marché jusqu'à... tout' ma vie, s'il ava't foulu, pour te r'trouver. P'i' il a dit, aujo'rd'hui, j' te trouve !

— Dâvid Mackenzy dit, oué ! Mé', tu m' trouves, i' a dit, tu m' trouv's dan enn' mauvais' posture. Tu m'âs trouvé ent' [entre] lés mains d' la Police encore une fois, p'is lâ, i' a dit, tu m'âs délibéré [délivré] ; marci à toé, j' su's délibéré d' la Police p'is d' la Justice, mé', i' dit, tu m' trouve' encor' pauv' comme in homme, i' a dit... pauv' comm' du sel ! I' a dit, j' peux p'us continuer lés œuv's de charité qu' je f'sa's. I' a dit, lâ... »

Ça a duré qu'uqu's jours, c'tte affér'-lâ. In moment donné, on a rapporté encore... in messagé' â rapporté à Dâvid Mackenzy qu'i' ava'ent r'trouvé celui qui ava't fa't le hold up, celui qui ava't volé l'argent... p'is qu' son argent gu'i éta't r'mis.

C' fa't que... i' y ava't la fill' du notaire — c'éta't la gniess' [nièce] du notaire. Alle éta't pâssablemen en moyen, elle itou, dés héritag's qu'alle ava't de sés parents qui éta'ent morts. C' fa't qu' 'a di' à Dâvid Mackenzy, 'a dit : « Puisque t' âs r'trouvé ton argent, 'a dit, moé, j'ava's pâs d'argent, 'a dit, comm' toé, mé', 'a dit, je 'n n-ava' in peu. J'ava's juré d' pâs marguié' [épouser] in homm' riche, jama' in homm' riche ; j'ava's juré d' marguié' in homm' pauv'e, parç' que pour la raison... Mé', 'a dit, moé, 'a dit, ma mére éta't riche, 'a dit, 'a éta't milguionnair' comm' toé. 'A dit, alle â marguié in homm' pauv'e, très pauv'e. Mon pére, 'a dit, apras qu'i' â 'té marguié, ma mére l'â bafoué. Par son argent, alle été d'une haut' clâsse, mon pére éta't d'un' bâss' clâsse... 'A dit, ma mére l'a bafoué, all' l'â fait' presque mourir martyr. C' fa't qu' quant' mon pére ést mort, i' m'â fa't jurer d' jama's marguié' in homm' riche, parç' que la minm' chos' pouva't m'arriver, comm' lui, i' gu'i ava' arrivé avec ma mére. C' fa't qu' c'ést çâ qu' j'ava's décidé de... qu'on s' mariss' tou' 'és deux, vu qu' t' éta's pauv'e. Mé', 'a dit, aujo'rd'hui t'és r'devenu milguionnair' comm' t' éta's, ça fa't que j' peux p'us t' r'marguier !

— Dâvid Mackenzy s'ést mi' à rire ; i' a dit, moé 'tou, j' t'euma's pour t' marguier, mé', dans l' moment, j'ai pâs l' temps ! I' a dit, lâ, faut qu' je r'trouv' mon pére. Pluss' [puisque] qu'on s'ést r'trouvé deux fréres, i' a dit, faut qu' je r'trouv' mon pére ; parç' qu'i' dit, mon pére, i' dit, i' ést dans l' malheur, lui 'tou, comm' moé, i' a dit, j'ai 'té depu's b'en longtemps, p'i' aujo'rd'hui, i' a dit, faut v'nir à fére l' bonheur ent' n'us aut's. »

C' fa't qu'i' a di' à Julien [Gilbert], i' a dit : « Es-tu prê' à t'en r'venir che' nou' avec moé ? I' dit, on vâ aller voèr mon pére, i' dit, ensuite on s'en r'viendra... on s'en r'viendrâ écitte, si tu veux v'nir viv'e a'ec moé, on s'en r'viendrâ écitte. P'i' i' a dit, fau' aller voèr mon pére !

— Julien [Gilbert] dit, oui ! J' su's prat [prêt] ! »

C' fa't qu'i' a donné la direction à son homm' de confiance, à l'ancien gardien qu'i' y ava't lâ, p'i' i' ont pris... Dans c' temps-lâ, ça voéyagea't pâ' a'ec dés autômobil's p'is dés chars [trains]... c' fa't qu'il' ont pris lés ch'faux, p'i' il' ont parti tous les deux.

I' ont marché p'usieurs jours, avant d'êt' rendu' où c' qu'i's d'va' [devaient] aller, che' z-eux, à son ancien che'-z-eux, à 'a maison paternelle. I' on arrivé lâ, in soèr, i' éta't târd, apra' 'a veillée, pâs mal târd. Il' on attendu [entendu] du bruit, i' on attendu dés cris dan 'a maison, qui criguia' [criaient] au secours. C' fa't qu' Julien [Gilbert] a dit, i' a dit : « Dépêchons-nous, i' a dit, Albert, i' a dit, dépêchons-nou' à rentrer, i' a dit, ça doé' êt' mon pére, i' dit, encôre. I' a dit, mon pér' fa't dés cris's de folie. I' bât ma mére, i' dit, terriblement, depu's qu' t' és parti... depu's qu'i' â déclaré, i' a dit, que c'éta't ma mér' qui ava' organisé le coup, i' a dit, pour t' fér' tuer... pâs fér' tuer son... pâs m' fér' tuer, moé, mé', i' dit, t' fér' tuer, toé. 'A ava' organisé çâ pour toé, parç' qu' 'a voula't qu' ça seill' [soit] moé qui seill' héritier. P'is lâ, moé, c'ést tout l' contraire, i' dit, j' veux pâs l'héritage. Ça fa't qu'i' a dit, c'ést pour çâ qu' j'ava's laissé che' nous pour te r'trouver. I' a dit, si tu veux, i' dit, on vâ s'hâté' à rentrer, parç' qu'i' a dit, i' peu' arriver que'qu' chos' de grave. »

C' fa't qu'i's s' sont dépêché' à rentrer. Comm' de fait' ! C'ést le pér' qui batta' encôr' la vieille. I' commença' à être avancé dans l'âge ; mé' le pére éta't presque troublé itou. C'éta't... i' éta't dans l' délir' complèt'ment.

C' fa't qu' lâ, i' ont fait' comprend' le pére, mé', Lazarine, lâ, elle, ils l'ont pris p'i' ils l'ont couchée su' in lit, mé' 'a été't [était]... 'a été't malade, pâs mal malade. Fa't que r'guien d' plus pressé qu' Albert a dit, i' a dit : « Gilbert, i' a dit, on vâ envoyer charché' in prêt', p'i' i' a dit, in méd'cin, p'i' i' a dit, au plus vit' possib'e ! »

Ça fa't qu'on â parti, on â 'té charché' in prêt'e. Lazarine â jama's voulu s' confesser. 'A a jama's voulu r'cevoèr lés dargniers [derniers] sacrements. C' fa't que l' méd'cin a v'nu, il l'â r'gardée, i' a dit qu'alle éta' en danger d' mort. C' fa't qu' lâ, i' on asseyé à gu'i fér' comprend' qu' 'a éta' en danger d' mort, p'i' i' a voulu la... lui denner lés dargniers sacrements, mé' impossib'e !

C' fa't que l' prêt'e a r'viré d' bord. I' a dit : « J'ai t-enn' Sœur, che' nous, i' a dit, à mon presbytère. I' a dit, m'â' envoyé' 'a Sœur ell'-minme, pui' i' a dit, j' pens' que ell' pourrâ la convartir. I' dit, ensuite, je r'viendrai. »

C' fait que l' prêt'e a r'tourné à son presbytère, pui' il â envoyé la Sœur. La Sœur, c'éta't justement Simone Langlois, sa voésin' qu'i' sorta' avec, l' temps qu'i' éta't che' z-eux.

Apras qu'i' â été parti, Gilbert [Albert], lui, alle ava't promis que si Julien [Gilbert] r'vena' à 'a vie, pour prouver l'innocenc' d'Albert, qu' 'a f'ra' enn' religieuse. C' fa't qu' lui, Julien [Gilbert], quand i' ést r'venu à 'a santé, alle a fait' la religieuse.

Lâ, c'éta't justement c'tta p'tit' Langlois-lâ, Simone Langlois qui s'éta't fait' religieuse, qui éta't v'nue pour convartir Lazarine. Alle ést v'nue ; alle a r'connu Albert Herbier, mé' 'a 'n n'a pâs fait' de câs. Albert étou... il l'â r'connue. Alle â pâssé dan 'a chamb' p'i' 'a s'ést mi' à... en train d' convartir Lazarine, gu'i parler p'i' asseyé' à lui fér' comprend' le bon san [sens].

Ça fa't qu'au bout d'in bout d' temps, alle a sorti de d' lâ ; Lazarine éta't consentant' de r'cevoèr lés dargniers sacrements. 'A dit : « Albert, 'a dit, à c'tte heure, 'a dit, vous pouvé' aller charcher l' prêt'e, 'a dit, vot' mére, 'a dit, ést pra' [prête], 'a dit, à r'cevoèr lés dargniers sacrements ! »

C' fa't qu' Albert gu'i â tendu 'a main, p'is la Sœur gu'i â denné 'a main. I' a dit : « Encôre une fois, i' a di' à 'a religieuse, i' a dit, j'ai t-encôr' tout pardu ! I' a dit, j' m'en r'vena' icitte, i' a dit, pour v'nir t'épouser, p'is lâ, j' m'aparçoés, i' dit, c'ést pâs moé qui t'â épousée, c'ést Dieu lui-minm' qui t'â épousée. Tant mieux ! »

C' fa't qu' 'a gu'i â conté l'histoèr' pourquoi c' qu'alle ava't fait' çâ. Ça fa't qu' Albert dit : « T' âs b'en fait', i' dit, parç' que moi j'éta' in assassin dans l' temps. I' dit, tu pouva's p'us compter su' moé ! C' fa't qu'i' a dit, t' âs b'en fait' ; c'éta't ta vocâtion, d'abord, p'is tu l'âs pris, t' âs b'en fait' ! I' dit, à c'tte heur', moé, i' dit, quant' ma mére, i' dit, s'râ enterrée, i' a dit, i' m' rest'râ à m'en r'tourner d' où c' que je d'viens, avec mon pére, p'i' i' dit, asseyer d'êt'e h'ureu' encôre in bout d' temps. »

C' fa't qu' Lazarine ést morte... aussitôt qu'alle a eu lés dargniers sacrements, Lazarine ést morte. On l' l'â pris p'i' on l' l'â enterrée, p'i' apras qu'alle â été enterrée, lâ, Albert a tout vendu l' p'tit peu d' biens qui resta'ent lâ — Lazarin' l'ava't presque tout mangé — pui' i' s'ést en r'tourné au Château-Tempête.

Lâ, au Château-Tempête, i' â r'marguié la fill' [nièce] du notaire, pui' i' a continué à resté' au Château-Tempête. J' sé's pâs, par 'hemp', lâ, si i' ést encor' lâ !

3 — BELLE-FLORE

Autrefois, vivait un roi seul avec sa reine, et une petite princesse appelée Belle-Flore. À l'âge de sept ou huit ans, la fillette allait à l'école ; à cette époque, l'école était très éloignée. Il lui fallait parcourir à pied cinq ou six kilomètres le matin et le soir. Le matin, elle apportait son repas du midi ; elle prenait son dîner à l'école, et le soir, elle revenait au château.

La petite princesse était très appliquée et intelligente. Mais la distance qui la séparait de l'école était très longue et constituait pour cette fillette une cause de grande fatigue. Mais la fatigue n'empêchait pas la princesse d'obtenir d'excellents succès, en classe.

La jeune princesse avait maintenant dix ou douze ans. Elle devait porter entre le château et l'école un nombre de livres assez considérable. C'était un fardeau passablement lourd à transporter. Un soir, le roi dit à la reine : « Si tu voulais, nous verrions à améliorer la situation de notre petite princesse. Le poids des livres de classe qu'elle doit transporter matin et soir, en plus de son dîner, sur une assez grande distance, cause à notre fillette une fatigue sérieuse. Si tu étais de mon avis, nous tenterions d'améliorer un peu son sort.

— Quelle amélioration voudrais-tu apporter à son régime ? Nous ne pouvons toujours pas aller la conduire en voiture !

— Non, pas en voiture ! répond le roi. Mais j'ai pensé à un autre système, ah ! à condition, bien sûr, que tu y donnes ton consentement !

— À quel système as-tu pensé ?

— Le fermier du château a plusieurs fils, une bande de petits garçons, malgré sa pauvreté. Il en a un qui a l'âge approximatif de notre princesse, dix ou douze ans. C'est un garçon que j'aimerais ; il est joli et plein de vie. Franchement, je le trouve sympathique. Si tu voulais, j'irais chez notre fermier lui demander s'il consentirait à laisser vivre son fils, Ti-Jean, au château avec nous. On le logerait, on l'habillerait, on le nourrirait, on le ferait étudier à la même école que notre petite princesse. Il ferait partie de notre famille, et, ses études terminées, il pourrait retourner chez ses propres parents, s'il le désire. Il y en aurait au moins un dans la famille qui jouirait d'une bonne éducation. Et puis, l'instruction serait pour ce petit garçon d'un grand secours, plus tard.

— Ton plan est excellent ! reprend la reine. J'avais, moi aussi pensé à une solution semblable, mais je n'osais pas t'en parler !

— Si mon projet est bon, nous allons le mettre à exécution ! Je vais m'en occuper, ces jours-ci ! »

La petite princesse s'occupait à mettre au point ses travaux d'étudiante pendant que le roi et la reine causaient ensemble. La veillée terminée, toute la famille royale prend son repos.

Le lendemain matin, la petite princesse se lève comme d'habitude, attrape son sac rempli de livres, y ajoute son léger repas du midi et reprend la route de l'école.

Le roi s'appareille, quitte le château, lui aussi, et se rend chez le fermier. Il lui rendait visite assez souvent. Il cause un certain temps avec le fermier et sa femme, tout en jetant un œil sur un groupe d'enfants qui remuent derrière le père et la mère. Il y en avait une bonne quinzaine ! Finalement, le roi veut annoncer au fermier le but de sa visite. « Tu ne t'imagines pas ce que je suis venu faire ici aujourd'hui ! commence le roi.

— Je n'en ai aucune idée, répond le fermier.

— Je suis venu engager un jeune, un de tes garçons, annonce le roi. Si tu le veux, je vais faire une entente avec toi en vue de loger au château, un de tes garçons.

— Je veux bien vous les donner tous, Sire mon roi, si vous le voulez !

— Non ! tout le groupe, j'en aurais trop ! Mais j'en prendrais un parmi eux.

— Choisissez-en un, repart le fermier, et emmenez-le chez vous ! Moi, je n'ai aucun travail à lui assigner, je suis trop pauvre pour l'envoyer à l'école et le faire instruire.

— Fais approcher tes garçons, demande le roi, je vais observer tout le groupe et je choisirai celui de tes fils qui me plaira le plus. Ensuite, nous parlerons des conditions d'engagement ! »

Le fermier rassemble tous ses jeunes garçons, les dispose sur un rang, et le roi commence à promener ses regards sur eux. « Tiens ! de dire le roi, je vais choisir celui-ci, Ti-Jean ! Il me fait bonne impression ; il a l'œil vif, il m'a l'air vigilant, c'est lui que je choisis !

« Maintenant, continue le roi, je te fais une proposition : j'amène ton petit garçon au château, je lui fournirai de beaux habits, et je le ferai étudier aussi longtemps qu'il le désirera ; il sera aussi instruit que ma princesse, s'il le veut. Le travail que j'exigerai de lui consistera seulement à transporter les livres et le dîner de ma princesse, entre le château et l'école. Une fillette de cet âge n'a pas la capacité d'un garçon. Ti-Jean va se faire un jeu de porter ses livres et ceux de la princesse ; il n'en ressentira aucune fatigue. Et ce sera sa seule tâche, à Ti-Jean, de transporter les livres de ma princesse.

— J'accepte votre proposition, Sire mon roi, intervient le fermier. J'étais loin de penser que vous accorderiez un statut si avantageux à mon fils. Je vous en aurais fait cadeau, sans vous obliger à de telles dépenses.

— Non, non, dit le roi, je vais lui fournir de beaux vêtements, pourvoir à sa nourriture et le loger au château. Il restera chez nous ; mais le samedi et le dimanche, il sera libre de vous rendre visite, quand il le désirera. Vous aurez le droit, vous aussi, de venir le visiter au château. Je vais l'entretenir, je vais le faire instruire, et ce sera là son salaire ! »

Le roi prend Ti-Jean par la main, l'amène au château, lui achète de beaux habits, lui fait prendre un bain et l'habille d'une façon élégante. Il en fait un beau petit prince. D'ailleurs, Ti-Jean était assez joli par nature !

Le lendemain matin, Ti-Jean, muni d'un sac d'écolier, lui aussi, prend la route de l'école, les livres et le dîner de la princesse sous son bras, en compagnie de la petite Belle-Flore. Une fois à l'école, Ti-Jean procède comme nous le faisons ici, il donne son nom ; on l'inscrit dans un registre et on lui assigne une classe.

Ti-Jean fréquente assidûment l'école et continue de s'instruire. D'un jour à l'autre, Ti-Jean devient de moins en moins timide à l'égard de la princesse. Après quelque temps, il la considère comme sa petite sœur. Trois ou quatre ans plus tard, même cinq ans... les deux étudiants sont inséparables.

À l'âge de quinze ou seize ans, Belle-Flore et Ti-Jean fréquentaient encore l'école et s'aimaient à la folie. Ils ne se quittaient pas d'une semelle. Le moindre geste de Ti-Jean faisait l'admiration de Belle-Flore. Le roi, non plus, ne cachait pas son admiration pour Ti-Jean. Au château, Ti-Jean et Belle-Flore se tenaient toujours l'un près de l'autre. À l'école, même phénomène ! Pendant le temps de la récréation, on trouvait toujours Ti-Jean à côté de Belle-Flore, au jeu ou dans d'autres circonstances ; ils ne se mêlaient pas facilement aux autres, et tout allait à merveille pour ce couple d'écoliers.

Si Ti-Jean devait collaborer à une tâche quelconque, il ne s'absentait pas sans en avertir la princesse, ou même sans lui en demander la permission. Si le maître d'école demandait un service à Ti-Jean, ce dernier ne bougeait pas sans d'abord en avoir discuté avec la princesse. Il acceptait ou il refusait de collaborer suivant l'attitude affirmative ou négative de Belle-Flore.

De son côté, le professeur aimait passionnément la petite princesse, mais il n'osait l'avouer. Il s'apercevait cependant que Ti-Jean était amouraché de Belle-Flore et que celle-ci aimait Ti-Jean. Le maître se rendait compte que, avec les années, il serait impossible de séparer la princesse de Ti-Jean. Il bâtissait dans sa tête toutes sortes de plans dans le but de les séparer.

Le maître d'école en vint bientôt à prendre Ti-Jean en aversion. Il le réprimandait dans de multiples circonstances, lui infligeait des punitions sans parvenir à susciter de protestation chez l'ami de Belle-Flore. La princesse trouvait un peu bizarre la

conduite du professeur. Mais elle dévoilait rarement ses réactions. Par contre, Ti-Jean se plaignait parfois à la princesse et lui demandait conseil. « Je me demande pourquoi le maître m'a puni ? Quel mal ai-je fait ? Je ne comprends rien à ses punitions ! Pourtant, je me surveille pour ne pas contrevenir au règlement ; je ne manque jamais au silence, à l'école, j'apprends mes leçons, je fais mes devoirs de mon mieux. Le maître trouve toujours matière à me punir et à me chicaner ! Je ne comprends plus rien à son attitude ; je commence même à perdre courage. Je songe sérieusement à ne plus fréquenter l'école.

— Non, répliquait la princesse, ne va pas perdre courage ! Nous viendrons bien à découvrir la cause des agissements du maître ! »

Un an, ou à peu près un an, s'écoule. Un soir, Ti-Jean dit à Belle-Flore : « Moi, je renonce à retourner en classe. Rien ne va plus, là-bas. Je n'apprends plus rien, je me décourage, je suis continuellement grondé et puni pour des riens. Je suis comme fou ; je ne me comprends plus moi-même, je n'apprends plus rien ! »

Le maître d'école, un soir, se dirige vers le château du roi. Ti-Jean est allé rendre visite à sa famille, chez le fermier, petite sortie qu'il faisait assez souvent. La princesse travaillait, dans sa chambre, à ses devoirs de classe. Ti-Jean, lui, s'en était acquitté plus tôt. Tout à coup, quelqu'un frappe à la porte. La princesse, évidemment, ne se dérange pas ; c'est la servante qui va ouvrir. Le maître d'école demande à s'entretenir avec le roi. La servante le conduit au bureau du roi.

Ce bureau voisinait la chambre de Belle-Flore. Le maître d'école engage la conversation : « Que pensez-vous, Sire mon roi, de votre princesse et de Ti-Jean ?

— Eh bien ! ce que je pense... de ma princesse ? Je ne trouve rien à lui reprocher ! Elle semble bien à sa place ; d'après les rapports que j'en ai, d'après ce que je puis vérifier, surtout d'après ses notes de classe, il semble qu'elle soit assez brillante ! Je puis exprimer le même jugement à propos de Ti-Jean ! Je ne reçois aucune plainte, on me rapporte aucun mécontentement à son sujet. Je n'entends pas dire qu'il se conduit mal en quoi que ce soit. Je ne puis rien lui reprocher. Il est poli, obéissant... je l'aime bien !

— Ah ! oui, oui, reprend l'instituteur, ce ne sont pas ces points-là que je veux soulever. Ti-Jean est un élève poli, excessivement brillant dans ses études... Mais il cause un problème...

— Quel problème ? demande le roi.

— Le problème, le voici ! Votre princesse est aveuglément amoureuse de Ti-Jean, et Ti-Jean aime bien la princesse. Viendra un temps où ces deux adolescents ne pourront plus se quitter. Et il est inconcevable que votre princesse vienne à épouser le fils d'un fermier, un individu de si basse classe sociale ! Que diraient vos sujets, si Belle-Flore épousait Ti-Jean, fils d'un fermier ?

— Je n'ai jamais réfléchi à cette possibilité de mariage entre ma princesse et Ti-Jean ! Cependant, j'ai remarqué qu'ils s'aimaient aveuglément. Ils ne se séparent

presque pas, et s'ils se quittent pendant une heure, cette séparation leur semble avoir duré un mois. Oui, c'est bien vrai que je n'ai pas songé aux conséquences de cette liaison amoureuse !

— Il est certain, insiste l'instituteur, que ces amourettes vont aboutir au mariage ! Attendez encore deux ou trois ans ; ils songeront sérieusement au mariage, et il sera alors impossible de les faire renoncer à leur projet. Il faudrait bien trouver le moyen de les séparer sans tarder. Autrement, ils vont créer une situation qui dépasse les limites du sens commun. Moi, j'ai réfléchi à ce problème. C'est une affaire qui ne me regarde pas directement, mais je vous fais part de mes réflexions parce que c'est vous qui êtes le roi !

— C'est vrai ! Tu as bien fait de me parler de Ti-Jean et de ma princesse ; je vais réfléchir aux moyens à prendre, mais je ne sais vraiment pas comment trancher cette question !

— Eh bien ! moi, de repartir l'instituteur, j'ai conçu un plan ; le seul moyen de séparer ces deux amoureux si liés l'un à l'autre, serait de faire disparaître l'un des deux, de faire disparaître Ti-Jean !

— Ce serait le seul moyen, en effet, dit le roi, mais comment le faire disparaître ? Ce sera une tâche assez difficile ! Le chasser du pays ? S'il ne veut pas s'expatrier, il va nous revenir ! L'exiler dans une autre ville ? Il ne voudra pas obéir si ce départ contrarie ses plans.

— Ah ! non, intervient le maître d'école, ce projet d'exil est impensable ! Ti-Jean n'agit jamais sans la permission de la princesse. S'il est forcé de quitter le château, il va en avertir Belle-Flore, et celle-ci ne le lui permettra pas ! Tous vos plans tourneront à l'échec. Le seul moyen de faire disparaître Ti-Jean, c'est de le tuer, je ne sais trop comment, mais s'arranger pour qu'il ne réapparaisse jamais devant la princesse !

— Essaie donc, insinue le roi, de régler toi-même ce problème ! Penses-y encore et mets un plan à point. Je te récompenserai ! »

Le professeur n'attendait que ce mot d'assentiment du roi. Il se lève et dit au père de Belle-Flore : « Entendu, Sire le roi, je vais régler ce problème ces jours-ci ! Comptez sur moi !

— Tu peux commencer dès demain matin, suggère le roi. Montre-toi bourru pendant une couple de jours, et donne-toi une raison d'amener Ti-Jean à l'écart et tu pourras ainsi t'en débarrasser facilement !

— Ah ! réplique l'instituteur, je m'arrangerai bien pour m'acquitter de cette délicate mission ! »

Le maître d'école prend congé du roi, lui souhaite le bonsoir, et regagne son logis. Au château, c'est l'heure du coucher.

La petite princesse a suivi la conversation du roi et de l'instituteur, et elle en est passablement attristée. Elle ne parvient même pas à s'endormir.

Quant à Ti-Jean, à son retour de chez ses parents, il souhaite le bonsoir à la princesse, comme d'habitude, puis au roi et à la reine. Il entre dans sa chambre et se met au lit sans se douter de quoi que ce soit. Il en va autrement de Belle-Flore. Elle passe la nuit blanche à imaginer le moyen que va prendre l'instituteur et comment, elle-même, elle va se comporter en marge des procédés du maître d'école.

Le matin arrivé, Ti-Jean et la princesse prennent leur déjeuner, mais Belle-Flore ne montre aucune de ses réactions coutumières. Elle ne badine pas, ne répond pas aux taquineries de Ti-Jean. Si bien que ce dernier en conclut que la princesse doit être malade, mais se garde bien de lui en parler.

Une fois les sacs de livres préparés, Ti-Jean dit à la princesse : « Si tu es malade, tu ferais mieux de rester ici, ce matin ! Tu ne sembles pas dans ton assiette aujourd'hui ; reste ici, et moi, je vais me rendre en classe tout seul. Demain, si tu vas mieux, nous irons ensemble !

— Non ; je vais à l'école aujourd'hui comme d'habitude ! » répond Belle-Flore.

Les deux étudiants partent, la main dans la main, en direction de l'école. Tout en marchant, Ti-Jean tente d'amorcer un jeu innocent. La princesse réagit sèchement : « Ti-Jean, je ne joue pas ce matin ! Je n'en ai pas le goût !

— C'est signe que tu es malade ! déclare Ti-Jean.

— Non, je ne suis pas malade ; mais tu me fais penser à un agneau que l'on mène à la boucherie ! »

Ti-Jean était assez intelligent pour comprendre, mais il profite de cette occasion pour causer avec Belle-Flore. « Que veux-tu dire par cet agneau que l'on mène à la boucherie ? demande naïvement Ti-Jean.

— Eh bien ! inutile de t'en dire plus long à ce moment-ci, Ti-Jean ! Mais n'oublie pas ceci : ne bouge pas sans que je t'en donne la permission. Agis comme d'habitude. Quand l'instituteur exigera quelque chose de toi, demande-moi d'abord la permission avant d'obéir. Si tu quittes ton pupitre sans me consulter, Ti-Jean, il t'arrivera malheur !

— Ah ! rétorque Ti-Jean, sois sans crainte ! Ce n'est pas l'instituteur qui est mon patron, c'est toi, Belle-Flore ! Et je ne quitterai pas ma place sans que tu m'en donnes la permission !

— Très bien ! C'est cette promesse que je voulais obtenir ! » de reprendre la princesse.

Les deux étudiants arrivent à l'école, le matin, et chacun regagne sa place, fait un bout de prière comme d'habitude. L'instituteur entre alors en colère, lance des cris

effroyables, tape à coups de poing sur son bureau et provoque un bruyant remue-ménage dans la classe. Ti-Jean regarde le maître avec des yeux découragés pendant que la princesse s'occupe dans ses livres, sans dire un seul mot. Mais Ti-Jean n'avait pas le courage d'étudier ; il n'avait qu'une seule préoccupation : regarder le professeur.

Soudain, le maître d'école se décide à parler : « Ce matin, je ne comprends plus rien. Les élèves sont tous contre moi ; ils ne veulent plus obéir, je ne puis comprendre ce qui se passe !

— Je ne vois rien d'anormal chez les élèves, ce matin, intervient Ti-Jean, en se levant. Vous nous reprochez de ne pas obéir ; mais depuis le début de la classe, personne n'a osé dire un mot, personne ne vous a donc contrarié. Je ne puis voir en quoi notre comportement est anormal ! »

L'instituteur commence à développer des tirades interminables. Ti-Jean se rassoit et ne bouge plus. Le maître s'écrie : « Il faut que la situation change ! Il est impossible que l'on me tienne tête longtemps de cette façon ! »

La matinée finit par passer. On a récité quelques leçons, on a fait un peu de calligraphie, un peu de tout. À midi, Ti-Jean s'est approché de Belle-Flore, et ils prennent leur repas côte à côte. La princesse mange sans dire un mot. Tout à coup, Ti-Jean rompt le silence : « Veux-tu bien me dire pourquoi, ce matin, l'instituteur s'est mis en colère et nous a engueulés de cette façon ? Que se passe-t-il dans sa tête ? Je n'y comprends plus rien ! Ce matin, j'ai épuisé le reste de mon courage ! Si la journée peut prendre fin, ce sera la dernière de mon temps d'étude. J'ai l'intention de quitter le château et de retourner sur la ferme de mes parents !

— Ne dis rien, Ti-Jean, et endure ! lui recommande Belle-Flore. Fais ce que tu m'as promis, ce matin : ne fais rien sans ma permission. Je te recommande surtout de ne rien entreprendre !

— Je ne comprends plus rien ! répond Ti-Jean ; je ne comprends plus rien ! J'ai beau me rappeler les paroles que tu m'as dites, ce matin, à propos de l'agneau que l'on mène à la boucherie, je comprends de moins en moins !

— Restons-en là, Ti-Jean ! » de dire la princesse.

Après le dîner, la classe continue sa routine. Le branle-bas recommence. Vers trois heures de l'après-midi, l'instituteur se lève en frappant son bureau à grands coups de poing, et s'adresse à Ti-Jean : « Tu vas m'accompagner. Nous allons aller couper des harts et je vais m'en servir dans la classe, cet après-midi ! Je vais voir si l'on va finir par obéir ou continuer à se moquer de l'autorité ! »

Ti-Jean reste à sa place et regarde l'instituteur sans dire un mot. Le maître place une sorte de couteau de chasse près de lui, sur son bureau, et répète son ordre : « Ti-Jean, tu vas m'accompagner ; nous allons rapporter des harts, et les désobéissants vont attraper une volée de coups cet après-midi. Ils vont obéir ou bien ils vont recevoir des coups en grand nombre ! »

Ti-Jean ne se dérange pas d'un cheveu. « Comment ? s'écrie l'instituteur ; voilà deux fois que je t'ordonne de me suivre, et tu ne bouges pas ?

— Ce n'est pas à vos ordres que j'obéis, répond Ti-Jean, mais aux ordres de la princesse Belle-Flore ! Si la princesse me commande de vous suivre, je vous suivrai ! Mais si elle ne m'ordonne rien, je resterai ici.

— Mais, princesse, supplie l'instituteur, vous ne pouvez empêcher Ti-Jean de venir m'aider à couper des harts pour corriger les jeunes désobéissants ! Il n'y a pas de mal à me venir en aide, voyons, princesse !

— Je vous assure, réplique la princesse, en se levant, que Ti-Jean ne vous accompagnera pas ! C'est moi, ici, qui lui donne des ordres, et je vous répète qu'il n'ira pas avec vous ! Si vous voulez aller vous couper des harts, allez-y tout seul ! Ti-Jean ne quittera pas son banc ! »

L'instituteur se sent un peu humilié ; il ne savait trop comment s'y prendre pour mettre son plan à exécution.

La fin de l'après-midi vient mettre un terme à la classe. Le maître s'approche de la princesse : « Ne quittez pas l'école après la classe, ce soir, lui dit-il ; je veux vous parler !

— Très bien, mon maître, je suis disposée à causer avec vous ! »

La classe terminée, Belle-Flore demeure dans l'école ; Ti-Jean l'attend, dehors. Le maître dit à la princesse : « Hier soir, j'ai rendu visite à votre père en vue d'un projet bien précis. Le roi, votre père, désire que je fasse disparaître Ti-Jean. Il m'a même promis de me récompenser en retour de ce service. Mais si je n'obéis pas à son désir, il me menace de mort. Il m'oblige à le débarrasser de Ti-Jean.

— Mon père n'a aucune raison de commettre ce crime ! Plutôt que de le faire disparaître ou de le faire tuer, il n'avait qu'à le laisser sur la ferme de son père ! Il n'a qu'à le renvoyer chez lui !

— Mais votre père s'est rendu compte que vous ne pouviez vous séparer de Ti-Jean. Il connaît l'amour aveugle qui vous lie tous les deux. Il craint que vos relations ne se terminent par un mariage. Votre père ne veut pas que vous épousiez Ti-Jean. Ce serait une tache sur la famille royale !

— Mon maître, je puis vous assurer que si j'épouse un homme, ce sera Ti-Jean. Jamais je ne permettrai à un autre de m'épouser !

— Vous montrez déjà de l'entêtement ! réplique l'instituteur. Votre père, en fait, a réfléchi trop tard à ce grave problème. Réfléchissez, à votre tour, princesse ! Votre attitude sort des limites du bon sens ! »

Le maître d'école tenta d'utiliser tous les arguments possibles pour démontrer à Belle-Flore que sa décision manquait de sérieux, il ne put l'amener à changer ses

positions. « C'est tout ce que vous aviez à me dire ? demande la princesse à l'instituteur. Quant à moi, j'en ai assez de vous entendre et je m'en vais au château !

— Mais, pour l'amour de Dieu, supplie de nouveau l'instituteur, il faut que Ti-Jean disparaisse de votre vie !

— Ne vous inquiétez pas, mon maître, je vais m'occuper de cette question ! »

La princesse rejoint Ti-Jean qui l'avait attendue à la porte de l'école. Le jeune compagnon la reçoit en blaguant et en riant. « Ti-Jean, commence la princesse, le temps du badinage est révolu ! Pensons maintenant à des sujets plus sérieux !

— Dis-moi donc, enfin, ce qui se passe autour de nous ! demande Ti-Jean.

— L'heure est grave, Ti-Jean. Mon père et le maître d'école se sont entendus pour te supprimer. Ils craignent que nous finissions par nous marier tous les deux !

— Certainement, princesse, s'écrie Ti-Jean en éclatant de rire, si tu pensais comme moi, c'est toi qui deviendrais ma femme, advenant le cas où je déciderais de me marier !

— C'est mon plus grand désir, à moi aussi ! Mais mon père est contre ce projet, l'instituteur est contre nous et beaucoup d'autres s'opposent à notre mariage. Il faut, pour le moment, que tu disparaisses de notre milieu. Si tu refuses de me quitter, mon père finira tôt ou tard par avoir ta peau ! »

Cette déclaration change un peu le ton rieur de Ti-Jean. « Que veux-tu que nous fassions ? demande le jeune homme à la princesse.

— Écoute-moi bien ! Je vais te résumer les principales étapes du programme que j'ai dressé pour toi ! J'ai un peu d'argent dans ma bourse ; ce soir, tu vas aller coucher à l'hôtel dont je connais très bien le propriétaire. Suis-moi ! Nous allons à l'hôtel, je te loue une chambre ; je te laisse assez d'argent pour payer ta chambre et ta pension pendant une couple de jours. D'ici cette date, je vais organiser ton départ.

Un soir, je viendrai te procurer un cheval et de l'argent. Tu vas quitter la ville et tu vas gagner une région éloignée. Nous continuerons à communiquer par lettre ; ainsi nous resterons unis comme autrefois. Tu logeras dans un hôtel, je te ferai parvenir de l'argent chaque mois. Je t'en enverrai assez pour que tu n'en manques jamais ! Ainsi, tu vivras dans la tranquillité. Tu attendras patiemment que j'aille te rejoindre dans deux ou trois ans. Nous aurons alors atteint un âge raisonnable et nous nous épouserons !

— J'approuve tout à fait ce plan ! » s'exclame Ti-Jean.

La princesse accompagne le jeune homme à l'hôtel ; elle entretenait de très bonnes relations avec l'hôtelier. Elle lui fait promettre de garder secrète la présence de Ti-Jean à l'hôtel, puis lui loue une chambre. Elle donne de l'argent à son amant en vue de payer sa pension pendant deux ou trois jours. « Ti-Jean, dit-elle, je reviendrai

te voir bientôt et je te procurerai ce qu'il te faut pour quitter notre milieu et disparaître du château ! »

De retour au château, elle parut toute peinée. Elle était seule. Le roi ne s'informe nullement de ce qu'était devenu Ti-Jean. La reine et le personnel n'osèrent soulever la question, preuve qu'ils étaient tous au courant du sort de Ti-Jean.

La princesse prit un petit souper et se retira dans sa chambre pour y travailler à ses devoirs de classe.

Le château employait un surintendant, comme on l'appelait ; c'était l'homme de confiance de tout le monde. Belle-Flore le connaissait très bien, naturellement. Cet homme l'avait vue grandir. Pendant la soirée, deux ou trois jours plus tard, la princesse va trouver en cachette l'homme de confiance. « Monsieur le surintendant, lui dit-elle, j'ai besoin d'un cheval à minuit ; il faut qu'il m'attende près de ma fenêtre, à minuit, bridé et sellé.

— Où allez-vous, princesse ?

— Je n'entreprends aucun voyage, mais tout de même, j'ai besoin d'un cheval et de quelques vêtements destinés à un homme !

— Un homme ? demande le surintendant, entretenez-vous un homme, princesse ?

— Oui, j'ai un homme ! Je vais vous le déclarer parce que je vous sais capable de garder un secret ! J'ai placé Ti-Jean dans une chambre d'hôtel ; il attend un cheval en vue de partir et de s'éloigner de notre ville. Mon père voulait s'en débarrasser, même le faire mourir. Moi, j'ai décidé de le faire disparaître, mais d'une autre façon ! Il va quitter notre milieu. Préparez-lui, pour ce soir, des vêtements et un cheval, un bon cheval. Après l'avoir bridé et sellé, amenez-le à ma fenêtre. Je vais aller le conduire à l'hôtel, cette nuit, et Ti-Jean va partir en exil. Je vais lui procurer de l'argent et je vais m'arranger pour qu'il vive à l'aise dans le milieu qu'il aura choisi. Il faut que tous ces détails restent secrets !

— Ah ! Flore, je te promets, je te jure que personne ne le saura ! affirme le surintendant du château. Moi aussi, j'aime beaucoup Ti-Jean. J'aurais été prêt à tout faire pour lui venir en aide. Je suis peiné, moi aussi, d'apprendre la nouvelle de son départ, dans ces circonstances difficiles ! »

Belle-Flore retourne à sa chambre et fait semblant de se coucher pour la nuit. De fait, elle s'est couchée jusqu'à minuit. À minuit, elle se lève ; le cheval l'attend sous sa fenêtre. Elle entrouvre la fenêtre, saute sur le cheval et file vers l'hôtel où elle rencontre Ti-Jean. « L'heure est arrivée, lui dit-elle, où tu dois partir à l'étranger. Personne ne doit en avoir connaissance ! Maintenant, il faut que tu changes ton nom !

— Quel nom vais-je choisir ? » demande Ti-Jean.

Après une brève discussion à propos du nom à choisir, la princesse dit à Ti-Jean. « Dorénavant, tu t'appelleras Pauvreté-Laisse-Bonne-Compagnie ! C'est le nom que tu devras utiliser au cours de tes voyages !

— C'est tout un nom ! s'écrie Ti-Jean en riant ; je suis certain qu'aucun autre homme ne portera mon nom !

— Dans la situation où tu te trouves, tous les noms sont bons ! repart la princesse.

— Et puis, enchaîne Ti-Jean, ce nom correspond à la réalité : Pauvreté-Laisse-Bonne-Compagnie ! Ce nom n'est pas si mal choisi ! »

La princesse lui donne de l'argent et tous les effets préparés en vue de son voyage, fait ses adieux à Ti-Jean... et voilà l'exilé en route ! Il file à cheval pendant une semaine. Le soir, il entrait coucher dans un hôtel, et le lendemain, il reprenait la route pour fuir le château le plus loin possible.

Ti-Jean arrive enfin dans une grosse ville. Il entre dans un hôtel et s'y loue une chambre pour un assez long séjour, sans fixer de date de départ. Il ne savait vraiment pas quand il quitterait cet hôtel. Il payait d'avance, chaque semaine, la location de sa chambre.

Le premier jour de son séjour à l'hôtel, Ti-Jean écrit à Belle-Flore. Celle-ci reçoit la lettre, un soir où elle est à sa chambre. Elle lit sa lettre en pleurant et en déplorant l'ennui dont elle souffre. Ti-Jean aussi lui écrivait qu'il s'ennuyait d'elle. Sans tarder, elle rédige une lettre à l'adresse de Ti-Jean, pour lui dire tout simplement ce qui se passe au château.

La princesse et Ti-Jean s'échangèrent des lettres pendant assez longtemps, peut-être même pendant un an. Tout le monde savait que Ti-Jean était disparu sans connaître ce qu'il était devenu. Les gens se questionnaient à propos de Ti-Jean, mais personne ne pouvait répondre avec certitude. Ti-Jean était parti, rien de plus ! Plusieurs le pensaient mort. Le roi surtout était certain de la mort de Ti-Jean.

Chaque mois, Belle-Flore faisait parvenir à son ami exilé, de l'argent, des vêtements et tout autre objet dont Ti-Jean avait besoin. Personne n'avait connaissance de ces envois, sauf le surintendant qui expédiait tout à la cachette.

Un bon jour, la princesse reçoit une lettre de Ti-Jean et commence à la lire, pleure à chaudes larmes. Le roi passe près de la chambre, mais la princesse, prévenue par le bruit, a le temps de cacher la lettre dans son corsage et de s'essuyer les yeux. Le roi lui demande : « Qu'avais-tu à tant pleurer, ma fille ? Tu n'iras pas me dire que tu t'ennuies encore de Ti-Jean !

— C'est vrai, mon père ! Je m'ennuie encore de lui !

— Mais pourquoi, ma fille, te fatiguer pour Ti-Jean ? Il est mort, ou du moins il est disparu, et personne ne sait où il se trouve ! Pourquoi te fatiguer inutilement ?

— Mon père, je ne crois pas à la mort de Ti-Jean ; il n'est même pas disparu pour toujours ! Un jour, il reviendra !

— Mais d'où te vient cette assurance, ma fille ?

— Je n'en sais rien ; une sorte d'intuition ! Mais je crois qu'un jour, il reviendra !

— Ma fille, ce n'est que de l'imagination ! Tu te fatigues et tu t'ennuies inutilement ! Tu te tortures pour rien ; Ti-Jean ne reviendra jamais !

— Pensez ce que vous voudrez, mon père ! Moi, je ne puis vous en dire davantage, mais je suis certaine que Ti-Jean reviendra ! »

Le roi sort de la chambre et retourne à ses occupations. Belle-Flore retire la lettre de sa cachette et continue de la lire à travers ses larmes. Bientôt, elle va au lit et se repose toute la nuit.

Là-bas, dans sa ville, Ti-Jean trouvait le temps monotone, entre les quatre murs de sa chambre. Il sortait de temps en temps, mais il se sentait parmi des étrangers. Il ne connaissait personne.

Un jour, Ti-Jean s'achète une petite embarcation, un chien et un fusil, dans l'intention de faire la chasse. L'hôtel était situé près de la mer. Le jour, il faisait la chasse aux oiseaux marins, et s'exerçait à tirer, accompagné de son chien. Parfois, il faisait une randonnée en forêt, y chassait un peu pour que le temps paraisse moins long

À chaque mois, Ti-Jean recevait des nouvelles et de l'argent de la princesse. Presque chaque soir, il recevait une lettre de Belle-Flore, ce qui le consolait.

Mais tout à coup... pas de lettre ! Une semaine se passe... pas de lettre ! Deux semaines... trois semaines... un mois ; aucune lettre ne rejoint Ti-Jean. Le jeune homme est passablement intrigué. « La princesse doit être malade, pense-t-il, ou bien il s'est produit un incident au château ! » À travers son inquiétude, Ti-Jean se demande ce qui se passe chez Belle-Flore. « Quoi qu'il en soit, se dit Ti-Jean, quelque chose ne va plus ! Mais je finirai bien par apprendre ce qui se passe ! »

L'argent n'arrivait plus ; Ti-Jean commence à en manquer. À force de payer la note de pension et de ses autres dépenses, l'argent diminue. D'un jour à l'autre, il espère recevoir une lettre de la princesse.

Au château, les événements avaient évolué. Lors de la réception de la dernière lettre de Ti-Jean, Belle-Flore a procédé comme d'habitude. Elle est allée dans sa chambre dont la porte est restée entrebaillée. Pendant la lecture de sa lettre, la princesse ne put contrôler ses sanglots. Le roi vint à passer dans le couloir et s'est aperçu que sa princesse pleurait encore. Par la porte entrouverte, le roi se glissa silencieusement derrière Belle-Flore et prit connaissance de la lettre de Ti-Jean à l'insu de la princesse. « Maintenant, s'écrie le roi, je comprends pourquoi tu m'as dit que Ti-Jean reviendrait, un jour ! Je sais tout, à présent ! Tu reçois des nouvelles de Ti-Jean. Il n'est donc pas mort !

— Non, mon père, Ti-Jean n'est pas mort ! de rétorquer la princesse.

— Où est-il ? questionne le roi.

— Il est bien loin d'ici ! Quant à savoir où il demeure, jamais je ne vous le dirai ! »

La princesse fait brûler sa lettre au feu de la chandelle. À cette époque, on ne s'éclairait pas à l'électricité. La lettre brûlée, le roi ne pouvait plus connaître l'adresse de l'exilé. Belle-Flore craignait que, à partir de l'adresse, le roi aurait pu intervenir. « Vous ne saurez jamais, mon père, où se cache Ti-Jean ! Je mourrai plutôt que de vous révéler ce secret ! Et je vous jure, encore une fois, que jamais je n'aurai un autre époux que Ti-Jean ! »

À ces mots, le roi ne peut plus contenir sa colère : « Puisque tu es entêtée à ce point, dit-il à la princesse, puisque tu m'as trompé et que tu m'as désobéi, tu vas mourir, toi aussi ! Je vais t'envoyer conduire sur une île habitée seulement par les bêtes féroces. Tu vas être dévorée par les animaux sauvages et tu ne pourras jamais sortir de ces lieux ! Ti-Jean ne pourra plus te retrouver ! Si jamais il se marie, ce ne sera pas avec la princesse du roi ! Même s'il l'a juré, même si tu l'as juré après lui, jamais il ne pourra épouser Belle-Flore ! Il ne sera jamais dit que ma fille a épousé le fils d'un paysan !

Tu quitteras donc le château, demain matin ! Tes études se sont terminées aujourd'hui même. Dès demain, je te ferai conduire sur cette île dont je viens de parler !

— Mon père, j'aime mieux mourir que de mener la vie triste endurée ici, au château ! Je n'ai aucune crainte de vos bêtes féroces ! Vous pouvez m'y conduire ce soir même, si vous le préférez ! »

Le roi possédait des bâtiments. Il ordonne à un capitaine de vaisseau de se préparer un équipage et d'aller conduire la princesse sur une île très éloignée où habitent des bêtes féroces.

Le lendemain, on s'empare de la princesse, on lui fait revêtir des habits communs, et on la fait monter à bord d'un navire pour être transportée dans une île lointaine.

Ti-Jean demeurait toujours dans sa ville où il attendait en vain des nouvelles de la princesse. Il avait dépensé tout son argent, il avait contracté des dettes, et le maître d'hôtel menaçait de le mettre à la porte. Il était découragé, inquiet du sort de la princesse, et ne savait plus quelle décision prendre.

Un matin, Ti-Jean se lève inquiet et découragé, prend son fusil, monte dans sa petite barque, comme d'habitude, en compagnie de son chien pour aller chasser le gibier. Quand il s'est éloigné suffisamment du rivage, il se couche dans le fond de son embarcation, et, au lieu de chasser, il commence à penser aux accidents qui ont pu arriver à la princesse, et à ce qui pourrait lui arriver à lui-même. Tout absorbé par ces réflexions, il ne s'aperçoit pas qu'une tempête se prépare. Bientôt, il lève la tête et se voit aux prises avec une tempête épouvantable. Les vagues ressemblent à des montagnes ; il est inutile de songer à gagner le rivage. Ti-Jean se sent en danger de

périr. « Aussi bien mourir ici, pense le jeune homme, que d'aller mourir là-bas, chez le roi. Si je retourne m'enquérir de ce qu'est devenue la princesse, le roi me tuera. Je suis aussi en sûreté ici qu'ailleurs ! »

Ti-Jean se couche de nouveau au fond de sa petite barque et se laisse aller au gré des vagues et des courants. Il fait bientôt des rêves, et se laisse aller sans trop se rendre compte de ce qui se passe. Tout à coup, il se réveille sous l'effet du bruit d'une barque qui heurte des rochers. Il lève la tête ; le soleil brille... il a abordé à une terre inconnue ; la forêt rejoint le rivage... Il regarde. Jamais dans sa vie il n'a vu ce paysage. Il ne sait plus où il a échoué.

Ti-Jean descend de sa barque et aperçoit, sur le rivage, des pistes de bêtes féroces ; parmi ces pistes, il remarque les traces d'un pied humain. « Il y a donc des humains par ici ! se dit Ti-Jean ; le sable est couvert de pistes de bêtes sauvages, mais on aperçoit, ici et là, les pistes d'un humain ! »

Belle-Flore, elle, avait été déposée sur une île habitée par les bêtes féroces dont avait parlé le roi. Au retour de l'équipage du bâtiment, le roi a demandé à ses marins ce qu'est devenue la princesse. « Nous l'avons fait descendre sur le rivage d'une île. À peine eut-elle mis le pied sur le sable, les bêtes sauvages l'ont dévorée et elles auraient pu en manger bien davantage. Nous n'avons pu rester longtemps près de cette plage, et nous avons vite perdu de vue la princesse Belle-Flore ! »

Voici comment les faits s'étaient passés. Au moment où les gens du roi avaient fait descendre la princesse sur le rivage, cette bande de terre était encombrée de bêtes sauvages, si bien que les marins ont vu disparaître la jeune fille parmi ce troupeau de bêtes. Cependant, aucune bête n'a touché la princesse. Celle-ci s'est glissée sous les arbres de la forêt où elle s'est assise tout en larmes, sous l'effet de la peur et du découragement.

Bientôt, un géant, ou plutôt un cyclope est sorti de la forêt. C'était un homme d'une stature de trois ou quatre mètres de hauteur, et qui parlait un langage inconnu de la princesse. Le cyclope a pris la princesse sous son bras, et l'a transportée, à peu de distance du rivage, dans une clairière, au milieu de laquelle rôtissait un quartier de bœuf sur un feu alimenté de bois. Après avoir assis la princesse près du feu, le géant attendit que la viande fût suffisamment cuite. Puis, le cyclope se mit à manger à même ce gros morceau de viande tout en parlant ce langage que la princesse ne pouvait comprendre.

Le géant ne cessait de regarder la petite princesse. D'après les intonations et les gestes du gros homme, la princesse crut saisir quelque chose : après qu'il aurait pris son repas, elle serait à son tour mise à la broche. Ce message ne lui disait rien qui vaille.

Quand le géant eut bien mangé, il se laissa aller dans une position tendant vers l'horizontale et s'endormit. La princesse profita de ce sommeil pour quitter sa place et fuir à toutes jambes dans la forêt hors de la portée de ce monstre d'homme. Elle préférait se faire manger par les bêtes que d'être rôtie à la broche.

Arrivée au pied d'un rocher, Belle-Flore aperçut dans la pierre une profonde crevasse. Elle s'est glissée assez facilement dans cette infractuosité et pénétra dans une sorte de cachette au cœur du rocher.

Peu après, le géant fait son apparition, mais ne touche pas à la fillette. Il se contente de la regarder, de bougonner dans son langage bizarre et quitte le rocher. Quelques minutes plus tard, le cyclope revient vers la princesse et lui apporte un morceau de viande rôtie à la broche. Il lui présente ces victuailles en guise de repas. Il la quitte sans l'incommoder davantage.

La princesse Belle-Flore continue de demeurer dans cette sorte de caverne rocheuse, se nourrissant de bœuf rôti à la broche, repas que lui apportait chaque jour le géant. Ce dernier tenait à lui parler chaque fois dans son langage inintelligible. « Au moins, se disait Belle-Flore, je suis à l'abri des bêtes féroces ! Et nourrie comme je le suis, je puis sauver ma vie ! Un bon jour, si Dieu le veut, je sortirai d'ici ! Il y aura peut-être moyen de quitter cette île ! »

Chaque jour, la princesse se rendait au rivage pour voir si un bâtiment passerait dans ces parages et, dans ce cas, elle lui demanderait, à l'aide de signaux, de venir la chercher. Mais, la quinzaine de jours qu'elle a passés dans l'île, jamais elle n'aperçut à l'horizon la moindre voilure, le moindre signe de vie humaine. Chaque jour, elle faisait une course sur la grève mais rien ne se montrait.

Ti-Jean avait mis pied à terre précisément sur le rivage de cette même île. En inspectant la plage, il avait observé la trace des pas de la princesse parmi les pistes des bêtes féroces. Après avoir soigneusement observé ces traces humaines, Ti-Jean se dit : « Il y a des humains sur cette île ! Si je suis les traces de leurs pas, je finirai par les découvrir ! »

Ti-Jean suit les traces des pas. Dans la forêt, ces pas ont tracé une sorte de sentier. Belle-Flore était passée assez de fois en ce même endroit pour tracer un sentier. Ti-Jean suit cette piste du mieux qu'il peut ; il aboutit au pied du rocher, toujours en compagnie de son chien et armé de son fusil.

Arrivé au rocher, Ti-Jean constate que le sentier ne va pas plus loin dans la forêt. Il aperçoit la crevasse dans le rocher. Il se penche pour pénétrer dans la faille. Le chien le devance et commence tout à coup à aboyer. « Le chien a probablement découvert une bête sauvage, se dit Ti-Jean. Une bête sauvage ? C'est tout à fait possible ! »

Soudain, le jeune homme entend une voix féminine venant du rocher. « Tu peux entrer, Ti-Jean ! Tu n'as pas besoin d'avoir peur ! Viens ! C'est moi qui suis ici ! » Ti-Jean croit reconnaître cette voix. Il pénètre dans la caverne, mais il y fait trop sombre pour reconnaître les visages. Tous les deux sortent au grand jour... Ti-Jean aperçoit Belle-Flore ! Quelle joie folle de se retrouver !

Ti-Jean s'empresse de lui demander comment elle a abouti à cette île, pour quelle raison elle n'écrivait pas. Belle-Flore raconte les événements survenus au château. À

son tour, Ti-Jean raconte l'histoire de ses aventures depuis son départ du château, les mêmes faits que je viens de vous rapporter.

À la pensée de se voir de nouveau réunie à Ti-Jean, Belle-Flore éclate en sanglots. « Tu vois, Ti-Jean ! Ce que le bon Dieu garde est entre bonnes mains ! Impossible de détruire ce qu'il protège ! Tu vois comme nous sommes destinés l'un pour l'autre, puisque nous voici encore réunis ! Je ne sais ce que l'avenir nous réserve, mais puisque Dieu nous a préservé la vie jusqu'à ce jour, continue Belle-Flore, il nous protégera encore contre les malheurs à venir !

— Mais tu ne m'as pas dit, demande Ti-Jean, comment tu faisais pour survivre sur ton île ! »

La princesse lui signale la présence d'un cyclope qui lui apporte de la viande rôtie, chaque jour. C'était là sa principale source d'alimentation, en plus de quelques fruits sauvages cueillis en forêt. « Oui, s'informe Ti-Jean, ce géant qui te nourrit, crois-tu qu'il ne changera pas d'attitude en m'apercevant ? Quand il me verra en ta compagnie, il ne chantera peut-être pas la même chanson ! Il n'aimera peut-être pas me voir à côté de toi !

— Eh bien ! tu verras toi-même son attitude, demain. Aujourd'hui, il m'a déjà apporté ma nourriture ; il va revenir demain matin ! »

Il restait à la princesse un peu de viande rôtie ; elle en présente à Ti-Jean qui en profite pour apaiser sa faim. Il avait bien un petit sac de provisions, mais... Ti-Jean et la princesse mangent tous les deux, pendant que le chien est couché aux pieds du jeune homme.

La nuit approchait. « Ah ! dit Ti-Jean, je crois bien qu'il va falloir passer la nuit dans cette caverne !

— Oui, reprend la princesse ; c'est le seul abri dont on dispose, ici. Même le géant ne possède aucun abri. Il se tient dans une clairière, en pleine forêt. Au milieu de cette clairière, il a élevé un foyer sur lequel il fait rôtir sa viande à la broche. C'est là tous ses biens ! Demain matin ou dans le courant de l'avant-midi, il va venir me porter de la viande rôtie.

— Bon ! il va donc falloir passer la nuit ici ! » lance Ti-Jean.

Ils ont passé la nuit tous les deux dans la caverne, mais ce fut une nuit blanche. Les deux amis causèrent de toutes sortes de sujets, de plusieurs aventures du passé. Soudain, le chien se dresse sur ses pattes et commence à gronder. Ti-Jean tient les yeux rivés sur l'animal. « Est-il mauvais ? demande la princesse.

— Non, il n'est pas mauvais ! Quand mon chien gronde de cette façon, c'est qu'il entend quelque chose !

— C'est possible ! Il y a tellement de bêtes sauvages dans cette île, tu dois t'en être rendu compte, toi-même !

— Oui, des bêtes sauvages, j'en ai vues ! C'est peut-être l'une d'elles que mon chien entend venir ! »

Tout à coup, le chien arque ses pattes, redresse le poil de son cou et se tient prêt à s'élancer. « Il y a certainement quelque chose qui ne va pas ! Il y a sûrement une bête féroce qui veut nous attaquer ! C'est ce qui explique l'attitude agressive de mon chien ! »

Le chien était prêt à s'élancer ; il n'attendait que l'ordre de son maître pour passer à l'attaque. Malgré les épaisses ténèbres de la caverne, Ti-Jean crie à son chien : « Vas-y ! » Le chien s'élance et attrape un serpent à sonnettes en train de se glisser dans la grotte. Le chien saute à la gorge du reptile et déclenche une bataille mouvementée. Ti-Jean quitte la grotte à la suite du chien, son fusil à la main, plutôt pour effrayer le visiteur. Il songe à tirer, mais s'en garde bien de peur de tuer son chien. Il préfère crier des mots d'encouragement à sa bête : « Courage, mon chien ! Tu vas le vaincre ! Courage ! » La bataille dure peut-être une heure. À la fin, le serpent reste étendu sur le sol, étranglé par le chien. « Je ne pensais pas, s'exclamait Ti-Jean, que mon chien fût capable d'étrangler un serpent à sonnettes ! Il est merveilleux à la chasse, et de grosseur imposante. J'aimerais mieux mourir que perdre mon chien ! Ce n'est pas la première fois qu'il me sauve la vie ! »

Ti-Jean passe le reste de la nuit dans la caverne ; le chien s'est tranquillisé et se repose sous l'œil de la princesse et du jeune homme. À la levée du jour, le cyclope arrive à la grotte, apportant une pièce de viande rôtie à la broche. Il jette un regard sur la princesse et son ami, Ti-Jean ; il leur fait une sorte de discours encore inintelligible. Puis, le géant fait signe à la princesse et à Ti-Jean de sortir au grand jour. Quand ils sont sortis de la caverne, le géant les attrape tous les deux, chacun par un bras, et les transporte à sa clairière. Là, il leur fait une autre harangue au cours de laquelle les auditeurs comprennent vaguement que, une fois le morceau de viande rôti, leur tour viendra d'être mis à la broche. « Il ne fera pas bon rester ici ! dit Ti-Jean à la princesse. Ce message n'a rien de rassurant ! Il va nous falloir fuir ces lieux !

— Mais comment ferons-nous pour fuir ? demande la princesse.

— Eh bien ! je ne sais trop comment faire, mais il va nous falloir fuir ce géant ! J'ai abordé ici dans ma barque ; si nous pouvions rejoindre le rivage et sauter dans cette embarcation pour ensuite filer vers le large, nous pourrions sortir de l'île. Une fois en haute mer, il nous serait peut-être possible d'alerter un navire et ainsi de gagner une ville, je ne sais trop où. Quand nous serions rendus dans cette ville, je pourrais obtenir un emploi et gagner notre vie à nous deux. Je suis capable de travailler, je suis passablement instruit et j'ai bonne santé...

— Je t'approuve, mais il faut d'abord songer à tromper l'attention du cyclope. D'habitude, quand il a terminé son repas, ce géant s'endort. Notre seule chance de nous éloigner de lui, c'est de profiter de cette période de sommeil ! »

Le geant reprend son programme habituel. Quand la viande est rôtie, il commence à manger. Son repas terminé, il se retire dans un coin de la clairière,

s'assoit en s'appuyant le dos à un arbre, et s'endort. Il commence bientôt à ronfler. « Si nous avons le courage de tenter notre chance, dit Ti-Jean, enfuyons-nous. C'est le temps ! » Ti-Jean prend Belle-Flore par la main, attrape son fusil dans l'autre main, s'assure de la présence de son chien, et en avant ! Le chien suit les deux déserteurs qui parviennent rapidement au rivage. La princesse et le chien sautent dans la barque, Ti-Jean pousse l'embarcation et y saute à son tour.

À peine la barque s'est-elle éloignée de quelques centaines de mètres du rivage que le géant parvient sur la plage au milieu d'un groupe de bêtes sauvages. Dans cinq minutes, le rivage se couvre de bêtes féroces. Au milieu de ces fauves, le géant crie, saute et lance des cailloux en vue de frapper les fuyards. Ti-Jean tire de toutes ses forces sur les rames et pique vers le large. Il parvient à s'éloigner suffisamment du rivage pour échapper aux projectiles dangereux du cyclope.

Après avoir ramé assez longtemps vers la haute mer, Ti-Jean communique une sorte de souhait à Belle-Flore : « Maintenant, si nous avions la chance de croiser un navire, nous nous ferions passer pour des naufragés et nous pourrions obtenir un passage sur ce navire ! »

Ti-Jean ne cessait de ramer. Vers quelle destination ? Il ne le savait pas. Il visait d'abord à s'éloigner de l'île du cyclope.

Ti-Jean manie les rames, toute la journée. De temps en temps, il mange une bouchée de nourriture que contient son sac ; il se repose quelques instants et reprend les rames pour filer vers la haute mer. Il navigue ainsi toute la journée et, au milieu de la nuit suivante, s'arrête de ramer, totalement ruiné par la fatigue. La princesse, elle aussi, ressent la fatigue du voyage. Tous les deux se couchent au fond de la chaloupe. La température est belle, chaude, même au milieu de la nuit, et la mer est calme. Les deux fuyards s'endorment.

Le lendemain matin, c'est le soleil qui les réveille. La mer est calme comme une huile et le soleil distribue abondamment sa chaleur. Ti-Jean se lève et reprend ses rames. « Nous ne pourrons naviguer longtemps à cette allure ! remarque la princesse. Nous allons bientôt manquer de provisions, et la tempête peut s'élever ; vu cette barque minuscule, la tempête nous ferait disparaître tous les deux !

— Aussi bien mourir ici que là-bas ! réplique Ti-Jean. Au moment de la mort, un endroit vaut l'autre ! Nous n'y pouvons rien ! »

Sur le coup du midi, un gros navire se détache à l'horizon. « Regarde, princesse ! crie Ti-Jean ; un navire vient vers nous ! Il nous faut lui donner le signal propre aux naufragés. Il faut indiquer à l'équipage que nous sommes des naufragés ! »

Ti-Jean enlève sa chemise, la place au bout d'une rame et commence à la secouer au-dessus de sa tête. Le navire, à la vue de ce signal, met le cap sur la petite chaloupe. Un peu plus tard, le navire s'immobilise près des deux fuyards, et le capitaine leur demande ce qu'ils veulent : « Ma femme et moi, répond Ti-Jean, nous avons fait naufrage et nous sommes les deux seuls survivants de notre navire. Maintenant, nous

avons besoin de secours pour continuer notre voyage. Je n'ai pas d'argent pour défrayer le passage, dit Ti-Jean, mais j'ai des bras pour travailler. Je puis ainsi gagner notre passage et notre nourriture à tous deux ! »

On hisse les deux fuyards sur le navire et Ti-Jean accepte une part de travail. Mais il n'est pas habitué à la besogne des marins ; il manque d'expérience. Cependant, il montre de la bonne volonté.

Le capitaine découvre bientôt que la princesse est d'une grande beauté. Il lui organise une chambre dans sa cabine. Il ne veut plus la laisser sortir sur le pont. Intrigué de ne plus voir Belle-Flore — elle n'était pas sortie depuis deux ou trois jours — Ti-Jean décide de chercher où se trouve la princesse. Les matelots rapportent au capitaine que Ti-Jean est à la recherche de sa femme. Le capitaine leur donne cet ordre : « Jetez Ti-Jean à la mer ! Pour s'en débarrasser, il n'y a pas moyen plus sûr que le noyer ! Quant à moi, je garde la femme pour moi ! »

Ti-Jean ne connaît rien de ces faits. Un jour où la température est belle, Ti-Jean travaille sur le pont, en compagnie d'autres matelots. Tout à coup, le maître d'équipage s'approche du jeune homme et lui dit : « Le navire qui vous transportait était-il de plus grandes dimensions que le nôtre ?

— Ah ! répond Ti-Jean, il était à peu près de même grosseur que celui-ci ! »

Le maître d'équipage, naturellement, voulait cacher son jeu de façon à ne rien laisser soupçonner à Ti-Jean. « Le naufrage, continue l'amant de la princesse, a eu lieu il y a quelques jours, au cours d'une terrible tempête. Seuls ma femme et moi avons survécu ! »

Là, Ti-Jean se met à accompagner le maître d'équipage désireux de lui faire visiter le bâtiment tout en voulant faire la comparaison avec le navire des deux naufragés. À chaque question, Ti-Jean répond affirmativement. Une fois à la proue du navire, le maître d'équipage demande à Ti-Jean : « La coque de votre bâtiment avait-elle à peu près la même ligne que le nôtre ? Celui-ci est un voilier qui se manœuvre très bien et peut atteindre une grande vitesse ! »

Ti-Jean se penche par-dessus la lisse du vaisseau pour admirer la ligne élégante de sa coque. Au même moment le maître d'équipage saisit Ti-Jean par les pieds et le culbute à la mer.

Ti-Jean nageait comme un poisson, heureusement. L'amant de la princesse se rend compte que l'on a voulu lui tendre un piège pour le faire périr. Tout d'abord, Ti-Jean songe à suivre la direction du navire, mais bientôt il se ravise : « Si je suis la même direction que le navire, se dit-il, jamais je ne parviendrai à le suivre, et, à cause de l'épuisement, jamais je ne toucherai terre ! » Il change donc de direction.

Au moment où Ti-Jean culbute à la mer, il entend un bruit d'un objet qui tombe près de lui. Il s'aperçoit bientôt que son chien a plongé près de lui. Maintenant, le chien nage à son côté, et Ti-Jean lui adresse quelques mots. « C'est bien ! dit-il ; tu

m'accompagnes encore ! Nous allons essayer de gagner terre quelque part, je ne sais trop où ! »

Ti-Jean n'aperçoit aucune côte ; aucune terre à l'horizon, signe qu'il est assez éloigné du rivage. « Si nous pouvons persévérer, peut-être, dit Ti-Jean, finirons-nous par toucher terre quelque part ! Tout de même, il faut essayer ! »

Le chien nageait toujours à côté de son maître. De temps en temps, Ti-Jean faisait la planche pour se reposer tout en parlant à son chien. Quand il se sentait reposé, il reprenait son rythme de nage. Ti-Jean nagea ainsi une partie de la journée et une partie de la nuit. Il en arrive à une telle fatigue, à un tel épuisement dû à la faim, qu'il remue à peine. De temps en temps, il donne un coup de jarret, juste pour se maintenir à la surface de l'eau. Il en est réduit à ne pouvoir plus avancer. Ti-Jean s'adresse de nouveau à son chien : « Nous allons certainement perdre la vie. Moi, je ne puis pas aller plus loin ! »

Mais Ti-Jean a l'impression de voir la terre à une grande distance devant lui. Cette vision lui donne un peu de courage ; il fait quelques efforts pour avancer, mais la fatigue et l'épuisement lui rendent tout mouvement impossible. Puis, il perd connaissance, tombe dans une sorte de coma qui lui enlève toute sensation.

Quand Ti-Jean ouvre de nouveau les yeux, son chien le tire par les cheveux et approche du rivage. C'est en plein jour, sous un chaud soleil matinal. Ti-Jean a l'impression que le chien l'a tiré une partie de la nuit. Malgré son inconscience, Ti-Jean s'est laissé tirer au fil de l'eau, par son chien, une partie de la nuit.

En touchant la terre, Ti-Jean se traîne sur le rivage du mieux qu'il peut. Il prend un bon repos ; le soleil le réchauffe et l'aide à se ranimer. Quand il se sent la force de se lever, il enlève ses habits, les fait sécher sur le sable chaud et se met à observer les lieux. Il voit des bâtisses, des gens à peu de distance du rivage. Il ne reconnaît personne, il ne reconnaît pas cet endroit qu'il croit n'avoir jamais vu.

Il recommence à penser à la princesse Belle-Flore. Il se demande ce qu'elle est devenue ! Il demeure toute la journée sur la plage. Parfois il quitte légèrement le rivage pour cueillir quelques fruits sauvages, calmer un peu sa faim et refaire ses forces. Il pense à ce qu'il va faire, où il va aller... De multiples projets lui bourdonnent dans la tête.

Le soir, à la nuit tombante, Ti-Jean est encore sur le rivage ; il n'a approché aucune habitation. Le chien commence à se promener le long de la plage en gémissant et en regardant la haute mer. Le chien répète longtemps ces mêmes gestes. Ti-Jean s'inquiète un peu de cette attitude peu coutumière à sa bête. « Mon chien, dit Ti-Jean, est préoccupé par des événements lointains, ou bien l'eau lui a affecté les oreilles ; voilà pourquoi il semble inquiet. Je ne sais pourquoi il s'agite ainsi ! »

De temps en temps, le chien revient vers Ti-Jean, lui lèche les mains et s'enfuit à toute vitesse vers la mer. Là, il se lamente et parfois aboie. Ti-Jean se rend compte que son chien pressent de graves événements. Il a beau regarder au loin sur la mer, il

ne voit absolument rien ! Le chien court nerveusement le long de la mer et revient souvent vers Ti-Jean en aboyant et en bondissant.

Soudain, Ti-Jean dit au chien : « Vas-y ! Tu veux t'en aller, va-t'en ! Tu vois quelque chose, va le chercher ! » Le chien se lance à l'eau et file à la nage. Ti-Jean suit de l'œil l'animal ; bientôt ce dernier disparaît en haute mer. Assis sur le rivage, Ti-Jean se dit à lui-même : « Là, j'ai fait une bêtise ! J'ai perdu mon chien ; je suis maintenant tout seul ! Ce chien, c'était mon seul appui. Maintenant, je l'ai perdu ! »

Il essaie d'appeler son chien, il lui crie, il siffle... Rien ! Ti-Jean s'assoit sur le rivage, tout découragé. La nuit descend. Il se demande s'il doit aller chercher refuge dans une bâtisse où il pourrait dormir et se nourrir. Mais l'espoir du retour de son chien le garde sur le rivage. « Mon chien va revenir ! L'eau lui a dérangé les oreilles... il a entendu des bruits... Bientôt, il va revenir ! »

Mais Ti-Jean se voit comme rivé à cette plage. Il fait noir ; la lune jette un peu de lumière sur l'eau. Ti-Jean, assis sur le sable, surveille la mer sans apercevoir quoi que ce soit. Sa vue, il est vrai, ne porte pas très loin.

Tout à coup, Ti-Jean se lève et se dit : « Je ne puis passer la nuit ici ! C'est une situation intenable ! Je vais essayer de gagner une demeure quelconque où je pourrai dormir et manger ! »

Debout sur le rivage, Ti-Jean regarde les habitations, se demandant de quel côté se diriger, et il jette de temps en temps un œil sur la mer. Soudain, à peu de distance du rivage, il aperçoit, au fil de l'eau, un objet qui ressemble à un morceau de bois mort. Ti-Jean s'approche de l'eau, concentre de nouveau ses regards sur cet objet. Il aperçoit son chien qui traîne quelque chose. « Qu'est-ce que mon chien peut bien traîner à cet endroit ? Je ne puis croire qu'il traîne une personne ! J'étais seul à la mer. Et si d'autres étaient tombés à l'eau, ils se seraient noyés. Moi, je me suis sauvé, grâce à mon chien ! »

Ti-Jean attend cinq, six minutes... peut-être dix minutes. Subitement, le chien aborde au rivage et y tire une personne... il tire la princesse par la chevelure, et la place sur le sable.

Ti-Jean se précipite près de la princesse évanouie, la prend dans ses bras et la dépose sur le sable encore passablement chaud au cours de cette nuit d'été. Il finit par lui faire recouvrer ses sens. La princesse se ranime et dit à voix basse : « C'est toi, Ti-Jean ?

— Oui, c'est moi ! Comment se fait-il, princesse, que j'aie passé trois jours sans te voir, sur le navire ? Je t'ai cherchée sans pouvoir te découvrir ! J'ai été culbuté à la mer par le maître d'équipage, et j'ai pensé périr. C'est mon chien qui m'a tiré jusqu'à cette plage !

Et toi ? Tu étais pourtant à bord du navire. T'es-tu jetée à l'eau ?

— Non, je ne me suis pas jetée à l'eau volontairement. Après avoir constaté pendant trois jours que tu n'apparaissais pas, j'ai su que tu étais tombé à la mer. J'ai alors prié la sainte Vierge, jour et nuit, de susciter une tempête capable d'anéantir le vaisseau et de faire disparaître toutes les personnes, y compris moi-même, au fond de la mer. Jamais je n'aurais accepté de rester sur ce navire conduit par des bandits et des voleurs. J'ai été exaucée : une furieuse tempête a détruit le navire. Tout l'équipage a péri. Moi, je me suis accrochée à un panneau ou à une pièce de bâtiment et je m'y suis maintenue aussi longtemps que mes forces me le permirent, peut-être toute une journée. La fatigue me fit perdre connaissance. Je suis tombée à la mer et je ne sais plus ce qui s'est passé. Je viens de reprendre conscience, et tu me dis que c'est ton chien qui m'a sauvée.

— Oui, répète Ti-Jean, c'est mon chien qui t'a ramenée au rivage, tout comme il m'avait ramené moi-même. Il t'a saisie par la chevelure et il a nagé ici jusqu'au rivage, où j'étais déjà rendu.

— Eh bien ! constate la princesse, nous voilà encore tous les deux rassemblés ! »

Ti-Jean et la princesse passent le reste de la nuit sur le rivage. La fillette a le temps de faire sécher ses vêtements, elle aussi. Le lendemain matin, après avoir jeté un coup d'œil sur le paysage, elle dit à Ti-Jean : « Sais-tu où nous sommes rendus ?

— Non ; je n'en ai aucune idée !

— Eh bien ! nous avons abordé près de la ville de mon père, et nous sommes à une assez petite distance de mon château natal ! Et maintenant, quelle est ta décision ?

— Eh bien ! hier soir, j'avais décidé d'aller demander asile et couvert dans une maison des alentours. Je ne savais pas où je me trouvais. Je n'ai pas du tout reconnu les lieux ! Maintenant, je me rends compte que j'aurais pu avoir des surprises !

— Nous voici de retour au pays ; je vais te dire à quelle porte nous allons frapper. Je connais un vieux et une vieille sans famille, des pauvres gens, qui restaient en arrière du château, quand j'ai quitté le pays. Lors de mon séjour au château, c'est moi qui allais leur porter de la nourriture, et souvent, de l'argent. Le mari est trop vieux pour travailler. Il doit sûrement en rester un des deux à la maison, même si la mort est passée chez eux.

Nous allons aller frapper à leur porte et nous allons leur demander à manger. Ils doivent avoir en réserve un peu de nourriture. Quand nous aurons mangé, nous leur demanderons de nous laisser reposer convenablement. Une bonne journée de sommeil va nous rendre nos forces. Après un repos et un bon repas, nous nous rendrons visiter mon père. S'il désire nous mettre à mort tous les deux, il en aura l'occasion. Il y a assez longtemps que nous vivons dans la misère ! Il faut que ces soucis aient une fin ! »

Les deux naufragés gagnent la demeure du vieux couple, frappent à la porte et se retrouvent face à face avec la vieille dame. « Comment ? Toi, Belle-Flore ! s'écrie la

dame. Nous avions entendu dire que tu avais péri parmi les bêtes féroces, au moment où les gens du roi t'ont déposée sur l'île. Selon la rumeur, les bêtes auraient désiré que tu leur fournisses une bouchée de chair de plus ! Et te voilà ! Es-tu morte ou vivante ?

— Ah ! répond la princesse, je suis bien vivante. Ceux qui vous ont rapporté ces nouvelles vous ont menti !

— Et toi, Ti-Jean, continue la vieille dame, ton embarcation est venue à la plage à une faible distance d'ici, il y a seulement quelques jours. On a pu savoir que c'était ta barque ; elle portait ton nom écrit sur ses flancs. Ils en ont conclu que tu avais péri en mer ! Cependant, tu es bien vivant !

— Bien vivant ! madame. Je n'ai pas péri !

— Ce que le bon Dieu garde, reprend la princesse, est bien gardé ! Il nous a conservé la vie pour que nous soyons l'un à l'autre. Sur l'île où l'on m'a transportée, Ti-Jean est venu m'y rejoindre, conduit par la Providence. Après avoir quitté l'île ensemble, nous avons été séparés, mais de nouveau la Providence nous a réunis ici ! Aujourd'hui, nous vous demandons de nous donner un coin pour dormir et un peu de nourriture. Bonne dame, avez-vous de la nourriture à nous donner ?

— Pauvre petite princesse, il me reste seulement un peu de bouillie au lait de notre déjeuner. C'est tout ce que je puis t'offrir, pour le moment. Mais mon vieux sera bientôt de retour. Il est allé nous chercher de la nourriture chez vous, au château. Dès qu'il sera revenu, nous aurons d'abontantes provisions, et tu pourras alors avoir un meilleur repas !

— Ah ! peu importe, dit la princesse ; servez-nous d'abord la bouillie qui vous reste ! Ensuite, trouvez-nous des chambres où nous puissions dormir. Nous verrons plus tard ce que nous aurons à décider ! »

La vieille dame sert de la bouillie aux deux naufragés ; ceux-ci en mangent un peu. Ils se retirent ensuite dans des chambres pour y dormir. Mais la princesse a le sommeil léger ; elle ne peut se libérer d'une certaine inquiétude. Ti-Jean, lui, dort comme une bûche.

Entre-temps, le vieux revient chez lui, les bras surchargés de provisions. « Où as-tu pris ce lot de provisions ? lui demande sa vieille femme. Le roi n'a pas l'habitude d'avoir le cœur si charitable. D'ordinaire, il te donne un peu de victuailles, mais ce matin, il t'en a donné assez pour nous nourrir tous les deux pendant un mois ! Il est habituellement charitable, mais pas comme ce matin !

— Ah ! répond le vieillard, ce matin, la situation est un peu différente !

— Quelle différence y a-t-il ?

— Aujourd'hui, le roi sait que Ti-Jean est arrivé ici. Il m'a promis que, si je le faisais périr, il me donnerait en récompense une si grande somme d'argent que nous en aurions suffisamment pour finir nos jours. Notre vieille cabane serait remplacée

par une belle maison. C'est ce que le roi m'a promis à condition de le débarrasser de Ti-Jean !

— Mais qui t'a dit que Ti-Jean était ici ? demande la vieille, en riant.

— Voici ! Le maître d'école a appris au roi que l'on avait retrouvé la barque de Ti-Jean, en laissant entendre que son propriétaire avait péri. Mais, hier soir, quelqu'un a eu connaissance de la présence de Ti-Jean sur la plage. On l'a même reconnu. Il a couché, là, sur le rivage.

— Tu radotes, mon vieux ! Nous n'allons pas tuer Ti-Jean et la princesse Belle-Flore, elle qui nous est venue en aide tant de fois ! Quand elle vivait au château, rappelle-toi combien de fois elle nous a apporté les provisions et l'argent dont nous avions besoin ? Et aujourd'hui, à cause de la promesse du roi, tu es prêt à faire mourir Ti-Jean !

— Oui ! Mais que veux-tu, ma femme ? Nous avons absolument besoin de ces grosses sommes ! Je ne suis plus capable de travailler, je ne puis plus faire quoi que ce soit ! »

Le vieillard aiguise un grand couteau et il monte au deuxième étage — au grenier comme nous disions autrefois — dans l'intention de tuer Ti-Jean. Belle-Flore, toute souriante, attend le vieillard à la tête de l'escalier. En la voyant, le vieillard est un peu surpris : il la croyait endormie, elle aussi. « Où allez-vous ? dit-elle au bonhomme.

— Où je vais ? répond le vieux d'un ton embarrassé, où je vais ? Je vais tuer Ti-Jean !

— Mais pourquoi tuer Ti-Jean ? demande la princesse. Vous a-t-il fait tant de mal ?

— Non, aucun mal ! Mais ton père, Belle-Flore, m'a promis une grosse récompense ; il m'a promis d'assumer les dépenses de mon train de vie et de me procurer bien d'autres avantages. Nous sommes vieux, ma femme et moi ; ce sera notre seule chance de finir nos jours dans le bonheur. Mais si je laisse la vie à Ti-Jean, je perdrai tout. Ton père va me prendre en aversion, me détester, il va peut-être me réduire à la famine, même me faire mourir. Un roi, tu le sais, qui se voit refuser une chose plaisante cherche à se venger !

— Je comprends très bien votre situation, mais revenons au passé. Quand je vivais au château, rappelle Belle-Flore, et quand je vous apportais des provisions ou de l'argent, quand je vous aidais à vivre dans votre petite maison alors que vous ne vous adonniez à aucun travail comme actuellement, n'est-ce pas que vous viviez heureux ? Aujourd'hui, vous voudriez tuer Ti-Jean sous prétexte de bonheur ! Si je vous aidais, moi, à atteindre dorénavant ce bonheur en vous fournissant argent, provisions et tout ce dont vous auriez besoin, persisteriez-vous à vouloir tuer Ti-Jean ?

— Ah ! non, princesse ; je renoncerais à ce meurtre !

— Eh bien ! laissez Ti-Jean tranquille et je vous promets de continuer à vous aider comme je l'ai fait quand je vivais chez mon père ! »

À ces paroles, le vieillard tourne le dos et descend rejoindre sa vieille femme qui l'accueille avec un éclat de rire : « Tu n'as pas pu accomplir ta mission ?

— Non ! C'est impossible ! Je n'en veux pas à Ti-Jean et je ne veux pas le tuer par simple caprice ! La princesse Belle-Flore me fait la même promesse que le roi. Elle a été tellement charitable, pour nous deux, que je ne puis être insensible à son plaidoyer. Et je sais que sa promesse, elle va la tenir ! Donc, ma pauvre vieille, je ne puis détruire Ti-Jean ! »

La princesse court tirer Ti-Jean de son sommeil. Ils descendent tous les deux à la cuisine où le vieillard leur sert à manger, à même les provisions qu'il a emportées du château. Après avoir partagé ce repas en groupe, Belle-Flore dit à Ti-Jean : « Maintenant, il nous reste une mission importante à entreprendre. On va nous mettre à mort tous les deux, c'est presque certain ! Eh bien ! nous allons, toi et moi, rendre visite à mon père et nous allons lui demander de consentir à notre mariage ou de nous mettre à mort tous les deux. Nous avons vécu des jours assez sombres, il faut mettre fin à ces malheurs !

— Entendu ! dit Ti-Jean ; nous irons visiter le roi !

— Et toi, Ti-Jean, rends-toi immédiatement chez tes parents pour y saluer tes frères et sœurs. À ton retour, nous irons chez mon père !

— Je suis tout à fait de ton avis ! » enchaîne Ti-Jean.

Vers le même temps, le maître d'école, l'ennemi juré de Ti-Jean, qui connaissait les ouï-dire des gens à propos du retour au rivage de l'amant de Belle-Flore, file chez sa marraine, une cartomancienne qui se livrait un peu à la sorcellerie. Il veut savoir ce qui va arriver à Ti-Jean. Au courant des promesses du roi au vieux pêcheur, il veut s'assurer si Ti-Jean est mort ou encore vivant. Il se rend donc chez sa marraine pour se faire tirer l'horoscope.

La magicienne répond au maître d'école : « Ti-Jean n'est pas mort et sa vie n'est pas en danger... Il va encore se tirer d'embarras. Le vieux pêcheur ne lui a fait aucun mal !

— Que pourrais-je, moi, demande l'instituteur, pour faire disparaître Ti-Jean ? »

Le maître d'école espérait toujours pouvoir épouser la petite princesse. « Que devrais-je faire, demande-t-il à sa marraine, pour faire mourir Ti-Jean ?

— Il n'y a qu'une seule façon d'arriver à tes fins ! Je vais te transformer en lion.

Ti-Jean doit aller visiter ses parents aujourd'hui. Tu sais où demeure le fermier du roi ; tu sais quelle route Ti-Jean doit utiliser pour aller chez lui. Une fois transformé en lion, tu iras te cacher le long de la route par où passera Ti-Jean, et tu

en feras ce qui te plaira. Un lion contre un homme... le lion peut facilement vaincre ! Si tu es lion, tu peux dévorer Ti-Jean sans difficulté !

— Très bien ! repart le maître d'école. Je vous donnerai une grosse récompense, si vous m'aidez à procéder de cette façon. Ainsi, je ferais moi-même disparaître Ti-Jean, et je serais certain qu'il ne réapparaîtrait plus !

— Très bien ! dit la magicienne. Rends-toi à la route qui conduit chez le fermier et tu y seras lion ! »

Ti-Jean ignorait toutes ces démarches préparées à la cachette. Il part, le matin, pour aller visiter son père et sa mère. Son chien l'accompagne, comme à l'accoutumée. Lors de son retour, Ti-Jean aperçoit un lion qui bondit sur la route et fait entendre ses grognements. Ti-Jean a peur de l'animal. Son chien lui frôle les jambes. Ti-Jean recule, mais le lion multiplie les bonds et les grognements en fonçant sur le jeune homme. Le chien se prépare à sauter sur le lion. Ti-Jean pense en lui-même : « Il est impossible qu'un chien puisse tenir tête à un lion. Le déséquilibre des forces est trop accentué ! Mais, comme le dit le proverbe, quand on n'a pas ce que l'on veut, on prend ce que l'on peut ! »

Pour faire diversion, Ti-Jean crie à son chien : « Vas-y ! » À l'instant, le chien s'élance à la rencontre du lion et commence à lui livrer une belle bataille. Tout en se culbutant, le chien parvient à attraper le lion à la gorge. Pour encourager son compagnon, Ti-Jean criait : « Tiens-le bien, mon chien ! Ne perds pas courage ! Tu vas l'étrangler... ! » Après près d'une heure de combat, le chien prend le dessus et laisse le lion sans vie sur la route. Il l'a étranglé !

Ti-Jean va vers son chien, le flatte, le cajole tout en trouvant cet exploit presque invraisemblable. Un chien qui étrangle un lion ! Jamais il n'a entendu parler d'un tel tour de force. « Jamais, s'écrie-t-il, je ne vendrai mon chien ! Jamais personne ni tout l'or du monde ne me prendra mon chien ! Voilà plusieurs fois qu'il me sauve la vie ! »

De retour de sa visite, Ti-Jean va rencontrer la petite princesse et lui raconte comment son chien a étranglé un lion menaçant. « C'est une chose incroyable mais c'est la vérité ! Mon chien vient de nouveau de me sauver la vie ! Il te l'a sauvée, à toi aussi !

— Oui, Ti-Jean, ton chien, nous allons le garder et il le mérite bien ! Maintenant, abandonnons ces détails de la vie, abandonnons ce passé pour envisager l'avenir !

Il nous faut rendre visite au roi, mon père, sans savoir ce qui peut se passer à l'occasion de cette visite. Cette fois-ci, ce ne sera pas ton chien qui pourra nous sauver ! Maintenant, allons-y ! »

Les deux amants s'appareillent et se dirigent vers le château du roi, père de la princesse. Ils frappent à la porte ; une servante vient ouvrir. Cette servante, depuis longtemps au service du roi, connaissait bien Ti-Jean et la princesse Belle-Flore. « Comment ! s'écrie-t-elle, toi, Belle-Flore, ici ?

— Oui, répond la princesse.

— Es-tu vivante ou est-ce ton fantôme ?

— Je suis bien vivante ! reprend Belle-Flore.

— Mais, on a entendu dire que tu étais disparue en mettant les pieds sur l'île où le bâtiment t'a déposée ! Quant à Ti-Jean, on vient d'apprendre qu'il est revenu ; mais toi, c'est la première fois que...

— Oui, oui, interrompt Belle-Flore, c'est bien moi et c'est bien Ti-Jean ! Maintenant, je veux m'entretenir avec mon père ! »

La servante s'empresse d'aller dire au roi que Belle-Flore et Ti-Jean demandent à lui parler. Le roi se précipite vers les deux visiteurs. Ceux-ci se jettent à genoux aux pieds du roi et Belle-Flore s'adresse à son père : « Vous avez tenté de vous opposer aux vues que Dieu avaient sur nous. Jusqu'à présent, vous avez manqué votre coup ! Aujourd'hui, nous venons vous supplier de nous enlever la vie, à tous deux, ou de consentir à ce que nous nous unissions tous les deux, si tel est votre bon plaisir !

— Puisque la Providence vous a protégés jusqu'à présent, je ne puis pas, moi, vous priver de la vie ! Je consens à votre mariage et vous vivrez dorénavant comme mari et femme ! »

Depuis cette date, je ne les ai pas visités et je ne sais pas comment les événements ont tourné...

BELLE-FLORE

Récit folklorique raconté le 8 septembre 1965, à Cap-Chat, chez M. Gérard Landry. M. Landry était âgé de 53 ans, a appris ce conte de son père Antoine Landry vers 1922. Son père disait qu'il tenait ce conte de sa mère Lyndsay Paradis, native de Ste-Félicité.

*Enregistrement nº 1763. Conte-type 885 **.*

Çâ, c'éta' in roè qui éta't seul avec sa femme, sa reine, p'i' enn' p'tit' fill' qu'i' app'la't Bell'-Flore. La p'tit' fille ava' à p' pras sept à huit ans. 'A alla' à l'é'... 'a alla' à l'école ; l'école, b'en, dans c' temps-lâ, c'éta' éloègné. 'A pouva't marcher t'oâ' [trois] à quat' milles, soèr et matin. Alle emporta't son dîner, comme on dit dés fois, n'us aut's, l' médi, p'i' 'a dîna' à l'école puis le soèr, 'a s'en r'vena't.

La p'tit' fille apprena't terriblement b'en, 'a éta' intelligente, p'is c'éta't loin, c'éta't fatiquant pour la p'tit' princesse, p'is c'éta' enn' bell' princesse, enn' bell' fille, terrib'e ! P'i' 'a apprena' terriblement b'en.

Fa't qu' le roè, un jour, la p'tit' fill' 'ta't rendue à dix, douze ans, par 'hemp' [exemple], 'a éta't rendue qu' 'a ava't pâs mal [1] de liv'es, 'a été't chargée pâs mal de liv'es, le roè di' à 'a reine, un soèr, i' a dit : « Si tu voula's, i' a dit, o' arrang'ra't çâ autrement ; i' a dit, la p'tit' princesse, lâ, i' dit, 'a fatique, traîner sés bagag's de liv's, lâ, son dîner, i' a dit, à l'école, i' a dit, 'a fatique, soèr et matin, p'is la distanç' de ch'min qu'i' y â lâ, i' dit, ça 'a fatique. Fa't que... i' a dit, si tu voula's, i' a'ra't... si t' éta's d' mon idée, i' a dit, o' assèra't [on essaierait] d' trouvé' in aut' moyen qu' çâ.

— La rein' dit, 'a dit, quell' sort' de moyen que j' pourra's prend'e ? On peut to'hours pâs la m'né' en 'oéture !

— I' a dit, non. J'ava's pensé à enn' chose. C'éta't, si t' és consentente à çâ, i' a dit, moé, j'ai pensé à enn' chose.

— 'A dit, quell' sort' de chose ?

— I' a dit, i' a not' farmié' [fermier] écitt' qui â enn' gagn' [gang] [2] de p'tits gârs, p'i' i' dit, i' ést terriblement pauv'e à pârt de çâ, i' a dit, i' â enn' gagn' de p'tits gârs ; i'

1. *Mal* (pas) : En assez grand nombre ; passablement nombreux.
2. *Gang* (angl.) : Bande, foule, bon nombre.

'n â un, i' a dit, qu' ést à peu pras [près] d' l'âg' d' la princesse, dix, douze ans, i' a dit, que j'aguira's [je haïrais] pâs : beau p'tit bonhomme, p'i' i' dit, i' ést agité à plein, i' ést... je l'haïra's pâs. I' a dit, si tu voula's, i' a dit, j'ira's su' l' farmier p'is j' gu'i d'mand'ra's son p'tit gârs. On l' prendra't, on l'habill'ra't, on l' nourrira't, p'i' on l'en'oèra't [enverrait] aux études, on l' f'ra' instruir' comm' la p'tit' princess' qu'on â icitte, comme elle, on l' f'ra' instruir' comm' faut. P'is, on l' gard'ra' a'ec n'us aut's ; p'is quand i' s'râ b'en instruit p'is qu'i' a'râ fini sés études, b'en, si i' veu' aller trouver sés parents, i' gu'irâ ! I' a'râ toujours ce'ui-lâ, i' a dit, qui s'râ instruit dan 'a famille, p'is ça s'râ enn' gran [grande] charité aussi à l'enfant, le fére instruire, qui gu'i sarvira' plus târd, i' dit.

— La rein' dit, 'a dit, franch'ment, t' a' enn' bonne idée ! 'A dit, tiens ! j'ava's pensé à çâ, moé 'tou [3], mé', 'a dit, j'ôsa's pâs t'en parler !

— B'en, i' a dit, c'éta't mon idée, i' a dit, c'ést çâ qu'on vâ fére. I' dit, m'en vâs m' 'n occuper, cés jour' écitte, p'is j' vâs m'occuper d' çâ ! »

Fa't que... la p'tit' princesse été't dans sa chamb' qui f'sa't sés devoèrs, elle, p'is la rein' p'is le roi parla' ensemb'e, p'is la p'tit' princesse, b'en, faisa't sés devoèrs, quand 'a éta't... la veillée a 'té pâssée, on s'ést couché. L' lend'main matin, la p'tit' princess' s'ést l'vée comm' d'habitud' p'i' alle a pris sés liv's, son sac d'écol' p'is son dîner, p'i' 'a a parti pour l'école.

Le roi, lui, s'ést greillé [greyé] [4] lui 'tou [itou] p'i' i' a parti ; i' â 'té su l' farmier. I' â 'té 'oèr son farmier, i' y alla't d'abor' assez souvent gu'i rend' vésite.

Fa't que... i' a parlé in escousse [secousse] [5] a'ecque l' farmier puis la femm' du farmier, p'i' i' a vu çâ c'tta gang' de mouss's [6] qu'i' y ava' en arguiére. I' 'n ava't 'ted b'en [peut-être bien] enn' quinzaine. I' a di' au farmier, i' a dit : « Tu sé's [sais] pâs qu'est-c' que j' su's v'nu écitte, fére écitte aujo'rd'hui ?

— L' farmié' a dit, non, je l' sé's pâs !

— I' a dit, j' su's v'nu m'engagé' in flô [7], in garçon. I' a dit, si tu voula's, i' a dit, j' 'n engag'ra' in, j' te f'ra's dés barganes [8].

— L' farmié' a dit, vous pouvez b'en tout'... pâ' 'és engager, j' peux b'en tout's vou' 'és denner, si vous voulez !

— I' a dit, non ! Tout' la gang je 'n ai trop, j'ai pâs besoin d' tout çâ. Mé' j'en prendra' in.

---

3. *Itou* : Aussi, pareillement.
4. *Greyer* (se) : S'appareiller, s'habiller, se préparer.
5. *Secousse* : Laps de temps.
6. *Mousses* : Enfants, groupe de jeunes.
7. *Flo* : Synonyme de jeune garçon (anglais : fellow ?).
8. *Bargane* : Marché, entente.

— L' farmier dit, choèsissez dan 'a gang, prenez-en un, p'i' i' dit, emm'nez-lé. Moé, i' dit, j'ai r'guien à gu'i donné' à fér' d'abord, p'is j' pâs capab' d' 'és fére instruire, j' pâs capab' d' 'és envoyé' à l'école, j'ai pâ' 'és moèyens, i' a dit...

— Le roi dit, i' dit, am... appell'-lè' écitte, p'i' i' dit, m' âs r'garder çâ, lâ, dan 'a gang, lâ, p'is m' â' en prend'e un à mon goût. P'i' i' dit, apras çâ, j' te f'rai més conditions ! »

Fa't que l' farmié' a tout' rassemblé sés p'tits gârs qu'i' ava't, i' a tout fait mett' dan in rang, p'is le roè s'ést mi' à r'gârder çâ, i' a dit : « Quiens, m' âs prend' celui-lâ ! » I' s'app'la't Ti-Jean. I' a dit : « M' âs prend' ce'ui-lâ ! Ce'ui-lâ m'adenn' pâs mal. I' a dit, i' a d' l'air, lés yeux vifs pâs mal, p'i' i' a dit, i' a d' l'air êt' agité ce'ui-lâ, m' âs prend' c'ui-lâ. Mé', i' dit, à c'tte heur', m' âs t' fér' més conditions. I' a dit, lés conditions qu' j'ai à t' fére, i' a dit, m' âs prend' ton p'tit gârs, m' âs l'emm'ner che' nous, m' âs l'habiller comm' faut, p'i' i' a dit, m' âs l' fére instruire autant comm' ma princesse, tant qu'i' y a'râ moyen. Aussi longtemps qu'i' voudrâ allé' à école, aussi longtemps qu'i' voudrâ s'instruire, i' vâ allé' à école, i' vâ s'instruire. I' a dit, c'ést juss' pour transp... édé' [aider] à 'a p'tit' princess' qu'i' â dit, à transporter sés liv'e' à école, p'is son dîner. C'é' 'ien qu'enn' p'tit' fille, p'i' i' dit, c'ést pâs si capab'e, c'ést pâs... pâs tout' la capacité qu'un p'tit gârs ; in p'tit gârs d' minme, i' vâ rir' de çâ, lui, i' vâ transporter sés liv's p'is ceux-lâ d' la princesse, i' a'ra't pâs d' misére. P'i' i' dit, ça vâ êt' sa djob [job][9], transporté' 'és liv'es. »

Fa't que... lâ, lâ, le farmier dit : « C'ést correck ! Ah ! b'en, i' a dit, j' pensa's jama's, i' a dit, qu' vous alliez fér' çâ. Moé, j' 'ta's pra' [prêt] à vous l' donner, i' dit, gratiss', co' minm' [quand bien même] vous a'riez pâs fait' çâ pour...

— Non, non ! Le roè dit, m' âs l'habiller comm' faut, p'i' i' dit, m' âs l' nourrir, p'i' i' dit, m' âs l' garder che' nous. I' vâ rester che' nous, p'is l' sam'di quand... p'is l' dimanche, quand i' voudrâ v'nir vous rend' vésite, i' viendrâ, i' viendrâ quand i' voudrâ vous rend' visite. Vous aut' aussi vous a'rez beau, p'i' i' a dit, m' âs l' garder, m' âs l' fére instruire. Ça vâ êt'... ça vâ êt' son paiement. M' âs l' fére instruir' comm' faut, m' âs l'habiller p'is m' âs l' nourrir.

— C'ést correck ! »

Fa't que... le roè prend l' p'tit gârs par la main, p'is ça l'emmène au château. I' gu'i ajèt' [achète] dés bell's p'tit's habits, mecieu' ! p'i' on l' lav' comm' faut, p'i' on l'habill' comm' faut, comme in beau p'tit prince. P'i' i' éta't pâs laitt' [laid] (e)l' p'tit gârs !

Fa't que... l' lend'main matin, on gu'i greille [greyer] in sac d'écol' lui 'tou, p'i' i' pâr' a'ec la p'tit' princesse, la princess' Bell'-Flore. I' prend lés liv's d' la princess' Bell'-Flor' p'is l' dîner, p'is tout çâ, p'i' i' prend çâ 'sour son brâs, p'i' en-'oeille à école a'ec la p'tit' princesse. Lâ, b'en, on... ça a fait' comm' lés nôt' écitte ; ils l'ont

9. *Job* (angl.) : Travail, fonction, tâche.

enrégistré d'dan 'és liv'es, p'is son nom, p'is tout çâ, p'is... Ti-Jean â continué l'école, i' â continué à s'instruir' d' minme. D'enn' foi' à l'aut'e, d'in jour à l'aut'e, b'en, i' s'ést dégêné lui 'tou, i' â v'nu qu'i' éta't qués'ment comm' frére et sœur a'ec la p'tit' princesse. Quant' ça eu fait' t'oâs quatre ans, quat', cinq ans, i' éta't p'us... i' éta' inséparab's.

I' éta't rendu' enn' quinzain' d'années, quinze, seize ans, p'i' i' alla' aux étud's tou' 'és deux. I's s'aima'ent tou' 'és deux comm' deux fous. La princesse, Bell'-Flore — 'a s'app'la't Bell'-Flore elle — p'is Ti-Jean, l' garçon du farmier. I's s'aima'ent tou' 'és deux comm' deux fous, i's s' laissa'ent pâs d'in pâs. Tout c' que Ti-Jean f'sa't [faisait] c'éta't beau, p'is c'éta't fin. Le roè aima't Ti-Jean terriblement lui 'tou, la p'tit' princesse, 'a aima't Ti-Jean elle itou terriblement, p'is Ti-Jean aima' 'a princesse. Jama's qu'i's s' sépara'ent. À école, c'éta' 'a minm' chose ; lâ, l' temps d' la récréation c'éta' 'a minm' chose. C'éta't Ti-Jean, p'is la p'tit' princesse éta' ensemb'e, i's joua' ensemb'e, pâs d'aut' p'is tout alla' 'a marveille.

P'i' i' y ava't que' chos' qui s' pâssa't, Ti-Jean faisa't jama's r'guien san en parlé' à 'a p'tit' princesse, san avoèr la parmission. Minme l' maît' d'école, dés fois, i' d'manda't que'qu' chose à Ti-Jean ; Ti-Jean grouillé't [grouillait] pâs. Foulé't [fallait] qu'i' gu'y a'll' [aille] demandé' 'a parmission à 'a princesse, p'i' apras çâ, Ti-Jean marcha't quand 'a voula't. Quand 'a disa' oui, i' gu'y ella't p'is quand 'a disa't non, i' gu'y ella't pâs.

Fa't que l' maît' d'école aima't la princess' lui 'tou. I' ava' aimé... i' aima't la princesse à 'a folie, mé' i' en parla't pâs. P'i' i' voèya't qu' Ti-Jean éta' amouraché d' la princesse, p'is la princesse aussi. C'éta't deux enfants amourachés terrib'e. I' a pensé que ça s'ra't... ça viendra't, in jour, impossib' quand i's deviendra'ent p'us vieux, i's s'ra'ent... ça s'ra' impossib' d' 'és séparer. I' pensa' à tout's sort's de choses, comment fér' pour séparer çâ. I' ést v'nu qu'i' a pris Ti-Jean en aversion. I' disputa't Ti-Jean, tout's sort's de bords. I' denna't dés punitions ; Ti-Jean parla't pâs. La princess' trouva't çâ in peu curguieux, elle. 'A parla't pâs trop, mais Ti-Jean, dés fois, s' plaigna' à 'a princesse. I' se d'mandé't... i' disa' à 'a princesse : « D'mand'-moé don pour quel mal que j'ai fait' que le maît' d'école, le professeur, m'â puni ? Quell' sort' de mal ? J' comprends r'guien ! Pourtant, i' a dit, j' fa' attention pour pâs fér' de mal, p'i' i' dit, êt' sage à école, p'i' i' dit, 'prend' més leçons p'is fér' més devoèrs, p'is tout', du mieux que j' peux, p'i' i' a dit, j' su's puni pareil [10], p'is j' su's grondé pareil. I' a dit, j' comprends p'us r'guien ! Lâ, j' commence à m' décourager. J' pens' qu'i' dit, m'en vâ' abandonner. J' continuerai pâs.

— La princess' dit, 'a dit, décourag'-toé pâs ! 'A dit, on vâ v'nir, 'a dit, à savoèr pourquoi, cés chos's-lâ ! »

Fa't que... ça a filé d' minme encôr pendan in an, comme on dira't. In bon jour, Ti-Jean â dit, in bon soèr, à 'a princesse, i' dit : « Moé j' vâs p'u' à école. Non ;

10. *Pareil* : Pareillement, quand même.

j'abandonn' çâ. Ça march' p'us pâ'-en-tout' ! Lâ, j' me décourage, j'apprends p'us r'guien, p'is j' su's trop disputé, trop grondé, puni pour (e)r'guien, p'i' i' dit, j' su's... Lâ, i' a dit, me v'lâ rendu, i' a dit, j' su's mêlé avec çâ, i' dit, j' su's fou, i' dit, avec çâ, lâ, j' comprends p'us r'guien en tout'. Lâ, j' me décourag' complèt'ment, p'i' i' dit, j'apprends p'us, d'abord [11]. »

Fa't que l' maît' d'école, un soèr, Ti-Jean ést allé s' prom'ner su' son pére, l' farmier, faire un p'tit tour chez eux — i' gu'y alla' assez souvent — la p'tit' princesse été't dans sa chamb' apras fér' sés devoèrs comm' d'habitude, Ti-Jean avé't [avait] fait' lés siens, lui, fa't que, à un moment denné, i' arriv' que'qu'un qui frappe à 'a porte. La princesse s' dérang' pâs, comm' de raison ; c'é' 'a sarvant' qui va rouvrir la porte, p'is c'ést l' maît' d'écol' qui rent'e. I' d'mande à voèr le roi, comm' de raison. Le roè, 'a vâ l'introduire [12] au roè. Lâ, i' s' renfarm' dans l' bureau qu' éta't voisin d' la chamb' d' la princess' Bell'-Flore. I' a di' au roè, i' a dit : « Quoi c'ést qu' vous pensez, i' a dit, de Ti-Jean p'is vot' princesse ?

— Ah ! b'en, quoi c' que j' pense ! J' pense, ma princesse... j'ai r'guien à dire. 'A ést b'en sage, p'i' i' dit, d'apras c' que j' peu' 'oèr, par lés not's p'is tout çâ, i' a dit, 'a apprend terriblement b'en ! Ti-Jean, 'a minm' chose. J'ai pâs d' plainte, j'ai aucun' plaint' de lui d'aucun' magniére. J'attends [entends] pâs dir' qu'i' fa't du mal à null' pârt. I' a dit, j' peux pâs... j' peux pâs r'guien dire ; p'is je l'aim' b'en, i' ést b'en poli, i' a tout çâ, i' a dit, je l'aim' b'en.

— I' a dit, oui ; c' pâs çâ, i' a dit, c' pâs là-d'ssus que j' veux parler, mé', moé, i' a dit, Ti-Jean c'st un enfant poli, p'i' i' dit, intelligent terriblement, i' dit, à l'école, tout çâ. Mé', i' a dit, i' y a que' chos' qui march' pâs.

— I' dit, le roè dit, quoi c'ést qui march' pâs.

— C' qui march' pâs, i' a dit, qu' la princesse aim' Ti-Jean terriblement, p'is Ti-Jean aim' la princesse. C' qui va v'nir in point qu'i's s'ront p'us séparab's ; p'is ça a pâs d' bon sens que vot' princess' vienne à marguier [marier] [13] le garçon d'un farmier, enn' bâss' clâss' de minme ! Quoi c'ést que l' mond' vont dire ? Vot' princess' qui vâ marguié' in garçon comm' Ti-Jean, garçon d' farmier.

— Le roè dit, j'ava's pâs réfléchi à çâ ! J' sé's, par 'zemp'e, i' a dit, qu'i's s'aim'nt terriblement, i's s' laiss'nt pâs pâ'-en-tout', minm' pâs d'in pâs. P'is la menut' qu'i's sont séparés, in heur' seul'ment ent' lés deux, c'ést comm' si ça f'sa' in moâs qu'i' éta'ent séparés ! Oué ! le roi dit, j'ai pâs pensé à çâ.

— I' dit, c'ést çartain qu' ça vâ arriver ! Mecqu' lés deux enfan eill'nt [aient] pri' encôre enn' coupeul d'années, deux t'oâs ans, tout probabl' qu'i's voudront s' marguier, p'i' i's s'ront p'us séparab's. Faudra' prend' in moyen pour séparer çâ.

---

11. *Abord* (d') : Quoi qu'il en soit, de toute façon.
12. *Introduire* (anglicisme) : Présenter.
13. *Marier* : Épouser.

Ça a pâs d' bon sens. Moé, i' dit, j'ai pensé à çâ ; franch'ment, i' dit, c'ést pâs d' mon affére, mé', i' a dit, j' vous en parl' parç' que c'ést vous qu' ést le roè.

— Le roè di' oui, c'ést vra'. V's avez b'en fait' de m'en parler, p'is lâ, i' dit, ça m' fa't réfléchir in peu. Oué ! P'is lâ, le roè : je l' sé's b'en pâs comment c' que m'â' amancher çâ.

— B'en, i' dit, moé, i' dit, j'a'ra' in idée, seul moyen pour lés séparer, i' dit, d' la magniér' qu'i's son [sont] attaché' un à l'aut'e, i' a dit, ça s'ra' d'en fér' disparaît' un, fér' disparaît' Ti-Jean !

— Le roè di' oui ! C'ést b'en l' seul moyen. P'is comment l' fér' disparaît'e ? C'st assez dur ! L'en-'oeiller ? L'en-'oeiller dan 'és vieux pays, si i' veut pâs gu'y aller, i' gu'irâ pâs ! L'en-'oueiller dan in aut' place, i' gu'irâ pâs, si i' veut pâs gu'y aller !

— Ah ! non, ah ! non ! l' professeur dit non. C'st impossib'e, parç' que tout c' qu'i' fa't, il l' fa' a'ec la parmission d' la princesse. Tiens ! si i' veut s'en aller, la princ... i' vâ... i' vâ l' dire à 'a princesse, la princess' voudrâ pâs. Ça vâ êt' fini, i' gu'ira pâs. L' seul moyen, i' dit, c'ést de l' fér' disparaît', de l' tuer, de l' pard'e, j' sé's pâs trop, mé', i' a dit, amanché' in moyen pour...

— Le roè dit, asseill' d'amancher çâ toé-minme, si t' âs dés idées. Tu peux, i' a dit, tu peu' amancher çâ ! Amanch'-toé, p'i' i' dit, j' te récompens'rai ! »

Le professeur (e)d'manda't pâs mieux. Fa't qu'i' dit : « C' correck ! M'en vâs m'en occuper, cés jour' écitte, m'âs m'en occuper !

— Fa't que... le roè dit : m' âs... comm' demon matin, par 'zemp'e, i' a dit, tu peux fére, i' a dit... bourru... sois p'us bourru pour enn' coupeul de jours, p'i' in moment denné, asseill' de l'entraîné' en que'qu' pârt, p'is débarrass'-toé-z-en !

— Le maît' d'écol' d'i' oui ! I' dit, j' m'arrang'rai b'en ! »

C' fa't que... l' maît' d'écol' s' leve, p'i' i' laisse l' bonsoèr au roè, p'i' i' s'en r'tourne, comm' de raison, p'is lâ, on s' couche. Mé' la p'tit' princesse a tout' ramâssé çâ, elle, tout' attendu c'tte conversation-lâ. C' fa't que... ça l'â chagriné in peu. 'A a pâs dormi d' la nuit'. Ti-Jean ést r'venu d' sa prom'nad' su' sés parents, lui, p'i' i' s'ést couché lui 'tou, en laissant l' bonsoèr à 'a princesse, comm' d'habitude, p'i' au roè p'i' à reine, p'i' i' â pâssé à sa chamb'e, p'i' i' s'ést couché sans savoèr (e)r'guien, sans s' douter de r'guien.

Fa't que la princesse, elle, c'éta't pâ' 'a minm' chose, 'a a pâs dormi d' la nuit', p'i' 'a a pensé à çâ, quel moèyen qu'i' vâ prend'e, p'is comment c' qu' 'a vâ amancher çâ ?

Fa't que... la nuit' s'ést pâssée. L' lend'main matin, i' ont déjeuné, puis... mé' la princess' pâs de... pâs d' magniére, pâ' en magniér' comm' d'habitude, pâs d' jouage [14] avec Ti-Jean. P'is Ti-Jean gu'i parla't, i' gu'i f'sa't dés farces, tout çâ, mé' la princesse, pâ'-en-tout' ! Ti-Jean pensa't qu' 'a éta't malade, 'a pouva' êt' malade. I' â

14. *Jouage* : Jeu, action de jouer.

pensé çâ en lui-minme, sans n'en parler. Fa't qu'i's sont greillés pour l'école. Ti-Jean a di' à 'a princesse, i' a dit : « Si t' és malade, i' dit, reste écitte ; tu m' âs d' l'air, i' dit, qu' tu fil's [feel] [15] pâs b'en à matin, si t' és malade, i' dit, t' és mieux d' resté' écitte ! M'â' allé' à l'écol' t'ut seul aujo'rd'hui, p'is demain, b'en, si t' és mieux, tu viendrâs.

— Ah ! 'a dit, non ; 'a dit, j' vâ' à écol' comm' d'habitude ! »

Fa't qu'i' ont parti tou' 'és deux par la main encôre, pour s'en allé' à école. Tout en s'en allant, b'en, Ti-Jean s'ést mi' à joué' a'ec la princesse. La princesse a dit, 'a dit : « Ti-Jean, 'a dit, j' joue pâs, à matin. Ça me l' dit pâs !

— I' a dit, d' minme, t' és malade !

— 'A dit, non, j' pâs malade ; mé', 'a dit, toé, 'a dit, tu m' fa's penser, 'a dit, à in enfant qu'on en-'oeille [envoie] à 'a bouch'rie ! »

Ti-Jean éta't pâs fou ; i' a compris quoi c' ést ça voula't dire. I' a di' à 'a princess' Bell'-Flore, i' a dit : « Comment, i' dit, in enfant qu'on en-'oeille à 'a bouch'rie ? Quo' c'ést qu' tu veux dir' par lâ ?

— B'en, 'a dit, j'ai pâs besoin d' t'en dir' p'us long, pâs dans l' moment ! Mé', 'a dit, tout c' que j'ai t-à t' dire, que grouill' pâs san a'oèr ma parmission, sans que j' dise oui. Fa's comm' d'habitude. Quand i' te d'mand' que'qu' chose, l' professeur te d'mand' que'qu' chose, tu me d'mand's la parmission p'is tu gu'y vâs. Mé', lâ, fa' encôr' la minm' chose, grouill' pâs d' ta... ta place, grouill' pâs d' ton banc sans que j' te deunn' la parmission. À pârt de çâ, i' t'arriv'râ malheur !

— Ah ! Ti-Jean dit, i' y â pâs d' danger, i' a dit, c'ést pâs... c'ést pâs l' professeur qu' ést ma patronne, c'ést toé ! P'i' i' a dit, j' grouill'rai pâs d' ma plaç' sans qu' tu m' deunn's la parmission.

— 'A dit, c'ést çâ que j' veu' a'oèr ! »

Fa't que... i' ont continué à école, i' on arrivé, l' matin à école, p'is lâ, i' ont pris checun leu' place, i' ont fait' leu' bout d' priér' comm' d'habitude, p'is lâ, lâ, l' maît' d'école éta't choqué, mecieu' ! i' cria't dés terribles cris dan 'a clâsse, p'i' i' frappa' à coups d' poing su' l' pepit' [pupitre], p'i' ah ! c'éta' in bardâ [16] épouvantab' dan 'a clâsse. Ti-Jean éta't lâ qui le r'garda' in peu découragé ; la princess' travailla't dans sés liv'es, 'a étudia't, sans dire in mot. Mais Ti-Jean, lui, i' ava't pâs l' courag' d'étudier, ni r'guien, p'i' i' guetta't le professeur.

Fa't qu' lâ, le professeur s'ést mi' à dire, i' a dit : « À matin, j' comprends r'guien, i' dit, lés enfants sont tout's viré' à l'envers, i' a dit, j' comprends p'us r'guien, i's veul'nt p'u' écouter, i's veul'nt p'us... »

---

15. *Feel* [to] (angl.) : Se sentir, avoir un sentiment.
16. *Barda* : Bruit, tapage, vacarme.

Ti-Jean s' lev' debout', i' a di' au professeur : « J' voés pâs quo' c' qu'i' y â d'à l'enver' à matin, i' dit, vous dit's qu' lés enfan écout'nt pâs, mé' i' dit, i' ont pâs di' in mot depu's qu'on t-arrivé ! P'i' i' a dit, parsonn' vous ont contrarié, p'i' i' a dit, j' peux pâs croère, i' a dit, j' peux pâ' 'oèr quo' c' qu'i' y â ! »

Ah ! le maît' d'écol' s'ést mi' à apporter... à dir' tout's sort's d'histoères, p'is bon ! Ti-Jean s'ést r-assis, p'i' i' â pâs grouillé. I' a dit : « Ça vâ changer çartain, ça peut pâs durer longtemps p'is... » Fa't qu' l'avant-médi s'ést pâssé, i' on étudié un peu, p'i' ont fait d' l'écriture, quiens b'en, p'is... l'avant-médi s'ést pâssé, p'is l' médi, quand ça été l' temps d' dîner, i' ont dîné tou' 'és deux ; p'tit-Jean s'a approché d' la princesse, p'i' i' ont dîné tou' 'és deux côte à côte, la princesse â dîné sans dire in mot. Ti-Jean di' à 'a princesse : « Veux-tu m' dir' quoi c' qu'i' â eu avant-médi, i' dit, lui, à bougonner p'i' à êt' choqué d' minme ? Quoi c' qu'i' â ? I' a dit, j' comprends p'us r'guien, lâ, i' dit, j' su's découragé encor' b'en pluss', i' dit, avant-médi ! Moé, i' dit, lâ, si j' peux rajué' [achever] 'a journée, ça vâ êt' tout', ou b'en, j' pens' que me vâs désarter, m'en aller che' nous.

— La princess' dit, 'a dit, parl' pâs p'i' 'a dit, endure ! Dis pâ' in mot. Seul'ment, 'a dit, fa's comme j' t'ai dit, 'a dit ; 'a dit, grouill' pâs sans ma parmission ! J' te recommand' çâ, 'a dit, grouill' pâs !

— I' dit, j' comprends r'guien, j' comprends p'us r'guien. J'ai beau à tout' penser lés parol's que tu m'âs di' à matin, p'i' i' a dit, tu m' âs di' à matin, p'i' i' a dit, tu m'âs dit, à matin, j'éta's ni p'us ni moins comme in bœuf qu'on en-'oeilla' à 'a bouch'rie, p'i' i' a dit, j' comprends p'us r'guien là-d'dans !

— 'A dit, en tou' 'és câs ! »

Fa't qu' quand c'ést v'nu à in heure, b'en, l'école a continué, p'is v'lâ l' barda encôr' pris. Fa't qu' quand c'ést v'nu vers t'oâs heur's d' l'apros-médi, lâ, l' maît' d'écol' s'ést l'vé en frappan à coups d' poing su' 'a tab'e, su' son pepit'e, i' a di' à Ti-Jean : « Tu vâs v'nir avec moé, i' a dit, on vâ aller charcher dés brousses, p'i' i' dit, aujo'rd'hui, i' a dit, apras-médi, on vâ 'és brousser ; on vâ voèr, 'oèr, si ça vâ écouté' ou b'en si ça écout'râ pâs ! »

Ti-Jean a pâs grouillé d' sa place. I' â r'gardé l' professeur ; pâ' in mot ! I' ava' in grand couteau, comme on dira't, n'us aut's, in couteau à guind' [guinde] lâ, l'ava' à côté d' lui su' l' pupit' p'i' i' a dit : « Tu vâs v'nir avec moé, p'i' i' a dit, on vâ aller couper dés brouss's p'i' on vâ 'és broussé' aujo'rd'hui, i' a dit, i's von écouté' ou b'en don, i' a dit, i's vont s' fér' batt' terriblement ! »

Ti-Jean a pâs grouillé d' sa place. I' a dit : « Comment çâ, i' a dit, c' fa't deux fois qu' je te d'mand' pour v'nir a'ec moé, p'is tu viens pâs, tu veux pâs v'nir !

— I' a dit, moé, i' a dit, c'ést pâs vous qui m' deunn' lés ord'e' écitte, c'ést la princesse, princess' Bell'-Flore, i' a dit, qui m' denn' lés ord's. Si la princess' Bell'-Flor' m' dit d'aller, i' a dit, j' gu'irai ! Mé' si 'a m' dit de pâs gu'y eller, i' a dit, j' gu'irai pâs !

— Mé', i' a... princesse, i' dit, vous l'empêch'rez pâs de v'nir a'ec moé, princesse, i' a dit, charcher dés brousses, i' a dit, pour batt' lés enfants, i' a dit, pour lés fére écouter ? I' a pâs d' mal là-d'dans ! »

La princess' s'ést l'vée, 'a dit : « J' vous dis qu'i' gu'ira pâs ! 'A dit, c'ést moé, 'a dit, qui deunn' lés ord' icitt', p'i' 'a dit, j' vous dis qu'i' gu'irâ pâs ! Si vous avez dés brousse' à aller charcher, allé' 'és charcher, mé' 'a dit, lui, i' grouill'râ pâs d' sa place ! »

L' professeur, ça gu'i a fait' curguieu' in peu ; i' sava't pâs trop quoi penser.

Fa't qu' l'apros-médi s'ést continué, p'is l' soèr, i' a di' à Bell'-Flor' que... I' a dit : « Tu... rest'ra' apra' école, à soèr, j'ai d' quoi à t' parler !

— 'A dit, c' correck ! 'A dit, çâ, 'a dit, j' su's prat [prêt] ! »

Fa't que... l'école, l'apros-médi s'ést tarminée, apras l'école, Bell'-Flore a resté à école, p'is Ti-Jean l'attenda't déhors. I' a di' à Bell'-Flore, i' a dit : « Hier au soèr, j'ai 'té voér ton pér' pour enn' chose. Ton pér' veut que j' fais' [fasse] disparaît' Ti-Jean. I' m' récompense. Si je l' fa's pâs disparaît'e, i' dit, m'â vâ êt' récompensé pareil, ton pére a dit qu'i' m' f'ra't mourir. I' a dit, faut que j' fass' que'qu' chose. I' a dit, faut qu' Ti-Jean disparaisse absolument.

— 'A dit, mon pére a pâs d' raison d' fér' çâ. Si i' voula't l' fér' disparaît'e, 'a dit, si i' voula't l' fér' tuer, l' fér' mourir, i' ava't seul'ment qu'à l' laisser che' z-eux, où c' qu'i' éta't. I' â pâs d' raison aujo'rd'hui à fér' dés chos's semblabl's, ou b'en don qu'il l'envoeill' che' z-eux, c'ést tout' !

— Ah ! mé', i' a dit, ton pér' prétend qu' t' és pâs séparab' d'avec Ti-Jean. I' a dit, v's vous aimez tou' 'és deu' à 'a folie, p'is ça finirâ par fére in mariage. Ton pér' veut pâs qu'i' fais'e in mariage avec toé. C'ést d'abaisser trop la famille roèyale !

— 'A dit, çâ, j' peux vous dir' qu' si j' marie in homme, ça s'râ Ti-Jean, pâ' in aut', jama's ! Jama' in aut'e, 'a dit, m'épous'râ !

— I' dit, voés-tu, i' a dit, lâ, t' és déjâ entêtée. Ton pére y â pensé in peu târd ; mé', i' dit, tu réfléchis pâs b'en, i' a dit, princesse, c'st enn' chos' qui â pâs d' bon sens ! »

Lâ, l' maît' d'école a asseillé [essayé] par tout's lés moyens, asseillé à gu'i fér' comprend'e, ça ava't pâs d' bon sens, mé' 'a a pâs voulu r'guien comprend'e. 'A dit : « C'ést tout c' que vous avié' à m' dire, 'a dit, moé j'ai p'us r'guien à entend'e, 'a dit, j' vâs m'en aller.

— Mé', i' a dit, pour l'amour du bon Dieu ! lâ, i' a dit, princesse, i' a dit, faut qu' Ti-Jean disparaisse !

— 'A dit, inquiétez-vous-en pâs, m'âs l' fér' disparaît'e ! »

Fa't que... lâ 'a s'ést greillée p'i' 'a a 'té r'joind' Ti-Jean déhors. Lâ, Ti-Jean éta' encôre en folies [17] p'i' en jouant... 'A a dit : « Ti-Jean, c'ést p'us l' temps dés folies ! 'A dit, lâ, c'ést pâs l' temps dés folies, c'ést l' temps, 'a dit, d'arranger d'aut' chose !

— I' a dit, tu vâs m' dir' quoi c'ést qu'i' y â ?

— 'A dit, c'ést l' temps, 'a dit, lâ, i's veule' t' fér' disparaît'e absolument, mon pére, p'is l' professeur c'ést tout' un groupe arrangé ensemb' pour(e) t' fér' disparaît'e, parç' qu'i' ont pêur qu'on devienne à s' marguier tou' 'és deux ! »

Ti-Jean s'ést mi' à rire. I' a dit : « Oui ! B'en çartain, princesse, i' a dit, si t'éta's d' mon idée, si jama's que j' vien à prend'e eunn' femme, ça s'râ toé !

— B'en, 'a dit, moé, j'ai 'a minme idée. Mé' 'a dit, mon pére ést pâs pour çâ, 'a dit, l' professeur ést pâs pour çâ, p'i' i' 'n â beaucoup d'aut's qui sont conteur çâ. 'A dit, lâ, 'a dit, faut qu'i'... faut qu' tu disparaisse' absolument. D'enn' magniére ou l'aut'e, 'a dit, si tu dispara's pâs, mon pér' vâ fénir par te fér' disparaît' pareil ! »

Lâ, Ti-Jean, ça l' l'â tranquillisé in peu, i' a arrêté d' jouer p'is ça l'â changé de magniére in peu. C' fa't que... i' a dit : « Quoi c' qu'on vâ fére ?

— B'en, 'a dit, arrête in peu, m' âs t' dir' quoi c' qu'on vâ fére. 'A dit, j'ai t-in peu d'argent su' moé ; 'a dit, pour à soèr, tu vâ' aller couché' à l'hôtel. J' conna' in maît' d'hôtel, icitte, très bien. 'A dit, tu vâs v'nir a'ec moé, mé' tu vâ' allé' à l'hôtel. M' âs t' loué' enn' chamb'e, pour à soèr, m' âs t' denner d' l'argent pour payer ta chamb' p'is ta pension pour enn' coupeul de jours. D'éci [d'ici] eunn' coupeul de jours, m'â' organiser l'affére. 'A dit, m'âs... in bon soèr, j' t'emport'rai in jual écitte, d' l'argent, p'i' 'a dit, tu vâs partir, tu vâs changer d' place, p'is tu vâs t'éloègner d'écitte, p'i' 'a dit, on vâ continué' à s'écrire, la minm' chos' par 'hemp'e. P'i' 'a dit, j' t'envoèrai d' l'argent pour qu' tu viv's tranquille. Tu t'en irâs dan in hôtel, lâ, p'i' 'a dit, tu rest'râs tranquille, lâ. P'i' 'a dit, j' t'envoèrai d' l'argent ; tou' 'és moâs, t' ara's d' l'argent, assez qu' t' en manqu'râs pâs. P'i' 'a dit, attends ! On vâ s' laisser vieillir encôre in... in deu' à t'oâs ans, p'is dans deux t'oâs ans, j' gu'irai t' trouver, p'i' on s' marierâ !

— Ti-Jean dit, c'ést correck ! »

Fa't que... alle â parti avec lui, alle â rentré à l'hôtel qu' 'a connaissa't, 'a connaissa't l' maît' d'hôtel comm' faut. P'is lâ, alle avartit l' maît' d'hôtel de t'nir çâ en ségra' [secret], de prend' Ti-Jean p'is l' mett' dan enn' chamb' qu' 'a alla't payer pour. Fa't qu' 'a a denné d' l'argen à Ti-Jean, p'i' alle a payé 'a chamb'e à Ti-Jean pour deux t'oâs jours. P'i' 'a dit : « D'écitte à deux t'oâs jours, Ti-Jean, 'a dit, je r'viendrai t' voèr, p'i' 'a dit, j' t'apport'rai quoi c' qu'i' t' faut pour qu' tu t'en a'll's [ailles] d'écitte, qu' tu disparaiss's d'écitte ! »

Fa't que... 'a s'ést en r'tournée au château, p'is lâ, b'en, 'a a 'té in peu dan 'a peine. 'A ést r'venue tout seule ; le roè s'ést pâ' informé où c' que Ti-Jean éta' allé ni

17. *Folies* (être en) : Disposé à blaguer, à rire.

r'guien, ni la reine, parsonne ; i' ava't d' l'air qu'i' éta't tout' au courant d' l'affére. Fa't que... alle a mangé in p'tit peu pour souper p'i' apras souper, alle a pâssé à sa chamb'e, 'a s'ést mi' à fér' sés devoèrs.

Lâ, i' ava't le sourintendant du château qu'i' app'la'ent, l'homm' de confiance du château, all' l' connaissa't comm' faut, comm' de raison : l'homm' l'ava't vu él'ver. In soèr, 'a a 'té l' trouver d' cachett' p'i' 'a dit : « Sourintendant du château, 'a dit, ça vâ m' prend' in ch'fal, à soèr, à mainnuit, 'a dit, icitte à mon châssis, apport'-moé in jual sellé, bridé, sellé.

— I' a di' à 'a princesse : où c' que tu vâs ?

— 'A dit, j' vâs pâs null' pârt ; seul'ment j'ai besoin d'in ch'fal, p'i' 'a dit, du linge, 'a dit, in peu d' ling' pour in homme.

— Mé', i' dit, commen in homme ? I' dit, as-tu in homme ?

— 'A di' oui, j'ai t-in homme ! 'A dit, m' âs te l' dire, parç' qu' 'a dit, faut qu' tu gard's çâ en segrat [secret]. 'A dit, j'ai Ti-Jean, Ti-Jean ést dan in hôtel, 'a dit, i' atten in ch'fal pour s'en aller, partir de par icitte. 'A dit, mon pér' voula't l' fér' mourir, voula't l' fér' disparaît', p'i' 'a dit, moé, j'ai décidé de l' fér' disparaît'e, mais pâs d' la minm' magniére. 'A dit, i' vâ s'éloègner d'écitte. 'A l'â... Prépar's-y du linge, 'a dit, pour à soèr, p'i' in jual, p'i' in bon jual, p'is bridé, sellé, p'i' 'a dit, tu me l'emport'râ' à mon châssis. 'A dit, m'â' aller gu'i porté' à soèr, p'i' 'a dit, i' vâ s'en aller. 'A dit, m'âs gu'i denner d' l'argent, p'i' 'a dit, m'â' organiser... à l'aut' bout', m'âs l'organiser, moé. 'A dit, seul'ment, 'a dit, faut qu' ça ress' en segrat.

— Ah ! i' a dit, Flore, i' a dit, j' te garantis, j' te jure, i' a dit, parsonn' l' sa'râ. I' dit, à pârt de çâ, i' aima't Ti-Jean, i' a dit, moé 'tou terriblement. I' a dit, j'a'ra' été pra' [prêt], i' dit, à fér' tout' pour lui. Ça m' fa't d' la peine, moé 'tou ; i' dit, j' pensa's pâ' enn' chos' de minme ! »

Fa't que... la p'tit' Flore s'ést en r'tournée à sa chamb'e, p'i' 'a a fait' semblant de s' coucher. 'A s'ést couchée aussi in peu. À minuit, 'a s'ést l'vée, le cheval éta't rendu à son châssis. Alle a ouvert l' châssis p'i' 'a a sauté su' l' cheval, p'i' alle â parti, 'a a 'té m'ner çâ à Ti-Jean. 'A dit : « À c'tte heure, 'a di' à Ti-Jean, 'a dit, tu vâs t'en aller, tu vâs partir c'tte nuit', p' pâs qu' parsonn' te voeill' [voie], pâs qu' parsonn' n'eill' connaissance, p'i' 'a dit, faut qu' tu chang's de nom.

— Ti-Jean dit, quell' sort' de nom qu' m' âs vâs prend'e ? »

Lâ, i's s' sont mi' à discuter dés noms tou' 'és deux, quell' sort' de nom qu'i' alla't prend'e ; folla't qu'i' s' chang' de nom. 'A dit : « Tu vâs prend'e l' nom d' Pauvreté-Laiss'-Bonn'-Compagnée. Ça vâ êt' ton nom qu' tu vâs denner ! » Ti-Jean s'st éclaté d' rire ; i' dit : « C'ést tout in moyen nom, i' dit, pour denné' à in homme, çâ !

— Tout's lés noms sont bons, dan 'a position qu' t' és lâ, 'a dit, tout's lés noms sont bons !

— Franch'ment, i' dit, ça adenn' b'en itou. Pauvreté-Laiss'-Bonn'-Compagnée ; i' a dit, ça adeunn' b'en ! »

Fa't qu'i' a pris son nom Pauvreté-Laiss'-Bonn'-Compagnée. I' a fait' sés adieu' à 'a p'tit' princesse. La princess' gu'i a denné d' l'argent, p'i' 'a gu'i a tout denné quoi c' qu' 'a... ava't pour lui, p'i' i' a pris l' chemin, p'i' i' a fait' sés adieux, p'i' i' a pris l' chemin, i' â marché pendan enn' semaine. I' rentra' dan in hôtel, (e) l' soèr, pour coucher, p'is l' lend'main matin, i' s' greilla't p'is... pour s'éloègné' autant qu' possib'e.

Quand i' â 'té rendu dan enn' gross' ville, i' â rentré à in hôtel, lâ, p'i' i' s'ést loué enn' chamb'e, pour in temps, pâs d'imite [limite] : i' sava't pâs quand est-c' qu'i' partira't de d' lâ. À tou' 'és s'maines, i' paya't sa chamb' d'avance, enn' semain' d'avance, p'is lâ, i' a écri' à 'a p'tit' princesse.

La promiér' journée qu'i' â été arrivé lâ, i' â écri' à 'a p'tit' princesse. La princesse a r'çu 'a lett'e. Quant' la princesse â r'çu 'a lett'e, 'a 'ta't dans sa chamb'e, in soèr, alle a lu 'a lett' p'i' 'a pleura't, 'a s'ennuya't terriblement. Ti-Jean aussi s'ennuya't. Alle â r-écri' à Ti-Jean immédiat'ment p'i' 'a gu'i donna't dés nouvelles, de minme, quoi c' qu'i' s' pâssa't. Ça a filé d' minme enn' bonn' secousse, pendan in an minme. Parsonne... tout l' mond' pensa't qu' Ti-Jean éta't disparu, p'i' i' sava't pâs c' qu'i' éta't d'venu, p'is... p'usieurs(e) s' questionna'ent là-d'ssus, p'i' i's parla'ent d' Ti-Jean, mais Ti-Jean éta't parti p'i' i's sava'ent p'us. Ils l' pensa'ent mort, le roè l' pensa't b'en mort p'is...

Fa't que... à tout's lés moâs, la p'tit' princesse envoèya't d' l'argent, denna't çâ à Ti-Jean, p'is du linge, p'is tout c' qu'i' gu'i manqua't, 'a gu'i envoya't çâ, d' cachett' par 'hemp'e ; parsonne n'ava't connaissance. C'éta't touhour's(e) l' sourintendant qu'i' gu'i organisa't çâ, p'is que... ça se f'sa't d' cachette.

Enn' bonn' journée, alle â r'çu eunn' lett' de Ti-Jean encore, de minme, encore, p'is lâ, 'a pleura't terriblement. Le roi pâss' vis-à-vis d' la chamb'e, d' la port' de chamb' d' la princesse, i' s'aparçoét qu' sa princess' pleure. Pouss' la port' d' la chamb' in peu, p'is... Mé' la princess' 'n a connaissance, 'a cach' la lett' dans sa robe, p'is lâ, 'a s'essuie 'és yeux, p'is le roi dit, i' dit : « Quoi c'ést qu' t' â' à pleurer ? Dis-moé pâs qu' tu t'ennuie' encôr' de Ti-Jean ?

— 'A dit, oui, c'ést vra', 'a dit, j' m'ennuie d' lui.

— Pourquoi, i' dit, tant t' câssé' 'a têt' pour lui ? I' ést mort, i' ést disparu, on sé't pâ' où c' qu'i' ést allé, on sé't pâs, sé't pâs c' qu'i' 'n ést d'venu, pourquoi t' câssé' 'a tête ?

— 'A di' à son pére, 'a dit, moé j' croés pâs qu'i' ést mort, 'a dit, j' croés pâs qu'i' seill' disparu pour toujours. 'A dit, in jour, i' r'viendrâ.

— Mé' qui c' que c'ést qu'i' t' fa't dir' çâ ?

— Je l' sé's pâs, 'a dit, c'ést mon idée, mé', 'a dit, pour moé, in jour, i' r'viendrâ.

— Le roè dit, c'ést enn' chimèr' que t' âs dan 'a tête, i' a dit, dés idées qu' tu t' fa's, tu t' câss's la têt' pour(e) r'guien, tu t'ennuies pour(e) r'guien, tu t' fa's d' la pein' pour(e) r'guien, Ti-Jean r'viendrâ p'us !

— En tou' 'és câs, 'a dit, j'ai pâs... j' peux pâs vous en dir' p'us long, mé' 'a dit, moé, j' su's çartain qu'i' r'viendrâ ! »

Le roè â sorti d' la chamb' pui' i' s'ést en r'tourné. La p'tit' princesse a sorti sa lett'e, 'a a continué à lir' sa lett'e, p'i' 'a pleura' encore. 'A s'ést couchée, p'i' 'a a pâssé 'a nuit'.

Fa't que... Ti-Jean, dans sa ville, lâ, lui, où c' qu'i' éta't, i' trouva't çâ ennuyant, renfarmé dan enn' chamb'e, quand minm' qu'i' voyagea't, c'ta't tout's dés étrangers. I' connaissa't pâs parsonne, i' a décidé d' s'ach'té' enn' p'tit' barque, enn' p'tite embarcâtion, p'i' un chien, p'i' in fusil pour fér' la chasse au gibier, c'ta't près d' la mer. Le jour, i' alla't fér' la chasse au gibier, c'ta't près d' la mer. Le jour, i' alla't fér' la chasse au gibier. P'i' i' tira't, p'i' i' ava't son chien avec lui, c'ta' in chien d' chasse. Temps en temps, i' alla't fére in tour en fora' [forêt], fér' la chasse ; i' pâssa' son tem [temps] à çâ.

Fa't que... à tou' 'és moâs, i' r'ceva't dés nouvell's d' la princesse, p'is dés lett's temps en temps. Presqu'à tou' 'és soèrs, i' r'ceva' enn' lett' d' la princess' p'is ça alla't b'en.

In moment denné, ah ! p'us... p'us d' lett'e ! Enn' semaine s' pâsse, p'us d' lett'e ! Deux s'main's se pâssent, p'us d' lett'e ! T'oâs s'maines, p'i' in moâs s' pâsse, p'us d' lett'e ! Ti-Jean trouv' çâ curguieux. I' a dit : « 'A princesse ést malade, i' gu'i a arrivé que'qu' chose ! » Ti-Jean ést pâs mal inquiète. De quoi c' qu'i' s' pâsse ? I' se d'mand' de quoi c' qu'i' s' pâsse. Mé', i' a dit : « I' y â que'qu' chos' qui vâ pâs, qui march' pâs, en tou' 'és câs ! I' a dit, j' viendrai te'jou' à avoèr dés nouvelles. » Fa't qu' tout c' temps-lâ itou, i' ava't pâs d'argent, p'is l'argent s' dépense itou. Payer pension, p'is sés dépenses... I' a te'jours confianç' d'avoèr dés nouvell's d' la princesse.

Fa't que la princesse, de son bout', elle, la dargniér' lett' qu' 'a eue d' Ti-Jean, 'a a fait' comm' d'habitude, 'a s'st en allée à sa chamb'e, pui' 'a ava't laissé sa chamb' enteur... la port' d' la chamb' enteurbâillée, 'a éta' apras lir' sa lett'e, p'i' 'a s'ést mi' à pleurer, p'i' à pleuré' à chaud's larmes. Le roè â pâssé encôr' vis-à-vis d' sa chamb'e, p'i' i' s'st aparçu qu' la princess' pleura' encôre. I' s'ést avancé su' l' bout dés pieds, p'i' il a r'gardé par la port' qu' éta' entrouvarte. I' s'ést mi' à lir' la lett' de Ti-Jean en arguiér' de ell' sans qu' 'a 'n eill' connaissance. Fa't que... in moment denné i' â ouvert la porte, i' â di' à 'a princesse : « Lâ, i' a dit, j' sé's pourquoi... j' sé's pourquoi qu' tu m' âs dit qu' Ti-Jean r'viendra' in jour. I' a dit, là, i' a dit, j'ai tout' compris ! I' a dit, t' âs dés nouvell's de Ti-Jean. Ti-Jean ést pâs mort !

— 'A dit, non, mon pére, 'a dit, Ti-Jean ést pâs mort !

— I' dit, y où c' qu'il ést ?

— 'A dit, i' ést éloègné d'écitte. Pour sa'oèr où c' qu'il ést, vous l' sa'rez pâs, jama's, j' vous l' dirai pâs jama's. Mé', 'a dit... »

Lâ, alle a pris la lett' p'i' all' l'â fait' brûler. Dans c' temps-lâ, i's s'éclaira't pâ' à 'a lumiére électrique, comm' de raison, all' l'â fait' brûler pou' pâs qu' son pér' peuv' prend' l'écriture, prend' l'adresse de çâ, ni r'guien, p' pâs qu'i' sav' [sache] où qu' éta't Ti-Jean. Parç' qu'all' sava't qu'i' pouva' intervenir. 'A dit : « Vous sa'rez pâs jama' où c' qu'il ést, 'a dit, j' mourrai avait d' vous dire où c' qu'il ést. P'i' 'a dit, j' vous jure, 'a di' encore eunn' fois, 'a dit, que jama's j'épous'rai in autre homm' que Ti-Jean ! »

Lâ, le roè, lâ, i' ést pris d'enn' colère épouvantab'e. I' a dit : « Puisque c'ést d' minme, puisque t' és si entêtée qu' çâ, puisque tu m' âs joué d' minme, i' a dit, tu m' âs désobéi d' minme, de c'tte magniér'-lâ, i' a dit, tu vâs mourir toé 'tou. M' âs t'envoèyer m'ner su' in île, in île, i' a dit, qu'i' y â jama' eu parsonn' qui a habité lâ. C'st habité par lés bêt's féroces, tu r'viendrâs jama's toé non plus. Ti-Jean te r'tourvèrâ pâs jama's ! Si jama's Ti-Jean s' marie, i' mariera pâs la fill' d' la... la princess' du roè. Jama's ! Quand minm' que tu l'a'ra's juré, p'is lui 'tou, i' marierâ jama's Bell'-Flore ! I' s'râ jama's dit qu' ma fille â marguié, i' dit, in... le fils d'in farmier !

Fa't que... i' a dit, tu vâs partir drés [18] d'main. D'en par à soèr, t' âs féni tés études ; drés d'main, i' a dit, j' t'envoeill' m'ner su' c'tte îl'-lâ.

— Fa't que... la p'tit' princess' dit, j'aim' mieux mourir, 'a dit, que d' fér' la vie que j' fa's lâ ! 'A dit, ça m' fa' absolument r'guien, 'a dit, j' su's prat [prête] t'ut suite à soèr, si vous voulez ! »

Fa't qu' le roè a denné dés ord'es. I' ava't dés vaisseaux. I' a denné dés ord'e' à in capitain' de vaisseau qu'i' ava't, a'ec in équipage, d'aller m'ner la princess' su' in île, in îl' b'en éloègnée de d' lâ, qu' été' habitée par lés bêt's féroces.

Fa't que... l' lend'mon matin, la princesse, i' ont pri' 'a princess' pui' on l' l'â habillée p'i' on l'â embarquée à bord d'in vaisseau d' minme, pou' allé' 'a m'ner su' in île, c'tte îl'-lâ, b'en éloègnée.

Ti-Jean éta't toujours dans sa ville, lâ, qui, qui attenda't dés nouvell's d' la princesse, p'i' i' 'n n'ava't pâs. I' éta't rendu qu'i' ava't p'us d'argent, i' éta' endetté, le maît' d'hôtel voula't l'envoèyer. Minm' l' maît' d'hôtel l'â m'nacé de l'envoéyer. Ti-Jean éta't complèt'ment découragé, inquiète, a'ec çâ, d' la princesse ; i' pouva't p'us r'guien comprend'e.

In matin, i' s' lève, lui 'tou, p'is dans son inquiétud' p'is dans son décourag'ment, prend sa p'tit' barque a'ec son chien encor' puis son fusil, comm' d'habitude, pour aller fére in... enn' chasse au gibier. Enn' fois qui ést rendu au large i' s' couch' dans l' fond d' sa barque au lieu de fér' la chasse, i' s' couch' dans l' fond d' sa barque, pui' i' s' ma' [met] à jongler, à penser quoi c' qui vâ arriver p'is quoi c' qui ést arrivé à 'a

18. *Drés* : Dès.

princesse ? P'is quoi c' qui vâ gu'i arriver lui minme ? P'is... Tout en pensant d' minme, la tempêt' prend, i' s' raveille, c'ést enn' tempête épouvantab'e. La montagne ést... la mer ést comm' dés montagnes. I' y a p'us moyen d' gâgner terre ; i' voét qu'i' ést pour périr. Ti-Jean dit : « J' t-aussi b'en d' périr écitt' comme... d'abord, j' su's pris, pris pour mourir, p'is r'tourner là-bâs, 'oèr quoi c' qui ést d'venu d' la princesse, m'en vâs mourir lâ : le roi vâ m' fér' mourir ! J' t-aussi b'en écitt' comme ailleurs ! » Se r'couch' lâ, dan 'a p'tit' barque, puis laiss' fér' çâ à 'a dérive.

I' s'endor' au fond d' la barque ; lâ, i' fa't dés rêv's de tout's sort's de choses, puis ça file. I' sé't [sait] pâs quoi c' qui s' pâsse. À in moment donné i' s' raveille ; c'é' 'a barqu' qui fess' su' 'és roches. Fa't que... Ti-Jean s' raveille. I' fa't beau soleil, mé' i' ést dan enn' place inconnue, p'is le boâs, la fora' ést à râs l' rivage. I' r'gard' çâ, i' se r'conna't pâs. I' voét, i' a jama's 'té lâ d' sa vie. I' pense en lui-minme : « Où c' que j' su's rendu ? » Il l' sé't pâs lui minme.

Quand i' voét çâ, i' débarque. I' s'aparçoét par 'hemp' que, sur le rivage, i' y â dés piss's [pistes] de bêt's féroces. Parmi lés piss's de bêt's féroces, i' voé' enn' piss' de parsonne humain. Fa't que... i' r'gard' çâ, i' a dit : « I' y â du monde aussi. I' y â... i' y â enn' piss' écitte, i' a dit, c'ést du monde ! Au travers de çâ, b'en, c'ést dés bêt's féroces. C'ést pisté de piss's de bêt's féroces, par 'emp'e. I' y â enn' piss' temps en temps de parsonne humain. »

La p'tit' princesse, elle, 'a éta't v'nue su' in île, in îl' que le roè ava't parlé, in îl' désarte ; c'éta' habité par lés bêt's féroces. P'i' alle â été lâchée, lâ. Quant' lés gâ' ont r'venu, lâ, le roi gu'i â d'mandé quoi c' qui éta't d'venu d' la princesse. I' ont dit : « On l'â lâchée su' l'île. Alle a pâ' eu l' temps d' mett' lés pié' [pieds] à terre, nous aut's minme on s'ést pâs rendu. Lés bêt's féroce' i's l'ont dévorée, p'i' i' 'n n'ont pâ' eu assez pour 'és aut's. On n'a pâs r'vu la princess' lâ. »

Comm' de fait', quand i' ava'ent lâché la p'tit' princess' su' le rivage, le rivage éta't couvert de bêt's féroce' au point qui ont pardu la p'tit' princess' complèt'men au travers dés bêt's féroces. Mé' lés bêt's féroc's gu'i ont pâs touché. Quo' c'ést qui a arrivé, la p'tit' princess' s'ést en-allée dans l' bord du boâs p'i' 'a s'ést assis, lâ, p'i' 'a a pleuré p'i' 'a... découragée, p'is la pêur itou. C'éta' in géant qui gu'i a apparu avec juss' in œil dans l' front. In terrible géant, in affér' qui mesura't 't-êt' b'en [peut-être] dix douz' pieds, terrib'e, terrib' d' homm' qui parla' in langage inconnu itou. C'éta' in langa' que la p'tit' princess' connaissa't pâs, qu' 'a jama' attendu [entendu] parler. Lâ, il l'â pris sour son brâs p'i' il l'â emm'née. Il l'a emm'née dan 'a fora' un p'tit peu éloègné du rivage. Lâ, i' y ava' enn' clairguiére [clairière], enn' plass' [place] lâ, comme... I' y ava' in feu dans l' milieu d' çâ qu' éta't... in feu d' boâs p'i' i' y ava't le, le... comme in quartier d' bœuf, par 'emp', comme on dit dés fois, p'i' i' éta' apras routir à 'a broche. P'i' i' a pris la p'tit' princesse, i' l'a assis, lâ, puis... Lâ, lui, apras qu' la viande a été cuite, l'homme, le giant s'ést mi' à manger apras c' morceau d' viand'-lâ p'is tout en parlant dans son langage, lui, que... la princess' comprena't pâs pâ'-en-tout'.

Fa't que... i' a r'gardé la p'tit' princesse. La princesse â pensé en ell'-minm' qu' apras c' qu' 'a pouva't comprend' que l'homme asseyé't [essayait] d' gu'i fair' comprend' quant(e) l' morceau d' bœuf s'ra't routi p'is qu'il l'a'ra't mangé, qu' ça s'ra' elle à son tour. C'é' ell' que... B'en, ça gu'i f'sa't pâs grand-chose. Fa't que... quand qu' l'homme a eu b'en mangé, 'a s'ést... i' s'ést accanté [19] p'i' i' s'ést endormi. 'A s'ést l'vée de d' lâ, elle, à 'a course, p'i' 'a a pris l' boâs pour s' sauver de c't homm'-lâ. Alle aim' mieux s' fér' manger par lés bêt's que, s' fér' dévorer par lés bêtes, que s' fér' routir à 'a broche. Alle â arrivé au pied d'in rocher ; i' y ava' in trou dan in rocher, comme in espèç' de cravasse. 'A s'ést camouflée là-d'dans. Ça rentré't [entrait] pâs mal, assez profond dans l' rocher. Alle â rentré là-d'dans, fa't que... pour s' cacher.

À in moment donné, l'homme a arrivé encore, mé' l'homme l'a pâs dérangée de d' lâ. L'homme â r'gardé, il l'â r'gardée, p'i' i' a bougonné encôre, i' a... en langage inconnu encore, p'i' i' a r'viré d' bord. L'homm' gu'i â emporté in morceau d' bœuf routi à 'a broche, p'i' i' gu'i â donné pour la fér' manger. P'i' il l'â pâs dérangée de d' lâ.

La princess' Bell'-Flore a continué à rester lâ, elle, à manger du bœuf routi à la broch' de minme. À tou' 'és jours, le géant gu'i emporta't du bœuf routi à 'a broche, p'i' i' gu'i parla' en langage. Fa't qu' la p'tit' princess' di' en ell'-minme, 'a dit : « J' te'jour' à l'abri in peu dés bêt's féroces, p'is j' te'jours nourrie in peu ; m' âs m' conservé' 'a vie. À in moment denné, si Dieu l' veut, j' sortirai d'écitte. I' y a'râ' 't-êt' b'en in moyen d' sortir d'écitte ! »

À tou' 'és jours, 'a alla't su' l' rivage, 'a alla't fére in tour su' l' rivage, p'is lés bêt's féroç's gu'i f'sa'ent pâs d' mal, par 'emp', pâ'-en-tout'. À tou' 'és jours, 'a alla't fére in tour su' l' rivage, 'oèr si 'a voèra't pâs d' vaisseau pâsser pour êt' capab' de denner dés signaux d' que' chose, qu'i's viendra' 'a charcher. Fa't qu' tout l' temps qu' 'a a 'té lâ — alle, 'a été lâ pendan enn' quinzain' de jours — 'a a jama's vu in âm' qui viv' pâsser su' 'a mer, ni aucun vaisseau, aucun bâtiment, ni r'guien, aucun' marqu' de r'guien. À tou' 'és jours, 'a f'sa't çâ : 'a f'sa' enn' cours' su' 'a grève, p'i' 'a... depu's qu' 'a éta't lâ, — ça f'sa' enn' quinzain' de jours qu' 'a éta't lâ — p'i' alle ava't jama's r'guien vu.

Ti-Jean, lui, a justement terri [20] à c'tte îl'-lâ. Quand i' â terri, i' a terri à c'tte îl'-lâ. I' marcha't su' l' rivage, lui 'tou. C'ést justement lés piss's d' la princess' qu'i' voya' au travers dés piss's dés bêt's féroces. Lâ, i' s'ést mi' à r'garder çâ, cés piss's-lâ, lés piss's de parsonne humaine. I' a dit, Ti-Jean dit : « I' y a du monde humain écitte, i' a dit, m' âs suir' [suivre] c' tés piss's-lâ ; m'â' 'oèr où c' que ça vâ ! »

I' a pris cés piss's-lâ, p'i' i' s'ést mi' à suir' çâ. Ça a pris l' boâs. Lâ, l' boâs, i' y ava't... ça f'sa' enne espèç' de p'tit ch'min d' pied [sentier], i' distingua't l' p'tit ch'min

19. *Accanter* (s') : Se tenir penché, dans une position diagonale.
20. *Terrir* : Prendre terre, atterrir.

d' pied, comm' de raison. Ça f'sa' assez d' fois qu' 'a alla't lâ, qu' ça... i' pouva't distingué' in peu. I' s'ést mi' à suir' çâ du mieux qu'i' a pu. Cés piss's-lâ l'ont condui' au pied du rocher. Ti-Jean ava't son chien p'is son fusil avec lui. Cés piss's-lâ l'ont condui' au pied du rocher.

I' arrive au rocher dans c' trou-lâ qu'i' y ava't lâ, i' â r'gârdé çâ ; i' a vu qu' éta't... l' p'tit ch'min fénissa't lâ. Quand i' a vu çâ, i' s'ést plié pour rentrer dans l' rocher. L' chien s'st avancé en avant d' lui, p'is l' chien s'ést mi' à japper. Lâ, Ti-Jean a pensé, c'ést peut-êt' enn' bêt' féroç' qu'i' peu' a'oèr lâ ? Enn' bêt' sauvage, il l' sava't pâs. Tout d'in coup, i' a attendu enn' voix, lâ, dans l' trou. I' a dit... 'a a dit : « Tu peux rentrer, Ti-Jean, 'a dit, t' âs pâs b'soin d'a'oèr pêur ! 'A dit, c'ést moé qu'i' y â écitte ! » Ti-Jean a cru de r'connaît' la voix. I' â rentré dans l' trou, mais c'éta't... i' f'sa't noèr in peu trop pour le r'connaît'e. I' ont sorti tou' 'és deux. C'éta' 'a princess' Bell'-Flore !

Lâ, i' éta'ent contents d' se r'trouver tou' 'és deux, terriblement. Lâ, Ti-Jean i' a d'mandé comment ça s' fesa't qu' 'a éta't lâ, puis, quell' raison qu' 'a gu'i écriva't pâs ? Fa't que... Bell'-Flore 'i a tout' raconté l'histoère, quo' c'ést qu'i' gu'i ava' arrivé à elle aussi. C' fa't qu' Ti-Jean gu'i a conté son histoère, la minme histoèr' que j' viens d' vous conter.

Puis, Ti-Jean s'éta't... s'éta't rassemblé lâ. Lâ i' éta'ent rassemblés tou' 'és deux. Lâ, Bell'-Flore 'a s'ést mi' à pleuré' encore ; 'a dit : « Ti-Jean, 'a dit, 'oés-tu, 'a dit, tout c' que l' bon Dieu garde, i' ést b'en gardé ! 'A dit, on a pâs b'soin d'asseillé' [essayer] l' détruire, 'a dit, c'ést impossib'e ! 'Oés-tu, 'a dit, on ést fait' un pour l'aut'e, p'is l' bon Dieu nous â uni' encôre enn' fois ! 'A dit, lâ, 'a dit, à l'av'nir, 'a dit, j' sé's pâs quoi c' qu'i' vâ nous arriver. Mé', 'a dit, puisque Dieu nous a gardé' à v'nir jusqu'icitte, 'a dit, i' nous gard'râ b'en encôre, 'a dit, pour l'aut' bout'.

— Mé', i' a dit, comment c' tu fa' écitt' pour viv'e ? »

Lâ, 'a gu'i a conté çâ encôr' qu' c'éta' un géant qui gu'i emm'na't d' la viand' routie à 'a broche, à tou' 'és jours. Tou' 'és jours, i' gu'i emm'na't... p'is c'st avec çâ qu' 'a viva't, p'i' in peu de fruitag' qu' 'a ramâssa't. C'st avec çâ qu' 'a viva't. Ti-Jean dit : « Oui, mé' c't homm'-lâ, lâ, ton homme, lâ, mecqu'i' m' 'oeille [voie] avec toé, i' dit, i' chant'râ 't-êt' b'en pâs tout pareil. I' aim'râ 't-êt' b'en pâs çâ qu'on ést deux ?

— B'en, 'a dit, on voèrâ çâ d'main ! C'ést d'main qu'on vâ 'oèr çâ. Aujo'rd'hui, 'a dit, i' ést pâssé, i' ést v'nu ! »

Lâ, 'a ava' encôre in peu d' viand' routie, 'a gu'i en â donné. Ti-Jean avé't faim, Ti-Jean avé' in p'tit sac de provisions, lui 'tou, qui traîna't, fa't que... i' ont mangé tou' 'és deux, p'is le chien éta' assi' aux pieds d' Ti-Jean.

Lâ, l'apros-médi éta't presque pâssé, la nuit' s'en v'na't. Ti-Jean dit, i' dit : « Ah ! vâ fo'èr [falloir] couché' écitte !

— 'A di' oui. On... i' y â pâs d'aut' abri qu' çâ, écitte. Par 'emp'e, 'a dit, le géant, lâ, lui, i' â pâs d'abri ; c'ést juss' in désert qu'i' â dans l' boâs. I' â in feu au milguieu [milieu] d' çâ, qu'i' fa't routir sa viande à 'a broche, c'ést tout c' qu'i' â. 'A dit, demain, demain avant-médi, demain matin, i' vâ v'nïr écitt' m' porter d' la viande.

— Bon ! Ti-Jean dit, d' minme, i' dit, on vâ pâssé 'a nuit' icitte ! »

Fa't qu'i' ont pâssé' 'a nuit' tou' 'és deux, mé' i' ont qués'ment pâs dormi d' la nuit'. I' ont parlé, i' ont jâsé d' tout's sort's de choses, de quo' c'ést qui s'éta't pâssé, p'is d' c' qu'i' ava' eu, p'is... Fa't que... in moment denné, l' chien s'ést l'vé, p'i' i' s'ést mi' à gronder. Ti-Jean s'ést mi' à r'garder son chien. La princess' dit, 'a dit : « I' és-tu [est-il] malin ?

— Ah ! i' a dit, non, i' ést pâs malin ! Quand qu' mon chien grond' de minme, i' dit, c'ést parç' qu'i' â queu'qu' chose ; c'ést parç' qu'i' attend [entend] queu'qu' chose.

— B'en, 'a dit, ça s' peut, i' â b'en dés bêt's féroce' écitte, 'a dit, tu doés 'n a'oèr eu connaissance, parç' qu' 'a dit, i' â b'en dés bêt's féroces.

— I' a di' oui, i' y â b'en dés bêt's féroces, çartain, i' dit, je 'n n'ai vu ! Ça peu' êt' çâ qu'i' attend ! »

Mé' lâ, un moment donné, l' chien s'ést l'vé' su' sés pattes, le pouel [poil] droèt' su' l' dos, p'is pra' à s' lancer. Fa't que... Ti-Jean dit : « I' y a que'qu' chose, i' dit, qui vâ pâs. C'ést... c'ést enn' bêt' féroce, enn' bêt' sauvage, çartain, mé', i' a dit, i' s'en vient su' n'us aut's, p'i' i' a dit, parç' que mon chien f'ra't pâs çâ. »

Le chien éta't pra' à s' lancer, p'i' i' attenda't juss' l'ord' de son maît'e, de Ti-Jean ; i' éta't pra' à s' lancer. Quand Ti-Jean a vu çâ, i' f'sa't b'en noèr, Ti-Jean di' à son chien, i' dit : « Vâs-y ! » En disant « vâs-y », l' chien s'ést lancé. C'éta' in sarpen à sonett' qui s'en v'na't rentrer dan 'a grotte. Le chien a sauté à 'a gorg' du serpen à sonnette, p'is la guierre [guerre] a pris. Lâ, Ti-Jean a sorti du trou lui 'tou a'ec son fusil pour fér' pêur ; mé' c'ta' en plein' nuit', p'i' i' ava't pêur de tuer son chien. Quand i' â vu çâ, i' a di' à 'a princesse : « J' tir'rai pâs ! J' peux tuer mon chien ! » Fa't que, i' s'ést mi' à crié' à son chien, i' a dit : « Courage, mon chien ! » P'is lâ, i' encouragea't son chien, à gu'i parler. Le chien s'ést battu avecque l' sarpen à sonnette, 't-êt' b'en in heure. Au bout d'in heure, le sarpen à sonnette â resté étendu su' l' sol, i' éta' étranglé par le chien. Fa't que... i' a dit : « J' pensa's pâs, i' dit, qu' mon chien éta't capab' d'étranglé' in sarpen à sonnette ! 'a dit, c'ést in terrib' de bon chien d' chass' par 'emp'e ! C'ést in chien, i' dit, assez gros, p'i' i' a dit, c'ést in chien j'aim'ra's mieux, i' dit, autant, i' a dit, mourir comm' pard' mon chien, parç' qu'i' dit, c'st pâ' 'a promiér' fois qu'i' m' sauv' la vie ! »

Fa't que... Ti-Jean, lâ, i' rajev' [achève] de pâssé' 'a nuit', p'is le chien ést tranquille avec eux aut's. In moment denné, c'ést le géant qui r'ssou' à... au jour, le géant r'ssou' à... au jour, le géant r'ssou' a'ec un morceau d' bœuf routi à 'a broche. Fa't que... i' r'gard' lés deux, Ti-Jean p'is la fille, i' s' ma' [met] à fére in langage encôr' qu'i's comprenn'nt pâs ni un ni l'aut'e, puis, i' fa't signe à 'a princess'

d'avancer, p'i' à Ti-Jean. I's sort'nt tou' 'és deux du trou, i' 'és ramâss' tou' 'és deux par checun un brâs, p'i' i' pârt, p'i' i' s'en vâ encôre à 'a clarguiére. Lâ, i' leu' parle encôr' son langage, p'is Ti-Jean encôre, p'i' 'a princess' compren in peu encôr' qu'i' veut dir' que quant' le morceau d' viand' s'râ routi qu' ça s'râ à leu' tour.

Fa't qu' Ti-Jean a di' à princesse, i' a dit : « Faudrâ pâs resté' écitte, i' annonce r'guien d' bon pour n'us aut's. I' a dit, vâ fo'èr assèyé [essayer] à sortir d'écitte.

— 'A di' à Ti-Jean, comment c' qu'on vâ fére, 'a dit, pour sortir d'icitte ?

— B'en, Ti-Jean dit, je l' sé's pâs comment c' qu'on vâ fére, mé', i' a dit, fo'èr sortir ! I' a dit, j'ai t-enn' barque, i' dit, l' seul moyen qu'on â à sortir d'écitte, i' dit, si on 'té't [était] capab' de s'en aller, i' dit, su' l' rivage, p'is d' prend' ma p'tit' barque, p'is sauter d'dans, p'is s' poussé'[21] au large, i' a dit, on s'en ira't. Lâ, i' dit, o' a'ra't 't-êt' b'en enn' chanç' de rencontré' in navire, queu'qu' chose, p'i' i' dit, s' fér' transporter dans queu'qu' ville, j' sé's pâs. P'i' i' a dit, quand on s'ré' [serait] à enn' ville en queu'qu' pârt, b'en lâ, j' pourra's travailler, p'i' i' dit, j' gâgn'ra' 'a vie dés deux. J' capab' travailler d'abord ; j' t-assé' instruit, p'i' i' a dit, j' t-en bonn' santé.

— Fa't qu' la princess' dit, 'a di' oui ; mé' 'a dit, je l' sé's pâs comment c' qu'on vâ s'amancher. 'A dit, d'habitude, 'a dit, quand i' â féni d' manger, 'a dit, i' s'endort. Seul' chanç' qu'on â, 'a dit, i' s'endort, i' dor' enn' secousse[22]. Dans l' temps qu'i' vâ dormir, p't-êt' que... on pourra't... qu'on pourra't s' sauver ! »

C' fa't que... le géant fa't comm' d'habitude ; i' s'ést mi' à manger, apras qu' la viande a 'té cuite. Apras qu' la viand' 'ta't... qu'i' â eu b'en mangé, i' â... i' s'ést assis dan in coin encore, i' s'ést accanté, p'is lâ, i' â dormi. Quant' ça eut fait' in bout d' temps, le géant ronfla't. Ti-Jean dit : « Si on â d' quoi à fére, c'ést l' temps, allons-nous-en ! » I' â pri' 'a p'tit' princess' par la main, p'is son fusil d' l'aut' main, p'is son chien p'is goud'-baï [good bye][23] ! L' chien s'ést mi' en arguiér' d'eux aut's, p'i' i' on arrivé au rivage, i' ont sauté dan 'a p'tit' barque, p'i' i' a poussé 'a p'tit' barque au large. Mé', i' a eu 'ien que l' temps d' poussé' 'a p'tit' barque au larg' que le géan a arrivé su' l' rivage avec lés bêt's sauvag's que le rivage 'nést v'nu couvert ; ça a pri' à peu pras cinq menut's que l' rivag' 'ta't couvert de bêt's féroces. P'is l' géant 'ta' au travers de çâ, p'i' i' criguia't [criait] p'is qui sauta' en l'air qui leu' garrocha't[24] dés roches, minm' pour asseyer d' 'és frappé' avec çâ. Ti-Jean éta't su'... i' serra't sés p'tit's avirons p'is qu'i' s' pousse au large, autant qu' possib'e, aussi loin qu' possib' pour êt' clair [clear][25] du danger.

Quand i' a eu ramé d' minme enn' bonn' secousse, qu'i' éta't dans l' large, pâs mal avancé dans l' large, i' a di' à 'a princesse, i' dit : « À c'tte heur', si on éta' assez

---

21. *Pousser* (se) : S'enfuir, s'éloigner rapidement.
22. *Secousse* : Certain laps de temps.
23. *Good bye* (angl.) : Salut de départ. Adieu ! Au revoir !
24. *Garrocher* : Projeter, lancer.
25. *Clear* (angl.) : Libre, libéré, quitte.

chanceux d' rencontré' in navire, b'en i' dit, on s' f'ra't pâsser pour dés naufragés, p'i' i' dit, ensuite, b'en, on pourra't s'en aller. » Ti-Jean avé't sés avirons p'i' i' rama't. Tout l' tem à 'a grâç' de Dieu ! I' sava't pâs trop où c' qu'i' alla't ; i' rama't pour s'éloègner, p'is...

Fa't quand qu'i' â... i' â ramé d' minm' tout' la journée. Temps en temps, i' mangea' in p'tit peu d' manger qu'i' ava't, p'i' i' se r'posa't, p'is quand i' éta't r'posé, b'en, i' prena't sés rames, p'i' envoeille ! Pousse au large ! I' marcha't. I' â marché d' minme, on vâ dire, tout' la journée p'is tout' la nuit'. P'is dans nuit', Ti-Jean s'st arrêté, fatiquié, épuisé complèt'ment. La princesse aussi éta't pâs mal fatiquiée, elle itou. I's s' sont couchés tou' 'és deux dans l' fond d' la barque. I' f'sa't beau... i' f'sa't beau, i' f'sa't chaud, en plein' nuit', p'is la mer éta't calme. I's s' sont couchés tou' 'és deux p'is sont endormis. I's sont raveillés l' lend'main matin, l' saleil... c'ést l' saleil qui 'és â raveillés. La mer éta't calme comme in huile. P'i' i' f'sa't chaud, l' saleil 'és chauffa't.

Fa't que lâ, Ti-Jean s'ést rel'vé p'i' i' a pris sés rames, p'i' i' s'ést mi' à ramer. La princess' dit, 'a dit : « On f'râ pâs d' minm' b'en b'en longtemps, parç' qu' 'a dit, lés provisions vont manquer p'i' 'a dit, in moment donné, la tempêt' peut prend'e, tu voés b'en, a'ec la p'tit' barqu' que t' és lâ, on ést féni tou' 'és deux.

— Ti-Jean dit, i' dit, on ést aussi b'en d' mourir écitte à 'a mer comm' mourir là-bâs ! Enn' place ou l'aut'... quo' c'ést qu' tu veux ! »

Fa't que... quant' c'ést v'nu vers su' l' coup du médi, i' ont vu v'nir in gros navire. Ti-Jean dit : « 'Gâr'e, i' a dit, princesse, i' dit, in navir' qui s'en vient ! Faudra't, i' dit, asseyer, i' a dit, à deunner, i' dit, l' signal, in signal, i' dit, comm' naufragés, j' sé's pâs ! S' fér' comprend'e, c'ést dés naufragés, p'is... »

Ti-Jean démanche... i' a ôté sa ch'mis' su' lui, p'i' i' a accroché çâ au bout d'un aviron, p'is lâ, i' jouét [jouait] çâ en l'air. I' signale, p'is lâ, le navir' lés â vus, le navir' s'ést mi' à fér' course su' 'és aut's. Au bout d'un p'tit bout d' temps, l' navir' lés a accostés. Fa't que, l' capitain' du navir' s'ést en v'nu su' l' bord, p'i' i' a d'mandé quo' c' qu'i's voula'ent. Fa't qu' Ti-Jean gu'i a dit çâ : « Ah ! i' a... i' dit, moé, p'is ma femme, i' dit, icitte, i' dit, on ést deux naufragés ; on ést lés seuls, i' a dit, qu'i' ont resté, seuls survivants, à bord de not' navire. I' dit, p'i' i' a dit, lâ, on asseille à s' sortir, on asseille à s'en aller. P'is lâ, on voudra' a'oèr du secours pour s'en aller. Ti-Jean dit, j'ai pâs d'argent pour payer, mé' i' a dit, j'ai dés brâs pour travailler. J' peux travailler pour payer més pâssages, pour moé, ma femme, p'is ma nourriture. »

Fa't qu'o' 'és a fait embarqué' à bord du navire. Lâ, Ti-Jean s'ést mi' à travaillé' à bord du vaisseau. Mé' Ti-Jean éta't pâ' in homm' b'en b'en habitué à naviguer. I' éta't pâs b'en... in mat'lot b'en connaissant. Mé', i' f'sa't quo' c' qu'i' pouva't. I' travailla't.

Fa't que... le capitaine, i' a trouvé la princess' bell' fill' terrib'e. Quand i' a vu çâ, i' a pri' 'a princess' p'i' il l'a emm'née dans sa cabine, p'i' i' gu'i â donné enn' chamb'

dans sa cabine. I' voula't p'u' 'a laisser sortir de d' lâ. Fa't que, Ti-Jean â 'té deux t'oâs jours sans voèr la... sans voèr la princesse. Lâ, i' s'ést mi' en fra's d' charché' 'a princesse. Lâ, lés mat'lô' ont rapporté çâ, que Ti-Jean charché't sa princesse, p'is charcha't sa femme. I' ont rapporté çâ au capitaine. L' capitain' dit, i' dit : « J'tez-lé à l'eau p' s'en débarrasser. I' y â pâs d'aut' chos' que le j'té' à l'eau. I' a dit, débarrassons-nous-en ! I' â... la princesse, moé, i' a dit, j' la garde ; la femme, j' la garde ! »

C' fa't que... Ti-Jean sava't r'guien d' çâ. Enn' bonn' journée qui f'sa' encor' beau, Ti-Jean éta't su' l' pont qui travailla' avec lés aut's mat'lots, in mat'lot s'st approché d' lui, l' promier maît'e, comme on dit dés fois, par 'emp'e, i' a di' à Ti-Jean, i' a dit : « Vot' navir' qu' vous étié' à bord, i' a dit, i' és-tu aussi bon comm' c'ui-lâ ?

— Ti-Jean di' oui, i' ést à peu pras d' la minm' grosseur ! »

P'is lâ, b'en, i' voula' amancher son histoère, comm' de raison, pou' pâs s' fér' déclârer. Fa't que, i' a dit : « I' ést à peu pras d' la minm' grosseur. I' a dit, on a pèri v'lâ que'qu's jours, i' a dit, dan enn' gross' tempêt' qu'on a eue ; i' a dit, on a pèri. I' y a 'ien qu' moé p'is ma femm' qui â resté survivants. »

Fa't que, le maît' s'ést mi' à gu'i fér' vésiter l' navire, p'is gu'i d'mandé' 'oèr si c'éta' à peu pras comm' le sien, p'is quiens b'en, tout's sort's de choses, Ti-Jean réponda' oui. Fa't qu'in moment donné, quand i's sont v'nus su' l' devant du vaisseau, le promier maît' gu'i a d'mandé, i' a di' à Ti-Jean, i' a dit : « La coqu' de vot' vaisseau, i' a dit, éta's-tu à peu pras la minm' shép' [shape][26], i' a dit, qu' cell'-lâ, à peu pras ? Çâ, i' dit, c'st in vaisseau qui vâ b'en, i' dit, à 'a voèle, p'i' i' dit, qui navigu' très bien, p'i' à pârt d' çâ, qui ést d' vitess' p'is qui vâ vite. »

Ti-Jean s'ést penché par d'ssu' 'a liss' du vaisseau, pour (e)r'garder la coqu' du vaisseau pour gu'i répond'e, comm' de raison. En s' penchant d' minme, le maît' gu'i â ramâssé 'és pieds, p'is touk ! i' l'â dompé [dump][27] à l'eau !

Fa't que... lâ, Ti-Jean sava't nager comme in poèsson, par 'emp'e. Lâ, Ti-Jean a vu qu' c'éta' in tour qu'i' gu'i ava't joué ; c'éta't pour(e) l' fair' pèrir, se débarrasser d' lui. Fa't qu' Ti-Jean s'ést mi' à nager pour suire [suivre] l' vaisseau. Mé' i' a pensé en lui-minme : « C'ést impossib'e, i' a dit, m'en vâs... jama's d' ma vie que j' pourrai suire l' vaisseau p'is jama's j' viendrai à prend' terre, p'is m' âs v'nir êt' épuisé p'is... » Lâ, Ti-Jean a pri' in aut' course[28] à 'a nage, p'is... Mé' quand i' â 'té j'té à l'eau, i' a attendu [entendu] tomber que'qu' chose à côté d' lui, i' s'ést r'viré d' bord pour r'garder quo' c'ést qu' c'éta't. C'éta't son chien, i' a sauté à l'eau en arguiér' de lui, p'is l' chien nâgea' à côté d' lui. Ti-Jean s'ést mi' à dire à son chien : « Ça bon, i' a dit, puisqu'i' dit, tu m'accompagne' encore, i' a dit, asseillons [essayons] d' gâgner terre à

26. *Shape* (angl.) : Forme, modèle.
27. *Dump* [to] (angl.) : Basculer, jeter.
28. *Course* : Terme de marine ; déplacement d'un navire dans telle direction.

que'qu' pârt, je l' sé's pâs ! » Ti-Jean voya't pâs d' terre à null' pârt, i' voya't pâs d' terre à null' pârt. 'Ta'ent b'en loin du rivage, Ti-Jean dit : « Si on peut tenir jusqu'au bout', i' dit, p't-êt' qu'on frapp'râ terre, i' a dit, j' sé's pâs. En tou' 'és câs, i' dit, asseyons ! »

L' chien 'ta' à côté d' lui, p'is nagea't ; p'is temps en temps, i' se r'posa't —Ti-Jean sava't b'en nâger — i' se r'posa't, p'i' i' parla' à son chien, p'is quand qu'i' éta't r'posé, b'en, i' nagea' encôre in escousse, p'is... Ti-Jean a nagé d' minme enn' partie d' la journée, p'i' enn' partie d' la nuit'. Ti-Jean ést v'nu qu'i' éta' assé' épuisé, assez fatiquié, la faim... p'is qu'i' ava't qués'ment p'us d' force à s' grouillé' 'és brâs p'i' 'és jambes. Temps en temps, i' donna't juss' pour maint'nir su' l'eau, p'is c'ést tout'. I' éta't rendu qu'i' pouva't p'us. Ti-Jean di' à son chien, i' dit : « On vâ mourir, on vâ périr çartain ! I' a dit, lâ, i' dit, j' peux p'us, j' peux p'u' aller p'us loin ! »

Mé' Ti-Jean, tant loin qu'i' pouva' 'oèr en avant d' lui, i' 'oèya't comm' si ç' ava' 'té la terr' qu'i' 'oèya't lâ. Fa't que... ça l'a encouragé in peu : i' f'sa' dés efforts pour asseillé' [essayer] à aller p'us loin, mé' impossib'e ! Trop fatiquié, tro' épuisé, p'is la faim...

Fa't que... in moment donné, Ti-Jean a tombé comme dans l' côмâ, comm' tombé sans connaissanç' par la fatiqu', puis... i' sé't pâs quo' c' qu'i' 'n ést d'venu. I' s'ést aparçu, quand i' s'ést ouvert lés yeux, qu' son chien l'ava't par lés ch'feux [cheveux], p'is l' chien nâgea't, p'i' i' arriva' à terre. C'éta't l' jour encôre. L' saleil chauffa't, i' éta't d' bonne heure. D'apras c' qu'i' pouva' 'oèr, l' chien l'ava't traîné enn' partie d' la nuit'. Depuis qu'i' ava't pardu connaissance, l' chien, c'ést l' chien qui l' traîna't, p'is l' chien ava't nagé avec lui, enn' partie d' la nuit' de minme.

C' fa't que... i' s'ést en v'nu jusqu'à terre. Lâ, rendu à terre, lâ, Ti-Jean s'ést traîné su' l' rivage, du mieux qu'i' a pu ; i' s'ést r'posé comm' faut, p'is lâ, au saleil, b'en, ça l' l'â réchauffé, ça l' l'â ranimé in peu. Quand i' a 'té b'en ranimé, p'is b'en r'posé, i' s'ést déshabillé, i' a étendu son ling' su' l' sâb' [sable] chaud, fa't chésser [sécher] son linge, p'is lâ, s'ést mi' à r'garder. I' y ava't dés bâtiss's pâs loin de d' lâ ; i' 'oèya't du monde, i' 'és r'connaissa't pâs, c'ta't... c'ta' enn' plaç' qui... pour lui, qu'i' ava't jama's vue.

Fa't qu'i' pensa't te'jou' à 'a princesse, à 'a princess' Bell'-Flore, quo' c'ést qu'i' 'n éta't d'venu ? Lâ, Ti-Jean a pâssé 'a journée lâ, su' l' rivage ; s'en alla't. I' â gagné terre in peu, i' a ramâssé dés fru'tag's qu'i' y ava't du long d' terre, i' a mangé in peu dés fru'tag's pour s' maint'nir, i' a mangé in peu, ça... s'ôté' 'a faim in peu, puis, i' â resté su' l' rivage. Lâ, i' pensa' à tout's sort's de chos's de quoi c' qu'i' alla't fére, p'i' où c' qu'i' alla' aller, b'en dés chos's gu'i passa'ent par la tête.

Fa't que... le soèr, à 'a brunante, Ti-Jean 'ta' encôr' lâ. I' ava't pâs grouillé d' sa place, p'i' i' ava't pâs 'té à null' pârt. Le chien s'ést mi' à s' prom'ner su' l' rivage. I' sila't [siler][29] p'i' i' r'garda' au large, l' chien r'garda' au large, p'is l' chien sila't.

29. *Siler* : Se lamenter, gémir, faire entendre un son sifflant.

Ti-Jean trouva't çâ curgieu' in peu. I' a dit : « Mon chien, i' dit, i' â que' chose, i' sent que'qu' chose ou b'en don d' l'eau gu'i â rentré dan 'és areilles, p'i' i' ést troublé, je l' sé's pâs quoi c' qu'i' peu' a'oèr ! » Temps en temps, l' chien v'na't trouver Ti-Jean, p'i' i' gu'i licha' 'és mains, p'i' i' r'parta' à 'a course, i' s'en alla' au bord de l'eau, p'is lâ, i' sila't, p'is temps en temps, i' lâcha' in japp' [jappement]. Ti-Jean dit : « I' y a que'qu' chos' qui vâ pâs ! » Ti-Jean ava't beau r'garder tant loin qu'i' pouva' 'oèr su' 'a mer, mé' i' 'oèya't r'guien, abso'ument r'guien. L' chien v'na't p'i' i' s' prom'na' au large, au bord de l'eau, p'i' i' r'vena't trouver Ti-Jean, p'i' i' jappa't, p'i' i' sauta' en l'air, p'i' ah !...

Fa't qu'in moment donné, Ti-Jean a di' à son chien, i' dit : « Vâs-y ! Si tu veux gu'y eller, vâs-y ! Si tu 'oés que'qu' chose, vâs-y ! » L' chien saute à 'a nage encor' p'is saute à 'a mer, p'i' i' a parti à 'a nage. Tant loin qu' Ti-Jean a vu l' chien aller, i' a pardu l' chien à 'a mer, i' voé't... i' voèya't p'us l' chien. Bon ! Lâ, Ti-Jean s'st assis su' l' rivage, i' dit : « J'ai fait' in beau coup ! Lâ, j'ai pardu mon chien, i' a dit, là j' su's tout fin seul, par 'emp'e. J'ava' 'ien qu' mon chien pour me r'consoler, p'i' i' a dit, lâ, j' l'ai pardu ! » I' s'ést mi' à app'ler son chien, à l' siffler, p'i' à l'app'ler, p'i' à l' crier p'is l'impossib'e, i' voya't p'us r'guien. Lâ, Ti-Jean s'ést assis su' l' rivage, b'en découragé. La nuit' a pris. Lâ, i' sava't pâs si i' alla' aller gâgner, asseyé' à gâgné' enn' bâtisse, où c' qu'i' y ava't du monde, pour coucher, p'is manger, ou b'en don... Mé', i' a to'jour' espéranç' qu' son chien r'vienne. Ti-Jean pense en lui-minme : « Mon chien vâ r'venir ! Pour moé, c'st impossib'e, mon chien, c'st in idée qu'i' gu'i â pris, p'is p'-êt' de l'eau qu'i' gu'i a fait' çâ... Mon chien vâ r'venir ! » Te'jour' espéranç' qu' son chien r'vienne.

Mé', Ti-Jean ést pri' écitte. I' fa't b'en noèr, beau clair de lun' par 'hemp'e, Ti-Jean ést assis su' l' rivage, p'is tant loin qu'i' peu' 'oèr dan 'a noèrceur su' 'a mer, i' voét r'guien, abso'ument r'guien. I' 'oya't pâ' abso'ument b'en loin non plus, mé'...

Fa't qu'in moment donné, Ti-Jean s'ést l'vé, i' a dit : « J' peux pâs pâssé' 'a nuit' écitte, c'st impossib'e ! Faut que j'asseille [essaie] à gâgné' enn' bâtisse à que'qu' pârt pour coucher p'i' a'oèr à manger, p'is... »

Fa't que... Ti-Jean éta't d'bout' su' l' rivage, 'ta' apras pensé' où c' qu'i' alla' aller, p'i' i' r'gardé't [regardait] lés bâtisses, 'oèr quel bord qu'i' alla't prend'e ; temps en temps, i' j'ta' in coup d'œil su' 'a mer.

Tout d'in coup, pâs loin du rivage, i' voét v'nir in... que'qu' chos' qui sort, comme in morceau d' boâs mort qu'i' 'ta't su' l'eau. Ti-Jean s' ma' à r'garder p'i' i' s'approch' de l'eau. I' r'garde, c'ést son chien qui s'en vient, p'is son chien s'en vient, p'i' i' a que'qu' chos' qu'i' traîne. I' a dit : « D'mand'-moé don quo' c'ést qu' c'ést... ? » Lâ, i' r'conna't son chien encôre. I' dit : « D'mand'-moé don, i' dit, quoi c'ést qu' mon chien peut traîner, lâ, c' qu'i' peu' a'oèr lâ ? J' peux pâs croèr' qu' c'ést du monde, j'éta's t'ut seul ! P'is si i' y ava' eu du monde avec moé, i' s'ra't pèri çartain, parç' que moé, j'a'ra's pèri si c' ava't pâ' été d' mon chien, j' sé's b'en, j'a'ra's pèri ! »

Fa't que... attend, i' attend cinq, six menutes, peut-êt' dix menutes. D'in coup, l' chien arrive au rivage, c'ést un' parsonne ! C'ést la princess' qu'i' ava't par lés ch'feux, elle itou, p'i' i' l'emm'na' au rivage.

Ti-Jean s'en vâ, ramâss' la princesse ; 'a ést sans connaissance, par 'emp'e, pâs d' connaissanç' pâ'-en-tout'. La mont' dans sés brâs su' l' sâb'e, l' sâb'e ést encôre assez chaud. La nuit', la nuit d'été qu' éta't chaude itou. Lâ, il l'a fa't r'venir ; princess' Bell'-Flore, 'a r'prend connaissance, 'a s' ranime elle itou. 'A dit : « C'ést toé, Ti-Jean ?

— I' a di' oui, c'ést moé ! B'en, i' dit, comment ça s' fa't, i' a dit, c'ést toé, p'i' i' a dit, ça f'sa't t'oâs jours que j' t'ai pâs vue à bord du navire ; j' sava's pâs dans quel coin qu' t' éta's, j' t'ai charchée, p'i' i' a dit, j' te trouva's pâs ! I' dit, in moment donné, b'en, moé, j'ai 'té j'té à 'a mer par(e) l' maît' du bateau. J' pensa's b'en d' pèrir moé 'tou. Mon chien m'â emm'né icitte. P'is, i' a dit, toé, b'en, i' dit, t' éta' à bord du vaisseau. Quoi c'ést qu' t' âs fait' ? As-tu... t' és-tu j'tée à l'eau ?

— 'A dit, non ! Moé, 'a dit, quant' j'ai vu qu' 'a dit, ça f'sa't t'oâs jours que j' t'ava's pâs vu moé 'tou, p'is qu' j'ai su qu' t' ava's disparu, t' ava's 'té j'té' à 'a mer... I' m' â rapporté d'abord qu' t' ava' tombé à 'a mer, t' éta's disparu. 'A dit, j'ai prié la Saint' Viarge, 'a dit, presque jour et nuit' pour a'oèr enn' tempêt' pour fér' pèrir(e) l' vaisseau, pèrir moé-minme, p'is pèrir tout c' qu'i' y ava't lâ, fér' tout' caler [30] çâ, 'a dit, au fond d' la mer. Jama's, 'a dit, qu' j'a'ra's... j'a'ra's voulu resté' à bord de c' navir'-lâ. Ah ! c' 'ta' in navire, 'a dit, c'ta' enn' gagn' [gang] de bandits, de voleurs, 'a dit, p'i' 'a dit, j' voula's pâs resté' à bord de çâ. P'is, 'a dit, j'ai prié' a Saint' Vierge, jour et nuit', 'a dit, pour qu'i' vienne enn' tempête assez terrib'e, p' fér' pèrir l' vaisseau. 'A dit, c'ést c' qu'i' m'â... c'ést c' qu'i' â arrivé itou. 'A dit, on â pri' enn' tempête assez terrib' que l' vaisseau a pèri, tout c' qu'i' y avè' à bord. P'is, 'a dit, moé, 'a dit, j'ai resté su' in panneau, 'a dit, in débris du vaisseau, 'a dit, là-d'ssus, j' me su's t'nue là-d'ssus tant qu' j'ai... aussi longtemps qu' j'ai pu que — peut-êt' toute un' journée — j'ai féni que j' 'ta's trop fatiquiée moé 'tou, j'ai pardu connaissance ; j'ai tombé à 'a mer, je l' sé's pâs trop c' qui ést arrivé, p'i' 'a dit, lâ, j' me réveille, p'i' 'a dit, tu m' dis qu' c'ést ton chien qui m'a ram'née.

— I' a di' oui, c'ést mon chien qui t'â emm'née, p'i' i' t'â fait' comme i' m'a fait' ; i' t'a pris par lés ch'feux, p'i' i' a nagé jusqu'au temps qu'i' seill' [soit] rendu écitt' su' l' rivage avec moé.

— Lâ, 'a dit, on ést encôr' rassemblé tou' 'és deux ! »

Fa't qu'i' ont rajué d' pâssé' 'a nuit' tou' 'és deux su' l' rivage. La princesse a fait' chesser sés vêt'ments, elle itou, son linge, 'a s'ést r-habillée, p'is l' lend'mon matin, quand 'a a eu toute r'gardé çâ, 'a di' à Ti-Jean, 'a dit : « Sé's-tu où c' qu'on ést rendu ?

— I' a dit, non, je l' sé's pâ' où c' qu'on ést rendu.

30. *Caler* : Enfoncer.

— B'en, 'a dit, on ést rendu justemen à 'a vill' de mon pére ! On ést rendu pâs loin d' che' nous ! 'A dit, à c'tte heure, 'a dit, quoi c'ést qu' t' âs décidé ?

— B'en, hier au soèr, j'ava's décidé d' gâgner, i' dit, enn' maison, i' a dit, pour coucher, hier au soèr, p'is manger, m' fér' denné' à manger p'is coucher lâ. J' sava's pâ' où c' que j'éta's rendu ; j' me su's pâs r'connu pâ'-en-tout'. Lâ, i' dit, j' sé's pâ' où c' que j'a'ra's frappé.

— 'A dit, lâ, on ést rendu, p'i' 'a dit, sé's-tu où c' qu'on vâ aller ?

— I' dit, non, je l' sé's pâs !

— B'en, 'a dit, on vâ aller... 'A dit, i' y a in vieux, 'a dit, qui resta' en arguiér' du château quand o' ést parti d'écitte, in vieux p'i' enn' vieill' qui resta' ensemb'e, qui ava'ent pâs d'enfant. I' éta'ent très pauv's. Quand j'éta's chez nous, 'a dit, c'ést moé qu'i' leu' châria' à manger du château p'is d' l'argent. I' 'n â peut-êt' un qui ést mort, p'i' 'a dit, çartain'ment qui doét 'n a'oèr un d' vivan encôre. On vâ aller lâ. On vâ s' fér' denné' à manger. 'A dit, i's doève' avoèr à mangé' in peu, s' fér' donné' à manger, p'i' 'a dit, on vâ... on vâ se r'poser comm' faut. On vâ s' coucher p'i' on vâ se r'poser p'i' on vâ dormir, p'i' 'a dit, quand on s'râ b'en r'posé qu'on a'râ b'en dormi, b'en mangé, 'a dit, on gu'irâ che' nous, voèr mon père. P'i' 'a dit, lâ, si i' veut nous fér' disparaît' tou' 'és deux, 'a dit, i' l' f'râ. Lâ, c' fa' assez longtemps qu'on a d' la misér' p'i' 'a dit, ça fa' assez longtemps qu' ça dure ! On fénirâ çâ lâ !

— Ti-Jean dit, c' correck ! »

C' fa't qu'il' ont 'té su' l' vieux. I' on arrivé, i' ont frappé à 'a porte. C'é' 'a vieill' qui leu's a rouvert la porte. Quant' la vieille a rouvert la porte, 'a dit : « Comment, toé, Bell'-Flore ? 'A dit, on â attendu dir' qu' t'éta's pèri, qu' t'ava's 'té dévorée par lés animaux, 'a dit, par lés bêt's féroces. Quand i's t'ont lâchée su' l'île, 'a dit, lés bêt's féroç's t'ava'ent dévorée p'i' i's n'ava'ent pâ' eu assez seul'ment, 'a dit, pour 'n a'oèr checun in morceau. P'i' 'a dit, c'ést toé, 'a dit, és-tu morte ou vivante ?

— 'A dit, j' su's b'en vivante. Ceux qui vous ont dit çâ, 'a dit, c'ést dés menteurs !

— P'i' 'a dit, toé, Ti-Jean, 'a dit, i' ont trouvé ta... ta... ton embârcâtion, 'a dit, v'lâ pâs b'en longtemps, que'qu's jours, écitte, 'a terri pâ' abso'ument loin d'écitte. 'A dit, j' sé's, i' ont trouvé ton embârcâtion. I's sava'ent qu' c'éta' à toé, parç' ton nom été' écri' apras l'embarcâtion. P'i' 'a dit, i' ont trouvé ton embarcâtion, p'i' i' ont dit qu' t' éta's pèri en mer. P'i' 'a dit, t' és pâs pèri ?

— I' a dit, non, j' pâs pèri !

— La princess' dit, non, 'a dit, 'a vieille, 'a dit, quo' c' que l' bon Dieu garde, ést b'en gardé ! 'A dit, i' nous a gardés l'un à l'aut'e. 'A dit, su' l'îl' qu'i's m'on [ont] envoyée, 'a dit, Ti-Jean ést v'nu lâ. Dieu l'â... Dieu l'â conduit lâ ; i' ést v'nu m' trouver. On a parti de c'tte îl'-lâ, p'i' 'a dit, aujo'rd'hui, on ést rendu icitte, encor' tou' 'és deux. 'A dit, c'ést l' bon Dieu qui a voulu qu'on s' réunisse encôre enn' foi'

écitte. P'i' 'a dit, lâ, on s'ést en v'nu pour se r'poser, dormir in peu, p'is manger. 'A di' à 'a vieille, âs-tu à mangé' à m' denner ?

— Ma pauv' 'tit' fille, 'a dit, i' nous ress' encôr' d' la bouillie, d' la bouillie au la' [lait], 'a dit, d'à matin. C'ést tout c' que j' peux t' donner. L' vieux, 'a dit, i' vâ arriver, par 'zemp'e, 'a dit, i' ést allé au château che' vous pour a'oèr à manger, lâ, p'i' 'a dit, i' vâ l'emporter tantôt. I' vâ p't-êt' arriver, p'i' 'a dit, on vâ a'oèr à mangé' en masse ; tu pourrâs manger mieux qu' çâ !

— La princess' dit, en tou' 'és câs, donnez-nous çâ, 'a dit, pour à c'tte heur', p'i' 'a dit, donnez-nous dés chamb's pour(e) s' coucher, p'i' ensuite, 'a dit, on verra c' qu'on â à fére ! »

C' fa't qu' la vieille y 'eux â denné d' la bouillie, p'i' i' ont mangé d' la bouillie in peu. P'i' apras çâ, à y 'eux â denné checun enn' chamb' pour(e) s' coucher. Ti-Jean s'ést couché dans sa chamb'e, la princesse aussi, p'i' i' ont dormi.

Mé' la princess' dorma't pâs fort. 'A dorma't, 'a éta't te'jour' inquiète. Ti-Jean, lui, s'st endormi ; i' a dormi comme enn' bûche, tombé endormi comme enn' bûche.

C' fa't que... pendant c' temps-lâ, le vieu' a arrivé, le vieu' arrivé' a'ec enn' brassée d' provisions dan 'és brâs, a'ec lés brâs chargés, b'en durs. La vieill' s'ést mi' à le r'garder, 'a dit : « Où c' t' âs tout pris çâ, cés provisions-lâ ? Le roè a pâs l'habitud' d'a'oèr si bon cœur que çâ ! 'A a denné... 'a dit, i' t' denne in peu d' provisions mé', 'a dit, lâ tu 'n âs, 'a dit, pour qués'men in moâ' à nô's [nous] deux, 'a dit, 'a charg' que t' âs lâ ! Le roè a habitud' qu'i' t'en donne, mé' pâs tant qu' çâ à 'a fois.

— Mé' 'a dit [i' dit], lâ, i' dit, c'ést pâ' 'a minm' chose ; i' dit, lâ, aujo'rd'hui, i' a dit, c' pâ' abso'umen 'a minm' chose.

— 'A dit, quoi c'ést qu'i' â ?

— B'en, i' a dit, aujo'rd'hui, i' a dit, le roè sé't qu' Ti-Jean ést arrivé écitte, p'i' i' a dit, i' m'â promis que si j' détruisa's Ti-Jean, i' a dit, que j'a'ra' enn' fortune, i' m' paiera' enn' récompense épouvantab'e, enn' gross' récompense, d' l'argent tant qu' j'en voudrai pour rajuer nos jours, la vieille ! P'i' i' dit, on rest'ra' p'us dans not' cabane, on vâ a'oèr enn' bell' maison, enn' belle... le roi m'â tout promis çâ si j' détruisa's Ti-Jean ! »

La vieill' s'ést mi' à rire, 'a dit : « Qui c'ést qui t'â dit çâ qu' Ti-Jean éta' écitte.

— B'en, i' a dit, m' âs te l' dire ! I' a dit, le professeur gu'i a dit, lui, i' ont trouvé la barqu' de Ti-Jean. I' ont pensé qu'i' éta't pèri. Fa't... hier au soèr, i' on eu connaissanç' que Ti-Jean éta't su' 'a grève. Que'qu'un 'n on eu connaissance. Ils l'ont r'connu. I' éta't su' l' rivage. I' â couché su' l' rivage. »

Fa't que... i' a dit, la vieille 'a dit, 'a dit : « T' és pâs fou ? 'A dit, on ést pâs pour fér' mourir, 'a dit, Ti-Jean, p'i' 'a dit, la princess' Bell'-Flore, ell' qui nous â tan édés [aidés] ! P'i' 'a dit, l' temps qu' 'a éta' écitte au château, 'a dit, qui nous a tant porté à

manger, d' l'argent, 'a dit, quand on 'n â eu besoin, p'i' 'a dit, aujo'rd'hui, à caus' que le roè t' promè' enn' récompense, 'a dit, tu vâs fér' mourir Ti-Jean ?

— I' a di' oui, i' dit, quo' c'ést qu' tu veux fére ? I' dit, faut... fau' abso'ument ! I' dit, on ést vieux, p'is moé, j' p'us capab' travailler, j' p'us capab' de r'guien fére ! »

Fa't que, i' a affilé in grand couteau qu'i' ava't, p'i' i' a monté, comme on dira' au gregnier [grenier], n'us aut's, pour aller tuer p'tit Jean. Quo' c'ést qui l'â attendu su' l' bord, c'éta' 'a princess' Bell'-Flor' qui l'attenda't, qui souria't. P'is lâ, quant' le vieux l'â vue, ça l' l'â surpri' in p'tit peu. I' pensa't qu' 'a dorma't, elle itou. 'A di' au vieux, 'a dit : « Où c' que vous allez ?

— B'en, i' dit, où c' que j' vâs, i' dit ? »

Lâ, ç'a l' l'â gêné in p'tit peu. « Où c' que j' vâs ? I' dit, j' vâs pour détruir' Ti-Jean !

— 'A dit, pourquoi c' que vous voulez l' détruire ? 'A dit, i' vous a-t-i' fa't du mal ?

— I' a dit, non ; mé' i' a dit, tu sé's, Bell'-Flore, i' a dit, que ton pér' m'â promi' enn' récompense, d' l'argent, p'i' i' dit, m' fér' viv'e, p'i' i' dit, i' m' â promis b'en dés choses, p'i' i' a dit, lâ, on ést vieux, n'us aut's, tou' 'és deux, moé p'is ma femme, p'i' i' a dit, on finira't nos jours dans l' bonheur. Parç' que si j' détruis pâs Ti-Jean, b'en i' dit, ça s'râ pâ' à minm' chose. Ton pér' vâ m' haïr, i' a dit, i' vâ m' détester, i' a dit, i' vâ, minme i' vâ... p't-êt' i' dit, m'emm'ner, i' dit, à 'a famine, à 'a mort minme. T' sé's qu'in roè, i' dit, t' sé's, qu' quand i' veu' a'oèr que'qu' chose, p'i' il l'â pâs, b'en, i' a dit...

— La princess' Bell'-Flore 'a di' oui ! J' sé's b'en tout çâ, 'a dit, j' comprends b'en tout çâ, 'a dit, mé' la princess' Bell'-Flore, 'a dit, quand que, 'a dit, j'éta' icitte au château, moé, que j' vous châria' à manger, que j' vous emporta's d' l'argent, p'is j' vous f'sa's viv' à r'guien fére, comm' vous êt's lâ, dans vot' p'tit' maison, c' correck, mé', 'a dit, vous viviez heureux, p'i' 'a dit, j' vous emporta's d' l'argent, à manger tant qu' vous voula's. P'i' 'a dit, lâ, 'a dit, vous allez v'nir, 'a dit, tuer p'tit Jean pour enn' chos' semblab'e ? 'A dit, si j' vous f'sa's, 'a minm' chose, moé, à l'av'nir, encore, vous emporter d' l'argent, vous emporter d' quoi à manger, vous donner tout c' que vous avez besoin, 'a dit, s'ra'-vous pra' [prêt] à... fér' mourir Ti-Jean, 'a dit, lâ ?

— Ah ! i' a dit, non. I' a dit, princesse, j' su's pâs pra' pâ'-en-tout' !

— B'en, 'a dit, laissez-lé tranquille, p'i' 'a dit, j' vous f'rai çâ, moé 'tou, à l'av'nir, comm' j' l'ai fait', 'a dit, quand j'éta's che' nous ! »

Fa't qu' lâ, le vieu' a r'viré d' bord, puis, i' s'ést en r'tourné. Lâ, la vieill' s'ést mi' à rir' de lui in 'tit peu, 'a dit : « T' âs pâs fait' quoi c'ést qu' tu voula's fére ?

— I' a dit, non ; c'ést impossib'e ! Pour moé, p'tit Jean je l' haïs pâs, p'i' i' a dit, j' voudra's pâs, i' a dit, l' fér' mourir par plaisir. La princess' Bell'-Flore, elle,

m' proma' 'a minm' chose, p'i' i' dit, alle â 'té assez bonn' pour n'us aut'es, i' dit, que j' peux pâs r'fusé' enn' chos' semblab'e. P'i' i' a dit, j' sé's qu' 'a vâ l' fére. Fa't qu'i' a dit, 'a vieille, i' a dit, j' peux pâs fér' çâ ! »

Fa't qu' lâ, Bell'-Flore, la princess' Bell'-Flore a 'té raveiller Ti-Jean. Sont l'vés tou' 'és deux, i' ont descendu, lâ, l' vieux leu's â denné à manger. I' ava' à mangé' en masse, i' 'n ava' emporté d' là-bâs. Fa't que... i' ont mangé tout' la gang, p'is lâ, la princess' Bell'-Flore 'a di' à Ti-Jean : « À c'tte heure, 'a dit, i' y â enn' chose à fére. Lâ, tout probab'e, 'a dit, qu'on vâ mourir tou' 'és deux ; c'st à peu pras çartain. B'en, 'a dit, fau' allé' 'oèr not' pére, fau' allé' 'oèr mon pére à moé, p'i' on vâ s' présenter tou' 'és deu' à lui, p'i' 'a dit, on vâ gu'i d'mander l' consent'ment d' mariage ou la mort tou' 'és deux, soé' [soit] in ou l'aut'e. 'A dit, pour moé, on â assé' eu d' misére à v'nir jusqu'à c'tte heure, on â assé' eu d' troub'e [31], 'a dit, faut... fau' a'oèr in bout à çâ !

— Ti-Jean di' oui.

— La promiére... la prochaine... la promiére affér' que t' â' à fére, 'a dit, c'ést d'allé' 'oèr tés parents, ton pér' toé 'tou, t' âs ta mére, t' âs tés sœurs, t' âs tés fréres, tu vâ' allé' 'oèr tés parents, leu' rend' visit' p'i' 'a dit, quand tu s'râs r'venu de d' lâ, 'a dit, on gu'irâ chez nous, on gu'irâ' 'oèr mon pére.

— Ti-Jean di' oui ! I' a dit, j' su's b'en d' ton idée ! »

Fa't que, tandis c' temps-lâ, le professeur, lui, qui ava' assèyé de détruir' Ti-Jean, qui ava' attendu [entendu] parler dés nouvell's que Ti-Jean éta't terri su' l' rivage, lui 'tou, i' ava't tout attendu parler d' çâ. Sa mârraine éta' enn' tireus' de cartes, enn' tireus' d'harescope [horoscope], i' a pensé à d'allé' 'oèr sa mârraine. Alle éta' in peu sorciére itou ; i' a pensé d'allé' 'oèr sa mârrain' pour 'oèr quoi c'ést qu' Ti-Jean alla't fére, 'oèr si i' éta't... p'i' i' sava't minm' le bout' que le roè ava' amanché a'ecque le vieux pêcheur qu'i' y ava't lâ, lâ, 'oèr si Ti-Jean éta't mor' ou si i' éta' encôr' vivant. P'i' i' s'ést greillé lui 'tou, p'i' i' a 'té 'oèr sa mârrain' fér' tiré' aux cartes, fér' tirer l'horescope.

C' fa't que... sa mârrain' gu'i â tiré l'horescop' pour lui, comm' de raison, lâ, le professeur, lâ. 'A dit : « Ti-Jean ést pâs mort, p'i' 'a dit, i' mourrâ pâs ! 'A dit, i' vâ s' sauvé' 'a vie encôre. P'is le vieux l'â pâs tué, l'â pâs détruit.

— I' a di' à sa mârraine, i' a dit, comment c' que m' âs fér' pour le détruire, comment c' que m' âs fér' pour le... l'effacer ? »

I' pensa't te'jour' à 'a princesse, lui 'tou. I' aima' 'a princesse, p'i' i' pensa't de l'épouser. I' a dit : « Comment c' que m' âs fére ?

— B'en, 'a dit, i' â juss' in moèyen. 'A dit, j' peux t' donné' in moyen, 'a di' au professeur. 'A dit, m' âs t'emmorphosé en lguion [lion]. 'A dit, lui, 'a dit, i' vâ 'oèr sés parents aujo'rd'hui, lâ. 'A dit, tu sé's quell' rout' qu'i' prend, p'i' 'a dit, tu sé' où

31. *Trouble* (angl.) : Soucis, malheurs.

c' que le farmier du roi ress', c'ést un enfant du farmier, c'st un... p'i' 'a dit, i' vâ' allé' 'oèr son pér' p'is sa mére, m' âs t'emmorphosé en lguion, tu vâ' aller t' cacher l' long du ch'min. Quand i' pâss'râ su' ton pâssage, b'en, t' en f'râs quoi c'ést qu' tu voudrâs. In lguion cont'e in homme, 'a dit, tu sé's que c'ést pâs grave. B'en, tu f'râs quoi c'ést qu' tu voudrâ' avec. En étan en lguion, tu peux l' dévorer, si tu veux.

— I' a di' oui ; i' a dit, ah ! i' a di' à sa mârraine, j' vous paierai, i' a dit, enn' gross' récompense, si vous voulez m' fére enn' chos' de minme. Lâ, j' m'en débarrass'ra's moé-minme, p'is j'en s'ra's sûr qu'i' ést p'us lâ, qu'i' ést disparu.

— Fa't que... 'a dit, c' correck ! Fa't que, 'a dit, tu t'en irâ' aupras de... su' 'a route, lâ, p'i' 'a dit, enn' fois rendu lâ, tu s'râ' en lion ! »

Ti-Jean sava't pâs tout's cés choses-lâ, lui non plus ; c'éta't tout en déhors de lui. Fa't que... Ti-Jean a parti, l' matin, pour allé' 'oèr son pér' p'is sa mére. I' â 'té 'oèr son pér' p'is sa mére. Quand i' s'ést en-r'venu — i' éta' avec son chien comm' d'habitude — quand i' s'ést en-r'venu, in lion a sauté dans l' milguieu d' la route, en faç' de lui. P'is lâ, lâ, Ti-Jean la pêur l'â pri' in p'tit peu. Son chien éta't près d' lui. Ti-Jean s'ést raculé in p'tit peu, mais le lguion sauta't p'i' i' gronda't, p'i' i' f'sa't tout's sort's de chos's devant lui. Ti-Jean éta't... ava' enn' pêur, enn' pêur atroce. Fa't que le chien, mais le chien éta't te'jours pra' à s' lancer su' lguion. Ti-Jean pensa' en lui-minme : « C'ést impossib'e ! Un chien lutter contre in lguion, c'ést impossib'e ! C'ést... i' a pâs d'égalité là-d'dans ! » Mais, m' âs dir' comme on dit dés fois, quand on n'â pâs c' qu'on veut, on prend c' qu'on peut. Pour sauver du temps, i' â féni par dire à son chien : « Vâs-y ! » En disan au chien « vâs-y ! », l' chien s'ést lancé su' le lguion p'is lâ, la chicane a pris, la bataille a pris. Le chien ést v'nu à bout de prend' le lion à 'a gorge. P'is lâ, lâ, Ti-Jean s'ést... crié't [criait] à son chien : « Quiens b'en, mon chien ! » p'i' i' encouragé't son chien tout l' temps. Quand ça eut fait' à peu pra' in heur' de lutte, le chien a eu l' dessus su' le lguion. Le lguion â resté su' 'a route, étranglé...

Fa't qu' lâ, Ti-Jean a app'lé son chien, p'i' i' s'ést mi' à flatter son chien p'i' i' a trouvé çâ épouvantab'e. C'éta't terrib' pour lui : un chien étranglé' in lguion ! C'éta' enn' chos' qu'i' ava't jama' attendu [entendu] dir' ni ava't jama' attendu parler. I' a dit : « Mon chien, jama's qu'i' s'râ à vend'e ! Jama' i' a'ra' parsonne, i' a pâs d'or au monde, i' a dit, pour v'nir m'ôter mon chien d'icitte. Pour la deuxièm' fois, i' a dit, i' m' sauv' la vie ! »

Fa't qu'i' a... i' a continué sa route, p'i' i' s'ést en-r'tourné trouvé 'a p'tit' princesse. P'is lâ, i' a conté çâ à 'a princess' que son chien ava' étranglé in lguion. « C'st enn' chose, i' a dit, que c'ést pâs croyab'e, mé' i' a dit, c'ést b'en... c'ést b'en réel, c'ést c' qu' ést arrivé. C'st encôr' mon chien, i' dit, qui m'â sauvé 'a vie pour la deuxièm' fois, p'is toé-minme, i' t'â sauvé 'a vie toé 'tou.

— La princesse a di' oui, 'a dit, Ti-Jean, 'a dit, ton chien on vâ l' garder, p'is ça vaut la pein' qu'on l' garde itou ! 'A dit, lâ, i' faut tout' laisser çâ lâ, cés chos's-lâ p'is tout'... c'ést tout's dés chos's d' la vie, 'a dit, c'ést tout' du pâssé. Lâ, i' fau' allé' 'oèr

mon pére, p'i' 'a dit, quand on a'râ vu mon pére, apras, b'en, on vâ 'oèr quoi c' qu'i' vâ s' pâssé' encore. Mé' c'tte fois-lâ, ça s'râ pâs ton chien qui vâ nous sauver. C'tte fois-lâ, ça s'râ pâs ton chien qui vâ v'nir à not' secours ; c'st impossib'e. 'A dit, on vâ aller... »

Fa't qu'i's sont greillés tou' 'és deux, p'i' i' ont parti su' le roè ; i' ont 'té 'oèr l' pér' d' la princesse. I' ont frappé à 'a porte. C'ést enn' sarvant' qui a v'nu leu' rouvrir la porte. La sarvant' connaissa't Ti-Jean, p'i' 'a connaissa't Bell'-Flore ; ça f'sa't longtemps qu' la sarvant' 'ta't lâ. 'A dit : « Toé, Bell'-Flore, t' és t-écitte ?

— 'A dit, 'a dit, 'a di' oui !

— Mé', 'a dit, és-tu morte ou vivante ?

— 'A dit, j' su's b'en vivante !

— Mé', 'a dit, on â attendu dire, te'jours, 'a dit, qu' t'éta's pardue su' l'île, y où c' qu'i's t'ava' envoyée, p'i' 'a dit, on â trouvé, par 'zemp'e, 'a dit, Ti-Jean, on â attendu dir' que Ti-Jean ést r'venu, mé' toé, on 'n n'â jama' attendu parler d' toé !

— 'A dit, c'ést b'en moé, p'i' 'a dit, c'ést b'en p'tit Jean lui 'tou ! Fa't qu' 'a dit, j' veu' 'oèr mon pére ! »

Fa't qu' la sarvante a r'guien d' pressé qu' 'a a 'té dire à son pér' que Bell'-Flore éta't rentrée avec Ti-Jean. Le roè s'ést présenté. Lâ, i's sont j'té' à g'noux tou' 'és deux, Ti-Jean p'is Bell'-Flore, i' ont dit, Bell'-Flore a di' à son pére, 'a dit : « Vous avé' asseyé [essayé] de fér' tout's sort's de chos's que Dieu a voulu fére, p'i' 'a dit, vous avez pâs réussi, à v'nir jusqu'aujo'rd'hui. P'is lâ, 'a dit, on vient vous d'mander, de nou' ôté' 'a vie tou' 'és deu' ou nous réunir tou' 'és deux, pour... 'a dit, si vous l' voulez.

— Fa't qu' le roi a dit, i' a ... plussque [puisque] Dieu vous a gardé' à v'nir jusqu'à c'tte heure, moé, i' a dit, j' peux pâs, i' a dit, défér' cés chos's-lâ. I' a dit, j' vous unis tou' 'és deux, p'i' i' a dit, vous s'rez femme et... femme et mari, femme et homme, lés deux ! »

Fa't qu' lâ, depu's c' temps-lâ, par 'hemp'e, moé, j'ai pâs 'té... j' sé's pâs quoi c' qu'i' s'ést pâssé encore...

4 — L'AIGLE
(ou la lunette merveilleuse)

Une fois, c'était un cultivateur qui avait deux fils, Ti-Jean, âgé de dix-huit ou dix-neuf ans, et Pierre, de vingt-deux ou vingt-trois ans. Les deux travaillaient sur la ferme de leur père.

Un jour, Pierre dit à Ti-Jean : « Moi, je suis assez vieux pour songer à assurer mon avenir ! Jusqu'à présent, j'ai toujours travaillé dans l'intérêt de notre père, il faut maintenant que je pense à moi ! Je vais quitter la maison paternelle !

— Où vas-tu aller ? demande Ti-Jean. Où veux-tu t'en aller ?

— J'irai à l'aventure, dans l'espoir de trouver fortune ! répond Pierre.

— Si tu quittes la ferme, moi aussi, je veux m'en aller ! » s'exclame Ti-Jean.

Ti-Jean passait pour avoir une intelligence assez peu développée. Il n'avait profité d'aucune instruction, privé de l'école comme il l'avait été, et il n'avait aucune expérience des voyages. Le cercle de ses connaissances était plutôt restreint.

La déclaration de Ti-Jean ne provoqua aucun commentaire de la part de Pierre. Il ne s'objecta nullement au projet de son frère, convaincu qu'il s'agissait d'une boutade lancée sans réflexion.

Un soir, Pierre, de retour à la maison, fait part à son père de sa décision de quitter la ferme : « Moi, j'ai l'intention de partir à l'aventure, d'entreprendre des voyages, de chercher fortune, en un mot, de faire comme les autres. Viendra un moment où je me marierai, moi aussi, et je deviendrai cultivateur ou, je ne sais, un homme de métier, si le bon Dieu le veut. De toute façon, il faut que j'aille me changer les idées et préparer mon propre avenir !

— Mon pauvre enfant, tu es assez âgé pour organiser ta propre vie. J'approuve ta décision ! »

Il était inutile de discuter ce point plus longtemps. Le cultivateur n'avait plus droit de s'opposer au départ de Pierre, assez sérieux pour administrer ses propres affaires.

Mais Ti-Jean amorce, à son tour, son plaidoyer : « Moi aussi, je veux tenter l'aventure !

— Toi, rétorque le père, tu peux te tenir coi encore quelque temps ! »

Pour abréger le récit, disons que, au bout de trois jours, le cultivateur donne à Pierre le peu d'argent qu'il avait économisé et y ajoute le don d'un cheval. Le jeune homme fait ses adieux à ses parents, s'élance sur la route sans trop savoir où il va.

Ti-Jean annonce de nouveau à son père sa décision d'imiter Pierre. « Moi aussi, dit Ti-Jean, je m'en vais ! » Les jours suivants, le jeune paysan ne veut plus travailler du tout ; le père le traîne au champ, mais ne peut chasser de la tête de son fils l'idée fixe de tenter l'aventure.

Un soir, le père découragé fait part à sa femme de l'attitude de Ti-Jean. « Si tu voulais tenir compte de mon opinion, dit la femme, tu lui permettrais de quitter la ferme, à lui aussi. Il n'est pas question de lui donner d'héritages ! D'ailleurs, il n'ira pas loin ! Il va faire une brève promenade en ville et ensuite il fera demi-tour pour revenir ici et y vivre en paix. C'est une décision insensée qu'il a prise, continue la maman, et il ne tardera pas à revenir au bon sens. Tu n'as qu'à acquiescer à sa demande ; il ira faire une brève promenade et il nous reviendra ! »

Le père, un soir, dit à Ti-Jean : « Prépare-toi ! Demain matin, tu pourras partir en voyage, toi aussi ! Tu veux t'en aller ? Eh bien ! va-t'en ! » Ti-Jean était au faîte de la satisfaction. Il monte dans le galetas, sous les combles, et se choisit un vieux chapeau de paille, de vieilles culottes et de vieilles chaussures. À cette époque, les gens étaient moins esclaves de la mode qu'aujourd'hui !

À six heures, le lendemain matin, Ti-Jean était prêt à prendre la route. Dans ce temps-là, se lever à six heures, c'était très tôt ! Ce matin-là, Ti-Jean était sur pied, son bagage près de lui. Sa mère lui prépare un sac de galettes, et son père lui donne comme héritage une vieille feuile de tuyau de poêle. C'était un simple geste destiné à lui montrer un peu d'attention. « Tiens ! Ti-Jean, dit le père, voici ton héritage ! Tu n'as presque jamais travaillé, mais je te fais ce cadeau. Cette feuille de tuyau peut parfois t'être utile ! »

Tout bonnement, Ti-Jean prend sa feuille de tuyau sous son bras, attrape son petit sac de galettes, prend la route à pied, et s'éloigne de la maison paternelle. Il marche jusqu'à l'heure de midi. Il dîne, comme tout voyageur, et continue à marcher tout l'après-midi. Le soir, à la nuit tombante, il se prépare une sorte de campement au bord de la forêt et y passe la nuit.

Pierre, monté sur son cheval, avait pris sa propre direction. Un jour, à l'heure du dîner, il s'arrête près d'un petit ruisseau pour y prendre son repas. Pendant qu'il mange, une vieille femme vient s'asseoir près de lui. « Où vas-tu ? lui demande-t-elle.

— Où je vais ? interroge à son tour Pierre, je ne le sais pas moi-même ! J'ai quitté la maison paternelle pour tenter l'aventure, peut-être me trouver une épouse ! Que m'arrivera-t-il ? Je n'en sais rien ! À un certain âge, vous savez, nous avons tous la tendance de faire ce que je fais, je veux dire, penser à nos propres intérêts. Il ne faut pas indéfiniment travailler au profit des parents !

— Ah ! tu agis correctement, Pierre, approuve la vieille visiteuse. À l'âge que tu as, tu fais bien de penser à ton avenir ! Mais, dis, tu n'aurais pas une galette à me donner ? J'ai faim, et il me reste une longue distance à parcourir, moi aussi !

— Je te crois, bonne vieille ; tu as encore une bonne distance à franchir ! Moi, je voyage à cheval depuis deux jours, et je n'ai pas vu une seule habitation. La route est assurément très longue !

— Eh bien ! moi, je n'ai rien à manger, insiste la vieille, et je commence à ressentir la faim !

— Vous me placez passablement dans l'embarras, bonne vieille ; de la nourriture, je n'en ai pas beaucoup, et je ne sais pas si j'aurai à marcher longtemps ! Savez-vous si l'on trouve des terres défrichées à brève distance ? Savez-vous s'il y a des villes dans cette région ?

— Non ; je n'en ai pas aperçu depuis des jours et des jours de marche !

— À ce compte, je ne puis vous ravitailler à même mes provisions, bonne vieille ; je crains d'être bientôt dans votre condition, de n'avoir plus de nourriture, et de mourir de faim dans la forêt !

— Ah ! ah ! reprend la vieille, je ne veux pas t'enlever ta nourriture. Garde-la pour toi ; tu peux en avoir réellement besoin ! »

Pierre ne lui donne pas une seule bouchée de nourriture ; peu après sa conversation avec la visiteuse, le jeune homme remonte à cheval, reprend sa route, et laisse la vieille se diriger dans une autre direction.

Ti-Jean, lui aussi, marchait dans une autre direction. Il suivait un sentier à peine tracé dans la forêt. À cette époque, les routes asphaltées n'existaient pas. Il fallait voyager par des sentiers. Ti-Jean marchait sans trop savoir où il aboutirait.

À midi, lui aussi, il fait comme tout voyageur : il fait halte pour dîner. Il n'avait qu'un petit sac de galettes. Tout à coup, une vieille s'approche du voyageur assez discrètement que Ti-Jean n'en a pas connaissance. « Bonjour, Ti-Jean ! lance la visiteuse.

— Bonjour ! Comment se fait-il que vous, bonne vieille, vous sachiez mon nom ?

— Oui, je te connais certainement ! Tu t'appelles Ti-Jean untel, tu viens de telle région, débite la vieille tout d'un souffle. J'ai souvent passé par chez toi.

— Moi, je ne me souviens pas de vous !

— Je te crois, Ti-Jean ! Tu étais si jeune ! Mais, dis-moi... tu ne pourrais pas me donner une bouchée de nourriture ?

— Ah ! oui, bonne vieille, j'en ai et je vais vous en donner !

— Mais, Ti-Jean, tu n'en as pas beaucoup ! Tu n'as que ce petit sac de galettes ?

— Seulement ces galettes, s'empresse de répondre Ti-Jean, mais quand je n'en aurai plus, je ferai comme vous ! Si je trouve un autre voyageur prêt à m'en donner, j'en profiterai ! Que voulez-vous ? Nous n'avons pas le choix ! Nous allons nous séparer ces quelques galettes, nous en mangerons tout ce que nous pourrons ! Si la faim nous force à tout manger, mangeons tout ! Quand nous aurons tout mangé, nous serons pauvres tous les deux ! Je ne serai pas plus miséreux que vous qui n'avez rien ! Et vous, de votre côté, vous n'en aurez pas plus que moi !

— Ah ! s'écrie la vieille voyageuse, comme tu as bon cœur, Ti-Jean ! Tu m'étonnes grandement ! »

La vieille dame s'assoit à côté de Ti-Jean et se met à grignoter un peu de nourriture ; elle mange très peu. « Mais où vas-tu, Ti-Jean, de ce pas ?

— Où je vais ? Ne me le demandez pas ! Je ne sais pas où je vais ! Je marche... Quand j'arriverai à une ville, je m'arrêterai pour tâcher d'y trouver ma subsistance !

— Mais que fais-tu de cette feuille de tuyau, Ti-Jean ?

— Je ne sais trop ! C'est l'héritage que mon père m'a donné à mon départ de la maison paternelle !

— Mais pourquoi t'a-t-il fait ce cadeau ? demande la vieille.

— Je ne le sais pas. Je ne prévois pas que ce tuyau puisse m'être d'une grande utilité, mais quoi qu'il en soit, c'est un souvenir de mes bons parents ! Mon père m'a fait ce cadeau pour me forcer à me souvenir de lui. Ce cadeau me suit partout et il m'est très cher !

— Oui ! C'est cher, c'est précieux, semble plaisanter la vieille... mais on peut en trouver partout des feuilles de tôle !

— Oui, réplique Ti-Jean, mais elle ne me rappellerait pas la maison paternelle ! Je sais que je puis en trouver ailleurs, mais elle ne viendra pas de mon père !

— Très bien, très bien ! Je te comprends, Ti-Jean ! Si tu le veux, je vais te montrer, moi, comment tirer parti de ta feuille de tuyau ! »

La vieille dame s'empare de la feuille de tuyau, la lève à la hauteur de ses yeux en disant à Ti-Jean : « Tu regarderas dans ce tuyau et tu pourras y consulter l'univers. Tu verras sous tes yeux tout ce qui se passe dans le monde ! Tu n'auras qu'à regarder par le cercle de cette feuille de tôle.

— Hé ! grand-mère, on ne peut voir tout l'univers dans une feuille de tuyau ! s'écrie Ti-Jean.

— Eh bien ! regarde dans ta feuille de tuyau et tu me diras si tu y vois quelque chose ! » de répondre la vieille dame.

Ti-Jean attrape la feuille de tuyau entre ses mains, tourne dans le sens de la longueur et y voit toutes sortes de lieux, des villes, des villages. « Eh bien ! bonne dame, c'est la première fois que je vois tant de choses dans une seule feuille de tuyau !

— Ah ! c'est la première fois ? Garde-la, ta feuille de tuyau ! Elle est précieuse ! Et tu ne sais pas où tu vas ?

— Non, répond Ti-Jean, je n'en sais rien !

— Et tu ne sais pas quelles aventures vont t'arriver ?

— Non ; je n'en sais rien ! Je vous assure que je ne le sais pas !

— Je puis t'annoncer que tu auras beaucoup d'aventures, que tu feras de longs voyages ! Je t'avertis de ne pas perdre courage devant les innombrables tâches qui t'attendent !

— C'est tout à fait possible ! Quoi qu'il en soit, j'ai bien hâte, j'ai bien hâte de sortir de cette forêt !

— Maintenant, continue la vieille, tu ne tarderas guère à sortir de cette forêt. Tu vas parvenir à de grosses villes... Tiens ! j'y pense. Voici un autre petit cadeau. Tu as déjà un souvenir de ton père, prends ceci en souvenir de moi également ! »

La vieille dame remet à Ti-Jean une petite baguette. « Tiens, ajoute-t-elle, quand tu auras de grosses difficultés, tu frapperas trois fois la terre au moyen de cette petite baguette, et je viendrai à ton aide ! Que tu sois n'importe où, fût-ce au centre de la terre, j'irai à ton secours, ou du moins, je pourrai te donner de précieux conseils.

— Ah ! bonne grand-mère, savez-vous que j'ai été chanceux de vous rencontrer ! La feuille de tuyau... je ne savais pas, moi, qu'on pouvait y contempler l'univers ! Je n'avais jamais eu l'occasion de l'utiliser de cette façon ! Et votre baguette... si ce que vous m'en dites est vrai, c'est un précieux cadeau !

— Oui, oui ! Fais ce que je t'ai recommandé et ne t'inquiète pas. Je vais aller te secourir ! »

Les deux amis continuent de causer quelque temps. Ti-Jean reprend sa route après avoir souhaité bon voyage à la vieille et en avoir reçu le même souhait. Les deux personnages se quittent en prenant chacun sa direction, une direction opposée.

Ti-Jean marche quelques heures seulement. Vers quatre heures, l'après-midi, il entre dans une grande ville et attire l'attention des passants, coiffé de son vieux chapeau de paille, chaussé de vieilles chaussures et portant une paire de pantalons de grosse toile rugueuse. Bientôt, il demande à un passant : « Y a-t-il un roi dans cette ville ?

— Eh oui ! lui répond le citoyen, il y a un roi et il ne réside pas très loin d'ici.

— Savez-vous, demande Ti-Jean, s'il aurait besoin d'un aide, d'un domestique par exemple ?

— Ah ! je n'en sais rien ! La meilleure façon de le savoir serait de vous rendre au château et de demander au roi s'il a besoin d'un employé ! »

Ti-Jean file et se rend chez le roi. Un valet vient le recevoir à la porte. « Je suis venu demander, commence Ti-Jean, si le roi aurait besoin d'un employé, d'un domestique ou d'un homme de peine.

— Que savez-vous faire, monsieur ? lui demande le valet.

— Ah ! n'importe quoi ! Je peux faire un peu de tout !

— Voilà qui est intéressant, reprend le valet. Rien de plus risqué que d'engager un homme qui ne sait rien faire ! Comme vous avez de l'expérience, je vais transmettre immédiatement votre demande au roi ! »

Ti-Jean attend près de la porte la réponse du valet. Celui-ci revient bientôt et dit au voyageur : « Le roi vous invite à entrer, et il veut vous parler en personne ! »

Ti-Jean se présente devant le roi qui lui pose à peu près les mêmes questions que le valet : ce qu'il sait faire, d'où il vient et quelques autres détails. Ti-Jean lui répond : « Pour ce qui regarde le travail, je puis faire n'importe quoi !

— Savez-vous conduire les chevaux, avez-vous...

— Ah ! oui, je connais les chevaux, s'empresse de répondre Ti-Jean ; je suis fils de cultivateur ! J'ai toujours conduit des chevaux ! »

Mais Ti-Jean n'avait jamais approché un cheval tout au long de son existence ! Il en avait vu en liberté dans les champs, mais son expérience n'allait pas plus loin ! « Puisque vous connaissez les chevaux, je vais vous prendre comme cocher personnel. Je vais vérifier si vous êtes bon cocher ! »

Ti-Jean entre donc au château à titre de cocher du roi. Le lendemain matin, il lui faut aller nourrir les chevaux, les étriller et voir à d'autres soins. Ti-Jean gagne les écuries du roi ; ah ! grand Dieu ! les chevaux sont très nerveux naturellement, bien gras et reposés comme ils le sont ! Ti-Jean a peur d'entrer dans les stalles ! Les chevaux hennissent et piaffent. « Ils peuvent me tuer, ces animaux-là, pense Ti-Jean. Il est impossible d'entrer dans les stalles ! »

Ti-Jean prend sa petite baguette et en frappe le pavé trois fois. La vieille apparaît à l'instant devant lui. Le jeune homme lui apprend que le roi l'a engagé comme cocher. « Mais, ces chevaux-là, j'en ai peur, moi !

— Ah ! Tu as peur pour rien, Ti-Jean ! affirme la vieille. Saisis ta baguette et promène-la sur leur dos et leur corps ; ensuite, laisse-les s'arranger. Donne-leur un petit coup de baguette, le matin ; ce sera suffisant ! Quand tu devras les atteler, entre dans leurs stalles sans aucune crainte ! »

Ti-Jean portait toujours sa feuille de tuyau sous le bras. Il en prenait bien soin. Les passants le regardaient et s'amusaient à la vue de Ti-Jean enserrant toujours sa

feuille de tuyau sous son bras. On lui demandait souvent : « Que fais-tu de cette feuille de tuyau ? Tu n'as pas besoin de la traîner constamment sous ton bras !

— Cette feuille de tuyau m'appartient et mon comportement ne vous regarde pas ! C'est à moi, c'est un souvenir et je tiens à la garder près de moi ! »

De temps en temps, Ti-Jean jetait un coup d'œil dans le tunnel de sa feuille de tuyau ; il y contemplait l'univers, comme la vieille lui avait promis. Là où il concentrait ses regards, il voyait ce qui se passait.

Sept ou huit jours après l'entrée de Ti-Jean au service du roi, ce dernier dit à son nouveau cocher : « Ti-Jean, va atteler les chevaux, et je vais faire une promenade en ville !

— Très bien, Sire le roi ! »

Ti-Jean s'en va à l'écurie, fonce dans les stalles, fort de la parole donnée par la vieille. Il attelle les chevaux à un carrosse. Ti-Jean prend place en avant, sur le siège du cocher, coiffé de son chapeau de paille, la feuille de tuyau à son côté. Tout en conduisant les chevaux, Ti-Jean jette les yeux dans sa feuille de tuyau. Le roi est un peu intrigué par le comportement de son cocher. « Pourquoi regardes-tu ainsi, Ti-Jean, dans cette feuille de tuyau ? demande le roi.

— Ah ! Je regarde devant moi. Je vois de nombreuses choses... je surveille, au cas où des aventures désagréables nous menaceraient. On ne sait jamais... »

Le roi éclate de rire : « Tu vois tellement de choses dans une feuille de tuyau, toi ?

— Oui ; ah ! oui. À une telle place, il se passe tel événement...

— Toi, Ti-Jean, tu vois ces faits par l'entremise de ta feuille de tuyau ? demande le roi en faisant la grimace.

— C'est pourtant la vérité, réplique le cocher. Dans une autre région, il se passe tel événement. Dans la ville voisine, je vois telle scène !

— Tu ne me feras pas croire, Ti-Jean, que tu constates ces faits par le truchement de ta feuille de tuyau ! proteste le roi.

— Eh bien ! jetez-y un coup d'œil vous-même ! » propose Ti-Jean, en tendant la feuille de tuyau au roi.

Le roi lève la feuille de tôle à la hauteur de ses yeux et y concentre ses regards. En effet, le roi est émerveillé des splendeurs qu'il a devant les yeux. « En utilisant cette simple feuille de tuyau, remarque Ti-Jean, que de choses je pourrais trouver ! »

Le roi, veuf, ne reste pas indifférent à la dernière déclaration de Ti-Jean : « Ah ! soupire le roi, tu pourrais découvrir des tas de choses !

— Oui ! Je pourrais même affirmer que je pourrais découvrir n'importe quoi, Sire mon roi ! Ce que vous me suggérez, je puis le découvrir au moyen de ma feuille de tuyau !

— Oui ? Eh bien ! pourrais-tu également aller le chercher ? demande le roi.

— Certainement ! Je pourrais aller le chercher ! Au moyen de ma feuille de tuyau, je sais où l'objet recherché se trouve. En sachant où il se trouve, je puis aller le chercher.

— Oui, dit le roi ; tu as raison ! Nous reviendrons à ce point, demain. Nous reparlerons de la vertu de ta feuille de tuyau, et nous procéderons à une expérience ! » dit le roi.

Sur ce, la voiture fait demi-tour et revient vers le château. Les chevaux refont rapidement leur route, et le roi est hautement enchanté de son nouveau cocher.

Au château, Ti-Jean dételle ses chevaux pendant que le roi regagne ses appartements, enlève ses habits de voyage et fait l'éloge de son cocher. Ti-Jean est un cocher sans pareil ! Le roi ne pense plus qu'à son cocher !

Après son souper, le roi charge un domestique d'aller chercher Ti-Jean et de l'amener veiller au salon en sa compagnie. Ti-Jean se rend au salon. Le roi commence à causer de différents sujets avec Ti-Jean. Soudain, le roi revient à leur conversation, au cours de la promenade : « Tu m'as dit, cet après-midi, Ti-Jean, que tu pouvais trouver de nombreux objets, grâce à ta feuille de tuyau. En regardant dans ce tuyau, tu pouvais identifier les choses les plus cachées. Après les avoir identifiées, tu pouvais aller les chercher ! Moi, Ti-Jean, je voudrais que tu essaies de me trouver... tiens ! juste à titre d'expérience, un baril contenant sept sortes de vin.

— Ah ! Sire mon roi, n'allez pas trop rapidement ! Vous me demandez des choses extraordinaires ! Je vous ai affirmé que je trouverais des objets qui existent, mais je ne pourrais trouver des objets seulement imaginaires !

— Tu m'as dit, Ti-Jean, que tu pouvais trouver n'importe quoi. Je te demande une chose ; tu consultes ta feuille de tuyau et tu apprends où se trouve cette chose. Ensuite, tu peux aller la chercher ! Je t'ai proposé un objet. À toi maintenant de te tirer d'affaire. Je veux me rendre compte si les choses se passent comme tu le dis !

— Ah ! répond Ti-Jean passablement embarrassé ; laissez-moi y penser !

— Eh bien ! dit le roi, je te donne trois jours pour penser à ce tonneau de vin, trois jours pour préparer ton voyage. Dans trois jours, si tu n'es pas parti, je te ferai jeter dans les prisons. Penses-y sérieusement ! Tu sauras qu'une chose dont on n'est pas certain, vaut mieux ne pas en parler avec certitude ! »

Ti-Jean quitte son siège, gagne sa chambre, la tête remplie d'inquiétude. Il ne peut facilement maîtriser son imagination. Le lendemain, la paix n'est pas revenue. Il pense aux exigences du roi et il se sent perdu. « Il est certain, se dit-il, que le roi va me punir ! Je n'aurais jamais dû faire un tel éloge de ma feuille de tuyau ! J'aurais dû être plus discret ! »

Au cours de la deuxième nuit, Ti-Jean sort du château, se rend à l'écurie prendre soin de ses chevaux. Il frappe la terre de sa baguette et fait venir la vieille devant lui. Il dit à la vieille : « Je me suis mis dans de vilains draps ! Vous vous rappelez ma feuille de tuyau, le souvenir de mon père ? C'est un beau souvenir et je l'aime beaucoup, mais je suis en train de me détruire, ou au moins me plonger dans des difficultés nombreuses à cause de cette feuille de tuyau.

— Ah ! De quoi s'agit-il ? Dans quelles difficultés t'es-tu plongé, Ti-Jean ? » demande la vieille.

Ti-Jean lui raconte les derniers événements. Il a permis au roi de regarder dans son tuyau et lui a affirmé que, grâce à cette feuille de tôle, on pouvait découvrir n'importe quoi. « Le roi, continue Ti-Jean, a formulé une demande peu ordinaire. Il veut que j'aille lui chercher un baril qui contienne sept sortes de vin. Je ne sais même pas si un tel baril existe. Je connais les barils contenant une sorte de vin, mais sept ! Je trouve que c'est impossible !

— Ah ! enchaîne la vieille, un roi a toujours la même tendance : rechercher des choses en dehors de l'ordinaire, des choses qui n'existent pas !

— Oui, mais comment je vais m'en tirer, moi ? demande Ti-Jean.

— Eh bien ! je vais te dire ce que tu dois faire. Tu sais, le baril contenant sept sortes de vin, il existe ! Mais je t'assure qu'il est difficile à conquérir !

— Si je savais au moins où il est ! s'exclame Ti-Jean.

— Ah ! tu ne sais pas à quelle distance il se trouve ! annonce la vieille. C'est loin, loin... Si tu veux y aller, vas-y ! Mais si tu n'y vas pas, tu ne seras guère plus avancé !

— Si je vais en prison, reprend Ti-Jean, si le roi me condamne à la prison pour le reste de mes jours, s'il me laisse crever de faim, mourir en langueur...

— De plus, affirme la vieille, ce baril est sous la garde de gros géants.

— Est-ce à une grande distance d'ici ? demande Ti-Jean.

— Ah ! le voyage à l'aller et au retour dure certainement un an. Gardé comme il l'est par les géants, le baril n'est pas facile à déloger de sa cachette.

— Mais est-il possible à quelqu'un au moins d'y aller ?

— Certainement qu'il est possible à quelqu'un d'y aller, c'est même facile ! affirme la vieille. On n'a qu'à suivre la route ! La difficulté commence quand on veut s'approcher de ce baril et surtout le tirer du château !

Ti-Jean, tu vas y aller ! Tu t'es placé dans l'obligation d'y aller. Tu n'aurais pas dû tant parler ! Mais maintenant, tu ne peux pas reculer ! »

La vieille indique à Ti-Jean quelle direction suivre et à quel endroit s'arrêter. Tu vas apercevoir un château ; il est gardé par trois géants. Avant de parvenir à ce

château, une rivière va barrer ta route. Fais-toi pêcheur. Quand tu auras pris du poisson, suis la rivière et va passer devant le château. Les géants vont acheter ton poisson.

Ce jour-là, il fera très froid, et tu demanderas aux géants d'aller te chauffer à la cuisine. Mais ne prends pas le temps de te chauffer. Pendant qu'ils vont peser ton poisson et compter l'argent destiné à le payer, descends dans la cave par le trou pratiqué dans le plancher de la cuisine. Le baril de vin se trouve sous l'escalier de la cave. Prends-le sous ton bras et empresse-toi de sortir du château !

— Oui ! Prends-le sous ton bras ! proteste ironiquement Ti-Jean. Un baril, c'est gros !

— Non, non ! réplique la vieille. Ce baril est de très petites dimensions ; il n'est pas gros, mais c'est un baril de vin intarissable. Tu peux en prendre autant que tu voudras, il ne se vide pas ! Mais ne va pas perdre ton temps à goûter ce vin. Là, ce serait grave ! Tu auras tout juste le temps d'attraper le petit baril et de filer hors de la cave. Ne t'occupe pas non plus du paiement du poisson ! Quand tu seras en possession du petit baril, mets tout en œuvre pour quitter le château !

— Entendu, entendu ! » repart Ti-Jean.

Le lendemain matin, Ti-Jean est décidé de partir à la conquête du baril merveilleux. Le roi lui donne de l'argent, Ti-Jean revêt ses habits de voyage et se lance sur la route, sa feuille de tuyau toujours sous le bras ! Ti-Jean dîne dans la forêt, couche dans la forêt, et file, file. Le voyageur ne se lasse pas de marcher. Il se dirige dans la direction que lui a indiquée la vieille, la vieille fée, car c'était une fée.

Un bon jour, Ti-Jean regarde dans sa feuille de tuyau à la recherche de quelque objet. Il aperçoit le château, mais comme il est éloigné ! Ti-Jean est à un doigt du découragement : il a les pieds blessés, il avance avec peine. « Me voilà dans une situation pitoyable ! pense le voyageur. Je n'aurais jamais dû entreprendre une pareille randonnée ! J'aurais dû retenir ma langue ! »

Vers dix heures, une matinée, Ti-Jean arrive à une grosse rivière ; il aperçoit un château dans le voisinage de ce cours d'eau. Il tire de ses poches un bout de ligne qu'il s'est procuré, naturellement, avant le départ, et va pêcher à la rivière. Il prend plusieurs poissons de grosseur impressionnante. Il les enfile dans un bout de corde, et s'en va passer devant le château, les poissons au bout du bras. Les géants se précipitent hors de leur château. « Bonjour, pêcheur ! crient-ils à Ti-Jean. Comment se fait-il que tu puisses prendre du poisson dans cette rivière, alors que nous, nous n'en prenons pas ?

— Eh bien ! explique Ti-Jean, c'est parce que vous, vous avez la main trop rude. De plus, vous parlez trop fort, vous faites trop de bruit, c'est probablement là la cause de votre insuccès. Je crois surtout que votre main n'est pas assez sensible... Quoi qu'il en soit, j'en prends tant que j'en désire, moi ! J'en ai déjà pêché à plusieurs reprises.

— Eh bien ! tu vas nous vendre ce poisson, insistent les géants, et toi, tu iras en pêcher d'autre !

— Ah ! pour vous accommoder, je vais vous le vendre ! »

Ti-Jean entre au château en compagnie des géants qui entreprennent d'évaluer le poisson. « Moi, dit Ti-Jean, j'ai froid à en mourir ! Vous savez, le long de la rivière, il fait un froid insupportable ! Ah ! j'ai tellement froid que j'ai peur d'en mourir !

— Mais passe à la cuisine, suggèrent les géants ; tu pourras t'y réchauffer pendant que nous, nous allons peser ton poisson et compter l'argent destiné à le payer ! »

Ti-Jean file à la cuisine, mais au lieu de s'y chauffer, il jette un coup d'œil sur la trappe dont la fée lui a parlé, et il descend à la cave. Il aperçoit le petit baril. Il peut difficilement en croire ses yeux. Ce contenant est enveloppé de toiles d'araignée, tout sale, tout poussiéreux, mais c'est bel et bien le barillet désiré ! C'est le plus petit de la cave, celui que lui a décrit la fée ! Ti-Jean place le petit baril sous son bras, passe par une autre porte et file en vitesse hors du château.

Il a à peine franchi la dernière porte, que les géants sortent, eux aussi, et voient Ti-Jean en possession du baril. L'indignation les fait bondir. Ah ! quelle catastrophe ! Le plus jeune des trois géants crie à Ti-Jean : « Déguerpis, pêcheur ! Va-t'en ! Tu es plus intelligent que nous ! Tu as mis la main sur le baril, moi, je t'en fais cadeau ! Va-t'en ! »

Les deux autres géants attrapent le plus jeune et lui donnent une râclée qui met sa vie en danger. Ils veulent le punir de ses propos désinvoltes. Ti-Jean n'accorde aucune attention aux géants ; il s'enfuit. Il marche aussi longtemps pour retourner que pour venir. Il finit par arriver au château du roi.

Peu après le retour de Ti-Jean, on organise une magnifique fête au château. Le roi donne un sévère avertissement à Ti-Jean : « Je veux souligner ceci, Ti-Jean ; si je ne tire pas sept sortes de vin de ce petit baril, tu seras puni non pas de la prison, mais de la mort ! Tu seras pendu !

— Ah ! je n'en sais rien, répond Ti-Jean. Je n'ai pas goûté au contenu du baril ! Vous aurez soin de vérifier ces détails, vous-même ! »

Le roi convoque tous ses amis chez lui. Une foule immense répond à l'invitation de déguster le vin. On pratique un trou de tarière dans le petit tonneau, et on goûte le vin. On perce sept trous dans les flancs du petit baril... Chaque trou fournit une sorte de vin ! On en boit à satiété pendant toute la veillée ; plusieurs en consomment même un peu trop. Ti-Jean s'amuse beaucoup du plaisir des invités. « Sire mon roi, c'est bien le petit baril que vous m'aviez commandé ? demande Ti-Jean.

— Tu l'as certainement trouvé ! Tu es fichument intelligent, à ce que je vois, Ti-Jean ! Puisque tu es allé chercher ce baril de vin, tu es donc capable d'aller me chercher autre chose !

— N'exigez pas trop de moi, Sire mon roi ! Vous m'avez demandé de trouver ce baril, je suis allé le chercher, mais je ne vous ai pas promis de vous procurer tout ce que vous pourriez désirer ! De plus, vous me demandez des choses qui n'existent presque pas ! Un baril de vin comme celui-ci, il y en a peut-être seulement un dans l'univers ; j'en suis presque certain ! Et j'ai dû pénétrer dans des endroits où assez peu de gens peuvent aller. En tout cas, ne m'obligez pas à retrouver un autre objet si difficile à...

— Eh bien ! puisque tu as bien réussi, cette fois-ci, dit le roi, tu es capable d'entreprendre une autre conquête avec le même succès !

— Que voulez-vous me proposer à présent ? demande Ti-Jean.

— Il existe une princesse, la plus belle princesse de l'univers. Elle est disparue depuis une vingtaine d'années. Le roi, son père, a promis des récompenses extraordinaires à celui qui retrouvera sa fille, amorphosée ou transformée de quelque manière, je ne sais pas comment. Toi, Ti-Jean, tu pourrais savoir ce qui est arrivé à cette princesse, et tu pourrais aller la délivrer. Moi, je veux avoir cette princesse pour ma femme !

— Mais cette princesse, où est-elle ? demande Ti-Jean.

— Ah ! si je le savais, réplique le roi, je n'aurais pas besoin de tes services ; quelqu'un irait la chercher. Personne d'entre nous ne sait où elle se trouve. Et je suis persuadé, Ti-Jean, que tu es le seul homme capable d'aller à la recherche de cette princesse !

— Ah ! non, non ! Ah ! non ! proteste Ti-Jean.

— Arrange-toi comme tu voudras, mais si tu n'essaies pas d'aller délivrer cette princesse, tu le paieras de ta vie, Ti-Jean ! C'est une aventure qui doit être entreprise, et la libération de cette princesse est beaucoup plus importante que la conquête du baril de vin que tu as réussie !

— Oui, oui, j'ai réussi, mais cette fois-ci, Sire mon roi, l'entreprise est encore plus difficile. Où se trouve la princesse ? Vous ne le savez pas ; moi non plus !

— Mais ta feuille de tuyau, Ti-Jean ? interroge le roi. Au moyen de cette feuille de tôle, tu m'as dit que tu pouvais tout découvrir ! Tu peux consulter le globe terrestre ! Tu ne vois donc pas cette princesse, Ti-Jean ?

— Non ; je ne la vois pas ; je ne l'ai jamais vue !

— Eh bien ! regarde, tu vas peut-être la découvrir ! Ti-Jean, je t'accorde trois jours de réflexion avant de te décider au départ ! »

Le lendemain, Ti-Jean fouille tous les coins de l'univers au moyen de sa lunette magique, mais n'aperçoit pas la princesse dont a parlé le roi. « Je n'en vois pas, proteste Ti-Jean, je n'en ai pas vu et je ne sais pas où se trouve la princesse !

— Mais le baril de vin, Ti-Jean, tu ne l'avais pas aperçu dans ta feuille de tuyau ! Pourtant, il existait. Tu es allé le chercher ! La princesse, tu ne l'aperçois pas parce qu'elle est probablement cachée, peut-être amorphosée sous une forme que nous ne connaissons pas. Cependant, elle existe ! Il n'y a pas à hésiter... prends ta feuille de tuyau, Ti-Jean, et va la chercher ! Autrement, tu vas en perdre la vie ! Moi-même qui te connais, et le père de la princesse, s'il apprend que tu ne veux pas utiliser ta lunette magique pour sauver sa fille... nous allons exiger ta mort, sans hésiter ! »

Ti-Jean est de nouveau dans de vilains draps. Le soir, il se rend à l'écurie pour prendre soin de ses chevaux, comme à l'accoutumée. Il prend en main sa baguette, force la vieille fée à apparaître, et lui fait part de sa nouvelle situation. « Vraiment, je commence à regretter de t'avoir mis au courant de ce secret. Tu n'es pas raisonnable !

— Ce n'est pas moi qui abuse de ce secret, c'est le roi ! réplique Ti-Jean. Que voulez-vous que je fasse ? Vous m'avez prédit de nombreuses aventures, de nombreux voyages. Ces faits, vous les avez prévus, vous m'en avez fait prendre conscience presque malgré moi.

— Oui, je les avais prévus, mais je n'avais pas entrevu d'aventures si extravagantes !

— Moi non plus, je n'en savais rien, mais je suis acculé au pied du mur ! Vous m'aviez promis de m'aider quand je serais dans le besoin. Voilà pourquoi je vous fais demander !

— Très bien ! Je vais t'aider encore cette fois ! La princesse dont tu parles est gardée prisonnière par un génie dans le milieu de la mer Noire. Elle est gardée dans un château assez difficile d'accès, puisqu'il est bâti au fond de l'océan. Ce n'est pas le premier venu qui peut pénétrer dans cette cachette. Toi-même, tu ne peux pas y aller ; c'est trop difficile.

— Alors, comment faire pour ramener la princesse, si je ne puis pénétrer dans sa cachette ? demande Ti-Jean.

— Je vais te mettre au courant d'un secret. D'abord, la princesse dont tu parles fait partie d'un groupe de trois princesses qui ont été enlevées. Ce sont les trois plus belles princesses de l'univers entier. Le soir, au coucher du soleil, près du rivage de cette mer, on voit ces trois princesses se baigner. Le gros problème est de les capturer et de les immobiliser.

— Ah ! dit Ti-Jean, par exemple ! si je puis mettre la main sur l'une d'entre elle, je vous assure que je vais la maîtriser !

— Non, non, Ti-Jean ne te vante pas trop ! Il faut pouvoir les saisir ! D'abord, pour les attirer, il te faut trois robes. Tu exigeras du roi qu'il te donne une robe de couleur de lune, une seconde, couleur de soleil, et la dernière, couleur d'étoiles.

Tu vas te rendre à la mer Noire. Le soir, au soleil couchant, tu étendras, en premier lieu, la robe couleur de lune, sur le rivage. Une princesse va venir vers toi et te

demander cette robe. Tu lui répondras que tu veux bien la lui donner, mais à condition que la robe s'ajuste à sa taille. Pour juger si la robe est à la mesure de sa taille, il faut qu'elle en fasse l'essai en la revêtant. Dès qu'elle aura revêtu la robe, attrape la princesse et essaie de la retenir. Si tu parviens à l'immobiliser pendant vingt minutes, la princesse acceptera d'être à toi ! Mais si tu ne réussis pas à la tenir dans tes mains, elle s'enfuira vêtue de la robe.

— Ah ! s'écrie Ti-Jean, si je lui pose ma main sur le corps, je suis sûr de l'immobiliser !

— Nous verrons bien, continue la fée, ce dont tu es capable ! Maintenant, mets-toi à l'œuvre ! »

Ti-Jean aborde le roi et lui expose ses exigences. « Pour aller délivrer la princesse dont vous m'avez parlé, dit Ti-Jean, il me faut trois robes : une, couleur de lune, l'autre, couleur de soleil, et la dernière, couleur d'étoiles. Procurez-moi ces robes, et ensuite, je prendrai la route !

— Ah ! repart le roi, ta demande est bien minime ! Tu auras tes robes ! Mais penses-tu trouver ainsi la princesse ?

— Du moins, je vais essayer de la ramener ! »

Le lendemain, le roi commande à des couturières de lui fabriquer trois belles robes, comme Ti-Jean les lui a décrites. Quand les robes sont prêtes, Ti-Jean appareille ses menus bagages dans un paquet, prend encore sa feuille de tuyau et, sans tarder, s'élance à grands pas sur la route.

Ti-Jean marche très longtemps, traverse des villes, des villages, des champs, des forêts, et file. Un jour, il arrive à la mer Noire, un océan immense dont il ne distingue pas l'autre côté. Mais le soleil est splendide. L'après-midi s'achève. Ti-Jean se fabrique une cabane de branches en vue d'y passer la nuit. Après avoir soupé à même ses provisions, il songe à se reposer de sa fatigue en se jetant sur son grabat. « Demain, se dit-il, j'essaierai d'attirer les princesses ! Il faudra vérifier si elles viennent se baigner comme vient de me l'affirmer la vieille fée ! »

Le lendemain matin, Ti-Jean se lève assez tôt et se promène sur la plage en recueillant des pièces de bois. Il s'aperçoit que toute la région est inhabitée. Le rivage est bordé de forêt ; il n'y a aucune trace humaine ! Pour mieux passer le temps, Ti-Jean parcourt le rivage en tous sens. Au faîte d'un immense chicot qu'il découvre derrière sa cabane de branchages, il aperçoit une mère-aigle sur son nid. Tout au cours de la journée, l'oiseau quitte temporairement son nid, mais revient au faîte du chicot. Ti-Jean n'est aucunement inquiet du voisinage de l'oiseau.

L'après-midi se passe... au coucher du soleil, ce qu'il attendait se produit. Il aperçoit trois princesses qui se baignent à une bonne distance du rivage ; cependant, il ne peut pas les observer d'une façon très précise. Il saisit sa feuille de tuyau et s'en sert comme d'une lunette. Il les aperçoit très distinctement. Il s'empresse d'aller chercher

la petite robe couleur de lune et de l'étendre sur le sable sec. Puis il s'assoit à une certaine distance de la robe.

Soudain, l'une des princesses nage vers la plage. Ti-Jean s'approche de la robe en se disant : « Elle peut bien s'emparer de ma robe et décamper sans plus de cérémonie ! Il faut que je m'approche en vue de l'attraper, cette princesse-là ! »

Ti-Jean vient s'asseoir à peu de distance de sa robe. La princesse, vêtue d'un maillot de bain, met le pied sur le rivage. « Bonjour, Ti-Jean ! dit-elle.

— Bonjour !

— Cette robe est à toi ? demande-t-elle.

— Oui, elle est à moi !

— Mais tu ne portes pas de robe, toi ?

— Non, non, répond Ti-Jean ; je ne porte pas de robe, mais je m'en suis fait fabriquer quelques-unes pour donner en cadeaux, dans certaines occasions.

— Pourquoi ne me donnerais-tu pas celle-ci ? demande la princesse.

— Je ne refuse pas de te la donner, si elle te va bien ! Je n'oserais certainement pas te faire cadeau d'une robe trop grande ou trop petite pour toi ! Essaie-la, et ensuite, si elle te va bien, tu pourras la garder ! »

Elle se met en frais de passer la robe pour en faire l'essai. Dès qu'elle s'en est revêtue, Ti-Jean attrape la princesse et inaugure une série de culbutes, de mouvements désordonnés, bataille qui dure une quinzaine de minutes. Tout à coup, la princesse s'arrache des mains de Ti-Jean et saute à l'eau. Elle regagne la haute mer à la nage. « On ne peut la maîtriser facilement ! s'écrie Ti-Jean. Si les autres offrent une pareille résistance, je vais avoir de la difficulté à les immobiliser ! Mais attendons... attendons ! La partie n'est pas encore jouée ! »

Malgré son peu de courage, Ti-Jean retourne songeur à sa cabane. « Je n'ai jamais constaté, dans ma vie, une force aussi extraordinaire chez une femme ! se dit Ti-Jean. Et Dieu sait si j'y ai déployé de l'énergie pour la retenir ! Pourtant, elle a réussi à se libérer de mon emprise ! Je ne comprends pas trop ce qui se passe, mais quoi qu'il en soit, je vais tenter ma chance de nouveau, demain ! »

Le lendemain matin, Ti-Jean sort du lit encore de bonne heure, prend son déjeuner et répète à peu près le programme de la veille ; il passe la journée à explorer à droite et à gauche. Le soir, au coucher du soleil, il prend sa petite robe couleur de soleil et l'étend sur le sable, un peu plus tôt que la veille. Il regarde dans sa feuille de tuyau ; il ne voit que deux princesses qui se baignent au large. « La troisième, se dit Ti-Jean, je l'ai bousculée hier soir, elle doit avoir eu peur ! C'est possible ! Quoi qu'il en soit, il y en a encore deux ! »

Quelques minutes plus tard, une des deux baigneuses se dirige à la nage vers le rivage. Dès qu'elle pose le pied à terre, elle s'avance vers Ti-Jean : « Bonjour ! dit-elle ; que fais-tu, toi, de cette robe de femme ?

— Eh bien ! je l'ai fait tailler, cette robe, pour la donner en cadeau !

— Pourquoi ne m'en ferais-tu pas cadeau, à moi ? demande la princesse.

— J'en ferais cadeau aussi bien à toi qu'à une autre, pourvu qu'elle aille à ta taille !

— Je ne sais vraiment pas si elle m'irait !

— Fais-en l'essai ! suggère Ti-Jean. Si elle te va, je t'en ferai cadeau ! Si elle ne fait pas à ta taille, je la garderai et j'en ferai cadeau à une autre ! »

La princesse revêt la robe. Dès que Ti-Jean constate que la princesse est habillée de sa robe, il attrape la fillette et essaie de la retenir entre ses bras malgré ses rudes culbutes. On se bouscule, on bondit ; Ti-Jean utilise ses muscles à pleine capacité pour maîtriser les mouvements de protestation de la princesse. On se bouscule encore pendant une quinzaine de minutes. Tout à coup, Ti-Jean lâche prise ; la princesse s'échappe, saute à l'eau et s'enfuit à la nage. Ti-Jean se fait intérieurement des reproches. « Si je ne puis retenir plus longtemps l'une de ces princesses, mon projet est voué à l'échec ! Si la troisième princesse offre autant de résistance que la première et la deuxième, je ne pourrai jamais l'immobiliser ! Mes efforts seront inutiles ! »

Ti-Jean regagne sa cabane, passablement découragé. Le soir, le ciel se charge de nuages noirs, et la pluie commence à tomber. Pendant la nuit, se déchaîne une tempête de grêle, de pluie et de vent, un ouragan qui sème l'épouvante. Ti-Jean ne peut dormir. Il entend les petits de l'aigle qui crient, se lamentent et semblent être en péril au faîte du chicot. Ti-Jean sort de sa cabane et jette un coup d'œil vers le nid. « Des oiseaux, ce sont des êtres qui aiment à vivre tout comme les autres ! se dit-il. Je vais aller les prendre dans leur nid et les loger dans ma cabane ; demain, s'il fait beau, je les remporterai dans leur nid. En protégeant ces oiseaux, pense-t-il, je me procurerai un bon désennui ! »

Ti-Jean finit par grimper dans le chicot et rapporte à sa cabane trois aiglons qu'il enveloppe soigneusement et place près du feu, dans sa cabane. Il les surveille toute la nuit.

Le lendemain, il fait beau, le soleil se lève... La mère-aigle vient se percher devant la cabane de Ti-Jean. Elle est de taille imposante : ses ailes mesurent plus de deux mètres. Ti-Jean en prend peur. L'aigle crie et exprime une sorte de plainte. Ti-Jean est effrayé. « Un tel oiseau, pense-t-il, peut me dévorer ! » Ti-Jean concentre ses regards sur le gros oiseau. « C'est toi, dit la mère-aigle, qui es allé chercher mes petits ?

— Oui, c'est moi ! répond Ti-Jean. Mais, comment ? Tu parles, toi ?

— Je parle, mais c'est un chapitre que tu n'as pas besoin de consulter ! Pourquoi, Ti-Jean, as-tu enlevé mes enfants ?

— Eh bien ! je ne les ai pas enlevés pour leur faire du mal ! Au contraire, c'était pour leur sauver la vie ! La mauvaise température les exposait à la mort. Je suis allé les chercher dans le chicot, et je les ai transportés à la chaleur pour les garder en vie ! Si tu veux les reprendre, je suis tout disposé à te les rendre. Je n'en ai pas besoin de tes oisillons, moi ! J'ai seulement voulu leur sauver la vie. J'ai pensé qu'on oiseau avait le droit de vivre comme moi ou un autre. C'est dans cet esprit que je leur ai sauvé la vie. Maintenant, je te rends tes enfants ! »

La mère-aigle transporte ses trois oisillons dans son nid. Ensuite, elle s'arrache une plume et la donne à Ti-Jean. « Si jamais, dit l'aigle, tu viens à avoir besoin de moi, Ti-Jean, tu frotteras cette plume sur tes habits, et j'accourrai vers toi !

— Curieuse de coïncidence ! s'écrie Ti-Jean ; j'ai absolument besoin de toi aujourd'hui même !

— En quoi pourrais-je te venir en aide ? demande la mère-aigle.

— Eh bien ! j'essaie de mettre la main sur une princesse, comme tu dois le savoir !

— Oui ; je suis un peu au courant de ton aventure ! de repartir l'aigle.

— Je ne parviens pas à m'emparer d'une seule princesse ! continue Ti-Jean. J'ai essayé d'en immobiliser deux, mais je n'ai pas pu les retenir assez longtemps. Quant à la troisième, je n'espère pas davantage pouvoir la vaincre. Peux-tu m'aider à m'en emparer ?

— Ah ! non ; je ne puis t'apporter mon aide dans ce domaine ! C'est en dehors de mes pouvoirs ! Il m'est impossible de t'aider à capturer cette princesse !

— Dans ce cas, puisque tu ne peux rien pour moi, sais-tu que ta plume ou tout autre objet venant de toi ne me sera pas d'un grand secours ?

— Dans d'autres domaines, Ti-Jean, je puis te venir en aide, en te fournissant certains renseignements, mais dans le cas présent, je ne puis absolument rien pour toi !

— Je te comprends ! Si l'on est incapable de mener une chose à bien, on ne s'y engage pas ! »

La mère-aigle retourne à son nid, et Ti-Jean pense, toute la journée, à ses problèmes. Il ne se sent pas très courageux. « Quoi qu'il en soit, se dit-il, je vais tenter, encore ce soir, de capturer la princesse en l'attirant au moyen de la robe. Si je ne réussis pas, j'aurai perdu ma dernière chance. C'est tout ! »

Au coucher du soleil, Ti-Jean expose sur le sable sa petite robe de couleur d'étoiles. Puis il jette un coup d'œil sur la mer à travers sa feuille de tuyau qu'il utilise

en guise de lunette. Il n'aperçoit qu'une nageuse. « Bon ! pense-t-il, il ne reste qu'une princesse ; les deux autres ont eu peur. Il faut croire qu'elles ont vécu de bien pénibles moments avant de se libérer de mon emprise ! Aujourd'hui, je vais essayer de neutraliser sa résistance le plus tôt possible ! »

Quelques minutes plus tard, l'unique baigneuse s'approche de Ti-Jean qui est émerveillé de sa beauté. « Bonjour, Ti-Jean ! lui dit-elle.

— Bonjour !

— C'est bien à toi, cette robe-là ? demande la princesse.

— Oui, c'est à moi !

— Que fais-tu d'une robe, toi ? interroge-t-elle de nouveau.

— Eh bien ! ce que j'en fais ? J'ai l'intention de la donner en cadeau !

— Pourquoi ne me la donnerais-tu pas, Ti-Jean ?

— Ah ! à toi ou à une autre ! Fais-en l'essai, et si elle te va, emporte-la ! »

La princesse enfile la robe, pendant que Ti-Jean prépare ses moindres gestes. La princesse une fois revêtue de la robe, Ti-Jean l'attrape rapidement, et la bagarre recommence. Les deux combattants se roulent, se culbutent... Ti-Jean ne lâche pas prise. Parfois, le jeune homme est menacé de laisser échapper la princesse, mais cette dernière ne peut se libérer. Vingt minutes de lutte s'écoulent. La princesse renonce soudain à se défendre : « Ti-Jean, lui dit-elle, je t'appartiens maintenant ! Je suis à toi !

— Dis donc, s'écrie Ti-Jean, je n'ai pas si mal réussi ! Les autres jours, j'ai dû manquer de persévérance ! »

Ti-Jean est au faîte de la joie. Ah ! grand Dieu ! Il conduit la princesse à sa cabane pour y prendre un bon repos. Ti-Jean raconte à la princesse dans quelles circonstances son maître, le roi, l'a forcé à venir la délivrer. Il lui apprend que son père à elle, un autre roi, a promis comme récompense extraordinaire sa propre couronne à celui qui trouverait sa princesse. « C'est moi, explique Ti-Jean, qui t'ai découverte. Je ne tiens pas du tout à être roi, je ne tiens à aucune récompense, mais je tenais à te délivrer et j'aurais aimé délivrer également les deux autres princesses. Mais je n'ai pas pu réaliser mon rêve, même si j'ai fait mon possible.

— Ah ! oui, Ti-Jean, tu as fait ton possible ! Les deux princesses seront délivrées par un autre qui aura ton courage et qui tentera sa chance, comme toi ! »

Le lendemain matin, on fait les préparatifs, on habille la princesse en vue du voyage, et Ti-Jean revient sur ses pas. Il rejoint le château du roi dont il était le cocher ; il y ramène la princesse. On la trouve d'une beauté incomparable. Aussitôt, s'organise une fête à laquelle participe une grande foule d'invités. On apporte le baril de vin merveilleux, les amis se rassemblent et festoient en l'honneur de la princesse.

Au cours de cette fête, le même soir, le roi demande à la princesse de devenir son épouse. « Eh bien ! répond la princesse, je n'ai pas l'intention de tant me presser ! Il faut prendre le temps d'abord de réfléchir ; attendons huit jours, et ensuite, je vous ferai part de ma décision ! »

La fête prend fin. Tous les invités se retirent du château, la princesse va se reposer, Ti-Jean en fait autant. Une fois de retour, Ti-Jean est libéré de tout travail. Il n'a plus soin des chevaux, c'est un homme important. Le roi est enchanté du succès de son ancien cocher ; tout va pour le mieux...

Le temps passe. Un jour, le roi rend visite à la princesse et lui demande sa décision à propos de l'offre de mariage qu'il lui a faite. « Eh bien ! répond la princesse, j'accepte votre offre. Je vous épouserai ! Mais à condition que notre mariage respecte certains rites. Ne l'oubliez pas, vous êtes un vieillard, et moi, je suis une jeune fille de vingt ans !

— Mais à quel rite faites-vous allusion, princesse ? demande le roi.

— Chez moi, je veux dire, au château du milieu de la mer, les futurs époux doivent se purifier par un bain ; ce bain redonne aux fiancés l'allure d'une personne de vingt ans.

De plus, je voudrais, avant le mariage, profiter de la vertu d'un peigne capable de me guérir des douleurs, par exemple, que je ressens aujourd'hui. À mon lever, je donne un coup de peigne à mes cheveux et je me sens toute regaillardie. Voilà huit jours que je suis ici ; j'ai été privée de mon peigne depuis plus d'une semaine, et je ne me sens pas en santé. Avant le mariage, il me faudrait donc mon peigne, en plus d'un bain rituel.

— Ah ! un bain... C'est facile à préparer ! s'empresse d'affirmer le roi.

— Oui, mais il ne s'agit pas d'un bain ordinaire. Chez moi, pour se purifier, les futurs époux utilisent une grande cuve dans laquelle ils mêlent une lotion à une grosse quantité d'eau. Pour vérifier la concentration de la lotion, on descend un bœuf dans cette cuve ; quand les os et la chair du bœuf apparaissent sous la forme d'une mince couche de graisse sur l'eau, c'est le temps pour les fiancés de se baigner. Ils sortent de ce bain, purifiés !

— Je crois bien, pense le roi, qu'ils sont purifiés ! Mais cette lotion doit dégager une chaleur extraordinaire ! Et où peut-on se procurer cette lotion ? demande le roi.

— Eh bien ! j'en possède justement une certaine quantité dans ma chambre au château que j'habitais en plein milieu de la mer Noire !

— Oui ! La mer Noire ! C'est une région qui n'est pas facile à rejoindre !

— Pas facile... pas facile, en effet ! Je ne verrais qu'une personne capable d'aller chercher ma lotion. C'est Ti-Jean ! S'il a réussi à me ramener, il est capable d'aller chercher ma bouteille de lotion !

— Très bien ! dit le roi. Je vais proposer ce nouveau voyage à Ti-Jean ! »

Le roi sort immédiatement de la chambre de la princesse et appelle Ti-Jean sans tarder. « Ti-Jean, commande le roi, tu vas retourner à l'endroit où tu as retrouvé la princesse.

— Qu'est-ce que je vais aller faire là-bas ? »

Le roi met Ti-Jean au courant de son entretien avec la princesse, et lui rapporte qu'elle l'a choisi pour aller chercher une bouteille de lotion et un peigne oubliés dans sa chambre. « Je n'ai jamais pénétré dans ce château, proteste Ti-Jean. Je me suis rendu près de la mer, mais je n'ai pas pu approcher le château qui est bâti au milieu d'un océan, peut-être à des centaines de mètres sous l'eau. Des princesses y sont gardées par un génie. Je n'ai donc pas eu accès à ce château ; je ne suis allé que sur le rivage de la mer !

— Ah ! réplique le roi, si tu t'es rendu au rivage, tu es capable de te rendre au milieu de la mer !

— C'est impossible ! rétorque Ti-Jean ; je ne puis accomplir un tel tour de force !

— Eh bien ! tu l'accompliras ! insiste le roi. Tu te disais incapable d'aller chercher le baril de vin, tu te disais incapable d'aller chercher la princesse... Pourtant, tu as réussi ces deux missions ! Pourquoi ne serais-tu pas capable de réussir celle-ci ?

— Ah ! les circonstances sont tout à fait différentes !

— Assez de protestation, Ti-Jean ! s'écrie le roi. Sers-toi de ta feuille de tuyau et tu vas le trouver, ce château ! Vas-y ! Si tu ne m'obéis pas, Ti-Jean, tu le paieras de ta vie ! »

Là, Ti-Jean essaie de tirer toutes sortes de plans. Finalement, il appelle sa vieille fée et lui parle de sa situation : « Vas-y, lui conseille la fée, et essaie de t'en tirer ! Que veux-tu de plus ? Tu l'as voulu, tu as voulu te créer de tels problèmes, eh bien ! maintenant essaie de les régler !

— Oui, mais...

— Vas-y ! il est probable que tu réussiras si tu y mets le courage ! »

Ti-Jean prépare de nouveau ses habits, ses provisions, et reprend la route. Il parvient au rivage de la mer Noire, là où il a capturé la princesse. Une fois là-bas, il ne sait plus comment s'y prendre pour rejoindre le château sous-marin. Tout à coup, il se rend compte que la mère-aigle habite encore le chicot avec sa famille ; les petits ont pris de la vigueur et se sont développés. Le chicot abritait des aigles maintenant assez nombreux et remuants.

Ti-Jean pense soudainement à sa plume d'aigle... Il la frotte sur ses habits, et la mère-aigle vient se poser près du jeune homme. « Comment, Ti-Jean, demande l'aigle, tu es encore ici ?

— Oui, je suis revenu sur ce rivage mais pas dans le même but que l'autre fois ; ce n'est plus pour capturer une princesse ! J'en ai une et j'en ai assez ! Je ne veux pas les ramener toutes les trois ; je serais alors débordé de soucis. Je n'en ai qu'une, et j'en ai même trop !

— Voyons, Ti-Jean ! Il ne faut pas être si pessimiste !

— Aujourd'hui, continue Ti-Jean, la princesse m'envoie chercher une bouteille de lotion et un peigne qu'elle a laissés dans sa chambre. Si je réussis à lui rapporter ces objets, il lui manquera encore autre chose ! En fin de compte, je vais toujours mesurer mes forces à des difficultés !

— Mais tu peux obtenir de l'aide, Ti-Jean ! T'aider à capturer la princesse, l'autre jour, ce m'était impossible. C'était en dehors de mes attributions. Mais quand il s'agit de la mission que tu viens de décrire, je suis capable de te venir en aide !

— Alors, comment procéder ? s'enquiert Ti-Jean.

— Eh bien ! embarque sur mon dos, et je vais te transporter, moi, au milieu de la mer !

— Même si je parviens au milieu de la mer, proteste le jeune homme, je ne suis pas rendu au fond de l'eau !

— J'utiliserai un autre moyen pour te transporter au fond de l'océan. Quand nous aurons atteint le milieu de la mer, je vais t'endormir. Ne t'inquiète de rien, Ti-Jean ! Je vais te laisser tomber au milieu de la mer et tu vas couler à pic au fond de l'eau. Tu vas parvenir au château alors que tu seras dans une sorte de coma. Tu vas reprendre tes sens, et tu entreras dans le château.

— Mais l'eau ? s'empresse de questionner Ti-Jean.

— Ne t'occupe pas de l'eau ! Entre au château et file à la chambre que la princesse t'a indiquée ; tu regarderas au-dessus de la tête du lit et tu y trouveras la bouteille de lotion et le peigne, les deux à la fois. Empare-toi de ces objets et sors du château. L'eau va te redonner cette impression d'angoisse que ressent un homme en danger de se noyer, mais déjà tu vas être rendu à la surface de l'eau, et moi, je t'attraperai !

— Je ne sais pas, intervient Ti-Jean, si je réussirai à me tirer d'affaire. J'ai peur de ne pas faire vieux os lors de cette plongée ! »

Ti-Jean grimpe sur le dos de la mère-aigle ; cette dernière prend son vol et transporte son passager là où elle s'est engagée à le déposer, au milieu de l'océan. Rendue sur place, elle précipite Ti-Jean, tête première, dans la mer. En tombant, le jeune homme est inconscient ; il ne voit plus rien, il n'a connaissance de rien ! Quand il se réveille, il se trouve à la porte d'un élégant château. Ti-Jean n'a jamais vu un si joli monument. Il ouvre de grands yeux pour tout admirer, mais il se rappelle que la mère-aigle l'a averti de ne pas perdre trop de temps à admirer les merveilles de ce château. Il lui fallait maîtriser sa curiosité.

Ti-Jean entre dans le château. Les formes et les motifs de l'architecture sont encore plus attrayants que ceux de l'extérieur. C'est une suite de chefs-d'œuvre ! Ti-Jean n'a pas le courage d'avancer, tellement il voudrait profiter de ces merveilles. Mais il pense à l'avertissement de son aigle, et il file vers la chambre de la princesse.

Tel qu'annoncé, il découvre sur une tablette une petite bouteille et un peigne. Il place le tout dans sa poche, et se dirige vers la sortie du château. Il ne peut s'empêcher de s'arrêter quelques instants pour admirer les merveilles d'architecture. Mais, stimulé par les avertissements reçus, Ti-Jean finit par pousser la porte et sortir du château.

Une fois hors du château, Ti-Jean se sent pris d'un profond engourdissement, comme d'une sorte de coma. Puis, il ouvre les yeux au moment où la mère-aigle le retire de la mer et le transporte dans les airs. Ti-Jean se retrouve sur la plage d'où il est parti. Il reprend complètement conscience, mais il s'adresse à sa bienfaitrice : « Je ne sais plus où je suis allé ! J'ai perdu le souvenir de tout ! »

Il fouille dans ses poches avec grand soin. Il y retrouve la petite bouteille et le peigne. « Oui ! Je n'ai rien oublié ! se dit Ti-Jean.

— Maintenant, rends-toi bien compte que tu apportes tout ce que tu dois rapporter ! précise la mère-aigle. Reprends ta route, à présent, et va donner ces objets à la princesse. Elle te dira plus tard ce que tu devras faire ! »

Ti-Jean fait ses adieux à la mère-aigle et reprend la route du retour. Il marche aussi longtemps pour retourner au château du roi que pour en venir.

Un bon jour, il arrive chez le roi. Aussitôt, le roi pour manifester sa joie, organise encore une fête. Ah ! Ti-Jean est comblé d'honneurs et de prévenances, on ne sait plus quelles qualités lui attribuer. Il est intelligent, il a du savoir-faire. Ti-Jean ne fournit pas à recevoir les louanges !

La princesse, dès le retour de Ti-Jean, reçoit son peigne et sa bouteille de lotion. Elle s'empresse de passer son peigne dans sa chevelure, et dit au roi : « Je ne suis plus la même personne ! Je ne ressens plus aucun malaise, aucune douleur, je suis la personne la plus heureuse de l'univers !

— J'en suis très satisfait ! Et maintenant, demande le roi, à quand le mariage ?

— Quand vous serez prêt ! répond la princesse. À vous de décider ! Procédez à préparer une baignoire d'après les conseils que je vous ai donnés ! Que l'on n'oublie pas d'incorporer à l'eau la lotion de la bouteille ! »

Le roi ordonne donc de construire une immense cuve remplie d'eau ; puis, on y vide la bouteille de lotion que l'on mélange soigneusement à l'eau. Ces préparatifs terminés, on suspend au-dessus de l'eau, au moyen d'un palan, un bœuf de cent cinquante kilos. On descend lentement l'animal dans la baignoire. Sa chair et ses os sont réduits en une mince graisse qui flotte à la surface de l'eau. Tout est fondu ; il

n'en reste presque rien ! « Maintenant, dit le roi à la princesse, c'est là-dedans que tu vas te baigner !

— Certainement !

— Eh bien ! je ne... je ne sais plus... »

Ti-Jean avait surveillé les préparatifs de la baignoire royale. En apercevant l'huile à la surface de l'eau, il court à l'écurie et y convoque sa vieille fée au moyen de sa baguette magique. La vieille ne tarde pas à apparaître. « Qu'est-ce qui ne va pas, encore ? demande-t-elle.

— J'assistais à la préparation du mariage de la princesse et du roi... On a versé dans la baignoire une lotion assez puissante pour y faire fondre un bœuf ! La princesse exige que le roi plonge dans ce bain. Je ne sais si vous le savez, mais cette lotion doit développer une chaleur effrayante !

— Oui ! Comme l'a dit la princesse, c'est pour purifier ! Mais la princesse ne pourra pas, elle non plus, résister à ce bain !

— Ne pourrait-on pas lui venir en aide ?

— Je vais te dire ce que tu peux faire pour elle. Va, parcours toutes les vieilles bâtisses où abondent les toiles d'araignée. Recueille tous les fils que tu pourras. Va en porter à la princesse et gardes-en une partie pour toi ! Retourne à ta chambre et frotte toute la surface de ton corps au moyen de ces toiles d'araignée. La princesse est au courant de cette technique ; elle va faire comme toi. Quand tu te seras ainsi frotté le corps, tu pourras aller te baigner, toi aussi ! »

Ti-Jean visite toutes les vieilles bâtisses, y recueille tous les fils d'araignée qu'il trouve sur les poutres, sur les murs, partout. Il s'en ramasse un bon paquet ; il en donne une partie à la princesse, au château, et en garde une partie pour son propre usage. « Ti-Jean, qui t'a mis au courant de ce plan ingénieux ? demande la princesse.

— Ah ! princesse, je suis trop à court de temps pour vous expliquer ce détail ! C'est le temps du bain préparatoire au mariage ! Nous reparlerons des fils d'araignée plus tard !

— Très bien, Ti-Jean ! Je te remercie ! »

La princesse attrape le paquet de fils d'araignée et file vers sa chambre. Ti-Jean va se déshabiller, se frotte le corps de ce produit magique et revient vers la baignoire. La princesse ne tarde pas à revenir, à son tour. Le roi s'approche, lui aussi, de la baignoire. « Maintenant, dit la princesse, que préférez-vous, Sire le roi, vous baigner avant moi, ou moi avant vous ?

— Ah ! princesse, allez-y d'abord ! J'aimerais voir comment vous procédez ! »

La princesse plonge aussitôt dans la baignoire, y nage, y prend ses ébats et finalement revient vers le roi. Elle n'a pas changé ! Elle a toujours la même beauté !

Le roi la touche. « Dites donc ! L'eau n'est pas si chaude qu'elle ne le paraît ! s'écrie-t-il. Et toi, Ti-Jean, tu n'es pas tenté de te baigner, toi aussi ?

— Ah ! moi, je ne sais pas si c'est convenable ! Ce n'est pas moi qui me marie, c'est vous !

— C'est vrai, mais toutefois tu peux essayer cette baignoire ! Princesse, croyez-vous que Ti-Jean manquerait ainsi aux convenances ?

— Ah ! non, Sire le roi, répond la princesse ; plusieurs peuvent prendre part à ce bain. Il y a suffisamment d'eau pour accommoder plusieurs baigneurs ! »

Ti-Jean court à sa chambre, revêt un maillot de bain et revient se lancer dans la cuve. Il en sort sous les traits d'un beau prince. Ah ! Seigneur ! On peut difficilement le reconnaître.

Le roi, lui, déjà habillé pour le bain, n'a pas besoin de retourner à ses appartements. À la vue de Ti-Jean, joli comme un prince, le roi s'élance dans la baignoire. On voit revenir à la surface de l'eau un mince filet de liquide graisseux. « Eh bien ! s'écrie Ti-Jean, la chaleur l'a passablement malmené, le roi !

— Oui, reprend la princesse ; j'ai inventé cette baignoire pour prouver que tu méritais de m'épouser. C'est toi qui es digne d'être roi ! Et maintenant, si tu le désires, nous allons nous épouser et continuer à vivre ensemble ! »

Ti-Jean a naturellement accepté la suggestion de la princesse, et il est devenu son mari.

Après son mariage, Ti-Jean est allé chercher son père et sa mère, et ils ont vécu ensemble au château. Je n'en ai pas eu d'autre nouvelle !

L'AIGLE
(ou la lunette merveilleuse)

Récit folklorique raconté le 14 septembre 1965, à Cap-Chat (comté de Matane, Gaspésie) par Gérard Landry (53 ans), qui l'avait appris dans les chantiers de Baie Comeau (Côte Nord) vers 1930, de Joseph Michaud (70 ans) qui demeurait à Saint-Joachim (Gaspésie).

Enregistrement n° 1779. Conte-type combinant des éléments variés. 531 I, grâce à une lunette magique, le jeune héros gagne la sympathie du roi qui l'oblige ensuite à entreprendre des tâches difficiles. Le héros s'en acquitte avec l'aide d'une fée ; 531 II a, conquête d'un baril de vin ; III a, conquête d'une princesse au moyen de 3 robes ; c, conquête du peigne et de l'eau dissolvante ; IV b, bain fatal du roi ; le héros épouse la princesse.

Un' fois, c'éta' in farmier, in cultivateur qui ava't deux garçons. I' 'n n-ava' in qui s'app'la't Ti-Jean, p'is l'aut' qui s'app'la't Pierre.

Ti-Jean ava' à p' pras [près] dix-huit, dix-neuf ans, puis Pierre ava't dans vingt-deux vingt-t'oâs ans, lui. I's travailla'ent tou' 'és deux su' 'a farme.

Enn' bonn' journée, i's s' sont mi' à s' dire in et l'aut'e, Pierr' s'ést mi' à dire à Ti-Jean, i' a dit : « Moé, i' a dit, j' su's rendu assez vieux, i' a dit, faut que j' pense à moé. Depu's que j' su's capab' travailler, i' dit, que j' travaill' pou' mon pére, p'is lâ, i' dit, faut que j' pense à moé. I' dit, j' vâs... i' dit, partir de chez nous !

— Ti-Jean dit, où c' que tu vâ' aller ? Où c' que tu vâs ?

— Ah ! i' a dit, j' vâs charcher bonn' fortune ; j' vâ' à l'aventure !

— Ah ! Ti-Jean dit, moé 'tou [itou][1] j' gu'y vâs, d' minme ! »

Fa't qu' Ti-Jean pâssa't pâs pour b'en b'en intelligent. I' été't [était] pâ' instruit beaucoup, p'i' i' ava't jama' 'té à école, i' a jama's voyagé non plus. I' connaissa't pâs grand monde. Fa't que... Pierre éta't pâs... i' a pâs fait' de... de commentair's là-d'ssus. I' a pâs parlé à Ti-Jean, ni r'guien, i' a pensé que Ti-Jean disa't çâ parç' que c'éta' in idée qui gu'i pâssa't par la tête. Fa't qu'in bon soèr, Pierre a arrivé p'i' i' a dit

1. *Itou* : Aussi.

çâ à son pére. I' a dit : « Moé, i' a dit, lâ, j'ai décidé, i' a di' à son pére, i' a dit, j' vâs prend' l'aventure, m' mett' à voyager, charcher bonn' fortune, fér' comm' lés aut's, p'i' in moment denné, b'en, me marguier [marier] moé 'tou, p'i' i' a dit, dev'nir cultivateur... j' sé's pâs, i' a dit, quoi c' que l' bon Dieu voudrâ. En tout câs, i' a dit, faut que j' prenne... faut que j' change in peu lés idées, p'i' i' a dit, que j' travaill' pour moé !

— Fa't que l' pére a dit, i' a dit, amanch' [amancher][2] çâ à ton goût. C'ést toé... i' a dit, t' és rendu assez vieux, tu sé's quoi c' c'ést qu' t' â' à fére ! »

Fa't que... lâ, la discussion a pâ' été absôlument b'en longue. Le pére, b'en, i' pouva't pâs le r'tenir non plus, p'i' i' sava't qu' son garçon commença' à êt' vieux pâs mal[3]. C'ta't l' temps qu'i' pense à lui.

Ti-Jean s'ést mi' à dire, i' a dit : « Moé 'tou, i' a dit, j' vâs charcher l'aventure ! » Fa't que l' pére â dit : « Toé, i' dit, tu peux rester tranquille encore in escousse [secousse][4] ! » C' fa't que... pour coupé' au plus court, au bout d' deux t'oâs jours, b'en, mon Pierre, on gu'i â denné enn' bourse... d'argent, in p'tit peu d'argent que l' pére ava't, p'i' in ch'fal [cheval]. Puis, i' â laissé le... i' â fait' sés adieu' à sés parents, pui' il â pris l' chemin, p'i' i' s'ést mi' à marcher sans savoèr où c'ést qu'i' alla't.

Ti-Jean a di' à son pére, i' a dit : « Moé 'tou j' gu'y vâs ! » P'is lâ, p'tit Jean voula't p'us travailler pâ'-en-tout', p'is l' pér' l'emm'na' au champ pour travailler, mé' Ti-Jean ava' 'ien qu' ça dans l'idée, c'ést tout c' qu'i' ava't : charcher la bonne aventure.

Fa't qu'in soèr, (e)l' pére éta't pâs mal découragé, i' parl' de d' çâ à 'a vieille. La vieill' dit, 'a dit : « Si tu voula's dir' comm' moé, 'a dit, tu l' lâch'ra's. 'A dit, pâs nécessér' [nécessaire] d' gu'i denner dés héritages ; d'abord, 'a dit, i' gu'ira pâs loin. 'A dit, i' vâ aller fére in p'tit tour en ville, p'i' 'a dit, i' vâ r'virer d' bord, vâ s'en r'venir, p'i' i' vâ êt' tranquille. Çâ, 'a dit, c'é' in idée d' fou, lâ, 'a dit, ça s' pass'râ t'ut' suite, çâ ; p'i' 'a dit, juss' quant' i'... T' âs seul'men à dire oui, p'i' 'a dit, i' vâ fére enn' p'tit' raïd [ride][5], p'i' 'a dit, i' vâ r'venir ! »

Fa't que l' pére a di' à Ti-Jean : « À soèr, i' a dit, c' correck ! D'mon matin, prépar'-toé, i' dit, tu vâs gu'y aller, toé 'tou. Tu veux gu'y eller ? Vas-y ! » Ah ! b'en, Ti-Jean éta't content terriblement. Ti-Jean a monté dans l' gregnier [grenier][6], mecieu' ! p'i' i' s'ést charché dés culott's p'i' in vieux chapeau d' pâill' p'is dés vieill's chaussures. P'is, dans c' temps-lâ, b'en, comm' de raison, c'ta't pâs comme aujo'rd'hui.

---

2. *Amancher* : Arranger, décider.
3. *Mal* (pas) : Suffisamment, assez, probablement.
4. *Secousse* : Période de temps.
5. *Ride* (angl.) : Voyage, tour, promenade (surtout à cheval).
6. *Grenier* : La partie la plus haute de nos maisons rurales. L'ensemble des pièces sous les combles.

C' fa't que... l' lend'mon matin, mon p'tit Jean, à six heures, i' éta't pra' [prêt]. Céz-lâ [ceux-là], i's connaissa'ent pâs çâ se l'vé' à six heures. C' matin-lâ, i' éta't prat. P'is lâ, l' bagage été't [était] prat. Fa't qu' la mér' gu'i a fait in p'tit sac de galett's p'i' on gu'i â denné, pour héritage, enn' vieill' feuill' de tuyau. C'ta't juss' pour l' contenter... enn' vieill' feuill' de tuyau qu'on l'â trouvée, p'is l' pére â dit : « Quiens, çâ, c'ést ton héritage. I' dit, t' âs presque jama's travaillé, p'i' i' dit, on vâ t' denner çâ ! En tou' 'és câs, ça peu' êt'e utile ! »

Fa't que... Ti-Jean, lui, tout bonn'ment, i' a pri' 'a feuill' de tuyau sour son brâs, p'is l' p'tit sac de galettes, p'i' i' a pris l' chemin, p'i' on s'en vâ ! Fa't que, quand i' a eu marché in çartain bout', médi â arrivé, il â dîné ; il a fait' comme in aut', i' â dîné, pui' i' a marché tout' l'apros-médi. L' soèr, b'en, à 'a breunante, i' s'ést campé in p'tit peu dans l' boâs, dan 'a fora't, p'i' i' â couché lâ.

Mon Pierre éta't parti su' in bor' a'ec in ch'fal. In médi, Pierre â arrêté, lui 'tou, pras [près] d'in p'tit ruisseau pour dîner. Enn' femme, enn' vieill' femme, 'a a arrivé. Pierr' 'ta' apras manger. Fa't que... 'a s'ést assi' aupras d' lui, 'a dit : « Où c' que tu vâs ?

— Ah ! i' a dit, où c' que j' vâs ? Je l' sé's pâs moé-minme où c' que j' vâs ! J' su's parti d' che' nous, i' dit, pour... à 'a bonne aventure, je l' sé's pâs... charcher bonn' fortune, peut-êt'e m' marguier [marier], je l' sé's pâs quoi c'ést qui vâ m'arriver. Quoi c'ést qui vâ m'arriver ? Je l' sé's pâs ! Mé', i' a dit, on fa't tout' de minme, p'i' i' a dit, faut, à in moment denné, i' dit, vous savez, quand on vien assé' avancé dans l'âge, b'en, i' dit, on pense à n'us aut's ; faut pensé' à n'us aut's. Faut pâs penser seul'ment qu'aux parents non plus !

— Ah ! 'a dit, tu fa's b'en, Pierre ! Franch'ment, 'a dit, à l'âg' que t' âs lâ, 'a dit, tu fa's b'en. 'A dit, c'ést l' temps d' pensé à toé ! 'A dit, t' a'ra's pâ' enn' galette, 'a dit, à m' denner ? 'A dit, j'a'ra's faim, p'i' 'a dit, j'ai t-encôr' loin à marcher, moé 'tou !

— Ah ! i' dit, j' pens' b'en, la vieille, que t' âs loin à marcher. I' dit, ça fa't deux jours que j' marche, moé, p'is j'ai pâs trouvé d' maison encore. C'ést loin à marcher, çartain !

— B'en, lâ, j'ai r'guien à manger, p'is j' commence à avoèr faim !

— Pierr' dit, c'ést pâs mal difficil' pour moé, i' a dit, la mére, j'en n'ai pâs beaucoup ! P'i' i' dit, j' sé's pâs, moé non plus. I' dit, savez-vous si i' y a du désert [7] proche, écitte, dés vill's proche' écitte ?

— 'A dit, je 'n n'ai pâs vu, moé non plus, 'a dit, ça fa't b'en longtemps.

— P'i' i' a dit, d' minme, i' dit, j' su's pâ' 'apab' vous en deunner b'en b'en ! I' dit, la mére, i' dit, si j' su's comm' vous, moé 'tou, j'ai r'guien à manger, m' âs mourir dans l' boâs.

---

7. *Désert* : Endroit défriché.

— Ah ! la vieille a dit, çâ, par 'zemp'e, 'a dit, j' veux pâs t' forcer. Gard'-lé pour toé, p'i' 'a dit... Gard'-lé pour toé, p'i' 'a dit, en câs qu' tu pourra's 'n avoèr besoin çartain'ment ! »

Fa't que Pierre â r'guien denné à mangé' à 'a vieille. P'is, in moment donné, b'en, i' s'ést greillé [greyer][8] p'i' i' a pris l' chemin, p'is la vieille itou a pris son bord.

Mon p'tit Jean, lui, i' éta't su' in aut' côté, qui marcha't lui 'tou, d'in bord — I' y ava' in ch'min d' boâs, p'is c'ta't pâs dés ch'mins d' pied[9] — i' s'envoeille [envoie] à la bonne aventure. Ça fa't qu'à médi, lui 'tou, i' a fait' comm' lés aut's, i' a arrêté dîner, p'i' i' ava' 'ien que in 'tit sac de galettes. Tout d'in coup, la vieille r'ssou' [ressoudre] à Ti-Jean. Ti-Jean 'n n'a pâs tro' [trop] eu connaissance ; i' ['a] éta' à pied. 'A dit : « Bonjour, Ti-Jean !

— Bonjour ! Comment ça s' fa't, 'a mére, i' dit, vous m' connaissez, vous ?

— 'A di' oui, j' te conna's çartain'ment ! T' és t-in bel, tu pârs d'un' tell' place, p'is lâ, 'a dit, j'ai pâssé souvent par chez vous.

— Oué ! Moé, j' me rappell' pâs d' vous !

— Ça s' peut b'en ; 'a dit, t' éta's jenne [jeune], 'a dit, tu t' rappell's pâs d' moé. T' éta's jenne ! 'a dit, t' a'ra's pâ' enn' bouchée à manger, Ti-Jean, à m' denner ?

— Ah ! la vieille, i' dit, ah ! oui, je 'n n-ai, la mére !

— 'A dit, tu 'n n'âs pâs beaucoup ; t' â' 'ien que in 'tit sac de galettes !

— C' fa't r'guien ! Mecque j' n'eill' p'us, j' fa's comm' vous. Si j'en trouve in aut' qui m'en deunne, b'en, i' m'en deunn'râ ; p'is, 'cou' [écoute] don, que c' c'ést vous voulez ! On s' sépar'rons que c' qu'on â, p'is mang'rons tout' tant qu'on pourrâ tou' 'és deux. Si on ést capab' tout manger, mangeons-les, p'i' i' dit, c'ést tout'. Mecqu'on n'eill' [ait] p'us, on n'a'râ p'us tou' 'és deux. J' pâs pir' que vous ! Vous 'n n'avez pâ'-en-tout', vous. P'is j' pâs pir' que vous ! Vous 'n n'a'rez pâs pluss' que moé !

— Ah ! la vieill' dit, t' âs bon cœur, Ti-Jean, terrib'e ! »

Ça fa't qu' 'a s'assi' avecque Ti-Jean, p'is, 'a ma' [se met] à mangé' in p'tit peu, mé' 'a mang' pâs beaucoup ; très peu. 'A dit : « Où c' que tu vâs, lâ ?

— Ah ! où c' que j' vâs ! I' dit, d'mandez-moé-lé pâs ; je l' sé's pâs... je l' sé's pâ' où c' que j' vâs. J' marche. Mecqu' j'arrive à enn' ville, m'â' arrêter, p'is m'â' asseyer d' m'a'oèr à manger, p'is...

— Mé', c'tta feuill' de tuyau-lâ, quoi c' tu fa' avec çâ ?

8. *Greyer* (se) : Se préparer, organiser ses bagages.
9. *Pied* (chemin de) : Sentier.

— B'en, i' a dit, que c' c'ést que j' fa's ? I' dit, c'ést l'héritag' de mon pére. Mon pér' m'â deunné çâ en héritage.

— Mé', 'a dit, pourquoi c' qu'i' t'â deunné çâ ?

— Je l' sé's pâs ! I' dit, j' sé's pâs quoi ça peut b'en m' sarvir, çâ, moé ! En tou' 'és câs... ça m' fa' in souv'nir de més parents, més bons parents. Le pér' m'â denné çâ, i' dit, parç' qu'i' dit, ça f'ra' in souv'nir, te'jours ! Je l' garde avec moé. Ah ! i' dit, c'ést précieux pour moé !

— Oué ! B'en, c'ést précieux, enn' feuill' de tuyau c'ést précieux ? On en trouve en mass' [10] de çâ.

— I' a di' oui ; mé', 'a viendrâ pâs d' chez nous ! J' sé's que j' peu' en trouver, mé' ça viendrâ pâs d' mon pére !

— Oui, oui, j' comprends tout çâ ! B'en, 'a dit, Ti-Jean, 'a dit, si tu veux, 'a dit, m' âs t' fér' que'qu' chose, moé, 'a dit, avec ta feuill' de tuyau. 'A dit, ta feuill' de tuyau, lâ... — 'a a prend p'i' 'a s' ma' à luquer [reluquer] — tu r'gard'râs d'dans, p'is tu peu' 'oèr l'univers là-d'dans, ta feuill' de tuyau. Tu voèrrâs tout en avant d' toé. T' a'râ' 'ien qu' à r'garder d'dans.

— I' dit, heille ! la mére, i' dit, on voét pâs tout l'univers dan enn' feuill' de tuyau !

— B'en, 'a dit, r'gard' dedans, 'oèr ! »

Ti-Jean prend la feuill' de tuyau, p'i' i' r'garde à 'a long [dans le sens de la longueur]. I' voét tout's sort's de choses, dés villes, dés villages. « B'en, i' a dit, 'a mére, i' a dit, j'ai jama's vu çâ enn' feuill' de tuyau d' minme, moé !

— 'A dit, non ? C'en n-é' [est] une, çâ ! Gard'-lâ : 'a ést précieuse. 'A dit, tu sé's pâ' où c' que tu vâs, lâ !

— I' a dit, non, je l' sé's pâs !

— P'is, 'a dit, tu sé's pâs quo' c' c'ést qu' tu vâs fére ?

— I' a dit, non, je l' sé's pâs. C'ést entendu que je l' sé's pâs !

— 'A dit, j' t'assur' que t' âs beaucoup d'aventures, t' âs beaucoup d' traja' [trajet] à fére. Franch'ment, 'a dit, lâ, faut pâs qu' tu t' décourages, parç' qu' 'a dit, i' y â beaucoup d' chose' à fér' pour toé !

— Ça s' peut ! En tout câs, j'ai b'en hâte, j'ai hât' de sortir de d'dans l' boâs, te'hours !

— 'A dit, tu 'n n'âs pâs b'en long, à c'tte heure ! Ça s'râ pâs b'en long ; tu vâs sortir du boâs ! Tu vâs frapper [11] dés gross's villes, p'i' 'a dit... 'A dit, quiens ! m' âs

10. *Masse* (en) : Beaucoup, en abondance.
11. *Frapper* : Rencontrer, arriver à, rejoindre, parvenir à.

t' deunné' in aut' 'tit cadeau. Çâ, c'ést in souv'nir de ton pére ; m' âs t' deunné' in p'tit souv'nir, moé 'tou ! »

'A gu'i â deunné enn' 'tit' baguette. 'A dit : « Quiens ! 'a dit, quand qu' tu s'râs mal pris, que'qu' chose, lâ, tu frapp'râs t'oâs foi' à terre, a'ec c'tte baguett'-lâ, p'i' 'a dit, j' viendrai à toé. Tu s'râ' où c' que tu voudrâs ; quand minm' qu' tu s'râs dan 'és entrâill's d' la terre, j' s'rai à toé, j' gu'irai t' trouver ! J' saurai où c' que t' és. Avec c'tte p'tit' baguett'-lâ, en frappant, ça vâ m' dire, moé, où c' que t' és, p'is j' gu'irai à toé. J' pourrai p't-êt' b'en t' deunner dés bons conseils, pour t'éder [aider].

— Ah ! b'en, i' dit, la mére, sé's-tu, i' dit, qu' tu m' deunn's dés beaux souv'nirs, toé ? Ta feuill' de tuyau, j' sava's pâs çâ, moé, qu'on voya't l'univers là-d'dans. J'ava's jama's r'gardé là-d'dans, moé ! P'is, i' dit, a'ec la baguette, si tu m' dis... si c'ést vra' quoi c' c'ést qu' tu dis lâ, i' dit, franch'ment, i' dit, c'st intéressant, çâ, c'tte affér'-lâ !

— 'A dit, oui, oui ! Fa's comme j' te dis lâ, p'i' 'a dit, inquièt'-toé pâs, bon ! »

Fa't qu'in coup qu'i' ont parlé enn' bonn' secousse, Ti-Jean r'prend l' chemin, p'i' i' souhette [souhaite] l' bonjour à 'a mére, p'is bon voyage, p'is la vieille, pareil. P'i' i's s' laiss'nt p'i' i's prenn'nt chaquin leu' bord, p'is mon p'tit Jean march' pâ' absôlument longtemps.

Vers t'oâs quatre heur's l'apros-médi, ah ! i' arrive à enn' gross' ville. Ti-Jean 'ta' habillé a'ec in vieux chapeau d' pâille. Rencont' b'en du monde. Le mond' le r'gard' pâs mal : in vieux chapeau d' pâill' su' 'a tête, dés vieill's chaussures, dés culott's de pagoss' [12] su' l' dos. Fa't qu'i' rencont' in gârs su' l' chemin, i' a dit : « I' y â in roè [roi] écitte ?

— I' a di' oui, i' y â in roè ! I' ést pâ' absôlument b'en loin.

— Savez-vous, i' dit, si i' â besoin d' que'qu'un, i' dit, dés domestiques, que'qu' chose ?

— Ah ! je l' sé's pâs ! Pour savoèr, i' dit, mecieu', faut gu'y eller ! Fau' aller p'is gu'i d'mander si i' â besoin d' que'qu' chose. I' vâ vous l' dire !

— C'ést bon ! »

Fa't qu' mon p'tit Jean continue, s'en vâ su' le roè. C'st in domestiqu' qui vient le r'cevoèr. I' a di' au domestique, i' a dit : « J' su's v'nu 'oèr le roè, 'oèr si i' a'ra't besoin d'in homme à gages [13], in domestique, quelqu'un pour travailler.

— I' dit, quoi c' c'ést vous savez fére, mecieu' ?

— Ah ! n'importe quoi... j' peux fér' n'importe quell' chose !

---

12. *Pagosse* (bagosse) : Étoffe de coton blanc très rugueuse.
13. *Gages* (homme à) : Domestique : homme qui reçoit un salaire.

— Bon ! Çâ, i' dit, c'ést intéressant, i' dit, engagé' in homm' de minm' qui sé't [sait] fér' n'importe quoi ! Que'qu'un qui sé't r'guien fére, b'en, i' dit, c'ést moin intéressant. Mé', i' dit, vous, si vous savez fér' n'importe quoi, c'st intéressant. Oué ! m' â' aller parler d' çâ au roè... »

Fa't qu' Ti-Jean l'atten à 'a porte. Le domestiqueést pâ' absolument longtemps. I' r'vient, i' a dit : « Le roè t' fa't d'mander d' rentrer. I' vâ vous parler, lui ! »

C' fa't qu' Ti-Jean s' présente au roè, p'is le roè gu'i d'mand' la minm' chose, comm' de raison, quoi c' qu'i' sé't fére et p'is d'où c' qu'i' d' pârt, p'is tout's sort's de choses. B'en, Ti-Jean gu'i répond : « B'en, l'affér' de travailler, b'en, i' dit, n'importe quoi.

— I' dit, savez-vous m'ner dés ch'faux, i' dit, avez-vous...

— Ah ! Ti-Jean di' oui, j' conna's çâ ! Mon pér' qui ést cultivateur ! P'i' i' dit, on â te'jours m'né dés ch'faux ! »

Mé', Ti-Jean ava't jama's vu çâ, dan 'a vie. I' 'n ava't vu dans l' champ, mé' c'ést tout'. « D' minme, i' a dit, on vâ vous engager cocher, i' a dit, pour moé. On vâ 'oèr si vous êt's bon cocher ! »

Fa't que... mon p'tit Jean s'engag' cocher pour le roè. L' lend'mon matin, b'en, faut qu'i' gu'y ell' soègné' 'és ch'faux p'is lés étriller, p'is leu' deunner l' soin qu'i' ont d' besoin. Ti-Jean arriv' dan étab'e, mecieu' ! p'is lâ, lés ch'faux sont en l'air [14], comm' de raison, i's sont b'en grâs p'i' i's sont r'posés. Ti-Jean a pêur de rentrer dan 'a creuch' [crèche]. Lés jouau' [chevaux] hanniss'nt [hennissent], p'is ça pioche. Ti-Jean dit : « I's peuve' m' tuer, cés alimaux-lâ ! C'ést qués'ment pâs rentrab' lâ ! »

C' fa't qu' prend sa p'tit' baguette, p'i' i' frapp' t'oâs foi' à terre ; la vieill' r'ssou' à lui. « Quiens ! 'a dit, bonjour, Ti-Jean ! C' que c'ést qu' tu fa' écitte ? » Lâ, i' gu'i cont' çâ, qu'i' éta' engagé pour le roè, p'is : « Cés jouaux-lâ, i' dit, j'ai pêur de çâ, moé !

— Ah ! b'en t' âs b'en pêur, 'a dit, pour(e) r'guien, Ti-Jean ! Prends ta baguette, p'is pâss'-leu' çâ su' l' dos, su' l' corps, lâ, p'i' 'a dit, laiss'-lés fére ; p'is deunn'-leu's-en in p'tit coup l' matin. Asseill'-çâ [essaie] ! Quant' tu 'n a'râs besoin d'att'ler, b'en, t' âs pâs besoin d'avoèr pêur d' rentrer ! »

Fa't, comm' de fait' ! Ti-Jean ava't te'jours sa feuill' de tuyau sour le brâs. Sa feuill' de tuyau, i' 'n n-ava't soin, p'is l' monde r'garda't çâ, p'i' i' ava't b'en du fonn' [fun] [15] de 'oèr Ti-Jean qui s' prom'na' a'ec sa feuill' de tuyau. C' fa't qu' plusieurs gu'i d'manda'ent : « Quoi c' c'ést qu' tu fa' a'ec çâ, c'tte feuill' de tuyau-lâ ? T' âs pâs besoin d' çâ avec toé !

14. *Air (être en l'air)* : Excité, vigoureux, prêt à agir, vigilant.
15. *Fun* (angl.) : Plaisir, joie, contentement.

— C'st à moé, çâ, p'i' i' a dit, c'ést pâs d' vos afféres. C'st à moé : c'st in souv'nir, p'i' i' a dit, je l' garde ! »

P'is, d' temps en temps, Ti-Jean r'garda't dans sa feuill' de tuyau, 'oèr que... P'is, dans sa feuill' de tuyau, i' voya't l'univers, comm' la vieill' gu'i ava't dit ; partou' où c' qu'i' r'garda't, i' voya't... i' voya't que c' qui s' pâssa't.

Fa't que... enn' bonn' journée, le roè dit : « Ti-Jean, i' dit — ça f'sa' enn' huitain' de jours qu'i' éta't lâ — Ti-Jean dit, i' di' à Ti-Jean, tu vâ' att'lé' 'és jouaux, p'i' on vâ aller fére in tour en ville !

— Fa't que, Ti-Jean di' oui ! »

C' fa't qu' Ti-Jean s'en vâ à écurie, p'is rent'e att'lé' 'és jouaux ; la vieill' l'ava't rassuré, lâ. Attell' lés jouaux su' in cârrosse. Mon p'tit Jean ést su' l' devant d' çâ en chapeau d' pâille, p'is la feuill' de tuyau à côté d' lui. P'is d' temps en temps, Ti-Jean mèn' lés jouaux p'i' i' r'gard' dans sa feuill' de tuyau. Le roè trouv' çâ curguieu' in p'tit peu. « Quoi c' c'ést qu' tu fa's, i' dit, avec ta feuill' de tuyau, lâ, Ti-Jean ?

— Ah ! quoi c' que j' fa's ? Je r'garde en avant d' moé, i' dit ! J' voés b'en dés choses, p'i' i' a dit, j' voés, dés fois, voèr si i' y a'ra't pâs que'qu' chos' d'étrang' qui pourra't nous arriver ; j' sé's pâs, i' dit... »

Le roi s'éclat' de rire. « Dan enn' feuill' de tuyau, tu voés çâ, toé ?

— Ah ! i' a di' oui. Ah ! oui, p'i' i' dit, à enn' tell' place, i' y â enn' tell' chose, quiens !

— Le roi : tu voé' enn' tell' chos' dan enn' feuill' de tuyau ! »

Le roè fa't la grimace in peu. C'éta't vra'. P'i' i' sava't qu' Ti-Jean ava't pâs... « Dan in aut' place, i' y â enn' tell' chose, p'is la vill' voésin, i' y â enn' tell' chose. Ti-Jean dit... le roè dit : « Tu m' f'râs pâ' accroère, toé, dans ta feuill' de tuyau, que tu voés tout çâ !

— B'en, (e)r'gârdez vous-minme ! »

Fa't qu'i' pren 'a feuill' de tuyau p'i' i' gu'i denne. Le roè r'garde. Comm' de fait', c'ést beau terriblement, p'is le roè ést enchanté de c'tte affér'-lâ. I' ava't... « 'Ien qu' ma feuill' de tuyau, b'en dés chos's que j' pourra's trouver. Ah ! i' a dit, j' peux trouver... »

Le roè 'ta't veuf, lui. Fa't que : « Oué ! Tu peux trouver b'en dés choses !

— Ah ! i' a di' oui ! J' peux trouver... j' pourra's dir' que j' peux trouver n'importe quoi, Sir' mon roè ! Quoi c' c'ést qu' vous m' demand'rez, j' peux l' trouver par ma feuill' de tuyau.

— Oué ! Pourra's-tu aller l' charcher, itou ?

— Çartain'ment, j' pourra' aller l' charcher, parç' qu' avec la feuill' de tuyau, j' sé' où c' qu'il ést ! P'i' en savant [sachant] où c' qu'il ést, j' peu' aller l' charcher !

— Le roè di' oui ! T' âs raison ! Fa't qu'i' dit, on voèrâ çâ d'main ! Demain, on r'prendrâ çâ, voèr ; on en f'râ in asseille [essai] ! »

Fa't qu'on en-r'vir' de bor' [bord] en ville, p'is mon Ti-Jean, lés jouaux sont b'en vaillants, mecieu' ! p'is le roè ést enchanté d' son cocher, par 'hemp'e, ah ! terriblement.

Fa't qu'on s'en r'tourne au château, p'is lâ, on détell' lés jouaux, le roè s'en vâ chez eux, p'i' i' s' dégreill' p'i' i' parl' de çâ à tout l' monde, comm' de raison, que Ti-Jean c'éta' in cocher sans pareil, p'i' ah ! i' éta' enchanté d' son cocher.

Fa't que, on soupe. Apras souper, Ti-Jean dit... le roè di' à Ti-Jean, i' a dit... envoeill' charcher Ti-Jean, par lés domestiques, de v'nir veillé' avec lui au salon. Fa't qu' Ti-Jean pârt p'i' i' gu'y vâ, vâ trouver le roè au salon. Bon ! Le roè s' ma' à parlé' a'ec Ti-Jean p'is jâser d' différent's choses. I' a di' à Ti-Jean, i' a dit : « Tu m'âs dit, apros-médi, que tu pouva's trouver b'en dés choses, que dans ta feuill' de tuyau tu voya's b'en dés choses. En voyant, tu sava's c' que c'éta't, minm' lés chos's lés plus segra' [secrètes], t' 'és voya's p'is tu pouva' allé' 'és charcher. Moé, i' a dit, j' voudra's, i' a dit, Ti-Jean, qu' t' assèra' [essaierais] à m' trouver, quiens ! — i' dit, c'ést juss' pour fére in essai — un baril qui pourra't cont'nir sept sort's de vin.

— Ah ! Ti-Jean, dit, arrête in peu ! Vous me d'mandez dés chose' extr'ordinaires, lâ. J' vous ai pâs dit que j' vous trouvèra's dés choses... j' vous ai dit que j' trouvèra's dés chos's qui exiss' [existent] ; mé' dés chos's qui exiss'nt pâs, j' vous ai pâs dit que j' trouvèra's çâ !

— Tu m'âs dit, Ti-Jean, qu' tu trouvèra's n'importe quoi. Juss' à te l' demander, p'is, dans ta feuill' de tuyau, tu voya's p'is, en 'a voyant tu sava' où c' qu' 'a été't [était], et puis, tu gu'ira's l' charcher. Ah ! b'en, c'st à toé... c'st à toé, à c'tte heure, c' bout'-lâ. Moé, i' dit, j' veux voèr si t' és réell'ment comm' tu dis !

— Ah ! b'en, Ti-Jean dit, arrête in peu, lâ ! »

Lâ, ça embêt' Ti-Jean pâs mal. Ti-Jean dit : « Arrête in peu !

— B'en, le roè dit, j' te deunn' t'oâs jour' à pensé' à ton affére, p'is t'oâs jour' à partir. Dans t'oâs jours, si t' és pâs parti, tu s'râs mis dan 'és prisons. Pens's-y comme i' faut. T' sé's, enn' chos' qu'on pâs capab' de fére, i' dit, on l' dit pâs ! »

Fa't qu' Ti-Jean s' lev' p'is prend l' bord de sa chamb'e, p'i' i' éta' inquiète avec çâ pâs mal, pâs mal. Pensa' à tout's sort's de choses. L' lend'main, c'é' 'a minm' chose : i' pense à çâ. Ça gu'i câss' la tête, p'i' i' dit : « C'ést çartain qu' le roè vâ m' punir. J'a'ra's pâs dû fér' dés chos's de minme, p'is j'a'ra's pâs dû... »

Fa't que... la deuxièm' journée, dan 'a nuit', Ti-Jean sort déhors, vâ voèr sés ch'faux, p'is, rendu à l'écurie, prend sa p'tit' baguett' p'is fa't v'nir la vieille. C' fa't que la vieille 'a r'ssou' à lui, p'i' i' a di' à 'a vieille, i' dit : « J' su's b'en mal pris. Vous savez, i' dit, qu' la feuill' de tuyau, lâ, c'éta' in souv'nir, c'ést vra', p'is j'eum' çâ, p'i' i'

dit, c'st in beau souv'nir, mé' i' dit, j' su's t-apras m'amanché' [16] avec çâ, lâ, i' dit, pour avoèr du troub' [17] p'is d' la misére !

— Ah ! 'a dit, quoi c' c'ést ? Quell' sort' d'amanchure ? »

P'is lâ, i' gu'i a conté çâ. I' s'st engagé pour le roè, p'i' i' a faite r'garder le roè là-d'dans, p'is qu'i' gu'i ava't dit qu'i' pouva't... avec sa feuill' de tuyau, qu'i' pouva't trouver n'importe quoi. « Le roè, b'en, c'ést in imaginâtion, c'ést in idée qu'i' a eue ! I' me d'mande in baril qui peut cont'nir sè' [sept] sort's de vin. J' conna's pâs çâ, dés barils, moé, qui peuv'nt cont'nir sept sort's de vin ! I' y â enn' sort' de vin qui peu' avoèr dan in minm' baril, mé' pâs sept ! C'st impossib', çâ ! I' me d'mand' dés chose' extr'ordinaires.

— Ah ! la vieill' dit, 'a dit, in roè, c'ést te'jours de minme ! I' vâ te'jours charcher dés chose' extr'ordinaires, dés chos's qui exiss'nt pâs, mé', 'a dit...

— Oué, mé' i' dit, comment c' que m' âs fére ?

— B'en, 'a dit, m' âs te l' dir' comment c' tu vâs fére ; p'i' i' y en â, i' y en â in : ça exiss' ! Mé', j' t'assure, 'a dit, qu' tu l' âs pâs. C'st assez dur.

— Ti-Jean di' oui ! Si j' sava' où c' qu'i' éta't ?

— Ah ! 'a dit, i' ést... mé', i' ést b'en loin d'écitte, c'ést b'en loin d'écitte. Si tu veux gu'y eller, vâs-y ! Mé', si tu veux pâs, 'a dit, ça s'râ pâs mieux !

— Mé' dan 'a prison ! Le roè m' ma't [met] dan 'a prison pour le restant d' ma vie, m' fér' mourir en langueur, m' fér' crever d' faim, p'is...

— B'en, 'a dit, ce baril-lâ, 'a dit, c'ést gardé par dés géants.

— C'st-u [est-il] b'en loin d'écitte ?

— Ah ! ça t' prend çartain, 'a dit, un an aller lâ p'is r'venir écitte, p'i' 'a dit, i' ést gardé par dés géants ! P'is, 'a dit, j' t'assur' que c'ést pâs facil' de pénétrer lâ.

— Ti-Jean dit, i' y â-t-u que'qu'un qui peut gu'y eller, te'jours ?

— B'en, 'a dit, çartain'ment qu'i' y â que'qu'in qui peut gu'y eller ! Aller lâ, c'ést pâs difficile ! I' a juss' à prend'e l' chemin. Mé', c'ést d'aller l' charcher, l' baril, p'is l' sortir de d' lâ.

— Oué !

— 'A dit, Ti-Jean, tu vâs gu'y eller... p'is tu vâs gu'y eller ! On dit qu' tu t' é' engagé à çâ. On sé't b'en qu' t' a'ra's pâs dû parler tant qu' çâ, mé', 'a dit, t' és t-engagé à çâ, vâ fo'èr tu gu'y ell's ! »

16. *Amancher* : Rouler, tromper, maltraiter.
17. *Trouble* (angl.) : Difficulté, mal, désagrément.

Fa't qu' 'a gu'i expliqu' quell' place, quel rain-d'vent [18] prend', p'i' y où aller, p'is... « 'A dit, lâ, tu vâ' arriver lâ, 'a dit, c'ést un château qu' ést gardé par t'oâs géants. Tu vâs t' fér' pêcheur, p'is... 'a dit, enn' fois rendu lâ. Tu vâ' arrivé' à enn' gross' rivière ; 'a dit, à c'tte riviér'-lâ, tu vâs t' fér' pêcheur. Quant' t' a'râs pêché du poesson, tu vâs prend' la riviére, tu gu'irâs pâsser d'vant le château dés géants. I's von [vont] ach'ter ton poesson. 'A dit, c'tte journée-lâ, i' f'râ très froid. P'is, 'a dit, quand... tu leu' dirâs qu' t' âs frett' [froid], toé. Tu gu'irâs t' chauffé' à 'a cuisine ; mé', 'a dit, chauff'-toé pâs : t' âs pâs l' temps de t' chauffer. L' temps qu'i's vont compter ton poesson, i's von aller charcher d' l'argent pour t' payer, descends dan 'a cave ; i' y â in trou, lâ, pour descend' dan 'a cave. Le baril d' vin ést sour l'escalguier [escalier] d' la cave. Prends-lé, p'is, 'a dit, sour ton bras, p'is sor' [sors] avec.

— Prends-lé sour ton brâs ! I' dit, c'ést gros...

— Non, non, 'a dit, i' ést pâs gros ! C'st enn' p'tit' affér' b'en p'tite ; c'ést pâs gros ! Mé', c'ést in baril d' vin qui s' vid' pâs. T' en prendrâs tant qu' tu voudrâs, i' s' vid' pâs ! Mé', amus'-toé pâs, par 'zemp', à 'n en prend', lâ, parç' que ça s'râ p'us grav' pour toé. T' âs pâs l' temps de... de goûté' au ven [vin], p'is t' âs pâs l' temps de r'guien fére. Tu a'râs juss' le temps de prend' le baril p'is t' sauvé' avec. Accup'-toé pâs d' la peill' [paie] du poesson non plus. Quant' t' a'râs çâ, amanch'-toé, 'a dit, pour t'en aller de d' lâ !

— Ti-Jean dit, c' correck ! »

L' lend'mon matin, mon Ti-Jean... le roè gu'i denn' d' l'argent, p'is mon Ti-Jean s'habill' p'i' i' prend l' chemin... encore avec sa feuill' de tuyau, te'jour' avec sa feuill' de tuyau sour le brâs ! P'is mon Ti-Jean couch' p'i' i' dîn' dans l' boâs, p'i' i' couch' dans l' boâs, p'is ça marche. Tant loin que... tant loin qu' ça peut marcher, ça marche.

Fa't qu'i' fa' à pe' pras la minm' direction de... que la vieill' gu'i ava't dit — c'éta' enn' fée — fa't que à in moment deunné, b'en, i' r'gârd' dans sa feuill' de tuyau 'oèr si i' voét que'qu' chose, i' voét l' château, mé' i' ést encôr' b'en loin. Ti-Jean ést presque découragé, p'is lés pieds blessés, i' â d' la misére à marcher, p'is Ti-Jean dit : « C'ést terrib'e ! J'a'ra's jama's dû m'engagé' à enn' chos' semblab'e ! J'a'ra's b'en dû farmer ma gueule ! »

Fa't que... mé', enn' bonn' journée, i' arrive, vers dix heur's d' l'avant-médi, i' arrive à enn' gross' riviér' qui ést pras du château ; i' voét l' château au râs d' la riviére. Lâ, i' â in p'tit bout d' cord' dans sés poches ; i' s'éta' organisé en équipollent [19] quand i' â parti, comm' de raison, p'i' i' s'en vâ pêché' à 'a riviére, p'i' i' prend du poesson, p'usieurs poessons moyenn'ment gros, pâss' çâ dan enn' corde, p'is s'en vâ pâsser vis-à-vis du château dés géants. Ah ! lés géants sor' [sortent], p'i' i' ont dit : « Bonjour, pêcheur ! I' ont dit, comment ça s' fa't qu' t' âs pris du poesson dans c' riviér'-lâ p'is n'us aut' on n'en prend pâs ?

---

18. *Rain-de-vent* (rumb de vent) : Direction.
19. *Équipollent* : Équivalent. En quipollent : à proportion.

— B'en, i' dit, vous aut's, i' dit, c'ést parç' que vous avez la main trop dure. I' dit, c'ést pour çâ qu' vous en prenez pâs. Vous aut's, i' dit, vous parlez trop fort, vous m'nez trop d' train [20], j' suppose... ou la main trop dure, je l' sé's pâs, moé, mé', i' dit, moé, j'en prends, j'en prends tant que j' veux ! C' fa't p'usieurs fois j'en prends !

— I' ont dit, d' minme, tu vâs nous vend' çâ, p'i' i' ont dit, tu vâs 'n en pêcher d'aut's, toé !

— Ah ! b'en, i' a dit, pour vous rend' sarvice, j' peux b'en l' fére ! »

Fa't qu'i' â rentré au château, p'is lâ, b'en, i's s' sont mi' à compter l' poesson. Ti-Jean dit : « Moé, j'ai pâs l' temps... j'ai frett' que j' me meurs. I' a dit, vous savez, l' long d' la riviér' de minme, i' fa't fra's [frais] terrib'e, p'i' i' dit, j'ai frett', i' dit, que... i' dit, que j' su's qués'ment pra' à mourir.

— B'en, i' ont dit, vâ t' chauffer, i' ont dit, pâsse à 'a cuisin' p'is vâ t' chauffer, lâ, p'i' i' ont dit, on vâ compter l' poesson p'i' on vâ aller charcher d' l'argent, p'i' on vâ t' payer ! »

Fa't que... Ti-Jean vâ s' chauffer, mé', i' s' chauff' pâs. I' voét la trappe é ioù c' que la vieill' gu'i ava't parlé, p'i' apras çâ, i' descen en bâs. I' voét l' p'tit baril. « Mé', c'ést qués'ment pâs créyab'e ! » C'ést plein d' fil' [fils] d'araignée p'is c'ést tout sale, tout' poussiéreux, mé' c'ést b'en çâ : c'ést l' plus p'tit qu'i' y â lâ. » C'ést çâ qu' la vieill' gu'i ava't dit. Ramâss' çâ sour son brâs, pâss' par in aut' porte, p'is goud' baï [good bye] [21] !

Quand i' ést sorti, lés géants sorte' 'és aut' aussi, p'i' ils l' voeille' a'ecque l' baril, p'is lâ, i's s' mette' à sauté' en l'air. Ah ! c'éta' in affére épouvantab'e ! Mé', l' p'us jeun' dés géants s' ma' à dire, i' â dit : « Vâ-t'en, vâ-t'en, pêcheur, t' âs 'té plus fin qu' n'us aut's ! T' â' emporté l' baril, moé, j' te l' deunne. Vâ-t'en ! »

Lés deux aut's saut'nt su' l' t'oâsièm' géant, p'i' ils l' batt'nt quésimen à mort, à caus' qu'i' ava't dit çâ. Mé', Ti-Jean s'accup' pâs d' 'és aut's, i' s'en vâ. Mé', ça gu'i pren autant d' temps, comm' de raison, à s'en r'tourné' au château. P'i' à in moment deunné, b'en, i' arrive au château.

Lâ, le roè fa' enn' terribeul fête, p'i' i' a di' à Ti-Jean, i' dit : « (E)r'marqu' b'en enn' chose, i' a dit, si i' y a pâs sè' [sept] sort's de vin, ça vâ êt' la mort, c'tte foi' écitte ! C'ést pâ' 'a prison, c'é' 'a mort ! Tu s'râs pendu !

— Ah ! Ti-Jean dit, je l' sé's pâs ; j' gu'i ai pâs goûté. Vous gu'i goût'rez, vous aut's.

— Fa't que... le roè dit, c' correck ! »

---

20. *Train* : Tapage, vacarme, bruit.
21. *Good bye* (angl.) : Salutation de départ. Adieu !

Lâ, le roè invit' tout's sés amis, p'is l' château s' pact' [paqueter] de monde, p'is lâ, on goûte au vin. In m'ment deunné, on pren un tariér' p'i' on fa' in trou d'dans, p'is lâ, on goûte à çâ. C' 'ta' enn' sort' de vin. On fa't sept trous tout l' tour, p'is c'ést sè' [sept] sort's de vin qui sort du p'tit baril. On en prend tant qu'on veut, tout' la veillée, p'is minme i' y en â qui en prenn'nt trop, p'is mon Ti-Jean t' â in plésir avec çâ, lui 'tou.

Fa't que... p'i' i' a di' au roè : « J'ai b'en trouvé quoi c' que vous m'avez d'mandé, de minme !

— Le roè di' oui. Tu l' âs trouvé çartain'ment ! Mé', i' a dit, Ti-Jean, t' és pâs fou ! J' pens' pâs. Mé', i' â dit, si t' âs trouvé çâ, Ti-Jean, i' a dit, t' és capab' trouver d'aut' chose !

— Fa't, Ti-Jean dit, d'mandez-moé-z-en pâs trop ! Vous m'avez d'mandé enn' chose, j'ai 'té vou' 'a charcher, mé' j' vous ai pâs dit que j' f'ra's tout's sort's de chos' de minme, que vous me d'mandez dés chos's qui existent pâs. C'ést enn' chose... çâ, in baril d' vin d' minme, i' y â seul'ment... i' y en â 'ted b'en r'guien qu'in dans tout l'univers, je l' sé's pâs ! C'é' à pe' pras çartain... p'is j'ai été l' charcher dans dés places, vous savez, i' dit, que c' pâs tout l' mond' qui gu'y ell' [aille] non plus. Fa't qu' demandez-moé pâs d'aut' chos' de minme, parç' que lâ...

— Ah b'en ! le roè dit, puisque t' âs commencé, p'is t' âs trouvé çâ, t' és capab' trouver d'aut's choses !

— I' dit, quoi c' c'ést qu' vous voulé' avoèr ?

— I' a dit, i' y â enn' princess' qui exiss', i' a dit, qui ést disparue depui' enn' vingtain' d'années. P'is c'ést la plus bell' princess' du monde. I' a dit, le roè promat [promet] dés récompense' épouvantab's, dés gross's récompense' à celui qui trouvèra't sa princess' qu' ést amorphosée ; i' a dit, je l' sé's pâs trop quoi c' qui gu'i ést arrivé. Mé', toé, tu peux l' savoèr ! P'is tu pourra' allé' 'a charcher. I' dit, moé, j' voudra' avoèr c'tte princess'-lâ pour en fér' ma femme !

— Ti-Jean dit, d'où c' qu'alle ést, c'tte princess'-lâ ?

— Ah ! si on sava' où c' qu'alle ést, on n'a'ra' pâs besoin d' toé pour allé' 'a charcher ! On gu'ira' 'a charcher. On l' sé't pâs, n'us aut's non plus, où c' qu'alle ést ! P'is j' carcul' que t' és l' seul homm' qu' ést capab' d'aller charcher c'tte princess'-lâ !

— Ah ! Ti-Jean dit, non ; non, ah ! non...

— Amanch' çâ à ton goût, Ti-Jean, mé', i' a dit, si tu fa's pâs çâ, c'é' 'a mort, encore, qui t'attend ! P'is c'ést enn' chos' qu'i' faut qui s' fasse, p'is c'ést beaucoup plus... plus grand... p'is c'ést beaucoup plus d' valeur que l' baril d' vin qu' t' â' été charcher, lâ.

— Oui ; mé', ça peu' êt' beaucoup plus difficile itou, i' di' au roè. Où c' qu' 'a exiss', vous l' savez pâs, p'is moé non plus !

— Fa't que... Mé', ta feuill' de tuyau, Ti-Jean ? Tu dis qu' avec ta feuill' de tuyau tu vâs tout trouver. Tu voés l'univers ! Tu voés pâs c'tte princess'-lâ dans ta feuill' de tuyau ?

— Ah ! non ; j'ai jama's vu çâ ! J' l'ai jama's vue !

— B'en, r'garde, tu peux p't-êt' b'en 'a trouver ! »

Ti-Jean, l' lend'main, prend sa feuill' de tuyau ; i' gu'i denne encôr' t'oâs jours pour s' décidé' à partir. P'is, lâ, Ti-Jean prend sa feuill' de tuyau l' lend'main, p'i' i' (e)r'gârd' dans sa feuill' de tuyau, dans tout's lés coins d' l'univers qu'i' peut trouver, mé', i' voét pâs d' princess' de minme. I' di' au roè : « J'en voés pâs, p'is je 'n n'ai pâs vu, p'i' i' dit, j' sé's pâs ! P'is lâ, par 'zemp'e !

— Mé', i' dit, l' baril d' vin, tu l'ava's pâs vu non plus, p'i' i' gu'y éta't ; t' â' été l' charcher. La princesse, tu 'a 'oés pâs, parç' que probab' qu' 'a ést cachée, ou si 'a ést emmorphôsée sous... dés form's qu'on conna't pâs, p'is qu' 'a exisse. Fa't que... i' dit, c'ést çâ. Fa't qu' prends ta feuill' de tuyau, p'is vâs-y ! Ou b'en don, i' a dit, ça vâ êt' la mort pour toé, encore ! C'é' 'a mort qui t'attend. Pour moé-minme, p'i' i' a dit, minm' le roè, le pér' d' la princesse, si i' sé' [sait] enn' chos' de minme, que tu sé' enn' chos' de minm' p'is tu veux pâ' aller, pour asseyer [essayer], te'jours, i' a dit, ça vâ êt' ta mort, çartain ! »

Lâ, p'tit Jean ést encôr' pris. Le soèr, i' s'en vâ soégner sés jouau' encôr' comm' d'habitude ; vâ 'oèr sés jouaux, d'abord ça f'sé' assez longtemps qu'i' ava't pâs 'té, i' vâ 'oèr sés jouaux, puis, prend sa p'tit' baguett' p'is fa't v'nir la vieille encôre.

P'is lâ, i' gu'i parl' de d' çâ. « Franch'ment, 'a dit, j'ai quésiment de r'grett' de t'a'oèr denné çâ, parç' qu' 'a dit, te v'lâ rendu qu' t' és pâs r'sonnab'e !

— I' a dit, c'ést pâs moé qu' ést pâs r'sonnab'e, c'ést le roè. Quoi c' c'ést vous voulez qu' j'en faise [fasse] ? Qu'est-c' que vous voulez que j' faise ? Vous m'avez dit qu' j'alla' a'oèr beaucoup d'aventures, beaucoup d' trajats [trajets] ; vous me l'avez dit, çâ ! I' a dit, vous l' l'avez prévu avant moé, parç' que vous m'avez dit çâ, p'is moé, je l' sava's pâs, cés choses-lâ !

— 'A di' oui, je l'ava's prévu, mé', 'a dit, j'ava's pâs prévu dés chos's de minme.

— I' a dit, moé non plus, mé' ça m'arrive. P'is à c'tte heure, vous m'aviez promis qu' vous m'éd'rez [aideriez], p'is quant' j'a'ra's besoin d' vous, b'en, vous app'ler. Fa't que... c'ést c' que j' fa's !

— Çâ, c' correck, 'a dit ! M'en vâs t'édé' encore. 'A dit, la princess' que tu parl's lâ, 'a ést amorphôsée, c'st-à-dire, 'a ést amorphôsée, 'a ést dans l' milguieu d'in ôcéan, de la mer Noère. Alle ést gardée par in génie. C'st assez difficile ; c'ést in château qu'i' y â au fond d'in ôcéan. P'i' 'a dit, c'ést d'fficil' d'aller lâ : c'ést pâs tout l' mond' qui y all'nt [vont] lâ. C'ést assez difficil' que t' és pâ' 'apab' d'aller lâ. Toé, t' és pâ' 'apab' d'aller.

— C' fa't que... b'en, i' a dit, comment c' que m' âs fér' pour allé' 'a charcher, d' minme, si j' peux pâ' aller lâ, moé ?

— M' âs te l' dire. 'A dit, promiér'ment, i's sont t'oâs princesses, t'oâs princesse' à peu pras qu'i' ont 'té volées, comm' c'tte ell'-lâ. Lés t'oâs plus bell's princess's qui peu' exister dans l'univers entier. P'i' 'a dit, au coucher du soleil, le soèr, à c'tta mer-lâ, su' 'a greve, comme on dit dés fois, su' l' rivage, 'a dit, on voét t'oâs princess's qui s' baignent, pâ' absolument b'en loin du rivage ; lés t'oâs princesses, 'a dit, à tou' 'és soèrs, au coucher du saleil, i's vienne' s' baigner lâ. Mé', i' a dit [elle dit], c'ést l'affér' d' 'és prend', l'affér' d' 'és saisir p'is d' 'és garder.

— Ah ! b'en, i' a dit, çâ, par 'zemp'e, si j' peux mett' la main su' une, j' vous garantis que j' la gard'rai b'en !

— Ah ! b'en, 'a dit, vant'-toé pâs trop, lâ, par 'zemp'e, 'a dit, c'ést pâs d' minm' c'st amanché. Promiér'ment, pour lés saisir, 'a dit, faut qu' tu t' fass's fér' t'oâs robes. Tu d'mand'râs çâ au roè : une, couleur de lune, l'aut'e, couleur du saleil, p'is l'aut'e, couleur dés étoèles. Tu vâs t'en aller pras d' la mer, la mer Noère, l' soèr au coucher du saleil. Lâ, 'a dit, tu vâs prend'e, la promiér' journée, tu prendrâs la rob' couleur de lune. Tu t'en irâs su' l' rivage, 'a dit, tu l'étendrâs. I' 'n n-â un' qui vâ v'nir à toé. 'A vâ te d'mander ta robe ; tu gu'i dirâs qu' oui, p'is seul'ment, qu' pour gu'i deunner, faut qu' tu save' [saches] 'oèr si 'a gu'i fa't, la robe. P'is pour gu'i fére, tu sav's qu' 'a gu'i fa't, b'en, faut qu' 'a l'asseille [essaie]. Quant' alle a'râ la robe, saut' dessus p'is quiens-la b'en ! T' âs vingt menute' à 'a t'nir, p'is si tu 'a gard' vingt menutes, 'a ést à toé ! Mé', si t' és pâ' 'apab' d' la garder, par 'hemp'e, 'a s'râ pâ' à toé ! 'A partirâ a'ec la robe.

— Ah ! oui, mé' i' a dit, si j' ma' 'a main d'ssus, mecqu' 'a eill' [ait] la rob' su' l' dos, si j' ma' 'a main d'ssus, j' la gard'rai b'en !

— Ah ! c'ést çâ qu'on voèra ! Comm' çâ, 'a dit, vâs-y ! »

Fa't qu' mon Ti-Jean vâ trouver le roè, l' soèr, p'i' i' gu'i dit çâ. I' dit : « Pour allé' où c' que vous dit's lâ, ça m' prend t'oâs robes : enne, couleur de lune, l'aut'e, couleur de saleil, p'i' enne, couleur dés étoèles. P'is, 'a dit, deunnez-moé çâ, p'i' apras çâ, b'en, i' dit...

— Ah ! le roi dit, j' peux b'en... Çâ, çâ, c'st enne... enne, c'st enn' bagatelle ! On vâ, on vâ te l' deunner. P'is pens's-tu de la trouver ?

— B'en, m'en vâ' asseyer ! »

Fa't qu' mon Ti-Jean... le roè, l' lend'main, lâ, i' prend dés couturguiéres [couturières], mecieu' ! p'i' i' fa't fér' t'oâs bell's robes, p'is... comm' qu'i' gu'i ava't d'mandé, p'is quant' c'ést fait', l' lend'main matin, mon p'tit Jean (e) s' greill' son p'tit paquat, p'is sa feuill' de tuyau encôre, p'is good-bye ! Ça prend l' chemin p'i' allons-nous-en !

Ça marche encôr' b'en longtemps. Mon p'tit Jean fa't dés vill's p'is dés villages, p'is dés fora's, p'is dés... Ça vâ ! Fa't que... mon p'tit Jean, in jour, frappe à 'a mer Noère. C'éta' un ôcéan épouvantab' qu'i' voét pâs l' bout' de çâ, p'i' i' fa' in beau saleil, par 'hempe. Mon p'tit Jean s' fa' enn' p'tit' caban' de branches. I' â arrivé lâ dan apros-médi târ' [tard] assez ; enn' p'tit' caban' de branch's pour pâssé' 'a nuit', puis... lés provisions qu'i' ava' encôre, p'is lâ, i' s'organis' pour manger, p'i' i' s' couch' p'i' i' dort. Fatiquié, i' s' couch' p'i' i' dort, i' a dit : « Demain, i' a dit, je l'assèrai [essaierai]... pour 'oèr... pour 'oèr lés filles, lés princesses, pour 'oèr si i's vienne' s' baigner, pour 'oèr si c'ést b'en vra' quoi c' qu' 'a vient d' me dire ! »

L' lend'mon matin, mon Ti-Jean s' leve assez d' bonne heure, s' raveille assez d' bonne heure. I' s' ma' à s' prom'ner su' l' rivage, p'i' i' ramâss' b'en dés chos's su' l' rivage, p'is c'ta' enn' plass' [place] qu'i' y ava't parsonne. C'ést d' la fora't tout l' tour de d' çâ ; tout l' tour de lui, c'ést d' la fora't. I' y a pâs l'âm' qui vit lâ.

Fa't que... mon p'tit Jean, l' lend'mon matin, s' promèn' su' l' rivag' p'is, pour pâssé' 'a journée p'is voyager d'in bor' [bord] à l'aut'e... Fa't qu'i' s'aparçoét que... dan in gros chicot qu'i' y â en arguiér' d' sa cabane — i' ava't fait enn' caban' de branches — i' y â in terrib' de gros chicot, lâ, p'i' i' y â enn' mér' d'aigu' [aigle] qui â in nique, lâ. À tout's lés jours, i' voé' 'a mér' d'aigu' qui vient dans c' chicot-lâ, p'is qui ést dans son nique, p'i' 'a r'pârt p'i' 'a r'vient, p'is... Mé', Ti-Jean n'en fa't pâs d' différence. Fa't, quand ça vient... l'apros-médi ést pâssé, ça vien au coucher du saleil, comm' de fait', i' voét t'oâs princesses, pâssablement dans l' large, mé' assez pour lés distinguer comme i' faut.

Lâ, prend sa feuill' de tuyau, p'i' i' r'gard' çâ ; i' 'és voét comme i' faut dans sa feuill' de tuyau. Lâ, i' prend sa p'tit' robe. I' vâ charcher la rob' d' la couleur de lun' p'i' i' étend çâ su' l' rivage, su' l' sâb' [sable] chess' [sec], p'i' i' s'assit pâs loin.

Ah ! tout d'in coup, i' 'n n-â un' qui s'en vien à 'a nage, su' l' bord du rivage. Lâ, Ti-Jean s'approch' d' la robe, parç' qu'i' dit : « 'A peut m' voler ma rob' p' partir avec. Faut que j' me tienn' proch' pour la po'gner, c'tte ell'-lâ ! » Fa't qu'i' s'en vien à râs, s'assit pâs loin d' la robe. La princesse arrive au rivage : 'a ést en habit d' bain, comm' de raison, p'i' 'a dit : « Bonjour, 'a dit, Ti-Jean !

— I' a dit, bonjour !

— 'A dit, c'st-tu à toé, c'tte rob'-lâ ?

— I' a di' oui, c'st à moé !

— B'en, 'a dit, tu port's pâs çâ, enn' robe ?

— I' dit non, non... J' port' pâs d' robe, moé ! C'ést dés rob's qu' j'ai fait's pour fér' dés cadeaux, dés fois...

— B'en, pour quoi fér' tu m' la denn's pâ' à moé ?

— Ah !... b'en, écoute, i' dit ! J'ar'fus'rai pâs de t' la denner, en autant qu' 'a t' f'râ. J' te'jours pâs pour t' denné' enn' rob' si 'a ést trop grand' pour toé ou trop

p'tit' pour toé ! Faut qu' tu l'asseill's, p'i' ensuite, b'en, quant' tu l'a'râ' asseyée, si à t' fa't, ô ké [22] ! T' 'a gard'râs ! »

Fa't qu' 'a pren 'a rob' pour l'asseyer. P'is quant' 'a a la rob' su' l' dos, Ti-Jean saut' dessus, p'is lâ, v'lâ 'a chican' pri' [prise]. P'is ça s' débât... ça s' débât dix quinz' menutes. In moment denné, Ti-Jean, piouk ! 'a gu'i sort dés mains, p'i' 'a saute à l'eau, p'is la v'lâ partie ! I' dit... i' pense en lui-minme : « 'A ést dure à qu'nir ! Si 'és aut's sont dure' à qu'nir de minme, on vâ a'oèr du fil à r'torde, écitte ! Ah ! b'en, Ti-Jean dit, arrête in peu ! C'tte affér'-lâ, lâ... »

Ti-Jean ést pras découragé. Fa't que Ti-Jean parl' pâs ; s'en r'tourne à sa cabane, p'is pense à son affére : « J'ai jama's vu enn' créyatur' [23] si fort' de sa [ma] vie ! P'is pourtant, i' a dit, j'ai fait' pâs mal tout' mon possib' pour qu'nir ! P'i' 'a m'a sorti dés mains, pareil ! » Fa't que... i' comprends pâs trop. « En tou' 'és câs, i' a dit, on vâ s' rasseyé' encôre ! Demain ! On vâ asseyé' 'a deuxième, demain ! »

Fa't que... le lend'main, b'en, l' lend'mon matin, Ti-Jean s' leve encore assez d' bonne heure, p'is déjeune, p'i' i' fa' à pe' près comm' la veille, pui' i' pâss' la journée à voyager d'in bor' à l'aut'e. Fa't que... le soèr, encore au coucher du saleil, prend sa p'tit' rob' couleur du saleil, p'i' i' étend çâ su' l' sâb'e, p'i' in p'tit peu plus d' bonne heure. P'i' i' s'en vâ lâ, p'i' i' r'garde encôr' dans sa feuill' de tuyau, i' voé' encôr' lés t'oâs princesses... non ; i' en voét seul'ment qu' deuss'. I' dit : « C'tte ell'-lâ, i' dit, j' l'ai po'gnée hier à soèr, j' suppos' qu' 'a a pêur ! La pêur l'â pris. I' dit, i' 'n n'â 'ien qu' deux qui sont v'nues. Oué ! Ça s' peut ! En tou' 'és câs... I' 'n n-â deuss' ! »

Fa't que... ça fa't pâs longtemps, quiens ! I' y en â enn' qui s'en vien au rivage. Lâ, 'a mont' su' l' rivage, 'a vien au d'vant d' Ti-Jean, 'a dit : « Bonjour, Ti-Jean ! 'A dit, Ti-Jean, 'a dit, ta robe, 'a dit... où c' tu fa's çâ enn' rob' de minme, enn' rob' de femme, toé ?

— B'en, j'ai fait' çâ, i' a dit, pour donner, pour fér' dés cadeaux.

— 'A dit, pour quoi fér' que tu m' la deunn's pâs, moé ?

— Aussi b'en toé comme in aut'e ! Rendu [24] qu' 'a vâ t' faire !

— B'en, 'a dit, j' sé's pâs çâ si 'a vâ m' fére ?

— B'en, i' dit, asseill'-lâ ! P'is m' âs l' voèr si 'a t' fa't. M' âs t' la donner. Si 'a fa't pâs, b'en, j' la garde ; j' la denn'rai à in aut' qui gu'i f'râ ! »

La princess' pren encor' la rob' p'i' 'a 'a mat [met]. B'en, all' l'â, Ti-Jean saut' dessu' encôre. P'is lâ, v'lâ la chican' pris. Mé', c'tte fois-lâ, i' fa't son possib' pour la garder. Ça gigote, p'is... encôr' dix quinz' menutes. À in moment deunné, 'a gu'i sort dés brâ' encôr' p'i' 'a saute à l'eau. V'lâ çâ parti ! Ah ! b'en, Ti-Jean dit : « Arrête in

22. *O.K.* [oké] (angl.) : Façon populaire américaine de dire « oui ».
23. *Créature* : Femme ou fille.
24. *Rendu que* : Pourvu que.

peu ! Lâ, par 'zemp'e, i' dit, j' peux pâs fér' mieux qu' çâ ; c'st impossib'e ! Si 'a t'oâsième 'a ést pir' que 'a promiére, si 'a t'oâsième ést encôr' pir' que çâ, impossib'e ! C'ést de chose' impossib'e. J' pourrai pâs ! »

C' fa't qu' Ti-Jean ést pâs mal découragé. Le soèr, le temps s' greille, le temps s' noèrcit, la p'uie prend. Dan 'a nuit' i' fa' enn' affére épouvantab'e, enn' tempêt' qui s' déchaîne, terrib'e ! Ti-Jean dort pâs d' la nuit'. I' attend [entend] lés p'tits aigles, dans l' chicot, qui s' lamentent, p'is qui crigu'nt [crient], p'is qui sont pris pour pèrir. Ti-Jean sort déhors, p'i' i' r'gard' çâ. I' s' ma' à dire à lui-minme : « Dés oèseaux, c'ést dés bétails qui aime' à viv' comm' lés aut's. Si j'alla' 'és charcher p'is lés descend' avec moé dans ma cabane, p'i' 'és gardé' à 'a chaleur, demain, b'en, si i' fa't beau, m' âs lés mett' dans leu' nique. »

Fa't qu' lâ, i' pense à tout' çâ : « En minm' temps, ça m' f'râ dés désennuis, p'is cés oéseaux-lâ, m' âs m' désennuyé' a'ec çâ. » Fa't qu' Ti-Jean, i' vien à bout d' monter dans l' chicot, p'i' i' vâ charcher t'oâs p'tits oéseaux, t'oâs p'tits aigu's que i' emmène avec lui, à 'a chaleur, lâ, in p'tit feu qu'i' s'ést fait' ; p'i' i' mat çâ. I' 'és env'lopp' comme i' faut. I' 'és gard' tou' 'a nuit'.

L' lend'mon matin, l' saleil se leve : i' fa't beau. P'is c'ést la mér' d'aigu' qui arrive. C'st in affére épouvantab'e, mecieu ! Lés ailes, ça a pâs moins qu' huit pieds d'aile ; Ti-Jean â qués'ment pêur de çâ. 'A s' jouque [25] en avant d' la cabane, p'i' 'a jâse. 'A crie p'i' 'a s' lamente, p'is Ti-Jean a qués'ment pêur. I' dit : « 'A peut m' dévorer ! In oèseau d' minme ! » Fa't que, Ti-Jean la r'garde. « 'A dit, c'ést toé, 'a dit, qu' a' été charcher més oéseaux ?

— I' a di' oui, c'ést moé ! C'ést moé, p'i' i' dit, comment ça s' fa't qu' tu parles, toé ?

— 'A dit, j' parle. Çâ, 'a dit, c'ést in bout' que t' âs pâs besoin d' savoèr ! Mé', 'a dit, pourquoi que c' t' â' été 'és charcher ?

— B'en, Ti-Jean dit, j'ai pâs fait' çâ pour fér' du mal ; j'ai fait' çâ pour leu' sauvé' 'a vie. I' éta'ent pris pour mourir, pèrir dans l' mauva's temps. C'éta't dans l' mauva's temps, p'i' i' éta' pris pour pèrir. J'ai été 'és charcher, p'is j' lés ai emm'né' à chaleur, leu' gardé' 'a vie. B'en, lâ, si tu veux 'és avoèr, moé, j' su's b'en prat [prêt] à t' lés denner. J'en n'ai pâs besoin ; j'ai fait' çâ juss' pour leu' sauvé' 'a vie. Parç' que j'ai pensé que in animal ava't l' droit d' viv'e, p'i' i' aime à viv' itou, continuer sa vie comm' moé, p'i' in aut'e. Fa't qu'i' a dit, c'ést c' que j'ai fait', p'is j' leu's ai sauvé' 'a vie, p'is lâ, b'en, j' vâs t' lés deunner ! »

Fa't qu' la mér' d'aigu' prend sés t'oâs p'tits oéseaux, p'i' 'a lés emmèn' dans l' nique. P'is lâ, 'a s'arrache enn' plume... 'a s'arrache enn' plum' p'i' 'a denn' çâ à Ti-Jean. 'A dit : « Quiens ! Ti-Jean, si tu vien à a'oèr besoin d' moé, tu prendrâs c'tte plum'-lâ, tu frott'râs su' toé avec la plume, p'is j' s'rai à toé !

---

25. *Jouquer* (se) : Se percher.

— C' fa't qu' b'en, i' a dit, ça adeunn' b'en, c' correck, çâ, ça adeunn' b'en, i' a dit, j'ai justement besoin d' toé !

— 'A dit, pourquoi c'ést ?

— B'en, i' a dit, j'asseille à po'gné' enn' princesse, lâ, tu doés l' sa'oèr ?

— 'A di' oui, j' sé' in p'tit peu !

— P'i' i' a dit, j' su's pâs capab'e. Ça fa't deuss' que j' po'gn' p'is j'ai pâs pu 'és qu'nir, p'is la t'oâsième, b'en, j' pens' pâs d'êt' capab' non plus. Comment c' m' âs faire ?

— Ah ! çâ, 'a dit, Ti-Jean, c'ést en déhors de més capacités, à moé ! J' peux pâs t'éder là-d'dans. C'ést impossib' pour moé. J' peux pâs t'éder. Su' d'aut' rapport, j' peux t'éder, mé' su' c' rapport-lâ, impossib' pour moé !

— Oué, b'en si c'ést d' minme, si t' és pâs capab' d' m'éder, sé's-tu que co' minm' j'a'ra' enn' plume, p'i' i' dit, qu' tu m'a'ra's denné n'importe quoi, ça m' denn' pâs grand-chose !

— B'en, su' d'aut' rapport, Ti-Jean, j' peux t'éder, j' peux t' renseigner pâs mal, minm' t'éder, mé', 'a dit, là-d'ssus, lâ, impossib' pour moé ! C'ést en déhors de moé, çâ.

— Oué ! B'en, Ti-Jean dit, c' correck de minme. 'Cou' don, que'qu' chos' qu'o' ést pâs capab' de fére, on l' fa't pâs ! »

C' fa't que... la mér' d'aigu' s'en vâ à sés p'tits, p'is Ti-Jean pense à tout çâ, p'is la journée s' pâsse. Ti-Jean ést pâs mal découragé. « En tou' 'és câs, i' a dit, m'â' asseyé' encôre à soèr, p'i' 'a robe, b'en, si j' la perds, j' la pardrai, c'ést tout ! »

Prend sa p'tit' robe encôre, d' la couleur dés étoèles, quand ça vien au coucher du saleil, p'i' i' s'en vâ su' 'a grève, étend sa robe encôre, p'is lâ, i' r'gârd' dans sa feuill' de tuyau, i' en voét seul'ment qu'une. Lés deux aut's gu'y sont pâs. Bon ! I' a dit : « I' 'n n'â 'ien qu'enne ; lés deux aut's on eu pêur. Faut crèr' qu'i' 'n n'on [ont] arraché 'és aut' itou, quand qu'i's sont v'nu' à bout de s' fér' lâcher, mé' ça a tout pris ! P'is lâ, i' dit, c'tte foi' écitte, m'â' asseyé' à fér' l' p'us vit' possib'e ! »

Fa't que, comm' de fait'. Pour enn' p'tite escouss' c'tte ell'-lâ qu' éta' apras s' baigner, 'a vien à Ti-Jean. Alle ést bell' princesse in peu râre. Bon ! C' fa't qu' 'a dit : « Bonjour, Ti-Jean !

— I' dit, bonjour !

— 'A dit, c'st-i' à toé c'tte rob'-lâ ?

— I' a di' oui, c'st à moé !

— 'A dit, que c' c'ést qu' tu fa's d' çâ ?

— B'en, i' a dit, quoi c' que j' fa's d' çâ, i' a dit, c' pour denner ; j' fa's dés cadeau' avec.

— 'A dit, pourquoi c' tu m' la deunn's pâs, moé ?

— Aussi b'en toé comme in aut'e. I' a dit, asseill'-lâ, p'is si 'a t' fa't, emport'-la ! »

C' fa't qu' 'a pren 'a robe encôr' p'i' 'a la mat, mé', en ayant la rob' su' elle, lâ, Ti-Jean, m'âs dir' comme on dit dés fois, i' s' prépare ; p'is lâ, i' saut' su' elle, mecieu' ! P'is lâ, v'lâ 'a chican' pris. Lâ, ça s' roule, ça s' culbute, mé' Ti-Jean quient b'en. Temps en temps, Ti-Jean vient pra' à l'échapper, mé' quient b'en, pareil ! P'is lés vingt menut's s'écoulent, Ti-Jean enlèv' la princesse. Lâ, apras qu' lés ving menut's ont 'té écoulées, 'a arrêt' de s' défend'e, p'is de... de... Fa't qu' 'a dit : « Ti-Jean, j' su's t-à toé ! J' su's t-à toé !

— Oué ! Ti-Jean dit, 'cou' don, j'ai pâs mal r'ussi. Faut crèr' qu' lés aut's soèrs, j'ava's pâ' assez... pâ' assez parsisté, i' a dit ! »

Lâ, Ti-Jean ést content. Ah ! flaï bin' [fly bean] ! Lâ, i' emmèn' la princesse avec lui ; i's couche' à 'a cabane, p'is lâ, i' gu'i cont' çâ, qu' c'ést in roè qui l'â envoyé charcher, p'is son pér' minm' qui ava't promi' enn' récompens' terrib'e, d'êt'e roè, à celui qui trouvèra't sa princesse. « Lâ, c'ést moé qui t'â' trouvée, mé' i' dit, j' quiens pâs d'êt'e roè, j' quiens pâ' aux recompenses, j' quiens pâ' à çâ du tout. I' a dit, je qu'nè' à t' démorphoser. J'a'ra' aimé à avoèr lés deux aut' itou, mé', 'cou' don, j'ai pâs pu. J'ai fa't mon possib'e...

— Ah ! 'a di' oui, t' âs fait' ton possib'e, mé', çâ, 'a dit, ça viendrâ pour in aut'e. In aut' assèrâ [essaiera], f'râ comm' toé, p'i' i' a'râ assez d' courage, p'is... »

Fa't que l' lend'mon matin, on greill' la princesse, p'i' i' r'défa't son ch'min. I' arrive au château où c' que son roè éta't, p'is lâ, on présent' la princesse. 'A ést bell' princess' dur, mecieu' ! Lâ, toute l' monde... c'ést pacté [paqueté] d' monde. Lâ, on vâ charché' encôr' le p'tit baril d' vin, p'is lâ, lés amis s' rassemb'ent, p'i' on fa' enn' fêt' terrib'e, pour la princesse, comm' de raison, p'is lâ, t'ut suit' le minm' soèr, le roè, i' demand' la princesse en mariage. « Ah ! la princess' dit, 'a dit, écoutez, 'a dit, j' pâs si pressée qu' çâ, moé ! On vâ prend' not' temps d'arriver promièr'ment ; on vâ attend' enn' huitain' de jours, p'i' apras çâ, j' vous dirai quoi c'ést... quoi c'ést qu' j'en pense.

— Oué ! B'en, le roè dit, c' correck ! »

C' fa't que, la veillée s' tarmine, la nuit' s'ést tarminée, p'is la veillée s'ést terminée, comm' de raison. Tout l' mond' s' mette' à se r'tirer checun chez eux ; p'is lâ, b'en, la princess' se r'pose, Ti-Jean aussi. Lâ, Ti-Jean, i' y â p'us d' travail pour lui, i' â p'us soin dés jouaux pâ'-en-tout', lâ, c'ést in homme. On l' gard' comme... Fa't qu' le roè ést b'en content d' Ti-Jean. P'i' ah ! ça vâ b'en terriblement. C' fa't que, le temps s' pâsse. In moment denné, le roè vâ rend' vésite à la princesse, p'i' i' a dit : « Quoi c' c'ést qu' t' âs pensé, i' a di' à 'a princesse, i' a dit, à propos du mariage ?

— B'en, 'a dit, à propos du mariage, quoi c' c'ést qu' j'ai pensé, 'a dit, c'ést correck, on peut s' marier ! Mé', 'a dit, aux conditions, 'a dit, qu' j'ai... à minm' lés conditions, 'a dit, où c' que j'étais, le mariage ést plus beau. P'is, 'a dit, d'abord vous, 'a dit, vous êt' in vieillârd, p'is, 'a dit, moé, j' su's t-en jeun' fill' de vingt ans. 'A dit, je me marierai aux conditions, à més conditions.

— Mé', i' a dit, à quell's sort's de conditions ?

— Promiér'ment, 'a dit, lés conditions, nous aut's, qu'on â où c' que j'éta's, lâ, au milguieu d' la mer. 'A dit, on prena' in bain pour s' purifier — on app'la't çâ purifié' enn' parsonne — p'is, en prenant c' bain-lâ, on r'devient comme in homm' de vingt ans, par 'hemp'e. 'A dit, j'eum'ra's çâ. 'A dit, ensuite, j'ai t-in démêloèr [démêloir]... on démêle... p'i' 'a dit, j' voudra' avoèr mon demêloèr ; quante j' su's malad' comme aujo'rd'hui, lâ, 'a dit, à tou' 'és matins, j' me pâsse in coup d' démêloèr dan 'a tête, p'i' 'a dit, je m' leve — 'a dit... comm' neuf [neuve] — 'a dit, j' sens p'us d' mal, j' sen [sens] aucun' douleur ; j' t-assé' h'ureuse. Lâ, 'a dit, ça fa't huit jours, 'a dit, que j' su's t-écitte, p'i' 'a dit, j'ai pâ' eu mon demêloèr ; 'a dit, j' fil' [feel][26] pâs b'en, 'a dit, j' su's malade. P'i' 'a dit, j'eum'ra's, 'a dit, prend' in bain avant qu'on... pour s' purifier tou' 'és deux, 'a dit, avant de s' marguier [marier].

— Ah ! le roè dit, çartain'ment ! C'ést b'en facile à greyer !

— Oué, mé', 'a dit, c'ést pâs d' minme. 'A dit, pour(e) s' purifier, 'a dit, n'us aut's, 'a dit, on â un' sort' de lôtion, qu'on â. On pren enn' cuve assez grande, p'i' 'a dit, on mat [met] la lôtion dans c'tta cuv'-lâ qui contien in çartain nomb' de gallons d'eau, p'i' 'a dit, lâ, on descen in bœuf dedans. P'is quant' le bœuf vien en graiss' su' l'eau, 'a dit, avec lés oss', 'a dit, n'us aut's, on s' baigne. Quand on sort de d'lâ, 'a dit, on ést purifié ! »

Le roè pense en lui-minme : « Oué ! J' pens' b'en qu'i's sont purifiés ! Mé', i' a dit, ça doét fér' chaud là-d'dans ? » qu'i' di' en lui-minme. Le roè dit : « Mé', où c' que tu prends çâ, c' lôtion-lâ ?

— B'en, 'a dit, j'en ai justement, 'a dit, dans ma chamb' au château, 'a dit, où c' que j'éta' au milguieu d' la mer Noère !

— Oué ! C'ést pâs facile, çâ ?

— B'en, la princess' dit, c'ést pâs facile ! 'A dit, j' voèra's b'en 'ien qu' Ti-Jean qui s'ra't capab' d'aller charcher çâ ! Si Ti-Jean â 'té charché' 'és princesses, i' ést capab' d'aller charcher çâ !

— Oui, b'en, c' correck ! I' dit, m' âs gu'i en parler ! »

---

26. *Feel* [to] (angl.) : Se sentir, éprouver un sentiment.

C' fa't qu' t'ut suit' le roè sort d' la chamb'e, mecieu ! appell' Ti-Jean. Lâ, Ti-Jean vien à lui, p'i' i' dit : « Lâ, i' dit, tu vâs r'tourner, i' dit, où c' que t' â' été charché' 'és princesses... charché' 'a princesse !

— Oué ? Quoi c' c'ést m'â' aller fér' lâ ? »

Lâ, le roè gu'i cont' çâ, qu'i' ést pour aller charché' enn' bouteill' de lôtion qu'alle â dans sa chamb'e, p'i' in démêloèr qu'alle â lâ, p'is gu'i apporter çâ. Ti-Jean dit : « J'ai jama' été dans c' château-lâ, moé ! J'ai 'té pras d' la mer, j'ai jama's 'té au château. L' château ést dans l' milguieu d' la mer, dans l' milguieu d'in ôcéan. I' y â p't-êt' b'en dés mill' pieds d'eau, je l' sé's pâs quoi qu'i' y â lâ. P'is c'ést... l' château ést au milguieu d' la mer. P'is l' château... lés princess's sont emmorphôsées, lâ, p'i' i' a dit, i's sont gardées par in génie. C' fa't qu' moé, j'ai pâ' été lâ. C'ést pâs lâ qu' j'ai été ! J'ai été au bord d' la mer seul'ment !

— Ah ! si t' â' été au bord d' la mer, t' és capab' d'aller d'ssus ? Tu gu'irâs !

— Ti-Jean dit, c'st impossib'e ! I' a dit, j' peux pâ' aller fér' çâ.

— Bon ! b'en, faut qu' tu l' faises. T' éta's pâ' 'apab' d'aller charcher l' baril d' vin non plus ! T' éta's pâ' 'apab' d'aller charché' 'a princesse ! Tu gu'y â' été. Pourquoi c' tu s'ra's pâ' 'apab' fér' çâ ?

— B'en, lâ, c'ést pu' 'a minm' chose, lâ !

— Arrête in peu ! Le roè, lâ... Prends ta feuill' de tuyau, p'is tu vâs l' trouver, l' château, p'is vâs-y ! P'is, si tu fa's pâs çâ, b'en, quiens ! C'st encore l' bout' ! »

Lâ, Ti-Jean encôr' pense à tout's sort's de choses. Fa't v'nir la vieill' encôr' p'is gu'i parl' de d' çâ. 'A dit : « Vâs-y ! 'Cou' don, vâs-y, p'i' 'a dit, asseille ! Quo' c' c'ést qu' tu veux ? Tu l' l' âs voulu, Ti-Jean ! T' âs voulu, 'a dit, avoèr dés chos's de minme, avoèr du troub' de minme. B'en, 'a dit, à c'tte heure, accup'-toé avec tés troub'es !

— B'en, oui...

— 'A dit, vâs-y, p'i' 'a dit, tout probab' tu vâs r'ussir, si t' és t-assez courageux, p'i' 'a dit... »

C' fa't qu' Ti-Jean s'ést greyé encôre enn' fois, p'i' i' ést parti. I' s'ést en-allé près d' la mer. Lâ, rendu à 'a minm' plass' [place] qu'i' ava' été charché' 'és princesses, i' sava't pâs quoi fér' pour aller... allé' à c' château-lâ. Fa't que... la mér' d'aigu' éta't justement lâ encôre, p'is lés p'tits, b'en, i' éta'ent... profita'ent, i' éta'ent gros. C'ta't tout enn' gagn' [gang][27] enn' famill' d'aigu's gu'i' y ava't lâ.

C' fa't qu' Ti-Jean a dit, i' a dit... i' pense à sa plume, prend sa plume, frott' çâ su' lui. La mér' d'aigu' 'a r'ssou' à lui. 'A dit : « Ti-Jean, t' és t-encôr' rendu écitte ?

27. *Gang* (angl.) : Groupe, bande, troupe.

— I' a di' oui, j' su's rendu écitte, p'is lâ, c'ést p'us pour la minm' chose, c'ést p'us pour la princesse. La princesse, j'en ai une, j'en ai assez d'une ; j' veux pâ' 'és avoèr tou' 'és t'oâss', parç' ça vâ m' fér' trop d' quoi à fére. J'en ai un' p'is j' 'n ai trop. J'a'ra's pâs dû...

— Ah ! 'a dit, Ti-Jean, faut pâs qu' tu t' décourag's de minme !

— I' a dit, lâ, c'ést pour aller charché' un' bouteill' de lôtion qu'alle â dans sa chamb'e, p'i' in démêloèr. P'i' i' a dit, si mecqu' j'eill' apporté çâ, si j' r'ussi' à aller charcher çâ, ah ! i' manqu'râ d'aut' chose encôre. D' minme, à 'a fin du compt' m' âs tout l' tem [temps] êt' pris d' minme, moé !

— B'en, 'a dit, on peut t'éder, Ti-Jean ! Çâ, pour çâ, 'a dit, po'gner... saisir la princesse, po'gner la princess' comm' tu m' âs d'mandé, j' pouva's pâs. Çâ, c'éta' en dehors de moé, en déhors de més pouvoèrs. Mé', pour fér' quoi c' c'ést qu' tu fa's lâ, j' peux t'éder.

— Fa't que... i' a dit, d' minme, i' a dit, quoi c' c'ést qu'on vâ fére ?

— B'en, 'a dit, tu vâs m'embarquer su' l' dos, m'â' aller te m'ner, moé, au milguieu d' la mer.

— Oué ! Mé', au milguieu d' la mer, co' minm' que j' s'ra' au milguieu d' la mer, j' s'rai pâs... j' s'rai pâ' au fond, lâ !

— B'en, 'a dit, i' y â in aut' moyen pour aller lâ. 'A dit, tu vâs... Rendu au milguieu d' la mer, lâ, m'en vâs t'endormir, par 'zemp'e ; tu vâs tombé' endormi. Accupe... inquièt'-toé pâs ! P'i' 'a dit, lâ, 'a dit, moé, 'a dit, m'en vâs t' lâcher lâ. Tu vâs calé'[28] au fond d' la mer, tu vâs t' raveiller, tu vâ' êt' au château, par 'zemp'e, comme enn' magnièr' de cômâ, j' sé's pâs. P'i' 'a dit, ensuite, mecqu' tu t' raveilles, tu renteur'râs [rentreras] dans l' château.

— Mé', i' a dit, l'eau ?

— Accup'-toé pâs d' l'eau ! Rent' au château, p'i' 'a dit, vâ dan 'a chamb' d' la princesse, où c' que la princess' t'â dit, r'garde au-d'ssus d' la têt' d' son lit', tu vâs voèr la bouteill' de lôtion, tu vâs voèr le démêloèr, tu vâs tout voèr çâ. Prends çâ, p'is sors de d' lâ ! Quant' tu r'sortirâs de d' lâ, 'a dit, tu vâ' encôre, 'a dit, l'eau vâ te... tomber comm' dans l' cômâ, enn' parsonn' qu' ést pour s' neyer, tu vâs r'ssoud' su' l'eau. Mecque tu r'ssoud's su' l'eau, j' te ramâss'rai, moé !

— Ti-Jean dit, j' sé's pâs si j' vâs r'ussir à çâ ! J' pens' b'en, i' dit, mecque j' tomb' lâ, moé, que j' gu'irai pâs loin ! »

Fa't que... embarqu' su' l' dos, p'is la mér' d'aigu' pâr' [part] avec lui, p'i' 'a vâ le m'né' où c' qu' 'a éta't pour le m'ner, comm' de raison, au milguieu d' l'ôcéan, pui' all' l' lâch' lâ, p'is Ti-Jean, boum ! tombe à l'eau, la têt' la promiére, p'is j' sé's pâs

28. *Caler* : Enfoncer.

trop comment ça... ça... ça s'arrange. Lâ, en tomban à l'eau, i' perd' comm' connaissance, i' voét p'us r'guien, p'i' i' sé't p'us r'guien.

In moment deunné, i' s' raveille ; comm' de faite ! I' ést d'van in beau château, p'i' i' s' raveille, p'i' i' r'gard' çâ ; c'ést beau épouvantablement. C'ést assez beau qu'i' 'n n'â jama's vu d' pareil. Ti-Jean ar'gard' tout çâ p'is... mé' 'a gu'i ava't b'en défendu d'êt' longtemps, et de pâs s'amusé' à r'garder lés chos's qui... d'êt' pâs trop curguieux.

C' fa't que... Ti-Jean pren 'a port' p'i' i' rent' là-d'dans. I' rent' là-d'dans, c'ést encôr' cent fois plus beau. C'ést tout's dés marveill's qu'i' y â là-d'dans. Ah ! Ti-Jean trouv' çâ assez beau, que... 'a gu'i ava't dit... i' a pâs l'idée d' marcher, i' a pâs l'idée d'avancer, mé', à in moment deunné, i' pense à lui comm' faut, p'is lâ, i' pârt pour la chamb'e. Fa't qu'i' arrive à 'a chamb' d' la princesse. Comm' de faite ! I' r'gard' su' 'a tablette où c' qu' 'a gu'i ava' indiqué. I' y â enn' p'tit' bouteille, pâs longue, in démêloèr là-d'dans... là-d'ssus. Ramâss' çâ, mat çâ dans sa poche, p'i' i' r'pârt, p'i' i' sort, p'is lâ, encôre en sortant, i' s'amuse encore in 'tit peu. Mé', à in moment deunné, i' s'arrett' p'i' i' pense à lui comm' faut, que lés défens's qu'i' ava'ent fait's.

Lâ, Ti-Jean pren 'a port' pour sortir. En arrivant déhors, i' s' sen [sent] encor' comme engourdir, encôr' comm' dans... comm' si i' alla't tomber dans l' côm â, p'i' i' s' raveille, p'is c'ést la mér' d'aigu' qui l' ramâsse. V'lâ çâ parti ! All' l'emmène à terre où c' qu'i' éta't. Lâ, Ti-Jean s' raveill' comm' faut. I' di' à 'a mér' d'aigue, i' dit : « J' sé's pâ' où c' j'ai été. J' me rappell' p'us de r'guien. » I' ar'gârd' dans sés poch's comm' faut ; la p'tit' bouteille, l' démêloèr ! « Oué ! B'en, j'ai tout' !

— 'A dit, renseign'-toé comm' faut, 'a dit, si t' âs tout' ! 'A dit, vâ-t'en, lâ, p'i' 'a dit, denn' çâ à 'a princesse, p'i' apras çâ, b'en, la princesse, 'a t' dirâ quoi fére ! »

Fa't que... lâ, i' souhett' le bonjour à 'a mér' d'aigue, p'is prend son ch'min p'i' i' r'tourne. Ça gu'i a pri' encôre à pe' pras l' minm' temps pour s'en r'tourné' au roè. Enn' bonn' journée, i' ar'ssou' au roè, mecieu' ! Lâ, le roè éta' encôr' content. C'st encôre enn' fête, p'i' ah ! c'ést Ti-Jean ést porté su' 'a main. Ah ! on sé't pâs quoi en fére. I' ést fin, i' ést intelligent, i' ést... Ah ! c'ést terrib' pour Ti-Jean !

C' fa't que... on prend la bouteill' p'i' on vâ porter çâ à 'a princesse, (e)l' démêloèr p'is la bouteill' de lôtion. Lâ, la princess' prend son démêloèr p'i' 'a s' démêl' comme i' faut. P'is lâ, 'a di' au roè, 'a dit : « J' su's pâ' 'a minm' parsonne, 'a dit... neuf ! 'A dit, j' sens p'us d' mal, j' sens p'us d' douleur, 'a dit, j' su's la parsonn' la plu' h'ureus' qu'i' y a pâs !

— Bon ! b'en, le roè dit, j' su's b'en content, b'en content. I' dit, à c'tte heure, quand est-c' qu'on s' marie ?

— Quant' vous voudrez ! Quant' vous s'rez prat [prêt] ! Qu'on fais' quoi c' c'ést que j' vous ai dit, qu'on greille in baignoèr, p'is qu'on mett' la lôtion d'dans, p'is qu'on fass' tout' quoi c' c'ést... lés préparâtions...

— Fa't qu' le roè dit, c' correck ! »

Lâ, on donn' dés ord's de gréyé' in affér' de minme. On prend la bouteill' de lôtion, on vid' çâ là-d'dans, on brâss' çâ comm' faut. P'i' on pren in bœuf qui pése à p' pras t'oâs cents liv's. On l'attache au-d'ssu' a'ec in palan, p'i' on descend l' bœuf tranquill'ment. Le bœuf vien en graiss' su' l'eau. Tout's lés oss', tout à net', tout' çâ fond. I' ress' p'us r'guien en tout'.

Le roi dit : « À c'tte heure, p'i' hmmm... i' a di' à 'a princesse, tu vâs t' baigner là-d'dans ?

— Ah ! 'a di' oui ! J' vâs m' baigner là-d'dans !

— Ouah ! i' a dit, j' sé's pâs... »

Lâ, Ti-Jean, lui, i' ar'gârdé't [regardait] çâ in peu. Lâ, Ti-Jean r'vir' de bord, p'i' i' s'en vâ... s'en vâ à l'écurie, p'i' i' prend sa p'tit' baguette, p'i' i' appell' la vieille encore. La vieille r'ssou' à lui. 'A dit : « Quoi c' c'ést qu' t' âs lâ ?

— B'en, i' a dit, j' su's t-apra' assisté' au marguiage, lâ. P'i' i' dit, tout assisté' à çâ, lâ, savez-vous que... la lôtion p'is tout çâ qu'i' ont mis là-d'dans, p'i' i' ont mi' in bœuf là-d'dans, p'is c'ést tout' fondu en graisse, çâ, c'tte affér'-lâ. Et p'i' 'a veut qu' le roè s' baign' là-d'dans. Savez-vous qu'i' vâ fér' chaud là-d'dans ?

— 'A di' oui ! 'A dit, c'ést pour... la princesse l' l'â dit, c'ést pour purifier. Mé', la princesse ést pâ' 'apab' de s' baigner non plus, là-d'dans.

— I' dit, quoi c' qu'on vâ fére ?

— B'en, 'a dit, m' âs t' dir' quoi fére ! Vâ, cours tout's lés vieill's bâtiss's qu'i' â b'en du fil d'ar'gnée [araignée]. Ramâss' tout's lés fils d'ar'gnée qu' tu pourrâs, tout'. P'i' 'a dit, vâ en porté' à 'a princesse, p'is gard's-en pour toé. Vâ-t'en dans ta chamb'e, frott'-toé comm' faut. La princess' sé't quoi fére, elle. Frott'-toé comm' fau' avec lés fils d'ar'gnée qu' tu trouvèrâs, partout, partou' à 'a grandeur du corps. P'i' apras çâ, vâ... tu gu'irâs t' baigner.

— Oué ! B'en, Ti-Jean dit, c' correck ! »

Lâ, i' court dan 'és bâtisse' à 'a course, mecieu' ! p'is tout's lés vieill's bâtisses. Ramâss' tout's lés fils d'ar'gnée l' long... qu'i' y â dés pourd's [poutres] p'is dés murs, p'is partout. Ah ! i' 'n n-â pâs mal, in bon tapon [29]. I' r'vien au château p'is lâ, i' en pren in tapon, p'i' i' denn' çâ à 'a princesse, p'i' i' en garde in tapon pour lui. Fa't qu' la princess' dit, 'a dit : « Ti-Jean, qui c' que c'ést qui t' â denné c'tte idée-lâ ?

— Ah ! i' a dit, princesse, i' a dit, çâ c'st in bout' que j'ai pâs l' temps d' vous conter, i' dit, on ést pressé ! C'ést l' temps du bain, c'ést l' temps du marguiage. I' dit, on n'a pâs l' temps d' parler d' çâ.

— La princess' dit, 'a dit, j' te r'marcie tout d' minme ! »

29. *Tapon* : Tas, paquet.

Fa't qu' la princess' prend çâ, p'is Ti-Jean pârt p'i' i' s'en vâ dans sa chamb'e ; p'is lâ, i' s' déshabille, p'i' i' s' frott' à 'a grandeur du corps, partou' où c' qu'i' peut penser. Puis, i' s'habille, p'i' i' s'en vient. Ah ! au bout d'enn' p'tite escousse, la princesse r'ssoud. Le roè ést arrivé, lui 'tou. « Bon ! la princess' dit, 'a dit, à c'tte heure, aimez-vous mieux vous baigné' avant moé, ou moé m' baigné' avant vous ?

— Ah ! le roè dit, j'eum'ra's mieux qu' çâ s'ra't vous, i' a dit, pour vous voèr fére, voèr ! »

Fa't qu' la princesse, 'a s' lâch' là-d'dans, mecieu' ! dans c'tte cuv'-lâ qu'i' y â lâ, lâ. P'i' 'a nag' là-d'dans, p'i' 'a s' brâss' là-d'dans, p'i' 'a r'ssort de d' lâ. 'A ést bell' fille, p'i' 'a ést pâs changée du tout. Le roè gu'i touche : « 'Cou' don, c'ést pâs si chaud... c'ést pâs si chaud qu' çâ. Fa't qu'i' a di' à Ti-Jean, i' a dit, asseill' don çâ, toé !

— Ah ! Ti-Jean dit, j' sé's pâs. C' pâs moé qui s' marie, le roè, lâ, c'ést vous !

— B'en, i' a di' oui ! B'en, asseill'-lé pareil ! Çâ, c'ést pâs défendu pour toé ! I' dit, princesse, c'ést pâs défendu pour lui ?

— Ah ! 'a dit, non, non ! On peut b'en baigner là-d'dans, 'a dit, p'usieurs. 'A dit, i' y â d' l'eau en masse, p'i' 'a dit... »

Fa't que... mon Ti-Jean s'en vâ dans sa chamb'e, p'i' i' s' ma' in habit d' bain, p'i' i' arriv' là-d'dans, p'i' i' s' lâch' dan 'a cuve. Ah ! Ti-Jean sort, mecieu' ! comme l' p'us beau prinç' qu'i' y â pâs. Allons, mecieu' ! i' ést p'us r'connaissab'e. Ah ! b'en, le roè, lâ, lui, i' éta' en habit d' bain, i' a pâs besoin de s' changer ; i' ést pras [prêt]. Quand i' 'oét Ti-Jean sortir de d' lâ, en-'oeill' dan 'a cuve. La menut' qu'i' descend dan 'a cuve, c'st in bouillon qui r'ssoud su' l'eau, in bouillon d' graisse ! « Oué ! Ti-Jean dit, i' a eu chaud pâs mal, le roè !

— La princess' di' oui ! 'A dit, Ti-Jean, 'a dit, j'ai fait' çâ, 'a dit, parç' qu' 'a dit, c'ést toé, 'a dit, c'ést toé qu' âs mérité de m' marguier. C'ést toé qu' âs mérité d'êt' le roè. P'i' 'a dit, à c'tte heure, 'a dit, si tu veux, 'a dit, on vâ s' marguier tou' 'és deux, p'i' 'a dit, on vâ resté' ensemb'e. »

Fa't qu' lâ, Ti-Jean di' oui, comm' de raison !

Lâ, Ti-Jean s'ést marguié [marié] a'ec la princesse. I' â été charcher son pére, p'is sa mére, pui' i' ont pâssé 'a vie ensemb'e. J' sé's pâs, lâ... [comment ils se sont arrangés !]

5 — LE CAPITAINE VIF-ARGENT

L'histoire que je vais vous raconter se passe en France, au temps de la guerre entre les Français et les Mexicains. À cette époque, le Mexique était un pays barbare ou du moins assez peu civilisé. La France faisait la guerre aux Mexicains pour tenter de les civiliser, et les empêcher de commettre des crimes. La France trouvait le Mexique difficile à pacifier.

Un jour, un dénommé Jean Prost, commandant d'une troupe, s'était fait sauvagement tuer par un chef guerrier mexicain. Ce dernier avait assassiné Jean Prost, par vengeance, à cause de ses qualités extraordinaires, à la guerre.

Jean Prost avait deux enfants, une fillette de six ans et un petit garçon de sept ans, qui portait le nom de Jean, comme son père.

Après avoir assassiné le commandant Jean Prost, le chef mexicain avait incendié sa demeure où vivaient l'épouse Prost et ses deux enfants. La femme du commandant français avait péri dans l'incendie de sa demeure, mais le jeune Jean s'était échappé du brasier et s'était enfui. Quant à la fillette, elle avait été faite prisonnière par le chef mexicain qui l'a fait éduquer à la mexicaine en lui faisant croire qu'il était son père.

Le jeune Jean Prost a été élevé par un commandant français grand ami du commandant Jean Prost. Quand le jeune Jean Prost eut atteint ses quinze ans, il finit par apprendre ce qui s'était passé dans sa famille. Il questionnait souvent son père adoptif sur ce qu'avait fait son père, sur ce qu'il était devenu. En apprenant les circonstances de sa mort, le jeune homme avait conçu une haine extraordinaire contre les Mexicains, et il avait juré de venger son père, un jour.

À l'âge de dix-sept ans, le jeune Jean Prost demande à son père adoptif de l'admettre dans son régiment pour lui permettre de se battre contre les Mexicains. Refusé à cause de son âge, Jean Prost se cherche un moyen détourné pour suivre les troupes.

Un bon jour, Jean Prost va demander à son père de l'admettre dans l'armée à titre de cuisinier ou au moins d'aide-cuisinier. Le père adoptif accède à cette demande, mais à condition qu'il ne fasse pas partie de l'infanterie, qu'il ne participe pas à la bataille, qu'il s'abstienne de tout travail propre aux soldats.

Il y avait, dans la troupe, deux anciens amis, deux hommes de confiance du défunt Jean Prost ; l'un s'appelait Becsâlé, et l'autre, Mistouffe. C'était deux hommes d'un certain âge, dans le même régiment depuis longtemps, et qui servaient encore

dans l'armée française. Ces deux vieux militaires connaissaient bien le jeune Jean, fils de leur ancien commandant.

Un jour, les Français appareillent une troupe qu'ils destinent au Mexique encore en révolte. Certains endroits avaient été ravagés, des villages avaient été massacrés.

Jean Prost s'embarque avec la troupe française, mais à titre de simple aide-cuisinier. Cependant, il n'occupe pas longtemps cette fonction, une fois rendu au Mexique. Il finit par s'approprier un habit de soldat et des armes. Soudain, on voit Jean Prost sur le champ de bataille, l'épée à la main, attaquant et se défendant comme un enragé. Naturellement ce n'était plus le temps de l'empêcher de se battre. Il fallait plutôt se défendre et repousser l'ennemi.

La bataille terminée et la victoire acquise, Mistouffe aborde Jean Prost. « Tu as désobéi, lui dit-il, et tu recevras une sévère punition ! Nous, tes amis, nous ne pourrons plus te venir en aide, parce que tu ne sais pas obéir aux ordres. Tu sais, dans l'armée, pendant la guerre, il faut suivre les ordres ! »

Mistouffe fait une remontrance au jeune soldat ; ce dernier réplique : « Quoi qu'il en soit, si je ne puis entrer dans l'armée, je finirai bien par m'échapper pour aller venger mon père, ma mère et ma petite sœur ! »

De retour en France, on rapporte au commandant la désobéissance de son fils adoptif. Le commandant sert à Jean Prost une sévère semonce et conclut par cette décision : « Tu n'iras plus à la guerre au Mexique ! Tu peux dire adieu à la guerre, là-bas ! »

Jean Prost accepte la remontrance du commandant sans dire un mot.

Mais au cours de la bataille à laquelle avait participé Jean Prost en désobéissant, il s'était révélé un soldat très vif, brave, courageux, doué d'un sang-froid peu commun, un homme très habile, bref, un militaire de grand talent. Aussi, ses compagnons de combat l'avaient-ils baptisé Vif-Argent. On l'appelait rarement Jean Prost. Son nom le plus en usage sera désormais Vif-Argent.

Le temps passe. Quand le jeune Vif-Argent atteint dix-neuf ou vingt ans, il aborde encore son père nourricier et lui répète sa demande : « Je voudrais, moi aussi, faire partie de vos armées ! Je veux être guerrier, et je puis faire la guerre aussi bien qu'un autre ! »

Le commandant reçoit favorablement cette demande. Il permet à son fils adoptif de s'enrôler dans l'armée, mais à la suite de nombreux conseils, d'avertissements et d'exhortations à la prudence. Le commandant confie son fils à Mistouffe et à Becsâlé en les priant de faire attention à son protégé, encore jeune et peu habitué à la guerre.

Le jeune soldat, une fois admis dans l'armée commence à se déplacer avec les soldats, au cours d'excursions militaires au Mexique.

Un jour, le bataillon était en repos sous la tente, près d'un petit village, redoutant une attaque mexicaine. Le chef du bataillon fait venir Mistouffe. « J'ai immédiatement besoin de deux hommes, lui dit-il, pour surveiller le mouvement des Mexicains. Les Mexicains, ce sont des barbares, il faut nous méfier de leurs guets-apens. J'ai donc besoin de deux hommes fiables. J'ai décidé de te choisir pour aller reconnaître la position des troupes mexicaines. À ton tour, choisis le compagnon que tu jugeras capable de t'aider à remplir cette mission ! »

Mistouffe baisse la tête et se met à réfléchir, puis il répond à son chef : « Je pense justement à un compagnon capable de me seconder. Si je ne puis obtenir celui auquel je pense, je n'en choisis pas d'autre !

— Qui ? demande le chef.

— Je pense à m'adjoindre le jeune Vif-Argent !

— Ah ! non ; c'est insensé ! C'est un jeune qui est dépourvu d'expérience militaire. C'est l'envoyer infailliblement à la mort !

— Si vous trouvez que Vif-Argent n'a pas les qualités exigées par cette mission, aucun autre n'est apte à venir avec moi ! C'est Vif-Argent que je choisis, pas un autre !

— Très bien ! Commence par lui proposer cette mission ; s'il accepte, prends-le comme compagnon, mais ne t'embarque pas dans des aventures dangereuses pour ta vie ! Je n'envoie pas des hommes vers les Mexicains pour les exposer à la mort ; je veux qu'ils reviennent ici avec les renseignements dont nous avons besoin ! »

Mistouffe va trouver le jeune Vif-Argent et lui parle de la mission proposée ; Vif-Argent est tout heureux d'y participer.

Mistouffe et Vif-Argent se préparent, et, à la faveur de la nuit, filent à cheval, l'un à côté de l'autre. Ils galopent toute la nuit et la journée suivante. Vers onze heures, cette nuit-là, ils s'avancent sur une vieille route, au clair de lune, sur le sommet d'une montagne. Tout à coup, ils voient venir une troupe mexicaine, plusieurs centaines d'hommes, les uns à pied, les autres, à cheval. « Tiens ! s'écrie Mistouffe, les voilà ! C'est une troupe qui s'en vient vers nous ; il peut en venir une autre dans une direction différente.

— Ah ! Mistouffe, il faudrait leur jouer un tour avant de retourner à notre camp ! Il faudrait leur donner l'illusion que nous les attendons ici ! insiste Vif-Argent.

— Eh ! l'ami, il n'y a aucun risque à tenter. Nous ne sommes pas venus à la rencontre des Mexicains pour y risquer notre vie, mais pour en rapporter un message.

— Ah ! retourne au camp, si tu le veux ! Moi, je reste ! annonce Vif-Argent.

— Mais, c'est insensé ! repart Mistouffe. Tu nous mettrais dans une situation impossible ! Comment deux hommes peuvent-ils affronter une armée de cinq ou six

cents combattants ? On ne sait même pas combien de Mexicains composent cette troupe ! C'est un plan qui nous conduit directement à la mort !

— Pense ce que tu voudras, Mistouffe ! Quant à moi, je ne prends pas tout de suite la route du retour !

— Mais à quoi songes-tu ?

— Regarde bien notre position, Mistouffe. Du côté gauche, nous longeons un cap de pierre que personne ne peut escalader. Du côté droit, s'étend une étroite plaine boisée. Si tu le veux, nous allons nous dissimuler dans le bois, nous cacher derrière les branches. Nous quittons nos chevaux, et quand les Mexicains passeront — ils seront à cheval — nous allons nous jeter sur eux, comme pour nous défendre. Les cavaliers vont tomber en bas du cap et nous allons ainsi en éliminer plusieurs. Ce sera déjà un semblant de vengeance !

— Procède comme tu l'entendras ! » concède Mistouffe.

Sans tarder, Vif-Argent se tient debout sur son cheval et s'élance dans les branches en criant à Mistouffe : « Fais comme moi ! »

Mistouffe imite son compagnon et se retrouve dans un coin de forêt très dense. Les deux Français tirent leurs épées et se préparent à l'attaque. Bientôt arrive un mince détachement d'une quinzaine de cavaliers. Mistouffe et Vif-Argent s'élancent sur eux, l'épée à la main. Les chevaux, ne sachant trop où se jeter vu l'énervement des cavaliers, se tassent vers le précipice, perdent pied et disparaissent sur la pente abrupte de la montagne. La mort les attendait en bas. À peine six cavaliers parviennent à s'échapper en rebroussant chemin.

Les Mexicains croient alors qu'ils se heurtent subitement à l'armée française. Les six cavaliers mexicains s'enfuient au grand galop en direction de leur troupe. Les deux français montent sur des chevaux abandonnés et poursuivent les fuyards sur la route qui s'enfonce dans la forêt très dense. Quelques-uns des fuyards quittent la route et s'élancent à travers bois. Cependant l'un d'eux continue à suivre la route ; c'était le chef du bataillon.

Vif-Argent se lance derrière ce dernier fuyard. Il parvient à s'approcher tellement près de lui que, encore debout sur son cheval, il s'élance derrière le cavalier mexicain, l'enlace de ses bras et parvient à le faire culbuter avec lui sur la route. Une perruque noire roule sur le sol... la perruque se détache de la tête du cavalier.

Vif-Argent tient le Mexicain sous lui, son poignard en main. Il fixe les yeux sur le fuyard terrassé et tient toujours son poignard levé. Mistouffe se précipite vers Vif-Argent. Ce dernier lui explique son geste : « Je fais la guerre aux hommes, mais non aux femmes ! Il me répugne de tuer une femme, à la guerre ! »

Pendant ce temps, la captive tire son poignard de sa ceinture et essaie de poignarder Vif-Argent qui la tient sous lui. Mistouffe arrive à temps pour arrêter le

bras de la femme. « Tu viens de commettre une grave imprudence ! crie Mistouffe à son compagnon. Parce qu'elle est une femme, tu as failli te laisser tuer par elle !

— Non, Mistouffe, je ne puis faire la guerre aux femmes !

— Quoi qu'il en soit, dit Mistouffe, nous n'avons plus de temps à perdre ! Il nous faut absolument rentrer au camp pour rendre compte de notre mission ! »

Vif-Argent libère la femme. Celle-ci s'empresse de ramasser sa perruque et jette un regard furieux à Vif-Argent en lui criant : « Maudit chien de Français ! Nous nous reverrons !

— Madame, répond Vif-Argent en ricanant, nous pourrons nous revoir quand vous le voudrez ! Vif-Argent, on le rencontre partout où l'on veut ! Quand vous voudrez me revoir, j'en serai heureux ! »

La femme part à pied dans la forêt et disparaît. Les deux Français remontent à cheval. « Le temps presse, dit Mistouffe de nouveau à son compagnon. Il nous faut aller rendre compte de notre mission, le plus tôt possible ! Nous sommes encore très éloignés du camp ! »

Ils remettent leurs chevaux au galop et reprennent la route du retour côte à côte sans échanger un seul mot. Tout à coup un lasso sort de la forêt et vient culbuter Vif-Argent de son cheval. Mistouffe voit disparaître Vif-Argent, mais les ténèbres l'empêchent de porter secours à son compagnon.

Mistouffe se met à caresser le cou de son cheval en disant : « Il nous faut filer le plus rapidement possible ! Nous sommes déjà en retard ! À mon avis, Vif-Argent est déjà mort ! Vite, en piquant de l'éperon, allons, il n'y a plus de temps à perdre ! » dit-il en tapotant le cou de l'animal.

Mistouffe abandonne Vif-Argent à son sort et regagne le camp. Il s'y présente seul. Immédiatement le commandant le questionne : « Et Vif-Argent ? Où est Vif-Argent ? »

Mistouffe raconte comment les faits se sont passés depuis le départ jusqu'à la disparition de son compagnon. « À ce moment, j'étais seul, je n'ai pu rien faire pour lui venir en aide. De plus, il me fallait venir rendre compte de notre mission ! »

L'éclaireur fait rapport de sa journée. « Eh bien ! reprend le commandant, Vif-Argent est bel et bien mort ! On ne le verra plus ! C'est malheureux ! C'était un brave. On avait beau lui donner des conseils répétés, il n'en tenait aucun compte. Il a payé de sa vie ses aventures imprudentes ! Nous n'avons rien à nous reprocher ! Maintenant, préparons-nous à recevoir les Mexicains ! »

Après avoir été attrapé au lasso, Vif-Argent avait été traîné dans la forêt jusqu'au pied d'une haute montagne où se trouvait la « Gorge des loups ». Vif-Argent est arrivé à la montagne dans un état de total évanouissement. Six soldats mexicains l'ont transporté sur une sorte de civière et l'ont apporté à la femme aux cheveux

noirs. C'est d'elle qu'ils recevaient leurs ordres. Après un sommaire examen, la femme prend sa décision. « Que l'on replace Vif-Argent sur la civière et qu'on aille le jeter dans la Gorge des loups ! »

La Gorge des loups, c'était une profonde faille, aux parois abruptes, qui s'ouvrait dans les caps pierreux. Il était couramment admis que jamais une personne, même encore vivante, ne pouvait s'échapper de ce trou. « Qu'on aille le jeter dans la Gorge des loups ! » commande la femme aux cheveux noirs.

Deux hommes placent Vif-Argent sur la civière ; ils vont le basculer dans ce trou profond, et reviennent sur leurs pas.

Vif-Argent, dans le fond de la gorge, reprend connaissance et jette un coup d'œil autour de lui. Sans se lever, il voit plusieurs squelettes. Il se rend compte de la profondeur du puits où il se trouve ; il n'a aucun espoir de s'en tirer. Il se dit à part lui : « C'est la femme qui m'a causé ce malheur ! C'est elle qui donne les ordres aux nombreux soldats mexicains répandus dans ces parages. Elle a manqué sa chance de me tuer, sur la route ; aujourd'hui elle s'est vengée ! »

Vif-Argent se prend à réfléchir sur sa propre conduite et s'adresse plusieurs reproches. Il pense aux conseils de son père nourricier, aux mises en garde contre les imprudences et les excès. « En tous les cas, se dit-il, puisque je suis ici, il ne faut pas que je meure en lâche. Je vais tout de même essayer de sortir d'ici ! »

Il commence à explorer, des yeux, le tour de cette faille. Il était mal en point, blessé, ressentait de multiples douleurs. En fouillant les parois, du regard, il aperçoit une sorte de liane qui descend le long d'un mur. Il porte la main à sa ceinture ; il constate qu'on l'a désarmé. Il ne détourne pas les yeux de cette liane qui descend le long de la paroi de pierre. « Si cette liane, se dit-il, est assez forte pour supporter mon poids, peut-être pourrai-je y grimper et sortir de ce trou ! » Il se traîne, il visite quelques cadavres jetés récemment dans la fosse. Il trouve dans les habits de ces morts un peu de nourriture. Il reprend des forces. Soudain, il entend des voix lui parvenant du haut de la gorge. Il ne bouge pas ; il fait le mort. Deux Mexicains viennent précipiter dans la faille un autre mort ou blessé. Leur travail terminé, ils quittent les lieux.

Vif-Argent parvient à se glisser près du dernier corps que l'on vient de projeter dans le trou. Il veut constater s'il est réellement mort. « S'il n'est que blessé, se dit-il, je pourrais peut-être m'en faire un ami ; en nous entraidant, nous pourrions peut-être nous tirer d'ici ! Ce serait pour moi un aide précieux ! »

Mais le dernier venu est bel et bien mort. Inutile de compter sur lui ! Il finit par rejoindre la liane qui longe la paroi du puits. Il l'examine, en sonde la force, il constate que c'est une tige vivante et assez forte pour le porter. Il grimpe le long de la pierre, il grimpe lentement en s'agrippant à cette liane et finit par rejoindre le sommet de la faille. Mais il tombe d'épuisement. Il était blessé, ses douleurs étaient intenses. Il décide de se cacher dans une touffe d'arbres, de laisser le temps s'écouler, tout en refaisant ses forces.

Le soir venu, il entend encore des voix. Il constate que l'on vient précipiter un autre malheureux dans la Gorge des loups. Il laisse ces hommes faire leur besogne, puis il décide de les suivre en vue de trouver le moyen de sortir de cette région. Il ignorait totalement où on l'avait transporté. Il suit un sentier tracé par le passage fréquent de ces soldats. Il suit cette route à peine tracée.

Ce sentier le conduit à une maisonnette cachée dans un bosquet très touffu. Il fait le tour de la maisonnette ; il en trouve toutes les portes fermées à clé. Un second tour lui fait découvrir une fenêtre entrouverte. Il se glisse par cette fenêtre et pénètre dans une petite chambre. Il y découvre la femme aux cheveux noirs en plein sommeil sur un lit. Il la regarde en se disant méchamment : « Tu m'avais dit que nous nous reverrions. Tu as tenu ta promesse : tu m'as revu ! Mais, moi aussi je tiens ma promesse : je viens te voir ! Si j'étais aussi retors que toi, je te tuerais, mais j'ai juré de ne jamais me venger des femmes ! Jamais il ne sera dit que Vif-Argent a tué une femme ! »

Il regarde de nouveau la femme aux cheveux noirs et sourit. Soudain, la dormeuse commence à ouvrir les yeux. Vif-Argent se réfugie dans un placard à habits et ne bouge pas. La femme se lève et fait quelques pas dans la chambre. Elle porte alors des vêtements de femme. Son habit de soldat repose sur le dossier d'une chaise. Après quelques pas, elle retourne se coucher.

Vif-Argent surveillait, en silence, les gestes de cette femme. Tout à coup, au lever du jour, des hommes frappent à la porte, et s'adressent à Rosa. La femme va ouvrir et demande aux visiteurs ce qui se passe. Un soldat mexicain lui répond : « Le Français s'est échappé ! Vif-Argent, le Français que vous nous aviez ordonné de précipiter dans la Gorge des loups, eh bien ! il s'en est échappé !

— C'est impossible ! repart Rosa. Vous divaguez !

— Non ! Il est sorti de là ! Nous avons fait des recherches dans ce trou, et Vif-Argent n'y est plus !

— Ah ! vous vous trompez ! Vif-Argent n'est pas sorti de la Gorge des loups !

— On le dit et nous sommes certains qu'il s'en est tiré ! Si vous le permettez, Rosa, nous allons entrer et fouiller votre maison !

— S'il est ici, répond la femme, je n'ai pas besoin de vous pour m'en débarrasser ! Allez reprendre vos postes et fichez-moi la paix ! »

Les soldats tournent les talons et s'éloignent. Rosa referme sa porte à clé, comme d'habitude, et retourne à sa chambre pour s'habiller. Le jour venait de poindre. La femme commence à revêtir ses habits en face de son miroir. Vif-Argent sort du placard et lui dit : « Bonjour, madame ! »

Rosa se retourne et éclate de rire. « Je t'avais dit, continue Vif-Argent, que nous nous reverrions ! Je ne sais si c'est une faveur de la Providence, mais c'est vrai que

nous nous revoyons ! Hier, tu m'as revu deux fois, et aujourd'hui je te vois pour la deuxième fois : à mon arrivée et actuellement !

— Je savais que tu étais chez moi, affirme Rosa en riant. J'ai eu connaissance de ton entrée dans la maison !

— Et tu n'as pas eu peur que je t'enlève la vie ? de demander Vif-Argent.

— Non, je n'ai pas eu peur que tu m'enlèves la vie !

— Assurément, tu n'es pas peureuse ! repart Vif-Argent.

— Non ; je n'ai jamais eu peur d'un homme !

— Et connais-tu Vif-Argent ? L'as-tu déjà rencontré ?

— Oui, je le connais ! Hier, c'était la première fois que je le rencontrais, mais j'en avais déjà entendu parler. Je le connais, mais je ne le crains pas du tout !

— Tant mieux ! reprend Vif-Argent. Et tu n'as pas raison, non plus, de le craindre. Il n'est pas dangereux pour toi ! Je ne fais pas la guerre aux femmes ! »

Rosa finit de revêtir ses habits et passe dans une cuisinette. Vif-Argent la suit de près. Il avait trouvé un poignard, la nuit précédente, à son arrivée dans la maison. Il l'avait glissé dans sa ceinture au cas où la femme aux cheveux noirs tenterait de l'assassiner d'une manière ou d'une autre. Rosa se place debout près d'une petite table, s'allume une cigarette et s'adresse à Vif-Argent : « Et puis, Vif-Argent, t'attends-tu à sortir d'ici ?

— Eh bien ! oui, je vais sortir d'ici ! Assurément, je vais sortir !

— Comment vas-tu t'y prendre pour sortir ? demande Rosa.

— Et toi, par où vas-tu passer pour sortir ? Là où tu vas passer j'essaierai de me glisser, moi aussi ! C'est pour cette raison que je ne m'éloigne pas de toi.

— Je ne suis pas aussi sûre de ton succès, moi !

— En tous les cas, je pense bien sortir par l'issue dont tu vas profiter ! »

À ces mots, une trappe cède sous les pieds de la femme, et celle-ci disparaît sous le plancher. Vif-Argent reste debout, seul dans la cuisinette. Il se jette par terre, tire son poignard et commence à promener les yeux tout autour de la pièce pour découvrir un trou ou une trappe par laquelle la femme aurait pu s'échapper. Mais il ne découvre rien d'anormal. Il se dit à lui-même : « À mon avis, c'est le démon qui est venu la tirer par les pieds ! »

Soudain, il entend des craquements s'échappant d'un feu. En effet, la maison était entourée de flammes. Vif-Argent se précipite vers la fenêtre où il est entré... Elle est barricadée de barres d'acier par l'extérieur. Les fenêtres, les portes, tout est protégé de l'extérieur par des grillages d'acier solide. Pas un homme n'est capable

d'échapper à ces murs barricadés. « Elle me l'avait bien dit, pense-t-il, qu'il me serait impossible de sortir d'ici ! Elle avait raison ; elle va me faire mourir dans le feu ! »

Il s'écrase sur une chaise et se met à examiner les lieux. « Cette fois-ci, se dit-il je vais mourir. Elle va me faire rôtir comme un rat ! »

Mais un pan de la bâtisse avait brûlé plus rapidement que les autres. Vif-Argent a entrevu le jour, à l'extérieur, mais comme à travers un enfer. Le feu s'avançait toujours vers lui. À la vue de l'espace extérieur, il lui vient une réflexion : « Quoi qu'il en soit, je ne perds rien à aller mourir à trois mètres plus loin. Si je reste assis, je vais mourir en lâche, mais si j'essaie de m'enfuir, j'ai peut-être une chance de m'en tirer ! »

Il s'élance vers un robinet, imbibe ses habits d'eau de part en part, puis s'élance dans le feu pour le traverser. Il aboutit à l'extérieur de la maison, mais le feu s'est communiqué à ses habits. Il souffre de nombreuses brûlures aux mains et au visage. Il se dirige vers un trou rempli d'eau et se débarrasse du feu qui l'entoure.

Vif-Argent aperçoit deux hommes affectés à la garde de la maison en flamme. Ils devaient laisser brûler la maison complètement et empêcher le Français d'en sortir vivant. Les deux gardiens étaient occupés à jouer au dé et s'amusaient tout en regardant la maison. Vif-Argent arrive derrière eux, tue un des gardiens d'un coup de poignard et livre bataille avec le second. Mais le combat est assez bref. Vif-Argent sort rapidement vainqueur de cette bousculade. Il saute sur le dos d'un cheval et s'élance sur la route dans l'intention de rejoindre les troupes françaises qui se battent quelque part contre les Mexicains. Il finit par s'orienter vers le camp français, mais il ne peut l'atteindre. On le retrouve évanoui à quelque distance du camp, couvert de brûlures, près de son coursier totalement épuisé.

Des soldats français recueillent Vif-Argent et le ramènent au camp. On lui fait reprendre ses sens, mais il est presque méconnaissable à cause de ses brûlures. Vif-Argent est bientôt capable de se faire reconnaître, de s'identifier clairement.

Après avoir reçu des soins et des pansements, Vif-Argent demande où se trouvent Mistouffe et Becsâlé. On lui apprend que ces deux capitaines, ces deux chefs de pelotons, sont au front.

Les Français avaient installé une tour sur une montagne dominant un camp mexicain. On utilisait cette tour pour transmettre des messages en cas d'attaque ennemie. Pendant la nuit, les Mexicains ont escaladé la montagne et ont tué le gardien de la tour avant que ce dernier ne puisse transmettre la nouvelle de l'attaque. Les Mexicains s'étaient servi des habits du gardien pour en faire un drapeau au sommet de la tour, après avoir trempé ces habits dans le sang. En apercevant le signal, les Français s'étaient lancés à l'attaque contre les troupes mexicaines.

Ces événements récents, Vif-Argent les apprend de la bouche du commandant, son père adoptif. « Qu'on me selle immédiatement un cheval et qu'on me confie des hommes ! Je veux aller porter main-forte à Mistouffe et à Becsâlé. »

Vif-Argent part donc à cheval et à la tête d'une poignée d'hommes. Il se rend à la montagne, à l'endroit où se trouve la tour. Il saute de son cheval et entreprend d'escalader la tour. Il y parvient facilement grâce à sa souplesse de chat grimpeur. Il va s'emparer du simulacre de drapeau arboré par les ennemis. En touchant le sol, le faux drapeau à la main, il lance un cri à Mistouffe qui commande les soldats : « Me voici ! C'est Vif-Argent ! » Il lance le drapeau à des soldats et commence à se battre à côté de Mistouffe.

Pendant cet engagement, Vif-Argent voit de nouveau Rosa, la femme aux cheveux noirs, en compagnie d'un militaire, un supérieur, à en juger par ses épaulettes. « Regarde, dit-il à Mistouffe, regarde la femme que je connais bien ! À ce moment je la hais tellement que j'ai la tentation de manquer à mon serment. J'ai juré de ne jamais tuer une femme, mais celle-ci m'a fait tellement de mal, ces derniers jours, que je suis décidé à manquer à mon serment ! »

Mistouffe et Vif-Argent remontent à cheval et partent à la poursuite de la femme aux cheveux noirs et du supérieur qu'elle accompagnait. Les deux ennemis mexicains disparaissent dans la forêt ; Mistouffe et Vif-Argent chevauchent à leur poursuite. Soudain, ils s'aperçoivent que la femme a disparu : ils ne poursuivent que l'homme. Vif-Argent utilise sa tactique habituelle. Il se lève debout sur sa selle et se lance derrière son adversaire. Il l'enlace de ses bras et le culbute à terre.

Une fois terrassé, le militaire mexicain se révèle un tout petit homme, tellement maigre que Vif-Argent ne sait trop que faire de ce squelette. Il a peur de briser ce paquet d'os et de peau.

Mistouffe rejoint Vif-Argent, peu de temps après, et lui dit : « Tu as manqué la femme, mais tu as réussi à en capturer un autre !

— Oui ; et celui-ci, il ne faut pas le laisser aller ! J'aurais préféré m'emparer de la femme, mais...

— Nous devons d'abord ramener celui-ci, reprend Mistouffe, et après nous verrons... ! »

Avec l'aide de quelques hommes, Mistouffe et Vif-Argent ramènent ce squelette mexicain au camp, le couchent sur un lit, les mains liées derrière le dos, les pieds attachés au lit. Vif-Argent donne ses ordres à Mistouffe : « Toi, tu vas surveiller ce prisonnier pour l'empêcher de s'échapper. Ne le détache pas avant mon retour. Plus tard, nous nous occuperons de lui ! »

Vif-Argent tourne les talons et va rejoindre ses soldats.

Mistouffe s'assoit près du lit du prisonnier mexicain et commence à fumer. De temps en temps, pour faire diversion, il prend un verre de liqueur forte ou de vin. Le prisonnier commence bientôt à regarder son gardien en plein dans les yeux. Mistouffe ne savait pas un seul mot de mexicain. Il commence, lui aussi, à fixer son prisonnier dans les yeux. « Si tu crois, se dit Mistouffe, si tu crois m'intimider avec ces seuls yeux, tu te trompes ! »

Mais le prisonnier ne disait pas un seul mot tout en continuant de dévisager son gardien. Mistouffe tâchait de s'affairer d'un côté ou de l'autre. Il s'approche bientôt du lit et demande au prisonnier : « Veux-tu de l'eau ? Je puis te faire boire ! Nous, les Français, nous ne sommes pas si barbares que vous autres, Mexicains. Nous avons pitié des gens ! Cependant, nous ne devrions pas nous laisser toucher par un traître de ton espèce ! »

Le prisonnier fait signe à Mistouffe qu'il désire boire. Le gardien remplit un verre d'eau et fait boire le Mexicain. Puis, il va replacer le verre et reprend sa chaise.

Quelques minutes plus tard, le prisonnier recommence à regarder fixément le Français. Mistouffe se demande à lui-même : « Pourquoi me regarde-t-il encore de cette façon ? » Une idée lui passe dans la tête... il lui fait voir une cigarette et lui demande, par signes, s'il désire fumer. Le Mexicain répond affirmativement par un signe de tête. Mistouffe allume donc une cigarette et la place dans la bouche de son prisonnier. Ce dernier fume pendant que Mistouffe poursuit sa surveillance.

Soudain, le Français ressent une sorte d'étourdissement. Il ignore la cause de cette sensation. Bientôt, il s'évanouit. À ce moment il ne sait plus du tout ce qui se passe autour de lui.

Vif-Argent revient au camp, il veut revoir Mistouffe et son prisonnier. Ce dernier s'est libéré du lit et a laissé un billet : « Vif-Argent, nous nous reverrons bientôt ! » Il trouve ce billet et les liens qui retenaient le Mexicain. Mistouffe est évanoui ; il n'a connaissance de rien.

On parvient à redonner ses sens à Mistouffe, mais quand on lui demande ce qu'est advenu son prisonnier, il n'a qu'une réponse insatisfaisante : « Je ne sais pas ; je n'en sais rien. Je ne sais pas ce qui m'est arrivé. Tout ce que je sais, le voici : j'ai perdu la carte... je suis tombé endormi, je ne sais trop comment... et je viens de reprendre connaissance. C'est toi qui me réveilles ! Il n'y a plus de prisonnier...

— Regarde, dit Vif-Argent, le petit billet que j'ai trouvé sur le lit. Le prisonnier me dit au revoir. Il est encore assez poli, c'est même gentil ! Il dit que nous nous reverrons certainement ! »

Vif-Argent ne sait trop que penser de cet incident. Pendant tout ce temps, Vif-Argent a été promu au rang de capitaine.

Après l'aventure de Mistouffe et du prisonnier, Vif-Argent rend visite à son père adoptif, le commandant. Il lui raconte ce qui s'est passé. Il cherche à trouver une explication à plusieurs faits. « D'après ton témoignage, c'est la première fois que tu vois ce squelette de Mexicain, mais d'autres l'ont vu avant toi. C'est le grand chef des Mexicains. Et maintenant, je vais te mettre au courant d'un secret !

Capitaine Vif-Argent, ta sœur n'est pas morte ! D'après des ouï-dire, elle a été faite prisonnière par les Mexicains. Mais où se trouve-t-elle ? Je n'en sais rien ! Actuellement, ta sœur aurait à peu près ton âge. Quand ton père est mort, toi, tu

avais sept ans, et ta sœur, six ans. Actuellement, tu as un peu plus de vingt ans. Ta sœur a un an de moins que toi. Elle est censée vivre au Mexique et prisonnière des Mexicains, si elle vit encore. Du moins, à ce que je sache, ce sont eux qui l'ont enlevée ! »

Ce discours remue beaucoup de sentiments dans le cœur de Vif-Argent. « Pourtant, se disait-il, si ma sœur était vivante, j'en aurais entendu parler ! Parmi toutes les personnes que je connais, quelques-unes en auraient pourtant entendu parler ? Moi-même, je l'aurais peut-être vue ? C'est impossible ! Elle est probablement morte ! »

Le problème de sa petite sœur tracassait beaucoup Vif-Argent. Il retourne au camp et fait part de ses soucis à Mistouffe et à Becsâlé. « Quand la guerre aura pris fin entre nous et le Mexique, si ma sœur est vivante, je la retrouverai. Oui, je la retrouverai si elle est vivante !

— C'est impossible ! objecte Mistouffe. Tu sais bien que ta sœur a quitté la vie, qu'elle est morte à ce moment-ci !

— Ah ! n'en parlons plus ! » murmure Vif-Argent.

Les Français jouissent d'une trêve d'une certaine ampleur. Les batailles ont cessé quelque temps.

Un bon jour, la pacification du Mexique exige encore l'aide des troupes françaises. On déplore les ravages des Mexicains dans une certaine région.

Le commandant fait venir Vif-Argent et ses deux vieux compagnons ; il les charge d'une mission. « Vous allez vous rendre au Mexique pour tenter d'y sauver certains petits villages français attaqués par les Mexicains. Préparez-vous donc des troupes pour accomplir cette mission ! »

Les trois capitaines préparent donc leurs soldats au départ.

Un soir, vers onze heures, Vif-Argent donne des ordres à Mistouffe et à Becsâlé : « Vous allez partir, cette nuit, avec les troupes. Il faut quitter ces lieux parce que des officiers, des espions, des éclaireurs mexicains surveillent les troupes françaises. Partez cette nuit, et vous m'attendrez à telle montagne — il leur précise le nom de la montagne et leur indique une cachette — vous ferez halte à cette montagne et vous m'y attendrez. Au cours de la nuit, j'irai vous y rejoindre !

— Entendu, Vif-Argent !

— Moi, j'ai quelques affaires à régler avant mon départ, et j'irai ensuite vous rejoindre ! »

Mistouffe et Becsâlé mettent les troupes en route pendant que Vif-Argent se dirige vers un hôtel pour y visiter quelques parents et amis au cours de la veillée. Aux environs de minuit, Vif-Argent quitte l'hôtel. Sans aucun avertissement, on lui assène

un coup sur la tête, on l'assomme, on le met dans un sac de toile et on décide de le transporter au Mexique, à dos de cheval.

Mistouffe est caché dans la montagne avec ses troupes, et attend Vif-Argent. À quatre heures du matin, Vif-Argent n'est pas au rendez-vous. La nuit se passe... personne ! Mistouffe dit à Becsâlé : « Nous ne bougerons pas d'ici, aujourd'hui, puisque Vif-Argent n'est pas arrivé ! S'il n'arrive pas aujourd'hui ou la nuit prochaine, c'est qu'il lui est arrivé malheur.

— Je n'ai aucune confiance aux Mexicains ! réplique Becsâlé. Ils ont pu jouer un très vilain tour à Vif-Argent : ils lui en veulent à mort ! »

Mistouffe et Becsâlé passent la journée dans leur cachette, en compagnie de leurs troupes, au pied d'une grosse montagne, en pleine forêt. Ils attendent inutilement toute la journée ; la nuit descend de nouveau. Le temps s'écoule. Mistouffe se sent de plus en plus impatient. Il se promène de long en large en se demandant pourquoi le capitaine Vif-Argent ne se montre pas. Pourquoi ne donne-t-il aucune nouvelle ?

Tout à coup, on entend des pas dans la forêt, puis des voix... Mistouffe sort de sa cachette avec Becsâlé et tous deux se mettent à l'écoute. « Ce n'est pas Vif-Argent ! de juger Mistouffe. Vif-Argent agirait avec plus de prudence ! À mon avis, c'est un espion !

— Je vais lui tirer dessus ! propose Becsâlé.

— Fais comme tu voudras, mais je suis certain que ce visiteur est autre que le capitaine Vif-Argent ! Le capitaine Vif-Argent n'annoncerait pas son arrivée de cette façon ! »

Le capitaine Becsâlé fait feu en direction des pas perçus. Une lamentation s'ensuit et l'on entend le bruit d'une personne qui s'écrase dans la forêt. « J'ai certainement touché quelqu'un. Que ce soit le capitaine Vif-Argent ou un autre, j'ai atteint quelqu'un ! » s'écrie Becsâlé.

Les deux capitaines se précipitent vers le blessé. L'homme qui gît par terre n'est pas un Mexicain. Il a reçu une blessure à l'épaule. Les deux Français l'aident à se relever et l'accompagnent dans leur cachette. « Comment se fait-il, lui demandent les deux capitaines, que tu sois ici, en pleine nuit ? Tu es venu espionner les troupes françaises ! Tu es un espion chargé de donner des rapports aux Mexicains !

— Ah ! nullement. Je ne suis pas un espion. Je m'enfuis pour sauver ma vie ! J'étais à la tête d'une sorte de boulangerie que nous maintenions, mon fils et moi. Mon fils, les Mexicains l'ont tué. Ah ! les barbares ! Ils ont pris sa chair, ils l'ont hachée et distribuée dans le pain. Ensuite, ils vendaient le pain aux gens pour mieux se venger de nous. Je parle français comme vous autres ! »

Le nouveau venu était couvert de tatouages. Il s'était tatoué lui-même, disait-il, pour éviter qu'on le reconnaisse. « Je me sauvais des Mexicains, continue-t-il, et je tombe sur votre groupe !

— Il est intéressant, le récit que tu nous a fait, reprend Mistouffe, mais s'il fallait que tu sois un espion chargé de nous mal renseigner... Rappelle-toi que, si nous découvrons, chez toi, de la tricherie, tu seras mis à mort sans tarder !

— N'ayez aucune crainte, proteste l'homme tatoué, je connais Vif-Argent aussi bien que vous deux, peut-être même mieux que vous ! J'ai rencontré Vif-Argent des milliers de fois ; jamais je n'essaierai de le tromper ou de le trahir ! »

Sur les ordres de Mistouffe, on fait des pansements au blessé et on lui prodigue des soins, tout en aiguillant la conversation vers Vif-Argent. « Tu nous dis que tu connais bien Vif-Argent...

— Oui, je le connais très bien ! insiste le blessé.

— N'aurais-tu pas eu vent de lui dans la soirée d'avant-hier ?

— Certainement que j'ai eu connaissance de lui !

— Où l'as-tu vu ? » questionnent Mistouffe et Becsâlé.

L'homme tatoué leur déclare qu'il a vu Vif-Argent, ce soir-là, à l'hôtel. « J'ai vu ce qui lui est arrivé à son départ de là-bas. N'attendez plus Vif-Argent, assure le blessé, il ne reviendra jamais !

— Pourquoi ne reviendrait-il pas ? » demande Mistouffe.

Le blessé raconte les faits qu'il a observés. « Un groupe de Mexicains qui surveillaient Vif-Argent l'ont assommé, puis l'ont enveloppé dans un sac de toile, et l'ont chargé sur un cheval. Il est certainement rendu au Mexique. Ah ! oui, il est rendu au Mexique ! C'est pourquoi vous ne le reverrez plus ! S'il n'est pas mort, les Mexicains l'ont fait prisonnier et ils finiront par le faire disparaître !

— Que devons-nous faire ? demande Mistouffe à Becsâlé.

— Eh bien ! que faire ? Que l'on fasse sortir les troupes immédiatement et qu'on les dirige sur le village indiqué à l'itinéraire. Après la libération de ce village, eh bien ! on tentera de s'occuper de Vif-Argent, s'il y a espoir de lui venir en aide. S'il est prisonnier, on essaiera de le libérer ; s'il est mort, nous retournerons à notre camp. Que veux-tu faire en dehors de ce programme ? »

On ordonne aux troupes de reprendre leur marche, en pleine nuit ; c'est l'ancien boulanger qui les guide.

Quand la troupe en vint à traverser la montagne, on fit rencontre d'un groupe de religieuses et de malades que les Mexicains ont délogés d'un hôpital. Les malades voyageaient sur des chariots tirés par des bœufs. Ceux qui pouvaient marcher, se déplaçaient à pied.

À la vue de ces malades, le guide — c'était un Autochtone, l'homme tatoué — leur propose un plan de survie. « Moi, je connais, ici dans la montagne, une grotte

creusée depuis longtemps et qui contient un certain ameublement. Les malades pourront se coucher à l'abri de la mauvaise température et à l'abri des attaques mexicaines. Si vous acceptez ce plan, vous pourrez loger les malades, cette nuit, et même pour plusieurs jours. D'abord, en cas d'attaque par les Mexicains, vous avez assez d'hommes valides pour assurer la défense de la grotte. Ensuite, plusieurs malades assez valides peuvent prendre soin des plus affaiblis. Donnons un peu d'armes à ces gens, et ils défendront les malades en plus de les soigner !

— Très bien ! dit Mistouffe, conduis-nous à cette grotte ! »

Le guide conduit les malades dans la grotte et les y installe.

Mistouffe et Becsâlé remettent les soldats en route et les conduisent au village en péril. Quelques jours de combat suffisent à chasser les Mexicains de ce village. Mais de Vif-Argent, aucune nouvelle ! Personne n'en a entendu parler !

Vif-Argent a été amené au Mexique. On le place dans une cellule, couché sur un lit rudimentaire ; il n'a aucune connaissance de ce qui se passe.

Dès qu'il reprend conscience, il aperçoit une personne près de lui... la femme aux cheveux noirs, aucunement armée ! Il jette les yeux autour de lui ; il voit la femme s'occuper de travaux domestiques. Tout à coup, il s'assoit sur son grabat et dit à la femme : « C'est encore toi ? C'est toi qui m'as conduit ici ?

— Oui, répond-elle, c'est moi ! Je t'avais bien dit que nous nous reverrions ! Mais ce sera probablement la dernière fois que nous nous rencontrons !

— Oui ; c'est peut-être notre dernière rencontre ! de repartir le capitaine Vif-Argent, écoute-moi bien ! J'ai juré de ne jamais faire la guerre aux femmes, mais j'ai peur d'être obligé de fausser mon serment ! »

Tout en causant, Vif-Argent examine encore une fois la femme aux cheveux noirs, et il pense à sa sœur. « Depuis combien de temps, lui demande-t-il, vis-tu au Mexique ?

— Ah ! mais je suis Mexicaine !

— Tu n'aurais pas déjà connu une Française qui a été faite prisonnière par les Mexicains, il y a longtemps ? Elle aurait à peu près ton âge, actuellement !

— Non, s'empresse de répondre la femme, je ne connais pas de Française ! D'ailleurs, si une Française s'était installée au Mexique autrefois, il y a belle lurette qu'elle serait morte ! On l'aurait mise à mort depuis longtemps !

— Dis-moi, qu'as-tu l'intention de faire de moi ? demande le capitaine.

— Eh bien ! on a décidé de te faire mourir ! Tu vas mourir, toi aussi, Vif-Argent ! Si tu crois qu'une de tes sœurs est venue ici, elle est morte ! Toi aussi, tu vas mourir ! Jean Prost, mon père l'a bien connu. Jean Prost a guerroyé longtemps contre nous. C'est un homme qui s'est attiré le plus de haine de la part des Mexicains. Nous te

haïssons autant que nous avons haï ton père ! Les Mexicains te haïssent au point de vouloir ta mort ! Ils ont juré ta perte. Tu ne pourras échapper à leur haine. Cette fois-ci, tu ne nous échapperas pas ! »

Vif-Argent écoute ce discours sans riposter. Soudain, il aperçoit, sur une sorte de table placée devant lui, deux pistolets, probablement les deux pistolets de la femme aux cheveux noirs. Il fixe les yeux sur les pistolets, mais quant à s'en emparer, c'est plus difficile ! La femme était toute proche...

Un moment plus tard, un homme entre et détourne l'attention du capitaine. C'est l'homme maigre que lui et Mistouffe ont fait prisonnier, l'homme qu'ils ont attaché sur un lit et gardé à vue dans le camp... L'homme entre et s'adresse à la femme : « Rosa, dit-il, connais-tu ce Français ?

— Non, je ne le connais pas, répond la femme. Je sais qu'il s'appelle Vif-Argent, mais je ne le connais pas quoique nous nous soyons rencontrés de temps en temps ! C'est l'homme le plus détesté des Mexicains !

— Très bien, très bien !

— Tu dois savoir, continue Rosa, que c'est un Prost, le fils de Jean Prost, l'ancien commandant des troupes françaises !

— Oui, je le sais ! Mais sache que tous les Prost vont mourir ! Oui, tous ! Nous avons juré de les mettre à mort, et ils doivent mourir ! Celui-ci va mourir et ensuite une autre personne de ce nom va mourir également ! Mais Vif-Argent ne doit pas savoir de quelle personne je parle ! »

Vif-Argent recommence à réfléchir ; sa sœur lui revient à l'esprit. D'après ce discours, sa sœur serait encore vivante ! En effet, ils ne sont que deux enfants dans la famille de Jean Prost. Le père et la mère sont morts. Ce maigrichon affirme qu'après Vif-Argent un autre Prost mourra ! « D'après le discours de cet homme, se dit Vif-Argent à part lui, ma sœur est vivante, et elle sera mise à mort quand moi-même je serai mort ! »

Pendant que Vif-Argent pensait au problème de sa sœur, l'homme maigre et Rosa s'entretenaient. Tout à coup, Vif-Argent fait un bond, et s'empare des deux pistolets. Il en saisit un dans chaque main, et les pointe vers l'homme et Rosa. « Si je dois mourir, crie-t-il, vous allez mourir vous aussi tous les deux ! »

Les deux pistolets étaient chargés. Rosa et son compagnon se jettent derrière une sorte de comptoir. Vif-Argent attendait le moment de les voir réapparaître pour les abattre tous les deux. Le capitaine avait complètement perdu le contrôle de ses nerfs. « Rosa, dit l'homme maigre, vas-tu nous laisser tuer avant d'agir ? »

À ces mots, Rosa glissa sa main sur le mur. Une trappe cède sous les pieds de Vif-Argent, et ce dernier tombe dans une sorte de puits. La trappe se referme au-dessus de la tête du prisonnier qui a gardé ses deux pistolets. Vif-Argent se trouve au

fond d'une cellule taillée dans la pierre solide ; il jouit d'un espace d'un peu plus d'un mètre autour de lui.

Quelques minutes plus tard, la trappe se soulève et laisse pénétrer dans la cellule la lueur d'une torche que tient la femme aux cheveux noirs. « Courage ! Vif-Argent, lui dit Rosa en ricanant ; jamais tu ne pourras sortir d'ici ! Tu vas mourir de faim et de misère, mais c'est là que va finir ta vie ! »

Vif-Argent demeure silencieux. Rosa referme la trappe, et le capitaine passe le reste de la journée et toute la nuit dans son puits, à réfléchir sur sa situation. Il aurait aimé boire un peu d'eau dans ce trou de pierre sèche.

Le capitaine portait sur lui un petit briquet. Il saisit son briquet, en tire un peu de feu et une bienfaisante clarté. Il inspecte sa cellule dans l'espoir d'y découvrir une sortie quelconque. Il remarque cependant qu'une encoignure de sa prison est faite de pierre empilée. « Ce mur, se dit-il, a été érigé par la main de l'homme ! Peut-on le démolir ? Je n'en sais rien ! »

Il commence à retirer des pierres du mur ; il s'applique un certain temps à ce travail. Il s'aperçoit que le mur de pierre empilée sépare sa cellule d'une sorte de passage ou de souterrain. Malgré la faim et les blessures dont se couvrent ses mains, Vif-Argent continue son travail. De temps en temps, la fatigue l'oblige à se reposer, mais le trou s'agrandit dans le mur. Bientôt le capitaine peut se glisser dans le trou et aboutir au souterrain. Il y marche quelque temps, mais un autre mur de pierre empilée ferme ce passage. Vif-Argent s'attaque encore à cet obstacle et finit par s'y perforer une sortie. De cette autre section de souterrain, le capitaine gagne la lumière du jour.

Il aboutit à une grosse rivière encaissée par une berge de pierre abrupte. Mais, un peu au-dessus du niveau de l'eau, on a pratiqué, dans la pierre, une sorte de tablette assez large pour permettre à une personne d'y circuler. Cependant le mur est trop vertical pour pouvoir y grimper.

Vif-Argent descend près de l'eau et prend pied sur la tablette de pierre. D'une main il s'appuie au mur de pierre ; ainsi rassuré, il s'avance prudemment sur cette corniche qui le conduit un peu en amont de la rivière. Il parvient à un endroit où l'eau est moins profonde. On y a jeté des pierres de façon qu'un homme puisse sauter d'une pierre à l'autre, et ainsi gagner l'autre rive.

Quand Vif-Argent saute sur la première pierre dans le courant de la rivière, il voit un chat sauvage qui se dirige vers lui en sautant, lui aussi, sur la première pierre de l'autre rive. Le capitaine et la bête se rencontrent au milieu de la rivière. Vif-Argent tire un poignard de sa ceinture et commence à attaquer l'animal. Après une lutte de quelques minutes, Vif-Argent entend un coup de feu ; l'animal se détache de lui, tombe sans vie dans le courant, et laisse le passage libre au capitaine.

Vif-Argent touche enfin l'autre rive. Un homme s'avance vers lui : « Bonjour, Vif-Argent !

— Bonjour ! Comment ? Tu me connais ? Moi, je ne te connais pas !

— Oui, Vif-Argent, je te connais très bien ! Toi, il se peut que tu aies oublié ma figure ! »

C'était l'Autochtone, l'Indien, qui servait de guide à Mistouffe et à Becsâlé ! « Tes amis sont près d'ici, dit le guide à Vif-Argent. Ils attendent ton retour ! Mais ils commencent à perdre courage. Voilà trois jours que nous sommes prêts à quitter les lieux, mais nous avons remis notre départ de jour en jour dans l'espoir de te venir en aide, si tu étais vivant. Nous ne savions plus que faire ! Nous étions décidés de lever le camp et de prendre la route du retour ! »

Le soir précédent, en effet, il y avait trois jours que l'on se préparait à partir. Mais l'Indien dit à Mistouffe : « Vif-Argent n'est pas mort ! C'est impossible ! J'ai étudié les astres, hier soir. Tu sais que moi je consulte les astres ! Les astres me disent que Vif-Argent n'est pas mort. Puisqu'il est vivant, il faut l'aider à sortir de sa prison ou d'ailleurs... Je ne sais moi ! Il s'agit de découvrir où il se trouve ! »

Mistouffe conservait toujours un certain espoir. Il avait confiance dans l'Indien. « Jusqu'à présent, lui dit-il, tu ne nous a pas trompés. Mais en te fiant aux astres, j'ai bien peur actuellement que tu sois dans l'erreur. Toutefois, je te fais encore confiance ! Jusqu'à présent, tout ce que tu as prédit s'est réalisé. Mais actuellement... Vif-Argent, je n'espère pas beaucoup revoir Vif-Argent ! » Le quatrième jour d'attente commence. L'Indien se lève et, comme d'habitude, va prendre sa promenade. « Ne t'absente pas trop longtemps, lui crie Mistouffe, parce que c'est notre dernier jour ! Nos recherches vaines nous forcent à quitter les lieux ! »

La promenade de l'Indien l'avait conduit à la rivière où il a rencontré Vif-Argent...

Le capitaine et l'Indien prennent ensemble la route et arrivent en vue du campement. Mistouffe était debout devant le camp et avait hâte que l'Indien revienne de sa promenade. Il se sentait nerveux et pouvait difficilement contrôler son imagination. Becsâlé était dans ces mêmes sentiments.

Tout à coup, on signale la venue de deux hommes. On reconnaît l'Indien, mais on ne sait qui l'accompagne. « Regarde, dit Mistouffe à Becsâlé ; l'Indien nous ramène un homme ! Qui ? On ne le sait, mais c'est probablement un miséreux qu'il a rencontré ! »

Les deux hommes s'approchent du camp. Mistouffe reconnaît Vif-Argent. Aussitôt, on court à sa rencontre : « Ah ! c'est toi, Vif-Argent ! On te pensait mort ! On avait perdu tout espoir ! On croyait que...

— Non, non, je ne suis pas mort. On a tenté toutefois de me donner la mort, mais on n'a pas encore réussi ! J'ai pu, encore une fois, déjouer les plans de la femme aux cheveux noirs ! Mais, soyez certains que, lors de notre prochaine rencontre, elle ne s'en tirera pas indemne ! Je vais lui régler ses comptes ! J'aurais eu la chance, à

plusieurs reprises, de la tuer ! J'aurais dû la tuer ! J'aurai pu, souventes fois, lui enlever la vie ! Je n'ai jamais voulu à cause de mon principe de ne pas faire la guerre aux femmes. Mais lors de notre prochaine rencontre, il n'y aura plus de salut pour elle !

— Maintenant, dit Mistouffe à Vif-Argent, que ferons-nous ? C'est peut-être le temps de retourner au quartier général ? Le village a été libéré des Mexicains, il a été pacifié, nous pouvons peut-être retourner ?

— Nous retournons ! » de répondre Vif-Argent.

Mistouffe et Becsâlé ordonnent de mettre en route le reste des troupes et l'on rentre aux quartiers généraux. On y prend un repos de plusieurs jours. Vif-Argent y reçoit de nombreux soins ; il était fatigué, malade et affaibli. À force de soins, sa santé revient à la normale.

Vif-Argent ne pouvait s'empêcher de penser à sa sœur. Il avait toujours en mémoire les paroles du chef des bandits mexicains. D'après ce dernier, Vif-Argent devait mourir et, après lui, un autre membre de sa famille serait mis à mort. Il pensait qu'il s'agissait de sa sœur, puisque, d'après son raisonnement, elle était la seule survivante de la famille, à part lui.

Un bon matin, Vif-Argent se lève ; il aborde Mistouffe et Becsâlé en leur annonçant son départ. « Moi, je m'en vais !

— Où vas-tu ? demande Mistouffe.

— Je pars à la recherche de ma sœur, morte ou vivante ! Si elle est vivante, si elle est au Mexique, je veux la retrouver !

— Si tu pars, dit Mistouffe, moi aussi je vais avec toi !

— Et moi de même ! affirme Becsâlé. »

L'Indien qui leur avait servi de guide suivait la conversation. « Oui, dit-il à Vif-Argent, ta sœur est au Mexique ! Reste à savoir si elle est morte ou vivante !

— Si elle est morte, enchaîne le capitaine Vif-Argent, j'abandonnerai toute recherche et tout souci à propos d'elle. Si elle est vivante, je la sortirai de sa cachette et je la ramènerai avec moi ! »

Les quatre compagnons, Mistouffe, Becsâlé, Vif-Argent et l'Indien, préparent leur excursion et quittent le camp, un matin, pour traverser au Mexique à travers les montagnes couvertes de forêt. C'est encore l'Indien qui guide ce groupe.

Ils parviennent au village qu'ils ont libéré peu auparavant, et vont s'installer dans une vieille école et ils y passent quelques jours. Vif-Argent n'a d'autre préoccupation que de réfléchir à sa sœur et à la façon de la retrouver ou de s'assurer si elle est morte.

Un bon matin, Vif-Argent et l'Indien préparent leur bagage et prennent la forêt en direction du camp des Mexicains. Ils causent tout en marchant. Ils s'aperçoivent bientôt que deux hommes les précèdent en se dissimulant dans la forêt. L'Indien en exprime la remarque au capitaine : « Regarde, lui dit-il ; des Mexicains nous espionnent et ne nous quittent pas des yeux ! Si tu veux, nous allons leur demander des comptes ! »

Ils partent tous les deux vers les espions mexicains, ils leur donnent la chasse sans répit. C'était encore le chef des Mexicains, l'homme décharné, accompagné d'un de ses compagnons.

Tout en poursuivant ces Mexicains, le capitaine et l'Indien parviennent à la rivière que Vif-Argent avait traversée en sortant du souterrain. Mais ils arrivent à un autre endroit, là où le seul moyen de traverser sur l'autre rive était un arbre jeté sur le sommet des deux rives escarpées, à une hauteur étonnante. On avait dépouillé l'arbre de son écorce et on l'avait enduit, pour ainsi dire, d'une sorte d'huile.

L'Indien saute à cheval sur l'arbre et se laisse glisser jusqu'à l'autre rive. Le chef mexicain entreprend d'utiliser l'arbre, lui aussi. Vif-Argent, qui n'a jamais marché sur cette sorte de pont, s'engage à la suite du Mexicain, sans songer au danger qu'il court.

Parvenu au milieu de cet arbre-passerelle, Vif-Argent s'agrippe au Mexicain, par en arrière, dans l'intention de le jeter dans la rivière et de le tuer sur les rochers, mais il préfère le pousser jusqu'à l'autre rive.

En mettant le pied sur le sol, Vif-Argent tient toujours le chef mexicain ; il le renverse et le désarme. « Ah ! lui crie Vif-Argent, c'est toi le chef mexicain, c'est toi qui as tué mon père, c'est toi qui as enlevé ma sœur ! Tu vas enfin me dire si ma sœur est morte ou si elle est vivante ! »

Le Mexicain regarde le capitaine, en ricanant. « Ah ! tu ne veux pas parler ! continue Vif-Argent. Tu veux agir avec moi comme tu as fait avec Mistouffe, quand il te surveillait sur le lit ? »

Ce Mexicain était une sorte de sorcier qui hypnotisait les gens. Quand Mistouffe s'était endormi près du prisonnier, il était hypnotisé. Le prisonnier avait pu ainsi détacher ses liens et reprendre sa liberté. « Moi, lui dit Vif-Argent, tu ne pourras m'hypnotiser ! Si tu ne me dis pas où se trouve ma sœur, tu vas mourir ! »

Vif-Argent relève le Mexicain, lui appuie le dos au rocher et lui braque la pointe de son poignard sur la poitrine pour l'obliger à parler. « Tu veux savoir où est ta sœur, Vif-Argent ? Eh bien ! tu t'en informes trop tard ! Elle est morte, il y a trois jours ! Quand tu t'es échappé de ta cellule, je l'ai tuée, parce que c'était de sa faute si tu t'es enfui ! »

Cette réponse est tellement pénible au cœur de Vif-Argent que celui-ci perd toute énergie pour se défendre. Le Mexicain tire un poignard de son habit et s'élance pour

poignarder Vif-Argent. Mais l'Indien ne s'était pas éloigné des deux adversaires. Par un geste rapide comme la pensée, il fait reculer Vif-Argent d'un pas, et attrape le Mexicain, le fait tournoyer autour de sa tête et le lance dans le précipice de la rivière. Le chef mexicain est projeté sur les rochers. « Encore une fois, Vif-Argent, lui crie l'Indien, tu as failli perdre la vie ! Pourquoi laisses-tu abattre ton courage si rapidement ? Parce que le Mexicain t'a dit que ta sœur était morte, tu le crois sans t'informer davantage ! Si tu veux prendre mon avis, elle n'est pas morte ! Si l'on avait voulu la tuer, on l'aurait fait il y a longtemps ! S'ils l'ont gardée jusqu'à ces derniers jours, elle est encore vivante ! Mais on peut la faire disparaître... d'autres peuvent la mettre à mort ! Pas le chef mexicain ! Lui, il est mort ! »

L'Indien se trompait. Le chef des bandits mexicains n'était pas mort. Projeté à l'eau dans le précipice, il s'était assommé ; le courant l'a entraîné. Mais un peu plus loin, le Mexicain s'est échoué sur une petite île, puis, peu après, a repris connaissance. De la rivière, le chef mexicain avait regagné le camp de la bande.

Vif-Argent revient à la petite école où il retrouve Mistouffe et Becsâlé. Il a perdu tout son courage. « Je pense, dit-il à ses compagnons, qu'il n'y a plus rien à faire ! Ma sœur est morte !

— Qui t'a dit que ta sœur était morte ? demande Mistouffe.

— Eh bien ! Nous avons rencontré le chef des Mexicains dernièrement et il m'a dit que ma sœur était morte trois jours plus tôt. Quand je me suis échappé de ma cellule, ils ont tué ma sœur par représailles !

— Que reste-t-il à faire, maintenant ? interroge Mistouffe. Si ta sœur est morte, tu n'as plus à chercher par ici !

— Non, Vif-Argent, réplique l'Indien en se levant. Il ne faut pas perdre courage ! Moi, je suis certain que ta sœur est vivante ! Si tu le veux, Vif-Argent, nous allons nous y prendre d'une autre façon ! Nous allons nous introduire dans le camp mexicain. Je connais toutes les montagnes, tous les passages. Je puis entrer dans leur camp, sans que les Mexicains n'en aient connaissance ! Nous allons fouiller partout, nous allons chercher et nous finirons par obtenir de bons renseignements !

— Très bien ! répond Vif-Argent à l'Indien. Je suis prêt à risquer ma vie encore une fois ! Je ne crains plus de mourir ! Si ma sœur est morte, j'aime autant mourir, moi aussi ! D'ailleurs, je ne vivais que pour elle ! »

Le lendemain matin, les quatre compagnons préparent une autre excursion et quittent l'école par des routes secrètes familières à l'Indien. Ce dernier connaissait ces parages par cœur.

On finit par introduire Vif-Argent dans les souterrains et le conduire jusque dans les caves du château où logeait le chef de la bande mexicaine. À force de fouiller, ils trouvent plusieurs cadavres de prisonniers, mais ils ne trouvent aucune trace de femme. On constate que les cadavres sont ceux d'anciens prisonniers français morts

de faim ou de misère. « Ta sœur n'est pas ici, Vif-Argent, répétait l'Indien. Ta sœur n'est pas ici, mais je crois toujours qu'elle est vivante ! »

En continuant leurs recherches, les quatre compagnons découvrent, dans le soubassement du château, toutes sortes de renseignements sur les souterrains et les corridors. Ils finissent par sortir, et vont coucher à leur école.

Le lendemain, ils orientent leur randonnée dans une autre direction en vue de trouver d'autres sources de renseignements, mais sans aucun succès.

Soudainement, le groupe des quatre se sent cerné par des Mexicains. La bataille s'engage entre les deux clans. En plein milieu du combat, l'Indien disparaît. Vif-Argent et Mistouffe essaient en vain de savoir où il est passé. Peu après, Vif-Argent, Mistouffe et Becsâlé sont faits prisonniers et traînés dans une cellule.

Là, le chef mexicain se présente à Vif-Argent et lui dit : « Me reconnais-tu ?

— Oui, je te reconnais, espèce de barbare ! Je te reconnais très bien !

— Cette fois, Vif-Argent, tu ne t'échapperas pas ! Tu vas mourir fusillé, ensuite on te brûlera au poteau !

— Fais-moi mourir de la façon qui te plaira, mais si tu veux me faire plaisir, avant ma mort, dis-moi si ma sœur est morte ou si elle est vivante ! Je t'en prie, dis-moi la vérité !

— Ta sœur est vivante ! répond le Mexicain, mais elle va mourir, elle aussi ! L'autre jour, je t'ai menti en te disant qu'elle était morte. Je te dis la vérité, aujourd'hui ! Elle va mourir ! On t'attendait ! Je savais, grâce à elle, que tu viendrais. Je t'ai fait prisonnier, et tu vas mourir toi aussi !

— Je ne redoute aucunement de mourir ! reprend Vif-Argent. Ce qui m'importe, c'est de savoir que ma sœur est vivante ! »

Comme l'avait annoncé le chef mexicain, on conduit les trois Français dans une immense cour, on les ligote à un poteau, les mains attachées dans le dos. Le chef mexicain monte sur une sorte de petite tour pour faire un discours aux prisonniers.

Il se met à maudire les Français et à leur adresser les injures les plus humiliantes. Vif-Argent les regardait sans dire un mot. Il le laissait parler sans trop écouter ce qu'il disait. Lui, Vif-Argent, pensait surtout à sa sœur.

En plein milieu du discours, il se produit un coup de théâtre. Un vieillard à barbe blanche, un bâton à la main, fait son entrée parmi la foule nombreuse de soldats et de curieux. Le vieillard se dirige vers l'orateur qui débite les pires attaques contre Vif-Argent, brise son bâton sur son genou et en tire un large parchemin qu'il tend au chef mexicain. Ce dernier y jette un coup d'œil et s'adresse à Vif-Argent : « Encore une fois, tu vas échapper à la mort ! La France nous rend vingt prisonniers mexicains en échange de vous trois ! Ce prix dépasse de beaucoup votre valeur ! Français, nous allons vous rendre la liberté, mais toi, Vif-Argent, tu n'iras pas loin ! »

Vif-Argent s'esclaffe. « Encore une fois, chef, je vous échappe ! Encore une fois, je vais recouvrer ma liberté ! Si ma sœur est vivante, je la retrouverai !

— Non, gronde le chef mexicain, tu ne retrouveras jamais ta sœur ! Au moment où je te parle, elle est morte ! »

On laisse les trois compagnons français aller en liberté. Ils reprennent leur route et retournent à la vieille école. Là, ils se consultent sérieusement. « L'Indien est disparu ! Serait-il mort, se disent-ils, au milieu de notre bagarre avec les Mexicains ? Le saura-t-on jamais ? Avant de quitter le Mexique, il nous faut savoir si l'Indien est encore vivant ! »

Le lendemain, les trois compagnons français retournent à l'endroit où on les a faits prisonniers. Vif-Argent demande à parler au chef mexicain avant de retourner à son camp militaire. Le chef mexicain lui accorde l'entrevue demandée. Vif-Argent veut en savoir un peu plus long sur sa sœur. « Ta sœur, répond le Mexicain, n'y pense plus ! Elle est morte ! »

Mais l'arrivée du même vieillard que la veille vient changer la conversation. Le vieillard à barbe blanche s'avance près du chef mexicain, et dit à son visiteur : « Bonjour, Vif-Argent ! »

Vif-Argent regarde attentivement le vieillard et y reconnaît l'Indien grimé et transformé en vieillard. Il remarque qu'il porte un bâton assez semblable à celui de la veille. Le vieillard se tourne vers le chef mexicain : « Cet homme, lui dit-il, est Vif-Argent ! C'est le frère de Rose. Si tu as tué la sœur de Vif-Argent et si tu as tué son père, moi, je viens venger ces deux meurtres ! »

Le vieillard saisit son bâton et en assène un vigoureux coup sur la tête du chef mexicain. Il le tue sur-le-champ ! « Eh bien ! Vif-Argent, j'ai vengé ta sœur et j'ai vengé mon propre fils ! »

À l'instant même le vieillard disparaît. Les Mexicains commencent à le chercher ici et là, mais ils ne trouvent aucune trace du vieillard.

Après ces événements, Vif-Argent, Mistouffe et Becsâlé quittent le quartier mexicain et retournent à leur vieille école. Nouvelle surprise ! L'Indien les y attend ! Il se précipite vers Vif-Argent et lui tend la main. « Vif-Argent, lui dit-il, sais-tu qui t'a délivré du poteau ? Tu étais à la veille de mourir. Il est certain que, à ce moment, tu n'aurais pu échapper à la mort !

— Non, je n'en sais rien ! Mais je sais que c'était toi, le vieillard !

— Oui, c'est moi qui ai joué le rôle du vieillard ! Je suis parvenu à me mettre en communication avec les militaires de France et obtenir du commandant cet échange de prisonniers qui a amené votre libération. La France a concédé vingt prisonniers parce que vous trois vous valiez plus que vingt Mexicains !

Je m'étais juré, continue l'Indien, de venger mon fils. C'est ce que j'ai fait aujourd'hui ! J'ai vengé mon fils, j'ai vengé aussi ton père et ta sœur. Mais je puis t'assurer que ta sœur n'est pas morte. J'en suis sûr !

— Comment peux-tu en être sûr ? demande Vif-Argent à l'Indien.

— Je le sais ! Si tu veux, Vif-Argent, tu vas venir avec moi et je puis t'affirmer que, avant deux jours, tu auras libéré ta sœur ! Mais il faut nous tenir sur nos gardes pour les empêcher de la faire mourir d'ici là ! »

Vif-Argent saute au cou de l'Indien. « Je ne peux pas croire, lui dit-il, que tu puisses agir de la sorte !

— Oui, je fais d'importantes choses, mais je les fais pour toi ! Je suis certain que je ne regretterai jamais ce que je fais pour te venir en aide !

— Si je t'ai bien compris, continue Vif-Argent, demain, nous irons à la découverte de ma sœur !

— Pas demain ! Cette nuit même ! Le plus tôt sera le mieux ! Il nous faut suivre ta sœur de près ! Je sais dans quel coin elle se cache ! »

Le chef mexicain se tenait toujours avec Rose, la sœur de Vif-Argent. Il la tenait constamment hypnotisée. Il pouvait ainsi lui faire exécuter tout ce qu'il voulait. Il avait dans l'esprit de se servir d'elle pour faire mourir Vif-Argent. Il ne voulait pas le tuer lui-même, mais il entretenait toujours l'espoir de le faire tuer par sa sœur, Rose. C'est pour cette raison qu'il la gardait vivante. C'est par elle qu'il voulait se venger de Vif-Argent !

Ce soir-là, Rose était justement en compagnie du chef mexicain. Elle était assise dans une chaise berceuse et parlait avec celui qu'elle prenait pour son père. Le chef confie donc à Rosa — c'était le nom de la fille — il lui confie une mission : « Demain, lui dit-il, Vif-Argent va revenir dans nos parages. On va le faire prisonnier une autre fois. Tu le connais ! Il a toujours essayé de te faire du mal, même de t'enlever la vie. C'est toi qui vas le tuer de ta propre main.

— Ah ! non ; jamais je ne tuerai Vif-Argent !

— Pourquoi non ? demande le Mexicain.

— Jusqu'à maintenant, j'aurais eu l'occasion de le tuer, mais je n'ai jamais voulu en profiter en le tuant de ma main !

— Peu importe ! Nous en reparlerons demain ! »

Cette nuit-là, donc, Vif-Argent, guidé par l'Indien, fouille toutes les cellules, tous les souterrains qu'il découvre. Ils sont encore cernés et faits prisonniers par les Mexicains. Mais, sans laisser de trace, l'Indien disparaît de nouveau comme par un tour de magie. Vif-Argent demeure toutefois prisonnier.

On le conduit dans une grande salle, une sorte d'atelier ou de boutique où l'on réparait les armes. Une fois dans la boutique, on étend le capitaine sur une espèce d'établi où on l'attache solidement. Le chef mexicain se rend dans cette boutique et se permet de narguer Vif-Argent : « Je t'avais dit que tu serais encore notre prisonnier ! Eh bien ! t'y voilà de nouveau !

— J'admets que tu m'as attrapé, mais tu ne me retiendras peut-être pas très longtemps ! Je t'avertis que, cette nuit, je viens chercher ma sœur !

— Ah ! ta sœur, tu vas au moins la voir. Oui, elle va venir te rendre visite ! »

À ces mots, le chef mexicain se frappe dans les mains et appelle une personne. « Rosa ! » crie-t-il.

La femme aux cheveux noirs s'avance avec une chevelure lui descendant jusqu'à la taille. Le Mexicain lui dit : « Rosa, voilà Vif-Argent, voilà ton homme ! Tu le reconnais, n'est-ce pas ?

— Oui, je le reconnais ! répond timidement la femme.

— Eh bien ! Voici mon poignard ! Tu vas prendre cette arme et tu vas frapper cet homme ! Tu vas le tuer ! »

Vif-Argent, attaché sur la table, regarde les deux personnages et s'exclame : « Oui, vous êtes assez lâches pour m'attacher en vue de me tuer ! Mais si j'avais seulement les mains libres, vous ne pourriez pas me tuer ! »

Le chef mexicain se met à ricaner. « Si tu avais les mains libres ! Mais sans armes, que pourrais-tu faire ? Tu ne portes aucune arme sur toi, que peux-tu faire contre deux personnes armées ?

— Ah ! si j'avais les mains libres, je crois que je pourrais me défendre !

— Eh bien ! de continuer le Mexicain, je vais t'enlever tes liens ! Tu montreras, ensuite, ce dont tu es capable ! »

Le chef mexicain tire son épée et la dépose près de lui. Il s'approche de Vif-Argent, lui libère les mains et les pieds, en lui disant : « Tiens ! Te voilà libre de tout lien ! »

Vif-Argent continue d'agencer des plans dans sa tête. Il se sentait assez impuissant, privé d'arme. Il s'assoit à demi sur la table. Le chef dit à Rosa : « Regarde ! Viens ici et frappe-le ! Vif-Argent est détaché, mais il n'est pas dangereux. Frappe-le ! » lui crie-t-il en lui indiquant le cœur du capitaine.

La femme lève son poignard à bout de bras au-dessus de Vif-Argent comme pour le frapper. Mais sa main se décontracte et laisse tomber le poignard. L'arme pique faiblement Vif-Argent sur la poitrine et fait apparaître trois ou quatre gouttes de sang. En un clin d'œil, le capitaine bondit comme sous l'effet d'un ressort et saisit l'épée du chef mexicain. La femme et le chef militaire n'ont alors plus d'arme. Rosa se

précipite en arrière, le chef fait de même ; ils s'abritent derrière un obstacle quelconque. Vif-Argent reprend son sourire et dit au chef mexicain : « Je te l'avais bien dit que, si j'étais libéré de mes liens, je pourrais me défendre ! Maintenant, c'est toi qui vas mourir ! Auparavant, tu vas me dire si cette femme est ma sœur, oui ou non !

— Oui, capitaine Vif-Argent, c'est elle, ta sœur ! Mais elle est vouée à la mort. Elle a toujours vécu sous l'effet de l'hypnotisme. À l'heure actuelle, elle digère un poison mortel. Dans quelques heures, elle sera morte ! Je la garderai vivante juste pour prolonger ta douleur ! »

Vif-Argent s'élance, l'épée à la main, pour aller frapper le Mexicain, mais le Mexicain est disparu sans laisser entrevoir où il est passé. Vif-Argent reste seul avec la femme aux cheveux noirs. Rosa gît par terre et semble évanouie. Elle parle, mais d'une façon assez incohérente. Vif-Argent la relève et commence à l'examiner. Son attention est bientôt attirée par un visiteur, l'Indien. « Bonjour, Vif-Argent ! J'arrive à ton secours, avec Mistouffe et Becsâlé !

— Ah ! je n'avais pas besoin de secours ! J'étais occupé à examiner une femme. Je ne sais si elle est ma sœur ou si c'est une étrangère !

— C'est justement ta sœur ! C'est Rose, répète l'Indien ; c'est ta sœur ! Tu peux être certain qu'elle est ta sœur !

— Tu en es sûr ? de questionner Vif-Argent.

— Parfaitement sûr ! Il y a tellement de fois que je la vois, et c'est une Française ; ce n'est pas une Mexicaine ! Tu le vois bien, elle n'a pas le teint d'une Mexicaine ! »

Vif-Argent prend sa sœur par la main pendant que l'Indien donne un autre conseil : « Capitaine, suis-moi ! Il faut quitter ces lieux le plus tôt possible, sinon nous pouvons nous attirer bien des ennuis ! »

Vif-Argent file à la suite de l'Indien, dans les couloirs et les souterrains ; le groupe finit par déboucher à l'extérieur du château près de la rivière. Il traverse la rivière et regagne la vieille école en compagnie de la femme.

On revient aux quartiers militaires ; la femme suit le groupe. Mais elle agissait de façon bizarre. Souvent elle parlait toute seule, elle tenait des discours décousus. « Je n'y comprends rien, dit Vif-Argent à l'Indien ; on dirait qu'elle a perdu l'esprit ! Je ne sais ce qui se passe chez elle !

— Non, elle n'a pas perdu l'esprit ! Elle a vécu longtemps sous l'effet de l'hypnose. Le chef mexicain ne peut plus l'hypnotiser parce qu'il est mort !

— Pourtant, l'autre jour, d'affirmer Vif-Argent, nous l'avons revu. Toi-même, tu prétendais l'avoir tué !

— Non, répond l'Indien, je n'avais pas réussi à le tuer. Ce n'est pas cette fois qu'il est mort ! C'est Mistouffe qui l'a tué de sa propre main pour bien s'assurer de sa

mort. Mais tu sais, un être comme le chef mexicain, c'est une sorte de génie auquel on peut difficilement donner la mort ! »

Un peu plus tard, Vif-Argent amène sa sœur en France, chez le commandant, son père nourricier. Comme son comportement n'était pas tout à fait normal, on eut recours à des médecins qui l'envoyèrent poursuivre une cure dans des centres spécialisés. Elle est revenue guérie.

Elle s'est mariée... mais je ne sais pas comment elle s'en est tirée dans la vie !

LE CAPITAINE VIF-ARGENT

Récit folklorique raconté le 3 août 1970, à Cap-Chat, Gaspé Nord, par M. Gérard Landry, âgé de 58 ans, natif de Cap-Chat. Il a appris cette version sur la Côte Nord, vers 1930, d'un vieux conteur.

Enregistrement n° 3725. Récit romancé qui rapporte des épisodes de la guerre franco-mexicaine, un peu après 1862.

Çâ, c'ést une histoèr' qui s' pâssa' en France entr' lés Français p'is lés Mexicains. Dans c' temps-lâ, lés Mexicains c'éta'ent dés barbâres, c'éta't, à b'en dire, pâs civilisé. La France f'sa't la guerre aux Mexicains, i' asseya' à 'és civiliser, i' asseya'ent d' lés contrôler, p'is lés França' ava'ent beaucoup d' misère avec 'és aut's.

Fa't qu'in bon jour, i' y ava' in nommé Jean Prost qu'i' éta't commandan en têt' d'un' troupe. I' ava't fait' la guerre aux Mexicains, p'i' i' s'éta't fait tuer par in barbâre, in Mexicain, in chef mexicain, in chef de troupe. Il l'ava't tué, assassiné par vengeance, parç' que Jean Prost éta' in homme in peu sans pareil, en guerre. I' ava' enn' p'tit' fill' de six ans, p'i' in p'tit gârs d' sept ans.

Quand i' ava't tué le, le... Jean Prost, i' â été p'i' i' â fait' brûler la maison ; la femme a brûlé d'dans, p'is lés deux p'tit's filles... lés deux enfants sont sauvés : le p'tit gârs s'ést sauvé comme i' a pu, p'is la p'tit' fille, elle, 'a a 'té fait' prisogniére [prisonnière], elle, par lés Mexicains, par le chef mexicain. Il l'a am'née au Mexique, p'is lâ, il l'a él'vée, comme en disant qu' c'éta't lui qu' éta't son pére, p'is qu' c'éta't lui... p'i' il l'a él'vée en mexicain [à la mexicaine].

Le p'tit Jean Prost a été él'vé par in commandant, in dés grands amis de Jean Prost ; i' a été él'vé jusqu'à l'âg' de quinze ans. À quinze ans, l' p'tit Jean Prost, lui, i's gu'i ont fait' connaît' l'histoère. P'is, souvent's fois, i' s'informa't d' çâ, d' son pére, quoi c' qui 'n éta't d'venu, p'is quoi c' qui 'n éta't fait' ? P'is, i's gu'i ont conté l'histoère. I' a resté a'ec enne hain' dans l' cœur cont' lés Mexicains. I' a juré, in jour, qu'i' veng'ra't son pére.

À l'âg' de dix-sept ans, i' a été trouver son... l' commandant, celui qui l'ava' él'vé, i' a d'mandé à son pér' nourricier pour aller prend' lés arm's lui itou, pour(e) s' batt' cont' lés Mexicains. Vu qu'i' éta't jeune, ils l'ont r'fusé. I' sava't pâs trop quoi fair' pour essayer de rentrer dans l'armée, de rentrer dan 'és troupes.

In bon jour, i' a 'té r'trouver son pér' p'i' i' gu'i â d'mandé à son pér' pour êt' cuisinier, chef, aider, aid'-cuisinier. Fa't que son pére, lâ, lâ... son pér' nourricier, lâ, a consenti à çâ, mé' avec dés défens's d'aller dan 'és troup's, p'is de s' batt'e, p'is de r'guien fére. I' y avé't dans c'tte troup'-lâ dés anciens amis, dés brâs droits, comme on a'ra't dit, d' Jean Prost, par 'hemp'e. I' 'n n-ava' in qui s'app'la't Becsâlé, p'is l'aut' s'app'la't Mistouffe. C'éta'ent deux homme' assez âgés, p'is deux homm's qu' ça f'sa't longtemps qu'i' éta' en guerre. I's f'sa' 'a guerre, 'és aut' itou. I's connaissa'ent... p'i' i's connaissa'ent l' p'tit gârs qui s'app'la't Jean Prost, comm' son pére.

Alors, in bon jour, i' ont... i' ont parti pour l' Mexique, enn' troup' pour aller contrôler l' Mexique encôre, qu' lés Mexicains faisa' encôr' dés ravage' à çartain's places, p'is massacra'ent dés villages.

Fa't qu'i' on [ont] été, enn' troup' française, p'is lui, le p'tit Jean Prost a embarqué avec 'és aut's, i' a été comme « chô' boy » [1], comme on dira't, n'us aut's, in aid'-cuisinier. Mé' i' a pâ' été absolument longtemps. Un bon jour, i' ést v'nu à bout' d' se djomper [to jump] [2] in habit d' soldat, p'is dés armes. P'is la seul' chos' qu'on a vue su' l' champ d' batâille, on a vu Jean Prost, l'épée à la main lui 'tou, p'i' i' s' batta't comme in déchaîné. Lâ, c'éta't pâs l' temps d'aller l' trouver p'is l'arrêter. C'éta't l' temps de s' défend'e, p'is de fér' la guerre. Quant' la guerre a été fénie, qu'i' on [ont] eu gâgné c'tte bataill'-lâ, lâ, b'en, Mistouffe a 'té trouver l' p'tit Jean Prost, p'i' i' gu'i a dit : « Lâ, t' âs désobéi ! I' a dit, tu vâ' êt' puni sévèr'ment, p'is lâ, i' dit, n'us aut's, on pourrâ p'us t'am'né' a'ec n'us aut's. Parç' qu'i' dit, tu désobéis, tu veux pâs suir' [suivre] lés ord's, p'i' i' dit, tu sé's, i' dit, en guerre, b'en, i' dit, faut suiv' lés ord's ! » Mistouff' gu'i a fait' enne r'montrance.

L' p'tit Jean Prost a dit : « En tou' 'és câs, i' a dit, si j' rent' pâs dans l'armée, j' fénirai par m'en aller pareil [3], p'i' i' dit, j' veng'rai mon pére, p'is j' veng'rai ma mére aussi, p'is ma sœur ! »

Fa't que, i' ont r'tourné en France, p'is lâ, b'en, i' ont rapporté lés nouvelle' au commandant. Le commandan a disputé l' p'tit Jean Prost terriblement, p'is lâ, i' gu'i a dit : « Tu gu'irâs p'us, tu gu'irâs p'us lâ ! » Fa't que l' p'tit Jean Prost 'a pâs di' in mot. Ça a filé encore enn' coupeul d'années. Quand i' a eu dix-neuf, vingt ans, i' a été trouver son pére encôre, son pér' nourricier, p'i' i' a dit, i' a dit : « J' veu' embarquer dans l'armée, moé 'tou ! I' dit, j' veux fér' la guerre, i' dit, j' capab' de fér' la guerr' comm' lés aut's ! »

Mé', dans c'tte batâill'-lâ, i's gu'i ava'ent donné' in surnom, ils l'app'la'ent Vif-Argent, parç' qu' le jeune homme éta' un homm' vite épouvantablement, un homm' brave, p'is pâs peureux ; r'guien gu'i f'sa't pêur, p'is c'éta' in homme adroète, c'éta' in homm' de talent terrib'e, in homm' fin.

---

1. *Chores boy* (angl.) : Domestique désigné pour venir en aide aux chefs de service.
2. *Jump* [to] (angl.) : Disparaître, s'enfuir. Ici, dérober.
3. *Pareil* : Pareillement.

Fa't qu'i's gu'i ava'ent donné l' nom de Vif-Argent. C'ést rar' rar' qu'on l'app'la't Jean Prost. Fa't que, lâ, l' pér' nourricier a consenti que l' p'tit Jean Prost prenn' lés armes, p'is seul'ment qu' avec dés r'montrances, encore, p'is dés, dés... b'en dés conseils qu'i' gu'i a donnés, p'i' avec Mistouff', p'is Becsâlé, en leu' disan à-'és aut' aussi, d' gu'i fére attention, qu' c'ta' in jeune homm' p'is qu' ést pâ' habitué à 'a guerre.

Fa't que... i' a continué, l' p'tit Jean Prost a continué à fér' la guerre, de place en place. I' alla't de place en place, et partou' où c' qu'i' éta' en-'oéyé a'ec l'armée, b'en, i' gu'y alla't.

In bon jour, i' éta' en r'pos, i' éta't... i' éta't tenté dans... p'is lâ, à in p'tit villag' qu'i' attenda' enne attaqu' de... de... in attaqu' qu'i' deva' a'oèr dés Mexicains. Le commandant fa't v'nir Mistouff' p'i' i' a di' à Mistouffe, i' a dit : « À c'tte heure, j'ai besoin d' deux hommes ! J' veu' a'oèr deux hommes, i' dit, qui vâ aller, i' a dit, surveiller, p'i' i' a dit, 'oèr pour lés Mexicains, de quel côté, i' a dit. D'abord, lés Mexicains sont dés barbâres, p'i' i' dit, i's peuve' asseyer d' nous prend'e en traîtres. Alors, i' dit, ça prend deux hommes, deux homm's fiab's. J'ai dessein d' t'envoyer, toé, allé' au d'vant dés troup's mexicaines, p'i' i' a dit, toé, choisis-toé in homm' que tu voudrâs ! Toé, çâ, c'ést ton choix ! »

Lâ, Mistouffe a baissé 'a tête, i' s'ést mi' à réfléchir in peu, i' a di' au commandant, i' a dit : « Je 'n n-ai in, juste, in homme, j'ai t-in homm' que j'emmèn'rai a'ec moé. I' dit, à pârt de çâ, i' dit, j'en n'emmèn' pâs !

— L' commandant dit, qui ?

— I' a dit, j'emmèn'ra's, i' a dit, le p'tit Jean Prost... Vif-Argent !

— I' gu'i a di' à Mistouffe, i' dit : Ça a pâs d' bon sens, c'ést in homm' qui a pâs d'expérienç' dan 'a guerre, p'i' i' a dit, c'ést qués'ment d' courir, de pard' sa vie, courir su' 'a mort.

— Mistouffe a dit, si cell'-lâ i' ést pâs bon, 'és aut's sont pâs bons ! Moé, i' a dit, c'ést celui-lâ qu' j'emport'ra's.

— B'en, i' a dit, en tou' 'és câs, i' a dit, prends... vâ, p'i' i' a dit, d'mand'-lui, p'i' i' a dit, si i' consent, i' a dit, emmèn'-le avec toé ! »

Mé', i' â encôr' dés r'montrance' à Mistouffe ; i' a dit : « Fa' attention, i' a dit, p'is mats-toé pâs dans dés plaç's pour périr, pard' la vie, on n'en-'oeill' pâs dés homm's lâ pour mourir, on en-'oeill' dés homm's lâ, pour qu'i' (e)r'vienne' écitt' nous donner lés messag's qu'on a besoin ! »

Fa't que, Mistouffe a parti, i' a été trouver le p'tit Jean Prost, le p'tit capitain' Vif-Argent, p'i' i' gu'i à parlé d' çâ, p'i' i' a consenti t'ut' suite, p'i' i' éta't content d' son histoère, sa... sa... sa mission.

I's s' sont gréyés [4] tou' 'és deux, enn' nuit', p'i' i' ont parti, à ch'fal tou' 'és deux, in contr' [5] l'aut'e, i's galopa' in contre l'aut'e. I' ont marché tout' la nuit', tout' la journée du lend'main. Quant' c'ést v'nu à 'a deuxièm' nuit' qu'i's marcha'ent, vers onze heur's du soèr, i' f'sa' in beau clair de lune. I' éta'ent su' l' bord d'enn' montagne, in vieux ch'min, i's s'en alla' à peu pras [6]... Tout' d'in coup, i' ont vu v'nir 'a troupe... lés troup's mexicaines, plusieurs cents homme' armés, d'aut's... i' 'n n-ava' à pied, p'i' i' 'n n-ava't d'aut'e' à ch'fal.

Mistouffe a di' à p'tit Jean Prost, i' a dit : « 'Garde [regarde], i' a dit, c'ést 'és aut's ! C'ést un' troup' qui s'en vient de c' côté écitte. À in aut' côté, i' dit, i' peu' en v'nir d'in aut' côté, mé' i' dit, de c' côté-lâ, i' dit, on voét la troup' qui s'en vient de c' côté écitte. À c'tte heure, su' in aut' bord, on peut 'n n-a'oèr encôre !

— Jean Prost dit, i' dit, avant d' partir d'écitte, i' a di' à Mistouffe, à son tchum [chum] [7] qui éta' avec lui, i' a dit, faudrâ't leu' joué' in tour avant d' partir, d' leu' fér' voèr qu'on ést écitte, qu'on lés attend.

— Mistouff' dit, i' a pâs de risque à prend'e, i' a dit, Vif-Argent, i' a dit, faut s'en aller, on vient pâ' écitt' pour risquer not' vie, on vien écitte, i' a dit, p'i' i' faut r'tourner pour porter messag', qu'on doét porter message.

— Vif-Argent dit, vâ-t'en si tu veux, moé, j' ress'e !

— Mistouffe a dit, c'ést impossib'e ! I' y â pâs d' bon sens ! Ça a pâs d' bon sens, i' a dit, deux homm's fér' face, i' a dit, à in armée, 'ted b'en d' cinq six cents hommes ! On sé't pâs l' nomb' de Mexicains qu'i' peu' a'oèr lâ. C'ést d' courir, i' a dit, in risque, c'ést courir à 'a mort !

— I' a dit, en tou' 'és câs, lâ, Vif-Argent dit, i' a dit, moé, je r'vir' pâs !

— Mistouffe a dit quelle idée qu' t' âs ?

— B'en, i' a dit, écitte, i' dit, 'garde [regarde] où c' qu'on ést ! I' a dit, du côté gauche, i' a dit, c'ést une... c'ést in cap, c'ést un' pierre, i' a dit, i' y â pâ' in homm' pour grimpé' apras çâ. Du côté d'en bâs, i' dit, c'ést un' place. Si tu veux, i' dit, on vâ s' cacher dan 'és branche' écitte, dans l' boâs, i' a du boâ' apras çâ in peu, i' a dit, quand i's viendron à pâsser, i's sont tout's su' dés ch'faux. N'us aut' on vâ lâcher lés nôt's, p'i' i' dit, lâ, on vâ fér' la guerr' tout' en s' trébuchant, tout en voulant vouloèr s' défend', i's vont se j'té' en bâs, on vâ 'n en tuer plusieurs. On vâ te'jour' (e)s' vengé' in peu d' 'és aut's !

— Fa't que Passe-Pouel [Mistouffe] a di', en tou' 'és câs, fa's comm' tu voudrâs ! »

---

4. *Greyer* (se) : Se préparer, préparer ses bagages, ses habits.
5. *Contre* : À côté, près de.
6. *Près (à peu)* : Sans trop savoir où, sans direction précise.
7. *Chum* (angl.) : Ami intime, compagnon.

En disant çâ, i' a sauté debout' su' son ch'fal, p'i' i' s'ést garroché [8] dan enn' tal' de boâs, boâs fort. Mistouffe a fait' la minm' chose, i' a di' à Mistouffe, i' a dit : « Imit'-moé ! » Mistouffe a fait' la minm' chose, i' s'ést garroché lui 'tou. Puis, lâ, i' ont sorti chequin leu's épées, i's sont t'nus prats [prêts].

I' a arrivé enn' p'tite escorte à peu pras d'enn' quinzain' d'hommes, su' dés ch'faux. Mistouff' p'is Vif-Argent s'ést lancé là-d'dans, leu's deux, p'is lâ, i's sont mi' à s' batt'e. Mé' tout en s' trémoussant d' minme, comm' de fait', lés jouaux, i's sava'ent pâs trop d'où se j'ter, p'is lés homm's s' sont énarvé' in peu. I's s' sont entassés. Lés jouaux tomba'ent haut en bâs du cap. P'is ça s' tua't tout' en bâs. I' 'n n-â six qui s' sont échappés su' 'a gagn [gang] [9].

Mé', lâ, i's [les Mexicains] i's sava'ent pâs trop, i's pensa'ent qu' c'éta't enne armée française qui leu's arriva't tout d'in coup. I' 'n n-â six qui s' sont sauvés, p'i' i' ont pris l' devant, à brûl' de cours' [10] dés ch'faux, tant qu' lés ch'faux pouva'ent courir. I' a... Vif-Argent a vu dés ch'faux qu'i' éta'ent louss' [11], lés in [uns] ava'ent tué dés hommes. I' a enfourché lés ch'faux, p'i' i' a di' à Mistouffe, i' a dit : « Imit'-moé ! » I' a parti en arguiér' d' 'és aut's, à brûl' de cours' dés ch'faux.

P'i' i' s'ést mi' à poursuir' lés six qu'i' y ava' en avant d' 'és aut's. C'éta' in ch'min qui pâssa't dans l' boâs. I' y ava't beaucoup d' boâs ; l' boâ' éta't fort. Ça fa't que, lâ, i' 'n n-â que'qu'un qui â pris l' boâs. I' ont sauté dans l' boâ' a'ec leu's ch'faux, p'i' i's sont sauvés. P'i' i' en resta' in en avant d' 'és aut's. Ce'ui-lâ, c'éta' in commandant, in capitain' de guerre. C'ést Vif-Argent qui l' l'â... qui s'ést mi' à l' pourchasser.

À in moment donné, Vif-Argent s'ést approché assez, lui, qui s'ést l'vé d'bout' su' sa selle, p'i' i' s'ést garroché en arguiér' de l'aut'e, p'is lâ, il l'âençarclé dans sés brâs, p'i' i' s'ést j'té su' l' chemin avec. Quoi c'ést qui a tombé su' l' chemin, c'ést enn' chev'lur' noère, enn' grand' chev'lur' noère, enn' chev'lur' de créyatur' [12] [d'homme] qui a tombé su' l' chemin. Le coèffeur [la coiffure] a r'volé [13] p'us loin.

Lâ, Mistouffe... l' capitain' Vif-Argen éta' assis d'ssus, qui la r'garda't p'i' i' ava't son poignâr' à 'a main. Fa't que, Vif-Argent s'ést mi' à le r'garder. P'is Mistouffe a arrivé à lui, lui 'tou. Vif-Argent dit : « Non, i' dit, j' fa's la guerre aux homm's, mé' j' fa's pâs la guerre aux femmes. I' ést impossib'e ! »

Fa't qu'elle, alle â halé [14] son poignârd dans sa ceinture, elle itou, p'i' 'a ést v'nue pour po'gnarder l' capitain' Vif-Argent qu' éta't su' elle. C'ést Mistouff' qui a arrêté l' brâs d' la femme. I' a dit : « Vif-Argent, i' a dit, r'garde, i' dit, quoi c' c'ést qu' tu fa's

8. *Garrocher* (se) : Se lancer.
9. *Gang* (angl.) : Troupe, groupe.
10. *Course* (brûle de) : Maximum de rapidité, de vitesse.
11. *Loose* (angl.) : Libre, non attaché, sans entrave.
12. *Créature* : Personne de sexe féminin, fille ou femme.
13. *Revoler* : Être lancé, projeté.
14. *Haler* : Tirer.

lâ ! C'ést pâs parç' que c'ést un' femme qu' t' és s'pposé de t' laisser, de t' laisser tuer par elle !

— I' a dit, non, j' fa's pâs la guerre aux... j' fa's pâs la guerre aux femmes, i' a dit, Mistouff', c'ést impossib'e ! »

Fa't que, en tou' 'és câs, Mistouff' dit, i' dit : « On n'a pâs d' tem [temps] à pard'e. Faut rentré' au camp absolument, i' a dit, donner... i' a dit, fér' le message ! »

I' a lâché 'a femme. La femme a été charcher sa coèffure en r'gardant Vif-Argent. 'A dit : « Mon maudit chien noèr ! França's qu' t'és, 'a dit, on se r'voèrrâ ! »

Lâ, alle a parti à pied, p'i' alle a pris l' boâ' à pied, p'i' 'a â disparu. Vif-Argent s'ést mi' à rire. I' a dit : « Madame, quant' vous voudrez ! Vif-Argent, i' a dit, on l' rencont' partou' où c' qu'on veut ! Quand vous voudrez me r'voèr, i' a dit, ça m' f'râ plaisir ! »

Alle a pris l' boâs, p'is lâ, b'en, i' ont rembarqué su' leu's ch'faux tou' 'és deux. P'is, Vif-Argent dit : « I' y a p'us d' tem [temps] à pard'e, i' a dit, Vif-Argent... i' a dit, Mistouffe. Faut s'en aller, i' a dit, rend' lés messages, i' a dit, qu'on doét rend'e, i' a dit, au plus vit' possib'e ! P'i' i' dit, on ést encôr' loin ! »

Fa't qu'i's s' sont mi' à galoper sans dire in mot, ni in ni l'aut'e. I's galopa' in contre l'aut'e, p'is sans dire in mot. À in moment donné, i' a in lasso qui a sorti d' dans l' boâs, p'i' i' a ramâssé Vif-Argent su' son ch'fal, p'i' il l'a culbuté. Mistouffe â r'gardé fér' çâ, mé' impossib' de gu'i aider, impossib'e, c'éta' en plein' nuit', impossib' de gu'i aider !

Fa't que Mistouff' s'ést mi' à caresser son ch'fal, i' a dit : « Faut filé' au p'us vit' possib'e, i' a dit, on ést déjâ en r'târd. I' a dit, Vif-Argent, i' a dit, dans l' moment, pour moé, i' a di' en lui-minme, i' a dit, i' ést mort ! » I' caressa't son joual, i' a dit : « Poussons vite, i' a dit, en poussant son joual tant qu'i' a pu, p'i' i' a dit, poussons vite ! I' a dit, on n'â pâs d' tem à pard'e ! »

I' a laissé Vif-Argen aller, p'is lui i' s'ést en-allé' au campe. I' arrive au camp' tout' seul. Le commandant ést v'nu vit'men à lui, p'i' i' a dit : « Vif-Argent, i' a di' à Mistouffe, i' a dit, Vif-Argent ?

— I' a dit, Vif-Argent... »

I' gu'i a conté l'histoère, comment qu' c'éta' arrivé, p'i' i' a dit : « Lâ, j'ai pâs... j'ai r'guien fait', j'éta's seul d'abord, p'i' i' a dit, j' me su's t-en v'nu porter l' message. »

P'is lâ, i' a fait' son message, p'is lâ, i' a... l' commandan a dit : « D' minme, i' a dit, Vif-Argent, b'en, i' ést mort, i' a dit, on l' voèrâ p'us ! C'ést d' valeur [15], i' a dit, c'ést in homm' brave, p'i' i' a dit, ça fa't longtemps que j' gu'i donn' tout's sort's de

15. *Valeur* (de) : Malheureux, fâcheux, regrettable.

conseils, p'i' i' a dit, i' veut pâ' écouter. B'en lâ, i' dit, lui, qu'i' peill' [paie] de sa vie, p'is c'ést pâs d' not' faute ! »

I' ont préparé lés troup's français's pour attend' lés troup's mexicaines.

Mé', tandis c' temps-lâ, Vif-Argent, lui, i' a été traîné par in lasso dans l' boâs, jusqu'au pied d'enn' montagne, jusqu'au pied d' la montagne. I' app'la'ent çâ la Gorg' dés loups. Vif-Argen éta't sans connaissance, complèt'ment sans connaissance. C'ést six hommes, six Mexicains qu'i' l'ont ramâssé. I's s' sont fait in espèç' de boyart [16], i's l'on [ont] examiné. P'is la femme aux ch'feux, aux grands ch'feux, lâ, 'a éta't lâ. C'éta' ell' qui donna't dés ord's. 'A dit : « Qu'on prenn' l' capitain' Vif-Argent, p'i' 'a dit, qu' on l' mett' su' in boyart p'is qu'on gu'y e'll' [aille] le j'ter, 'a dit, dan 'a Gorg' dés loups ! » La Gorg' dés loups c'éta't dés caps coupés carrés. C'éta' in espèç' de trou qu'i' ava't dan 'és caps, p'is tout' parsonne... i's prétenda'ent dir' que tout' parsonn' qu'i's j'ta'ent lâ, quand minm' qu'i' éta't pâs mort, i' r'monta't pâs de d' lâ ; i' éta't çartain d' mourir lâ. 'A dit : « Qu'on gu'y e'll' le j'ter dans c' trou-lâ, à 'a Gorg' dés loups ! »

C' fa't que, i' ont pris Vif-Argent, p'i' ils l'ont mis su' in boyart, p'i' i' ont parti, deux hommes, pour le j'ter lâ. Quand i' on [ont] arrivé su' l' bord du trou, ils l'ont dompé [17] dans l' trou. I' ont r'viré d' bord, p'i' i's s' sont en-r'venus. Vif-Argent, lui, i' s'ést... a r'pris sa connaissance dans l' fond d' çâ. I' y ava't plusieurs morts, plusieur' esquelettes [squelettes]. I' s'ést mi' à r'garder tout l' tour de lui sans se l'ver. Tout l' tour de lui, i' a vu qu' c'éta' in abîme, qu' c'éta' enn' chos' qu' c'éta't quésimen impossib' de sortir de d' lâ. Lâ, i' a pensé, i' a dit : « C'ést la femme, c'ést la femm' qui m'â fait' çâ ! Elle, c'ést ell' qui donn' lés ord's, c'ést ell' qui m'â fait' çâ. Lés Mexicains sont cachés dans l' boâs partout, i' y en â partout, c'ést comm' dés mouches... p'i' 'a m'â... 'a a manqué son coup quand qu' je l'ai rencontrée su' l' chemin... mé' lâ, all' l'â pâs manqué, 'a m'â eu ! »

Lâ, Vif-Argent s'ést mi' à s' fér' dés r'proches, lui 'tou. I' pensa' à dés conseils que son pér' gu'i ava't donnés, p'is lés prudences, tout's sort's d' choses... « Mé', i' a dit, en tou' 'és câs, puisque j' su's t-écitte, i' a dit, i' s'râ pâs dit jama's qu' Vif-Argent ést mor' en lâche, i' dit, m'en vâ' asseyer d' sortir d'écitte ! »

I' s'ést mi' à r'garder tout l' tour de lui. I' éta't magané [18], i' éta't fripé in peu, i' senta't du mal, i' senta't beaucoup d' douleurs. I' s'ést mi' à r'garder tout l' tour de lui, i' a vu, apra' in cap, enn' racin' qui descenda't, i' a r'gardé su' lui, i' ava't pâs d'arme, aucune arm' su' lui 'tou. I' ava' été désarmé complèt'ment. I' r'gardé' apras l' cap, enn' racin' qui descenda' apras l' cap. I' s'ést mi' à r'garder çâ.

I' a dit : « Si c'tte racin'-lâ pouva't m' porter, peut-êt' que j' pourra's monter, m'en aller, sortir d'écitte. » I' s'ést traîné, i' a été à çartains cadâv's qu' ça f'sa't pâs

16. *Boyart* : Civière, brancard.
17. *Dump* [to] (angl.) : Basculer, verser en basculant.
18. *Magané* : Affaibli, endolori, brisé par les mauvais traitements.

longtemps qu'i' éta'ent tombés lâ ; i' s'ést ramâssé in p'tit peu à manger qu'i' ava'ent su' 'és aut's. I' a mangé in peu. Quand i' a eu pris dés force' in peu, i' a attendu [entendu] parler su' l' bord du cap, p'i' a attendu, i' a fait encôre... i' s'ést caché in peu. I' a fait encôr' pour fére 'oèr qu'i' éta't mort. I' a pâs grouillé d' lâ. C'éta' encôr' deux Mexicains qui v'na'ent domper [dump], qu'i's v'na'ent porté' encôre in mort lâ, in blessé. I's l'ont j'té en bâs, lui 'tou, p'i' i' ont r'viré d' bord.

Quand qu'i' a été rendu en bâs, Vif-Argent a été 'oèr si l'homme i' éta't b'en mort. « Si i' éta't pâs mort, si i' éta't pâs mort, ça m' f'ra' in tchum, çâ, peut-êt'e. I' a dit, j' lui aid'ra' à sortir. P't-êt' b'en qu'à no's deux, on sortira't d'écitte, p'is ça m' f'ra' in chum ! Ça m' f'ra' in ami ! » I' a été 'oèr ; mé' non, i' éta't mort complèt'ment.

Fa't qu'i' s'ést pâ' accupé d' lui. I' a été à sa racin' qu'i' voéya' apras l' cap ; i' a r'gardé çâ, il l'a sondée, i' a vu qu' la racine éta't varte, qu' 'a éta't pâs mal forte. I' s'ést mi' à grimpé' apras l' cap avec eux, aux dépens de c'tte racin'-lâ. I' a monté jusqu'à su' l' bord.

Rendu su' l' bord, i' a tombé épuisé complèt'ment. I' éta't blessé itou, p'i' i' éta't... i' senta't beaucoup d' douleurs. Lâ, i' s'ést camouflé encôr' dans l' bouquet d' boâ' encôr' qu'i' y ava't lâ, pour se r'poser, pui' i' a attendu. I' a attendu jusqu'au soèr. Quand qu'i' f'sa't b'en noèr, i' a attendu [entendu] encôr' dés voix, c'éta' encôre in homm' qu'i's v'na'ent domper... in cadav' qu'i's v'na'ent domper dans l' trou. I' s'ést pâ' accupé d' çâ, i' lés â laissés r'virer d' bord, p'is lui, i' a parti, lui 'tou, à peu pra' en arguiér' dés gârs qui v'na'ent de j'té' in cadav' lâ, pour lés suir', pour sa'oèr où c' qu'i' alla'ent, pour s' sortir de d' lâ. I' sava't pâs trô' où c' qu'i' éta't rendu. I' a vu qu' c'éta' in ch'min d' pied [19]. Ça f'sa't plusieurs fois qu'i's v'na'ent lâ. Mé' i' s'ést con... i' a sui' [suivi] l' chemin, i' a sui' l' chemin.

Ça l' l'â conduit jusqu'à enn' maisonnette, lâ, qu'i' y ava't dans l' boâs, complèt'ment cachée dans l' boâs fort. I' a faite l' tour d' la maisonnette, lés porte' éta'ent tout's barrées. I' a faite l' tour, i' a vu enn' f'nêt' qui éta' entr'ouvarte. I' a pri' 'a f'nêt' p'i' i' a rentré. I' a arrivé dan enn' chamb'e, enn' p'tit' chamb' qu'i' y ava't lâ, c'éta't la femm' qui éta't couchée, la femme aux ch'feux noèrs qu' éta't couchée lâ, su' l' lit. 'A dorma't.

Alors, il l'a r'gardée. I' s'ést mi' à rire, i' a dit : « Tu m'ava's dit, i' a dit, qu'on se r'voèra't. Tu m'âs r'vu, c'ést vra' ; t' âs qu'nu [tenu] ta promesse ! Moé 'tou, i' a dit, j'ai qu'nu ma promesse. J'ai dit que j' te voèra's. I' dit, lâ, i' dit, on se r'voét. Si j'éta's traît' comm' toé, i' a dit, j' te tuera's, mé' j'ai juré d' jama's fér' la guerre aux femmes ; i' a dit, jama's que j' f'rai la guerre aux femmes ! Jama's, i' a dit, que Vif-Argent s'râ dit qu' Vif-Argent a tué enn' femme ! » Il l'a r'gardée, p'i' i' s'ést mi' à rire.

À in moment donné 'a s'ést mi' à s' rouvrir lés yeux, elle. I' s'ést caché dans l' gard'-rob' qu'i' y ava't lâ. I' a pâs grouillé. 'A s'ést l'vée de d' lâ, p'is lâ, alle â

19. *Pied* (chemin de) : Sentier.

voyagé in p'tit peu. 'A éta' habillée en femme, par 'hemp'e. 'A éta't pâs habillée a'ec son habit d' soldât. Son habit d' soldâ' éta't tout' su' in dossier d' chaise, p'i' 'a s'ést prom'née in p'tit peu, 'a s'ést r'couchée.

Vif-Argen a pâs grouillé de d' lâ, il la r'garda't fére. À in moment donné ça frappa' à 'a porte, le jour prena't, c'éta't l' matin, l' jour prena't. Lés homm's frappent... i' ont frappé à 'a porte. Alle à été rouvert [ouvrir] la porte. Elle, 'a s'app'la't Rosa. I's s' sont mi' à crier. « Rosâ ! » 'A s'ést l'vée p'i' 'a été ouvert la porte. 'A leu's â d'mandé quoi c' qui gu'y ava't ; c'éta'ent dés soldats mexicains qu'i' y ava't lâ. I' a dit : « Le França' [Français] ést sorti. Le seul França's, i' ont dit, Vif-Argent, ést sorti d' dans l' trou à 'a Gorg' dés loups où c' que vous nous l'avé' envoyés porter. I' ést sorti de d' lâ !

— 'A dit, c'ést impossib'e, vous êt's fous !

— Oué, i' ést sorti de d' lâ, p'i' 'a [i'] dit, on a r'gardé, p'i' 'a [i'] dit, Vif-Argent ést p'us, ést p'us lâ...

— Ah ! v's vous êt's trompés ! 'A dit, Vif-Argen ést pâs sorti de d' lâ !

— Mé', i' ont dit, on dit qu'i' ést sorti de d' lâ, p'i' on ést çartain qu'i' ést sorti de d' lâ. I' a dit, si vous voulez, on vâ rentrer, p'i' on vâ fouiller.

— Si i' ést sorti de d' lâ, p'is si i' ést écitte, 'a dit, j'ai pâs besoin d' vous aut's, 'a dit, pour m'en débarrasser ! 'A dit, allez r'prend' vos postes, p'is laissez-moé fére ! »

Fa't que, lés gârs ont r'viré d' bord. 'A a r'bârré sés port's comm' d'habitude, p'i' 'a a r'tourné à sa chamb'e, lâ, pour s'habiller. L' jour éta't pris... pour s'habiller. P'is tout en train d' s'habiller, p'i' 'a été't dan in miroèr qu'i' y ava' en avant d'elle, 'a s'habilla't, p'i' en... Vif-Argen a sorti d' dans l' gard'-robe. I' a dit : « Bonjour, i' a dit, Madame ! »

'A s'ést r'virée d' bord, p'i' 'a s'ést mi' à rire. I' a dit : « Je t'ava's dit qu'on se r'voèra't, p'i' i' a dit, j' sé's pâs, i' a dit, j' sé's pâs si c'é' 'a Providence qui nous amène un à l'aut'e, mé', i' dit, c'ést vrai qu'on se r'voit. Tu m'âs vu hier deux fois, p'i' i' dit, lâ, aujourd'hui moé ça fa't deux fois que j' te voés. J' t'ai vue quant' j'ai arrivé, p'is lâ j' te r'voi' encôre.

— 'A s'ést mi' à rire. 'A dit, je l' sé's qu' t' és t-écitte, 'a dit, j'ai eu connaissanç' quant' t' âs rentré.

— P'is t' âs pâ' eu pêur, i' a dit, que j' te tuse [tue], que j' te ôt' la vie ?

— 'A dit, non, 'a dit, j'ai pâs pêur que tu m'ôt's la vie.

— Franch'ment, i' dit, t' és pâs pêureuse !

— 'A dit, non, j'ai jama' eu pêur d'in homme.

— I' a dit, te'jours, conna's-tu Vif-Argent ? L'âs-tu déjâ connu ?

— 'A dit, oui, je l' conna's, je l' conna's, 'a dit, c'ést la promiér' fois que je l' voya' hier, mé', 'a dit, je 'n n-ai attendu parler d' lui. J'ai attendu parler d' lui, p'i' 'a dit, j'ai pâs pêur d' lui, pâ'-en-tout' !

— Vif-Argent dit, tant mieux ! Mé', i' dit, t' âs pâs besoin d'a'oèr pêur non plus. C'ést pâs dangereux pour toé ! I' a dit... aucun danger pour toé ! Parç' que j' fa's pâ' 'a guerre aux femmes ! »

Alle a continué à s'habiller. I' y ava' enn' p'tit' cuisinette ; alle a pâssé dan 'a p'tit' cuisinette. Vif-Argen a parti en arguiére, p'i' i' 'a suiva't de d' proche. I' s'éta't ramâssé in po'gnard qu'i' ava't mis dans sa ceinture, en câs, dés fois, qu'i' ava't trouvé lâ... quand i' ava' arrivé lâ, dan 'a nuit'. I' a mis çâ dans sa ceinture, en câs, dés fois, qu' 'a pourra' essayer d' l'assassiner de que'qu' magniére. 'A s'ést en-allée au bout' d'enn' p'tit' tab'e. 'A éta't d'bout'. P'is lâ, 'a s'st allumé enn' cigarette, p'i' 'a dit : « Vif-Argent, tu t'attends d' sortir d'écitte ?

— I' a dit, oui, j' va's sortir d'écitte ! Çartain'ment que j' va's sortir d'écitte !

— Ah ! b'en, 'a dit, comment c' qu' tu vâs fér' pour sortir d'écitte ?

— Toé, i' a dit, par où c' que tu vâs pâsser pour sortir d'écitte ? Où c' que tu vâs pâsser, m' âs pâsser, moé 'tou ! M' âs pâssé' en arguiér' de toé, c'ést pour çâ que j' te suis, lâ.

— 'A dit, j' pens' pâs, moé.

— B'en, i' a dit, en tou' 'és câs... I' a dit, j' sé's pâs, moé, j' pens' b'en, m' âs pâssé' en arguiér' de toé ! »

En disant çâ, enn' trapp' gu'i a glissé sour lés pieds, p'i' alle a calé dans l' plancher comm' si ç' ava't 'té... alle a disparu d'vant lui, i' a resté planté d'bout', lui, lâ, dan 'a p'tit' cuisinette. Lâ i' s'ést j'té à terre, i' a halé son po'gnard, s'ést j'té à terre, i' s'ést mi' à r'garder partout quel bord qu' 'a ava't pris, 'oèr si 'a ava't pâ' enn' trappe, lâ, si i' y ava't pâs que'qu' chos' lâ, par ioù c' qu' 'a ava't pâssé. I' a pâs pu r'guien trouvé' en tout'.

Fa't que, i' a di' en lui-minme, i' a dit : « Pour moé, l' démon ést v'nu la charcher par lés pieds, il l'a halée par lés pieds ! »

Tout d'in coup, i' a attendu [entendu] l' feu. La méson éta' en feu, c'ést... i' a été au châssis où c' qu'i' éta't rentré. Tout éta't farmé avec dés barr's de fer par dehors tout' éta't... i' ava't dés grill's de fer déhors. Dans l' châssis, dés port's c'éta' 'a minm' chose, i' éta'ent tout's bârrées solide. I' ava't pâ' in homm' pour sortir de d' lâ.

I' a dit : « All' l'â dit que j' devra's resté' écitte, que j' r'sortira's pâs, p'i' i' a dit, 'a s'ést pâs trompée ! I' a dit, 'a vâ m' fér' brûler ! »

I' s'ést assis dan enn' chais' qu'i' y ava't lâ, p'i' i' s'ést mi' à r'garder çâ tout l' tour d' lui. I' a dit : « C'tte foi' écitte, c'ést féni ! M'en vâs mourir écitte ! M'en vâs brûler ; 'a vâ m' fér' brûler comme in rat ! »

Fa't que... mé', le feu a brûlé le côté d' la bâtisse plus vite. In moment donné, i' a vu l' jour. Mé' c'éta' in enfer, ah ! c'éta' in feu qui ava't pâs... P'is l' feu gâgna't te'hours su' lui. Quand i' a vu l' jour comme i' faut, i' y ava't beaucoup d' feu, i' a dit : « En tou' 'és câs, c'ést pâs pire pour moé d'aller mourir, i' a dit, dix pieds p'us loin que mourir écitte. Si j' meurs su' ma chaise écitte, m'âs mourir en lâche. Mé' si j'asseill' [j'essaie] à m' sauver, j' peux peut-êt' réussir ! »

I' a été sour' enn' champ'lur' qu'i' y ava't lâ, p'i' i' a tout' ambibé [imbibé] son ling' d'eau, p'i' i' s'ést lancé dans l' feu pour traverser, traverser l' feu, lâ. I' s'ést ramâssé déhors. Mé' quand i' s'ést ramâssé déhors, l' feu éta' encôr' pri' apras lui, p'i' i' éta't brûlé passablement ; lés mains brûlées, p'is l' visag' brûlé beaucoup. I' s'est en-allé dans in trou d'eau, p'i' i' s'ést lavé pour... P'is lâ i' a vu deux hommes, deux hommes, lâ, qui f'sé't... deux gardiens par 'hemp' qui f'sé't [faisaient] la garde, lâ, pour attend' lés... attend' qu' la maison seill' brûlée. I' ava'ent dés ord's, 'és aut's, de laisser brûler la maison complèt'ment p'is d' fére attention pour pâs qu' Vif-Argent sort' de d' lâ.

Lés deux homme' i' éta' apras joué' aux dés, tou' 'és deux ; i's s'amusa'ent, tout en r'gardan 'a maison. Vif-Argent, i' a arrivé en arguiér' d' 'és aut's, p'i' i' 'n n-â frappé in d'in coup d' po'gnard p'i' il l'a tué. P'is l'aut' s'ést l'vé, p'is lâ, la guerre a pri' ent' lés hommes. Mé' la guerre a pâs 'té absolument b'en b'en longue. Vif-Argen a eu l' dessus su' l'aut' aussi. P'is lâ i' a embarqué su' in ch'fal pui' i' a parti, pour s'en aller... dans son idée, d'allé' au d'vant dés troup's françaises, qui s' batta' avec lés troup's mexicaines, te'hours. I' a pris l' chemin, p'i' i' s'st-en allé vers lés troup's mexicaines [françaises]. I' s'st en-allé au camp. Quand i' a arrivé au camp, ils l'ont trouvé un p'tit peu avant d'arrivé' au camp. Vif-Argen ava't perdu connaissance, trop brûlé, p'is son ch'fal éta't féni itou complèt'ment. Son jual éta' épuisé, i' éta' au bout'. Lâ, c'ést dés soldats França's qui l'ont ramâssé p'i' ils l'ont ram'né au camp. Lâ, i' ont faite r'venir Vif-Argent, mé' i' ést presque inconnaissab'e, parç' qu'i' éta't brûlé.

Quand... apras qu'i' s'ést fait' connaît' p'is qu'i' s'ést identifié comm' faut, i's gu'i ont fait' dés pans'ments, i's gu'i on [ont] apporté dés soins. P'is lâ, i' a d'mandé où c' qu' éta'ent Becsâlé puis Mistouffe. Lâ, ils leu's ont dit que Mistouff' p'is Becsâlé éta' en guerre. C'éta'ent deux cap'taines, c'éta'ent deux commandants, i' éta' en guerre.

C'éta' enn' montagn' qu'i' y ava't lâ, p'is c'éta'ent lés Mexicains. I' ava'ent tué in França's. I' y ava' enn' tour qui garda't c'tte montagn'-lâ. C'éta't pour donner dés messag's quand i' y ava't dés attaques, de minme. P'is lés Mexicains ont 'té lâ dan 'a nuit' p'i' i' ont tué l' gardien avant qu'i' eill' [ait] pu donner l' message, p'i' i' ont trempé son ling' dans l' sang, p'i' i' ont fait' in drapeau avec çâ. P'i' i' ava't hissé çâ su' 'a tour. P'is quant' lés França' ont vu c'tte chos'-lâ, b'en, lâ, la guerre a pris.

Lâ, l' commandant... son pére aussi a 'té trouver Vif-Argent p'i' i' gu'i â conté l'histoère. Vif-Argen a dit, i' a dit : « Qu'on m' selle in ch'fal, p'i' i' dit, qu'on m' donn' dés hommes, p'i' i' dit, m'en vâ' aller, m'en vâ' aller s'gonder, i' a dit, Pâsse-Pouel... m'â' aller s'conder, i' a dit, Mistouff' p'is Becsâlé.

Fa't que Vif-Argen a parti su' son joual. I's gu'i ont donné dés hommes, p'i' in ch'val. I' a parti su' son joual. I' a 'té à 'a montagne où c' qu' éta' 'a tour. Quand i' a arrivé à 'a montagne, i' a sauté haut-en-bâs d' son ch'fal, p'i' i' a grimpé la tour. C'éta' in homm' qui grimpa't comme in chat. I' a été décroch'ter l' drapeau qu'i' y ava't lâ. P'is quand i' ést v'nu à sauté' à terre, i' â lâché in cri à Mistouff' qu' éta' en têt' dés soldâts. I' a dit : « Mistouffe, i' a dit, v'lâ, i' dit, Vif-Argent ! » — en gu'i montrant l' drapeau — i' a donné l' drapeau à dés soldâts qu'i' y ava' à côté d' lui, p'i' i' a été trouver Mistouffe à côté d' lui, p'is lâ i' s'ést mi' à s' batt'e.

Tout en s' battant d' minm', Vif-Argen a vu encôr' la femme aux grands ch'veux noèr' avec in homme, in supérieur à elle, par 'hemp', avec dés grands épaulettes, p'is... I' a di' à Mistouffe, i' a dit : « R'garde, r'gard' ma femme, i' a dit, je l'haïs assez dans l' moment, i' a dit, lâ, j' pens' qu'i' dit, m'âs fausser mon sarment. J'ava's dit d' pâs tué' 'és femmes, j'ai juré d' jama's tué' enn' femme, mé' i' a dit, lâ, ça fa' assez d' fois, ça fa' assez d' mal qu' 'a m' fa't depu's que'qu's jours, i' a dit, que m'âs v'nir à fausser mon sarment. »

Fa't qu'i' ont r'venu à leu's ch'vaux, p'i' i' ont embarqué su' leu's ch'faux, p'i' i' ont parti en arguiér' d' la femm' noère... p'is la femme aux ch'feux noèrs, p'is le supérieur qu'i' ava' avec elle, lâ. Elle, alle a pris l' boâ' a'ec son homme, p'is Vif-Argent, en arguiére, en arguiére a'ec Mistouffe. I's s' sont mi' à courir apra' 'és aut's dans l' boâs. À in moment donné, i' ont pardu 'a femme, mé' i' ont resté avec l'homm' qui éta' avec elle. Vif-Argen a fait encôr' comme i' ava't fait' avant : i' a embarqué d'bout' su' sa selle, p'i' i' s'ést garroché en arguiér' de l'aut'e.

Fa't que, il l'a enlacé, a'ec sés brâs, p'i' il l'a j'té à terre. Quand qu'il l'a eu j'té à terr' de minme, le gâ' [gars] éta' étendu à terre, c'éta't in p'tit homme. I' éta' assez maig' que Vif-Argent sava't pâs trop quoi fére, i' ava't pêur d' gu'i fér' mal ; c'éta't juss' [juste] lés os p'is la peau.

Mistouffe â arrivé à lui, i' a di' à Vif-Argent, i' a dit : « Tu 'n n-â' échappé une, mé' tu 'n n-âs po'gné in aut'e, tu 'n n-âs réussi... à en capturé' in aut'e.

— I' a dit, oui. I' a dit, c'lui-lâ, i' a dit, on vâ l' garder, on vâ l' garder çartain ! I' dit, j'a'ra' aimé mieux, i' a dit, a'oèr pu, i' a dit, capturé' 'a femme !

— Mistouffe a dit, en tou' 'és câs, i' dit, on vâ am'ner c'ui-lâ, p'is... »

Ça fa't qu'i' ont pris lés hommes, p'is Vif-Argen a parti avecque ce squelett'-lâ, lâ, p'i' ils l'on [ont] emm'né au camp. P'is lâ au camp, ils l'ont couché su' in li' avec lés main attaché' en arguiér' du dos, p'is lés pié' attachés comme i' faut su' in lit. P'i' i' a dit... « Mecqu'on eille [ait] l' temps d' s'occuper d' lui, on s'en occup'râ ! »

Lâ, Vif-Argen a r'viré d' bord p'i' i' a 'té r'trouver lés soldâts, p'i' i' a di' à Mistouffe : « Toé, tu vâs l' garder... l' gardé' écitte. Fa' attention pour pâs qu'i' t'échappe ! Détach'-lé pâs de d' lâ, p'i' attends-moé. Mecqu'on r'vienne écitte, b'en, i' dit, on a'ra l' temps d' s'occuper d' lui ! »

Fa't que Mistouff' s'ést assis dan enn' chais' près du lit, p'i' i' fuma't. D' temps en temps, b'en, i' prena' in peu d' boesson p'is de vin qu'i' y ava't lâ, pour s' désennuyer. P'is l'homm' s'ést mi' à le r'garder dan 'és yeux. Mistouff' sava't pâs parler l' mexicain pâ'-en-tout'. Mistouff' s'ést mi' à le r'garder, lui 'tou [20].

Mistouffe, i' a di' en lui-minme, i' dit : « SI tu pens's qu' tu vâs m' fér' baisser lés yeu' 'ien qu'à me r'garder, i' dit, tu t' és trompé. » Mé' i' disa't pâ' in mot. L'homm' continua't te'jour' à le r'garder. Fa't que Mistouff' vaquait d'in bor' à l'aut'e, p'i' à in moment donné, i' s'ést approché au bord du lit, i' dit : « Veux-tu d' l'eau ? I' dit, j' peux t' fér' boére ! I' dit, lés França's, on n'ést pâs si lâch's que vous aut's. On n'ést pâs si barbâr's que vous aut's. On a pitié du monde, dés humains. Mé' dés barbâr's comm' toé, i' dit, on devra't pâ' a'oèr pitié d' çâ ! »

L'aut' gu'i â fait sign' que oui, qu'i' prendra't d' l'eau. Fa't qu'i' â été gu'i charché' in verr' d'eau, il l'â fait' boére. Quand i' gu'i a eu fait boére l' verr' d'eau, i' a emporté l' verre, p'i' il l'â serré, p'i' i' s'ést rassis dans sa chaise.

Au bout d'in bout d' tem encôre, l' Mexicain ava' encôr' lés yeux su' lui, p'i' il le r'gardé't. I' a dit, i' â pensé en lui-minme : « Quoi c' qu'i' â à me r'garder tant qu' çâ ? » C' fa't qu' Mistouff' gu'i â d'mandé encôre, i' dit... i' gu'i a montré voèr si i' voula't fumé' enn' cigarette. L' Mexicain gu'i a di' oui. Mistouffe a pri' enn' cigarett' p'i' i' gu'i â allumé p'i' i' gu'i a mis dan 'a bouche. P'i' i' a continué à surveiller tout l' temps, à resté' avec lui.

À in moment donné, Mistouff' s'ést senti étourdi in peu. I' sava't pâs trop quoi c' qui gu'i prena't lâ. À in moment donné, i' i' â pardu connaissance. I' sava't pâs trop quoi c' qui s'ést pâssé lâ.

Quant' Vif-Argen â arrivé à lui, l'homme éta't plus su' l' lit ; i' y ava' in p'tit billet qui disa't : « Vif-Argent, on se r'voèrâ ! Au r'voèr, à bientôt ! » C'ést tout c' qu'i' y ava't su' l' lit, p'is lés lien éta'ent lâ, p'is Mistouffe éta't sans connaissance. I' connaissa't r'guien.

C' fa't qu'i' ont faite r'venir Mistouff', puis... i' ont d'mandé çâ à Mistouff' : « Quoi c' c'ést qu' t' âs fait' d' ton homme ?

— I' dit, je l' l' sé's pâs ! J' sé's pâs, i' a dit, quoi c' c'ést qu' j'ai eu lâ, p'is j' sé's pâs quoi c' qui m'â pris lâ ! Il a dit, tout c' que j' sé's, que... j'ai pardu 'a carte, j'ai pardu... j' sé's pâs. I' a dit, j'ai tombé... j' m'ai endormi, j' sé's pâs trop... P'is, i' a dit, j' me raveill' moé 'tou, lâ, c'ést toé qui m' raveilles. I' y a p'us d'homme, i' y a p'us r'guien !

— C' fa't qu' Vif-Argent dit, r'gard' le p'tit billet qu' j'ai lâ ! I' m' laisse in p'tit billet. I' m' di' au r'voèr ; i'ést encôre, i' dit, assez poli, i' a dit, assez gentil, i' a dit, de m' dire au r'voèr ! I' a dit, on se r'voèrâ çartain ! »

---

20. *Étou* (itou) : Aussi, pareillement, de même.

C' fa't que... Vif-Argent sava't pâs trop quoi penser d' çâ. I' a été trouver son commandant, mé' lâ, le... Vif-Argent, i's gu'i ont donné l' nom d' capitaine ; ils l'ont mis capitaine, lui étou, lâ. C'ést pour çâ qu'i' porta't l' nom d' capitain' Vif-Argent. I's gu'i ont denné in grade.

C' fa't qu'i' â été trouver son pér' nourricier... son pér' nourricier qui éta't commandant. C'éta't... p'i' i' s'ést mi' à parler d' çâ a'ec lui... comment ça s' faisa't cés chos's-lâ. C' fa't que, i' a dit : « Çâ, i' a dit, d'apras c' que j' peux voèr, i' a dit, d'apras c' que tu m' dis lâ... toé, c'é' 'a promiér' fois qu' tu voés c't homm'-lâ, mé' d'aut'e' l'ont vu avant toé. I' a dit, c'ést le... le chef... le chef dés Mexicains, çâ. C'ést l' promié' en têt' de son... P'i' i' a dit, m'âs t' dire in segra' [secret] aujo'rd'hui, i' a dit, capitain' Vif-Argent. Ta sœur ést pâs morte ! 'A ést pâs supposée d'êt' morte. Ta sœur ést pâs supposée d'êt' morte ; 'a ést supposée... qu' c'ést... 'a ést fait' prisogniér' par lés Mexicains. Mé' où c' qu'alle ést ? Je l' sé's pâs ! Demand'-moé pâ' où c' qu'alle ést, je l' l' sé's pâs ! Mé', i' a dit, ta sœur, 'a doé' êt' aussi vieill' comm' toé. Quant' t'a' été... ton pére ést mort, t'ava's sept ans, elle, 'a ava't six ans. C' fa't qu' toé, i' a dit, aujo'rd'hui, t' és... t' és t-avancé in p'tit peu dans l'âge, tu pâss's la vingtaine, i' a dit, ta sœur aussi. C' fa't qu'i' a dit, ta sœur s'ra't supposée, i' a dit, d'êt'e au Mexique, êt' fait' prisogniér' par lés Mexicains, si 'a vi' encôre. Je l' sé's pâs ! Moé, j' sé's qu' c'ést 'és aut's qui l' l'ont... qui l'on [ont] enl'vée ! »

Lâ, Vif-Argent pensé' à beaucoup d' choses. I' a dit : « Pourtant, i' a dit, si ma sœur s'ra't vivante, j' 'n n-a'ra' [aurais] attendu parler ! Si je l' l'a... j' conna's quelqu'un pourtant, i' a dit, qui a vu beaucoup d' mond' p'is qui a'ra' attendu parler d' ma sœur ! Je l' l'a'ra's vue aussi ! Peut-êt' vue ? Impossib'e ! 'A ést peut-êt' morte ! »

Fa't que, Vif-Argent, ça l' tracassa't, çâ, c'tte affér' de sœur-lâ. Vif-Argent s'st en-allé au camp p'i' i' parl' de d' çâ avec Pâss'-Pouel... Mistouff' p'is Becsâlé, p'i' i' a dit : « In jour, i' a dit, si ma sœur ést vivante, i' a dit, in jour, quant' la guerr' s'râ fénie a'ec lés Mexicains, si ma sœur ést vivante, j' la trouvèrai ! Je trouvèrai, i' a dit, ma sœur, si 'a ést vivante !

— Mistouffe a dit, c'st impossib'e ! I' a dit, tu sé's b'en qu' ta sœur ést p'us vivante, 'a ést morte, à c'tte heure !

— I' a dit, en tou' 'és câs ! »

I' â... lâ, s' sont arposés [reposés] p'usieurs jours. Ça été enn' bonn' secousse[21] avant qu'i' eill' dés guerres, lâ.

In bon jour, i' ont gréyé enn' troupe encôr' pour(e) l' Mexique. Encôre enn' place encôr' qu' lés Mexicains f'sa' encôr' dés ravages. L' commandant fa't v'nir Vif-Argent, p'i' 'és t'oâs homme' encôr' p'i' i' gu'ieux â dit çâ. I' a dit : « À c'tte heure, i' a dit, vous aut's, i' a dit, on vâ... vous allé' [allez] allé' au Mexique, i' a dit, défend' çartains p'tits villages, p'i' i' a dit, encôr' sauver cés villag's-lâ, sauver c' mond'-lâ...

21. *Secousse* : Espace dans le temps ; laps de temps.

dés p'tits villag's França's qu' lés Mexicain attaqua'ent. C' fa't qu'i' a di' à Vif-Argent, i' a dit : « Prépar'-toé a'ec tés troupes, p'i' à Mistouff' p'i' à Becsâlé, préparez-vou' a'ec vos troup's pour aller ! »

C' fa't qu'i's s' sont mi' en fra's [frais] d' préparer çâ, 'és troupes. C'éta't l' soèr i' éta' à p' pra' onze heures, Vif-Argent di' à Mistouff' p'ui' à Becsâlé, i' a dit : « Vous allez prend' lés troupes, vous allez fére in bout' c'tte nuit'. Faut partir d'écitte, i' a dit, parç' que i' y â te'jours lés afficiers, dés hommes, dés surveillants, dés... dés... qui nous surveillent, qui surveill'nt lés troup's françaises. I' a dit, on vâ partir c'tte nuit', i' a dit, vous allez m'attend'e — Lâ, i' leu's â donné in nom ; c'éta' encôre in... p'i' enn' montagne... C'ta' enn' cachett' qu'i' ava'ent lâ — i' a dit, vous allez m'attend' lâ. Cett' nuit, i' a dit, j' gu'irai vous r'joind'e !

— C' fa't que... Mistouffe a di' oui ! C' correck ! I' a di' à Vif-Argent, i' a dit, c'ést correck !

— C' fa't qu'i' a dit, moé, j'ai d' quoi à réglé' in p'tit peu avant d' partir d'écitte, p'i' i' a dit, m'en vâs fér' çâ, p'i' i' dit, j'irai vous r'joind'e ! »

I' ont pris lés troupes, p'i' i' ont parti, le soèr, Becsâlé p'is Mistouffe. P'is Vif-Argent, lui, a pâs parti a'ec lés troupes. I' â été à in hôtel(e) l' soèr, voèr que'qu'un d' sés amis, p'is d' sés... sés parents, in peu, pâssé' 'a veillée. C'éta' à in hôtel. Quand i' éta' à pe' pra' [près] onze heur's du soèr, onze heur's main-nuit quant' Vif-Argent a parti, sorti de c't hôtel-lâ. Quoi c' c'ést qu'i' a eu ? Il l' sé't pâs trop. C'ést in coup qu'i' a eu. I' â été assommé. I' a été mis dan in sac de toèle, i' â été embarqué su' in ch'fal, p'i' i' ont parti pour le Mexique avec.

C' fa't qu' Pâss'-Pouel [Mistouffe], lui, i' éta't te'jours dans sa cachett' qu'i' attenda't... i' attenda't Vif-Argent. I' éta't rendu qu'i' éta't quatre heur's du matin, p'is parsonne ! La nui' éta't pâssée ; parsonne encôre ! Fa't qu' Pâss'-Pouel [Mistouffe] a di' à Becsâlé, i' a dit : « On grouill'râ pâs d'écitte aujo'rd'hui. Vif-Argent, i' ést pâ' arrivé ! Si Vif-Argen arriv' pâ' aujo'rd'hui, qu'i' arriv' pâ' 'a nuit prochaine — dés fois, Vif-Argent peu' a'oèr été r'tardé — i' a dit, c'ést parç' qu'i' gu'i â arrivé qu'qu' chose !

— Fa't qu' Becsâlé dit, moé, i' a dit, j' me fie pâ' à 'és aut's ! I' a dit, on peu' avoèr joué in tour encôre à Vif-Argent, parç' qu'i' dit, on gu'i en veu' à mort ! »

Fa't qu'i' ont pâssé la journée lâ, cachés, dans leu' cachette a'ec leu's troup's p'is leu's affére' au pied d'un' montagne, enn' gross' montagn' qu'i' y ava't lâ... dans l' boâs. Puis, i' on [ont] attendu tout' la journée. La nui' â r'pris. C'été't târd dan 'a nuit. Lâ. Pâss'-Pouel [Mistouffe] viva't p'us... Mistouff' viva't p'us, lui. I' s' prom'na't d' lon [long] en large p'i' i' se d'manda't comment ça s' faisa't que l' capitain' Vif-Argen éta't pâ' arrivé... pâ' encôre... ava't pâs deunné aucun' nouvelle.

À in moment donné, i' on [ont] attendu parler dans l' boâs... marcher dans l' boâs. Lâ, Pâss'-Pouel [Mistouffe] a sorti d' sa cachette... Mistouffe a sorti d' sa

cachette, pui' i' s'ést mi' à écouter, avec Becsâlé. I' a dit : « Çâ, c'ést pâs Vif-Argent ! Vif-Argent f'ra't pâs çâ ! I' a dit, c'ést un homme, c'ést in espion qui nous espionne !

— Becsâlé a dit, m'âs fér' feu d'ssus !

— Mistouffe a dit, fa's comm' tu voudrâs ! Mé', i' a dit, j' su's çartain qu' c'ést pâs l' capitain' Vif-Argent ! Si c'éta't l' capitain' Vif-Argent, c' s'ra't pâs d' minm' qu'i' s'annonç'ra' écitte ! »

C' fa't qu' Becsâlé â fait'... a fait' feu su' le son... le bruit qu'i' attenda't [entendait]. I' a attendu [entendu] in plaint [22] qui s'ést écrâsé dans l' boâs. I' a dit : « En tou' 'és câs, j'ai touché ! Qu' ça soeille l' capitain' Vif-Argent, qu' ça soeill' c'ui-lâ qu' ça voudrâ, j'ai touché ! »

I' ont parti tou' 'és deux, i' on [ont] été. C'éta't... c'éta't un homm' qu'i' ava't frappé, mé' c'éta't pâ' in Mexicain. C' fa't qu'i' éta't blessé seul'men à l'épaule. Ils l'ont pris, ils l'on emm'né. I' ont dit : « À c'tte heure, comment ça s' fa't, i' ont dit, toé, qu' t' és t-écitte en plein' nuit ? T' és v'nu écitt' pour nous espionner... espionner lés troup's françaises ! T' és t-écitt' pour espionner, p'is tu doé' emporter dés messag' ensuite !

— I' a dit, non ! J' su's pâ' écitt' pour espionner ; i' a dit, j' su's t-écitt' pour(e) m' sauver ! Moé, i' a dit, je qu'na's, i' dit, une espèce de boulang'rie avec un d' més garçons. Mon garçon, â 'té tué, p'i' i' a dit, par lés Mexicains, lés barbâres, p'i' i' ont pris d' sa chair, i's 'n n-on [ont] haché en chair à pâté ; i' ont fait du pain avec çâ, p'i' ils l' venda' au monde pour mieux s' venger su' n'us aut's. J' su's França's, i' dit, comm' vous aut's ! »

Seul'ment que l' gâ' [gars] éta't tout' tatoué. I' s'éta't tatoué lui-minm' pour pâs s' fér' connaît'... pour... « P'is, i' a dit, lâ, j' me sauva's d' 'és aut's ! P'is c'ést vous aut's, lâ, i' dit...

— Oué ! Mistouffe a dit, i' a dit, c'ést b'en beau l'histoèr' que tu m' cont's lâ, mé' si parfois qu' t' éta' in espion p'is qu' tu vien écitt' pour nous tromper, la menut' que tu vâs nous tromper, ça vâ êt' la mort t'ut suite !

— I' a dit, ayez pâs pêur, i' a dit, j' conna's Vif-Argent mieux qu' vous aut's ! J' conna's Vif-Argen aussi b'en qu' vous aut's, minm' mieux qu' vous aut's ! J'ai vu Vif-Argent souvent's fois... dés mill' fois, p'i' i' dit, j' viendrai jama's, i' a dit, tromper, i' a dit, Vif-Argent, p'i' asseyer de l' trahir ! »

Fa't que Mistouff', lâ, i's gu'i ont fa't dés pans'ments, ils l'ont soégné p'i' i's s' sont mi' à parler d' Vif-Argent. I' ont dit : « Tu nous dis qu' tu conna's Vif-Argent, p'is tu nous dis qu' tu l' conna's... tu l' conna's très bien.

— I' a di' oui, je l' conna's très bien !

22. *Plaint* : Une plainte, un gémissement.

— 'N n-as-tu eu connaissance avan-hier au soèr, d' Vif-Argent ?

— I' a di' oui, je 'n n-ai eu connaissance !

— Où c' c'ést qu' tu l' l'âs vu ? »

C' fa't que... le gârs leu's â di' où c' qu'il l'ava't vu, à l'hôtel, p'i' i' a dit : « J'ai vu quoi c' gu'i ést arrivé ! Attendez pâs Vif-Argent ! I' r'viendrâ pâs jama's !

— Mistouffe a dit, pourquoi qu'i' r'viendra't pâs ? »

I' gu'i â raconté l'histoère. C'éta' enn' gagn' [gang] de Mexicains qui l' guetta'ent, qui l'on [ont] assommé p'i' ils l'on embarqué dan in sac de toèle p'i' ils l'ont... Çartain'ment, il a dit, i' ést rendu au Mexique ! Vif-Argen ést rendu au Mexique ! I' a dit, vous le r'voèrez p'us ! Si i' ést pâs mort, i' ést fait' prisognier, p'i' i's vont fénir par s'en débarrasser !

— Fa't que... Mistouffe a di' à Becsâlé, i' a dit, quoi c' qu'on fa't ?

— B'en, i' a dit, quoi c' qu'on fa't ? Qu'on greill' [greyer], i' a dit... qu'on greill' lés troupes, p'i' on s'en vâ ! On vâ, i' a dit, au village, dan in village où c' qu'on été't supposé d'aller, p'i' i' dit, ensuite, apras, b'en, i' a dit, on assèrâ [essaiera] d' s'occuper d' Vif-Argent, si i' y â moyen de l' sauver ! Si i' ést fait' prisognier, on assèrâ de l' sauver ! P'i' i' ést pâs fait' prisognier, b'en... si i' ést mort, on s'en r'viendrâ ! 'Cou' don, quoi c' c'ést qu' tu veux fére ? »

I' ont gréyé 'és troup's, p'i' i' ont parti en plein' nuit', a'ec ce gârs-lâ qui lés â conduits... qui 'és conduisa't. Quand i's sont v'nu' à travarser dés montagnes, i' ont rencontré dés religieuse' a'ec dés malades, enne espèç' d'hôpital qu'i' y ava't, puis... lâ, certains malade' ava' été attaqués par lés Mexicains. P'is, lâ, i's sorta' 'és malad's p'i' i's s'en v'na' avec dés châriots, p'is dés beuf' att'lés là-d'ssus, p'is tout'... le mieux qu'i's pouva'ent. P'is d'aut's, b'en, qui pouva'ent marcher, p'is...

C' fa't qu' lâ, i' ont rencontré c' mond'-lâ. L'Indien qui éta' avec 'és aut's, c'éta' in Indien qu'i' ava'ent ramâssé lâ... qu' éta't tatoué. L'Indien qu' éta' avec 'és aut's, i' a dit : « Moé, écitte, i' dit, j' conna's, i' dit, enn' grode [grotte] qu' a été fait' dan 'és montagnes, v'lâ assez longtemps, qu' ést tout' meublée. B'en, i' dit, on vâ... on vâ êt'e à l'abri pour coucher, on vâ êt'e à l'abri de tout'... du mauvais temps, p'i' i' dit, i' y a pâs d' danger pour lés attaques, en câs d'attaqu's par lés Mexicains. Si vous voulez, i' a dit, on peut loger cés malad's-lâ, lâ, pour la nuit', p'is p'usieurs jours. D'abord, i' a dit, i' y â assez d'hommes, écitte, i' a dit, qui sont capab's de s' défend' si i' éta' attaqués par dés Mexicains. P'i' i' éta'ent p'usieurs, c'éta'ent dés malades, mé' c'éta't du mond' qu' éta't capab' d'a'oèr soin d' 'és aut's. I' a dit, d' sés homm's-lâ en étan [étant] armés, i' a dit, peuve' avoèr soin d' 'és aut's, p'is défend'e 'és aut's, étou. C' fa't qu'i' a dit, j' peux... moé, i' a dit, j' conna' in endroit, écitte, qu'i's pourra' êt' en sûreté.

— C' fa't qu' Mistouffe a dit, c'ést correck, i' a dit, conduis-nous ! »

C' fa't que l' gârs lés â conduits dan enne espèce de grode [grotte] qu'i' y ava' dan enn' montagne, p'i' i' 'és â conduits là-d'dans.

Lâ, Mistouffe â parti a'ec sés deux troup's p'i' i's s' sont rendus dans l' village où c' qu'i' éta't pour aller, p'is lâ, i' ont fait' la guerre encôre pour chassé' 'és Mexicains. Ça a duré p'usieurs jours, mé' aucun' nouvell' de... aucun' nouvell' du capitain' Vif-Argent ! I' ava'ent jama' attendu parler de... de... en null' pârt.

C' fa't que... Vif-Argent, lui, â 'té pris p'i' i' a été emm'né au Mexique. I' â été mis dan enn' cellule qu'i' y ava't lâ. I' été't couché su' in espèce de grabât, enne espèç' de lit... tout' l' temps sans connaissance. Quand i' a r'pris sa connaissance, quoi c' qu'i' a vu à côté d' lui, c'éta't la femme aux ch'feux noèrs... aucune arme, i' y ava't r'guien. Fa't qu'i' s'ést mi' à r'garder tout l' tour de lui. I' a vu la femme... qui voyagea' autour de lui, qui bardassa't [23]. À in moment donné, i' s'ést assis su' son grabat, p'i' i' a dit : « C'ést encôr' toé ? I' a di' à 'a femme, c'ést encôr' toé, i' a dit, qui m'â emporté écitte !

— 'A a dit, oué ! 'A di' oui, c'ést moé ! J' te l' l'ava's dit, 'a dit, qu'on se r'voèra't. P'i' 'a dit, lâ, ça vâ êt' à pe' pra' [peu près] 'a dargniér' fois qu'on se r'voét.

— L' capitain' Vif-Argent dit, oué ! C'ést peut-êt' la dargniér' fois qu'on se r'voét. Mé', i' a dit, écout' b'en ! J'ai juré d' jama's fér' la guerre aux femmes. Mé', lâ, i' a dit, j' pens' que m'en vâs fausser mon sarment ! »

Mé', tout en parlant d' minme, i' examin' la femme ; p'i' i' pense à sa sœur aussi. I' a di' à 'a femme, i' a dit : « Ça fa't-i' longtemps, i' a dit... toé, t' és Mexicaine !

— 'A di' oui, j' su's Mexicaine !

— I' a dit, tu conna's pâ' enn' Française qu' a été fait' prisogniére ? C' fa' assez longtemps. I' dit, 'a ést à pe' pras d' ton âge.

— 'A dit, j' conna's pâs d' Française, p'is si i' y ava' eu dés Française' écitt' depu's c' temps-lâ, 'a dit, ça f'ra't longtemps qu'i's s'ra'ent mortes ! C' fa't longtemps, 'a a dit, qu'on lés a'ra't fa't mourir !

— C' fa't que... i' a di' à 'a femme, i' a dit, quoi c' c'ést qu' t' âs dessein d' fér' de moé ?

— B'en, 'a dit, on veut t' fér' mourir ! Tu vâs mourir toé 'tou, Vif-Argent ! Si t' â' eu enn' sœur, 'a dit, qu' ést v'nue écitte, elle, 'a ést morte. Toé 'tou, tu vâs mourir ! 'A dit, Jean Prost, 'a dit, la... Jean Prost, 'a dit, on l' l'â connu très bien. Mon pére l' l'â connu très bien. I' â fait' la guerr' très longtemps. 'A dit, c'éta' in homm' qui éta' hagui [haï] dés Mexicains, 'a dit, l'homm' le plu' hagui ; p'i' 'a dit, toé, c'é' 'a minm' chose ! T' és t-hagui par lés Mexicains... terriblement. T' és t-hagui jusqu'à 'a mort. Lés Mexicains t' jur'nt tout' la mort, p'i' 'a dit, tu vâs l'avoèr ! P'is, lâ, 'a dit, c'tte foi' [fois] écitte, 'a dit, on t' manqu'râ pâs ! »

23. *Bardasser* : Faire du bruit. Voir à la cuisine.

Fa't que... Vif-Argent l'écouta't parler p'i' i' parla't pâs trop. À in moment donné, i' a vu, su' une espèce de tab' qu'i' y ava' en avant d' lui, deux révolveurs [revolvers][24]. Mé', i' a vu qu' c'éta't lés deux révolveurs d' la fille [femme] qu'i' y ava't... deux...

Fa't que... i' avé't lés yeux su' 'és revolveurs... mé' c'éta't d'allé' 'és charcher ! 'A éta't proche. À in moment donné, quoi c' qui â arrivé ? L'homme... l'homm' maigre, lâ... qu'i' ava'ent fait' prisognier qu'i' ava'ent couché su' in lit, lâ, dans leu' camp. C'ést lui qu' a arrivé. Il â app'lé la fille, Rôsâ. I' a di' à Rôsâ, i' a dit : « Conna's-tu c' gârs-lâ ?

— 'A dit, non, je l' conna's pâs ! 'A dit, je l' conna's pour Vif-Argent, mé', 'a dit... à pârt de çâ, je l' l' conna's pâs. 'A dit, j'ai eu... on s'ést rencontré d' temps en temps, mé', 'a dit, c'ést l'homm' le plu' hagui dés Mexicains !

— I' a di' oui !

— 'A dit, tu sé's, 'a dit, qui c' que c'ést qu'il ést. 'A dit, j' sé's qu' c'ést in Prost, c'ést l' garçon d' Jean Prost d'autrefois.

— I' a di' oui ! Tout's lés Prost i' a dit, i's vont mourir. Tout's lés Prost, i' a dit, on leu's â juré 'a mort, p'i' i's vont mourir ! I' dit, c'ést à peu pras l' dargnier, p'i' ensuite, i' 'n n-â in aut' qui vâ mourir dan 'és Prost. Mé', çâ, i' a dit, Vif-Argent a pâs d'affére à l' savoèr ! Il sa'râ jama's quell' parsonn' que c'ést ! »

Vif-Argent, encôr' lâ, i' a réfléchi in peu, p'i' i' a pensé... i' a pensé à sa sœur, i' a pensé qu' sa sœur éta't vivante... par lés parol's que... Parce qu'i' sava't qu'i' éta'ent seul'ment qu' deux enfants dans sa famille. Sa mére éta't morte, p'is son pére éta't mort. P'is lui, i' gu'i dit qu'i' 'n n-â in aut' à pârt de lui, à mourir... qu' 'a vâ mourir c'tta parsonn'-lâ aussi. I' a pensé à sa sœur. I' a dit : « D'apras sés paroles, en lui-minme — c'ést dés idées qui gu'i pâssa'ent par la tête — ma sœur ést vivante ! C'ést ma sœur qu' ést vivante, p'is quante j' s'rai mort, i' 'a f'ront mourir ! »

Tout en réfléchissant d' minme, le gârs parla' avec la fille. À in moment donné, Vif-Argent a fait' comme in... ça été fait' comme in éclair... i' a mis lés deux mains su' 'és révolveurs, tou' 'és deux, un chaqu' main. Il a dit : « Si j' meurs, i' a dit, vous allez mourir tou' 'és deux ! »

Lés deux révolveur' éta'ent chargés tou' 'és deux. P'is lâ, la... la... la fill' s'ést j'tée en arguiér' de l'espèç' de comptoèr... d'un' tab' qu'i' y ava't lâ, p'is l'homme aussi... le... le supérieur à eux aut's... l'homme aussi. Lâ, Vif-Argen 'és ava't tou' 'és deux, au bout du révolveur p'i' i' attenda't d' lés voèr pour lés tuer tou' 'és deux. Vif-Argen ava't pardu l' contrôl' de lui-minm' complèt'ment.

C' fa't qu' à in moment donné, le... le commandant di' à 'a fille en l'app'lant Rôsâ. I' a dit : « Rôsâ, i' a dit, vâs-tu nous laisser tuer sans t'occuper de r'guien ? »

---

24. *Revolver* : Pistolet.

En disant çâ, alle a pâssé enn' main apras l' mur p'is c'ést enn' trapp' qui a cédé sour lés pieds d' Vif-Argent p'i' i' a tombé comm' dan in puits, par 'zemp'e. La trapp' s'ést farmée au-d'ssus d' lui, p'i' i' ava' encôr' lés deux révolveurs, c'ést tout' ! P'is lâ, i' éta't là-d'dans ; i' ava' à pe' pra' in espâce de quat' pieds carrés tout autour de lui. Çâ, c'éta't d' la pierr' salide.

Au bout d'enn' p'tite escousse, on â l'vé la trappe, p'is c'ést enn' torch' qui l' l'â éclairé. C'éta' encôr' la fill' noère, la fille aux ch'feux noèrs... qui l' l'â éclairé : 'A s'ést mi' à rir' de lui. 'A dit : « 'Gâr', Vif-Argent ! Tu t' sauv'râs pâs jama's ! Jama's d' ta vie tu vâs t' sauver ! Jama's, 'a dit, tu t' sauv'râs d'écitte. I' a dit ['a dit], tu sortirâs pâs de d' lâ ! Tu vâs mourir, 'a dit, de faim, tu vâs mourir de misère, p'i' 'a dit, tu vâs mourir lâ, lâ ! »

C' fa't que... Vif-Argen a pâs di' in mot. Alle â r'farmé çâ, p'is lâ, il a pâssé tout' la nuit lâ, tout' la journée... l' restant d' la journée p'is tout' la nuit, dans c' trou-lâ, à pensé' à son affére. I' y ava't pâs d'eau, par 'hemp'e, i' y ava't seul'ment... c'éta't d' la pierr' salid' tout l' tour de lui.

I' ava' in briquat [briquet], in espèce de p'tit briquet qu'i' ava't su' lui pour s' fére in peu d' clairté. I' a halé çâ, p'i' i' a fait du feu, p'i' i' a r'gardé tout l' tour de lui, 'oèr si i' y ava't pâs... I' a vu qu'à enn' place que la pierre ava' été 'pilée [empilée] qu' c'été't d' la roch' pilée. I' a dit : « Écitte, çâ, c'ést fait' par la main dés hommes. À c'tte heure, i' dit, quoi c' c'ést qu' c'ést ? Je l' sé's pâs ! »

I' s'ést mi' à arracher dés pierr's d' là-d'dans. Quand qu'i' a eu arraché dés pierre' enn' bonn' secousse, il a vu qu' c'éta' enne espèç' de souterrain, in pâssage qui se f'sa't lâ. Lâ, i' s'ést mi' à travailler là-d'dans. I' ést v'nu qu'i' ava't tout's lés mains brisées, p'is la faim itou, magané par la faim. D' temps en temps, i' se r'posa't, pui' i' déf'sa't d' la pierre. Quante l' pâssage â 'té assez grand, i' a pris c' pâssag'-lâ, i' s'ést faufilé dans c' trou-lâ, p'i' il a arrivé dans c' pâssag'-lâ, i' a continué. C' fa't que... à in moment donné, quand i' a eu marché encôre in çartain bout', le passage éta' encôr' bouché. Encôr' d' la pierr' pilée là-d'dans ! Vif-Argent s'ést mi' encôr' là-d'dans, s'ést mi' à travailler... puis, pour s' fére in pâssage. I' a fait un pâssage. Il a sorti au jour.

Quand i' a sorti de c' trou-lâ, i' a sorti su' l' bord d'enn' gross' rivière. C'éta' in cap coupé cârré, mé' i' y ava't comme enne espèce de tablette apras l' cap, comme in... Ça ava't 'té fait à 'a main pour qu' enn' parsonn' peuve [puisse] marcher là-d'ssus. Mé', i' y ava't pâ' in homm' pour grimpé' apras çâ. C'éta' in mur coupé cârré.

C' fa't qu' Vif-Argen a arrivé su' l' bord de l'eau, p'i' i' a arrivé lâ. I' s'ést mi' à s'avancer là-d'ssus, en s'appuyant d'enn' main apras le mur, puis s'avancer là-d'ssus tranquill'ment. C' fa't qu'il â arrivé in peu plus haut ; c'éta't dés pierres, dés gross's roch's qui ava'ent 'té j'tées... dés pierres, dés gross's pierr's, dés pierr's qui ava'ent 'té j'tées pour qu'in homm' pouva' éjamber [enjamber]... enn' place que l'eau éta't moin épaisse. Fa't qu'i' s'ést mi' à éjamber enn' pierre, sauter su' enn' pierr' pour travarsé' 'a riviére.

Mé', su' l'aut' côté, i' a vu in chat sa'vage qui s'en v'na't su' lui. La promiér' pierr' qu'i' a sautée, le chat sa'vage a sauté su' 'a sienne, l'aut' bord, lui étou. I's s' sont rencontré' au milguieu [milieu] tou' 'és deux. Lâ, Vif-Argen a halé son po'gnârd d' sa ceinture, p'is lâ, la guerre a pri' entre lés deux. Ça a pâs duré b'en b'en longtemps. Tout d'in coup, Vif-Argen a attendu [entendu] in coup d' feu. L'animal s'ést décroché d'apras lui p'i' i' a tombé à l'eau. L' courant l'â emporté, puis Vif-Argen a continué. I' a travarsé 'a riviére.

Quand i' a eu travarsé 'a riviére, c'ést in homm' qui s'ést en v'nu à lui. I' a dit : « Bonjour, Vif-Argent !

— Vif-Argen a dit, bonjour ! I' a dit, comment ? Tu m' conna's, p'is moé, j' te conna's pâs !

— I' a di' oui ; j' te conna's, Vif-Argent, très bien ! Toé, ça s' peut qu' tu m' connaiss's pâs, mé', moé, i' dit, j' te conna's ! »

C'éta't justement l'Indien qu' éta' avec Mistouff' p'is Becsâlé. C' fa't que... i' a dit : « Tés amis sont écitte ! Mistouff' p'is Becsâlé sont icitte, i' a dit, qui t'attendent. Mé' lâ, i' ont 'té découragés. Ça fa't t'oâs jours, lâ, qu'on 'té't [était] su' not' départ, qu'on 'té't pra' [prêt] à s'en aller, puis, b'en, on attend, on réfléchi' in peu, voèr si on pourra't trouvé' in moyen pour asseyer t'aider pour voèr si t' éta's mort ou si t' éta's vivant ; on sava't pâs quoi fére ! Lâ, on éta't décidé d' s'en r'tourner ! »

Ça fa't, comm' de fait' ! Voés-tu, le soèr... ça f'sa't t'oâs jours qu'i' ava'ent commencé à préparer lés affér's pour s'en aller. P'is, l'Indien disa't : « Mistouffe, i' a dit, Vif-Argen ést pâs mort ! C'st impossib'e ! » I' r'gardé't lés étoèles, l' soèr, p'i' i' a di' à Vif-Argent [Mistouffe], i' a dit : « Moé, j' vis dan 'és étoèles, p'is lés étoèles m' dis'ent que Vif-Argen ést pâs mort ! I' a dit, si i' ést pâs mort, faudra't gu'i aider... l' sortir, i' a dit, d' sa prison, çâ, je l' sé's pâs. C'ést d' savoèr où c' qu'il ést ? »

Fa't que... Mistouff', b'en, ava't te'jour'(e) l' courage, lui 'tou... I' a di' à l'Indien, i' a dit : « À v'nir jusqu'écitt' tu nous a pâs trompés ; p'i' i' a dit, lâ, b'en, j'ai b'en pêur qu' avec lés étoèles, tu t' trompes ! Mé', encôre, j'ai confiance à toé. Tout c' que tu m'âs dit, à v'nir jusqu'à c'tte heure, ça s'ést réalisé, ça s'ést fait'. Mé', lâ, pour Vif-Argent, moé, j' compt' p'us d'ssus ! En tou' 'és câs... »

Ça f'sé't t'oâs jours, lâ... C' matin-lâ, l'Indien s'éta't l'vé encôr' comm' d'habitud' pour aller prendre encôre enn' marche. Mistouff' gu'i a dit : « Soés pâs longtemps, parç' qu'i' dit, pâssé aujo'rd'hui, on â féni. On march' p'us, pui' on s'en vâ ! »

I' ont parti tou' 'és deux, Vif-Argent p'is l'Indien, p'i' i' on [ont] arrivé au camp. Mistouffe éta't d'bout' d'vant l' camp p'is qui r'garda't lui 'tou, p'i' i' r'garda't si l'Indien s'en v'na't, p'i' accupé lui 'tou, p'i' i' pensa' à tout's sort's de choses. P'is Becsâlé, 'a minm' chose.

C' fa't qu' à in moment denné, on voét v'nir cés deux homm's-lâ. On voét v'nir l'Indien, l' tatoué, p'i' a'ec in homme a'ec lui. Mistouff' dit, i' a di' à Becsâlé, i' a dit :

« 'Garde [regarde], i' dit, l'Indien s'en vien avec in homme. I' dit, quell' sort' d'homme, on l' sé't pâs ! Mé', i' dit, c'ést encôr' que'qu'in que l'Indien a trouvé, qui éta't dan 'a misére, que'qu' chose, qu'i' nous emporte ! »

Quand i' ont v'nu assé' approchés, c'ést... Mistouffe a r'connu Vif-Argent. Il' ont couru vit'men au d'vant d' Vif-Argent, pui' i' ont dit : « C'ést toé, Vif-Argent ?

— I' a di' oué !

— I' ont dit, t' és pâs mort !

— I' a dit, non, j' su's pâs mort !

— I' ont dit, on t' pensa't mort. Lâ, on n'ava't p'us d' confianç' pâ'-en-tout' ; on croya't p'us qu' tu pourra's viv'e !

— I' a dit, non ; on â asseyé, par 'hemp'e, à m' fér' mourir, mé' on n'a pâs réussi encôre. La femme, i' dit, aux jueux noèrs, i' a dit, m'â échappé encôre. 'A a pâs réussi à m' fér' mourir ! J'ai t-encôr' réussi à sortir de d' lâ ! Mé', c'tta foi' [fois] écitte, i' dit, 'a s'en clair'râ [to clear][25] pâ' avec moé. La prochain' fois qu'on vâ s' rencontrer, 'a s'en clair'râ pâs ! C'ést moé qui vâ' 'a t... P'usieurs fois, j'a'ra's pu la tuer, j'a'ra's dû la tuer, mé' i' a dit, j' pensa's pâs... J'a'ra's pu la fér' mourir, i' a dit, parç' que j' veux pâs fér' la guerre aux hommes [femmes]. Mé', lâ, i' a dit, i' y a'râ p'us d' pardon pour elle, la prochain' fois que j' vâ' 'a rencontrer.

— I' a di' à Vif-Argent, i' a dit, à c'tte heure, i' dit, quoi c' qu'on fa't ? I' dit, on s'en r'tourne-t-u ? I' dit, à c'tte heur' que la paix ést fait' dans c' village, l' village ést évacué, on r'tourne-t-u, i' dit, à not' camp ?

— Vif-Argent di' oui ! »

C' fa't qu'i's s' sont préparé' encôre avec leu'... l' restant d' leu's troup's qu'i' y ava't lâ, pui' avec Becsâlé p'is Mistouff', p'i' i's s' sont en-tourné' à leu' camp. I's s' sont r'posés p'usieurs jours, lâ. Vif-Argent s'ést soégné ; i' éta't pâs mal magané, i' éta't malade, p'i' i' éta't diminué. I' s'ést soégné enn' secousse, i' s'ést rétabli.

C' fa't qu'in bon matin, Vif-Argent pensa't te'jou' à sa sœur, te'jou' aux parol's que... le chef dés bandits gu'i ava't parlé, lâ. I' 'n n-ava' encôre un dan 'a famille... que Vif-Argen alla't mourir, p'is qu'i' 'n n-ava' in aut' dan 'a famille à fér' mourir. I' pensa' à sa sœur, parç' qu'i' sava't que juss' sa sœur qu' éta't vivante à pârt de lui.

In bon matin, Vif-Argent s'ést l'vé p'i' i' a été voèr Mistouff' p'is Becsâlé. I' a di' à Mistouff' p'i' à Becsâlé, i' a dit : « Moé, i' a dit, j' pârs !

— Mistouffe a dit, où c' que tu vâs ?

— I' a dit, moé, j' vâs pour r'trouver ma sœur, soét [soit] morte ou vivante, j' la trouvèrai ! Si 'a ést au Mexique, i' a dit, j' la trouvèrai lâ étou !

25. *Clear* [to] (angl.) : Se libérer, s'en bien tirer...

— C' fa't qu' Mistouffe a dit, si tu vâs lâ, i' dit, j' vâ' avec toé ! » Mistouff' p'is Becsâlé... I' y ava't l'Indien étou, qu'i' ava' emm'né avec 'és aut's.

L'Indien di' : « Oui, i' a dit, Vif-Argent. Ta sœur, i' dit, 'a ést au Mexique ! C'ést d' savoèr si alle ést morte ou vivante !

— Fa't que... l' capitain' Vif-Argent dit, i' a dit, si 'a ést morte, b'en i' a dit, ça s'râ féni ; o' a'râ p'us d'accupâtion, p'is si alle ést vivante, j' la sortirai ! Je l'emmèn'rai avec moé ! »

C' fa't qu'i's s' sont préparés tou' 'és quat', Mistouff', Becsâlé, p'is l' capitain' Vif-Argent, p'is l'Indien.

In bon matin, i' ont parti... i' ont parti pour travarsé' au Mexique, au travers du boâs, au travers dés montagnes ; c'ést te'jours l'Indien qui lés guida't... qu' éta't leu' guide. I's s' sont en-allé' à peu pras la minme... p'tit villag' qu'i' éta'ent... qu'i' ava' évacué.

I' on [ont] arrivé lâ, c'éta' enn' vieille école, comme on a'ra't dit ; i's s' sont installés dan 'a vieille école, pui' i' ont pâssé que'qu's jours lâ. Vif-Argent, son temps, lui, c'éta't d' réfléchir p'is c'éta't d' penser de quell' magniére i' pourra't s'y prend'e... p'is d' penser d'i où c' qu'i' pouva't r'trouver sa sœur, ou savoèr si alle éta't morte.

C' fa't qu'in bon matin, i's s' sont gréyés, lui p'is l'Indien, l' capitain Vif-Argent p'is l'Indien, i's s' sont gréyés. I' ont parti à travers du boâs, tou' 'és deux, en gâgnant vers le Mexique, vers le poste mexicain, vers le camp mexicain... I' ont... tout en marchant d' minme, i's parla'ent tou' 'és deux... tout en marchant d' minme, i's s' sont aparçus qu'i' y ava't deux homme' en avant d' 'és aut's, de cachés dans l' boâs. L'Indien di' à Vif-Argent, i' a dit : « 'Gâr' [regarde], i' a dit, dés Mexicains qui nous... qui nous espionnent, qui nous r'gardent. I' a dit, si tu veux, i' dit, on vâ gu'y eller [aller] ! »

C' fa't qu'i' ont parti tou' 'és deux, vers lés Mexicains. I' ont fait' la chasse encôre aux Mexicains. I' ont pourchassé lés Mexicains. C'éta'ent deux Mexicains. C'éta' encôr' le chef d' la bande avec in aut'e... in aut' de sés hommes. Lâ, i's sont v'nu' à lés poursuire [poursuivre].

À in moment donné, i' on [ont] arrivé justement d'i où c' que le ... Vif-Argen ava't travarsé la rivière, lâ. Mé', c'ést pâ' à la minme endroit, pâ' à 'a minm' place. I' on [ont] arrivé lâ, c'éta' in â'b' [arbre] qu' éta't j'té su' dés caps qu' éta'ent très hauts. Lâ, l'â'b'e éta't pleumé[26] p'i' o' a'ra't dit qu'i' éta't huilé. Le chef indien [l'Indien] â arrivé là-d'ssus, i' â embarqué à jual [cheval] là-d'ssus, p'i' i' a glissé jusque l'aut' bord. Vif-Argent, quand i' a vu fér' çâ, Vif-Argen ava't jama's travarsé là-d'ssus, mé', sans savoèr 'oèr si ça pouva' êt' dangereux pour lui, Vif-Argen a fait à peu pra' 'a minm' chose. Quand i' ést v'nu au milguieu [milieu] d' la travarse, i' a po'gné le chef

26. *Pleumé* (arbre) : Dont le tronc est dépouillé de son écorce.

indien [mexicain] à brasse-corps [à bras le corps]. I' a pensé de l' j'té' en bâs p'is pour(e) l' tuer su' 'és roches, l' tuer su' 'és caps, p'i' i' a pensé aussi que... i' pouva't l'emm'né' avec lui. C' fa't qu'i' a continué... i' a continué à travarser.

Enn' fois rendu l'aut' bord, Vif-Argent l' l'â te'jours tenu ; p'is lâ, il l'a pris p'i' il l'â couché à terre, il l'â désarmé. Vif-Argen a dit : « À c'tte heure, i' a dit, c'ést toé qu' és l' chef indien [mexicain] ! C'ést toé, i' a dit, qui as fait' tuer mon pére ! C'ést toé qui âs fait' voler ma sœur ! I' a dit, tu vâs m' dir' si ma sœur ést vivante ou si alle ést morte.

— L'Indien [Mexicain] l'â r'gardé, i' s'ést mi' à rire.

— I' a dit, tu veux pâs parler, p'i' i' a dit, tu veux fér' de moé comm' t' âs fait' de Mistouffe. »

C'éta' in homm' qui magnétisa't. Mistouffe... quant' Mistouff' l'ava' échappé, il l'ava't magnétisé [hypnotisé]. C'ést pour çâ qu' Mistouffe éta't tombé comme enn' parsonne endormie ; p'is lui s'éta't détaché p'i' i' s'éta't sauvé. « Mé', i' a dit, avec moé, tu r'ussirâs pâs ! I' a dit, si tu m' dis pâ' où c' qu' ést ma sœur, tu vâs mourir ! »

C' fa't que, lâ, il l'â pris p'i' il l'â l'vé, p'i' il l'â accoté apras l' rocher qu'i' y ava't lâ, l' dô' apras l' rocher, puis sa point' de po'gnârd dans son estamac, pui' i' voula't fér' parler l'Indien [Mexicain]. L'Indien [Mexicain] a dit : « Ta sœur, i' a dit, Vif-Argent, c'ést trop târd... trop târd pour toé ! V'lâ t'oâs jours qu' 'a ést morte ! Quand on t'â échappé encôre un' fois, i' a dit, je l' l'ai tué... parç' que c'éta't d' sa faut' si on t'â échappé ! »

Lâ, Vif-Argent, ça l' l'â tell'ment saisi, ça l' l'â tell'ment fait d' la pein' qu'il ava't p'us l' courag' de s' défend' pâ'-en-tout'. L'Indien [Mexicain] â halé in couteau, in po'gnârd qu'i' ava't d' caché dans son linge, p'i' i' s'ést en-v'nu pour po'gnarder Vif-Argent. Mé', l'Indien éta't te'jour' avec lui. L'Indien a raculé Vif-Argent — ça été fait' comme enn' pensée — puis, l'Indien a ramâssé le chef, p'i' il l'â fait' tournoyer autour d' sa têt' p'i' il l'â envoyé dans l' précipice, dans l' vide. L'Indien [le Mexicain] a tombé su' lés caps, p'i' [l'Indien] i' a di' à Vif-Argent, i' a dit : « 'Gar'e ! Encôre enn' fois, i' a dit, Vif-Argent, t' a'ra's pardu 'a vie ! Pourquoi, i' a dit, tu t' décourag's de minme ? I' dit, à caus' que l' chef t'a dit qu' ta sœur éta't mort' depuis t'oâs jours, i' a dit, tu croés çâ ! I' a dit, pour moé, i' a dit, 'a ést pâs morte ! D'apras c' que j' peux penser, i' dit, alle ést pâs morte, Vif-Argent ! Si alle éta't morte, i' dit, ça f'ra't b'en p'us longtemps qu' çâ. Pluss' qu'ils [puisqu'ils] l'ont gardée à venir jusqu'à c'tte heure, i' dit, 'a ést encor' vivante ! Seul'ment qu'i's peuv'nt la fér' mourir, i' dit, mé', ça s'râ pâs lui ! Lui, i' ést mort ! »

C'éta't l' contraire. Lui éta't pâs mort ! I' ava't tombé dans l' précipice, mé' i' a tombé à l'eau, p'i' i' s'ést assommé, c' correck, p'is l' courant l'â entraîné, mé', in peu plus loin, b'en, i' â terri su' enn' p'tite îl' qu'i' y ava't lâ, p'is, au bout d'enn' secousse, i' â pris connaissance... le chef a r'pris sa connaissance. I' s'ést en-r'tourné à son camp, p'is Vif-Argent s'ést en-r'tourné trouver Becsâlé p'is Mistouffe... terribeulment

découragé. C' fa't qu'i' a di' à Mistouff' p'i' à Becsâlé : « J' pens' qu'on n'a p'us r'guien à fére ! I' a dit, ma sœur ést morte !

— Mistouff' dit, qui c' c'ést qui t' dit çâ, qu' ta sœur ést morte ?

— B'en, i' a dit, on vient d' le... on vient d' fére enn' rencont'e, i' a dit, avecque l' chef... le chef du group' dés troup's mexicaines, p'i' i' a dit, c'ést lui qui vient d' me l' dire : ma sœur ést mort' depu's t'oâs jours. Quand, i' a dit, i's m'on [ont] échappé, i' a dit, i' a tué mon... i' a tué ma sœur ! Ça fa't t'oâs jours qu' ma sœur ést morte !

— Mistouffe a dit, 'cou' donc, quoi c' c'ést qu' tu veux fére à c'tte heure ? Si ta sœur ést morte, on n'a p'us r'guien à fére écitte !

— L'Indien s'ést l'vé, i' a di' à Vif-Argent, i' a dit, non ! Faut pâs s' décourager d' minme ! I' a dit, moé, j' croés pâs qu' ta sœur ést morte. J' croés qu' ta sœur ést vivante ! Lâ, si tu veux, i' a dit, Vif-Argent, i' a dit, on vâ... on vâ fér' d'aut's chos's que çâ ! On vâ aller parmi l' cam [camp] indien [mexicain] ; j' conna's tout's lés montagnes, j' conna's tout's lés pâssag's qu'i' peut s' fére, moé, j' sé's que j' peu' allé' à cés plaç's-lâ, i' a dit, sans qu'i's 'n n'aient connaissance. P'is, i' dit, on vâ charcher, on vâ fouiller, on vâ asseyé' à s' renseigner !

— C' fa't qu' Vif-Argent dit, c'ést correck ! D' minme, i' a di' à l'Indien, on peut risqué' encôre un' fois ! Mourir pour mourir, i' a dit, à c'tte heur' que ma sœur ést morte, j'eume autant mourir moé 'tou, ça m' fa't r'guien, i' a dit, ça m' fa' absôlument r'guien ! J' viva's pour elle, d'abord ! »

C' fa't que, l' lend'mon matin, i's s' sont gréyés, Becsâlé, Mistouff' p'is l'Indien, puis l' capitain' Vif-Argent. I's s' sont gréyés p'i' i' ont parti, encôr' par dés ch'mins segrets [secrets] qu' l'Indien... l'Indien connaissa't tout' çâ, cés chos's-lâ, cés plaç's-lâ, lui ! I' ava' été à peu pras partout.

C' fa't qu'ils l'on [ont] emm'né. Ils l'ont emm'né jusque dans lés souterrains sour le château du chef... le... le chef indien... le chef mexicain. I's s' sont mi' à charcher. I' ont trouvé dés prisogniers, mé', c'ést vra' qu' lés prisognié' éta'ent morts. Mé', i' ont pâs trouvé d' femme. I' y ava' aucun' femme ; c'éta'ent dés hommes, dés anciens França's qui ava'ent 'té fait's prisogniers p'is qui éta'ent morts de faim p'is d' misére, lâ.

C' fa't qu' l'Indien a dit : « Ta sœur ést pâ' écitte, p'i' i' a dit... Vif-Argent... ta sœur ést pâ' écitte ! I' a dit, pour moé, ta sœur ést vivante ! »

I' ont te'jours continué. I' y ava't tout's sort's de choses. I' ont rencontré tout's sort's de choses, tout's sort's de plans, là-d'dans. I' ont féni par sortir de d' lâ. L' lend'main, i' ont été s' couché' à leu' camp... l' lend'main, i' ont r'parti encôr' su' in aut' rain-d'-vent [27], su' in aut' bord, pour charché' encore, asseyer de s' renseigner. I' on [ont] absôlument r'guien trouvé.

27. *Rain-de-vent* : Direction.

À in moment donné, i's s' sont aparçus qu'i' éta'ent çarnés par enn' gagn [gang] d'Indiens... p'usieurs Indiens... Mexicains. Lâ, la guerre a pris. Vif-Argent p'is Mistouff', Becsâlé p'is l'Indien. Mé', tout en s' battant d' minme, l'Indien â disparu dan 'a gang, lui. I' ont pardu l'Indien. L'Indien â disparu ; Vif-Argen a pâs pu sa'oèr quel bord qu' éta't pris... Mistouff' non plus. I' ont 'té faites, tou' 'és t'oâs, prisogniers, Vif-Argent, Mistouff' p'is Becsâlé... ont 'té fait's, tou' 'és t'oâs, prisogniers, p'i' i' on [ont] été emm'nés dan 'a cellule. P'is lâ, le chef indien [mexicain] s'ést présenté à Vif-Argent. I' a di' à Vif-Argent : « Me r'conna's-tu ?

— I' a dit, oui, j' te r'conna's ! T' és t-un barbâre ! J' te r'conna's très bien !

— I' a dit, c'tte foi' [fois] écitte, Vif-Argent, i' a dit, on t' manqu'râ pâs ! Tu vâs mourir ! Tu vâs mourir, i' a dit, on vâ t' fusiller, on vâ t' brûlé' au pôteau !

— Vif-Argent dit, fa's-moé quoi c' c'ést qu' tu voudrâs, mé', si tu voula's m' fér' plaisir, i' a dit, un' foi' avant d' mourir, dis-moé si ma sœur, si ma sœur ést morte ou si alle ést vivante ! Dis-moé la vérité !

— I' a dit, ta sœur ést vivante, p'i' i' dit, 'a vâ mourir elle étou. On éta't pour la fér' mourir ! I' a dit, l'aut' jour, j' t'ai conté dés ment'ries, mé', i' a dit, lâ, c'ést vra', i' dit, 'a vâ mourir... parç' qu'i' a dit, c'ést toé qu'on attenda't. On sava't par ell' que t' alla's v'nir ! P'i' i' a dit, j' t'ai fait' prisognier ; i' a dit, tu vâs mourir toé 'tou.

— C' fa't que... Vif-Argen a dit, çâ, ça m' fa't r'guien ! Ça m' fa't r'guien d' mourir ! Rendu que j' sé's qu' ma sœur ést vivante, ça m' fa't r'guien d' mourir ! »

Fa't, comm' de fait' ! On l'a pris Mistouff' p'is Becsâlé, p'is Vif-Argent ; on l' l'â emm'né dan enn' grand cour, au pôteau, p'is lâ, lés main attachée' en arguiér' du dos, p'is lâ, le chef indien [mexicain], lâ, lui, i' a monté su' enne espèç' de p'tit' tourell' qu'i' y ava't lâ, enne espèç' de... pour leu' parler. I' dit : « J' vâs leu' fére in spinch [speech][28] ! » C' f'sa't t'oâs jours qu'i' éta'ent prisogniers. I' s'ést mi' à leu' parler dés França's, p'i' i' maudissa' 'és França's, p'i' i' leu' donna't tout's sort's de noms. Vif-Argent le r'garda't p'i' i' disa't pâ' in mot. Il l'écouta't parler. Mé', ça... r'guien l'intéressa't. Lui, tout c' qu'i' pensa't c'éta't te'jou' à sa sœur.

Tout d'in coup, quoi c' c'ést qui a arrivé parmi l' groupe, in homme, in vieil homme, enn' grand barbe, in bâton à 'a main, puis, i' s'ést en-v'nu parmi le... l' mond' qu'i' y ava't lâ, parmi lés troup's mexicaines, beaucoup d' mond' qu'i' y ava't lâ. Le vieillârd â rentré parmi çâ, i' â été éioù c' que l' chef mexicain parla't — i' f'sa't son discour' à Vif-Argent — p'is tout's sort's de chos's qu'i' pouva't dir' pour fér' d' la peine à Vif-Argent, il l' disa't... Il [le vieillard] a pris son bâton, il l'a câssé su' son g'nou, p'i' i' a halé in grand parchemin p'i' il l'a donné au chef indien [mexicain]. Le chef indien â r'gardé çâ... i' a dit : « Vif-Argent, encôre un' fois tu vâ' êt' sauvé ! Lés França's, i' a dit, nous donn'nt vingt d' nos homm's fait's prisogniers par 'és aut's

28. *Speech* (angl.) : Discours, allocution.

pour vo's t'oâs. I' dit, c'ést b'en payé ! I' dit, on vâ vous lâcher, mé', i' a dit, toé, Vif-Argent, i' dit, tu gu'irâs pâs loin !

— Vif-Argent s'ést mi' à rire ; i' a dit, encôre enn' fois, i' a dit, tu... vous m'avé' échappé ! Encôre un' fois, i' a dit, m'en vâ' êt' lib'e. Si ma sœur ést vivante, j' la trouvèrai !

— I' a dit, non, tu trouvèras jama's ta sœur, parç' qu'i' dit, à l'instant minme, i' dit, alle ést morte ! »

C' fa't que, lâ, i' ont lâché Vif-Argent p'is Mistouff' p'is Becsâlé. I' 'és ont lâchés, i' 'és ont laissés lib's. Vif-Argent s'ést en-r'tourné. I' ont pris l' chemin, i's s' sont en r'tournés, p'i' i's s' sont en-r'tourné' à leu' camp à leu' vieille école. P'is lâ, i' ont... i' ont discuté, i' ont dit : « L'Indien ést disparu ! L'Indien ést p't-êt' mort dans not' batâill' qu'on a eu, i' a dit, on l' sé't pâs. En tou' 'és câs, i' a dit, si... on vâ te'jour' asseyer, i' a dit, savoèr, avant d' partir, voèr si l'Indien ést vivant, encôre. »

C' fa't que l' lend'main, i' ont parti. I's s' sont en-allé' encôre à 'a minm' place qu'i' ava'ent 'té pris. Lâ, i' éta'ent lib's ; lés Mexicains... Vif-Argen a d'mandé aux Mexicains de parler, avant d' s'en allé' en France, s'en allé' à son camp. Fa't que le chef mexicain l' l'â r'çu. P'i' i' a d'mandé au chef mexicain pour... encor' sa sœur. I' a dit : « Ta sœur, pens's-y p'us, alle ést morte ! »

Mé', en disant çâ, tout d'in coup, quoi c' qui â arrivé ? Encor' le minm' vieillârd qu'i' ava't vu, la veille. Alors, le vieillârd s'ést approché du chef mexicain, p'i' i' a di' à Vif-Argent, i' a dit : « Bonjour, Vif-Argent ! »

Lâ, Vif-Argent l'â r'gardé. I' a r'connu l'Indien. C'éta't l'Indien qu' éta't maquillé p'is qui s'éta't difformé... il a r'connu l'Indien avec in bâton à pe' pras semblab' comm' la veuille [veille]. I' s'ést mi' à r'garder le chef, l' Mexicain, i' a di' au chef mexicain, i' a dit : « Çâ, c'ést Vif-Argent, i' a dit, c'ést l' sœur [frère] de Rose. Rose, i' a dit, c'éta't l' pér' [la sœur] de Vif-Argent. Si t' âs tué la sœur p'is sœur [le père] de Vif-Argent, i' a dit, moé, j' vâs venger ta sœur, Vif-Argent, p'is m'âs venger ton pére ! »

I' a pris son bâton, p'i' i' gu'i â donné in coup d' bâton su' 'a têt' p'i' i' a tué l' chef. Lâ, i' a tué l' chef. I' a dit : « Quiens, Vif-Argent, j'ai vengé ton pére, p'is j'ai vengé ta sœur ! J'ai vengé mon fils, moé 'tou ! »

En disant çâ, l' grand chef indien â disparu. Lés Mexicains s' sont mi' à l' charcher, quiens ! d'in bor' [bord] à l'aut' pour l' chef indien, mé' i' éta't disparu. I' ont jama's pu gu'i r'mett' la main d'ssus. L' vieillârd éta't disparu. I' ont jama's pu r'mett' la main d'ssus.

C' fa't qu' lâ, Vif-Argen a sorti de d' lâ avec Mistouff' p'is Becsâlé encôre enn' fois, p'i' i's s' sont en-r'tourné' à 'a vieille école. Quand i' ont 'té rendu' à 'a vieille école, l'Indien éta't rendu lui étou. I' s'en vâ au d'vant d' Vif-Argent, p'i' i' donn' la main à Vif-Argent. I' a dit : « Vif-Argent, i' a dit, sé's-tu qui c' que c'ést, i' a dit, qui

t'â délivré du pôteau ? T' éta's pour mourir. Lâ, c'éta't çartain, i' a dit, t' a'ra's pâ' échappé !

— I' a dit, non, je l' sé's pâs ! Mé', c'ést toé qu' éta's l' vieillard !

— I' a di' oui ! C'ést moé, i' a dit, qu' éta's l' vieillârd, qu' ést v'nu à bout d'allé' en France, p'i' i' a dit, de d'mander, i' a dit, au commandant d' fére in échange de prisogniers, pour vous avoèr. I's 'n n-ont donné vingt pour vous aut's, parce qu'i' a dit, à vo's t'oâs, vous vouliez [valiez] pluss' que lés gens qu'i' ont donnés, vingt prisogniers. Alors, i' dit... P'is lâ, i' a dit, j' m'éta's juré, moé 'tou, que j' me veng'ra's, et j' veng'ra's mon fils. I' a dit, c'ést c' que j'ai fait aujo'rd'hui : j'ai vengé mon fils, p'is j'ai vengé ton pére, p'is j'ai vengé ta sœur ! Mé', j' peux t' dir' que ta sœur ést pâs morte ; j'en suis sûr ! J' su's sûr que ta sœur ést pâs morte !

— I' a di' à l'Indien, comment ce que tu peu' êt' sûr de d' çâ ?

— Parç' qu'i' a dit, je l' sé's très bien ! P'i' i' dit, Vif-Argent, si tu veux, i' a dit, tu vâs v'nir avec moé, p'is j' te dis qu' avant deux jours, on a'râ ta sœur ! Seul'ment qu' fau' 'a surveiller pou' pâs qu'i' 'a fass'nt mourir, i' a dit, d'écitte à c' temps-lâ ! »

Fa't qu' Vif-Argent s'ést l'vé, p'i' i' a sauté au cou d' l'Indien. I' dit : « J' peux pâs croère, i' a di' à l'Indien, que tu fa's dés chos's semblab's !

— I' a dit, oui, j' fa's dés chos's semblab's, mé' j' lés fa's pour toé ! Parç' que j' sé's, i' a dit, que je r'grett'rai pâs, i' a dit, quoi c' que j' fa's !

— Fa't qu'i' a dit, de minme, demain, i' a dit, on vâ aller, i' a dit, pour ma sœur !

— Il a dit, pâs demain ! Cett' nuit', i' a dit, au plus vit' possible ! Plus vit' ça s' f'râ, mieux qu' ça s'râ ! P'i' i' a dit, faut surveiller ta sœur de près ! J' sé's dans quel coin qu'alle ést, j' sé's dans quel bord qu'alle ést ! »

Fa't que... l'Indien, le chef indien [mexicain] été't justemen avec Rose, la sœur de Vif-Argent ! Il la qu'na't [tenait] su' l' magnétisme. P'is, en étant su' l' magnétiss' de minme, i' gu'i f'sa't fér' tout c' qu'i' voula't. P'is lui, son idée, c'éta't d' fér' tuer Vif-Argent... i' ava't tué l' pér' de Vif-Argent, p'is c'éta't d' fér' tuer Vif-Argent par elle. I' voula't pâs l' tuer lui-minme. C'éta't te'jours dans l'ambition de fér' tuer Vif-Argent par sa sœur. C'ést pour çâ qu'i' 'a garda't vivante, c'ést pour çâ qu'i' voula't s' venger. I' voula't s' venger, autant qu' possib' de Vif-Argent.

C' fa't que, c' soèr-lâ, la sœur de Vif-Argen éta't justemen a'ec le chef mexicain. Alle éta' assi' dan enn' chais' berceuse, pui' 'a parla' avec son pére, qu' 'a pensa't qu' c'éta't son pére, elle. C' fa't qu'i' a di' à Rose, à Rôsâ — 'a s'app'la't Rôsâ — i' a dit : « Rôsâ, i' a dit, j'ai t-enn' aut' mission à t' donner. D'éci d'main, i' a dit, Vif-Argent, i' a dit, vâ v'nir encôre écitte. I' dit, on vâ le r'fér' prisognié' enn' nouvell' fois. I' a dit, tu conna's Vif-Argent, i' a dit, i' a te'jou' asseyé d' fér' du mal, i' a te'jou' asseyé de... t'ôté' 'a vie. I' a dit, lâ, c'ést toé qui vâs l' tuer, de ta main !

— 'A dit, non, jama's que j' tuerai Vif-Argent !

— I' a dit, pourquoi ?

— 'A dit, à v'nir jusqu'à c'tte heure, j'a'ra's pu l' tuer, mé', 'a dit, j'ai jama's voulu, 'a dit, l' tuer d' ma main.

— I' a dit, en tou' 'és câs, demain, i' a dit, on arrang'râ çâ ! »

C' fa't qu' Vif-Argent, dans c'tte nuit-lâ, éta' avec le chef indien, lui 'tou, encore un' fois, p'is qu'i' charcha't dans tout's lés cellul's p'is tout's lés souterrains que l'Indien pouva't l' conduire. À in moment donné, i' â encôre été çarné par lés Mexicains, p'i' i' a été fait' prisognier. Mé', l'Indien a encôr' disparu. Ça été comme enchant'ment. Mé', Vif-Argen â 'té fait' prisognier.

Ils l'on [ont] emm'né dan enn' place, dan enn' grand sall' qu'i' y ava't lâ. I' y ava't... c'st enn' sall' comme o' a'ra't dit, par 'hemp'e, enn' boutique, p'is pour réparé' 'és armes. Ils l'on emm'né lâ, ils l'on étendu su' in espèç' de tab'e, p'i' ils l'o' attaché solid'ment là-d'ssus, p'is lâ, le chef indien [mexicain] â été lâ, p'i' i' a di' à Vif-Argent : « J' t'ava's dit qu'on t'a'ra' encôre enn' fois ! I' a dit, on t'â !

— Fa't que... Vif-Argent dit, c'ést correck ! I' dit, tu m' âs, mé' i' a dit, tu m'âs p't-êt' pâs pour longtemps... parç' qu'i' a dit, ce soèr, cett' nuit, i' a dit, j' su's v'nu charcher ma sœur.

— B'en, i' dit, ta sœur, tu vâs la voèr ! Tu vâs voèr ta sœur, i' a dit, 'a vâ v'nir ! »

En disant çâ, i' s'ést frappé dan 'és mains, p'i' en nommant « Rôsâ ! », en app'lant Rôsâ. Oh ! la fille â arrivé a'ec enn' grand chev'lure... à 'a ceinture. I' [le chef mexicain] a dit : « Quiens ! Rôsâ, i' a dit, v'lâ... v'lâ Vif-Argent, v'lâ ton homme ! Tu le r'conna's ?

— 'A di' oui, je le r'conna's !

— I' a dit, quiens ! V'lâ mon po'gnârd ! I' a dit, tu vâs prend' mon po'gnârd, p'is tu vâs l' frapper... tu vâs l' tuer ! »

Vif-Argen éta' étendu su' c'tte tab'-lâ, p'i' i' 'és r'garda't fére. C' fa't qu' Vif-Argent di' oué ! I' dit : « Vous ête' assez lâch's pour(e) m' tuer... m'attacher pour(e) m' tuer ! Mé', si j'ava' 'és mains lib's, i' a dit, vous pourriez pâs ! »

Le chef indien [mexicain] s'ést mi' à rire. I' dit : « Si t' a'va' 'és mains lib's, i' a dit, pâs d'arme, i' a dit, Vif-Argent, quoi c' c'ést qu' tu f'ra's ? T' â' aucune arme écitte, t' a aucune arm' su' toé, t' âs r'guien ! Quoi c' c'ést qu' tu f'ra' avec... On ést deu' armés !

— I' a dit, si j'éta' 'és mains lib's, minme, i' a dit, j' pens' que j' pourra's m' défend' !

— C' fa't que... b'en, i' a dit, d' minme, on vâ t' détacher ! On vâ voèr quoi c' c'ést qu' t' és capab' de fére ! »

Fa't que... le chef indien [mexicain] a pris son épée... a halé son épée p'i' i' a mis çâ pras d' lui, p'i' i' a été à Vif-Argent p'i' i' gu'i a décathé 'és mains p'is lés pieds. I' a dit : « Quiens ! t' és détaché ! »

Mé', Vif-Argent pensa't te'jour' à son affére. I' voya't, lui 'tou, qu' c'éta' à pe' pras féni. Pâs d'arme, c'éta' à pe' pras féni !

I' s'ést mi' à penser, p'i' i' s'ést pâs r'levé d' su' 'a tab'e. C' fa't qu'i' a di' à Rôsâ... l' chef indien [mexicain] a dit, i' a di' à Rôsâ, i' a dit : « 'Gârd' [regarde] ! Vien écitte, lâ, p'i' i' a dit, frappe ! R'gâr'e, i' a dit, Vif-Argen ést détaché, mé' i' ést pâs dangereux ! Frapp'-lé ! » en gu' montrant l' côté du queur [cœur].

Alle a l'vé son po'gnârd pour(e) l' frapper, p'is quante l' po'gnâr' â été en l'air, alle â... comm' si lés mains gu'i ava' ouvert [s'étaient ouvertes]. Le po'gnâr' a tombé, i' a juss' piqué Vif-Argent... in peu dans l'estamâ'. T'oâs quat' goutt's de san [sang] a sorti, mé', Vif-Argent, s' sentant piqué, lui, i' a r'ssoud [29] d'bout' comme in r'ssort. Ça été fait' comme enn' pensée. Ça été fait assez vif'ment [vivement] qu'i' a mis la main su' l'épée du chef... du chef mexicain. Lâ, l' chef mexicain ava't p'us d'arme, lui non plus. Rôsâ s'ést j'tée encôre en arguiére... en arguiére, p'is le chef mexicain itou. I' s'ést... sont abrités que'qu' pârt. Vif-Argent s'ést mi' à rire. I' a dit, chef... i' a di' au chef indien [mexicain] : « Quoi c' que j' t'ai dit, que si j'éta's détaché, i' a dit, j' pourra's m' défend'e ! C'ést toé, i' a dit, qui peux pâs ! Mé', toé, tu vâs mourir ! I' a dit, tu vâs m' dir' si c'ést ma sœur ou si c'ést pâs ma sœur, c'tte femm'-lâ ?

— I' a di' oui, i' a dit, capitaine, i' a dit, c'ést ta sœur ! C'ést elle, ta sœur ! Mé', 'a vâ mourir, parç' qu'i' a dit, alle â te'jour' été su' l' magnétiss', p'i' i' a dit, minme à l'heure actuelle, alle a pri' in poéson mortel. Dans quelques heures, 'a s'râ morte ! I' a dit, j' la gard'rai vivant' juss' pour toé ! Mé', dans quelques heures, 'a s'râ morte ! »

C' fa't que... Vif-Argen a parti, a'ec son épée à 'a main, pour aller frapper le... le... l'Indien [le Mexicain] encore un' fois. Mé', l'Indien [Mexicain] â encor' disparu d'vant lui, comme... i' 'n n'â pâ' eu trop connaissance quel bord qu'i' a pris. I' a resté juste a'ec la femme.

La femme éta' écrâsée, elle, à terre ; alle été't comm' sans connaissance. Lâ, 'a parla't, mé', c'ést... 'a sava't pâs trop quoi c' qu' 'a disa't. Lâ, le... Vif-Argent l' l'â ramâssée, p'i' i' s'ést mi' à la r'garder.

Quoi c' qui â arrivé à lui ? Le Mexicain... le chef indien â arrivé à lui. I' a dit : « Bonjour, Vif-Argent ! J' vien justement à ton secours ! I' a dit, Mistouff' p'is Becsâlé sont avec moé, i' a dit, Vif-Argent ! On 'ta't v'nu à ton secours !

— B'en, i' a dit, j'ava's pâs besoin d' secours, i' a dit, chef indien, i' a dit, j'ai t-enn' femme écitte, p'i' i' a dit, j' su's t-apras l'examiner. I' a dit, j' sé's pâs si c'ést ma sœur ou c'ést une aut' femme, i' a dit ; je l' sé's pâs !

29. *Ressoudre* : Rebondir.

— L'Indien di' oui ! Justement ta sœur, i' a dit... c'ést ta sœur, c'ést Rose ! C'ést ta sœur ! Tu peu' êt' çartain qu' c'ést ta sœur !

— I' a dit, t' és çartain d' çâ ?

— I' a dit, oui, j'en suis sûr ! Parç' que ça fa't p'usieurs fois que j' la voés, p'is c'ést un' Française, c'ést pâ' enn' Mexicaine ! Tu voés, i' a dit, par son teint, c'ést pâ' enn' Mexicaine ! »

C' fa't qu'il â pris la sœur, i' a dit... le chef indien... l'Indien a dit, i' a dit : « Capitaine, i' dit, suis-moé ! I' a dit... faut sortir d'écitte, faut pâs rester longtem [longtemps] écitte, parç' qu'i' a dit, on peu' avoèr beaucoup d' troub'e encôre écitte ! »

Lâ, i' â parti avecque l' chef indien, puis, i' â descendu... i' ont pris l' pâssag' p'i' i' ont sorti en déhors. I' ont 'té sortir près d' la riviére encôre... dés pâssages, dés souterrains qui sorta'ent lâ. I' ont travarsé 'a riviér' p'i' i's s' sont en-allé' à l'école avec la fille. I' o' [ont] emm'né 'a fille avec 'és aut's. Alle ést te'jours... alle éta't te'jours comm' troublée. 'A parla't t'ut seule, 'a disa't tout's sort's de choses. C' fa't que... le capitain' Vif-Argent di' à l'Indien, i' a dit : « J' comprends pâs, i' a dit, on dira't qu'alle ést folle ? J' le sé's pâs !

— I' a dit, alle ést pâs folle ! Seul'ment, il a dit, qu' 'a a été su' l' magnétisse ; p'is lâ, b'en, 'a 'n n'â pâs d' magnétiss'. Le chef indien [mexicain] peut pâ' 'a magnétiser ! I' a dit, on peut dire, par 'hemp'e, que le chef indien [mexicain] ést mort. C'ést vra' qu'i' ést mort.

— I' a dit, l'aut' jour, mé', i' dit, le chef indien [mexicain] on l' l'a vu... l' chef mexicain on l' l'â vu, l'aut' jour. Tu l' l'âs tué toé-minme !

— I' a dit, non ! On l'ava't pâs tué ; on l'ava't manqué encôre un' fois ! Mé', c'tte foi' [fois] écitte, i' ést pâs mort ! C'ést Mistouffe, i' a dit, qui l' l'â tué d' lui-minme, de sés mains... pour êt' çartain d' lui ! Il a dit, c'ést in homm' qui ést presque pâs mourab'e [30] ! On l' sé't pâs ! C'ést enn' sort' de génie qu'on conna't pâs, qu'on peut pâs... »

C' fa't qu'i' ont pris sa sœur, p'i' ils l'on [ont] emm'née en France... ils l'on emm'née su' 'és beaux-parents, son pér' nourricier, p'is lâ, on l' l'â fait' soégner, on l'a fait soégner par lés méd'cins, p'i' alle éta't troublée. C' fa't qu'on l' l'â envoyée dans dés plaç's pour çâ, p'i' alle ést r'venue b'en normale. Puis, quand alle ést revenue, 'a s'ést marguiée [mariée]... p'is lâ, je l' sé's pâs comment c' que ça été... la suite de sa vie.

30. *Mourable* : Sujet à la mort ; que la mort peut frapper.

RÉPERTOIRE DE GÉRARD LANDRY, fils d'Antoine

Biographie de Gérard Landry

Fils d'Antoine Landry, Gérard est né à Cap-Chat, comté de Gaspé-Nord, le 20 octobre 1913. Comme bien des jeunes de cette génération, il a dû gagner sa vie dans les entreprises forestières, tantôt en Gaspésie, tantôt sur la rive nord du Saint-Laurent. À l'âge de 16 ans, il travaille dans un chantier à Saint-Joachim-de-Tourelle, en Gaspésie ; à 19 ans, il travaille sur la Côte-Nord.

Fortement influencé par le talent de son père, Gérard raconte des récits populaires à ses compagnons dans les camps de chantiers. Il profite également de la rencontre d'autres bons conteurs pour enrichir son répertoire, lors de ses travaux saisonniers en forêt. Il nous signale, entre autres, les noms d'Octave et de Joseph Minville, d'un village environnant.

De santé plutôt faible, il ne manque cependant pas d'énergie pour débiter ses récits. Il parle très rapidement, ne craint pas de s'aventurer dans des contes très longs où le nombre des personnages exige une grande mémoire.

À la maison, le conteur a eu l'avantage d'avoir un auditoire local assez nombreux, puisqu'il est père de 15 enfants dont 12 sont encore vivants. Lors de nos séances d'enregistrement, en 1965 ou un peu après, l'auditoire familial remplissait la pièce.

Disons, en passant, que Gérard n'était pas le seul conteur de la famille d'Antoine Landry. Nous avons pu rejoindre Paul-Émile dont le style oral se rapprochait de celui du papa.

Rentier depuis plusieurs années, Gérard Landry vit encore à Cap-Chat, en Gaspésie, et se trouve heureux d'avoir pu transmettre à d'autres générations ces nombreux récits appris dans son enfance et sa jeunesse.

LEXIQUE

ABORD (d') : Quoi qu'il en soit, de toute façon, 166.
ACCANTER (s') : Se tenir penché, dans une position diagonale, 177.
ADONNER : Coïncider, arriver par hasard, 46.
AIR (être en l'air) : Excité, vigoureux, prêt à agir, vigilant, 223.
AIRS (les) [aîtres] : Disposition des lieux, 41.
AMANCHER : Prévoir, décider, 106, 218.
AMANCHER (quelqu'un) : Mystifier, rouler, embrouiller, 53, 226.
AMANCHER (s') : S'arranger, 117.
BAD LUCK (angl.) : Malchance, 106.
BÂDRER [to bother] (angl.) : Importuner, fatiguer, 127.
BALANCE (angl.) : Solde de compte, 114.
BARDA (Borda ou Berda) : Bruit, tapage, vacarme, 168.
BARDASSER : Faire du bruit. Voir à la cuisine, 287.
BARGANE : Marché, entente, 163.
BARRÉ : Fermé à clef, 106.
BOSS (angl.) : Contremaître, patron, 41, 111.
BOTHER [to] (angl.) : Embarrasser, tracasser, déranger, 51.
BOUCANE : Fumée, 107.
BOURRASSER : Brusquer, rudoyer, bousculer, 57, 125.
BOYART : Civière, brancard, 276.
BUSINESS (angl.) : Occupation, commerce, métier, fonction, 98.
CALER : Enfoncer, 185, 239.
CASH (angl.) : Argent comptant, 45, 114.
CHAR : Voiture de chemin de fer, parfois, voiture automobile, 38.
CHARGE [to] (angl.) : Exiger, demander en paiement, 57.
CHÂSSIS : Fenêtre, 127.
CHEMIN de pied : Sentier, 423, 532.
CHORES BOY (angl.) : Domestique désigné pour venir en aide aux chefs de service, 271.
CHUM (angl.) : Ami intime, compagnon, 273.
CHUMMY (angl.) : Ami, associé, 38.
CLEAR (angl.) : Exempt de toute redevance, net, tout frais exclu, 40 ; libre, libéré, quitte, 180.
CLEAR [to] (angl.) : Congédier, mettre à pied, 40 ; se libérer, se bien tirer de..., 291.
COAT (angl.) : Veston, pardessus, 70.
CO'MINME : Quand bien même, 128.
CONTRE : À côté, près de, 273.
COURSE : Terme de marine ; déplacement d'un navire dans telle direction, 182.
COURSE (brûle de) : Maximum de rapidité, de vitesse, 274.
CRÉATURE : Femme ou fille, 233, 274.
CURIEUX : Bizarre, étonnant, 124.
DÉCHANGER : Changer d'habits, 128.
DÉSERT : Endroit défriché, 219.
DESSOUS (être en) : Faire un déficit, 45.
DRÉS : Dès (que), 175.
DUMP [to] (angl.) : Basculer, verser, décharger en basculant, 128, 182, 276.
ÉQUIPOLLENT : Équivalent. *En équipollent* : à proportion, 227.
ESTOMAC : Poitrine, thorax, 129.
ÉTOU : Voir ITOU
EXTRA (angl.) : Supplément de travaux que l'on fait en sus du contrat, 56.
FEEL [to] (angl.) : Se sentir, avoir un sentiment, 168, 237.

FLO : Synonyme de jeune garçon (Angl. Fellow), 163.
FOLIE : Blague, farce, mots plaisants, 129 ; *être en folies* : disposé à blaguer, à rire, 171.
FRAPPER : Rencontrer, se rendre à, arriver à, 112, 221.
FROC : Espèce de blouse ample que portent les paysans, les ouvriers, 48.
FUN (angl.) : Plaisir, joie, 60.
GAGES (homme à) : Domestique ; homme qui reçoit un salaire, 222.
GALON : Mesure de longueur, constituée d'un ruban de tissu ou de métal, 48.
GANG (angl.) : Groupe, foule, 129, 162, 238, 274.
GARROCHER : Projeter, lancer, 180 ; *se garrocher* : se lancer, 274.
GO (angl.) : Cri qui donne le signal d'un départ rapide, 128.
GOOD BYE (angl.) : Salut de départ. Adieu ! Au revoir ! 180, 228.
GRENIER : La partie la plus haute de nos maisons rurales. L'ensemble des pièces sous les combles, 218.
GRÉYER [gréer] (se) : Se procurer, devenir propriétaire, 99 ; se préparer, s'organiser, 163, 220, 273.
GRIBOUILLE : Mésintelligence, désaccord, 39.
GUEULASSER (se) : Échanger des propos grossiers, des invectives, 45.
HALER : Tirer, retirer, 109, 274.
HOLD UP (angl.) : Vol à main armée, 130.
INTRODUIRE (anglicisme) : Présenter, 166.
ITOU : Aussi, pareillement, 37, 98, 163, 217, 282.
JOB (angl.) : Travail, fonction, tâche, 164.
JONGLER : Penser sérieusement, réfléchir, 103.
JOUAGE : Jeu, action de jouer, 167.
JOUQUER (se) : Se percher, 234.
JUMP [to] (angl.) : Disparaître, s'enfuir. Ici, dérober, 271.
LOOSE (angl.) : Libre, non attaché, sans entrave, 274.
LUCK : Chance. *Bad luck* : Malchance, 190.
MACKENZIE : Mackenzy..., 110.
MAL (pas) : Passablement, assez, 37, 162, 218.
MAGANER : Malmener, maltraiter, 50, 276.
MANQUÉ : Rendu à bout, épuisé, 58.
MARIER : Épouser, 166.
MASSE (en) : Beaucoup, en abondance, 221.
MOI (pour) : Quant à moi ; j'en suis persuadé, 58.
MOURABLE : Sujet à la mort ; que la mort peut frapper, 300.
MOUSSES : Enfants, groupe de jeunes, 163.
MOVE [to] (angl.) : Transporter, déménager, 55, 104.
OFFICE (angl.) : Bureau, cabinet de travail, 53.
O.K. [ô. ké.] (angl.) : Façon populaire de dire : Très bien ! Entendu !, 43, 233.
PAGOSSE (bagosse) : Étoffe de coton blanc très rugueuse, 222.
PAREIL : Pareillement, quand même, 165, 271.
PEUR (partir en) : Prendre le mors aux dents, en parlant d'un cheval, 195.
PIC (à) : Hérissé. *Avoir les oreilles à pic* : être en colère, être irrité, impatienté, 42.
PIED (chemin de) : Sentier, 220, 277.
PLACOTTER : Parler à tort et à travers, répandre de fausses nouvelles, tenir des propos malicieux, 121.
PLAINT : Une plainte, un gémissement, 285.
PLEUMÉ (arbre) : Dont le tronc est dépouillé de son écorce, 292.
POUSSER (se) : S'en aller, s'éloigner à toute allure, 64, 180.
PRENDRE : Se rendre, rejoindre, 41.
PRÈS (à peu) : Sans trop savoir où, sans direction précise, 273.
RAIN-DE-VENT (rumb-de-vent) : Direction, 227, 294.
RANG : Suite de fermes s'échelonnant sur une partie de territoire, desservies par une seule route, 108.
RENDU QUE : Pourvu que, 233.
RESSOUDRE : Rebondir, 299.
RESTABLE : Digne d'être habité ; dans lequel on peut rester, 103.
REVOLER : Être lancé, projeté, 274.
REVOLVER (angl.) : Pistolet, 109, 288.

RIDE (angl.) : Voyage, tour, promenade (surtout à cheval), 218.
RUN (angl.) : Course. Travail qui exige de nombreuses courses, 41.
SECOUSSE : Laps de temps, 116, 163, 180, 218, 283.
SENS (sans bon) : À l'excès, abondamment, 52.
SERRER : Économiser, mettre en réserve, 111.
SETTLE [to] (angl.) : Arranger, régler, ajuster, 51.
SEULEMENT QUE : Mais, cependant, toutefois, 53.
SHAPE (angl.) : Forme, modèle, 182.
SHOP (angl.) : Atelier, boutique, manufacture, 45.
SILER : Se lamenter, gémir, faire entendre un son sifflant, 183.
SMART (angl.) : Gentil, complaisant, 58.
SPEECH (angl.) : Discours, allocution, 295.
SWELL (angl.) : Bien mis, en tenue élégante, chic, 64.
TAPON : Tas, paquet, 241.
TEMPS : Ciel, atmosphère, 108.
TERRIR : Prendre terre, atterrir, 177.
TRAIN : Tapage, vacarme, bruit, 37, 117, 228.
TRAÎNEUSE : Femme ou fille de mœurs douteuses, 101.
TROUBLE (angl.) : Soucis, malheurs, 189, 226.
VAILLANT : Actif, ardent au travail, 100.
VALEUR (de) : Malheureux, regrettable, attristant, 125, 275.
WATCH [to] (angl.) : Surveiller, guetter, 43.

INDEX ANALYTIQUE

ACCIDENT ; Simone est tombée dans la rivière. Elle et Albert racontent l'accident sans le dramatiser, 73.

ADMIRATION ; La princesse Belle-Flore avait une grande admiration pour son compagnon de classe, Ti-Jean, fils du fermier, 137.

AIDE ; Une vieille fée vient en aide à Ti-Jean quand ce dernier la convoque par trois coups de baguette à terre, 197ss ; une mère aigle vient en aide à Ti-Jean qui veut aller dans un château sous-marin au milieu de la mer Noire, 212ss.

AIGLONS ; Au cours d'une tempête, Ti-Jean sauve la vie de trois aiglons. Leur mère récompense le sauveteur en lui donnant une plume qui fera accourir le gros oiseau, en cas de besoin, 208.

AMOUR ; Rose Madelon dit à Alfred Herbier qu'elle n'aime aucun homme sauf lui, 68 ; amour de Ti-Jean, fils de fermier, pour la princesse Belle-Flore sa compagne de classe, 137.

ARGENT ; Ti-Jean a de l'argent à pleine poche, 18, 24 ; Albert suggère à son père de dépenser son argent pour avoir la paix et le bonheur, 72 ; David économisait de bonnes sommes d'argent, 78 ; David paye argent comptant le Château-Tempête, 81 ; la seule ambition de David était de dépenser son argent au bénéfice des pauvres, 82 ; un voyageur vide sur la table une bourse remplie d'argent, pour montrer qu'il peut payer son logis, 85 ; Jean Troupier possède la bourse d'argent du voyageur, 93s ; l'argent de David a été volé et récupéré, 94s ; la princesse Belle-Flore procure de l'argent à Ti-Jean qui est obligé de partir en exil, 143s ; un cultivateur donne un peu d'argent à son fils Pierre qui quitte la ferme pour les voyages, 194.

ARME ; Albert possède une arme à feu. Les fermiers veulent qu'il s'en serve pour tuer des loups, 74s ; c'était Lazarine qui avait chargé le fusil, non pas pour faire tuer son fils mais pour faire tuer Albert, 85.

ASSASSIN ; Le vieux radoteur accuse David d'être l'assassin du voyageur ; le garçon de la veuve accuse David d'être l'assassin, 87 ; un chef mexicain assassine Jean Prost, commandant français, 243.

ASTROLOGIE ; Un Autochtone se fie à l'astrologie, 260.

ATELIER ; Dans l'atelier se trouve de la ferraille et un bon nombre de voitures à réparer, 14 ; comme tailleur Ti-Jean a droit à un atelier privé, 19s.

ATTENTE ; Longue attente de militaires dont le capitaine tarde à revenir, 255s.

AVENTURES ; Une vieille dame, en forêt, annonce à Ti-Jean qu'il vivra de nombreuses aventures. En effet, les aventures abondent, 197–216.

AVERSION d'un instituteur pour Ti-Jean qui aime la princesse, alors que l'instituteur, lui aussi, a les yeux sur Belle-Flore, 137ss.

AVERTISSEMENT ; Ti-Jean donne un avertissement catégorique au roi : il ne peut lui procurer tout ce qu'il désire, 204.

BAGUETTE magique destinée à appeler une fée (vieille dame) en cas de besoin urgent, 197–212.

BAIGNOIRE ; Un roi fait bâtir une baignoire, ou immense cuve, pour y prendre un bain rituel avant son mariage, 214s.

BAIN ; Trois princesses prennent leur bain dans la mer Noire ; une princesse ne veut pas épouser le roi avant d'avoir pris un bain qui redonne la vigueur de 20 ans, 205, 211.

BARIL ; Le roi envoie Ti-Jean lui chercher un petit baril contenant sept sortes de liqueurs, 200ss.

BATAILLE entre un chat sauvage et un militaire, au milieu d'une rivière ; entre un chef militaire ennemi et Vif-Argent, 259.

BÂTIMENT ; Déposée sur une île inhabitée, Belle-Flore va chaque jour à la plage dans l'espoir de voir passer un bâtiment, 148.

BÂTISSE ; Le roi fait construire une petite bâtisse pour Ti-Jean, à faible distance du château, 27.

BEAUTÉ ; Alfred Herbier était un homme d'une beauté remarquable, 67 ; David est frappé par la beauté de la Montagne des diamants, 79 ; Ti-Jean est émerveillé de la beauté d'une princesse gardée prisonnière au fond de la mer Noire, 210.

BECSÂLÉ ; Vieux militaire, ancien ami du défunt commandant Jean Prost. Il deviendra l'ami et le protecteur du jeune Jean Prost, nommé plus tard Vif-Argent, 243ss.

BELLE-FLORE ; Princesse qui devient amoureuse de Ti-Jean, fils de fermier. Ti-Jean est obligé de s'exiler. Belle-Flore est transportée sur une île habitée par un cyclope et des bêtes sauvages. Elle retrouve Ti-Jean et revient chez le roi, son père. Ce dernier permet à Ti-Jean d'épouser sa princesse, 135–161.

BESOGNE ; Ti-Jean ne connaissait absolument rien à une besogne quelconque, 11 ; le propriétaire de la forge veut que Ti-Jean change le rythme de sa besogne, 15.

BÊTES ; Une princesse est déportée dans une île habitée de bêtes féroces, 147s.

BILLET ; Un prisonnier s'échappe et laisse un billet à son gardien : Nous vous reverrons bientôt !, 253.

BONHEUR ; Albert suggère à son père de dépenser son argent pour avoir la paix et le bonheur, 72 ; une princesse fait un plaidoyer pour sauver sa vie et celle de Ti-Jean ; elle s'offre à aider un vieux couple à atteindre le bonheur, 158.

CADEAU ; Ti-Jean dit que c'est un beau cadeau, cinq cents dollars, mais que cela ne peut ressusciter un homme, 31 ; Ti-Jean fait des cadeaux à son père, 36 ; une vieille dame donne à Ti-Jean un petit cadeau : une baguette destinée à l'appeler, en cas de difficulté, 197.

CAILLOUX ; Un cyclope lance des cailloux vers la barque de Ti-Jean pour le faire périr, 152.

CAPITAINE ; Ravi par la beauté de Belle-Flore, un capitaine donne l'ordre de jeter Ti-Jean (amant de Belle-Flore) à la mer, 153 ; le soldat Vif-Argent est promu au grade de capitaine, 253.

CARTOMANCIENNE ; Un instituteur, à la nouvelle que Ti-Jean, son adversaire, est de retour au pays, consulte une cartomancienne et lui demande comment faire périr Ti-Jean, l'amant de la princesse, 159.

CAVE ; Le tonneau merveilleux est déposé dans la cave du château des géants, 202ss.

CAVERNE ; Ti-Jean et Belle-Flore logent, sur une île, dans une sorte de caverne, 149s.

CHAMBRE ; Une chambre est préparée pour Albert dans la nouvelle maison mais il n'en veut pas, 72.

CHAPEAU ; Le roi est nu comme un ver, à l'exception du chapeau, de la cravate et des souliers, 35s.

CHAPELLE ; Albert fait sa prière dans une petite chapelle à peu de distance de chez lui, 73 ; un prêtre réside à la chapelle du château. Il sert d'instituteur aux enfants pauvres et d'aumônier au personnel du château, 82.

CHARBON ; Le charbon que Ti-Jean brûle en une journée coûte très cher, 17.

CHARITÉ ; Albert demande à manger au nom de la charité, 75.

CHÂTEAU ; Ti-Jean offre de payer le repas et le couvert durant son séjour au château du roi, 24 ; le roi en colère file au château, 36 ; Alfred fait construire une maison élégante, une sorte de petit château, 72 ; château sur la Montagne des diamants, 79ss ; le Château-Tempête est transformé en hôtellerie, 82 ; Albert retourne au château avec son père et épouse la nièce du notaire, 97 ; château bâti au fond de la mer, 212s.

CHEVAL ; Un cultivateur vient faire ferrer son cheval. Ti-Jean refuse parce que le cheval ne donne pas la patte, 16.

CHEVAUX ; Albert arrête deux chevaux hors de contrôle, 76 ; bien que effrayé par les chevaux, Ti-Jean prend soin des écuries du roi et a la tâche de cocher, 198.

CHEVEUX ; Une femme déguisée en homme est chef d'un bataillon mexicain ; les ennemis la nomment la femme aux cheveux noirs, 246s.

CHICOT ; Au faîte d'un immense chicot, Ti-Jean aperçoit un nid d'aigle, 208.

CHIEN ; Ti-Jean s'achète un chien pour faire la chasse aux oiseaux marins. Ce chien le suit partout et lui sauve la vie en plusieurs occasions, 146, 151, 154ss.

CLÉS ; David reçoit les clés du Château-Tempête, 81.

COCHER ; Le cocher tue les deux chevaux, 76 ; Ti-Jean s'engage comme cocher du roi, 198.

COMPAGNON ; En vue d'une mission dangereuse, Mistouffe choisit le jeune Vif-Argent pour compagnon, 245.

CONDITION ; Un roi promet une grande récompense à un pauvre, à condition que ce dernier le débarrasse de Ti-Jean, l'amant de sa princesse Belle-Flore, 157s ; une princesse accepte d'épouser un vieux roi, à condition que l'on se soumette à un bain rituel, 211.

CONDITIONS de Ti-Jean pour confectionner un habit invisible : la solitude, visites tôt le matin ou le soir, appartement à part, et cinq cents dollars de plus s'il doit recommencer son travail, 26.

CONFIANCE ; Le millionnaire engage David Mackenzie comme son secrétaire et met toute sa confiance en lui, 77.

CONGÉDIEMENT ; Ti-Jean peut être congédié mais doit recevoir son salaire de six mois, 18 ; le patron de Ti-Jean le congédie et lui paye son salaire d'un an, 24.

CONTRAT ; Ti-Jean et le propriétaire de la forge rédigent et signent un contrat, 13 ; le patron de la forge est engagé par contrat à payer Ti-Jean, 18 ; le patron de la manufacture signe un contrat de douze mois à cent cinquante dollars par mois, 20 ; lié par son contrat, le patron donne dix-huit cents dollars à Ti-Jean, 24.

CONVERSATION ; La princesse Belle-Flore entend, de sa chambre, une conversation entre son instituteur et son père, le roi ; la discussion porte sur les mesures à prendre pour séparer la princesse de son amant, Ti-Jean, 140ss ; conversation entre Ti-Jean et les princesses qui se baignent dans la mer Noire, 207ss.

COULEUR ; Ti-Jean part, avec trois robes, à la conquête d'une princesse ; une qui a la couleur de la lune, l'autre, couleur de soleil, et une troisième, la couleur des étoiles, 206ss.

COURAGE ; Albert s'efforce de redonner courage à son père, 72.

CRAVATE ; Le roi est nu comme un ver, à l'exception du chapeau, de la cravate et des souliers, 35.

CUISINIER ; Le jeune Jean Prost est admis dans l'armée à titre de cuisinier ou d'aide-cuisinier, 244.

CULTIVATEUR ; Un cultivateur demande à Albert la cause de son chagrin, 75 ; un cultivateur, père de deux fils, Pierre et Ti-Jean, se résigne à les laisser partir en voyage, l'un après l'autre, 193s.

CYCLOPE ; Un cyclope habite sur une île où le roi a fait déporter sa princesse ; le cyclope nourrit la princesse pendant plusieurs jours sans qu'elle puisse comprendre un mot de son langage étrange, 148.

DANSE ; Au cours d'une danse, Rose Madelon déclare ses sentiments à Alfred Herbier, 68.

DÉCISION ; Pierre et Jean, fils de cultivateur, prennent la décision de quitter la ferme paternelle pour gagner leur vie, 193 ; décision de militaires qui ont attendu en vain leur capitaine, 256.

DÉCOURAGEMENT ; Ti-Jean se dit à bout de courage par suite de l'aversion que lui manifeste son instituteur, 141.

DÉPART de deux fils de cultivateur qui veulent aller gagner leur vie au loin, 194.

DÉPORTATION ; Un roi procède à la déportation de sa princesse dans une île éloignée et habitée de nombreuses bêtes féroces, 147ss.

DÉTERMINATION ; Le capitaine Vif-Argent est déterminé à retrouver sa sœur, quand la guerre aura pris fin, 254.

DIAMANTS ; Montagne des diamants, 79s.

DISCRÉTION ; Le roi découvre que Ti-Jean, ami de Belle-Flore, est encore vivant. Il veut savoir où il est, mais la princesse ne veut rien révéler de ce secret, 147 ; Ti-Jean regrette d'avoir manqué de discrétion à propos de ses pouvoirs peu ordinaires, 200.

DOMESTIQUE ; Le roi envoie son domestique s'informer de temps en temps comment l'habit progresse, 28 à 34 ; un soir le domestique arrive à un mauvais moment et Ti-Jean doit recommencer son travail, 29.

ÉBOULIS ; Lorsqu'elle était en train de pêcher, un éboulis se produit et Simone tombe dans la rivière, 73.

ÉCOLE ; David ajoute une école pour y prodiguer l'instruction aux enfants déshérités, 82 ; le journaliste obtient la permission de faire manquer l'école au garçon de la veuve, 91 ; la princesse Belle-Flore fréquente l'école, Ti-Jean, fils du fermier, l'aide à porter ses livres de classe, 137s.

ÉCRITEAU ; Ti-Jean se fabrique un écriteau disant qu'il peut accomplir le travail de douze forgerons ordinaires, 12 ; un autre dit qu'il peut égaler le rendement de douze tailleurs

ordinaires, 19; l'écriteau dit que Ti-Jean est tailleur spécialisé dans le commerce des habits invisibles, 24.

EMBARCATION; En exil, Ti-Jean s'achète une embarcation et un chien pour faire la chasse aux oiseaux marins, 146.

EMPLOYÉS; Le propriétaire de la forge congédie ses employés; ces derniers sont furieux, 13; Ti-Jean est le chef des employés de la manufacture, 20; David laisse les biens du millionnaire aux associés et employés, 78; un vieil employé radoteux accuse David d'avoir tué le voyageur pour s'emparer de son argent, 87.

ENFANTS; David ajoute une école pour y prodiguer l'instruction aux enfants déshérités, 82; David passait ses loisirs à s'amuser avec l'enfant de la veuve, 83.

ENNUI; Ti-Jean dit s'être ennuyé pour n'avoir eu qu'un loup à confectionner en un mois, 22; Alfred Herbier s'ennuyait, 70; Ti-Jean dit son ennui à la princesse et celle-ci parle de son ennui à Ti-Jean, 145.

ENTENTE du roi et de son fermier à propos de l'utilisation de Ti-Jean comme compagnon de classe de sa princesse Belle-Flore, 137.

ENTRETIEN d'un instituteur avec le roi pour dénoncer le danger que court la princesse Belle-Flore en se laissant aimer par Ti-Jean, fils du fermier, 138s.

ESPION; Un pauvre autochtone, qui cherche à sauver sa vie, passe pour un espion, 255s.

ÉTONNEMENT; Ti-Jean, portant une feuille de tuyau sous son bras, est un sujet d'étonnement pour les passants, 198s.

EXIL; Protégé par la princesse Belle-Flore, Ti-Jean part pour l'exil afin d'échapper à la jalousie de leur instituteur, 145ss.

FÉE; Une vieille fée visite Ti-Jean aussi souvent que ce dernier utilise sa baguette magique, 197ss; voir VIEILLE

FER; Ti-Jean a déjà vu comment son père faisait rougir son fer, 12.

FERME; M. Madelon veut que Rose se choisisse un compagnon capable de continuer la culture de sa ferme, 67.

FERMIER; Le père de Ti-Jean était fermier, 11; Alfred Herbier déclare que c'est le rêve de sa vie de devenir fermier, 68; les fermiers voulaient qu'Albert tue des loups qui rodaient dans les alentours, 74.

FEU; Le garçon met le feu à la paille, 93.

FILLE; David se sent un faible pour la jeune fille qui aide le notaire mais il ne lui dit pas un seul mot, 81.

FLORE; voir BELLE-FLORE

FORGERON; Autrefois, le père de Ti-Jean était forgeron. Ti-Jean décide d'être forgeron, 12.

FOYER; Un cyclope a bâti un foyer de pierre où il fait rôtir de la viande, 150.

FRANCE; M. Madelon et M. Langlois vivaient dans un petit village de France, 67; guerre entre la France et le Mexique, 243.

FUITE; Albert fuyait de plus en plus son père et Lazarine, 71; Albert fuit la maison paternelle après en avoir été chassé, 75; inquiétés par l'attitude peu amicale d'un cyclope, Ti-Jean et Belle-Flore prennent la fuite et peuvent quitter l'île sans accident, 151s.

GALETTES ; Ti-Jean quitte ses parents, pauvrement vêtu et n'apportant pour toutes provisions qu'un sac de galettes ; il veut volontiers le partager avec une vieille fée, 194ss.

GARÇON ; Le garçon de la veuve dit avoir vu David sortir de chez le vieillard. Il l'accuse et pleure, 90 ; le garçon va parler à Jean Troupier et est jeté dans la rivière. Le journaliste le repêche, il met ensuite le feu à la paille, 92s.

GARDIEN ; Seul un gardien demeure au Château-Tempête, le gardien a été engagé jusqu'à la date de la vente du château mais David le garde, 79ss.

GÉANTS ; Une vieille dame révèle à Ti-Jean que le petit baril merveilleux est gardé par trois géants, 201s.

GENDARMES ; Des gendarmes accourent faire enquête pour découvrir qui est l'assassin du vieux voyageur ; le vieux radoteur accuse David d'avoir assassiné le voyageur, 87 ; les gendarmes font une enquête sérieuse et découvrent que Jean Troupier était l'assassin du vieillard. Ils découvrent aussi qu'il se cachait derrière un faux nom, 94.

GÉNIE ; Une fée apprend à Ti-Jean que telle princesse est gardée prisonnière par un génie au fond de l'eau, au milieu de la mer Noire, 205.

GORGE ; La Gorge des loups était une faille profonde aux parois abruptes entre des caps pierreux. Une personne qui y était jetée vivante ne pouvait pas s'en échapper, 248.

GRATUITÉ ; Toute personne qui demanderait logis au château de David serait hébergée gratuitement, 82.

GROTTE ; Grotte utilisée pour loger des malades expulsés d'un hôpital, 256s.

HABITS ; Ti-Jean se fait tailleur spécialisé dans le commerce des habits invisibles ; un habit invisible coûte mille dollars, 24ss ; Ti-Jean confectionne l'habit du roi, 28 à 36 ; le roi enfile l'habit invisible et se voit nu, 35s ; Ti-Jean est vêtu d'un bel habit, 36 ; Simone échange ses habits mouillés pour des secs, 73 ; le roi prend charge de l'éducation de Ti-Jean. Il lui achète des habits de prince et en fait le compagnon de sa princesse qui fréquente l'école, 137 ; avant de partir en voyage, Ti-Jean monte au galetas et se choisit des habits extravagants, 194.

HAINE ; Alfred est inconsolable d'avoir chassé son fils, et sa haine pour Lazarine s'était accrue, 84 ; haine du jeune Jean Prost pour les Mexicains qui ont assassiné son père et fait périr sa mère, 243ss ; haine des Mexicains pour Jean Prost, 257ss.

HARTS ; Un instituteur demande à Ti-Jean de l'aider à couper des harts pour corriger les élèves désobéissants, 141.

HERBIER, ALBERT ; Fils du couple Herbier, il fait des études à l'extérieur, 69 ; Albert promet à sa mère mourante de ne pas abandonner son père, 69s ; Albert conseille à son père de dépenser son argent pour avoir la paix et le bonheur. Il n'abandonne pas la maison ancestrale ; la naissance de son frère l'incite à le visiter, 72 ; Albert repêche Simone qui est tombée dans la rivière et lui prête des vêtements secs, 73 ; Albert ne veut pas emmener son frère à la chasse. Il trouve Gilbert apparemment sans vie et baignant dans son sang. Il est accusé d'avoir tué l'enfant. Son père le maudit et il part de la maison, 74s ; après avoir arrêté deux chevaux hors de contrôle, Albert est engagé comme secrétaire par un millionnaire. Il portera le nom de David Mackenzie, 76s ; Albert calme son père et apprend que Simone Langlois est religieuse, 96s ; à la mort de Lazarine, il retourne au château avec son père et épouse la nièce du notaire, 97.

HERBIER, ALFRED ; Menuisier timide, aimait Rose Madelon. Lors d'une veillée, il lui dit qu'il l'aime ; il épouse Rose, hérite de M. Madelon et est très bon cultivateur ; promet à sa femme de ne pas se remarier, 68ss ; Alfred est amoureux de Lazarine, il fait des ententes et l'épouse, 71 ; Alfred devient père de Gilbert, 73 ; Alfred maudit et chasse son fils, 75 ; Lazarine et Alfred ne voulaient même plus se rencontrer, 79 ; Albert est inconsolable d'avoir chassé son fils, et sa haine pour Lazarine s'était accrue, 84 ; Alfred battait Lazarine chaque jour, 85 ; Alfred fait une crise de folie, 96 ; Alfred va habiter le Château-Tempête avec son fils, 97.

HERBIER GILBERT ; Fils d'Alfred et de Lazarine, 73 ; Gilbert veut aller à la chasse. On le trouve apparemment sans vie, dans la chambre d'Albert ; on sauve la vie de Gilbert. Il se décide de partir à la recherche d'Albert à titre de journaliste ; Gilbert dit à David qu'il s'appelle Gilbert Herbier et découvre qu'il est son frère ; Gilbert se rend chez son père avec Albert, 73 à 97.

HÉRITAGE ; Un cultivateur donne, en héritage, une feuille de tuyau de tôle à son fils Ti-Jean qui part pour les grands voyages, 194.

HÉRITIERS ; Alfred et Rose sont les seuls héritiers de toutes les propriétés et des économies de monsieur Madelon, 68s ; Albert hérite des propriétés de sa mère, 69 ; Albert est accusé d'avoir tué son frère puisque ce dernier allait être l'héritier de son père, 75 ; David sera l'héritier du millionnaire, 78 ; Gilbert n'est héritier que si Alfred et Albert meurent, 84.

HONNÊTETÉ ; Alfred Herbier était un homme d'une honnêteté remarquable, 67 ; Alfred veut que Lazarine revienne à une vie honnête, 70.

HÔPITAL ; Malades chassés d'un hôpital par des militaires, 256.

HÔTEL ; Comme Ti-Jean a de l'argent, il couche à l'hôtel, 18 ; Ti-Jean couche dans les hôtels, 24 ; David couche à l'hôtel, 80 ; la princesse recommande à Ti-Jean de se refugier à l'hôtel avant de partir pour un long exil ; pendant la première année de son exil, Ti-Jean loge dans un hôtel, 143s.

HÔTELLERIE ; David Mackenzie transforme le Château-Tempête en une sorte d'hôtellerie. Toute personne y recevrait la nourriture et le logis sans rien débourser, 82.

HUMILIATION d'un instituteur qui a moins d'autorité sur Ti-Jean que la fille du roi, 141ss.

HYPNOTISME ; Un chef militaire, s'est servi de l'hypnotisme pour faire agir une fille contre sa volonté, 253, 268.

INFIRME ; Le journaliste dit que Jean Troupier est un infirme, 93.

INQUIÉTUDE ; Habitué à recevoir une lettre chaque jour de Belle-Flore, Ti-Jean ressent une grande inquiétude vu l'absence soudaine de lettres, 146.

INSTITUTEUR ; Un instituteur, jaloux de Ti-Jean qui courtise une princesse, s'arrange avec le roi pour faire disparaître ce fils de fermier qui pourrait épouser la fille du roi, 138s.

INSTRUCTION ; Ti-Jean n'a aucune instruction, 11.

INSUCCÈS ; À deux reprises, Ti-Jean ne peut capturer une nageuse attirée à la plage par les robes de couleurs attrayantes, 208ss.

INVISIBILITÉ ; Ti-Jean se fait tailleur spécialisé dans le commerce des habits invisibles, 24 ; le domestique ne voit pas l'habit puisqu'il est invisible, 28ss ; le roi enfile l'habit invisible et se voit nu, 35.

JALOUSIE ; Lazarine accuse Albert d'avoir tué son frère par jalousie, 75 ; jalousie d'un instituteur qui aime une princesse, mais qui voit celle-ci aimer Ti-Jean, 137ss ; à bord

d'un navire, un maître d'équipage conçoit de la jalousie pour Ti-Jean et le jette à la mer, 153.

JOIE de Ti-Jean en constatant qu'il a fini par immobiliser une princesse qu'il doit ramener au roi, 210.

JOURNALISTE ; À titre de journaliste, Gilbert part à la recherche de son frère, 85 ; il veut aider David à prouver son innocence et apprend que David avait déjà été accusé d'avoir tué son frère, le journaliste soupçonne Jean Troupier, 88 ; le journaliste paie l'enfant pour obtenir son aide, le repêche dans la rivière. Il poursuit ensuite Jean Troupier et le ligote. Il découvre la bourse d'argent du voyageur, 92 ; il dit à David qu'il est Gilbert Herbier et découvre qu'il est son frère, 95.

LANGAGE ; Un cyclope parle un langage inintelligible, 148s.

LANGLOIS, MONSIEUR ; Cultivateur, vit avec sa femme et sa fille Simone. Il vise à obtenir de plus grosses récoltes que son voisin M. Madelon, 67.

LANGLOIS, SIMONE ; En train de pêcher, Simone Langlois tombe dans la rivière. Albert la sauve, lui prête des vêtements secs, 73 ; Simone essaie d'arrêter Albert de partir mais il n'entend rien, 75 ; Simone Langlois est la religieuse qui vient visiter Lazarine pour la décider à mourir chrétiennement. Elle parle à Albert, 96s.

LARMES ; Un roi surprend sa princesse tout en larmes ; il lui demande la raison de ces larmes. Elle répond qu'elle s'ennuie de Ti-Jean, 145s.

LAZARINE ; Célibataire assez agée, assez volage, qui n'avait pas très bonne réputation. Elle épouse Alfred Herbier ; elle veut une maison plus moderne ; Lazarine devient mère de Gilbert, 70–73 ; Lazarine accuse Albert d'avoir tué son frère par jalousie, 75 ; Lazarine et Alfred ne voulaient même plus se rencontrer, 79 ; Lazarine va chez le notaire et apprend que pour hériter, elle doit se débarrasser d'Alfred et d'Albert. Elle avait caché que c'était elle qui avait chargé le fusil d'Albert. Alfred battait Lazarine chaque jour, 84s ; Lazarine est en danger de mort. Une religieuse la réconcilie avec Dieu. Elle meurt, 96s.

LETTRES ; La princesse Belle-Flore adresse de fréquentes lettres à Ti-Jean parti en exil, 145ss.

LIBÉRATION ; Un chef militaire libère un capitaine ennemi de ses liens, 267.

LION ; Un instituteur, jaloux de Ti-Jean, se fait transformer en lion pour tuer cet adversaire. Mais le chien de Ti-Jean parvient à tuer le lion, 159s.

LOGEMENT ; Ti-Jean avait aussi droit au logement, 14.

LOTION ; La princesse exige que son futur mari, le vieux roi, prenne un bain à base d'une lotion qui ramène la vigueur d'une personne de 20 ans, 211ss.

LOUP ; Un paletot de drap s'appelait un loup, 19 ; la patron de la manufacture demande à Ti-Jean de lui fabriquer un loup ; Ti-Jean met la main sur un journal qui affiche l'image d'un loup. Il confectionne ce loup, 21s ; Ti-Jean montre le loup au patron et celui-ci lui dit qu'un loup c'est un manteau, 23 ; des loups rôdaient et les fermiers voulaient qu'Albert en tue, 74.

LOUPS ; Gorge des loups ou faille profonde où l'on jette les cadavres, 248.

MACKENZIE, DAVID ; Nom donné à Albert Herbier lorsqu'il devient secrétaire d'un millionnaire, 77 ; David est le seul héritier de tous les biens du millionnaire ; il laisse les biens aux associés et employés, 78 ; peu après, il pense à retourner au pays natal. David achète le Château-Tempête, 81 ; il est attiré par la jeune fille qui aide le notaire ; il

transforme son château en hôtellerie pour les pauvres, 82; David est accusé d'avoir assassiné un voyageur; David est accusé par le garçon de la veuve; il pleure, 91; libéré de toute accusation, David apprend que son argent a été volé; le journaliste lui dit qu'il est son frère, 94; l'argent de David est retrouvé. Il retrouve son père; après la mort de Lazarine, il emmène son père au Château-Tempête et épouse la nièce du notaire, 97.

MADELON, MONSIEUR; Cultivateur, veuf, père de Rose, vise à obtenir de plus grosses récoltes que son voisin M. Langlois. Veut que sa fille se choisisse un mari capable de continuer la culture de sa ferme; M. Madelon meurt peu de temps après le mariage de sa fille, 67s.

MADELON, ROSE; A terminé ses études, se charge des soins du ménage, n'est pas pressée de fonder un foyer; Rose aime Alfred Herbier, organise une veillée en son honneur et lui déclare ses sentiments. Ils se marient, 68; Rose a un fils que l'on nomme Albert; elle tombe malade et fait promettre à Albert de garder son père avec lui. À Alfred, elle fait promettre de ne pas se remarier. Peu après, elle meurt, 69s.

MAGICIENNE; Une magicienne transforme un instituteur en lion pour lui permettre de mettre Ti-Jean à mort. Mais le chien de Ti-Jean tue le lion, 159s.

MAISON; Lazarine trouve la maison de son mari trop ancienne; elle en veut une plus moderne; Alfred fait construire une maison élégante, une sorte de petit château. Albert ne veut pas quitter la maison de ses ancêtres, 71s; Albert est chassé de sa maison, 75.

MAISONNETTE; Vif-Argent, désireux de retrouver la civilisation, aboutit à une maisonnette où loge une femme, chef d'un bataillon ennemi; il apprend qu'elle s'appelle Rosa. Cette dernière met le feu à la maisonnette; Vif-Argent finit par s'en échapper dans les flammes, 249ss.

MALADE; Madame Herbier est sérieusement malade, 69; le millionnaire meurt rapidement, 78; Lazarine est malade, en danger de mort, 96.

MALÉDICTION; Alfred Herbier maudit et chasse son fils Albert, 75.

MANTEAU; Le patron de Ti-Jean avait commandé un manteau. Ti-Jean lui dit que ce n'est pas dans le champ de ses connaissances, 23.

MARIAGE entre Rose Madelon et Alfred Herbier, 68; entre Alfred et Lazarine, 71; David n'a pas le temps de parler mariage, 96; mariage entre Albert et la nièce du notaire, 97; le roi consent au mariage de sa princesse Belle-Flore avec Ti-Jean, fils de son fermier, 161; mariage de Ti-Jean, devenu beau prince, avec une princesse qu'il a délivrée d'un château sous-marin au milieu de la mer Noire, 216.

MENACES; Un roi menace Ti-Jean des pires châtiments si le tonneau ne contient pas sept sortes de liqueurs, 203; des militaires français font des menaces de mort à un autochtone soupçonné d'espionnage, 255s.

MER; Une princesse est gardée prisonnière par un génie, dans un château situé sous les eaux de la mer Noire, 205.

MÈRE; Ti-Jean avait vu sa mère qui réparait des habits, à l'aiguille, 18; Ti-Jean dit à sa mère qu'il a vécu grassement sans travailler, 36.

MESURES; Ti-Jean prend les différentes mesures du patron, 21; Ti-Jean a fait un loup en suivant à peu près les mesures de son patron, 23; Ti-Jean a bien réussi ses mesures, 33.

MÉTIER; Ti-Jean ne connaissait aucun métier, il ne connaissait absolument rien à une besogne quelconque; il devient forgeron, 12ss; Ti-Jean prend le métier de tailleur, 18ss; Ti-Jean se fait tailleur spécialisé dans le commerce des habits invisibles, 24ss.

MEXIQUE ; Guerre entre la France et le Mexique, 243.

MILLIONNAIRE ; Un millionnaire anglais, en voyage, engage David MacKenzie comme son secrétaire et met en lui toute sa confiance, 77 ; le millionnaire annonce qu'à sa mort, David sera son héritier, 78 ; un millionnaire possédait le Château-Tempête, 79.

MISSION ; La princesse Belle-Flore annonce à Ti-Jean qu'ils vont entreprendre une mission difficile : obtenir du roi, son père, son mariage avec Ti-Jean, 159 ; vu l'habileté de Ti-Jean, un roi lui confie plusieurs missions dangereuses : lui rapporter un petit baril merveilleux, puis la plus belle princesse de l'univers : la princesse forcera le roi à envoyer Ti-Jean dans son ancien château pour lui rapporter un peigne et une lotion nécessaire à un bain rituel, 200–214 ; un chef de bataillon confie à Mistouffe et Vif-Argent, la mission d'aller reconnaître la position des troupes ennemies, 245 ; autre mission confiée à Vif-Argent et ses deux compagnons, 254.

MISTOUFFE ; Vieux militaire, ami de l'ancien commandant Jean Prost ; il sera ami, protecteur et compagnon de Becsâlé et du jeune Jean Prost, alias Vif-Argent, 243ss.

MONTAGNE DES DIAMANTS ; Montagne dont les arbres se couvrent de frimas. Quand le soleil donne dans les branches, les cristaux brillent comme des diamants, 79s.

MORT (la) ; Monsieur Madelon meurt peu de temps après le mariage de sa fille, Rose Madelon meurt elle aussi, 68s ; le millionnaire meurt rapidement, 78 ; le vieux voyageur est mort poignardé, 86 ; mort de Lazarine, 97 ; Vif-Argent échappe à la mort, à plusieurs reprises, 246 ; 248 ; 251 ; 259 ; 263ss.

NAUFRAGE ; Une violente tempête cause le naufrage du navire sur lequel se trouvait la princesse Belle-Flore, 156.

NAVIRE ; Un navire recueille Ti-Jean et Belle-Flore qui voguent en mer dans une faible embarcation, 152.

NIÈCE ; La nièce du notaire avait passablement d'argent. Elle avait promis de ne jamais épouser un richard. Elle renonce à épouser David, 95 ; Albert épouse la nièce du notaire, 97.

NOIRE (mer) ; Une princesse est prisonnière dans un château sous-marin au milieu de la mer Noire, 205–212.

NOM ; Avant de se séparer la princesse Belle-Flore avertit Ti-Jean de changer son nom en celui de Pauvreté-Laisse-Bonne-Compagnie, 144.

NOTAIRE ; Un notaire rédige l'acte de vente du Château-Tempête, 81 ; le notaire indique à Lazarine que c'est Albert qui est l'héritier des propriétés tandis qu'Alfred a hérité de l'argent. Il lui dit que si Albert disparaît, la Justice lui demandera des comptes, 84 ; le notaire offre de l'argent à David, 94.

NOURRITURE ; Ti-Jean se prépare un sac de galettes et prend la route, 11 ; Ti-Jean avait droit au logement et à la nourriture, 14 ; Ti-Jean est nourri aux dépens du patron, 20 ; le roi fournit la nourriture de Ti-Jean, 27 ; Ti-Jean et la princesse Belle-Flore aboutissent chez un vieux couple de grande pauvreté ; le mari est parti quêter de la nourriture au château du roi, 156s.

NUDITÉ ; Le roi est malheureux de se sentir tout nu ; le roi se rend compte qu'il est véritablement nu, 35s.

NUIT ; Chaque nuit, David faisait sa ronde sur la route au cas où un voyageur serait en péril, 84.

OBJETS MAGIQUES ; Tuyau de tôle transformé en lunette capable d'observer l'univers ; baguette qui a la vertu de convoquer une fée, et de soigner les chevaux ; baril qui contient sept sortes de liqueurs, 196–204 ; plume d'aigle qui a la vertu de demander de l'aide ; peigne qui fait disparaître les malaises ; toiles d'araignée qui neutralisent les effets d'une lotion corrosive, 209ss.

OPINION ; Une fermière, questionnée par son mari à propos du projet de Ti-Jean de quitter la ferme, donne son opinion : ne pas le contrarier et il reviendra après une brève promenade, 194.

ORDRE ; Vif-Argent donne à Mistouffe l'ordre de surveiller un prisonnier, 252.

ORDRES ; Ti-Jean, fils de fermier, dit à son instituteur qu'il n'obéira pas à ses ordres, mais s'en tiendra aux ordres de la princesse Belle-Flore, 142.

PAILLASSE ; Le lit de Ti-Jean est une paillasse, 14 ; Ti-Jean apporte sa paillasse à l'atelier, s'étend, face au plafond et actionne le bras du soufflet, 17.

PAIX ; Albert suggère à son père de dépenser son argent pour avoir la paix et le bonheur, 72.

PALETOT ; Un paletot de drap s'appelait un loup, 19.

PANTALONS ; La partie la plus facile à fabriquer et qui prend le moins de temps, 33.

PARESSEUX ; Ti-Jean était trop paresseux pour apprendre quelque chose, 11.

PASSAGE ; Ti-Jean s'offre à travailler sur un navire pour payer son passage et celui de la princesse Belle-Flore, 152s.

PATRON ; Le patron de la manufacture engage Ti-Jean et signe un contrat d'un an à cent cinquante dollars par mois, 19 ; le patron part en voyage et demande à Ti-Jean de lui fabriquer un loup pendant son absence. Quand il voit le loup, il est très fâché. Le patron perd patience et congédie Ti-Jean. Il lui paye son salaire d'un an, 21 à 24.

PAUVRES ; La seule ambition de David était de dépenser son argent au bénéfice des pauvres, 82 ; un couple de pauvres gens a jadis été secouru par la princesse Belle-Flore. De retour dans sa ville, la princesse va demander refuge chez ces bonnes gens, 156s.

PAUVRETÉ ; Une princesse, à l'occasion du départ de Ti-Jean, change le nom de ce dernier en Pauvreté-Laisse-Bonne-Compagnie, 144.

PEIGNE merveilleux qui, au dire d'une princesse, fait disparaître tout malaise physique, 211.

PÈRE ; Le père de Ti-Jean était un vieux fermier ruiné par le travail. Il proposait à son fils de l'accompagner au champ mais celui-ci refusait. Un jour le père suggère à son fils d'aller gagner sa vie ailleurs, 11 ; Ti-Jean a plus d'argent dans sa poche que son père en a gagné pendant toute sa vie, 24 ; Ti-Jean fait des cadeaux à son père, 36 ; le père de Jean Prost a été assassiné ; un de ses amis, un militaire de haut rang, devient le père adoptif du jeune Jean Prost, appelé plus tard Vif-Argent, 243.

PERMISSION ; Ti-Jean avait une telle confiance dans la princesse Belle-Flore qu'il lui demandait la permission avant d'agir, 137.

PIERRE (la) ; Vif-Argent parvient à s'échapper d'une cellule en démolissant un mur de pierre, 259.

PIERRE ; Fils de cultivateur, frère de Ti-Jean, part en voyage, refuse de la nourriture à une fée et rentre dans l'ombre, 193ss.

PERRUQUE ; Une femme, portant une perruque d'homme, est chef de bataillon ; on apprendra un peu plus tard que c'est Rosa, 246ss.

PISTES ; Sur une île apparemment déserte, Ti-Jean observe des pistes de bêtes sauvages et les traces d'un pied humain, 148.

PLAN ; Le roi et la reine trouvent un plan pour empêcher la fatigue de leur princesse, Belle-Flore, qui fréquente une école éloignée du château, 135s ; un jeune militaire, Vif-Argent, conçoit un plan pour causer la panique chez les ennemis, 145.

PLEURS ; Alfred se met à pleurer, regrettant d'avoir manqué à sa promesse, 71s ; Albert pleure en pensant à ses malheurs, 76 ; David pleure au point d'en faire des soubresauts sur le lit, 91.

POISSONS ; Pour enlever à des géants un baril merveilleux, une fée conseille à Ti-Jean de pêcher des poissons qu'il ira vendre aux géants, 202s.

PRÉTEXTE ; Sous prétexte qu'il veut se réchauffer, Ti-Jean pénètre dans la cuisine des géants ; mais au lieu de se chauffer, il descend à la cave et s'empare d'un petit baril de vin merveilleux, 203.

PRÊTRES ; Un prêtre réside à la chapelle. Il sert d'instituteur aux enfants pauvres et d'aumônier au personnel du château, 82 ; un prêtre ne peut réconcilier Lazarine avec Dieu. Il envoie une religieuse ; il revient voir Lazarine, 96s.

PRIÈRE ; Albert fait sa prière dans une petite chapelle à peu de distance de chez lui, 73.

PRINCE ; Ti-Jean plonge dans une baignoire dont l'eau peut dissoudre un bœuf, et il en sort transformé en beau prince, 216.

PRINCESSE ; Un roi oblige Ti-Jean à aller lui chercher la plus belle princesse de l'univers disparue 20 ans plus tôt. Ti-Jean la retrouve parmi un groupe de trois princesses. Il parvient à s'emparer de l'une d'elle et il la ramène au roi, 204–211.

PRISONNIÈRE ; La fille du commandant Jean Prost est faite prisonnière toute jeune par les Mexicains et est élevée à la mexicaine, 243.

PRISONNIERS ; Trois compagnons sont faits prisonniers, mais libérés en échange d'autres prisonniers militaires, 264s ; Vif-Argent est prisonnier du chef mexicain, 267s.

PROBLÈME soulevé par l'instituteur, auprès du roi : la princesse Belle-Flore peut en venir à épouser Ti-Jean, fils de fermier. D'où scandale dans le royaume !, 138s.

PROJET de l'instituteur et du roi de faire disparaître Ti-Jean ; au contraire, la princesse formule le projet d'épouser Ti-Jean, 139ss.

PROMENADE ; Ti-Jean suggère au roi d'aller faire une promenade avec son habit neuf, 35.

PROMESSE ; Albert promet à sa mère de garder son père avec lui ; Alfred promet de ne pas se remarier ; Alfred regrette d'avoir manqué à sa promesse, 69ss ; la nièce du notaire avait promis à son père de ne jamais épouser un richard, 95.

PROPOSITION ; Le roi fait une proposition à son fermier : il prend Ti-Jean à sa charge ; il le fera instruire, le nourrira, l'habillera, et en retour, Ti-Jean accompagnera la princesse Belle-Flore à l'école, 136s.

PROPRIÉTAIRE ; Le propriétaire de la forge engage, et signe un contrat de six mois avec Ti-Jean, 13 ; le propriétaire de la forge veut que Ti-Jean change le rythme de sa besogne ; le propriétaire de la forge réfléchit puis congédie Ti-Jean, 15ss.

PROST, JEAN (père) ; Commandant des troupes françaises lors de la guerre franco-mexicaine. Il fut assassiné par les Mexicains. Son fils, Jean, échappe à la mort en sortant de leur maison en flammes. Ce jeune Prost prendra, plus tard, le nom de Vif-Argent, 243s.

PROTECTION ; Déposée sur une plage où abondent les bêtes sauvages, Belle-Flore n'est nullement touchée par ces bêtes, 148s ; une fée révèle à Ti-Jean que les toiles d'araignée constituent une bonne protection contre une lotion destructrice du corps humain, 215.

PRUDENCE ; Un commandant accepte son fils adoptif dans son armée, mais multiplie ses exhortations à la prudence, 244.

QUESTIONS que pose à Ti-Jean le maître d'équipage pour détourner son attention, 153.

RÉCIT ; La princesse Belle-Flore fait le récit de ses aventures, après avoir été exilée sur une île habitée par les seules bêtes sauvages, 148 ; récit des aventures d'un autochtone accusé d'espionnage, 256.

RÉCOMPENSE ; Un roi promet une récompense à un pauvre, à condition que ce dernier tue Ti-Jean, amant de sa princesse Belle-Flore, 157s.

REFUS ; À l'âge de 17 ans, Jean Prost demande son admission dans l'armée pour aller combattre les Mexicains. Il essuie un refus, à cause de son âge, 243.

REGRET de Ti-Jean d'avoir laissé partir son chien à la nage, 155.

RELIGIEUSE ; Une religieuse vient disposer Lazarine à de meilleurs sentiments envers Dieu, 96s.

REMONTRANCE ; Pour s'être battu contre les Mexicains sans la permission du commandant, le jeune Jean Prost, alias Vif-Argent, mérite des remontrances de la part de Mistouffe et de son père adoptif, commandant de l'armée française, 244.

REPOS ; Ti-Jean prend quelques jours de repos avant de se mettre au travail, 20.

RÉPUTATION ; Lazarine n'avait pas très bonne réputation, 70.

RÉSIGNATION ; Sur une barque minuscule, au milieu de la mer, sans espoir de se sauver, Ti-Jean fait un acte de résignation à la mort, 147s.

RÉSISTANCE ; La princesse Belle-Flore et Ti-Jean opposent une ferme résistance aux ordres de leur instituteur, 140ss.

RESPONSABLE ; Albert dit à son père qu'il est le seul responsable de sa situation, 71s.

RESTAURANT ; Ti-Jean va de restaurant en restaurant, 24.

RETOUR ; Ti-Jean et la princesse Belle-Flore constatent, après de multiples aventures et naufrages, qu'ils sont de retour dans leur pays, 156 ; après une longue absence et de multiples aventures militaires, Vif-Argent est de retour au camp des Français où il soigne ses blessures avant de reprendre le combat, 251.

RICHE ; La sentinelle croit que Ti-Jean est énormément riche, 25.

RISÉE ; Rose dit à Alfred qu'il n'est pas question de risée, que ses sentiments sont véritables et sincères, 68.

RIVIÈRE ; Lorsqu'elle est en train de pêcher, un éboulis se produit et Simone tombe dans la rivière, 73 ; Jean Troupier jette le garçon de la veuve dans la rivière, 92 ; Jean Troupier se jette à la rivière mais il est vite attrapé, 93.

ROBES ; Ti-Jean parvient à capturer l'une des trois princesses en utilisant trois robes de couleurs différentes, 207.

ROI ; Le roi demande à Ti-Jean ce que sont des habits invisibles, 25 ; le roi veut un habit invisible. Il fait construire la bâtisse de Ti-Jean ; le roi offre cinq cents dollars de plus si Ti-Jean termine son habit au plut tôt, 27ss ; le roi enlève tous ses vêtements et essaie l'habit. Il paye Ti-Jean et va se promener dans la rue. Il prend conscience qu'il est nu,

cherche Ti-Jean. Il est parti, 35s ; un roi dont la princesse (Belle-Flore) fréquente l'école, lui procure un compagnon, Ti-Jean, fils du fermier, pour lui épargner la fatigue du transport de ses livres. Ti-Jean s'amourache de Belle-Flore ; le maître d'école est jaloux de Ti-Jean et avertit le roi du danger d'un mariage entre sa princesse et le fils d'un fermier. Le roi donne la permission à l'instituteur de faire périr Ti-Jean. Belle-Flore a entendu son maître comploter contre Ti-Jean. Elle place Ti-Jean à l'hôtel, lui procure de l'argent, un cheval et des provisions. Ti-Jean s'exile. La princesse lui écrit régulièrement et lui envoie de l'argent. Le roi vient à connaître les relations épistolaires entre Belle-Flore et Ti-Jean. Il charge des marins d'aller conduire sa princesse dans une île où vivent des animaux féroces. Ti-Jean, parti sur la mer, fait naufrage et aboutit à cette île. Recueillis par un bâtiment, Ti-Jean et Belle-Flore reviennent dans leur pays. Le roi leur pardonne leurs fredaines et les encouragent à s'épouser, 135–161 ; Ti-Jean obtient d'un roi la tâche de cocher. Ti-Jean possède une lunette et une baguette magiques. Il réussit des tours de force, est lancé par ce roi dans de nombreuses aventures dont la conquête d'une princesse pour le roi. Mais ce dernier est détruit dans un bain d'eau forte au moment où il va épouser la princesse, 198–216.

ROSA (ou Rose) ; Nom d'une femme mexicaine, chef d'un bataillon, connue sous le nom de « femme aux cheveux noirs ». En fait c'est la sœur de Vif-Argent, né Jean Prost, élevé par un père adoptif, qui se bat contre les Mexicains pour venger la mort de son père et de sa mère. Sa petite sœur a été enlevée et élevée par un chef militaire qui la fait agir par hypnose, 249–269.

RUMEUR ; D'après une rumeur, les bêtes sauvages avaient dévoré la princesse Belle-Flore, 157.

SALAIRE ; Comme maître-forgeron, Ti-Jean demande cent cinquante dollars par mois, 13 ; Ti-Jean reçoit son salaire de six mois, 18 ; comme tailleur, Ti-Jean demande cent cinquante dollars par mois ; il reçoit son salaire d'un an, 19–24 ; Ti-Jean reçoit quinze cents dollars comme salaire, 35.

SANTÉ ; Le travail de nuit ruine la santé d'une personne, 31.

SAUVETAGE de Belle-Flore, grâce au chien de Ti-Jean, 155.

SÉCHAGE ; Les pièces d'habit doivent sécher au-dessus du poêle, 32s.

SECOURS ; Une vieille dame donne à Ti-Jean une baguette magique destinée à l'appeler quand le jeune homme aura besoin de secours, 197.

SECRET ; Le roi et l'instituteur s'entretiennent d'un problème qui devrait rester secret ; la princesse entend la conversation et vient à révéler ce secret à son amant, Ti-Jean ; confiante dans la discrétion d'un employé, la princesse le met au courant de son secret, 138–145 ; le roi découvre par indiscrétion, que Ti-Jean est vivant. Il questionne Belle-Flore à ce sujet, mais la princesse préfère mourir plutôt que de révéler ce secret, 146 ; le commandant met Vif-Argent au courant d'un secret, il lui apprend que sa sœur n'est pas morte, 253s.

SENTIER ; Vif-Argent, jeté inconscient dans une profonde faille, s'en échappe et regagne une région habitée, en suivant un sentier ébauché par des soldats, 248s.

SENTINELLE ; La sentinelle dit au roi que Ti-Jean veut coucher au château. Elle annonce au roi le métier de Ti-Jean, 25.

SERMENT ; Vif-Argent, soldat français, a fait serment de ne jamais tuer une femme à la guerre, 252ss.

SERPENT ; Un chien sauve la vie de Ti-Jean en étranglant un serpent à sonnettes, 151.

SERVANTE ; Une servante est engagée pour avoir soin du ménage, 70.

SIGNAUX ; Ti-Jean fait des signaux à un bâtiment qui vient le cueillir avec Belle-Flore, dans leur petite embarcation, 152.

SŒUR ; Vif-Argent a été séparé, très jeune de sa sœur ; cette dernière a été enlevée et élevée au Mexique, lui, il a été élevé en France par un militaire haut placé. Vif-Argent fait la promesse de retrouver sa sœur. Lui, il l'a protégée sans savoir qu'il est son frère ; elle, elle le fait échapper à la mort sans savoir qu'il est son frère, 243–268.

SOLEIL ; Quand le soleil donne dans les branches des arbres, les cristaux de frimas brillent comme des diamants, 79.

SOMMEIL ; Une princesse profite du sommeil du cyclope pour s'échapper, 151s.

SOUFFLET À BRIMBALE ; Soufflet qu'on actionne au moyen d'un long bras ; Ti-Jean passe sa journée à actionner le soufflet de forge, 13ss.

SOULIERS ; Le roi enlève ses habits à l'exception de ses souliers ; le roi est nu comme un ver, à l'exception du chapeau, de la cravate et des souliers, 34.

SOUPÇONS ; On soupçonnait David de tremper dans certaines organisations louches ; le vieux radoteur sème des soupçons : que David est un homme qui regrette de mauvais coups, 87 ; le journaliste soupçonne Jean Troupier d'être l'assassin, 88s.

SOUS-VÊTEMENTS ; Le roi doit enlever même ses sous-vêtements, 34.

SUCCÈS ; Ti-Jean finit par immobiliser une princesse qui prenait son bain dans la mer Noire, 210.

TACTIQUE de Vif-Argent pour renverser un cavalier : chevaucher en se tenant debout sur sa selle, 246, 252.

TAILLEUR ; Ti-Jean prend le métier de tailleur et dit qu'il peut égaler le rendement de douze tailleurs ordinaires, 19 ; Ti-Jean se fait tailleur spécialisé dans la confection des habits invisibles, 24s.

TALENT ; Ti-Jean dit qu'il a le talent de vivre sans travailler, 11.

TÉMOIGNAGE fautif de marins qui ont déposé Belle-Flore sur le rivage d'une île déserte, couverte de bêtes sauvages, 148.

TEMPÊTE ; Parti à la chasse aux oiseaux marins, Ti-Jean, pris par la tempête, se couche dans son embarcation, s'endort et se réveille au moment où sa barque s'arrête sur un rivage, 147s ; une violente tempête cause le naufrage du navire sur lequel se trouve Belle-Flore, 156 ; au cours d'une tempête, Ti-Jean sauve la vie de trois aiglons, 208s.

TEMPÊTES ; L'hiver, on assiste à des tempêtes telles que personne ne peut sortir pendant huit jours, 79.

TESTAMENT ; Le testament du défunt millionnaire annonce que David Mackenzie est le seul héritier de tous les biens, 78.

TENTATIVE ; Un vieux pauvre, encouragé par le roi, part avec l'intention de tuer Ti-Jean. La princesse Belle-Flore fait échouer cette tentative, 157s.

TI-JEAN ; Comme Ti-Jean ne veut pas travailler au champ avec son père, il doit aller ailleurs. Ti-Jean s'engage comme forgeron à condition de recevoir le salaire de six mois même s'il ne donne pas satisfaction. Au bout de quatre jours il est congédié et reçoit neuf cents dollars, 11 à 18 ; Ti-Jean s'engage comme tailleur et signe un contrat de douze

mois. Il confectionne ce qu'il croit être un « loup » et est congédié au bout d'un mois. Il reçoit la somme de dix-huit cents dollars, 19 à 24; Ti-Jean s'engage ensuite à confectionner un habit invisible pour le roi. Le roi doit lui construire une maison, le nourrir et bien le payer. Il fait semblant de travailler fort. Au bout de plusieurs mois l'habit est prêt. Ti-Jean reçoit quinze cents dollars et décampe à toute vitesse, 25 à 36; Ti-Jean fils de cultivateur, de tempérament peu brillant, quitte la maison paternelle après avoir reçu comme héritage, une feuille de tuyau de tôle. Une fée, à laquelle il a donné de la nourriture, transforme ce tuyau en lunette merveilleuse capable de découvrir ce qui se passe dans le monde entier. Il devient cocher d'un roi et, grâce à l'aide de sa lunette et du pouvoir de la fée, accomplit des tâches très difficiles et finit par épouser une princesse qu'il a délivrée d'un génie sous-marin, 194–216.

TIMIDITÉ de Ti-Jean avec la princesse Belle-Flore. Mais bientôt il la considère comme sa sœur... et ensuite devient son amant, 137ss; Alfred Herbier est passablement timide. Il était très mal à l'aise quand il causait avec Rose, 67s.

TISSUS; Ti-Jean a la permission de se servir de tous les tissus qu'il désire, il a accès à toutes les sortes de drap imaginables, 20; Ti-Jean doit prendre le tissu le plus riche en stock pour fabriquer un loup à son patron; Ti-Jean découpe le tissu d'après les proportions d'un loup, 21ss; le roi ne peut sentir le tissu sous ses doigts puiqu'il est invisible, 34.

TOUR; Le roi prend conscience du tour qu'il s'est fait jouer par Ti-Jean, 35.

TOILES; Ti-Jean utilise des toiles d'araignée pour se protéger contre une lotion très corrosive, 215.

TRAPPE; Une trappe bascule sous les pieds de Rosa et la fait disparaître sous le plancher, 250; Vif-Argent est précipité dans une cellule de pierre au moyen d'une trappe dissimulée, 258.

TRAVAIL; Ti-Jean s'oriente dans l'atelier au lieu de travailler, 14; depuis six jours qu'il est à l'atelier, Ti-Jean n'a encore fait aucun travail, 18; Ti-Jean dit qu'il doit recommencer son travail, 29; Ti-Jean dit à sa mère qu'il a vécu grassement sans travailler, 36.

TRAVERSÉE d'une rivière profonde, 259ss.

TREIZE; Albert Herbier quitte la maison paternelle le 13 août, accusé de la mort de son frère et avec la malédiction de son père. Chaque année, Albert est victime d'un malheur, le 13 août, 83, 86.

TROUPIER, JEAN; Il se présente à David comme demi-mendiant et demi-employé. Il veut résider à l'écurie. David l'accepte, 82s; Jean se dit malade; il ne sait rien du meurtre du voyageur; Jean jette le garçon de la veuve dans la rivière; Jean est poursuivi par le journaliste. Il possède la bourse d'argent du voyageur. Il est accusé du crime. On apprend qu'il se cachait derrière un faux nom. Il est livré à la justice, 86 à 94.

TUYAU; Une vulgaire feuille de tuyau devient, grâce à une fée, une lunette capable de contempler tout l'univers, 197.

UNIVERS; Une vieille dame, dans la forêt, transforme une feuille de tuyau de tôle en une lunette magique dans laquelle on peut contempler tout l'univers, 197.

VALET; Un valet reçoit Ti-Jean au château, et prépare une entrevue avec le roi, 24s.

VANTARDISE; Le patron de Ti-Jean veut se vanter de posséder le premier loup que fabriquera Ti-Jean, 21.

VEILLÉE organisée en l'honneur d'Alfred Herbier, 67.

VESTON ; Le veston invisible est terminé, 32.

VÊTEMENTS ; Un paletot de drap s'appelait un loup, 19 ; Ti-Jean se fait tailleur spécialisé dans la confection des habits invisibles, 24ss ; le roi enlève tous ses vêtements ; le roi est nu comme un ver, à l'exception du chapeau, de la cravate et des souliers, 35s ; Albert prête à Simone des vêtements ayant appartenu à sa mère, 73.

VEUVE ; Une veuve travaille au château comme servante. Elle gagne le logis pour elle et son fils, 83 ; la veuve permet à son fils de manquer l'école, 91.

VIEILLE femme qui demande à Pierre et, plus tard, à Ti-Jean, un peu de nourriture. Pierre reste insensible à la demande de la vieille dame. Ti-Jean lui donne, de grand cœur, quelques galettes. La vieille dame transforme sa feuille de tuyau de tôle en lunette magique et lui fait cadeau d'une baguette destinée à l'appeler, en cas de difficulté, 194ss.

VIF-ARGENT ; Jean Prost, fils de l'ancien commandant Jean Prost, à cause de sa bravoure et de son sang-froid reçoit le nom de Vif-Argent, 244.

VIEILLESSE ; M. Madelon dit qu'il approche de la vieillesse, 67.

VISITE du roi chez son fermier pour obtenir un petit garçon qui aide sa princesse à transporter ses livres de classe, 136s ; visite de Ti-Jean et de Belle-Flore au roi pour lui demander la permission de s'épouser, 161.

VISITES ; Les visites à Ti-Jean doivent être faites le soir ou tôt le matin, 26 ; Alfred propose à Rose d'aller la visiter et de discuter avec elle, 68.

VITESSE ; Deux hommes ne peuvent contrôler la vitesse de leur attelage, 76.

VOYAGEUR ; Un vieux voyageur veut payer son logis. Il vide sur la table une bourse remplie d'argent pour montrer qu'il peut payer. Il part tôt le lendemain matin et est retrouvé poignardé un peu plus tard, 85s.

TABLE DES MATIÈRES

PRÉSENTATION 9

1 — Ti-Jean-le-paresseux (Contes-types 1000, 1406 et 1620)
Texte remanié 11
Texte original 37

2 — L'enfant maudit (Tiré probablement d'un roman de colportage)
Texte remanié 67
Texte original 98

3 — Belle-Flore (Conte-type 855 **)
Texte remanié 135
Texte original 162

4 — L'aigle (Conte-type 531)
Texte remanié 193
Texte original 217

5 — Le capitaine Vif-Argent (Récit d'épisodes de la guerre franco-mexicaine)
Texte remanié 243
Texte original 270

RÉPERTOIRE DE GÉRARD LANDRY 301

LEXIQUE 303

INDEX ANALYTIQUE 307

COMPOSÉ AUX ATELIERS
GRAPHITI BARBEAU, TREMBLAY INC.
À SAINT-GEORGES-DE-BEAUCE

Achevé d'imprimer au Canada
Imprimerie Gagné Ltée Louiseville

Cet inventaire du répertoire paysan a commencé, pour le Père Germain Lemieux, en 1948, par une série d'enquêtes qui ont démontré que les pionniers franco-ontariens sont restés fidèles à la tradition orale tout comme leurs ancêtres québécois.

Ce travail d'envergure a permis au Père Lemieux, en plus d'inventorier le répertoire ancestral, de tirer des conclusions assez solides sur la culture canadienne-française des siècles passés. Il a rassemblé une imposante documentation sur la vie paysanne du siècle dernier, sur plusieurs techniques artisanales traditionnelles. Cette documentation a étoffé certains volumes et plusieurs causeries, ces dernières années.

Grâce à ses visites dans les familles pionnières, il a pu rassembler une foule d'objets anciens, outils, instruments de musique, images et photographies. Il a donc organisé un musée qui fait les délices des visiteurs, surtout des jeunes étudiants qui n'ont jamais vu un gramophone Edison, un javellier ou une horloge à poids. Cette documentation matérielle est précieuse pour rappeler aux plus âgés l'époque de leur jeunesse, et apprendre aux plus jeunes le mode de vie des anciens.

Cette documentation sur la classe paysanne n'a pas manqué d'attirer l'attention de plusieurs universités canadiennes, qui ont décerné à notre chercheur un doctorat honorifique: l'Université York de Toronto (1977), l'Université d'Ottawa (1978) et l'Université Laurentienne de Sudbury (1984). En 1972, il se méritait le Prix Champlain lors de la publication d'une expérience de 25 ans d'enquête, puis en 1979, la Médaille Luc-Lacourcière venait souligner le travail d'édition de ses contes folkloriques. En 1984, il reçut l'insigne de l'Ordre du Canada (C.M.).

Maintenant septuagénaire et professeur retraité, il rédige les derniers manuscrits de la présente collection, tout en travaillant à la promotion du patrimoine canadien-français.

La maquette de la couverture, création graphique de Pierre Peyskens, pourrait être le symbole du conte folklorique redonné au peuple par le folkloriste : les bribes de la tradition sont happées par un monstre vorace qui les emmagasine dans des rubans sonores. Ces derniers se transforment en deux yeux qui scrutent infatigablement l'univers merveilleux qui va du fond des abîmes aux donjons des châteaux suspendus entre le ciel et la terre.

Ces deux yeux dilatés, au cœur de notre symbole, invitent le lecteur à regarder longuement les richesses poétiques de notre folklore littéraire.